

CONFÉRENCES

SUR

# LES LITANIES

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

PAR

LE P. JUSTIN DE MIECKOW

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR

M. L'ABBÉ ANTOINE RICARD

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CHAN. HON. DE MARSEILLE ET DE CARCASSONNE

---

TOME CINQUIÈME



PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE VAUGIRARD, 31

1868







# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



**CONFÉRENCES**  
**SUR**  
**LES LITANIES**  
**DE**  
**LA TRÈS-SAINTE VIERGE**

**BOURGES, IMPRIMERIE DE E. PIGELET, 33, RUE DES ARÈNES**

## ROSA MYSTICA

(SUITE)

I<sup>re</sup> PARTIE DU TRÈS-SAINT ROSAIRE

CONTENANT LES MYSTÈRES JOYEUX

Premier mystère, l'Annonciation ; deuxième mystère, la Visitation à sainte Élisabeth ; troisième mystère, la Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; quatrième mystère, sa Présentation au Temple ; cinquième mystère, sa Dispute au milieu des Docteurs.

335<sup>e</sup> CONFÉRENCE

QUE FAUT-IL MÉDITER DANS LE PREMIER MYSTÈRE JOYEUX  
DU TRÈS-SAINT ROSAIRE ?

**SOMMAIRE.** — 1. Mystère de l'Incarnation du Verbe divin. — 2. Amour immense que Dieu manifeste dans ce mystère. — 3. De quelle manière il y fait éclater son estime pour l'homme et pour Marie ? — 4. Sa sagesse dans le choix du messager et dans l'entourage qu'il lui donne, dans la ligne de conduite qu'il lui prescrit

I. — Le premier mystère joyeux du très-saint Rosaire, c'est l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein de la glorieuse Vierge Marie. Ce qu'il faut contempler en lui et les sentiments qu'on doit avoir pendant cette contemplation sont indiqués dans ce qui suit.

II. — Excitez en vous une pieuse affection de volonté, et considérez l'immense bonté de Dieu et l'amour qui l'a poussé à s'incarner et à se faire homme. Cet amour incroyable de Dieu, vous le saisirez mieux si vous considérez quel était l'état du monde avant la venue du Verbe divin. A partir du commencement du monde jusqu'à l'arrivée

de cet aimable Sauveur, les ténèbres profondes de l'erreur et du péché couvraient la terre, les nations entières étaient les esclaves du vice; le culte des démons était répandu partout. Jupiter, Mars, Vénus et les autres divinités infernales avaient pris pour eux le culte et les honneurs dus à Dieu seul. La lumière de la vérité n'avait plus aucun éclat; la religion véritable n'avait plus d'adhérents; la piété n'existait plus; les cérémonies religieuses, les mœurs et les coutumes des nations étaient devenues monstrueuses; on ne voyait qu'abomination et infamie. Non-seulement les droits de l'humanité étaient violés, ceux de la nature l'étaient également. Rome, aujourd'hui la tête de l'univers, le fondement inébranlable de la vraie religion, était tombée dans l'avilissement d'une impiété telle qu'elle reconnaissait et qu'elle adorait trente mille divinités fausses et misérables. « Elle s'imaginait de posséder une religion sublime, disait saint Léon, dans son Sermon sur saint Pierre et saint Paul, parce qu'elle ne repoussait aucune erreur. » D'autres peuples, allant plus loin que Rome, ne pouvaient plus compter les dieux qu'ils adoraient : oiseaux, serpents, chats, crocodiles, oignons, porreaux, aulx, herbes, et, ce qui est plus incroyable, pestes, fièvres, et choses plus pitoyables encore : voilà leurs dieux! Saint Augustin nous le montre avec des détails très-précis dans son livre III de la *Cité de Dieu*, chapitre XLII, dans son livre IV, chapitre X et suivants, et dans son livre XVIII, chapitre XV. Le vrai Dieu « était connu seulement dans la Judée, » et encore y était-il offensé par une multitude de péchés, et même bien souvent par des actes d'idolâtrie. Et cependant Dieu, toujours bon pour l'homme qui n'est que poussière, ne l'abandonna point avec mépris. Nullement poussé à l'aimer à cause du bien qu'il faisait, nullement déterminé par ses mérites, au contraire, outragé d'une manière affreuse, il voulut bien néanmoins, lorsque les temps fixés de toute éternité furent arrivés, descendre du Ciel et prendre la nature humaine. O libéralité infinie! Qu'est donc l'homme, Seigneur, pour que vous le glorifiez ainsi? Qu'est donc le Fils de l'homme, pour que vous ayez tant de considération en sa faveur? Qu'avez-vous donc vu en nous, ô mon Dieu, pour que vous daigniez vous faire si petit, afin de nous visiter? Quels étaient nos services à votre égard? Quels avantages aviez-vous obtenus de nous?

Aucun sans doute. Votre seule bonté, votre clémence seule, vous ont forcé à descendre du Ciel et à prendre un corps comme les nôtres dans un sein virginal. Que les Anges vous louent, Seigneur; qu'ils vous rendent grâce de votre ineffable miséricorde, lorsque les hommes ne vous connaissent pas, lorsqu'ils ne savent pas vous remercier, ou lorsque leurs actions de grâces ne peuvent vous suffire!

Réfléchissez, autant que vos facultés vous le permettent, sur la nature et la grandeur de Celui qui s'est revêtu de notre chair. C'est le Verbe qui existait dans le commencement de toute chose, c'est le Dieu éternel et tout-puissant, Créateur du Ciel et de la terre, Souverain de l'univers, Roi des rois, Maître des maîtres. Or, qu'est-ce que Dieu? L'âme ne peut pas l'atteindre parce qu'il est incompréhensible; l'intelligence ne peut le sentir parce qu'il est impénétrable; les sens ne peuvent le percevoir parce qu'il est invisible; la langue ne peut le dépeindre parce qu'il est ineffable; l'écriture ne peut l'expliquer parce qu'il est inexplicable. « Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze dans son *Traité de la foi*, ne peut être représenté par la représentation qu'on en fait; il ne peut être estimé par l'estime qu'on lui accorde; il ne peut être défini par la définition qu'on en donne; il couvre le ciel d'une seule de ses mains, et dans leur creux il renferme le monde entier; personne ne le connaît, et on ne peut le connaître sans le craindre l'univers obéit au bruit de son nom et de sa puissance, et la vicissitude même des éléments qui se succèdent avec tant de rapidité lui rend témoignage. Et maintenant, qu'est-ce que l'homme? Si vous regardez sa nature, vous voyez qu'il est la plus intime des créatures raisonnables. De même que la nature première est ce qu'il y a de moins précieux parmi les choses corporelles, ainsi l'âme est ce qu'il y a de moins considérable parmi les choses spirituelles. Du côté de son âme, l'homme nous apparaît comme pécheur, ennemi de Dieu, superbe, ingrat, charnel, impropre au bien, violemment porté vers le mal. Du côté de son corps, on ne voit qu'une chose, c'est qu'il est mortel, maladif, vil, sale, nauséabond, et destiné à devenir promptement la proie des vers. Sa chair, bien plus que celle des animaux, est soumise à une foule de misères; elle est fragile, corrompue, dévorée de mille souffrances, entraînée par la concupiscence dans les horreurs

de l'impureté; et cependant, le Verbe éternel, le Dieu véritable, n'a pas dédaigné de s'en revêtir; il n'a pas craint, en la prenant, d'abaisser sa majesté souveraine au-dessous des Séraphins, des Chérubins et de tous les ordres angéliques, même jusqu'à venir habiter cette misérable vallée de larmes, en s'unissant d'une manière hypostatique à notre chair si vile. O estime admirable pour l'homme! ô ineffable amour!

III. — Pensez ensuite, avec le plus grand empressement, à cette estime de Dieu pour l'homme, qui l'a poussé d'abord à envoyer un Ange à la Vierge Marie pour lui demander son consentement à l'incarnation de son Fils. Il pensait, malgré ses refus, se servir d'elle comme d'un instrument. Il pouvait prendre en elle cette substance qu'elle n'aurait pas voulu lui donner : il avait bien pris une des côtes d'Adam pour en faire la première femme; il n'a pas voulu agir de la sorte. Il fallait, dans ses desseins éternels, qu'il fût facile de voir, entre son Fils divin et la nature humaine, comme un mariage spirituel. C'est ce que notre Docteur angélique nous enseigne de la manière la plus solide, dans sa *Somme*<sup>1</sup>. Après l'avoir médité pieusement, j'aime à le répéter : ô admirable estime pour l'homme ! ô excellence de la Vierge Marie ! Voyez ce grand Monarque, avec quel respect il semble procéder ! Il est debout devant la porte de la glorieuse Vierge; il frappe, il demande une réponse, il la sollicite avec instances; écoutez ce qu'il dit : « Ouvrez-moi, ô ma sœur, ô mon épouse chérie ! » Cela veut dire : « Ouvrez-moi la porte de votre foi ; ouvrez-moi la porte de votre cœur ; car les portes de votre chair seront éternellement fermées. Je ne veux entrer dans votre sein virginal que par la porte de votre foi. Ouvrez promptement, acceptez avec joie et piété l'estime divine que j'ai pour vous. Voilà que, pour exaucer les vœux de tous les Saints, je veux me servir de ma puissance souveraine et procurer le salut du monde. Je suis debout à la porte de votre cœur ; je frappe et je vous dis : « Ouvrez-moi, ma sœur, mon épouse « bien-aimée ! » Ouvrez-vous donc, ô terre virginale ! ô terre qui doit engendrer le Sauveur ! » Heureuse Marie, Dieu est debout à la porte de votre foi ; il daigne y frapper et attendre votre consentement.

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. xxx, art. 2.



Oh ! qu'il lui était facile, à ce Dieu tant aimé, d'entrer dans le sein virginal de Marie, alors même que Marie n'aurait pas voulu en ouvrir la porte. Il ne devait donc pas se tenir debout, frapper, solliciter son consentement. Avait-il fait ainsi lorsqu'il voulut former Ève d'une côte qu'il enleva à Adam endormi ? Encore une fois, il pouvait aisément, Marie même ne le sachant pas, opérer le mystère de l'Incarnation. Mais non, Marie aurait été privée des mérites d'une foi, d'une humilité, d'une obéissance sans limites ; il n'était pas bien aise de l'en priver. O heureuse Marie ! qui serait capable de vous offrir les actions de grâces, les louanges que réclame le consentement que vous avez donné pour le salut du monde ? Quelles louanges le genre humain pourrait-il vous présenter en retour de la vie que ce consentement lui a procurée ! Soyez bénie éternellement.

IV. — Voyez aussi avec attention de quelle manière Dieu prépare la céleste ambassade qu'il veut envoyer à la bienheureuse Vierge pour opérer le mystère de l'Incarnation. Il parle à l'Archange Gabriel. Que lui dit-il ? « Deviens donc le messenger d'un mystère admirable et inouï ; quitte mon Ciel, intelligence sublime, va vers la Vierge Marie, prépare-moi une habitation digne de moi et dans son cœur et dans ses chastes entrailles. Vole vers cet autre Ciel qui est sur la terre et élève-y un trône magnifique à ma majesté. Salue Marie par ces paroles admirables : « Je vous salue, pleine de grâces. » Elles montreront que j'ai pitié d'Ève accablée de craintes et de souffrances. » Oh ! comme ce paranymphe privilégié dut s'envoler avec empressement vers Celle qui allait devenir la Mère de Dieu, le salut et la vie du monde ! Oui, il dut agir ainsi, et la pensée que l'homme tombé allait se relever au bruit de cette nouvelle, et que les ruines au milieu desquelles il se trouvait seraient réparées, devait doubler la vitesse de son vol. O heureux Gabriel, qui avez été choisi pour une pareille ambassade !... Heureux, nous aussi, qui, par votre ministère, avons pu revenir à la vie et reconquérir les moyens de salut ! Prenez donc votre vol, ô messenger divin ; rendez-le rapide, réjouissez-vous de votre mission, répandez-vous en actions de grâces pour l'honneur qui vous est accordé ; que votre empressement soit en rapport avec les fonctions que vous avez à remplir ; prenez la forme humaine, afin que

votre apparition puisse remplir Marie, et dans son âme et dans tous les sens de son corps, de célestes désirs.

Voyez encore combien admirables étaient la dignité, la majesté de l'Archange choisi, combien était splendide le corps qu'il prit pour apparaître à la sainte Vierge. Admirez avec quelle humilité et quel respect il la salua; avec quelle prudence il lui exposa l'objet de sa céleste mission.

*La dignité ou la force de son nom.* — Ce nom signifie homme de Dieu, force de Dieu, Dieu est ma gloire, Dieu est ma puissance, Homme-Dieu; il annonce donc bien ce que l'Ange vient nous annoncer, un Dieu et un homme; un Dieu fort et fortifiant, qui doit combattre les puissances de l'air et reconforter le genre humain. Beaucoup de Docteurs soutiennent que Gabriel était le plus excellent de tous les Anges. Nous pensons cependant, avec le Docteur angélique<sup>1</sup>, que c'est le relever assez que de le reconnaître comme le plus élevé parmi les Archanges.

*Sa Majesté.* — Il n'est pas croyable, comme le fait remarquer notre Albert le Grand, que l'Archange Gabriel se soit présenté seul à la Vierge Marie; il devait être entouré, en sa qualité de principal messager, d'une multitude d'autres Anges. Si à la naissance du Fils de Dieu une grande partie de l'armée céleste vint se joindre à l'Ange qui avait annoncé la grande nouvelle aux bergers pour chanter le Canticum de la louange : « Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » il est très-probable que les choses se passèrent de même au moment de l'Incarnation. « Et cela est bien signifié, dit le bienheureux Albert le Grand, par la conduite d'Abraham. Lorsque ce saint patriarche envoya Éliézer, intendant de sa maison, pour conduire une épouse à son fils, il se fit accompagner par plusieurs de ses autres serviteurs<sup>2</sup>. » Ne nous est-il pas permis de croire que, lorsque Dieu le Père, voulant comme épouser la nature humaine, envoya un de ses Archanges les plus élevés en dignité, il lui donna pour compagnons une foule d'autres Anges d'un rang inférieur? Il me semble que le soutenir, c'est soutenir une grande probabilité. Il m'est impossible d'imaginer qu'il y eut un seul

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. xxx. — <sup>2</sup> Commentaire sur la Genèse, chap. xxiv.

Angé peu disposé à voler vers Marie, recevoir dans le ravissement de la joie ses très-saintes paroles. Oh ! il ne pouvait que leur être très-agréable à tous de descendre du Ciel pour se trouver en présence d'un ciel animé, pour admirer le Paradis de Dieu.

Ce qui montre aussi la majesté de l'Archange Gabriel, c'est qu'il entra dans la modeste chambre de la Vierge divine sans que la porte fût ouverte, sans que les barrières et les serrures fussent forcées; c'est qu'il n'attendit pas en dehors, c'est qu'il ne frappa point pour s'annoncer ou pour se faire ouvrir. En sa qualité de messenger de Dieu, il pénétra dans l'intérieur de la maison de Marie avec la plus grande confiance. Les Anges, étant de purs esprits, ne trouvent aucune résistance dans les murs et dans les corps les plus solides, les plus épais; ces corps se laissent pénétrer par eux et leur livrent un passage facile : il ne fut donc pas difficile à l'Archange d'arriver, la porte étant fermée, dans l'endroit le plus secret de la maison.

*La beauté, la splendeur du corps dont il se revêtit pour se présenter devant Marie.* — Ne vous imaginez pas que l'Ange Gabriel fut couvert de plumes et muni d'ailes. S'il s'était offert à Marie dans cet état, on l'aurait pris pour un monstre et non pas pour un Ange. La divine Vierge avait appris dans les saintes Écritures que les Anges n'ont pas besoin d'ailes, lorsqu'ils arrivent auprès des hommes sous la forme humaine. Gabriel s'offrit à ses regards sous la forme humaine, semblable à celle qu'elle a décrite elle-même : « A l'insu de mon bienheureux époux Joseph, le grand paranymphe du Christ vint à moi. Ce n'était point le premier des patriarches, le plus illustre des prophètes : c'était l'Archange Gabriel. Son visage était resplendissant, ses vêtements étincelaient. Il avait une démarche admirable, un aspect terrible. Il me dit : « Je vous salue, pleine de « grâce<sup>1</sup> ! » C'est avec raison qu'il apparut entouré de splendeur puisqu'il venait annoncer Celui qui est la splendeur du monde. Les ambassadeurs sont vêtus splendidement lorsqu'ils doivent parler à une reine.

*Son humilité et son respect.* — Quelques-uns pensent que l'Archange Gabriel se mit à genoux pour saluer Marie, avec une grande soumission et une grande révérence. La raison bien éclairée ne peut admettre

<sup>1</sup> St. Augustin, sermon xviii.

ce sentiment. La Vierge, élevée au-dessus de tous les hommes par la vertu d'humilité, qui savait depuis longtemps que l'Ange Gabriel, le plus excellent des Anges, devait venir vers elle, ne pouvait pas souffrir qu'un tel, qu'un si noble messenger du Dieu tout-puissant se mît à genoux pour lui parler. Nos saintes Écritures nous montrent que les Anges, envoyés ordinairement aux saints personnages de la terre, ne fléchissent jamais les genoux ; ils marchent ou ils se tiennent debout. Ce messenger du grand roi n'ignorait point qu'il était revêtu de l'autorité et de la majesté de Celui qui l'envoyait ; il connaissait l'humilité de Marie ; il se souvenait de la manière d'agir des Anges députés avant lui, et il savait parfaitement ce qu'il était convenable de faire. Pour toutes ces raisons, nous devons croire qu'il ne se mit pas à genoux. Il se tint debout, comme la sagesse le demandait. Il se tint debout, rayonnant de magnificence et de majesté. Le cardinal Wiguier a très-bien exposé tout cela, dans son *Décachorde chrétien*<sup>1</sup>.

Examinez combien fut doux et suave l'entretien que cet Archange eut avec la bienheureuse Vierge. Il y en a qui pensent qu'il passa et parla avec elle pendant neuf heures consécutives. D'autres soutiennent qu'il y resta toute la nuit. Comme la chose est incertaine, nous n'osons pas nous prononcer ; nous conjecturons néanmoins que sa visite ne fut pas de courte durée, et qu'il s'entretint avec elle pendant longtemps. La modestie incroyable de Marie, la majesté plus qu'humaine, la dignité sublime à laquelle Dieu voulait l'élever nous autorisent à faire cette conjecture. Le saint Évangéliste semble partager cette manière de voir, lorsqu'il dit : « Et l'Ange s'éloigna d'elle. » C'est comme s'il disait : « Il était si heureux en lui parlant, qu'il ne pouvait la quitter. » On peut admettre que l'Ange Gabriel était tellement ravi de la présence de Marie, qu'il trouvait tant de choses dans ce doux entretien, qu'il était si vivement frappé de la nouveauté et des merveilles dont il était le témoin, qu'il aurait fini par ne plus penser au Ciel, par ne plus vouloir quitter la glorieuse Vierge, sans un ordre formel de la part de Dieu. La piété nous permet de penser, au moins, que l'Archange Gabriel ne s'éloigna que lorsque Marie eut donné son consentement et que le Verbe éternel se fut incarné dans son

<sup>1</sup> II<sup>e</sup> Part., des *Vêtements et de la magnificence de l'Ange Gabriel*.

sein. Alors, il adora avec les autres Anges, le Christ, son Seigneur et son Maître; il l'adora, humblement prosterné dans la poussière. C'est ce que l'Apôtre saint Paul nous autorise à présumer par ces paroles de sa Lettre *aux Hébreux*<sup>1</sup> : « Et lorsqu'il introduit (Dieu le Père) de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : « Que tous les « Anges de Dieu l'adorent. »

*Son admirable prudence dans l'exécution de sa mission céleste.* — Il fut prudent dans la consolation. En l'apercevant, en l'entendant parler, la Vierge mille fois bénie « fut troublée ». L'Ange se hâta de la consoler avec une bonté parfaite : « Ne craignez rien, ô Marie, lui dit-il, vous avez trouvé grâce devant Dieu. » C'est comme s'il avait dit : « O Vierge sainte, éloignez toute crainte, je ne suis pas un homme terrestre, mais un Ange du Ciel; je ne viens pas pour porter atteinte à votre pudeur, je suis le gardien de votre virginité. Le Ciel ne renferme point des êtres malfaisants. Éloignez toute crainte, je ne suis pas l'Ange qui chassa le premier homme du Paradis terrestre. Je ne suis pas celui qui frappa l'Égypte de dix plaies, qui extermina dans une seule nuit l'armée innombrable de Sennachérib. Je ne vous annonce pas le malheur, mais la joie. Je ne vous apporte pas et je n'apporte pas au genre humain la mort et ses suites affreuses, je vous apporte la vie. » « Ne craignez pas, Marie, » c'est comme s'il avait dit : « Il n'y a rien en moi, ô Vierge, qui autorise la crainte. Je suis un Ange. La virginité est la compagne inséparable de l'Ange. Ne craignez pas, je ne vous tends aucun piège, je ne vous entoure pas de ruse et de tromperies. Éloignez tout soupçon. Ne craignez pas; ceux qui ont offensé Dieu ont raison de trembler, mais vous, n'avez-vous pas trouvé grâce à ses yeux? Que celui qui a perdu l'amitié de Dieu se livre à la crainte, il fera bien. Celui qui la possède doit être rempli des douceurs de la confiance. » Plutarque, dans sa *Vie de Jules César*, raconte le trait suivant : « Le grand empereur se trouvait un jour sur la mer; une horrible tempête se déclara tout à coup et le pilote se mit à trembler; mais lui, toujours magnanime, s'écria : « Ne crains rien, tu portes « César et sa fortune. » En voyant Marie dans le trouble, il fut facile à Gabriel de la consoler en lui disant : « Ne craignez pas, Marie; le

<sup>1</sup> 1, 6.

Seigneur est avec vous, » et sa grâce aussi. « Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. »

Sa prudence se montra surtout en ce que, pour la consoler, il l'appela par son nom, ce qu'il n'avait pas fait en la saluant. Il savait bien que le nom de Marie était le meilleur antidote, le plus puissant remède contre la crainte et le trouble. Il l'appela Marie encore, Marie qui signifie souveraine, pour montrer qu'elle serait bientôt la Mère du Dominateur des mondes. Sa prudence éclate, enfin, dans ces paroles : « Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. » Elles veulent dire : « Vous avez trouvé, ô Vierge, cette grâce que Sara ne put trouver, que Rébecca ne pressentit pas, que Rachel ne connut jamais. » En devenant mères, elles ne furent plus stériles, mais elles perdirent leur virginité. Vous serez, vous, Vierge et mère en même temps. Votre fécondité ne nuira en rien à votre virginité. Vous êtes l'objet d'une faveur qui n'a été accordée à personne. Vous avez obtenu ce que vous désiriez et ce que personne n'avait pu obtenir avant vous. Vous avez trouvé grâce aux yeux de Dieu. Vous ne l'avez pas créée cette grâce, comme Dieu; vous ne l'avez pas ravie, comme l'Ange; vous ne l'avez pas perdue, comme Adam; vous n'avez pas voulu l'acheter, comme Simon le Magicien; vous ne l'avez pas cachée, comme le Docteur infidèle; vous l'avez rendue à l'univers entier. Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu et non pas auprès des hommes. La grâce des hommes est trompeuse. »

De plus, contemplez la prudence de cet ouvrage céleste, et admirez la sagesse avec laquelle il expose la manière dont le Christ doit être conçu. Premièrement, en ce qui regarde la sainte Vierge; deuxièmement, en ce qui regarde le Saint-Esprit. En ce qui regarde la Vierge, voici ses paroles : « Voilà que vous concevrez dans votre sein, et que vous mettrez au monde un fils. » Vous concevrez dans votre sein, et cela pour que celui qui sera conçu soit une réalité et non une figure; que l'enfantement soit une propriété et non une image; et que comme du vrai Dieu naît le vrai Dieu, ainsi de l'homme naisse le vrai homme. Et il réfute ici les hérétiques qui enseignaient que le Christ avait pris un corps aérien et que ce corps passa dans le sein de la Vierge Marie comme dans un tuyau.

En ce qui regarde le Saint-Esprit. La sainte Vierge lui demanda la manière dont se ferait cette conception en lui disant : « Comment cela se fera-t-il, je ne connais point d'homme ? » Aussitôt l'Ange lui répondit : « Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; » c'est-à-dire : « Quoique vous ne connaissiez point d'homme et que vous ayez consacré à Dieu votre virginité, vous concevrez et vous enfanterez non pas par la puissance humaine, mais par la puissance divine, et cela en gardant votre virginité. Comme une tente, la puissance de Dieu vous mettra à couvert des ardeurs de la concupiscence qui se rencontrent habituellement dans la conception ; ne craignez donc point le feu de la volupté, vous que la sainteté couvre si bien de son ombre. « Le Saint-Esprit vous couvrira de son ombre, » c'est-à-dire, il vous défendra et il protégera de telle sorte votre virginité pour laquelle vous avez tant d'amour que vous concevrez sans aucune injure, bien plus, avec beaucoup de joie et de gloire. Et pour cela, ce qui naîtra de vous sera saint, sera appelé le Fils de Dieu. Il ne sera pas appelé le fils d'un homme, car il n'aura point d'homme pour père ; mais vous serez sa Mère sur la terre, son Père sera dans les cieux.

Jetez les yeux sur la Vierge-Mère, et, comme si vous la voyiez devant vous, regardez-la de l'œil pieux de votre âme ; elle est assise dans sa chambre, elle veille, elle s'occupe à lire, elle vaque à la prière. La Vierge était dans sa chambre, elle n'était pas couchée sur son lit ; mais, ayant fermé la porte sur elle, elle se livrait à la lecture, méditant cette prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. » Elle courbait ses genoux, elle élevait ses mains pures, et, levant vers le ciel ses regards, elle adressait au Père des miséricordes des prières mêlées de larmes pour lui demander l'incarnation de son Fils. Cette méditation est tirée du bienheureux Albert le Grand, au sujet de ces paroles : *Missus est* ; cette contemplation se trouve aussi dans saint Vincent<sup>1</sup> : « Les pensées qui occupaient la Vierge, dit ce Saint, étaient celles-ci : « O quelle est celle qui sera cette vierge prédite « par Isaïe ? Qui sera digne de concevoir le Fils de Dieu, d'être la Mère « du Créateur et la Reine du Ciel ? » Et elle adressait au Seigneur

<sup>1</sup> Sermon sur l'Incarnation.

cette prière : « Faites-moi la grâce, Seigneur, de voir cette vierge  
 « avant de mourir ; conservez ma vue pour que je puisse la voir ; con-  
 « servez-moi l'ouïe pour que je puisse l'entendre ; conservez-moi la  
 « bouche pour que je puisse lui parler ; conservez-moi les mains pour  
 « que je puisse la servir. O qu'elle sera bénie, cette vierge ; qu'elle sera  
 « élevée ; qu'elle sera admirable, la mère qui enfantera un si grand  
 « monarque ! qu'elles seront heureuses les mamelles qui l'allaiteront !  
 « qu'elles seront heureuses les mains qui le porteront ! qu'elles seront  
 « saintes, les lèvres qui le baiseront ! » Et, en disant ces paroles, la  
 sainte Vierge, dit saint Vincent, versait une grande abondance de  
 larmes, et son humilité l'empêchait de penser qu'elle était elle-même  
 cette Vierge, » dit encore saint Vincent. Vous verrez ensuite entrer  
 un Ange sans que la porte s'ouvre. Le céleste messager se présente à  
 la Vierge, il lui adresse ces douces paroles : « Salut, pleine de grâce,  
 le Seigneur est avec vous. » L'Ange, dirai-je, se tint dans sa sagesse  
 debout devant la Vierge ; il était plein de grâce et de majesté. La  
 Vierge très-sage se leva bientôt par honneur ; elle voulut honorer,  
 selon l'usage et selon son mérite, l'envoyé d'un si grand monarque.  
 On pourra contempler ici un beau spectacle : on verra l'Ange debout,  
 la Vierge est aussi debout ; elle se croyait indigne d'un tel honneur.  
 A l'arrivée de l'envoyé la Vierge se leva, car elle n'oublia jamais  
 l'humilité. Son corps se dressa, mais son âme ne fit que s'abaisser et  
 s'humilier davantage. Plus les louanges dont l'Ange la comblait  
 étaient grandes, plus elle s'humiliait devant l'envoyé de Dieu ; car la  
 vraie humilité, au lieu de diminuer au milieu des louanges et des  
 honneurs, ne fait au contraire que s'accroître. O humilité admirable !  
 ô soumission étonnante !

En outre, regardez la Vierge si pure, si gracieuse, si belle, qui a  
 pu plaire ainsi à son Créateur. Contemplez-la ; elle est vierge de cœur,  
 et elle fait profession d'être vierge ; c'est une vierge noble, issue de  
 race royale ; c'est la vierge première, c'est la vierge unique, c'est la  
 vierge singulière, c'est la vierge telle que la désire l'Apôtre, très-  
 sainte d'âme et de corps ; et admirez l'Archange Gabriel debout devant  
 elle et sollicitant, au nom du Fils unique de Dieu, son consentement.  
 Excitez ici dans votre âme les pieuses affections de votre volonté,



comme s'il vous était donné de voir le monde entier prosterné aux pieds de la Vierge et la priant humblement de donner son consentement au message de l'Ange; adressez ensuite la parole à la Vierge et dites-lui : « Répondez, Vierge sainte, au message de l'Ange. Ce messager attend votre consentement; pour cela, il se tient debout devant vous; pour cela, il s'arrête dans votre demeure. Voyez Dieu, il est à la porte du Ciel, il a hâte de venir à vous. Considérez la misère affreuse de notre captivité. L'Ange attend votre réponse, et nous aussi, nous attendons, ô Souveraine, une parole de miséricorde. Nous avons tous été créés par le Verbe éternel de Dieu, et voilà que nous mourons. Une courte réponse de vous nous réconfortera et nous rappellera à la vie. O Souveraine, répondez une parole et faites-nous entendre une parole de consolation et de joie. Adam, affligé et exilé du Paradis avec toute sa malheureuse postérité, vous en supplie, ô Vierge miséricordieuse! Abraham, David et les autres saints Pères, ou, pour mieux dire, tous vos pères qui demeurent eux-mêmes dans la région de l'ombre de la mort, sollicitent cette parole. Le monde entier, prosterné à vos genoux, attend cette réponse. Et c'est avec raison, puisque de votre bouche dépendent la consolation des malheureux, la rédemption des captifs, la délivrance des damnés, le salut, enfin, de tous les enfants d'Adam, de toute votre race. O Vierge, donnez en toute hâte une réponse; ô Souveraine, répondez cette parole que la terre, les Enfers et les Cieux attendent. Le Roi, le Maître de toutes les créatures attend, lui aussi, le consentement de votre réponse; il s'écrie : « O vous qui êtes belle entre toutes les femmes, faites-moi entendre votre voix. » O Vierge, pourquoi tardez-vous? Pourquoi hésitez-vous? Pourquoi avez-vous peur? Avoir peur, dites-vous, et s'affliger à l'approche d'un homme est le propre des vierges. Cette parole est belle et gracieuse. Mais cet homme qui vous est envoyé n'est pas un homme, c'est un Ange; il ne vient pas vous ravir votre parole; il est, au contraire, le gardien et l'ami de la virginité. O Marie, le monde captif tout entier implore votre consentement.

Pourquoi retardez-vous, ô Vierge, le messager? Il a hâte de repartir. N'est-ce pas là l'objet de vos demandes, de vos gémissements,

de vos soupirs et de vos prières du jour et de la nuit? Qu'y a-t-il donc? Vous êtes celle à qui cet honneur a été promis; en attendons-nous une autre? Que dis-je! c'est vous-même qui avez été choisie et non pas une autre? Vous êtes, dirai-je encore, celle qui a été promise, attendue, désirée; vous êtes celle de qui votre saint père Jacob attendait la vie éternelle lorsque, sur le point de mourir, il disait : « J'attendrai, Seigneur, le Sauveur que vous devez envoyer. » Pourquoi hésitez-vous donc? Pourquoi espérez-vous d'une autre vierge ce qui vous est offert? Ce qui vous sera bientôt présenté, pourvu que vous donniez votre consentement, pourvu que vous répondiez une parole, pourquoi l'attendez-vous par le moyen d'une autre vierge? Voyez Dieu, il est sur le vestibule du Ciel; il désire venir dans votre sein. Répondez une parole, et vous recevrez un fils; donnez votre parole, et éprouvez la vertu du Très-Haut dans votre sein virginal. O vous qui serez toujours Vierge, votre parole va ouvrir ou fermer le Ciel! Mais vous demandez : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » Vous l'avez entendu : « Le Saint-Esprit viendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, » pour que vous mettiez au monde un fils sans perdre votre virginité. Mais, répliquez-vous : « Je ne connais point d'homme. » Et c'est justement parce que vous ne connaissez point d'homme que cela se fera; car si vous connaissiez un homme, vous seriez indigne d'un tel fils. Répondez une parole, et vous concevrez le Verbe; dites une parole, et vous concevrez le Verbe divin; laissez tomber cette parole, et vous presserez contre votre cœur le Verbe éternel. Pourquoi hésitez-vous? Pourquoi avez-vous peur? Croyez, et vous concevrez sur-le-champ.

Considérez ensuite dévotement les grandes vertus que la Vierge met au jour dans cette ambassade, et efforcez-vous d'imiter sa modestie, sa crainte de Dieu, son humilité, sa réserve, son silence, son amour de la virginité, sa prudence, sa foi, son dévouement.

Considérez sa modestie. Louée par l'Ange, la Vierge ne s'enorgueillit point, elle ne fait pas éclater les transports d'une joie vaine; mais elle craint, elle se trouble, parce qu'elle est louée; ce n'est pas la vue insolite d'un Ange qui la trouble; elle était continuellement

visitée par les Anges, comme l'a remarqué saint Laurent Justinien <sup>1</sup>; mais ce qui la trouble, c'est la grandeur de la prédiction divine qui paraissait à ses yeux surpasser ses propres mérites.

La Vierge, dans son extrême modestie, repassait dans son cœur toutes les paroles du céleste envoyé; elle se jugeait intérieurement; elle pesait, avec une mûre réflexion, sa petitesse et la grandeur de Dieu, et, ne voyant en elle rien qui fût digne d'une telle prédiction, elle se troubla; car la modestie ne connaît pas l'orgueil; elle redoute ses propres louanges, et plus les louanges l'élèvent, plus elle s'abaisse. « Elle se troubla, dit le bienheureux Albert le Grand, parce qu'elle n'eut que de bas sentiments d'elle-même. » Aussi l'Évangéliste sacré ne dit pas : « Elle fut troublée de ce discours, mais à ce discours, » et cela parce qu'elle avait déjà demandé à Dieu les choses contenues dans ce discours et, dans son humilité, elle ne pensait pas que ce discours pût s'adresser à elle, ses mérites lui paraissant moindres que ce qui était l'objet de ce discours; elle se troublait parce qu'elle ne voyait en elle rien qui fût digne d'une telle faveur; elle se troublait parce qu'elle regardait son néant. Où sont ceux qui, pour peu que les hommes les louent, ne s'enflent pas d'orgueil, ne deviennent pas plus fiers, ne bondissent pas au point que, dans leur joie frivole et leur sottise allégresse, ils ne peuvent se contenir? Qui que vous soyez, imitez la modestie de Marie, saluée avec tant de bienveillance par l'Ange, élevée par la présence du Seigneur au-dessus de toutes les femmes; elle ne s'enfla point d'orgueil, elle ne s'éleva pas, mais elle se troubla et eut peur.

Considérez sa crainte de Dieu. La Vierge ne se troubla pas à la vue de l'Ange, mais à ce discours. Mais pourquoi à ce discours? Parce que l'Ange lui dit : « Le Seigneur est avec vous. » Elle eut peur du nom et de la dignité de Dieu; elle redouta la majesté du Dieu qui allait venir; elle savait assurément que celui qu'elle pensait devoir être son Fils serait aussi son Juge; cette pensée est indiquée par saint Pierre Chrysologue <sup>2</sup>. Si le respect dont Marie fut saisie à l'annonce de l'arrivée du Seigneur la fit trembler en pensant qu'il serait son Juge,

<sup>1</sup> Sermon sur l'Annonciation de la Vierge. — <sup>2</sup> Sermon cXL.

avec combien plus de raison devons-nous trembler à l'arrivée du Christ, le plus juste des juges !

Considérez son humilité. Saluée par l'Ange, Marie pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Et pourquoi pensait-elle ainsi ? C'est parce qu'elle était humble et qu'elle se jugeait indigne d'être saluée par un Ange. En outre, elle fit briller son humilité lorsqu'elle prononça ces paroles : « Voici la servante du Seigneur. » Appelée au rang suprême de la maternité divine, elle se proclame la Servante du Seigneur. Saint Ambroise, commentant le chapitre 1<sup>er</sup> de saint Luc, s'exprime ainsi : « Voyez son humilité, voyez sa générosité sans réserve ; elle s'appelle la Servante du Seigneur ; celle qui fut choisie pour Mère de Dieu ne se hâta pas de s'élever. » A peine eut-elle connu qu'elle était choisie de Dieu, elle s'humilia davantage, et plus elle s'entendit élever, plus elle s'humilia ; elle ne se glorifia pas de ses mérites ; elle n'oublia pas sa bassesse au milieu des louanges dont elle fut comblée, mais elle dit : « Voici la Servante du Seigneur. » Elle est la vraie servante qui n'a jamais résisté à la volonté de son Seigneur, qui ne l'a jamais offensé ni par ses paroles, ni par ses actes, ni par ses pensées ; elle est la vraie servante qui s'est toujours consacrée au service de Dieu ; elle est bien la servante du Seigneur, celle dont le Fils s'est proclamé le serviteur de son Père <sup>1</sup> : « O Seigneur ! je suis votre serviteur et le Fils de votre servante. » Oh ! que ne devons-nous pas à l'humilité de Marie ! La Vierge s'est abaissée humblement pour recevoir Dieu dans son sein et s'occuper de notre salut. Si elle n'était pas humiliée, elle n'aurait pas attiré pour notre salut Dieu du Ciel sur la terre.

Considérez sa réserve. En entendant la salutation de l'Ange, la Vierge, comme troublée par la vue d'un homme, s'effraya. Et pourquoi s'effraya-t-elle ? Parce qu'elle vit un homme contre son habitude, car la Vierge n'était pas accoutumée à s'entretenir avec des hommes ; elle avait résolu de garder avec soin sa virginité. Qu'elles sont loin de cette réserve, celles qui parlent çà et là avec des hommes sans aucune nécessité et leur tiennent de longs discours ! Que les vierges apprennent

<sup>1</sup> Ps. cxv, 16.

de la Vierge Marie la pudeur ; qu'elles apprennent la réserve ; qu'elles apprennent à veiller sur leurs regards, à fuir la vue des hommes, à éviter leurs entretiens.

Considérez son silence. La Vierge est saluée par l'Ange et elle se trouble. Et pourquoi se trouble-t-elle ? Richard de Saint-Laurent <sup>1</sup> dit que « c'est parce qu'en répondant elle était obligée d'enfreindre ce silence qu'elle aimait tant. » Qu'il médite cette parole celui qui veut veiller sur sa virginité, sur sa chasteté ; qu'il apprenne de la Vierge à se taire ; qu'il fuie les mauvais entretiens. « Les mauvais entretiens gâtent les bonnes mœurs, » dit l'Apôtre <sup>2</sup>. Le Sage nous dit : « Les longs discours ne seront pas exempts de péché <sup>3</sup>. »

Considérez son amour pour la virginité. En entendant la salutation de l'Ange, la Vierge fut troublée non pas à son aspect, ni à sa vue, mais à ses paroles. Et pourquoi s'effraya-t-elle à ses paroles ? C'est parce qu'elle entendit l'Ange lui parler d'engendrer un fils. « Elle s'effraya par précaution pour le vœu qu'elle avait fait, » dit Guillaume dans son *Commentaire sur les Cantiques* ; elle avait voué à Dieu sa virginité ; elle craignait de la perdre en ayant un fils, c'est pour cette raison qu'elle se troubla. En second lieu, elle se troubla parce qu'elle s'entendit proclamer bénie entre toutes les femmes, elle qui désirait toujours être bénie entre les vierges. De là vient qu'intérieurement elle se demandait quelle pouvait être cette salutation qui lui paraissait suspecte. C'est là le sentiment de saint Bernard. De plus, l'amour de Marie pour la virginité se fit jour lorsqu'elle prononça ces paroles : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » C'est comme si elle avait dit : « Le Seigneur, témoin de ma conscience, sachant que le vœu de sa servante est de ne point connaître d'homme, par quelle loi, par quelle disposition lui plaira-t-il que je passe par-dessus mon vœu ? Si je mets au monde un fils, comment pourrai-je l'allaiter étant vierge ? Si, pour enfanter un fils, il me faut passer par-dessus mon vœu, je me réjouirai d'avoir un fils et je pleurerai sur mon vœu. Mais si je peux concevoir et enfanter tout en étant vierge, l'un et l'autre ne sont pas impossibles à Dieu, alors je saurai vraiment que

<sup>1</sup> Livre IV sur les Gloires de Marie. — <sup>2</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, xv, 33. — <sup>3</sup> Proverbes, x, 19.

Dieu a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante. » Voyez quel soin Marie avait de sa virginité, puisqu'elle regarda comme suspecte une salutation où on lui annonçait qu'elle serait la Mère de Dieu. Apprenez de la Vierge à garder avec soin votre virginité, si vous voulez conquérir cette couronne de gloire qui ne se flétrira jamais.

Considérez sa prudence. La Vierge ne répond pas à la salutation de l'Ange ; elle ne lui rend pas son salut, car répondre sans avoir pleinement saisi le sens de ses paroles aurait été une imprudence. En réfléchissant avant de répondre à l'Ange, la Vierge montre une prudence rare, comme on peut le voir plus au long dans les conférences sur l'invocation *Vierge très-prudente*.

Considérez sa foi. La grande foi de Marie éclate dans ce mystère, car elle a cru des mystères que personne avant elle n'avait clairement et expressément crus, tels que le mystère de la sainte Trinité qui était assez inconnu à cette époque, l'Incarnation du Fils de Dieu qui voulait se faire homme et naître d'une vierge qui resterait toujours vierge ; elle crut qu'elle était elle-même cette vierge que Dieu avait choisie pour Mère ; elle crut que son Fils serait le Sauveur de l'univers entier ; qu'il serait le plus puissant des monarques ; qu'il serait le Fils du Très-Haut. La foi de Marie fut si grande qu'elle laissa bien loin derrière elle la foi d'Abraham, le Père des croyants, la foi de Moïse, d'Aaron, de Gédéon, et de tous ces patriarches que l'Apôtre énumère dans son Épître aux Hébreux <sup>1</sup>, comme nous l'avons montré plus au long en traitant cette invocation : *Vierge fidèle*.

Considérez le dévouement de Marie. Le dévouement insigne de Marie parut dans tout son éclat lorsqu'elle prononça ses paroles : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » C'est comme si elle avait dit : « Je suis une tablette apte à recevoir toute espèce d'écriture ; que l'écrivain céleste écrive sur moi tant qu'il lui plaira ; je suis comme de l'argile entre les mains du potier, que mon Créateur fasse de moi ce qui lui fera plaisir ; je suis comme de la cire fondue, que l'Artisan suprême imprime sur moi la figure qui lui sera agréable, car « mon âme s'est fondue dès

<sup>1</sup> xi, 15.

« que mon bien-aimé a parlé. » Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin ; qu'il vienne, mon bien-aimé, celui que mon cœur a déjà fait naître ; qu'il vienne en moi, celui qui m'a choisie pour être un jardin consacré à son service par un droit tout spécial ; qu'il vienne, qu'il tire de moi sa chair et que je lui donne naissance. » « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Saint Bernard <sup>1</sup> explique en ces termes cette réponse de la Vierge : « Que le Verbe qui au commencement était en Dieu se fasse chair de ma chair, selon votre parole. Qu'il ne soit pas, je vous en supplie, cette parole qui à peine prononcée n'est déjà plus, mais que le Verbe soit conçu, c'est-à-dire revêtu de chair et non pas d'air, afin de demeurer avec nous. Que je puisse non-seulement l'entendre de mes oreilles, mais le voir de mes yeux, le toucher de mes mains et le porter sur mes épaules. Que le Verbe ne soit pas pour moi cette parole écrite et muette, mais qu'il soit le Verbe incarné et vivant, ou, pour mieux dire, qu'il ne soit pas cette parole écrite sur des parchemins en lettres muettes, mais le Verbe imprimé, plein de vie, dans mes chastes entrailles, par la forme humaine. Que ce prodige ne se fasse pas par le tracé d'une plume morte, mais par l'opération du Saint-Esprit. Que ce prodige s'opère d'une manière que personne n'a jamais connue avant moi et que personne ne connaîtra après moi. Enfin, qu'il me soit fait selon votre parole. » Il est à croire que lorsque la sainte Vierge prononça ces paroles : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ; » ses genoux étaient courbés sur la terre, ses yeux et ses mains s'élevaient vers le ciel, des larmes de joie s'échappaient du plus profond de son cœur, elle priait avec toute la dévotion possible. Nous avons fait remarquer plus haut cette réflexion, elle est tirée du bienheureux Albert le Grand.

En outre, contemplez et voyez combien cette parole de Marie, *Fiat!* a été puissante, efficace et méritoire. Le *Fiat!* dont le Très-Haut se servit pour faire le monde et créer tout ce qui est sur le ciel et sur la terre, ne fut pas aussi puissant que le *Fiat!* qui sortit de la bouche de Marie. L'univers n'a jamais entendu un tel *Fiat!* A ce *Fiat!* la nature est dans la stupeur, la raison expire, le jugement est en suspens, les

<sup>1</sup> Homélie iv sur *Missus est*.

sens sont interdits, la langue devient muette, l'esprit ne peut comprendre ce qui se passe en Marie lorsqu'elle prononça cette parole : « Qu'il me soit fait selon votre parole, » car, au son de cette parole, « le Verbe se fit chair. » Le corps du Seigneur fut instantanément formé du sang très-pur de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit; il fut instantanément organisé, instantanément animé, instantanément uni au Verbe de Dieu. L'enfant fut aussitôt rempli de toute sorte de grâce et de vertu; il fut orné des dons de toutes les grâces; cet enfant jouit de la claire vision de Dieu, et fut enfin enrichi de toute cette sagesse, de cette grâce et de cette gloire dont il est maintenant doué dans le Ciel. Car la grâce du Saint-Esprit ne connaît pas les longs apprêts; Dieu, le souverain artisan du monde, n'a pas besoin de la longueur du temps pour son œuvre. Examinez en outre combien il fut méritoire pour la Vierge de dire cette parole : « Qu'il me soit fait, » etc. Saint Bernardin<sup>1</sup> dit que, par l'acte de foi et d'obéissance que fit la Vierge en donnant son consentement à l'Ange, venu pour lui annoncer l'Incarnation du Christ, et en se soumettant à la volonté divine qui lui était manifestée par l'Ange, elle se rendit digne par ce consentement et mérita d'être la Mère de Dieu; qu'elle mérita plus que tous les Anges, tous les martyrs, tous les Confesseurs et toutes les vierges n'ont jamais mérité. (*Révélation*s de saint Jean de La Croix rapportées dans sa vie<sup>2</sup>.)

En outre, la sainte Vierge fut, par ce mot *Fiat!* élevée à un degré de dignité si haut que la vue des hommes et même des Anges ne peut y atteindre. Car, de fille qu'elle était, elle devint la Fille du Créateur, la souveraine du monde, la Reine du Ciel et la Maîtresse de toute créature. O puissance de ce *Fiat!* O efficacité de ce *Fiat!* O *Fiat!* plus digne de notre souverain respect que tous les *Fiat!*

Considérez des yeux de votre âme le Fils de Dieu descendant du Ciel sur la terre pour s'enfermer dans un espace aussi resserré que le sein d'une vierge. Celui qui est immense pénètre dans l'enveloppe d'un corps. La divinité s'unit hypostatiquement à la nature humaine; des formes disparates sont assemblées dans un seul suppôt par un

<sup>1</sup> T. II, *Conc.*, sermon LI, art. 3, chap. x. — <sup>2</sup> Chap. XIV.



nœud admirable et se réunissent merveilleusement dans une seule personne composée de deux natures. A ce prodige extraordinaire, la nature a été dans l'étonnement, le Ciel et le monde tout entier ont été dans la stupéfaction. Un Dieu homme et un homme Dieu, un Dieu caché sous la forme de l'homme et l'homme uni à Dieu ! O prodige des prodiges, miracle plus grand que tous les miracles du monde !

Considérez combien fut grande et ineffable la joie que la Vierge Marie éprouva lorsqu'elle donna au Fils de Dieu l'hospitalité dans son sein. O Vierge sainte, qui pourra nous dévoiler l'abondance des joies que vous éprouvâtes à cette heure ? Qui pourra nous raconter les délices dont votre cœur fut inondé ? Qui pourra nous exposer dignement la douceur dont votre âme fut remplie ? O Vierge, racontez vous-même, je vous en supplie, le bonheur que vous éprouvâtes lorsque vous reçûtes dans le secret de votre sein Celui qui fait les délices du genre humain. Dites-nous de quelle ardeur vous fûtes enflammée ; dites-nous de quelles flammes vous fûtes embrasée lorsqu'il vous fut donné de posséder dans vos entrailles très-pures le Dieu qui est un feu consumant. Dites-nous, Vierge sainte, quelles ont été vos impressions lorsque vous vous êtes sentie Mère et Vierge, Vierge et Mère de Dieu. Dites-nous, Vierge très-sainte, de quelle joie vous fûtes remplie lorsque vous vous êtes vue élevée et exaltée, en tant que Mère du Créateur, au-dessus de toute créature. Dites-nous, Vierge très-heureuse, par quelle force vous avez pu supporter tant de félicité, tant de suavité et de douceur ? O Arche qui avez porté Dieu, ô Temple du Seigneur, ô vous qui avez été la couche de l'Époux céleste, ô urne très-belle, remplie d'un baume divin, nous vous le demandons par la joie ineffable que vous avez ressentie en ce jour, faites-nous participer à la joie éternelle.

Portez les yeux de votre âme sur l'Archange Gabriel ; après s'être acquitté de son message auprès de la Vierge, après avoir adoré le Christ incarné dans le sein de la Vierge, comme on l'a dit, plein de joie il se hâta d'aller trouver les saints patriarches encore détenus loin du Ciel, et, bondissant d'allégresse, il leur raconta en ces termes, avec d'autres semblables, que la Vierge avait conçu le Messie. « Ré-

jouissez-vous, saints patriarches, leur dit l'Archange Gabriel, cette Vierge très-sainte que vous avez prophétisée, celle que vous avez prédite par des figures, a, par son humilité, attiré Dieu du ciel sur la terre, elle l'a conçu dans son sein virginal. » Oh! qu'elle fut grande l'allégresse qui pénétra alors dans les cœurs des saints patriarches! Réjouissez-vous de tout votre cœur, vous qui faites aussi profession d'être Chrétien; fléchissez les genoux et, avec toute l'humilité dont votre cœur est capable, rendez à Dieu de perpétuelles actions de grâces.

### 336<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### MÉDITATIONS CONTENUES DANS LE DEUXIÈME MYSTÈRE JOYEUX.

SOMMAIRE. — 1. Empressement de Marie. — 2. Sa charité. — 3. Son humilité. — 4. Le Christ, le vrai ami. — 5. Le Christ et Jean Baptiste. — 6. Biens que cette visite de Marie procure à Élisabeth, à Jean et à Zacharie. — 7. La sainte Vierge entonne le cantique *Magnificat*.

Dans le second mystère joyeux, on médite sur la visite que la Vierge fit à la maison de Zacharie et d'Élisabeth.

I. — Dans ce mystère, vous considèrerez l'empressement, la charité, l'humilité de la sainte Vierge Marie. Considérez son empressement; car voici la narration de l'Évangéliste sacré : « Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes. » Levez les yeux de votre âme, voyez cette colombe empressée; c'est la Vierge, Mère de Dieu, chargée du Fils qui la presse d'avancer; elle vole vers le sommet des montagnes. Marie marcha en toute hâte : elle ne passa pas son temps à se parer, comme le font ces femmes frivoles dont on a pu dire : « Entre se laver et ranger leur chevelure, une année s'écoule. » Il n'est pas douteux que la très-sainte Vierge ne se dirigea pas vers les montagnes de la Judée par légèreté, mais bien par l'inspiration et le mouvement de l'Esprit-Saint; autrement, son âge encore tendre, sa pudeur virginale, les difficultés et la longueur d'un tel voyage, et autres choses de ce genre, l'auraient facilement retenue dans sa demeure. Mais elle obéissait à une inspiration divine, et elle ne crut pas devoir faire attention à elle lorsqu'il s'agissait de donner

à Dieu satisfaction. La Vierge marcha donc en toute hâte parce que la grâce de l'Esprit-Saint la poussait ; car la grâce de l'Esprit-Saint ignore les longs apprêts. Cette grâce se saisit de la Vierge, Mère de Dieu, et la fit aller en toute hâte dans la montagne. Celui qui voit qu'il porte du feu dans son sein, ne souffre point de retard : il se dépouille promptement de ses vêtements, il jette au loin le charbon embrasé. Dieu avait mis en abondance dans l'âme de Marie le feu de sa grâce, feu qui embrasait Marie et en faisait comme un Etna, aussi elle se leva à la hâte, elle alla dans les montagnes, salua Élisabeth en entrant dans la maison de Zacharie, sanctifia Jean dans le sein de sa cousine ; elle aurait été consumée tout entière, si elle n'avait communiqué à Élisabeth et à Zacharie le feu divin qui la dévorait. Marie marcha en toute hâte, parce que le Christ qu'elle portait dans son sein avait hâte d'arriver. De même qu'un diamant enchâssé dans un anneau suit le mouvement de l'anneau ; de même aussi Marie, diamant si précieux, suivait le mouvement que lui donnait son Créateur qui renferme dans sa main le monde tout entier. Comme une étoile suit le mouvement de l'univers, ainsi cette étoile de la mer, unie au Christ qui se mouvait avec rapidité, suivait avec la plus grande diligence le mouvement que le Christ lui imprimait. C'est l'Esprit-Saint qui poussait les animaux dont parle Ézéchiel : « Ils allaient où les emportait l'impétuosité de l'esprit<sup>1</sup>. » Ainsi la sainte Vierge courait là où le Dieu qu'elle portait dans son sein la faisait aller.

Marie se hâta, faisant avec diligence l'œuvre de Dieu ; car elle connaissait cette parole de Jérémie : « Maudit soit celui qui fait avec négligence l'œuvre du Seigneur<sup>2</sup> ! » Saint Jean<sup>3</sup> voyait cette Vierge revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds. Pourquoi voit-on la lune sous les pieds de Marie ? C'est qu'entre les planètes, la lune est celle qui accomplit sa course avec le plus de rapidité ; car Saturne achève sa course en trente ans, Jupiter en douze ans, Mars en deux ans, le soleil, Mercure et Vénus, en un an ; la lune, au contraire, arrive au terme de sa course en vingt-huit jours. C'est donc pour mieux faire remarquer la promptitude de Marie ou plutôt sa diligence

<sup>1</sup> *Ezéchiel*, 1, 12. — <sup>2</sup> *Jérémie*, XLVIII, 10. — <sup>3</sup> *Apocalypse*, XVII.

à faire le bien, qu'on dit qu'elle a la lune pour chaussure, ou mieux la lune sous ses pieds; c'est aussi ce que l'Évangéliste a voulu exprimer en disant : « Elle s'en alla en toute hâte. »

Marie se hâte, parce que les justes se hâtent toujours dans la voie de la justice; voilà pourquoi, au Psaume cxviii, verset 32, le Psalmiste s'exprime ainsi : « J'ai couru la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur; » c'est-à-dire, lorsque vous l'avez ouvert par le bonheur spirituel dont vous l'avez inondé.

En outre, pensez et méditez dans votre cœur, comment Marie pouvait aller en toute hâte, elle qui était enceinte. Les autres femmes ont coutume de trouver un obstacle dans le fardeau qu'elles portent dans leur sein : Marie n'en trouva pas du tout. Elle était enceinte du Fils de Dieu, elle avait dans son sein Celui qui de ses mains portait sa Mère elle-même. Par conséquent, l'Enfant que portait Marie était à sa Mère ce que sont les roues aux chars, les voiles aux navires, les ailes aux oiseaux. Marie était remplie de l'Esprit-Saint, elle était comme un navire plein de vent ou de feu; ces éléments, loin de le charger, le rendent au contraire plus léger et ne font qu'accélérer sa marche. Saint Augustin <sup>1</sup> avait eu longtemps avant cette pensée : Marie étant enceinte s'applaudissait d'une légèreté si avantageuse pour elle; car la lumière qu'elle avait en elle ne pouvait pas être pesante. Aussi, mon sentiment est qu'Élisabeth en disant ces paroles : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne vers moi? » indique que Marie qui était présente était la Mère de Dieu.

Elle voyait une jeune fille toute pure, elle voyait l'épouse de Joseph; pourquoi donc pensait-elle à la maternité divine? Dans la conception de son fils, Élisabeth avait éprouvé les fatigues, le fardeau, les ennuis et les craintes que lui occasionnait l'enfant qu'elle portait, mais, à cet instant, elle se sentit allégée, les ennuis qu'elle avait se dissipèrent et son enfant tressaillit d'allégresse, ce qu'elle n'attribua qu'à la participation de Marie et à la présence de la Mère de Dieu.

II. — Considérez la charité de Marie. « Marie se levant, » dit l'Évangéliste sacré. Marie était dans sa demeure, vaquant à la contem-

<sup>1</sup> Sermon sur la Nativité de Marie.

plation et à la prière; mais dès que l'envoyé céleste lui eut annoncé qu'Élisabeth, sa cousine, avait conçu dans sa vieillesse, donnant dans son sein asile à ce feu céleste dont il est dit : « Notre Dieu est un feu dévorant, » enflammée de l'ardeur que ce feu lui communiquait, elle se leva et alla en toute hâte vers Élisabeth.

Pendant la chaleur même du jour, Abraham se tenait à la porte de sa tente<sup>1</sup>, mais aussitôt qu'il vit des étrangers (c'étaient des Anges), il se leva et alla trouver Sara dans sa tente. La Vierge, Mère de Dieu, se tenait au milieu des ardeurs de la charité; mais, dès qu'elle eut reçu dans son sein un hôte si cher à son cœur, elle alla aussitôt en grande diligence vers les montagnes. « C'est là, dit saint Ambroise, la route de ceux qui sont pleins de Dieu; ils se dirigent en toute hâte vers les hauteurs, ils abandonnent le bas des vallées, ils méprisent la terre. »

De même que les cerfs abandonnent dans leur course impétueuse les vallées et gagnent dans leur fuite les montagnes, de même aussi celui qui a conçu Dieu dans son cœur, abandonne les choses terrestres et aspire après les choses du Ciel, en chantant avec David : « C'est Dieu qui a donné à mes pieds la légèreté des cerfs et qui m'a mis en sûreté dans les lieux élevés<sup>2</sup>. » Nous nous sommes étendus au long sur la charité de Marie dans la visite d'Élisabeth, voir le verset *Miroir de justice*, 287<sup>e</sup> Conférence.

III. — Considérez l'humilité de Marie. La Vierge était très-illustre par la splendeur de son origine, puisqu'elle était de race royale. Elle possédait la vraie noblesse, celle que donnent les vertus. Mais elle fut surtout anoblie lorsqu'elle reçut dans son sein le Verbe du Père éternel. Toutes ces gloires pouvaient lui donner de l'orgueil; comme Niobé, fier de sa nombreuse famille, elle aurait pu dire : « Je suis heureux, qui le niera? et je le serai toujours. Je suis trop grand pour que la fortune puisse me nuire<sup>3</sup>. »

Du haut de sa grandeur elle pouvait jeter un regard de mépris et dire : « Pourquoi, moi qui suis la plus élevée, irais-je vers celle qui m'est inférieure? Étant la Mère de Dieu, pourquoi irais-je vers la

<sup>1</sup> Genèse, XVIII. — <sup>2</sup> Ps. XVII, 36. — <sup>3</sup> Ovide, liv. VI des *Métamorphoses*.

mère d'un esclave? Pourquoi, moi, Mère de Dieu, irais-je vers la mère d'un homme? » Mais Marie s'humilie toujours davantage, et, oubliant sa dignité, elle vole vers Élisabeth : vierge, elle visite une femme mariée; jeune, elle visite une femme avancée en âge; élevée à la plus haute dignité, elle visite celle qui est son inférieure; enceinte, elle visite une femme enceinte; Mère du Seigneur, elle visite la mère d'un esclave. Et non contente d'aller à elle, elle la salue la première. A celle que la vieillesse et l'enfantement rendent doublement souffrante et malheureuse, elle rend tous les bons offices que sa charité peut lui suggérer. Jean, l'heureux enfant, était né; elle le prend, elle le presse contre son sein, et, pendant l'enfantement, elle rend tous les services possibles, ainsi que le croient et l'enseignent les saints Pères; l'Évangéliste sacré paraît être de leur sentiment lorsqu'il dit : « Marie demeura avec elle environ trois mois<sup>1</sup>. » Considérez attentivement et dévotement cette vertu en Marie; apprenez d'elle à être respectueux envers les vieillards, poli envers tous, charitable envers les malades, et faites tous vos efforts pour suivre les exemples que la sainte Vierge vous a donnés. Nous avons encore dit plusieurs choses sur l'humilité de Marie dans la visitation d'Élisabeth. (Voyez-les au verset *Miroir de justice*, 287<sup>e</sup> Conférence.)

IV. — Considérez le Christ, notre vrai ami; voyez sa sollicitude pour Jean, son ami. Le premier homme ayant par son péché corrompu la nature, la loi commune est que tout le monde naît souillé par le péché; nous naissons esclaves, fils de colère, et nous venons au monde couverts de souillure et défigurés. Jean était aussi soumis à cette loi du péché; cette souillure commune l'atteignait jusque dans le sein de sa mère. Dieu vient dans le monde pour nous purifier de cette tache, pour nous délivrer de la servitude, et c'est Jean qui est le premier l'objet de cette grâce. Le Christ était encore caché dans le sein de la Vierge, sa Mère; il était encore renfermé dans le corps de la Vierge, et déjà il voyait son ami opprimé sous le joug, déjà il le voyait souillé de la tache originelle. Affligé du sort de son ami, ce tendre ami se hâte de délivrer son bien-aimé; il ne diffère pas longtemps, il ne donne

<sup>1</sup> Luc, 1, 56.

pas une longue trêve à sa douleur, mais, porté par le char virginal de sa Mère, il va en toute hâte, à travers les sommets des montagnes, vers son ami. Et non-seulement il a hâte de le sanctifier, mais encore de l'honorer; car, non content de lui conférer la grâce de la justification, il lui donna, dès le sein même de sa mère, l'usage de la raison et le don de prophétie, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs.

V. — Considérez ces deux enfants qui ne sont pas encore sortis du sein de leurs mères, savoir : le Christ et Jean, ils se saluent mutuellement, et l'un répand la grâce dans l'autre, et l'autre reconnaît que son ami a versé sur lui sa grâce, et il le manifeste par ses bonds, par sa joie et par son tressaillement, comme le raconte l'Évangile. « Car votre voix, dit Élisabeth, n'a pas plus tôt frappée mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » O voix si douce ! ô voix puissante ! ô voix perçante ! vous pénétrez les entrailles d'une parente avancée en âge. Jean, enfant, a à peine entendu la voix puissante de Marie, que, dormant du sommeil de l'ignorance, il s'éveille, il ouvre les yeux de son cœur, il reconnaît avec une perspicacité merveilleuse le Sauveur caché derrière un mur de chair ; il bondit, il se réjouit, il tressaille, il danse dans le sein de sa mère. Il adore le Seigneur qui est présent, il veut se précipiter au-devant de sa majesté, et, supportant avec peine d'être encore retenu dans le sein de sa mère, il se plaint contre la période des mois, il se jette sur les côtés de son étroite demeure, il ébranle la matrice comme injuste à son égard, il attaque de ses talons les barrières que la nature lui impose, il blâme cette manière de naître, il tempête non pas de la voix, mais du mouvement et du geste, en adressant la parole à Élisabeth à peu près en ces termes : « Vous faites mal, ô mère, qui mettez tant de retard à enfanter ; vous portez un prophète dans votre sein, vous possédez la joie de l'univers, vous portez le Précurseur du Christ-Roi, vous possédez le soldat de la prédication du Roi, vous arrêtez un martyr, le plus grand d'entre tous ceux qui sont nés de femmes, et vous retardez dans sa course le messager de la bonté divine. Vous faites mal, ô mère, vous ne savez pas ce qui doit arriver. La lumière vient, donnez carrière au matin ; le soleil se lève, il faudra que l'étoile du matin brille avant lui ; la lumière est aux portes et il faut l'annon-

cer; l'Époux est proche, et il est juste d'étendre son lit dans le Jourdain. Il est besoin d'un sang qui rachète le monde, et il me faut montrer de loin l'Agneau. Si vous avez été délivrée de l'infécondité, c'est pour que celui qui naîtra de la femme stérile fasse connaître Celui qui naîtra d'une Vierge. » On peut encore adresser la parole à Jean, puisque dès cet instant il a eu l'usage de la raison. « Pourquoi sautez-vous, Jean? — Ne pouvant parler, dit-il, par mes gestes, mes mouvements et mes tressaillements, je salue et j'adore mon Seigneur dont je reconnais la présence. — Jean, pourquoi sautez-vous? — Je saute dans le sein de ma mère, parce que le diable ne danse plus dans le monde. » O prodige! il fléchit le genou dans le sein de sa mère, et, par son allégresse prophétique, il reconnaît Celui qu'il ne peut saluer de la voix. Comme un autre Jonas dans le ventre de la baleine, il adore son Créateur, et, ne pouvant l'annoncer lui-même, il l'annonce par la bouche de son père. O Précurseur admirable! ô vue perçante! ô yeux plus perçants que ceux du lynx, vous apercevez la majesté de Dieu jusque dans les entrailles de la Vierge. C'est là cet envoyé qui, dans son ardeur, a désiré l'annoncer avant même de vivre. C'est un général impatient qui, avant que d'avoir un corps bien formé, a déjà connu son roi, qui a pris les armes avant que d'avoir des membres, qui a demandé le combat avant le jour, et qui, pour vaincre le monde, a vaincu la nature, et qui, parce que son corps l'arrêtait, a rempli par son seul esprit l'office de précurseur. Que dis-je! avant d'être le précurseur du Christ, Jean a été son propre précurseur.

Les débats qui eurent lieu entre ces deux enfants furent vraiment admirables. L'un dépensait ses dons, l'autre rendait grâce pour les dons reçus. Nous lisons le duel merveilleux qui eut lieu entre les deux enfants Jacob et Ésaü, dans le champ très-restreint du sein de leur mère; mais cette lutte fut plus admirable que ce duel. Ceux-là combattaient dans le sein de leur mère, ceux-ci tressaillirent de joie; là était la guerre, ici fut la paix; là c'était une lutte, ici c'est l'amour; là était la division, ici la concorde. Or, la paix, l'amour et l'amitié l'emportent sur la guerre, la haine et la discorde. En outre, ceux-là ignoraient ce qu'ils faisaient, mais ceux-ci le savaient; ceux-là combattaient non pas de leur propre mouvement, mais seulement par le



mouvement de l'Esprit-Saint; ici, au contraire, l'un tressaille et a le cœur rempli de joie par son propre esprit, et fait tressaillir l'autre d'allégresse. O enfants pleins d'intelligence! ô enfants les plus éloquents d'entre les enfants! Vous appellerai-je des enfants ou des hommes? Assurément je ne vous appellerai pas des hommes, mais je dirai que vous êtes d'illustres philosophes, même dans le sein de votre mère. Longtemps auparavant on avait fait, au sujet du Christ, cette prophétie : « Une femme entourera un homme. » L'opinion commune est que, pour Jean, l'usage de la raison fut avancé dans le sein de sa mère, et il fut donné en un instant à Jean ce que le Christ avait toujours eu : c'est ce que nous avons montré plus haut dans les 295<sup>e</sup> et 296<sup>e</sup> Conférences, où nous avons enseigné que cette opinion n'avait rien de contraire à la doctrine de saint Thomas.

VI. — Considérez combien cette visite, combien la présence et la voix de Marie furent puissantes et salutaires pour Élisabeth, Jean et Zacharie; nous l'avons montré au long au verset *Cause de notre joie*. Heureuse la maison que le Christ visite avec sa Mère, la demeure où la Mère du Seigneur salue la mère du Précurseur, où commencent les joies du salut à venir et où le salut qui avait été autrefois perdu par une femme commence à être réparé par des femmes!

VII. — Tournez encore les regards de votre âme sur la sainte Vierge Marie, et des oreilles de votre cœur écoutez ses chants d'allégresse. La Vierge royale ayant vu le mystère de sa Conception connu, bondissant de joie, pleine de l'Esprit-Saint, remplie d'allégresse, enflammée par les ardeurs du divin Esprit, elle chanta au Seigneur ce suave cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur. » O prodige! la Vierge qui parlait si rarement, pressée par la force de l'Esprit-Saint, chante d'une voix éclatante. Oh! que l'abondance de l'Esprit divin fut grande! oh! que la ferveur du cœur de Marie fut immense! ô bienheureuses les oreilles qui ont mérité d'entendre de la bouche de la Vierge ce joyeux cantique! Depuis le commencement du monde, on n'a jamais entendu un cantique semblable. Aussi est-ce avec raison qu'on a eu l'idée de l'appeler le *Cantique des cantiques*; il surpasse, en effet, tous les cantiques des Saints soit par la dignité de celle qui en est l'auteur, soit par l'élévation de la matière et par l'énergie du style. Nous nous

sommes étendu au long sur ce sujet en expliquant ces cantiques dans les 252<sup>e</sup> et 253<sup>e</sup> Conférences. Lisez ces Conférences, et vous y trouverez ample matière pour vos méditations.

Ayant considéré les grandes et nombreuses vertus que la Vierge, Mère de Dieu, pratiqua dans ce mystère; ayant vu les bienfaits et autres œuvres admirables qui ont été la conséquence de ce mystère, écriez-vous le cœur plein d'amour : « O Vierge, petite et grande tout ensemble; grande par votre sainteté, votre charité, votre grâce et votre dignité; petite par votre humilité profonde, faites que j'imité votre amour et votre humilité; faites que je brûle d'amour envers Dieu et envers le prochain; faites-moi la grâce de faire de rapides progrès dans les vertus et de suivre votre humilité. O Souveraine, au nom de ces transports de l'Esprit-Saint, que vous avez sentis en votre âme et que vous avez manifestés dans votre divin Cantique, accordez-moi de participer à votre visitation divine, afin que je puisse mépriser toutes les consolations que le monde peut m'offrir pour ne me réjouir qu'en Dieu seul, mon Sauveur. » Ainsi soit-il.

### 337<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### MÉDITATIONS CONTENUES DANS LE TROISIÈME MYSTÈRE JOYEUX.

**SOMMAIRE.** — 1. Amour de Dieu le Père pour les hommes. — 2. Élévation et abaissement du Verbe. — 3. Grotte et crèche de Bethléem. — 4. Pauvreté du Christ dans sa naissance. — 5. La crèche est une chaire. — 6. La Vierge-Mère adore son nouveau-né. — 7. Marie en route pour Bethléem. — 8. Sa pauvreté. — 9. Comment elle a enfanté le Christ. — 10. Joie de Marie à la naissance de son Fils. — 11. Sollicitude de Joseph. — 12. Sa dévotion envers Jésus et son respect pour Marie. — 13. Concerts des Anges. — 14. Dévotion des bergers. — 15. Pourquoi le Christ est né sous le règne d'Auguste. — 16. Pourquoi le Christ voulut-il naître pendant la nuit, pendant l'hiver, à Bethléem et non à Jérusalem, dans une étable et non dans une hôtellerie. — 17. Saints qui ont vu de leurs propres yeux le mystère de la Nativité.

Le troisième mystère du très-saint Rosaire est sur la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous considèrerez les points suivants.

I. — Considérez l'amour éternel et immense de Dieu le Père, qui

nous a tellement aimés, nous pauvres hommes, nous trois fois malheureux, nous ses ennemis, qu'il nous a donné ce qu'il a plus de grand et de plus précieux, son Fils unique ; il nous l'a offert, il nous l'a donné gratuitement, ce Fils né non-seulement sous la forme d'un homme, mais encore sous celle d'un enfant. Il a tellement élevé et exalté l'homme que Celui qui était notre Dieu est devenu notre frère, os de nos os, chair de notre chair. O dignité inestimable ! ô charité ineffable ! le Roi très-clément et très-miséricordieux descend du trône de sa majesté pour venir à nous : étant riche, il s'est fait pauvre pour nous ; de grand qu'il est, il s'est fait le plus petit de tous ; il s'est réduit à l'état d'un petit enfant, il s'est abaissé jusqu'aux vagissements, aux larmes, à la faim et à la soif ; il a eu à supporter une demeure pauvre, une couche dure ; il a pris sur lui ces souffrances ainsi que les autres misères des mortels, le péché excepté.

II. — Méditez cette parole vraiment précieuse de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, » et, considérant avec plus d'attention ce qu'est le Verbe et ce qu'est notre chair, admirez. Le Verbe qui au commencement était en Dieu, le Verbe éternel, égal et de même nature que son Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, celui dont les Anges admirent la grandeur, celui devant qui les Chérubins se tiennent immobiles, celui qui fait la terreur des nations et devant qui les nations tremblent, ce Verbe, dis-je, s'est fait chair. Il a pris une chair faible, une chair de terre, une chair d'enfant, cette chair dont parle Isaïe<sup>1</sup> lorsqu'il dit : « Toute chair n'est que de l'herbe ; sa gloire passe comme la fleur des champs. » Admirable anéantissement de Dieu jusqu'à terre, et merveilleuse élévation de la chair jusqu'à Dieu. Dieu s'est fait homme pour que l'homme devînt Dieu ; le Verbe s'est fait chair pour nous délivrer du poids et de la servitude de la chair. Oh ! merveilleuse bonté de Dieu envers nous ! Le Souverain du monde, le Roi des Anges s'est fait homme et limon pour me rendre, moi cendre et poussière, à ma primitive splendeur, et pour élever un esclave de Satan à une grande et éternelle dignité.

III. — Par l'affection de votre cœur pénétrez jusqu'à Bethléem et

<sup>1</sup> XL, 6.

entrez dans cette grotte où le Christ a daigné naître. Dans la cavité d'une roche, il est un lieu que les mains des hommes n'ont point construit; Dieu seul l'a formé; il se compose non pas de murailles, mais d'un roc très-dur et très-épais; aussi est-il le seul de tous les édifices sacrés de cette époque qui soit resté avec votre cœur, la guerre ou la vétusté ont détruit les autres. Voyez, regardez des yeux de votre âme et considérez dans une profonde méditation ce lieu sacré; c'est une demeure pareille au Ciel, ce lieu est plus digne que le Saint des saints et que le Tabernacle mystique de l'ancienne loi; il est bien supérieur au temple magnifique que Salomon fit bâtir. Il ne vous a pas été donné d'être présent de corps à ce mystère, il ne vous est cependant pas refusé d'y assister de cœur et d'âme. Avec les pieds d'une pieuse affection, entrez dans cette grotte et contemplez des yeux de la foi le divin Enfant couché dans la crèche ou placé contre le sein de sa Mère. Voyez Dieu dans cet enfant, l'Éternel dans cette faible créature, un lion dans cet agneau, un géant dans ce petit être. Admirez la puissance de Dieu enfermée dans une prison de chair; voyez le Tout-Puissant enveloppé de langes; il a faim de nourriture, il tremble devant la force; le Verbe garde le silence, il pleure sur la joie du monde, la Vierge porte en ses mains celui qui soutient le monde. Contemplez ce Samson très-puissant; les mains liées, les cheveux coupés, il dort sur le sein de sa chère Dalila. Voyez ce Moïse, ce bel enfant, il est couché dans la crèche comme dans une corbeille d'osier, il est exposé au froid, à la faim et au manque de nourriture. Jetez les yeux « sur le roi Salomon, il porte le diadème dont l'a couronné sa mère, » Mère bienheureuse, Mère sainte, Mère vierge, Mère bénie entre toutes les femmes. Elle l'a couronnée, dis-je, non pas d'un diadème d'or ni d'argent, mais d'un diadème de chair formé de ses entrailles par l'opération du Saint-Esprit.

IV. — Parcourez par la pensée la demeure de l'éternel Roi, vous regarderez son berceau, sa suite et la pompe royale dont il est entouré. Ce n'est pas ici une demeure royale; son berceau n'est point d'or, il n'est pas couché sous la soie magnifique des rois; ses membres ne sont point couverts de pourpre, comme il convenait à un roi; le diadème ne brille

pas sur sa tête ; on ne voit point de nombreux serviteurs ; le Roi de gloire éternelle naît dans une étable, il est placé dans une crèche, pour toute suite il a des bêtes de somme.

V. — Approchez avec respect et dévotion, et regardez attentivement cette crèche ; car il ne faut pas croire que c'est par hasard que l'Enfant-Jésus a été déposé dans une crèche. Cette crèche est une grande chaire d'où Dieu fait chair parle aux mortels, d'où le Maître du Ciel annonce la doctrine de l'Évangile. Il a commencé par démontrer dès sa naissance, par ses œuvres, ce qu'il enseignera ensuite par la parole. Car l'Évangile enseigne-t-il autre chose que la pauvreté volontaire, que l'humilité, la souffrance, la pénitence, l'obéissance et la charité ? Tout cela, le Christ nous l'enseigne du haut de la chaire de cette crèche. La grotte est une voix qui s'élève pour blâmer les maisons de marbre des chrétiens, les édifices superbes, les tapisseries d'or et de pourpre. Le foin de la crèche crie contre les tapis ; il condamne nos lits mous et délicats. Les larmes de l'enfant s'élèvent contre nos rires immodérés et nos joies folles. Le lait pauvre dont le Christ se nourrit s'élève pour condamner nos festins splendides. Oh ! que cette crèche est une grande chaire où la Sagesse divine, le Maître de l'univers réside et nous enseigne une telle doctrine !

Considérez dans cet enfant la majesté et la bassesse. Il naît d'une femme, mais elle est vierge ; il est couché dans une crèche, et il brille dans le Ciel ; il a des bêtes de somme pour société, et il est adoré par les Anges ; il est enveloppé de langes, et les rois se prosternent devant lui pour l'adorer ; il se tait dans les bras de sa Mère, et il est révélé par la lumière qui brille dans le Ciel ; il est caché dans une étable, et les lumières des esprits célestes célèbrent sa naissance. Quelle majesté ! quelle humilité ! Au dedans la majesté, au dehors la faiblesse ; au dedans la puissance, au dehors l'enfance ; à l'intérieur les trésors de la divinité, à l'extérieur du foin pour lit, de pauvres langes : tout autant de marques de la pauvreté.

VI. — Considérez la Vierge-Mère, elle a enfanté sans contracter aucune souillure, elle a les joies de la maternité en même temps que les honneurs de la virginité. Voyez avec quelle dévotion elle adore, avec quel respect elle traite, avec quelle diligence habile elle veille

sur ce Fils qu'elle a mis au monde par un enfantement merveilleux. La mère adore le fils à qui elle a donné le jour et elle offre à Dieu les pieux hommages de son cœur avant que de rendre à l'enfant les services que lui doit sa mère. La Vierge très-sainte, ainsi que sainte Brigitte l'apprit par révélation, se sentant délivrée et voyant son Fils devant elle, inclina aussitôt la tête et, joignant les mains, elle adora l'enfant avec un grand respect et une grande humilité. C'est la croyance de l'Église, elle chante dans son office : « La Vierge a adoré le Fils qu'elle a enfanté. »

Considérez cet enfantement, enfantement merveilleux, enfantement étonnant, enfantement sacré, enfantement très-digne de Dieu; admirez et écriez-vous avec le Prophète Isaïe : « Qui a jamais entendu rien de tel, et qui a jamais rien vu de semblable ? » Dieu prend naissance, la Vierge enfante, et cet enfantement ne lui cause aucune douleur; la Vierge le nourrit de son lait; le Tout-Puissant est enveloppé de langes; le Verbe est muet; celui qui fait la joie des Anges pousse des vagissements et verse des larmes; Marie porte entre les mains Celui qui soutient le monde.

Adorez cet enfant nouveau-né, admirez-le dans son étroite crèche. Oh! gracieux Enfant! oh! Enfant si beau, né pour de si grandes souffrances! Heureuses les larmes qui lavent nos crimes; heureux les pleurs qui nous donnent des joies éternelles! Heureux les langes qui couvrent notre nudité et nous revêtent de la gloire de l'immortalité. Heureuse cette crèche étroite par laquelle nous est donnée l'étendue du Ciel. Vous vous couchez, Seigneur, dans une crèche pour que nous soyons assis sur un trône de gloire; vous faites des bêtes de somme votre société pour nous associer aux chœurs des Anges. Vous vous nourrissez du lait d'une vierge pour que nous méritions de goûter les délices éternelles. Votre pauvreté est mon patrimoine, votre faiblesse est ma force, votre abaissement est ma gloire, et votre enfance ma sagesse. Ce que vous avez daigné souffrir pour moi m'appartient tout entier. Vos pleurs, vos larmes, le froid que vous supportez, l'indigence dont vous souffrez, tout cela m'appartient. Vous êtes tout à moi, bon Jésus; vous m'appartenez tout entier, et vous vous dépensez pour mon service. Votre petitesse me

grandit, votre pauvreté m'enrichit, vos vagissements me réjouissent, l'abjection de l'étable où vous êtes m'élève.

VII. — Pensez aux souffrances de la Vierge Mère lorsque, sur le point d'enfanter, elle quitta sa propre demeure pour obéir à la volonté divine; lorsqu'elle alla dans des maisons étrangères; lorsque par un temps brumeux elle fit un long voyage de trente lieues à travers un pays de montagne; Vierge faible et enceinte, Vierge inconnue, accoutumée à se tenir chez elle, elle alla avec Joseph à Bethléem pour y enfanter le Messie, comme les prophètes l'avaient prédit.

VIII. — Considérez l'humilité de la Vierge. Cette Vierge royale fait son entrée dans un logis pauvre et étroit; elle entre dans une grotte souillée par la paille et par les ordures des animaux; elle pénètre dans une chétive demeure ouverte au vent et au froid. Là, point de siège, point de lit, point de table, point de feu; il n'y a pour tout mobilier qu'une pauvre crèche disposée pour contenir la nourriture des animaux. Sont-ce là, ô bon Jésus, les soulagements que vous préparez à la Mère qui va mettre au monde son Fils? Où sont les délices, où sont ces palais immenses, où sont les richesses, où sont les préparatifs des serviteurs? Qui osera, maintenant, se plaindre de sa mauvaise fortune? Qui osera s'indigner contre son sort? Qui ne souffrira pas, qui ne supportera pas sans se plaindre le malheur, quelque grand qu'il soit? La Mère de Dieu supporte toutes ces misères; la Souveraine du monde, la Reine des Cieux réside dans un gîte pareil, et un vil ver de terre s'indigne s'il lui arrive quelque chose de fâcheux!

IX. — Transportez-vous dévotement par la pensée à cette heure sainte, à cette heure précise, à cette heure brillante, à cette heure bénie entre toutes les heures, à cette heure où la sainte Vierge est enflammée par des ardeurs extraordinaires et enivrée par la douceur divine, son âme est élevée dans le Ciel jusqu'à la vision de l'essence divine, ainsi que le considèrent de pieux auteurs; elle fléchit les genoux, tournée vers l'Orient; ses mains et ses regards sont dirigés vers le ciel et sur-le-champ, en un moment, en un clin d'œil elle voit devant elle son Fils nouveau-né. Sainte Brigitte <sup>1</sup> apprit tous ces détails par

<sup>1</sup> *Livre des Révélations*, chap. XXI.

révélation : « La sainte Vierge sentit alors qu'il était sorti d'elle comme la moitié de son cœur ; l'éclat et la splendeur qui s'en échappaient ne pouvaient être comparés qu'avec peine au soleil <sup>1</sup>. » Cette Sainte raconte que la sainte Vierge était alors revêtue d'une robe blanche ; de même qu'on lit que Moïse, devant approcher du buisson, ôta par l'ordre de Dieu sa chaussure, parce que le lieu où il se trouvait était une terre sainte ; de même aussi Marie quitta sa chaussure par respect. Et sachant qu'elle devait bientôt enfanter, elle permit à Joseph de s'absenter.

Considérez la prévoyance de la Vierge sur le point de devenir mère. Cette sainte Mère connut l'époque où elle devait enfanter ; aussi prépara-t-elle en temps et lieu des langes de fil bien propres pour envelopper l'Enfant et les emporta-t-elle avec elle. Dès que l'heure d'enfanter fut venue, elle se mit en prières. Car, comme c'est à sa prière et à ses instances que le Christ s'est fait chair, comme c'est à sa prière qu'il fit dans la suite son premier miracle aux noces de Cana ; comme c'est à sa prière que le mort fut rappelé à la vie et que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres ; de même aussi, c'est à sa prière que l'enfantement fut accordé. Considérez pieusement qu'elle fit cette prière ou une autre semblable : « Manifestez, Père éternel, votre trésor caché dans le champ de mon corps ; révélez au monde la perle précieuse cachée dans la coquille de ma chair ; que le Créateur du monde sorte de sa créature ; que le père sorte de sa fille ; qu'une grande fontaine sorte d'un petit ruisseau ; que le potier sorte de son vase ; que la racine de l'arbre sorte de la branche ; que le soleil s'élève de l'étoile ; qu'une sphère infinie sorte de son centre ; que votre Fils unique naisse de votre très-humble servante. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant les jours de salut ; que le monde voie son Créateur ; le pécheur, son Rédempteur ; le juste, son justificateur ; l'affligé, son consolateur ; le Gentil, Celui qui doit l'éclairer ; le Juif, Celui qui doit le glorifier ; et le damné, Celui qui doit être son Juge. »

X. — Considérez la Vierge, notre Souveraine ; elle se réjouit et

<sup>1</sup> *Sainte Brigitte*, passage déjà cité.



elle s'afflige en même temps. La grandeur du Fils qu'elle a mis au monde, sa virginité conservée, le salut du monde, les joyeux concerts des Anges et l'allégresse des pasteurs, tout cela porte la joie dans son cœur. Elle se réjouit de l'avoir engendré sans douleurs, d'avoir vu, la première, d'avoir touché de ses mains, enveloppé de langes et déposé dans la crèche le Sauveur du monde. Quelle mère, je vous le demande, ressentit une joie plus grande de la naissance de son fils ? Quelle mère eut plus de motifs d'aimer son fils et fut plus heureuse de veiller sur lui ? Elle put et elle dut se réjouir d'autant plus qu'elle vit, plus certainement et plus exactement que ce Fils, riche de tous les dons, l'emportait, je ne dirai pas seulement sur tous les autres fils, mais encore sur toutes les autres créatures. Quelles ardeurs, quelles flammes, quels transports ne dut-elle pas éprouver en se voyant enrichie d'un tel trésor, en se réjouissant jour et nuit d'être la Mère d'un tel Fils ? Qui pourra dire quels furent les sentiments de la Vierge, quelle fut la joie de son cœur ? Qui pourra dire l'étendue des délices et de la suavité qui inondèrent son âme en cet heureux moment ? Qui pourra évaluer la joie de la Vierge, lorsqu'elle se vit Mère de son Dieu et de son Créateur, lorsqu'elle sentit que sa virginité était pure et intacte ? Lorsqu'elle se vit possédant les joies de la maternité avec l'honneur de la virginité ; lorsqu'elle se vit, en outre, la Souveraine du monde, la Reine des Anges et l'Avocate des hommes. Elle n'ignorait pas sa dignité, Celle qui, ravie de joie en Dieu, son Sauveur, s'écriait, poussée par l'Esprit prophétique : « Toutes les nations m'appelleront bienheureuse. » Telles furent les souffrances que cet enfantement causa à Marie ; telles furent les douleurs qu'elle eut à supporter ; telles furent les inquiétudes dont son cœur fut tourmenté. Je pense, et je ne crois pas me tromper, que le corps si faible de la Vierge n'aurait pu supporter en aucune manière de si ardentes et de si vives flammes de joie et d'amour, si Celui qui la blessait ainsi de ses traits ne l'avait soutenue par un grand miracle. Considérez Marie s'affligeant sur la pauvreté, l'indigence et la misère d'un tel Fils. Elle voyait le Maître du monde couché dans une crèche ; elle voyait pleurer Celui qui fait la joie du monde ; elle voyait le pain des Anges et des animaux placé devant des bêtes de somme comme du foin ; et

plus elle connaissait combien cet Enfant était digne d'honneur, plus elle gémissait de le voir dans ce dénûment.

Félicitez cette Vierge très-sainte et cette Mère incomparable d'un accouchement si heureux; félicitez-la de ce que, conservant sa virginité, elle a donné le jour au Sauveur du monde, non-seulement sans douleur, mais encore au milieu d'une joie incénarrable; félicitez-la de ce que, par un bienfait ineffable de Dieu, elle a obtenu un enfant si beau, si charmant et si grand, et dites-lui : « Sainte Mère, commencez à aimer un Fils si aimable; voyez les joues, les yeux, le visage de ce doux enfant. O vous qui êtes belle, commencez à embrasser ce bel enfant, entourez-le de vos bras, pressez-le contre votre sein, allaitez-le de vos mamelles, couvrez-le souvent de vos baisers; soit que cet enfant si beau vous sourie, soit qu'il vous flatte, caressez-le; il l'emporte en beauté sur tous les enfants des hommes. O heureuse Mère, possédez ce Fils que seule vous avez conçu de vos entrailles; gardez ce Fils que seule vous avez mis au monde; ce Fils que vous avez reçu, vous ne le partagez avec personne autre que le Père céleste. Allaites, bienheureuse Vierge, allaites, ô Vierge bénie, votre Dieu, de vos mamelles que le Ciel a remplies; nourrissez Celui qui est le pain des Anges; vous pouvez dire en vérité avec Habacuc <sup>1</sup> : « Pour moi, je  
« me réjouirai dans le Seigneur et je tressaillerai de joie en Dieu, mon  
« Sauveur; » ou bien encore avec Isaïe <sup>2</sup> : « Je me réjouirai avec une  
« effusion de joie dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse  
« dans mon Dieu. » O heureuse Marie, ô Mère glorieuse, rendez-  
« nous participants de vos joies. »

XI. — Considérez l'heureux Joseph, l'Époux très-chaste et le gardien très-pur de Marie; il part au milieu de l'hiver pour Bethléem, avec Marie, son épouse, qui était grosse; il va se faire enregistrer, conformément à l'édit de César. Considérez-le; il n'est pas oisif dans Bethléem, mais, ému de l'indigence et de la pauvreté de sa famille, il va de côté et d'autre, cherchant un domicile ou un logis pour la Vierge sur le point d'enfanter, et, s'efforçant de tout son cœur de remplir fidèlement, à l'égard de l'Enfant et de la Mère, la charge d'in-

<sup>1</sup> III, 18. — <sup>2</sup> LXI, 10.

tendant que Dieu lui avait confiée. Il s'attristait et il se réjouissait. Il s'attristait, parce qu'après avoir parcouru toutes les maisons il ne trouvait aucun logis, aucun domicile pour son épouse et pour lui. Il s'attristait, dis-je, et, plus il croyait que la Vierge qui lui était unie était digne d'honneur, plus il s'affligeait de la voir ainsi méprisée. Il se réjouissait, parce qu'il savait bien que rien ne peut se faire sans l'ordre de Dieu, et que, quoi qu'il arrive, un homme de bien doit le supporter sans se plaindre.

XII. — Figurez-vous encore Joseph, l'Époux de Marie, le père nourricier fidèle de Jésus, se tenant dans l'étable de Bethléem, étonné et tremblant. Il s'extasiait de voir l'Océan infini renfermé dans un petit vase, de voir au milieu d'un léger nuage ce soleil si brillant et si ardent. Imaginez avec quel amour et quel empressement il jetait ses regards sur le Christ enfant ; imaginez quelle joie il ressentait de la beauté et de la grandeur merveilleuses de l'Enfant ; imaginez comme il devait souvent penser à lui, comme il devait employer volontiers à son service ses sens et toutes ses actions ; je le dirai, il devait éprouver en sommeillant un très-grand bonheur, étant déjà instruit par un Ange que le fils que Marie avait conçu et enfanté était Dieu. Aussi saint Luc <sup>1</sup> s'exprime-t-il ainsi : « Son père et sa mère étaient dans l'admiration, » etc.

Figurez-vous, en outre, le respect dont saint Joseph dut entourer la nouvelle et sainte Mère. Qui mettra en doute que saint Joseph ait honoré et respecté la sainte Vierge comme la Mère de Dieu, comme sa souveraine et le modèle de la pureté et de toute chasteté, au point d'être toujours prêt à servir en tout une telle épouse ? En faisant ces réflexions, priez ce grand Saint de vous obtenir sa confiance en Dieu, son amour envers la sainte Vierge, son respect et sa piété, afin que vous puissiez ressembler en quelque point à un homme si vigilant et si pieux.

XIII. — Voyez les Anges ; ils descendent du Ciel comme divisés en chœurs et en légions ; une merveilleuse ardeur les anime dans leurs chants et dans leurs prières. Considérez-les, pareils à des essaims d'a-

<sup>1</sup> II, 33.

beilles, ils voltigent autour de l'Enfant, ils s'empressent de le servir. François Suarez <sup>1</sup> croit que, lorsque le Christ enfant sortit du sein de sa Mère, il fut reçu par les mains des Anges et déposé par eux dans les bras de la Mère de Dieu.

Rendez attentives les oreilles de votre cœur et entendez les délicieuses mélodies que les princes de la cour céleste firent retentir autour du Roi des cieux qui venait de naître. Les concerts des esprits célestes retentissaient de toutes parts, les Anges se plaisaient à répéter tour à tour ces paroles : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Imaginez de quelle joie, de quels transports, de quelle allégresse retentissait le Ciel tout entier. Contemplez cette nuit auparavant obscure ; elle brille d'une grande lumière, les ténèbres ont disparu, elle surpasse par son éclat le soleil en son midi.

XIV.— Contemplez les bergers : ils adorent ; ces paysans, pleins de l'esprit de Dieu, transportés de joie, célèbrent par leurs chants rustiques les louanges de leur Christ et de leur Dieu. Ils accourent en toute hâte pour voir le Roi qui vient de naître ; ils le trouvent couché dans une crèche ; ils le reconnaissent, ils l'adorent, ils sont dans la jubilation, ils mêlent aux cantiques des Anges leurs chants rustiques de louanges. Ce sont là les premières pierres de l'édifice de l'Église ; ce sont là les commencements de l'Église qui s'élève ; ce sont ces hommes habiles à paître des troupeaux, que le Pasteur des pasteurs réunit dès sa naissance pour leur confier son troupeau, et cela parce qu'il avait résolu de s'acheter dans la suite, avec son propre sang, un grand troupeau de brebis. Figurez-vous en même temps comme la dévotion de ces paysans dut réjouir la sainte Vierge Marie, comme leurs chants de louange durent lui être agréables. Elle se réjouissait, dis-je, elle repassait en silence dans l'intérieur de son âme toutes ces choses, « conservant toutes ces paroles, comme dit l'Évangéliste sacré, et les mettant dans son cœur ; » car elle était pleine de prudence, de sagesse et de zèle, pour l'honneur de Dieu et l'intérêt du monde. Aussi les Apôtres et les disciples apprirent-ils d'elle, après la Passion du Seigneur, beaucoup des faits dont l'Évangile fait mention.

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Part., xxxv<sup>e</sup> quest., xiii<sup>e</sup> disp., 3<sup>e</sup> sect.

Considérez les bêtes de somme prosternées en présence de leur Créateur. Celui qui est la joie et l'honneur du monde est couché dans une crèche, il est devant ces animaux sans raison comme du foin prêt à être mangé. Chose merveilleuse, on n'a jamais rien entendu de pareil : « Oh ! Seigneur, j'ai considéré vos œuvres et j'ai tremblé, vous êtes connu au milieu de deux animaux. » Par un instinct naturel, des animaux sans raison reconnaissent leur Créateur, des brutes fléchissent le genou devant lui, contre tous les mouvements de la nature, et donnent ainsi des marques de leur respect ; et ne pouvant parler, elles célèbrent par leurs mugissements les louanges de Dieu. Oh ! homme, n'as-tu pas honte de ta négligence et de ta lâcheté, un bœuf reconnaît son Créateur, un âne l'adore, une bête de somme se prosterne, et toi tu te tiendras debout, tu garderas le silence et tu ne fléchiras pas le genou, ingrat ! Un homme d'État tout à fait mondain, ne fléchissant pas le genou à ces mots : « Et il s'est fait homme, » un démon lui donna avec raison un soufflet en lui disant : « Ingrat et impie que tu es, si Dieu nous avait accordé un si grand bienfait, à toute heure nous nous prosternerions devant lui pour lui rendre grâces <sup>1</sup>. »

XV. — Considérez l'époque de la naissance du Christ. Il daigna naître sous l'empereur César Auguste. Et ce fut à juste titre, car Auguste a la même signification que sacré ou saint. Ovide<sup>2</sup> disait : « Nos pères appellent augustes les mystères de la religion ; augustes sont les temples religieusement consacrés par la main des prêtres. » Tel fut le Christ, notre Sauveur. Il fut auguste et même très-auguste parce qu'il est saint, étant la sainteté elle-même, et parce qu'il est venu sanctifier le monde. Auguste vient du mot latin *augmentum*, accroissement ; ce nom fut donné à Octave parce qu'il étendit au loin les bornes de l'empire romain ; le Christ fut vraiment auguste puisqu'il a multiplié pour Dieu le nombre des élus et enrichi la nature humaine du prix de sa grâce et de sa sagesse. César vient du mot latin *cædere*, abattre ; le Christ est vraiment un César, car il a abattu le culte des idoles et détruit toutes les erreurs dans le monde entier.

<sup>1</sup> Martin Navarrus, *Mélanges, de la Prière*. — <sup>2</sup> Liv. I<sup>er</sup> des *Fastes*.

De plus, le Christ vient au monde au moment où Auguste faisait le dénombrement des peuples soumis à sa domination ; c'était pour montrer que celui qui vient de naître est celui qui doit nous inscrire dans le livre de vie. Saint Grégoire, dans une homélie pour la solennité de ce jour, s'exprime ainsi : « A la naissance du Seigneur on fait le recensement du monde, parce qu'il apparaissait revêtu de chair celui qui devait inscrire ses élus dans l'éternité ! Ce recensement, quel qu'en ait été le motif, fut certainement l'œuvre de la volonté divine. De toute éternité Dieu avait décrété que son Fils unique viendrait au monde à cette époque. Auguste, homme païen et ignorant dans ces choses, concourait à ce mystère tout en se proposant un autre but. Car elle est vraie cette parole qu'on lit dans les *Proverbes*<sup>1</sup> : « Le cœur du roi est dans la main du Seigneur ; il l'inclinera où il voudra. » Les hommes et surtout les princes font souvent beaucoup de choses que Dieu a disposées pour une autre fin ; ils n'y pensent pas, mais l'événement le prouve dans la suite. Ainsi Caïphe, prince des prêtres, pensait qu'il était avantageux que le Christ mourût de peur que la nation ne pérît tout entière ; il ne savait ce qu'il disait<sup>2</sup>, mais Dieu le savait. Ainsi, le roi Assuérus, une nuit qu'il ne pouvait dormir, se fit apporter les annales des temps anciens ; il ne savait pourquoi il agissait ainsi, mais on reconnut enfin que cette pensée lui était venue par l'inspiration de Dieu qui voulait sauver la nation juive<sup>3</sup>. Par la même raison, il sortit du palais de César Auguste un décret qui ordonnait de faire le dénombrement de l'univers entier, et cela à l'époque où devait naître le souverain Maître qui devait réduire l'univers entier sous la monarchie de la seule foi et renverser tous les royaumes, pour être reconnu comme le seul et légitime Seigneur ; ce dénombrement fut encore l'occasion du voyage de saint Joseph et de la très-sainte Vierge à Jérusalem, et il servait ainsi à l'accomplissement de cette prophétie de Michée : « Et vous, Bethléem, appelée Ephrata, vous êtes petite entre les villes du Juda ; mais cependant c'est de vous que sortira Celui qui doit régner dans Israël<sup>4</sup>. »

De plus, le Christ naît sous le règne de César Auguste. Auguste

<sup>1</sup> *Xxi*, 1. — <sup>2</sup> *St. Jean*, *xi*. — <sup>3</sup> *Esther*, *vi*. — <sup>4</sup> *Michée*, *v*, 2.

fut le premier de tous les empereurs; César, qui l'avait adopté pour son fils, ne prit pas le titre d'empereur, mais celui de dictateur. De même que le Christ fut le premier de tous les rois par son ancienneté, il le fut aussi par sa dignité.

Le Christ prit naissance à l'époque où Auguste avait établi la paix dans le monde pour un grand nombre d'années, à un moment où tout l'univers entier était soumis à sa domination, et cela parce que Dieu avait décrété qu'à la naissance de son Fils se vérifierait cette prédiction du dieu-prophète : « Sa domination s'étendra depuis une mer jusqu'à une autre mer; » et celle-ci : « Toutes les nations le serviront; » et cette autre encore : « Sous son règne la justice paraîtra avec une abondance de paix<sup>1</sup>. »

XVI. — En outre, considérez le temps de la Nativité du Christ, il voulut naître au milieu de la nuit. Car l'Ange fut envoyé à des bergers qui passaient la nuit dans les champs. Aussi, les premiers chrétiens se levaient-ils au milieu de la nuit pour louer le Seigneur, parce que c'est l'heure où se sont opérés les mystères de l'Incarnation et de la Nativité de Notre-Seigneur. Le Christ naît pendant la nuit, c'est pour montrer que le monde est plongé dans les plus épaisses ténèbres : « Le jour de la vie s'est levé pour ceux qui marchaient dans l'ombre de la mort<sup>2</sup>. » Le soleil naît pendant la nuit, c'est pour marquer qu'il luit dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont point compris sa lumière : « La lumière luit dans ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. » Enfin, le Christ naquit dans la nuit pour apaiser Dieu, son Père, irrité par les péchés énormes qui se commettent pendant la nuit. Salmeron donne encore d'autres raisons, on peut les voir dans l'explication de cet Évangile.

Le Christ choisit pour naître l'époque la plus froide et la plus stérile de l'année, c'est pour faire voir que le monde était alors dans une très-grande insensibilité d'esprit, l'abondance de l'iniquité ayant fait refroidir la charité.

Il voulut naître à l'époque où les nuits diminuent et les jours commencent à croître, c'est pour indiquer que les ténèbres de notre

<sup>1</sup> Ps. LXXI, 7, 8, 11. — <sup>2</sup> *Isaïe*, IX, 2.

ignorance vont se dissiper et que la lumière de la vérité va s'approcher.

Considérez le lieu où le Christ a daigné naître, c'est à Bethléem. Bethléem signifie maison de pain, et c'est pour cela que le Christ est né à Bethléem ; car lui-même est le pain vivant descendu du Ciel. Il choisit Bethléem pour sa naissance et Jérusalem pour lieu de sa Passion, et cela pour détruire ainsi la gloire de ces hommes qui se glorifient parce qu'ils ont vu le jour dans de grandes et nobles cités. Le Christ, au contraire, voulut naître dans une cité obscure et être déshonoré dans une cité noble. Voir saint Thomas<sup>1</sup>. Considérez encore que le Christ a voulu naître dans une étable et non pas dans une hôtellerie. Une hôtellerie est une maison publique : et il voulut que le mystère de sa naissance fût caché. Aussi ne voulut-il pas qu'il y eût de sage-femme ni personne qui pût connaître que sa Mère l'avait enfanté sans cesser d'être vierge ; il voulut que ce mystère fût caché.

Il y a ensuite beaucoup de licence dans une hôtellerie, les mœurs y sont dépravées, la débauche et l'ivrognerie y règnent en maîtres. Il a voulu nous avertir par là que l'âme, qui est une hôtellerie, c'est-à-dire pleine de flétrissures, ne peut le recevoir.

Le Christ naquit dans une étable. Et pourquoi dans une étable ? C'est par amour pour l'humilité ; il voulut s'asseoir à la dernière place du banquet afin que le Père céleste pût lui dire : « Mon ami, montez plus haut. » Il y a encore d'autres raisons pour expliquer ce mystère, on peut les voir dans Salmeron et autres commentateurs de cet Évangile.

XVII. — Telles sont les choses que nous devons contempler dans ce mystère, non pas des yeux de notre corps : cette faveur n'a été accordée qu'à un petit nombre, mais des yeux de notre âme. Saint Bernard, ce dévot serviteur de la Vierge, mérita de voir de ses yeux le Christ enfant pendant la nuit et à l'heure où on célèbre sa naissance, ce qui fut pour lui un merveilleux sujet de joie. Il n'y a pas de doute que cette faveur ait été accordée à plusieurs autres saints personnages.

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. xxxv, art. 7.



La bienheureuse Bienvenue, sœur de saint Dominique, le saint jour de Noël, pendant qu'elle était plongée dans une contemplation profonde de ce mystère, obtint de recevoir des mains de la sainte Vierge le Christ enfant nouveau-né; il lui fut donné de le tenir sur son sein, de le serrer entre ses bras et de le baiser des millions de fois pendant l'espace d'une heure. Elle le rendit ensuite à la très-sainte Mère en lui rendant mille actions de grâces<sup>1</sup>.

On lit que cette même grâce et cette faveur insigne furent accordées à la bienheureuse Colombe de Rieti. Un jour de Noël, comme elle désirait représenter dans sa chambre, avec quelques images, la Nativité du Christ, elle demanda pour cela à son confesseur de lui prêter quelques images ou statuettes qui représentassent surtout les deux bêtes de somme, et le confesseur ayant négligé de les lui donner, elle se livra à la prière pendant toute la solennité de cette très-sainte nuit, et se mit à méditer avec une très-grande dévotion sur la grandeur de ce mystère. Dieu lui accorda l'objet de ses désirs, et ce qu'elle ne pouvait voir qu'à l'aide de hochets et de figures esquissées, elle le vit en réalité de ses propres yeux. Colombe, au comble du bonheur, vit l'Enfant-Jésus poussant des vagissements, ainsi que la très-sainte Vierge, saint Joseph, le bœuf, l'âne et tout ce qui se trouvait dans l'étable de Bethléem au moment de l'enfantement de la Vierge. Elle entendit, en outre, les Anges chantant ce délicieux et suave cantique : « Gloire à Dieu au plus haut de cieus ! » En outre, il lui fut donné par une permission de Dieu de voir les mages de l'Orient en adoration devant le Christ ; elle vit aussi l'étoile qui les avait amenés de l'Orient à Bethléem.

Le Frère Didace Thomas, religieux de notre Ordre, eut par une grâce de Dieu cette même faveur particulière; les actes du chapitre général tenu à Rome en l'année 1629 en font mention en ces termes<sup>2</sup> : « Dans le collège d'Aragon mourut le Frère Didace Thomas, de notre Ordre, membre de cette communauté, homme remarquable par sa piété et sa dévotion. Ne pouvant, à cause d'une maladie très-grave, assister, selon son désir, aux matines de Noël, il mérita par

<sup>1</sup> Séraphin Raze, Jean Lopez, Plodius, Jean Gaveston. — <sup>2</sup> Vers la fin.

une faveur de Dieu de voir de ses propres yeux le mystère de la Nativité tout entier, et à la fin de sa vie il déclara aux Frères qui l'entouraient que la sainte Vierge l'assistait en ce redoutable moment. » Ainsi s'exprime ce chapitre général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Il ne nous convient pas de passer sous silence la bienheureuse Eustochie, de Ferrare, religieuse de notre Ordre, qui fut gratifiée de la même grâce et de la même faveur. Souvent elle suppliait la sainte Vierge de lui accorder de voir cette heure de son très-heureux enfancement ; pendant qu'elle priait ainsi, elle fut ravie en extase et se vit bientôt transportée dans une cabane rustique ; là elle vit l'Enfant Jésus couché sur du foin, et elle trouva la sainte Vierge en adoration devant lui. Ce ne fut pas assez pour elle, il lui fut donné d'embrasser la très-glorieuse Vierge, Mère de Dieu, de passer ses bras autour du cou de notre Seigneur et de le couvrir de mille et mille baisers. Elle racontait qu'elle avait retiré de la vue et des embrassements de Jésus et de Marie une suavité telle que si elle ne s'était arrachée, disait-elle, à ce sommeil si délicieux, elle serait certainement morte au milieu de ces délices célestes, parce que son âme, unie à son corps, était incapable de supporter tant de bonheur. Toutes les fois que le souvenir de cette divine faveur se retraçait dans sa mémoire, elle fondait toute en larmes ; ces compagnes lui demandant de leur peindre la figure et la beauté du visage de la Mère de Dieu, elle leur répondait toujours que l'Ange des Anges lui-même était incapable de le dire.

Cette religieuse mourut en l'année du Seigneur 1508. Ce fait est rapporté par Lopez. Plodius, Balinghem de la Compagnie de Jésus, auteurs qu'Hyacinthe Choquet cite dans son livre intitulé *Affection maternelle de la Mère de Dieu pour l'Ordre des Frères prêcheurs*<sup>1</sup>. Dieu fasse que nous contemplions souvent avec dévotion ce mystère, afin que nous méritions de participer un jour à tant de joie et de bonheur. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Chap. xx.

338<sup>e</sup> CONFÉRENCE

## MÉDITATIONS CONTENUES DANS LE QUATRIÈME MYSTÈRE JOYEUX.

SOMMAIRE. — Diverses vertus que Marie fait éclater dans ce mystère.

Le quatrième mystère joyeux nous présente la Vierge, Mère de Dieu, allant au Temple de Jérusalem, portant entre ses bras le divin Enfant, allant offrir pour lui le présent des pauvres, et entendant les oracles joyeux et les acclamations de bonheur qui s'exhalaient de la bouche de Siméon et d'Anne la prophétesse.

Dans ce mystère, vous considèrerez avec dévotion la soumission du Christ; lui, qui est le Dieu tout-puissant, le Seigneur dont la grandeur est infinie, non content de se faire homme pour sauver l'homme, non content de naître au milieu des hommes, d'être placé dans une étable entre deux bêtes de somme, d'être couché dans une crèche, d'apparaître homme au milieu des hommes, voulut encore subir la loi de la circoncision et, pour paraître pécheur, se laissa patiemment brûler avec un fer chaud, comme le commun des pécheurs qui naissaient sous la loi. De plus, bientôt après, c'est-à-dire quarante jours après sa naissance, il voulut encore observer la loi de Moïse, il se montra pauvre et esclave tout à la fois, puisqu'il se mêla aux enfants et aux premiers-nés des pauvres, puisqu'il se laissa compter parmi les pécheurs qui naissaient de parents pécheurs et qu'on offrait comme des esclaves dans le Temple, et ne dédaigna pas d'être offert lui aussi dans le Temple et d'être racheté. O le Fils de Dieu esclave ! ô le Prince de la gloire serviteur ! Le Maître de l'univers s'est laissé racheter comme esclave, ô humiliation incalculable ! ô anéantissement ineffable ! Jusque là l'humilité du Christ n'avait jamais autant brillé. L'auteur de la loi se soumet à la loi comme un pécheur ; Celui qui se fait un temple de toutes les âmes pieuses se présente au Temple ; Celui qui a sous son empire et sous sa domination l'univers entier se laisse racheter au prix de cinq sicles, comme un esclave. Voilà pourquoi il crie à son Père<sup>1</sup> : « O Seigneur, je suis votre serviteur, je suis votre

<sup>1</sup> Ps. cxv, 16.

serviteur et le Fils de votre servante. O Seigneur, voici votre Fils unique; je suis de la même substance que vous; je suis égal à vous, je suis éternel comme vous, je suis un seul Dieu avec vous; je suis esclave, parce que je suis né esclave; je suis esclave, parce que j'ai été acheté pour votre service. » N'est-il pas esclave celui qui a pris la forme d'un esclave<sup>1</sup>? N'est-il pas esclave celui qui a été vendu par le prêtre en esclavage? Et il est aussi « le Fils de votre servante, » c'est-à-dire de la Vierge Marie qui a dit d'elle; « Voici la servante du Seigneur. » Ce fut certainement un grand abaissement du Christ.

N'omettez pas facilement de considérer que le Christ a daigné s'humilier pour nous comme par degrés. Car au jour de sa Naissance, lui qui est Dieu, parut comme homme au milieu des hommes; au jour de sa Circoncision, il parut comme un homme pécheur, marqué du fer chaud du pécheur; ensuite, au jour de sa Présentation, que nous honorons dans ce mystère, il ne parut pas seulement comme un homme pécheur, mais comme un esclave vendu pour le service de l'autel; à la veille de Pâques, il apparaîtra comme homme, comme pécheur, comme un esclave, comme un criminel, et sera suspendu au milieu de deux larrons, car « il a été compté parmi les scélérats. » Oh! comme je vous suis redevable, ô mon bon Jésus! comme je vous suis redevable, pour avoir supporté tant d'humiliations pour mon salut!

Considérez la Vierge, Mère de Dieu; elle sort de sa hutte de Bethléem pour aller au Temple offrir au Seigneur un sacrifice selon la loi et lui présenter son Fils. Car c'est ainsi que le raconte l'Évangéliste sacré: « Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur<sup>2</sup>. » Imaginez avec quelle gravité, avec quelle modestie devait marcher cette admirable porteuse; avec quelle joie elle tenait entre ses bras le divin fardeau de la lumière incréée; avec quelle dévotion elle entra dans le lieu saint; avec quelle religion elle contemplant la majesté du Très-Haut; avec quel respect elle s'approcha de l'autel; avec quelle promptitude elle offrit son Fils; avec quelle humilité elle

<sup>1</sup> Aux *Philippiens*, 11. — <sup>2</sup> St. Luc, 11, 22.

gratifia le prêtre; avec quel plaisir elle lui donna les cinq sicles exigés pour le rachat de son Fils; avec quelle exactitude elle observa toutes les prescriptions de la loi de Moïse.

Admirez cette procession solennelle qui part de la porte du Temple pour aller à l'autel; elle n'est pas grande par le nombre, mais par la dignité des personnes qui la composent. Les deux vieillards, Siméon et Joseph, marchaient en tête, la Vierge portant l'Enfant Jésus, et Anne la prophétesse, la panégyriste de l'Enfant, les suivaient. Aussitôt que l'Esprit divin eut fait connaître à Siméon et à Anne que le Messie était proche, ils se hâtèrent de courir vers le Temple pour voir le Rédempteur promis dans la loi, Celui que leurs pères désiraient et attendaient.

De quelle joie, de quelle allégresse devaient palpiter leurs cœurs, jugez-en par vous-même, si un oracle semblable venait vous annoncer que vous verrez dans l'Église le Christ tel qu'il était alors. Au jour de la fête de la Purification de la sainte Vierge Marie, la sainte Église reproduit dans tout l'univers cette procession, elle porte dans ses mains des cierges allumés pour représenter le Sauveur. De même que dans le cierge il y a trois substances, savoir : la flamme, la cire et la mèche, de même aussi il y a trois substances dans le Christ : la flamme est le symbole de sa divinité, la cire est le symbole de sa chair, et la mèche est le symbole de son âme. Aussi est-ce avec raison que les fidèles honorent ce cierge, soit parce qu'il représente Jésus-Christ, soit parce qu'il a été solennellement béni par le prêtre.

Considérez les grandes vertus que la Mère de Dieu fit briller dans cette présentation du Christ ainsi que dans sa purification; examinez la religion de la Vierge. son humilité, son obéissance, sa pauvreté, sa libéralité et sa dévotion.

1° Considérez sa religion. Ce que les autres mères pratiquaient en allant au Temple, en gratifiant le prêtre, en rachetant leur fils, en observant, en un mot, les prescriptions de la loi, elles ne le faisaient que par crainte de la loi ou pour suivre l'usage établi. La sainte Vierge faisait toutes ces choses le cœur brûlant d'amour pour la vraie piété, pour le culte divin et pour la sainte obéissance; sa foi était parfaite et son cœur rempli de désirs spirituels.

2° Considérez son humilité. La sainte Vierge, bien que choisie d'une manière si singulière par le Père éternel, bien que le Fils de Dieu lui-même l'eût prise pour sa Mère, elle que l'Esprit-Saint se plut à inonder de la plénitude de tous ses dons, elle que le Ciel orna d'une pureté plus qu'angélique, elle dont l'âme et le corps furent toujours sans tache et demeurèrent toujours chastes, elle qui avait été élevée à la dignité de Mère de Dieu, dignité si grande qu'on ne peut rien imaginer de plus excellent dans une pure créature, elle se méprise, elle s'humilie, elle s'abaisse tellement qu'elle se soumet à la loi de la purification, elle montre qu'elle a besoin, comme les autres femmes, de cette cérémonie légale, de cette purification, et cependant cette Mère n'avait réellement pas besoin de recourir à cette cérémonie, elle n'était point tenue à cette loi. Mais la Mère de Dieu conçut et enfanta sans user du mariage, elle ne souffrit aucun des accidents communs aux personnes de son sexe, par conséquent elle n'était pas liée par la loi de Moïse dont voici la teneur : « Si une femme, ayant usé du mariage, enfante un mâle, elle sera impure, » etc; et cependant, par amour pour l'humilité, Marie se soumit à la loi de Moïse, et on vit au milieu des femmes impures et souillées celle qui est plus pure que les astres et que les esprits bienheureux.

3° Considérez son obéissance. Elle soumet sa volonté à la volonté divine; ce que la loi commune prescrivait aux femmes, elle l'exécute non pas parce qu'elle y était tenue, mais parce qu'elle y fut portée par l'exemple de son Fils. Cette loi, dis-je, ne l'obligeait pas, car Moïse prévoyant, par l'instruction que lui donnait l'Esprit-Saint, que dans quatorze cent-cinquante ans il y aurait une femme telle qu'elle enfanterait sans user du mariage, ne porta pas une loi générale; il ne dit pas : « Toute femme qui enfantera sera impure, » mais il porta une loi conditionnelle, il dit : « Si une femme ayant usé du mariage enfante, » etc. Par cette condition, le législateur entendit dispenser la sainte Vierge de cette loi; c'est le sentiment de saint Thomas, notre Docteur angélique<sup>1</sup> : « Il est clair, dit ce Docteur, que Moïse, en parlant ainsi, paraît vouloir exempter de cette impureté la Mère de Dieu, qui a enfanté

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. xxxvii, art. 4. au 2<sup>e</sup> numéro.

sans user du mariage. » Avant saint Thomas, saint Bernard avait aussi fait cette remarque, d'après un grand nombre des anciens Pères. Voici ces paroles : « Croyez-vous qu'en disant que la femme qui enfanterait serait impure, Moïse n'a pas craint de commettre un blasphème au sujet de la Mère de Dieu? C'est pour cela qu'il a fait précéder ces paroles de ces mots : « Si, ayant usé du mariage. » Et cependant la sainte Vierge Marie accepta cette loi, par amour pour l'obéissance. » « Car le vrai obéissant, dit le bienheureux Albert le Grand, n'attend pas de commandement, mais connaissant la volonté de son supérieur ou croyant la connaître, il l'exécute comme si elle était un commandement. » La Vierge, dans sa grande obéissance, n'attendait pas de commandement, mais, sachant que la volonté de Dieu était qu'elle se conformât à son Fils, elle alla au Temple pour se purifier. Voyez au verset *Miroir de Justice* ce que nous avons dit sur l'obéissance de la Vierge.

4<sup>o</sup> Considérez sa pauvreté. La sainte Vierge offrit pour son Fils l'offrande des pauvres; ce ne fut pas un agneau, mais une paire de tourterelles ou deux petits de colombes. Il est à croire que la Vierge n'était pas tellement pauvre, qu'elle n'eût pu acheter un agneau pour l'offrir en sacrifice, comme c'était l'usage, car elle était la fille de Joachim et d'Anne qui étaient riches et qui avaient des biens pour les partager entre les pauvres du Temple.

La sainte Vierge avait certainement quelques ressources, car saint Joseph, son excellent époux, était un ouvrier laborieux. Les trois Mages, d'ailleurs, lui avaient fait quelques jours auparavant des présents vraiment royaux, et elle-même, enfin, donna comme les autres mères cinq sicles d'argent pour racheter Jésus, son divin Fils, car les prêtres du Temple ne le lui auraient pas rendu, si elle n'eût pas compté pour lui les cinq sicles marqués dans la loi de Moïse. — Si donc cette auguste Vierge eut cinq sicles d'argent qui valent sept francs cinquante-cinq centimes<sup>1</sup> de notre monnaie, pourquoi n'aurait-elle pas eu la somme qu'il fallait pour acheter un agneau d'un an? Mais cette douce mère, amante passionnée de la pauvreté parfaite,

<sup>1</sup> Le sicle d'argent valait 1 fr. 47 c. et le sicle d'or, 7 fr. 55 c. (*Note du Traducteur.*)

voulut pratiquer déjà cet admirable détachement qu'elle vit briller en son divin Fils d'un éclat si merveilleux, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut.

5° Considérez ensuite la libéralité de Marie et sa gracieuse munificence. Le riche avare enfouit son or, et c'est à peine s'il fait à l'indigent qui l'implore la plus légère aumône. Mais la Vierge, Mère de Dieu, n'enferme pas pour elle seule le précieux trésor qu'elle a reçu du Ciel. Elle aime à le porter dans le monde et l'offre avec plaisir aux regards de tous ceux qu'elle rencontre. En le présentant au Temple, elle honore publiquement la maison du Seigneur, et, selon l'expression du prophète <sup>1</sup>, elle la remplit de joie. Enfin, elle le cède sans contrainte à Siméon, un vieillard inconnu, et permet avec bonheur que d'autres aussi viennent caresser le Christ et le couvrent de leurs baisers, afin qu'enrichie par la communication de ce merveilleux trésor, leur âme soit transportée de joie à la vue de Dieu, l'auteur de leur salut.

Sa dévotion. Contemplez l'auguste Mère de Dieu s'approchant de l'autel dans les sentiments d'une piété profonde. Dès qu'elle est arrivée, cette Vierge sainte se prosterne à deux genoux et, embrasée plus qu'un Séraphin des feux de l'Esprit céleste, elle élève dans ses bras ce Fils qu'elle a mis au monde par un enfantement si merveilleux, et l'offre au Seigneur en s'exprimant ainsi : « Recevez, Père souverain, Dieu éternel, recevez cette offrande que j'apporte en votre divine présence et que moi, votre humble servante, j'ose vous offrir pour l'univers tout entier. Oh ! Père très-clément, daignez accepter ce Fils qui nous est commun, qui est à vous de toute éternité, et qui est à moi dans le temps. Grâce, enfin, vous soient rendues, grâce à vous qui avez daigné m'honorer jusqu'à me choisir pour donner le jour à Celui dont vous êtes le Père. Agréez maintenant, agréez des mains de votre pauvre servante cette sainte victime comme sacrifice du matin ; elle vous sera offerte plus tard sur l'arbre de la croix comme sacrifice du soir. Recevez, ô Père très-pieux, ce trésor incomparable, ce Fils que vous aimez tant, mon premier-né, qui est tout ce

<sup>1</sup> *Ézéchiel*, XLIII, 5.



que vous pouviez me donner et ce que je pouvais moi-même recevoir de plus précieux et de plus noble. Recevez-le, je vous en prie, car c'est le Saint des Saints, le Sauveur de tous les temps, le Réparateur de toutes choses sur la terre et dans les Cieux. Je le présente à votre autel et je l'offre à vos regards comme une hostie propitiatoire pour l'univers entier. Daignez considérer l'objet de mon offrande et remarquer aussi pour qui je vous la fais. Et maintenant, je vous en supplie, éclairez d'un nouveau rayon de lumière les Israélites aveuglés; qu'ils ouvrent les yeux aux lueurs de la foi; qu'ils aperçoivent le flambeau divin qui vient en ce moment briller pour eux dans ce temple; qu'ils reconnaissent et qu'ils adorent leur Messie que je porte dans mes bras. Que non-seulement les Juifs, mais que toutes les nations assises dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, reconnaissent et accueillent aussi avec des transports de joie cette lumière qui se lève pour le monde tout entier, ce gage de salut éternel que vous avez daigné offrir et préparer à tous les peuples. Que tous ensemble, ils vous reconnaissent, ô vous qui êtes le vrai Dieu, et Jésus-Christ, Celui que vous avez envoyé! Qu'en vous connaissant, ils vous servent et arrivent ainsi à vous célébrer tous pendant l'éternité! »

Contemplez avec quel air serein Dieu le Père dut alors abaisser ses regards sur ce Fils bien-aimé qui lui est présenté par les très-pures mains de cette auguste Vierge. Quelle douce joie brille sur son front, et quelle bienveillance anime tous ses traits! Jamais aucune hostie ne fut plus digne d'être offerte à la très-sainte Trinité; jamais aucun sacrifice ne lui fut plus agréable, soit que l'on considère ce qui en est l'objet, ceux qui viennent l'offrir ou l'intention qu'ils se proposent. L'objet de l'offrande, c'est Dieu lui-même, Dieu incarné, Fils unique du Père et de la Vierge Marie. C'est la très-sainte humanité du Sauveur, corps et âme hypostatiquement unis à la personne divine. C'est le Fils de Dieu non par adoption, mais par nature. Ceux qui viennent l'offrir, c'est la bienheureuse Vierge Marie et saint Joseph, c'est le saint vieillard Siméon, c'est Anne, la prophétesse, ce sont tous les justes d'Israël qui, poussés par l'Esprit-Saint, s'étaient rendus au Temple pour y célébrer cette oblation sans égale. Si le Seigneur daigna regarder avec complaisance le juste Abel et ses présents, avec

combien plus de satisfaction encore dut-il abaisser ses regards sur la très-sainte Mère de son Fils et sur tous ceux dont j'ai parlé, qui venaient avec d'admirables sentiments lui faire une si belle et si précieuse offrande !

Représentez-vous l'auguste Vierge-Mère cédant son Fils unique au vieillard Siméon. Nicéphore<sup>1</sup> rapporte que ce vénérable vieillard se faisait remarquer au milieu de son siècle par l'éclat de ses vertus, par la dignité et la sainteté de sa vie. Timothée, prêtre de Jérusalem, l'appelle le premier et le dernier juste, le dernier de la loi et le premier de la grâce, Juif encore par sa religion, mais Chrétien déjà par l'expression de sa reconnaissance. Cyrille de Jérusalem, dans son Sermon sur la *Rencontre du Sauveur*, et saint Épiphané, dans son Livre sur la *Vie et la mort des prophètes*, assurent que Siméon était prêtre du Temple. Saint Augustin, dans son neuvième Sermon sur la *Nativité de Jésus*, dit, en parlant de lui, que c'était un vieillard bien connu, chargé de jours, entouré de la plus haute estime et couronné de mérites. Contemplez donc d'un œil pieux cet auguste vieillard recevant des mains de la Mère de Dieu le très-doux enfant Jésus. Oh ! quels feux divins, quelles pures flammes, quelles célestes ardeurs l'embrasèrent en ce moment ! Il reçoit dans ses bras, comme un bien doux fardeau, l'Enfant divin, Créateur du ciel et de la terre. Avec quel profond respect il le touche, le porte, le caresse et le presse sur son cœur ; il baise les langes sacrés et les voiles bénis qui l'enveloppent et, laissant échapper ses larmes, il chante avec transport cet admirable cantique de louanges que j'essaye de retracer ici : « Enfin, dit-il, enfin vous êtes arrivé, ô vous, le désiré de toutes les nations ; vous, la joie de tous les siècles ; vous, que depuis si longtemps les hommes attendaient. Grâce, grâce vous soient rendues, Seigneur, à vous qui daignez visiter votre peuple et qui réalisez les promesses que vous nous aviez faites. Ce que nos pères nous avaient annoncé, nous le voyons s'accomplir sous nos yeux. Oh ! combien de rois, combien de prophètes ont désiré vous voir ainsi que maintenant je puis vous voir moi-même, et ils ne vous ont pas vu ! Grâce sans fin à vous, mon

<sup>1</sup> Liv. 1<sup>er</sup>, chap. 11.

Dieu, pour une si grande faveur ! Vous avez tenu votre promesse, vous avez comblé tous mes vœux. » Certes, il fut heureux entre tous les patriarches et les prophètes, le vieillard Siméon, qui eut le bonheur de voir la lumière qui nous est venue du Ciel et de jouir d'une aussi grande grâce. Heureux ! heureux vieillard auquel le Christ se donne avec tant de bonté, avec tant de douceur, par lequel il se laisse toucher, porter et embrasser d'une manière qui verse tant de joie dans son âme, que toutes les richesses et toutes les délices ensemble n'auraient pu mieux satisfaire son cœur, ni le rendre plus heureux sur la terre, car il put voir et goûter mieux que tout autre combien doux est le Seigneur. Et c'est pourquoi ce vieillard, blanchi par les années, semblable au cygne harmonieux, chanta cet admirable cantique qui fut pour lui comme le chant de mort : « *Nunc dimittis*, etc. : Maintenant, Seigneur, vous laisserez partir en paix votre serviteur selon votre parole, » etc.; c'est-à-dire : « Maintenant, ô mon Dieu, vous briserez pour votre serviteur les liens de ce corps terrestre comme vous le lui avez promis. Vous m'avez dit que je ne verrais point la mort avant d'avoir pu contempler le Christ du Seigneur. Aujourd'hui je le vois, aujourd'hui je le touche, je le porte dans mes bras, je le caresse avec amour. Je puis donc maintenant m'en aller dans les douceurs de la paix et quitter enfin les orages de cette vie pour le repos de la mort. Je mourrai joyeux, « parce que mes yeux ont vu le « salut qui vient de vous, » c'est-à-dire Jésus, ce doux Sauveur que vous avez envoyé dans le monde. J'attendais la consolation d'Israël, je vois aujourd'hui le divin Consolateur, je le serre dans mes bras; je puis mourir en paix, car je suis consolé. Mourir pour moi, c'est un avantage. Ce Christ que je presse sur mon cœur, ce Christ c'est ma vie; je ne crains pas la mort, car je possède Celui qui donne l'existence. Le tombeau n'a rien qui m'épouvante, car je porte la paix. Que je meure donc calme et serein car « j'ai vu le Seigneur face à face et « mon âme a été sauvée. » Laissez partir votre serviteur, ô mon Dieu, laissez-le partir paisiblement; faites-moi descendre dans les abîmes de la tombe; je ne crains pas, « car mes yeux ont vu le Sauveur que « vous nous envoyez. » Oui, j'irai comme un joyeux messenger dans les régions de la mort et j'annoncerai à nos pères cette grande, cette

heureuse nouvelle, afin qu'eux aussi partagent l'allégresse qui transporte mon cœur. Oh ! Seigneur, vous entrez dans le monde et moi j'en sors, vous arrivez et moi je pars. Mes yeux ont vu le salut qui vient de vous et je ne veux pas qu'il puisse voir l'odieuse méchanceté dont les Juifs, mes frères, se rendront coupables envers vous. Oh ! que la mort vienne clore mes paupières ! Non, je ne veux pas voir ces instruments de supplice, ces chaînes, ces verges sanglantes, ces crachats, ces soufflets, cette couronne d'épines, ces clous, cette croix, ces plaies, ces outrages, ces blessures profondes qui, un jour, doux Sauveur, vous déchireront et vous feront mourir. Heureux yeux qui ont vu ce que tant de rois et de prophètes ont désiré de voir ! Heureux bras qui ont tenu Celui sous lequel fléchissent ceux qui portent le monde ! »

Ainsi chantait cet auguste vieillard, et Nicéphore <sup>1</sup> nous apprend qu'après avoir vu le Christ, son Seigneur, et l'avoir pressé dans ses bras, Siméon fut tout à coup délivré des chaînes de la vie et mourut, comme il en avait témoigné le désir, dans son chant d'allégresse.

Regardez des yeux de votre esprit le prêtre offrant à Dieu un sacrifice mystique pour le Fils de Marie. Certes, ce n'était pas pour lui, mais pour le monde entier que cette offrande était faite ; elle consistait « en une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux, » comme la loi le prescrivait. Voyez ce même prêtre échangeant le Fils de Marie pour cinq sicles d'argent. Oh ! prêtre du Temple, si vous saviez quel est Celui que vous cédez à ce prix, vous ne le donneriez pas pour tout l'or du monde, ni pour tous les diamants les plus précieux. Pardonnez-moi, ô très-pieuse Vierge, mais si j'avais été ce prêtre, peut-être ne vous aurais-je pas laissé reprendre un aussi précieux enfant. « Allez, vous aurais-je dit, allez, Vierge pleine de grâces, retournez dans votre demeure, retournez dans votre patrie. Selon la loi, cet enfant est au Seigneur, car c'est votre premier né. Un tel enfant, je ne le rends plus. Il n'y a pas lieu de le racheter, et si la loi doit souffrir une exception, c'est pour lui qu'elle doit être. Mais qui donc, ô vous notre gloire, ô vous qui faites notre joie, qui donc aurait eu le cœur de vous contrister ainsi, qui eût osé vous tenir ce langage ? »

<sup>1</sup> Liv. II.

La sainte Vierge rachète donc au prix de cinq sicles le Rédempteur qui par ses cinq plaies devait lui-même racheter l'univers. Oh ! qu'elle est grande à votre égard la dette de l'Église, Vierge bénie, vous qui avez bien voulu arracher un tel Fils des mains de l'ancienne Synagogue et le payer cinq sicles d'argent pour le reprendre et pour nous le donner ! Cette misérable Synagogue l'acheta plus tard du traître Judas au prix de trente deniers, mais ce n'était pas pour le sauver, c'était, hélas ! pour le perdre. Aussi, cet infâme vendeur, voyant qu'il était condamné par suite de son inique marché, fut saisi de désespoir et s'en alla se pendre. Mais vous, ô douce Vierge, vous l'avez racheté pour votre consolation et votre salut. Oh ! bon Jésus, vous êtes à nous maintenant, vous nous appartenez à double titre, d'abord parce que votre Père vous a donné aux hommes, et ensuite parce que votre Mère vous a racheté pour nous. Vous êtes notre propriété par le droit de donation et par le droit d'achat. Si donc vous nous appartenez, Seigneur, toutes choses sont à nous, car celui qui possède une personne possède en même temps tous les biens qui sont à elle. Donc, à nous sont vos mérites, à nous sont vos blessures, à nous les vagissements de votre enfance, à nous les travaux de votre vie évangélique, à nous sont, enfin, toutes les douleurs de votre mort sur la croix. Tout ce que vous avez fait dans le monde, vos œuvres, vos souffrances et vos mérites, tout nous appartient et par un droit incontestable, puisque vous êtes à nous. Quand vous viendrez juger le monde, daignez vous souvenir que vous êtes notre propriété. Vous êtes juste, Seigneur, rendez à chacun ce qui lui appartient ; rendez-vous vous-même à nous, parce que vous nous appartenez à un double titre, ainsi que je l'ai dit.

Contemplez ensuite la fille de Phanuel, Anne la Prophétesse, dont saint Luc parle expressément au chapitre 11 de son Évangile. Inspirée par le même esprit que le saint vieillard Siméon, elle connut comme lui la venue du Messie et vint dans le Temple au moment même où la sainte Vierge et saint Joseph y présentaient le petit enfant, et observaient pour lui les prescriptions de la loi : « Elle aussi rendit gloire au Seigneur, » et en parlait à tous, aux pontifes, aux prêtres, à tous les peuples enfin. « Venez, pontifes, disait-elle ; venez, prêtres ;

venez, peuples; venez tous, prosternez-vous et adorez ce petit enfant; c'est le Messie promis par la loi, c'est le Sauveur du monde que tant de prophètes ont annoncé; c'est celui que nos pères attendaient et désiraient avec si vive une ardeur. Croyez, croyez à ma parole! c'est lui *Nas bar!* » C'est-à-dire : « Adorez cet enfant, » comme lisent les Hébreux, expression que la *Vulgate* traduit par ces mots : « Accueillez avec empressement la règle qu'il vous impose. » D'autres disent enfin : « Embrassez le Fils de Dieu. — Et si vous me demandez, ajoute cette sainte femme, comment je connais ce mystère, c'est l'Esprit-Saint, vous répondrai-je, c'est l'Esprit-Saint qui me l'a dit, c'est le Seigneur lui-même qui me l'a révélé. » Mais les Israélites, endurcis et aveuglés, ne prêtèrent point l'oreille aux oracles de la prophétesse et ne voulurent pas reconnaître le Messie. Ils ne se laissèrent pas toucher par l'infinie valeur, par l'excellence incomparable de ce grand trésor qu'on leur apportait comme dans leur propre demeure. L'auguste présence du Sauveur et de sa sainte Mère ne put les émouvoir. Anne et Siméon, ces prophètes si bien inspirés, semblaient ne s'adresser qu'à des sourds. C'étaient ceux dont le Seigneur s'était plaint déjà par la bouche du Prophète Jérémie lorsqu'il disait : « Le milan connaît dans le ciel quand son temps est venu; l'hirondelle et la cigogne savent discerner la saison de leur passage, mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur<sup>1</sup>. »

Considérez avec quel bonheur, avec quels doux tressaillements d'allégresse, le cœur de la sainte Vierge s'épanouissait en Dieu lorsqu'elle entendait le saint vieillard Siméon redisant son cantique et cette pieuse veuve proclamant le Messie. La joie de Marie, sans doute, fut bien grande lorsqu'elle conçut son divin Fils sans perdre sa virginité, lorsqu'elle le porta sans fatigue et l'enfanta sans douleur; elle était bien grande encore lorsque, heureuse Mère, elle pressait sur son cœur le Fils de l'Éternel, lorsqu'elle l'enveloppait, le serrait dans ses langes, le nourrissait de son lait, le couvrait de ses caresses, pleine du plus profond respect et du plus chaste amour, lorsque, enfin, à genoux devant la crèche où reposait Jésus, suppliante elle

<sup>1</sup> Jérémie, viii, 7.

adorait ce petit enfant endormi. Si la douloureuse cérémonie de la circoncision fit passer sur son âme un nuage de tristesse, le radieux éclat du saint nom de Jésus vint bientôt le dissiper. Des mages, rois de l'Orient, avaient quitté leurs royaumes pour venir rendre hommage à l'enfant nouveau-né qu'ils reconnaissaient pour leur Dieu. Ils l'avaient adoré sur le sein de la bienheureuse Vierge comme sur un trône royal, et lui avaient offert de mystiques présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, le reconnaissant ainsi comme roi, comme Dieu et comme homme. Tout cela, sans doute, avait rempli le cœur de Marie d'une bien grande joie, mais aujourd'hui toutes les allégresses semblent se réunir pour dilater son âme. Et d'abord cette bienheureuse Vierge se félicita elle-même, car elle peut aujourd'hui reparaitre dans l'assemblée des âmes pieuses, reprendre pour un instant le service du Temple, assister encore aux sacrifices et aux cérémonies publiques, et se retrouver enfin dans la maison de Dieu comme à son ordinaire. Il lui est donné d'exprimer sa reconnaissance à Dieu, le Père éternel, et de la manifester à son peuple tout entier. Elle peut enfin offrir non-seulement pour elle, mais au nom de tous les hommes, un sacrifice incomparable, un merveilleux présent qui l'emporte de beaucoup sur tous les sacrifices et sur toutes les offrandes, et qu'elle sait être lui-même et le but et la fin de tous les sacrements et de toutes les victimes. Il n'y a pas de doute qu'en venant au Temple pour y présenter son Fils au Seigneur et le racheter au prix de cinq sicles, cette auguste Vierge ne soit montée d'un pas bien plus joyeux que lorsqu'elle se rendit dans la maison de Zacharie pour porter à sa cousine Élisabeth ses services dévoués, car elle connaissait l'avenir et savait parfaitement, que, ce jour-là même, le Messie, son divin Fils, serait manifesté au peuple d'Israël avec un succès merveilleux. Il est certain aussi que, de nouveaux et d'admirables sentiments de foi, d'espérance et de charité se produisirent dans le cœur virginal de cette Mère sainte, lorsque Siméon, ce vieillard vénérable et d'une respectable autorité, la bénit et lui prophétisa en ces termes : « *Et tuam ipsius animam*, etc : Un glaive douloureux transpercera votre âme. »

Saisis d'admiration en voyant la Vierge, Mère de Dieu, son incomparable beauté, ses charmes et sa grâce, tous les assistants arrêterent

sur elle leurs regards et leur attention. Qui pourrait le contester ? Timothée, dans son *Sermon sur le Prophète Siméon*, dit que ce doux vieillard étant venu dans le Temple, conduit par l'Esprit-Saint, promena ses regards sur ceux qui s'y trouvaient et, comme il regardait les mères qui entraient avec leurs enfants pour offrir le sacrifice de la purification, il aperçut au milieu d'elles l'auguste Vierge tout entourée d'une indéfinissable et céleste lumière. A cette vue il ne put s'empêcher de pousser un cri : « Eh quoi ! dit-il, vous n'êtes que les servantes, vous osez marcher de front avec celle qui est la femme libre, avec la souveraine ? » Denis le Chartreux dit aussi que « sans doute le vieillard Siméon vit sur le front de l'Enfant l'éclat de la splendeur divine, » et saint Ildéfonse, dans un *Sermon sur la Purification de Marie*, nous assure d'autre part qu'un grand nombre de saints personnages qui vivaient alors à Jérusalem se trouvèrent dans le Temple au moment où le Sauveur y fut présenté par ses parents. Saint Luc, d'ailleurs, au chapitre II de son Évangile, nous l'insinue clairement lorsque, parlant d'Anne la prophétesse, il dit : « Cette pieuse veuve, arrivée au même instant, rendait témoignage au Seigneur et parlait de lui à ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » Nul ne saurait douter que ceux dont il est ici question ne fussent autant de personnes pieuses et d'âmes justes. Oh ! qu'elle était grande la joie de la très-sainte Vierge lorsqu'elle voyait fixés sur elle les regards et l'attention de tous ceux qui non-seulement recevaient le Messie avec des transports de reconnaissance, mais encore la reconnaissaient, la célébraient, la vénéraient et l'accueillaient elle-même comme sa mère bienheureuse ! Oh ! quel doux bonheur remplissait son âme lorsqu'elle voyait Siméon, ce majestueux vieillard, recevant avec amour son tendre Fils dans ses bras, en même temps que la foi le faisait entrer dans son cœur, lorsqu'elle l'entendait lui rendre dans le Temple des hommages publics ! Oh ! quelle allégresse pour son cœur lorsque cette douce Mère trouva dans la maison de Dieu d'aussi illustres hérauts de son auguste Fils, le vieillard Siméon et la prophétesse Anne, qui non-seulement lui donnaient les titres les plus distingués, mais encore rendaient de lui un témoignage éclatant et le montraient comme du doigt au peuple d'Israël ! Quelle chose, en effet, pouvait être plus



douce au saint cœur de Marie et lui donner plus de joie que de voir le Christ, son divin Fils, reconnu publiquement par cette foi en lui que les Israélites avaient jusque alors conservée dans leurs cœurs? Comment cette sainte Mère de Dieu ne se serait-elle pas réjouie? Comment son esprit n'aurait-il pas tressailli d'allégresse lorsqu'elle voyait une foi sincère en la naissance du Messie illuminer de ses rayons l'âme d'un très-grand nombre, se soutenir et briller encore d'un éclat plus radieux; lorsqu'elle voyait la semence de l'Évangile se lever d'une manière aussi heureuse, le règne de Satan profondément ruiné et les pauvres mortels, malheureux et perdus, parvenir désormais à une sainte et bienheureuse vie? Oh! quelle ineffable joie brillait dans les yeux de Marie lorsqu'elle contemplait la naissance de la nouvelle Église! — Telles sont les pieuses considérations auxquelles une âme vraiment dévote doit s'arrêter en méditant ce mystère.

C'est en agissant de la sorte que la bienheureuse Osanna, de Mantoue, de l'Ordre de Saint-Dominique, mérita, le jour de la Purification, de voir des yeux de l'esprit ce même mystère et d'embrasser amoureusement le divin Enfant-Jésus. Après avoir fait la sainte communion, elle méditait avec plus de ferveur que jamais le mystère de cette fête, lorsqu'elle se sentit embrasée d'un grand désir de voir réellement cette cérémonie et d'assister elle-même à la Purification de la sainte Vierge et à la Présentation du saint Enfant-Jésus. Tout à coup, transportée en esprit dans le Temple de Jérusalem, elle aperçoit l'auguste Vierge, Mère de Dieu, présentant Jésus, son Fils unique, au vieillard Siméon qui le prend et le serre dans ses bras avec un incroyable transport de joie. Elle entend ce même vieillard prophétiser et redire ce cantique admirable qui fut pour lui comme le chant du cygne : *Nunc dimittis*, etc. Elle voit la Vierge-Mère présentant pour elle l'offrande des pauvres, c'est-à-dire deux tourterelles ou une paire de pigeonneaux. A ce spectacle, elle fut inondée d'une bien grande joie et, laissant éclater son bonheur en larmes abondantes, elle se prosterna le front dans la poussière. Elle vit ensuite le Fils rendu à sa Mère et soigneusement enveloppé par elle dans des langes éclatants de blancheur. Alors cette aimable Vierge se tourna vers elle, lui adressa de très-douces paroles, et lui remit son tendre Fils qu'elle venait de

recevoir des mains de Siméon. Osanna le pressa longtemps sur son cœur en le couvrant de ses caresses, puis le rendit à Marie en répétant ces paroles du *Cantique des cantiques*<sup>1</sup> : « Retourne, ô mon bien-aimé, retourne, sois semblable au gracieux chevreuil, au léger faon de biche. » Jérôme de Montalivet, Plodius, Gaveston et Lopez rapportent ce fait. En le lisant, lecteur, ayez soin de le méditer; excitez votre cœur à l'amour de Dieu; exercez-vous à la contemplation de ce mystère, et si vous voulez partager aussi ces divines allégresses, tournez-vous vers l'auguste Marie et dites-lui : « O bienheureuse Mère, donnez-nous aussi votre divin Fils dans la très-sainte Eucharistie; que nous puissions en jouir, le serrer dans les bras de la foi la plus vive et de la plus ardente charité. Déposez-le dans nos cœurs afin que nous brûlions de son céleste amour et que nous nous détachions avec un profond dégoût de tout ce qui est terrestre. Faites-nous mériter de mourir avec Siméon et de nous envoler dans le Ciel pour vous y contempler, vous et votre divin Fils. Qu'il soit, ce Fils bien-aimé, qu'il soit notre Père, notre lumière, notre joie et notre gloire pendant l'éternité. Ainsi soit-il. »

### 339<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### CE QU'IL FAUT MÉDITER DANS LE CINQUIÈME MYSTÈRE JOYEUX.

SOMMAIRE. — 1. Dévotion de Jésus, de Marie et de Joseph. — 2. Jésus se dérobe à ses parents et demeure à Jérusalem. — 3. Douleurs et recherches de Marie. — 4. Jésus au milieu des Docteurs. — 5. Joie de Marie en retrouvant Jésus. — 6. Réponse de Jésus aux douces plaintes de ses parents. — 7. Admirable humilité de l'Enfant-Jésus parfaitement soumis à saint Joseph. — 8. Devoirs dont le divin Sauveur s'acquitta à l'égard de ses bons parents.

Ce mystère nous représente l'Enfant-Jésus se rendant en dévotion à Jérusalem avec ses parents, pour les fêtes de Pâques. Il se soustrait aux regards de Marie et de Joseph, reste trois jours perdu pour eux, et, pendant qu'au milieu des Docteurs il expose d'une manière admirable les premiers éléments de sa sublime doctrine, la bienheureuse

Vierge Marie le retrouve et le ramène dans sa demeure, où ce divin Enfant se montre d'une obéissance parfaite à l'égard de ses bons parents. Pour bien méditer ce mystère, faites les considérations suivantes :

I. — Contemplez le saint Enfant-Jésus, à peine âgé de douze ans, se rendant à Jérusalem avec Marie, sa Mère, et saint Joseph, son père nourricier. Voyez-le dans le Temple adorer Dieu son Père; admirez sa dévotion et son amour du saint Lieu. Car, aussitôt que son âge lui permit de venir à Jérusalem avec ses parents, il s'empressa de s'y rendre; et dès qu'il aperçut le Temple, semblable à l'oiseau aquatique qui, venant à peine de naître, se plonge dans l'eau d'abord qu'il l'aperçoit, ce saint Enfant eut hâte d'entrer dans la maison de Dieu. « Jamais, jusqu'à ce jour, nous disent les Docteurs, Jésus, trop jeune encore, n'était venu dans le Temple sans y être porté. A peine né à Bethléem dans une pauvre étable, il était parti pour l'exil et avait passé sept années en Égypte; et puis la délicatesse de son jeune âge ne lui avait pas permis encore de venir jusqu'au Temple, qui se trouvait très-éloigné, car il n'y en avait qu'un seul dans toute la Judée. » Selon le rapport de Bochartus, Nazareth, où le Christ fut nourri, était à vingt-sept lieues de la ville de Jérusalem.

Recueillez ensuite les leçons de prudence, de piété, de dévotion que nous donne Jésus, cet enfant de douze ans. Oui, c'était un enfant, mais il n'avait aucun des défauts qui sont communs à cet âge, comme l'impertinence, l'étourderie, l'audace, la légèreté, la désobéissance et la dissipation : rien de tout cela ne se trouvait en lui; il était, au contraire, rempli d'une sagesse toute divine et d'une admirable modestie; son caractère était doux et facile; il était sérieux et d'une aimable gravité. Il ne court pas aux jeux, aux divertissements et à toutes les autres futilités de l'enfance, mais il s'empresse de venir au Temple pour y célébrer la fête du Seigneur; il aime à se trouver dans l'assemblée des hommes pieux, au milieu des Docteurs et des interprètes de la loi : « C'est une bonne chose pour l'homme, dit la sainte Écriture, qu'il porte le joug du Seigneur dès les premiers jours de sa naissance <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Jérémie, *Lamentations*, III, 17.

Considérez en même temps la piété, la religion de son auguste Mère et son admirable empressement pour le culte divin. Personne ne la forçait à venir dans le Temple ; Dieu ne le commandait pas, et aucun magistrat ne pouvait l'exiger d'elle. La loi divine, en effet, ne prescrivait pas aux femmes d'aller célébrer à Jérusalem des fêtes déterminées ; les hommes seuls étaient tenus de s'y rendre trois fois par an pour adorer ensemble le Dieu d'Israël, comme le portent l'*Ezra* <sup>1</sup> et le *Deutéronome* <sup>2</sup>. Et cependant, cette longue distance de vingt-sept lieues, la sainte Vierge ne la franchit pas seulement une fois. Elle vint bien souvent à Jérusalem pour y fêter les jours consacrés au Seigneur, visiter le saint Lieu, se joindre aux pieuses assemblées et faire monter vers Dieu ses ferventes prières. Elle n'était pas seule à faire le voyage dont nous parlons ici ; l'Enfant-Jésus et son saint époux, le fidèle Joseph, le firent avec elle. Par son exemple, elle nous apprend à tous à servir notre Créateur, à fuir un lâche repos, à rechercher des occupations honnêtes, à nous plaire en l'assemblée des gens de bien et à vaquer avec empressement à l'exercice de la prière.

II. — Contemplez le saint Enfant-Jésus se dérochant à ses parents et demeurant à leur insu dans la ville de Jérusalem. Dès qu'il fut arrivé avec Marie et Joseph et qu'il eut avec eux adoré Dieu dans le Temple, il se donna tout entier aux affaires de son Père. Il court aussitôt dans l'assemblée des Docteurs, et là, au grand étonnement de tous, il expose les trésors de la Sagesse divine qu'il portait dans son cœur. Il nous enseigne, par son exemple, que nous ne devons avoir aucun égard pour les liens du sang et de la parenté, lorsque la voix de Dieu se fait entendre à nous, lorsque sa gloire le demande, lorsque le soin de notre salut l'exige impérieusement. C'est alors le cas de mettre en pratique les sublimes enseignements que nous donne saint Jérôme dans sa *Lettre à Théodose* : « Quand même, dit-il, un neveu bien-aimé, encore petit enfant, se suspendrait à votre cou, quand même, les cheveux épars et les vêtements déchirés, votre mère vous supplierait au nom du sein qui vous a nourri, et que votre

<sup>1</sup> Chap. xiiii. — <sup>2</sup> Chap. xvi.

père lui-même s'étendrait sur le seuil de la porte pour vous empêcher de sortir, allez, allez toujours et volez, sans verser une larme, sous l'étendard de la croix. Périront donc tous les biens ; loin de nous, s'il le faut, loin de nous soit la patrie ! Que nos parents, nos alliés, nos connaissances s'irritent contre nous ; que nos amis s'offensent, mais, de grâce, que Dieu seul ne soit pas offensé. » Voilà ce que le Christ, encore petit enfant, nous enseigne dans le Temple : que notre affection pour nos parents, nos proches et nos amis ne nous détourne pas des affaires de Dieu et ne nous fasse point contrister l'Esprit-Saint.

Méditez encore ce que l'Enfant-Jésus fit pendant ces trois jours. Ce doux Sauveur fut obligé pour se nourrir de mendier de porte en porte : c'est le sentiment d'un grand nombre de Docteurs parmi lesquels se fait remarquer saint Bernard qui, dans son homélie du dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, s'exprime de la sorte : « Que dirai-je, ô mon Dieu ! eh quoi ! pour vous conformer en tout à notre pauvreté, pour prendre en vous toutes les misères de notre nature humaine, vous avez voulu, comme le dernier d'entre les mendiants, demander de porte en porte une misérable aumône ! Oh ! qui me donnera d'avoir part à ces morceaux de pain ainsi recueillis. »

III. — Représentez-vous la douleur de Marie, désolée pendant trois jours de la perte de son Fils. Le soir même de leur départ de Jérusalem, alors que tous les pèlerins s'étaient retirés dans des hôtelleries pour y passer la nuit, la sainte Vierge attendit bien longtemps, et dans la plus profonde inquiétude, l'Enfant-Jésus qui ne reparut point. Elle le chercha parmi ses connaissances avec beaucoup de soin et beaucoup d'empressement, mais elle ne put le retrouver. Quelle immense douleur ! dites-moi ; quelle crainte ! quelles mortelles angoisses durent alors déchirer le cœur des parents de Jésus et surtout de la très-sainte Vierge, qui aimait ce divin Enfant avec beaucoup plus d'ardeur. Maldonat rapporte que Marie et Joseph repartirent ce soir-là même sans attendre davantage et sans prendre aucun repos. Pendant toute la nuit, ils furent en route vers Jérusalem, demandant des nouvelles du Saint-Enfant à tous ceux qu'ils rencontraient revenant de cette ville. A Jérusalem, ils passèrent à le chercher une journée tout

entière, le cœur rempli de la plus vive douleur ! D'autres pensent que, cette nuit-là, la sainte Vierge la passa dans la prière et dans les larmes, ne cessant de répéter ces paroles du *Cantique des cantiques* : « Pendant la nuit, j'ai cherché près de moi celui que mon cœur aime ; je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé. Je me lèverai donc et j'irai parcourir la cité, j'irai dans les faubourgs et sur les places chercher le tendre ami de mon âme<sup>1</sup>. » Saint Bonaventure croit qu'enfermée dans la solitude, la sainte Vierge, cette nuit-là, fit au milieu de ses larmes la prière suivante : « O Père éternel ! par un effet de votre infinie miséricorde, vous m'aviez donné votre Fils. J'étais indigne de lui et je le suis encore, car je l'ai perdu. Rendez, rendez à mon âme la joie qui lui vient de votre Sauveur. Je ne puis pas vivre sans lui. Sans doute, je ne mérite pas l'honneur de le servir, mais je ne méritais pas mieux celui de le recevoir. Puis donc que votre miséricorde me l'avait donné, que votre miséricorde, ô mon Dieu, daigne aujourd'hui me le rendre. » Et, s'adressant à son divin Enfant : « O Jésus, mon Fils, disait-elle, Jésus, mon bien-aimé, où donc êtes vous ? Montrez-moi votre céleste face, et je serai sauvée ; que votre douce voix se fasse entendre à mes oreilles. Oh ! dites-moi quel est le lieu qui vous possède, le séjour où vous reposez. Mon âme ne peut se séparer de vous. Ou bien venez à moi qui ne sais où vous êtes, ou bien conduisez-moi vers vous. » Quelle profonde douleur, dites-moi, quelle amère détresse devait affliger Marie, lorsqu'elle tenait ce langage ! Moins amères furent les larmes qu'Adam et Ève versèrent sur le Paradis perdu, celles de Jacob sur son fils Joseph qu'on lui dit avoir été dévoré par une bête féroce ; moins amères celles de David sur la mort de Saül, de Jonathas et de son fils Absalon ; moins affligée fut la mère de Tobie du long retard de son fils que ne le fut Marie de la perte du sien. Quelle langue pourrait dire la joie qui transporta son âme lorsqu'un Ange lui annonça qu'elle serait la Mère du Messie tant désiré ! Quel fut son bonheur lorsque, après l'avoir mis au monde, elle vit ce divin Enfant adoré par les Anges et par les mages rois ! Quelle allégresse transportait son cœur lorsqu'elle le présenta dans le Temple, à Jérusalem, et

<sup>1</sup> *Cantiques*, III, 1.

le vit publiquement reconnu pour le Messie qu'on attendait ! Mais qui pourrait exprimer le profond chagrin dans lequel la plongea la perte de Jésus ? Comme Mère, elle pleurait son Fils ; comme épouse, son fiancé ; comme servante, elle pleurait son Seigneur.

Remarquez bien que si l'Enfant-Jésus demeura à Jérusalem, ce ne fut point la faute de ses parents. Le saint Évangéliste les excuse en disant : « Et ses parents ne s'en aperçurent pas. » En effet, ils ne le connurent point, car l'usage des Hébreux venant prier dans le Temple était que les hommes et les femmes s'y présentassent séparément, et c'est pourquoi ils se rendaient aux solennités de Jérusalem par groupes séparés et s'en retournaient de même. La sainte Vierge pouvait donc penser que l'Enfant-Jésus, comme garçon, avait accompagné saint Joseph, son père putatif, et saint Joseph pouvait croire à son tour qu'il était avec Marie, car il savait que cette douce Mère aimait beaucoup l'avoir auprès d'elle et à jouir de son aimable conversation. Ensuite, c'était de ville en ville, comme par caravanes, et par bandes nombreuses, qu'on se rendait à ces solennités et qu'on revenait de Jérusalem ; et, de même que les autres Mères laissaient quelquefois leurs enfants les devancer ou ne venir qu'après elles, la sainte Vierge ne pouvait refuser cette même permission à son aimable Fils, qu'elle savait être non-seulement le plus modeste et le plus retenu des enfants, mais que la foi la plus solide lui faisait reconnaître comme son Seigneur et son Dieu. Elle était donc bien persuadée qu'il ne s'en irait pas courir étourdiment, s'égarer et se perdre. Enfin, ses bons parents ne s'en aperçurent point et voici pourquoi encore : l'Enfant-Jésus surpassait en beauté tous les enfants des hommes, il était tendrement aimé de tout le monde. Ses parents, ses amis, tous ses compatriotes se le disputaient entre eux ; chacun aurait voulu l'avoir pour compagnon, tant il y avait de grâces sur son front, de douceur dans son caractère et d'amabilité dans son langage. La sainte Vierge ne s'en offensait pas et ne l'empêchait point, car les regards de son âme contemplaient en lui la divinité plutôt que la nature humaine, et, bien qu'elle trouvât infiniment avantageuse pour elle la présence de ce divin Enfant, elle était cependant tout heureuse de partager avec les autres les fruits qu'on recueillait en sa très-sainte compagnie. Ainsi donc, lorsque l'Enfant-

Jésus resta à Jérusalem, ses parents ne le connurent point, parce qu'ils croyaient, comme le rapporte l'Évangile, qu'il était dans la troupe des pèlerins.

Considérez les motifs qui portaient Marie à se désoler de la perte de Jésus. Si la douleur de cette pauvre Mère était si grande, ce n'est pas qu'elle craignît, qu'offensé par la méchanceté des hommes, ce divin Enfant ne s'en retournât dans les cieux pour revenir dans d'autres temps, comme l'ont pensé certains auteurs, ou qu'il ne se cherchât d'autres parents pour le nourrir, car il savait, ce doux Sauveur, avec quels soins et quelle tendresse la sainte Vierge le nourrissait et l'élevait. Marie ne craignait pas davantage que Jésus ne tombât entre les mains d'Archélaüs, fils d'Hérode, et que ce prince ne le fît mourir, car elle savait bien qu'il n'y a ni sagesse, ni conseil, qui puisse valoir contre Dieu. Ce qui la désolait, ce n'était pas non plus la crainte de voir perdu ou longtemps égaré celui qu'elle croyait très-fermement être un Dieu. Mais le motif de son immense douleur, c'était d'abord le chagrin de n'avoir plus auprès d'elle son Enfant chéri, son Fils unique, ce Fils tant aimé de Dieu le Père, et de se voir privée des suaves consolations que lui donnait un aussi doux enfant. Son affliction venait ensuite de sa tendresse maternelle et de sa vive compassion pour Jésus. Elle craignait que ce pauvre Enfant, encore tout jeune et délicat, n'eût à souffrir de quelque chose en son humanité sainte pendant ces trois longues journées. Sans doute, elle croyait d'une foi inébranlable que Jésus était Dieu, mais elle savait aussi qu'il se comportait en tout absolument comme un homme. Elle le voyait tous les jours, comme les autres enfants, se fortifier, grandir, se faire adolescent et, comme eux, éprouver aussi la faim, la soif, la chaleur ou le froid. Souvent elle l'avait vu pleurer; elle avait elle-même formé ses premiers pas et lui avait appris à prononcer les premières paroles. Petit enfant, elle l'avait recouvert de ses habits et lui avait donné de sa main le boire et le manger. Elle savait bien, il est vrai, que toujours et partout une multitude d'AnGES l'entouraient comme leur Dieu pour exécuter ses ordres, mais elle voyait que jusque alors il n'avait pas usé de leurs services et n'avait pas encore manifesté les forces de sa toute-puissance divine. Elle craignait donc qu'il ne fût obligé



de passer les nuits sans abri, sans avoir un lit pour se reposer, ni même de quoi se nourrir, puisqu'elle, sa bonne Mère, qui chaque jour lui préparait sa nourriture, elle se trouvait loin de lui. En effet, on croit généralement que l'Enfant-Jésus passa ces trois jours dans le Temple ou dans l'asile des pauvres et que, selon l'opinion de saint Bernard, citée plus haut, il fut obligé pour vivre de mendier de porte en porte, car il n'est pas vraisemblable qu'il ait fait alors un miracle pour lui-même et qu'il se soit servi du ministère des Anges. Voilà ce qui désolait cette si tendre Mère, car elle se rappelait en même temps les privations de toute espèce que son divin Fils, depuis sa naissance, s'était imposées déjà pour l'expiation de nos péchés. Et ce qui ajoutait encore à sa douleur, c'était la crainte qu'elle n'eût été elle-même négligente à garder ce précieux dépôt. La sainte Vierge, nous l'avons dit, ne fut nullement coupable en la perte de son doux trésor. Mais les amis de Dieu se désient toujours d'eux-mêmes, selon cette pensée de saint Grégoire : « C'est le propre des âmes saintes de se croire coupable en cela même où l'on ne peut trouver de faute. » Aussi cette auguste Vierge fut-elle plongée dans un profond chagrin, dans une angoisse inexprimable par la perte de son unique trésor, et ce ne fut pas avec peu de souci et une médiocre fatigue qu'elle passa et la nuit et le jour à chercher son divin Fils. Et, afin que vous compreniez mieux avec quels sentiments Marie contemplait et aimait ce saint Enfant pour lequel elle aurait accepté tout labeur et bravé tout danger,

Sachez-le bien, l'amour est une chose pleine  
De souci, de chagrin, d'inquiétude et de peine.

En ce moment la sainte Vierge commença à sentir dans son cœur ce glaive douloureux que Siméon lui avait prédit : « Un glaive de douleurs, lui avait-il dit, transpercera votre âme<sup>1</sup>. »

IV. — Contemplez l'Enfant-Jésus assis dans l'assemblée des Docteurs; il les écoute et les interroge avec une admirable sagesse. Il est assis dans l'humble attitude d'un disciple; son maintien est tranquille

<sup>1</sup> St. Jean, II, 35.

et modeste et son esprit recueilli est toujours attentif. Ces trois choses sont nécessaires à ceux qui vont entendre la parole de Dieu : l'humilité dans leurs pensées, la modestie dans leur maintien et une religieuse attention à la voix qui leur parle.

Remarquez que le Christ est assis au milieu des Docteurs. Le milieu, c'est la place que le Seigneur aime particulièrement. Quand il naquit, il fut couché dans la crèche entre un bœuf et un âne. « Vous le reconnaîtrez, dit Habacuc <sup>1</sup>, au milieu de deux animaux. » A Nazareth, il vécut au milieu de ses parents, c'est-à-dire entre Marie et Joseph, et, de même qu'il tient le milieu dans l'éternelle Trinité, de même le tient-il encore dans la Trinité créée qui est Joseph, Jésus et Marie. Lorsqu'il vint pour être baptisé, il se tint au milieu de la foule, et saint Jean disait aux Juifs : « Il est quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas <sup>2</sup>. » Par sa prédication « il a opéré le salut au milieu de la terre <sup>3</sup>. » Il était en mourant au milieu de deux voleurs <sup>4</sup>. Après sa résurrection il parut au milieu de ses disciples <sup>5</sup>. C'est cette place encore qu'il occupe dans le Ciel où il est, entre son Père et le genre humain, comme médiateur entre Dieu et les hommes. Saint Jean, dans son *Apocalypse*, l'a vu au milieu du candélabre mystique, au milieu des quatre animaux symboliques et au milieu des vieillards couronnés d'or <sup>6</sup>. Lorsqu'il viendra pour juger l'univers, le Christ siègera entre les brebis et les boucs. « Il placera, dit saint Matthieu <sup>7</sup>, les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. » Il est donc assis au milieu des Docteurs et il nous enseigne lui-même. « Jésus, dit saint Jérôme dans son *Prologue*, Jésus nous donne ici de sublimes enseignements par son attitude au milieu des Docteurs et par la sagesse de ses interrogations. »

V.— Figurez-vous l'ineffable joie qui fit tressaillir la sainte Vierge lorsqu'elle trouva au milieu des Docteurs l'Enfant-Jésus qu'elle cherchait depuis trois jours. En le voyant, les forces et la vie revinrent à son cœur qui, bannissant tout à coup la crainte et la douleur, fut dilaté par une nouvelle et immense allégresse. Aux premiers rayons de ce soleil qui recommençait à luire pour elle, une douce lumière rassé-

<sup>1</sup> Chap. iii. — <sup>2</sup> St. Jean, i, 26. — <sup>3</sup> Ps. lxxiii, 13. — <sup>4</sup> St. Jean, xix. — <sup>5</sup> *Id.*, xx. — <sup>6</sup> St. Jean, *Apocalypse*, chap. i<sup>er</sup> et chap. v. — <sup>7</sup> xxv, 33.

réna son esprit. Les nuages de tristesse dont cette éclipse de trois jours l'avait enveloppée se dissipèrent tout à coup et la splendeur de sa première joie illumina son âme. Le bonheur fit jaillir de ses yeux des larmes brûlantes d'émotion qui effacèrent les dernières traces des pleurs froids que la tristesse avait fait couler. O Vierge sainte, qui pourrait exprimer l'océan de joie qui débordait dans votre âme? qui pourrait seulement se faire une idée des suaves délices et du bonheur infini qui en ce moment agitaient votre cœur de leurs flots impétueux? Dites-nous, ô bienheureuse mère, ce que vous avez éprouvé lorsque vous aperçûtes au milieu des Docteurs votre cher et si aimable petit enfant! Quel tressaillement, quel doux transport, quel cantique d'allégresse traduisit alors l'émotion de votre âme! O cœur virginal de la Mère de Dieu, vous êtes plus dur que l'airain, plus dur que le diamant, puisque cet excès de joie et ces torrents de délices ne vous ont pas brisé. Comment! la plus petite goutte des célestes douceurs, une seule étincelle de la splendeur divine plonge les Saints dans une extase profonde et les absorbe tout entiers, et cette Vierge si tendre, si délicate, ne fut pas ravie en extase dans les transports de cette joie céleste et ne perdit pas alors l'usage de ses sens! Non, il n'en fut pas ainsi; car son divin Fils, qui provoquait dans son âme ces élans d'allégresse, donnait lui-même à son corps les forces qui lui étaient nécessaires pour qu'elle pût continuer son office de mère, le servir encore et, après l'avoir retrouvé, le reconduire à Nazareth.

Méditez avec soin la modestie de la sainte Vierge en cette circonstance. Ayant enfin retrouvé son Fils dans le Temple, au milieu des Docteurs, elle contient sa joie et ne pousse pas un cri. Elle se garde bien d'interrompre la conférence des Docteurs et n'interpelle point le saint Enfant-Jésus qui les interroge ou leur répond. Mais, toujours modeste et sage, elle se tient en silence et, ravie elle-même d'admiration, elle écoute les enseignements que donne son divin Fils jusqu'à ce qu'il quitte l'assemblée et vienne lui-même auprès d'elle. Cette heureuse mère le reçoit alors avec la plus vive tendresse, sans lui laisser entrevoir les violentes émotions qui avaient agité son âme et sans lui faire le plus léger reproche. Car elle savait qu'il n'y avait aucune faute de la part du saint Enfant. Mais, frappée d'étonnement et le cœur plein

d'une joie d'autant plus grande que sa douleur avait été plus amère, elle s'adresse à lui de sa voix la plus douce : « Mon Fils, lui dit-elle, pourquoi avez-vous agi de la sorte à notre égard? » c'est-à-dire : « Quel motif avez-vous eu pour nous donner tant de chagrin, à votre père nourricier et à moi, votre mère? Pourquoi nous avez-vous quittés, pourquoi vous êtes-vous éloigné à notre insu? Oh! cher enfant, vous qui êtes tout notre trésor et toute notre joie! « Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés. » Par respect pour saint Joseph, son mari, la sainte Vierge parle de lui avant de parler d'elle-même : « Votre père, dit-elle, votre père et moi nous vous cherchions, le cœur rempli de tristesse; » c'est-à-dire : « Tout désolés et l'âme enveloppée des ténèbres de la douleur, nous cherchions Celui qui fait notre vie; nous cherchions ce doux Soleil qui s'était dérobé à nos regards; accablés de chagrins, nous cherchions l'objet de notre joie qui nous avait délaissés. Pourquoi donc, ô mon Fils, lumière de nos yeux, consolation de notre vie, doux enfant plus cher à nos cœurs que la vie elle-même, pourquoi nous avez-vous quittés? Souvenez-vous, ô doux Seigneur, souvenez-vous de notre tendresse et de notre dévouement pour vous; n'oubliez pas les soins affectueux que nous vous avons donnés et la vive compassion qui a ému nos âmes lorsque nous vous avons vu, sous nos yeux, faible petit enfant né d'une femme pauvre et plus pauvre encore que son indigente mère; lorsque, dévorés d'inquiétude, nous avons fui avec vous pour échapper à Hérode; lorsque, exilés, manquant de tout et partout inconnus, nous vous avons nourri dans la terre d'Égypte; daignez vous souvenir enfin qu'aujourd'hui encore nous ne vivons que pour vous. Pourquoi donc, ô mon Fils, pourquoi vous a-t-il plu d'ajouter encore à toutes nos douleurs? Ah! sans doute nous pensons bien que vous avez une juste raison pour agir de la sorte et vous tenir loin de nous pendant trois jours. Mais, en ce moment, je vous en prie, délivrez-nous de toute inquiétude et dites-nous le motif qui vous a poussé à vous séparer de nous et à demeurer dans ces lieux où nous venons vous chercher. Vous aurai-je délaissé? Ai-je été négligente à vous donner mes soins? Ai-je oublié mes devoirs de mère? Vous ai-je fait de la peine? Je ne le sais pas; dites-le moi. Je suis là immobile, ébahie. Parlez,

parlez, mon Fils. Je me déssole, consolez-moi; je tremble, rassurez-moi; et, pour que vous me parliez mieux et que vous me voyiez bien : « Me voici : *Ecce, ego, etc.* — C'est moi, moi qui vous cherche, » etc. Ainsi parlait à son Fils cette très-douce Mère, en versant, je n'en doute pas, des larmes abondantes.

VI.— Considérez avec soin la réponse que Jésus fit à sa sainte Mère : « Pourquoi me cherchiez-vous ? lui dit-il ; ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses de mon Père ? » C'est-à-dire : « Ne savez-vous pas que mon royaume n'est pas de ce monde, que je suis d'en haut, que je descends du Ciel et que, par conséquent, je ne dois pas m'occuper des choses d'ici-bas, mais des choses du Ciel ? Pourquoi donc me cherchiez-vous parmi nos parents et nos connaissances, lorsque vous saviez que j'ai à travailler à la rédemption du genre humain, à cette grande affaire à laquelle il faut que je donne tous mes soins ? Je suis plein de respect pour les droits d'une mère ; mais, avant elle, je fais passer un Père, celui surtout qui est dans le Ciel. Vous pouviez donc croire que j'étais à mon œuvre, vous reposer dans cette pensée et ne pas me chercher avec tant de douleur. »

Méditez profondément cette manière d'agir de l'Enfant-Jésus. Lui qui, dans toutes les autres circonstances, s'était toujours montré excessivement respectueux pour Marie et Joseph, leur parle aujourd'hui avec une grande autorité, comme étant au-dessus d'eux. Et, en effet, il leur était bien supérieur, mais il ne leur avait jamais adressé la parole avec tant de liberté. Par cette liberté exceptionnelle de son langage, il donne en la personne de ses bons parents de très-sages leçons à tous ceux qui ont des enfants ou qui sont chargés d'élever la jeunesse ; il leur enseigne qu'on ne doit pas considérer les liens du sang lorsqu'il s'agit de l'œuvre de Dieu. Déjà donc était venue l'heure où il commençait à mettre en pratique ce qu'il enseigna plus tard, en disant : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi <sup>1</sup>. » Le Sauveur Jésus voulut donc, dès ses plus jeunes années, apprendre aux enfants à tempérer les tendresses de la chair, ou à préférer toujours l'amour de Dieu à l'affection de leurs

<sup>1</sup> St. Matth., x.

proches. Car il n'y a pas dans l'assemblée des Chrétiens de fléau plus funeste qu'un attachement déréglé, qu'une excessive tendresse pour les parents. C'est ce qui fait que certaines Églises sont dans un état déplorable, et qu'il arrive des scandales affreux. Aussi, lorsque plus tard une femme lui adressa cette louange : « Bienheureux le sein qui vous a porté ! » Jésus s'empressa-t-il de répondre : « Bien plus heureux encore ceux qui entendent la parole de Dieu ! » Et, dans une autre circonstance, comme on lui disait : « Voici votre Mère et vos frères qui sont dehors et qui vous cherchent, » il répondit sévèrement : « Qu'est ma mère et que sont mes frères ? » C'était afin de nous apprendre à n'avoir pas trop d'égards pour nos parents, quand il s'agit de l'Homme-Dieu.

Admirez encore ici la modestie de la sainte Vierge. Elle n'objecte rien aux paroles de son Fils, quoiqu'elle n'eût pas saisi parfaitement le sens de sa réponse. C'est ainsi que l'Évangile le rapporte : « Et ses parents, dit-il, ne comprirent pas ce qu'il leur dit. » Ce n'est pas qu'ils eussent oublié que cet Enfant était le Rédempteur et le Docteur par excellence que Dieu le Père avait envoyé dans le monde. Mais voulait-il déjà, dans un âge aussi tendre, commencer à s'acquitter de la mission qu'il avait reçue ? Allait-il bientôt les quitter pour vaquer activement à la prédication de son Évangile ? C'est ce qu'ils ne savaient pas, et ils ignoraient complètement aussi de quelle manière et dans quel ordre il avait résolu de traiter les affaires de son Père.

VII. — Contemplez ensuite la soumission dont le Christ nous donne l'exemple par son obéissance et son humilité : « Et il leur était soumis, » dit la sainte Écriture. Quel est celui qui se soumettait, et à qui donc obéissait-il ? Un Dieu soumis à des hommes ! Admirable obéissance du Sauveur ! Incomparable humilité du Fils de Dieu ! Quoi de plus merveilleux, quoi de plus fort pour terrasser l'orgueil de l'homme que de voir le saint Enfant-Jésus, le Seigneur du Ciel et de la terre, soumis en tout non-seulement à son Père éternel, mais encore à Joseph, un modeste charpentier, et à Marie, sa Mère, une femme sans fortune ! Il sert ces bons parents comme le dernier des domestiques, et passe trente années dans une vie si obscure et si modeste

qu'il n'est regardé de tous que comme le fils d'un charpentier et charpentier lui-même.

VIII. — Les devoirs dont le Seigneur Jésus s'acquitta à l'égard de ses parents se rattachent à trois chefs : il les aima, travailla pour eux et leur enseigna sa céleste doctrine.

Il les aima. En effet, saint Vincent, l'un de nos Pères, nous dit dans ses *Sermons* que l'Enfant-Jésus aidait ses parents dans leurs travaux domestiques. Ainsi, il apportait à la maison de l'eau, du pain, du vin, du bois et toutes les autres choses qui sont nécessaires à la vie. Enfin, il était à leurs ordres comme un petit serviteur tout empressé, toujours joyeux, et toujours plein d'un affectueux respect et d'une profonde humilité. O spectacle digne des hommes et des Anges !

Il travailla pour eux. Comme saint Joseph, son père nourricier, était un charpentier, l'Enfant-Jésus l'aidait à couper du bois, lui prêtait ses jeunes forces pour relever de lourdes pièces, et quelquefois il maniait la scie avec lui. Saint Justin ajoute que, pour apporter quelques soulagemens à leur pauvreté commune, le Sauveur faisait lui-même des jougs et des charrues. C'est pourquoi, saisis d'admiration pour sa doctrine, les Juifs s'écriaient : « N'est-ce pas le fils du charpentier, l'enfant de Marie ? » Ils parlaient de la sorte, parce qu'ils savaient qu'il avait exercé le métier de charpentier et n'avait jamais fréquenté les écoles. Aussi, tout surpris de la sagesse qui éclatait en lui, ils disaient : « Mais comment donc sait-il les saintes Écritures, lui qui ne les a jamais apprises ? »

Jésus, enfin, instruisit ses parents. Il leur enseigna la connaissance des célestes mystères. Saint Vincent, que j'ai déjà cité, raconte dans son *Sermon sur l'Assomption de Marie*, que cette auguste Vierge, comme plus tard sainte Madeleine, s'asseyait souvent aux pieds de Jésus, l'écoutant avec respect et provoquant toujours de nouvelles révélations. Saint Joseph, lui aussi, agissait de la sorte. Dès lors, figurez-vous quels devaient être l'ordre, la piété, le recueillement, la frugalité, la modestie, la paix et les douces joies qui régnaient dans

<sup>1</sup> St. Marc., vi. — <sup>2</sup> St. Jean, vii, 15.

cette sainte Famille, lorsque Marie et Joseph s'entretenaient de choses divines, avec un Dieu revêtu de notre chair, lorsque, avec lui, ils s'asseyaient à leur table frugale, avec lui vauquaient à la prière et ne le quittaient jamais d'un pas ! Quelle ineffable joie, quelles suaves consolations devaient éprouver Marie et Joseph lorsqu'ils se tenaient devant ce propitiatoire de la sainte humanité du Christ comme deux Chérubins immobiles, l'œil ravi, absorbés dans la contemplation, ne pouvant saisir l'immense étendue de l'amour et de la bonté de Dieu pour les hommes ! Ces doux rapports de famille, continués si longtemps et d'une manière aussi intime, furent pour l'un et pour l'autre le comble du bonheur. Et plus de temps passaient-ils en la compagnie du Christ, plus abondants étaient les biens célestes, plus suaves les joies qui venaient inonder leur âme. Oh ! quelle allégresse pour eux, lorsqu'ils avaient dans leur demeure la source de tout bien, un Dieu-homme, Créateur et Sauveur du monde entier ! Un seul de ses regards les remplissait d'un bonheur ineffable ; ses entretiens si doux avaient pour eux un charme sans égal, et les initiaient à tous les principes de la céleste doctrine. Comme leur cœur débordait de joie, lorsqu'ils voyaient Celui qu'ils aimaient avec tendresse, Celui qu'ils savaient être le Créateur de l'univers, vivre avec eux dans l'indigence, partager leur modeste repas, avec eux prolonger ses prières bien avant pendant la nuit, avec eux travailler de ses mains pour gagner le pain de chaque jour, et leur enseigner avec un langage affectueux tout ce qu'ils désiraient savoir ! Aussi, ils ne s'entretenaient presque jamais qu'avec ce précieux Enfant, qu'ils aimaient eux-mêmes plus que leur vie. — C'est pourquoi, ô mille fois heureuse Mère, au nom de la joie immense dont vous combla si longtemps l'aimable compagnie, la douce intimité de votre divin Fils, nous vous en prions, nous vous en conjurons, faites que Jésus soit l'unique objet de nos pensées et de notre sollicitude. Qu'il soit notre espérance, notre consolation et notre joie ; qu'il soit notre appui dans l'adversité comme au sein du bonheur ! Que nous l'ayons toujours présent à notre esprit, qu'absent il soit l'objet de toutes nos recherches et que nous l'entourions de la plus vive tendresse quand il est avec nous. Que tous nos soupirs, que tous nos vœux ne tendent que vers lui, soit qu'il nous réjouisse par



ses divines consolations, soit qu'il nous conduise dans les pénibles sentiers de l'épreuve. Nous vous le demandons, ô Vierge très-sainte, au nom de la douleur dont la perte de Jésus a déchiré votre âme pendant trois jours. Nous vous en prions au nom de la joie qui a dilaté votre cœur, lorsque vous avez retrouvé à Jérusalem ce doux Enfant que vous aviez perdu, lorsqu'il vous fut donné de le serrer encore dans vos bras et de le ramener avec vous. Nous vous en conjurons, faites que, nous aussi, nous trouvions votre Fils, Notre-Seigneur; que son absence soit pour nous un deuil, que sa présence nous comble de bonheur, que notre cœur soit à lui sans retour, et qu'il ne permette pas que nous nous égarions après les vanités du monde. Ainsi soit-il.

---

## II<sup>e</sup> PARTIE DU SAINT-ROSAIRE

---

### MYSTÈRES DOULOUREUX

Premier mystère, Prière de Jésus au Jardin des oliviers; deuxième mystère, la Flagellation; troisième mystère, le Couronnement d'épines; quatrième mystère, le Portement de la Croix; cinquième mystère, le Crucifiement.

### 340<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### DE LA MÉDITATION DU PREMIER MYSTÈRE.

**SOMMAIRE.** — 1. Derniers adieux de Jésus à sa Mère. — 2. Jésus au Jardin des oliviers. — 3. C'est pour nous qu'il s'attriste, qu'il se trouble, et soutient dans son cœur les plus rudes combats. — 4. Prière de Jésus et circonstance de cette prière. — 5. Une sueur de sang inonde le corps du Sauveur. — 6. Un Ange descend du Ciel et vient le consoler. — 7. Jésus revient auprès de ses Apôtres et les trouve endormis. — 8. Arrivée de la troupe qui vient pour s'emparer de lui. — 9. Douceur admirable de Jésus à l'égard du traître Judas. — 10. Jésus est garrotté et ramené dans la ville. — 11. Ce qui se passait alors dans l'âme de la très-sainte Vierge. — 12. Annonce de l'emprisonnement de Jésus.

Le premier mystère douloureux nous représente l'agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Jardin des oliviers. Ce doux Sauveur se trouble, tremble et pâlit d'effroi; son âme est remplie de tristesse, inondée d'amertume et plongée dans le plus profond abattement. Tel est le tableau navrant que ce mystère nous met sous les yeux; pour le bien méditer considérez ce qui suit :

I. — Méditez les tristes et douloureux adieux que le Sauveur Jésus fit à Marie lorsqu'il la quitta pour aller à Jérusalem célébrer la dernière Pâque avec les disciples et qu'il fit connaître à cette Mère bénie tout ce qui allait lui arriver. Il est vrai que les saints Évangélistes ne nous en parlent pas, mais tous les auteurs contemplatifs n'ont qu'une seule voix pour nous rappeler cette scène attendrissante.

Et, en effet, si le Saint-Esprit prédit à saint Paul que dans la ville de Jérusalem il serait chargé de fers, jeté dans un cachot et cruellement persécuté pour le nom de Jésus<sup>1</sup>, pourquoi n'admettrions-nous pas cette pieuse croyance que le Fils de Dieu fit connaître à sa très-douce Mère les douleurs qui déchireraient son âme dans le cours de sa Passion? Toutefois, pendant que ce tendre Fils découvrait à sa Mère les tourments qu'elle allait endurer, il avait soin d'exposer à ses yeux la volonté divine à laquelle cette douce Vierge s'était toujours soumise avec une merveilleuse docilité; de cette manière, il tempérerait un peu la cruelle douleur dont il navrait son cœur maternel. Malgré cela cependant, l'auguste Marie éprouva dans son âme des tortures effroyables. L'amour et l'obéissance se partageaient son cœur et se livraient un douloureux combat. D'un côté, la chair luttait avec effroi; de l'autre, l'esprit toujours ferme était prêt à obéir. Sa tendresse de mère repoussait avec horreur le supplice de son fils, mais sa volonté, parfaitement soumise à celle de Dieu, se résignait humblement et ne laissait pas échapper un murmure. Une immense douleur et une céleste paix se trouvaient en même temps dans son cœur immaculé. — Mais il vaut beaucoup mieux faire partager à notre âme cette profonde amertume que d'employer beaucoup de mots pour essayer de la dépeindre. C'est pourquoi j'abandonne ce sujet à vos méditations.

II. — Suivez en esprit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, le deuil dans l'âme et accablé de tristesse, franchit le seuil fatal du Jardin de l'agonie. « Il vint, dit l'Évangile, à la montagne des Oliviers où se trouvait un jardin. » Voyez comme, poursuivi, chassé par les crimes des hommes ce doux enfant de Marie, semblable au plus gracieux des faons de biche, se réfugie sur la montagne. « Les cerfs habitent, dit la sainte Écriture, sur les plus hauts sommets. » Pour se baigner dans les flots de son sang et de sa sueur héroïque, il franchit les collines, bondit sur la montagne et monte à la mort avec des transports de joie, afin que dans son trépas nous retrouvions la vie et que ses larmes salutaires nous rendent la santé.

<sup>1</sup> *Actes des Apôtres, xx.*

Considérez le jardin dans lequel entre le Sauveur. Ce n'était pas un jardin de délices comme celui dans lequel Adam commit son péché. C'était, hélas ! le jardin des douleurs, de la tristesse et des tortures de l'âme. Le jardin où fut placé Adam lui donna des fleurs, des lis, des roses et des fruits de toute espèce; celui-ci n'a pour le Sauveur que les ronces et les épines de la tribulation, des tortures et des angoisses du cœur. Jésus se hâte d'arriver à ce jardin, afin d'y commencer l'œuvre tant désirée de la Rédemption du monde. C'est dans l'endroit même où le genre humain avait contracté ses douloureuses infirmités, que ce céleste médecin va préparer ses remèdes infailibles afin que la vie rejaillit de la source même qui avait donné la mort. C'est dans un jardin que le premier Adam pécha et perdit tous les hommes; c'est dans un jardin aussi que le second Adam offre les prémices de notre rédemption.

Recueillez-vous et regardez des yeux de votre esprit les remèdes que ce Médecin du Ciel prépare ici pour notre salut. C'est la douleur, la tristesse, l'effroi; c'est un profond abattement, c'est la prière, c'est la sueur de sang. « Il commença, dit saint Matthieu<sup>1</sup>, à s'attrister et fut saisi d'une grande affliction. » Saint Marc<sup>2</sup> s'exprime ainsi : « Il s'abandonne à la crainte et son âme est abattue. » Et saint Luc<sup>3</sup> : « Prostré à genoux, il priait avec ferveur<sup>4</sup>, et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre. »

III. — C'est pour vous, âme fidèle, que le Sauveur éprouve une aussi vive douleur; c'est pour vous qu'il s'attriste, c'est à cause de vous qu'il est saisi de langueur et d'effroi, à cause de vous qu'il tombe dans un profond abattement. C'est pour vous qu'il prie et c'est pour vous que ruisselle la sueur de sang qui l'inonde.

1° C'est pour vous qu'il se désole. « Le Christ, dit saint Thomas, ne s'affligea pas seulement de la perte de la vie corporelle, il s'affligea surtout des péchés de tous les hommes. » Et cette douleur en Notre-Seigneur Jésus-Christ surpassa de beaucoup toute la contrition que nous pouvons avoir, soit qu'elle nous vienne des peines dues au péché, ou de sa laideur considérée en elle-même. Et il en était ainsi, parce que,

<sup>1</sup> XXVI, 37. — <sup>2</sup> XIV, 33. — <sup>3</sup> XXII, 41. — <sup>4</sup> XXII, 44.

en notre divin Maître, cette douleur procédait d'une plus haute sagesse et d'une plus grande charité, motifs qui augmentent de beaucoup les sentiments de contrition, et encore parce que Notre-Seigneur se désolait en même temps et de la malice et de la laideur de tous les péchés du monde, selon cette parole d'Isaïe<sup>1</sup> : « Il a vraiment porté lui-même toutes nos douleurs. » Si cet auguste Rédempteur ne s'était pas affligé pour nous, la douleur qui nous vient de nos péchés serait inutile et vaine, tandis qu'elle est maintenant souverainement efficace pour les effacer. « Si le pécheur fait pénitence, dit le Seigneur, je ne me souviendrai plus des iniquités dont il s'est rendu coupable<sup>2</sup>. » Et la raison, c'est parce que les douleurs de Jésus-Christ donnent à la pénitence toute son efficacité.

2° C'est pour vous que la tristesse l'accable. Jésus repassait en son esprit l'odieuse perfidie et l'horrible ingratitude du peuple juif qui ne l'a pas reconnu pour le Messie, mais qui l'a au contraire repoussé avec une méchanceté sans égale. Déjà il entendait ce cri insultant : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! A bas, à bas celui-ci ! crucifiez-le<sup>3</sup> ! » Il prévoyait aussi l'infâme trahison de Judas, la fuite de ses disciples, le reniement de saint Pierre, la part que sa tendre Mère prendrait à ses souffrances, et tout cela remplissait son cœur d'une immense tristesse. Il s'affligeait surtout de l'aveuglement de tant d'hommes, car il voyait déjà qu'un grand nombre d'entre eux ne seraient que des ingrats et que parmi ces chrétiens pour lesquels il allait, le lendemain et cette nuit-là même, répandre tout son sang, beaucoup ne retireraient aucun fruit de sa douloureuse passion et s'obstineraient avec une incroyable perversité à négliger le remède souverain qu'il préparait contre la mort éternelle. Aussi ce doux Sauveur pouvait-il répéter avec raison ces paroles du Psalmiste : « De quelle utilité sera mon sang lorsque je serai descendu dans la tombe<sup>4</sup> ? » C'est-à-dire : « Quel avantage aurez-vous, ô perfide et misérable Chrétien, à ce que j'endure pour vous tant d'horribles tourments et que je meure pour vous sur une croix infâme, si vous méprisez les fruits de ma Passion et si par vos péchés vous me crucifiez

<sup>1</sup> LIII, 4. — <sup>2</sup> Ézéchiel, XVIII, 21, 22. — <sup>3</sup> St. Jean, XIX, 15. — <sup>4</sup> Ps. XXIX, 11.

encore? » C'est donc pour vous, âme chrétienne, que le Sauveur s'attriste, parce qu'il voit que vous ne voulez point vous repentir de vos fautes, fuir le mal, faire le bien, amender votre vie et enfin vous dépouiller du vieil homme. C'est pour vous, dirai-je encore, pour vous qu'il s'attriste, parce qu'il voit que vous courez vous précipiter dans les flammes de l'Enfer, et que vous travaillez à votre mort. Oh ! détestable ingratitude ! déplorable folie ! serez-vous sourd à ma parole, Chrétien ? passerez-vous d'un pied léger à travers ces considérations ? osez-vous ne faire aucun cas de l'amère tristesse dont Jésus est accablé ? O pécheur ingrat ! votre Sauveur est à cause de vous triste jusqu'à la mort, mais, croyez-moi, vous vous attristerez à votre tour lorsque dans les flammes de l'Enfer vous expierez votre ingratitude dans les tourments d'une éternelle douleur, à moins que déjà vous n'ayez partagé l'affliction que le Sauveur a endurée pour vous. Votre âme sera triste jusqu'à la mort, parce que cette tristesse ne finira jamais. Laissez-vous donc toucher, âme fidèle, et compatissez aux angoisses de votre divin Époux que la tristesse accable.

3° C'est à cause de vous que Jésus s'abandonne aux langueurs du découragement. « Pourquoi, demande saint Augustin <sup>1</sup>, le Christ, dans le Jardin des oliviers, a-t-il été troublé en face de la mort ? C'est parce qu'il a voulu, en les partageant, nous consoler de nos infirmités et de notre faiblesse ; c'est afin que le pécheur, qui, sur le point de mourir, se trouble en voyant la multitude et l'énormité de ses crimes, ne se croie pas réprouvé pour cela et ne se jette point dans l'effroyable abîme du désespoir. » Saint Ambroise <sup>2</sup> s'exprime ainsi : « C'est pour moi que s'est désolé Celui qui ne trouvait en sa personne aucun sujet de larmes, il semble renoncer pour un instant aux privilèges de sa divinité, et se laisse envahir par les douloureuses langueurs qui sont le propre de ma faiblesse ; il veut lui-même éprouver ma tristesse pour me faire partager sa joie. »

4° C'est à cause de vous que Jésus pâlit d'effroi. La mort qui l'attendait, cette mort ignominieuse et si infâme entre deux scélérats, se présentait à son esprit. Les chaînes, les fouets, les verges, la couronne

<sup>1</sup> Lib. *Prænost.* — <sup>2</sup> Liv. X sur *Saint Luc.*

d'épines, les clous, la lance, la croix, se dressaient alors devant ses yeux ; tourments affreux, outrages de toute espèce, coups et blessures innombrables, sans mesure ni merci ; il voyait tout, jusque dans les moindres détails, et ce spectacle le consternait et le remplissait d'effroi ; mais ce qui l'épouvantait bien plus encore c'était la sévérité de la Justice divine à laquelle il avait voulu se soumettre pour effacer nos péchés ; il n'ignorait pas que c'était à cause des crimes de son peuple que la colère de Dieu allait se décharger sur lui ; il voyait parfaitement tout ce qu'il y a d'exécration et d'horrible dans ce monstre qu'on appelle le péché, et savait combien il est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant. Il est dit dans l'histoire qu'un homme ayant été condamné à subir le lendemain la peine capitale, son émotion fut si grande que tous les cheveux de sa tête blanchirent en une seule nuit. Ainsi, repassant en lui-même cette sentence de mort que le péché a montrée horrible et que la justice impitoyable de Dieu a portée contre lui, notre doux Sauveur tremble de tous ses membres, s'épouvante et pâlit. « Il commença, dit l'Évangile, à se troubler et à pâlir. *Cœpit tædere et pavere.* » Mais ce n'était pas pour lui, ô pécheur ! c'était pour vous qu'il tremblait, pour vous qu'il pâlisait. Tête auguste d'un corps mystique, il a voulu souffrir pour les membres malades. Héroïque médecin, il a pris lui-même l'amer breuvage qui devait guérir nos infirmités ; chef de la sainte milice, il a fait passer en lui l'effroi des combattants, et, Père le plus tendre, il a recueilli dans son cœur toutes les peines de ses enfants pour leur acquérir la santé, la force de l'âme, la constance, la paix et la plus douce tranquillité. Le Saint des Saints tremblait et pâlisait pour le pécheur, l'innocent pour le coupable. Et l'homme criminel n'est pas épouvanté par la mort éternelle, il ne la craint ni ne la fuit ! Insensé ! oh ! vous pâlirez un jour ! vous serez saisi d'effroi lorsque vous verrez les supplices affreux préparés pour vos crimes. Oh ! Seigneur Jésus, je vous en conjure, que cette crainte qui s'empara de votre cœur me soit un bouclier impénétrable contre les terreurs que l'ennemi de mon salut voudrait jeter dans mon âme à l'heure de la mort. Avec vous, maintenant, j'ai horreur du péché ; je redoute les tourments éternels et les supplices de l'Enfer me font pâlir d'effroi ; faites qu'à l'heure de ma mort je puisse

me présenter avec confiance devant vous et recevoir à votre Tribunal une sentence favorable.

5° C'est à cause de vous que Jésus tombe dans un profond abattement. Dans les âmes qui mettent obstacle aux grâces et à la miséricorde du Seigneur, l'abattement, le dégoût sont le premier pas vers le suicide et le premier motif qui pousse au désespoir. Aussi tout ce qu'il y a d'amertume dans cet état de l'âme, notre très-doux Sauveur a voulu le savourer, afin de relever notre espérance, de dissiper les craintes qui souvent nous poussent au désespoir et de remplir nos cœurs de bonheur et de joie.

IV. — C'est pour vous que Jésus prie. Recueillez, âme fidèle, et considérez avec soin les apprêts et les circonstances de la prière du Sauveur : 1° il se sépare de ses Apôtres ; 2° il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre ; 3° il prie à genoux ; 4° il tombe la face contre terre, 5° et redit par trois fois la même prière.

1° *Il se sépare de ses Apôtres.* — Mais c'est en leur faisant voir l'amour qu'il a pour eux. Il s'arrache à eux : *avulsus est*, comme l'arbre puissant qu'un tourbillon enlève s'arrache à ses racines. C'est une amère douleur quand deux amis se quittent, et elle est bien cruelle sans doute la séparation de deux époux qui s'aiment, mais cela n'est rien si vous considérez la tendre affection que notre Rédempteur avait pour ses disciples. Il s'arrache à eux : *avulsus est*. Cette expression nous montre combien son amour s'était enraciné dans les cœurs.

2° *Il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre.* — Il nous apprend ainsi que c'est dans la solitude et le silence que nous devons vaquer à la prière et à la méditation. Lorsque les Saints, nos pères dans la foi, voulaient prier, ils se retiraient loin des bruits du monde et cherchaient des lieux déserts : « J'ai pris la fuite, disait David, je me suis éloigné et j'ai demeuré dans la solitude <sup>1</sup>. » Les anachorètes ont imaginé des choses étonnantes afin de mieux prier. L'un se tint pendant plusieurs années debout au sommet d'une colonne ; l'autre vécut vingt ans loin de toute compagnie. Celui-ci garda pendant sept ans un silence absolu, et celui-là passa toute sa vie dans une caverne étroite dont il ne sortit jamais. Sainte Catherine de Sienne, au milieu du tumulte et de tous

<sup>1</sup> Ps. LIV, 8.



les bruits du monde, se faisait dans son cœur comme une solitude et un silencieux désert.

3° *Jésus prie à genoux.* — Considérez en cela la grande humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui devant qui tout genou fléchit dans les cieus, sur la terre et dans les Enfers, il se prosterne lui-même à deux genoux dans la poussière. Déplorez en même temps le sot orgueil de ceux qui, craignant de salir leur vêtement, ne fléchissent à peine qu'un seul genou dans le temple. Et vous, fidèle imitateur du Christ, prenez l'habitude de prier toujours à deux genoux. C'est ainsi qu'à l'exemple de son divin Maître l'Apôtre saint Barthélemy se prosternait deux cents fois chaque jour. L'Apôtre saint Jacques le Mineur avait tellement l'habitude de cette posture que ses genoux s'étaient endurcis et s'étaient comme garnis d'épaisses callosités. Saint Antoine priait souvent ainsi pendant deux jours et pendant deux nuits entières, et saint Paul l'anachorète était tellement habitué à prier à deux genoux que c'est à genoux même qu'il rendit son âme à Dieu.

4° *Jésus tombe la face contre terre.* — Ce n'est pas assez pour ce doux Rédempteur de fléchir les genoux ; il se prosterne encore sur la face et tombe à terre comme accablé sous un pesant fardeau. Il était bien lourd, en effet, le fardeau qui pesait sur lui, car il était chargé des crimes de tous les hommes. « Le Seigneur, dit la sainte Écriture, a placé sur lui toutes nos iniquités. » Qui ne sait que le passé est un poids écrasant et que ni le Ciel, ni la terre, ni la mer ne peuvent le porter ? Non, le Ciel ne supporta pas le crime des Anges rebelles, ni la terre la révolte de Coré et de ses compagnons, ni la mer la désobéissance de Jonas. O fardeau au-dessus de toutes forces, qui fait tomber Dieu lui-même du Ciel dans une crèche, et jette par terre dans les étreintes de l'agonie le géant le plus fort !

Il se prosterne la face contre terre, comme saisi de honte. Sans doute il était lui-même innocent et pur, mais il tenait la place de tous les pécheurs de l'univers, et, tout confus, il se voile la face pour se présenter en suppliant au Tribunal de son Père. Il semble lui tenir ce langage : « O mon Dieu, je suis couvert de confusion, je rougis de honte, je n'ose pas lever mon front vers vous, car je suis chargé des iniquités de tous les hommes. »

Il se prosterne à terre comme pour la baiser et lui rendre grâce de ce qu'elle a fourni les instruments qui vont servir à cette passion après laquelle il soupire ardemment. Il semble lui dire : « O terre ! je te rends grâce, car les cordes dont je vais être lié, les épines qui me couronneront, le roseau que l'on mettra dans mes mains comme un sceptre ridicule, c'est toi qui les a fournis, c'est de ton sein qu'est sorti le fer dont on a fait les clous et qui perceront bientôt mes mains, mes pieds et mon côté ; et le bois de cette croix sur laquelle on me clouera, c'est toi qui l'a produit. »

Il se prosterne à terre comme pour la bénir. Il avait autrefois lancé contre elle les anathèmes de sa malédiction : « La terre, avait dit le Seigneur à Adam, sera maudite sous ton travail. » Mais, aujourd'hui, les feux de sa colère sont tombés, et il bénit et sanctifie la terre par le précieux contact de son auguste visage.

Il se prosterne à terre comme pour recevoir la couronne du triomphe qu'il remporte sur ses ennemis. Les généraux qui reviennent vainqueurs s'inclinent dans l'attitude de la prière pour qu'on ceigne leur front des lauriers de la victoire. Ainsi notre Rédempteur, au début du combat, se prosterne pour recevoir la couronne d'une victoire certaine. Junius Brutus baisa la terre pour obtenir le sceptre des Romains, car l'oracle l'avait promis à celui qui, le premier, embrasserait sa mère. Le Christ, qui doit régner sur l'univers, baise aussi la terre et reçoit aussitôt le souverain pouvoir<sup>1</sup>. « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée sur la terre et dans les cieux<sup>2</sup>. »

5° Il redit trois fois la même prière, parce qu'il s'adresse à la sainte Trinité et parce qu'il prie pour trois sortes de personnes. Et d'abord, pour lui-même, il demande d'échapper aux tortures de la Passion, si telle est la volonté de Dieu. Il prie ensuite pour ses disciples afin

<sup>1</sup> Cette comparaison semblera forcée et d'assez mauvais goût. — Qu'y a-t-il de commun entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et Junius Brutus ? Notre auteur mêle souvent des faits historiques à l'exposition des choses saintes, et il a raison en principe. Les saints Pères, à l'exemple de saint Paul, l'ont fait dans leurs écrits avec une sage modération. — Mais ici il y a abus. — Nous invitons les jeunes ecclésiastiques qui liront ces Conférences, à se tenir en garde contre cet excès répréhensible, et à ne pas prendre ici notre auteur pour modèle. (*Note du Traducteur.*)

<sup>2</sup> St. Matth. xxviii, 18.

qu'ils n'aient point à souffrir, et que, scandalisés par ce qui va se passer, ils ne tombent pas dans l'endurcissement, afin que saint Pierre fasse pénitence et ne persévère point dans son infidélité. Enfin, il prie pour tous les fidèles, afin que le calice de sa Passion parvienne jusqu'à eux et leur soit avantageux.

V. — C'est pour vous qu'une sueur de sang ruisselle sur son corps. Oh ! merveilleux remède ! qui donc a jamais rien vu de pareil ? qui donc a jamais ouï dire que, pour soulager celui que la fièvre tourmente, un médecin ait pris lui-même une potion sudorifique, qu'il ait ainsi rendu la santé à son malade ? Jésus ! le voilà bien notre céleste médecin, celui qui disait de lui-même : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais ceux qui sont malades<sup>1</sup>. » Oh ! très-doux Rédempteur, d'où venait à votre âme cette crainte si grande ? d'où lui venait cette anxiété si profonde qui produisit en vous une telle sueur ? La violence de sa douleur, de son chagrin et de son effroi, fut si grande que le cœur de Jésus en fut réduit à l'extrême détresse et qu'une sueur de sang inonda tout son corps. Toutefois la volonté de Jésus ne se laisse ni vaincre ni abattre par ces vives angoisses ; il désirait toujours la mort pour le salut du genre humain. Il y eut alors dans l'âme du Sauveur un terrible combat, une lutte suprême entre les sens et la volonté. Sa nature sensible repoussait la mort avec horreur ; elle était saisie d'effroi et toute désolée. La crainte ramenait avec une violence inouïe tout le sang vers le cœur pour le raffermir, et l'amour avec une égale impétuosité le repoussait dans les membres ; enfin, l'amour triompha de la crainte, mais ce ne fut pas sans verser beaucoup de sang. Il remporta une douloureuse victoire dont cette merveilleuse sueur fut le sanglant témoignage.

Jésus, enfin, voulut transpirer du sang, afin de nous guérir nous-mêmes par cette héroïque sueur. Il est une espèce de serpent qu'on appelle *Hémoroïs*, à cause du flux de sang que sa morsure produit. Lucain en fait mention dans son *Histoire des guerres civiles*<sup>2</sup>. Si ce serpent vient à mordre quelqu'un, sa bave empoisonnée, son venin

<sup>1</sup> St. Matth., ix, 12. — <sup>2</sup> Liv. IX.

mortel produisent dans le sang une effroyable révolution, l'agitent avec violence dans toutes les veines et le font jaillir de tous les pores du corps qui en est bientôt tout souillé. Ce serpent, c'est le péché. « Fuyez devant le péché, dit l'Esprit-Saint, comme en présence du serpent <sup>1</sup>. » Cette cruelle, cette horrible couleuvre mordait, déchirait, torturait le divin cœur de Jésus, lorsque ce doux Sauveur contemplait comme dans un miroir tous les péchés que les hommes ont commis, tous ceux qu'ils commettent et qu'ils commettront encore jusqu'à la fin du monde. Et c'est pourquoi le sang décollait sur son corps et ruisselait jusqu'à terre. Figurez-vous un homme à la poitrine entr'ouverte, un homme dont les entrailles et le cœur, mis à nu, sont mordus en tout sens par d'horribles serpents qui s'y attachent et font endurer à ce malheureux d'effroyables tortures. Tel était alors l'état du cœur sacré de notre divin Maître. Tous les crimes dont les hommes se sont rendus coupables depuis le commencement du monde, tous ceux qu'ils commettront jusqu'à la fin des temps, Jésus les voyait dans son esprit comme dans un tableau vivant, et ce spectacle était pour son âme le tourment le plus affreux. C'était comme d'innombrables serpents qui mordaient, déchiquetaient son cœur et le torturaient horriblement. C'est pourquoi le sang inondait tous ses membres et s'échappait même avec abondance de tous les pores de son corps. « Il eut une sueur, dit l'Évangile, comme des gouttes de sang qui ruisselaient jusqu'à terre. » Elle était provoquée par la morsure de tant d'affreux serpents ! Saint Irénée, martyr, affirme que c'était des grumeaux de sang qui sortirent du corps de Jésus-Christ <sup>2</sup>. O cœur vraiment de pierre, cœur plus dur que le diamant, celui qu'une telle abondance d'un sang si précieux ne pourrait amollir. Seigneur Jésus, je vous en supplie, faites que je partage toutes vos angoisses et que je me désolle profondément de tous mes péchés. Vous êtes en agonie, Seigneur, vous répandez le sang en abondance pour effacer mes crimes, et moi je ne compatirai pas à vos douleurs ? Une sueur sanglante coule de tous vos membres, et moi je ne verserai pas une larme ? La source des consolations est tarie pour vous, et, dans

<sup>1</sup> *Ecclesiastique*, xxi, 2. — <sup>2</sup> Liv. III *contre les Hérétiques*.

cette lutte suprême, vous êtes comme englouti tout entier dans l'océan des tribulations les plus amères, et moi, j'irai courir encore après les joies de cette vie? Oh! non, loin, loin de moi, Seigneur, une pareille conduite! Je veux partager votre extrême détresse. Faites, ô doux Jésus, que votre agonie, que votre sueur de sang viennent à mon secours aux derniers jours de ma vie, qu'elles soient alors mon espérance, ma force et mon soutien! De toutes les parties de la Passion du Sauveur, son agonie et sa sueur de sang sont celles qui donnent aux âmes pieuses plus de consolations, de courage et de force. Saint Charles Borromée eut le bonheur de mourir en regardant un tableau qui représentait l'agonie de Jésus. Il était plongé dans une profonde contemplation de ce mystère, lorsque la mort vint emporter son âme tout inondée des plus suaves consolations. On raconte encore qu'une sainte abbesse, admirablement touchée de la Passion du Sauveur, mourut aussi en la méditant et s'envola vers les cieux pendant qu'on lui lisait le récit de cette divine agonie. Quel sublime et salutaire sujet de contemplation!

Redoublez d'attention, prêtez l'oreille et écoutez le Christ dans le jardin, priant avec ferveur et pour lui et pour vous. Voici sa prière : « Mon Père, si c'est possible, éloignez de moi ce calice. » « Mon Père ! » Quelle douce parole, comme elle respire la confiance! Mon Père, c'est moi! je suis votre Fils, ce Fils que vous engendrez de toute éternité et de votre substance même. Comme vous, éternel, votre égal, Dieu comme vous, ayant la même nature. Ce Fils, auquel par la bouche du prophète vous avez dit ces mots : « Vous êtes mon Fils bien-aimé; en vous j'ai mis toutes mes complaisances. » Le trouble s'est emparé de mon cœur et les terreurs de la mort sont tombées sur moi. C'est pourquoi je vous implore, abaissez sur votre Fils des regards favorables, car je suis, vous le savez, l'innocence en personne, le Saint des Saints, tel que je fus de toute éternité. Tous les tourments que je dois endurer cette nuit et demain, je les vois tous comme dans un miroir et dans leurs plus horribles détails. Déjà mon âme touche le bord de cette coupe si amère. « Oh! si c'est possible, Seigneur, faites que ce calice s'éloigne de moi. » Je sais que vous pouvez tout, et c'est pourquoi je me sou mets à votre sainte volonté. Sans doute la chair se ré-

volte et repousse la mort avec effroi, mais mon esprit est docile et prêt à obéir. Mon âme ne recule pas devant les horreurs du supplice et brûle même du désir de sauver le genre humain. « Que votre volonté soit faite ! » O Père éternel, si tels sont vos décrets, me voici, je livre mes pieds et mes mains aux cordes et aux clous, mes épaules aux verges et aux fouets, ma tête aux épines, mon côté à la lance et tout mon corps enfin aux plus cruelles tortures. « Que votre volonté soit faite ! » O amour, ô piété, ô dévotion admirables ! Jésus répète ainsi ces paroles : « Que votre volonté soit faite ! » afin de nous apprendre que nous devons être soumis en tout à la volonté divine. Il prie pour nous enseigner qu'il ne faut jamais nous abandonner au désespoir, quels que soient les malheurs qui viennent fondre sur nous.

VI. — Élevez vos regards et voyez l'Ange qui descend du Ciel pour consoler Jésus. De pieux auteurs pensent que ce fut l'Ange Gabriel revêtu d'un corps humain. Il s'approcha du Sauveur avec le plus profond respect et lui adressa la parole d'une voix remplie de la plus vive compassion. Écoutez-le : « O Roi du ciel et de la terre, dit-il, Dieu éternel, créateur de toutes choses, votre Père céleste vous a vu plongé dans cet abîme de douleur et de tristesse, tombé en agonie, la face contre terre et priant avec ferveur depuis de longues heures, et il m'a envoyé pour vous visiter et m'entretenir avec vous des grandes choses que de toute éternité vous savez mieux que moi. » O Fils de Dieu, Dieu et homme tout ensemble, adorable Jésus, souvenez-vous de ce décret immuable que, de concert avec le Père et le Saint-Esprit, vous avez porté de toute éternité au sujet de la rédemption du genre humain. Souvenez-vous que, de toute éternité aussi, vous vous êtes offert à la mort pour le salut des hommes, et que vous l'avez annoncé par la bouche des prophètes aux saints patriarches qui sont dans les Limbes. Voyez combien le démon est devenu puissant dans le monde, quel tyrannique empire il exerce sur les âmes des Saints, et combien grande est la troupe de vos amis qu'il tient encore dans ses chaînes. Prenez donc courage, Seigneur ; recueillez vos forces et descendez dans l'arène où, du haut du Ciel, toute l'assemblée céleste vous contemple. Ici, le genre humain tout entier, et là-bas le peuple des Limbes attendent avec impatience que vous marchiez au combat. Vous

le savez bien, Seigneur, ils sont venus les temps où les hommes doivent être rachetés de la mort éternelle. Toute la nature humaine, accablée d'infirmités, a ses regards et ses espérances fixés sur vous, et tous les patriarches qu'affligent le séjour des Limbes vous désirent ardemment et ne soupirent qu'après vous. Courage donc, ô Roi des hommes et des Anges, faites preuve d'une noble énergie et que votre cœur se raffermisse. Vous avez répandu dans beaucoup d'âmes votre doctrine bienfaisante; vous avez ranimé ceux que la lassitude avait épuisés; vos douces paroles ont raffermi ceux qui étaient sur le point de tomber et vous avez rendu la force à ceux qui tremblaient d'effroi. Continuez donc avec courage, et cette œuvre si longtemps l'objet de vos désirs, cette œuvre à laquelle vous avez déjà travaillé pendant trente ans, Seigneur, achevez-la. Accomplissez heureusement le sacrifice que de toute éternité vous avez résolu d'offrir. Ah! sans doute, elle est atroce la douleur qui vous oppresse; ils sont terribles, ils sont affreux, les opprobres et les tourments que vous allez endurer, mais des fruits merveilleux, une gloire ineffable et des honneurs sans égaux en sortiront pour votre humanité et pour tout le genre humain. Votre humanité sainte sera placée à la droite du Père. Acceptez donc, Seigneur, acceptez ce calice; la victoire vous est assurée, mais si vous ne buvez point la coupe de la mort et que les décrets de votre Père demeurent immuables, tous les hommes alors, pendant l'éternité, s'abreuveront au calice de la douleur, au milieu des flammes de l'Enfer. Adieu donc, ô vous, la lumière et la gloire des Anges, unique espoir, ancre fidèle, asile assuré du salut éternel! Venez, vous tous que la douleur et la tribulation accablent, vous qui gémissiez dans les horreurs de la captivité, vous qui succombez sous le poids des afflictions et des opprobres; approchez, contemplez le Christ et mettez en Dieu toute votre espérance; car s'il a fortifié Jésus au milieu de sa tristesse et de ses plus amères douleurs, vous qui êtes ses membres mystiques, vous serez aussi par lui consolés, délivrés et tout couverts de gloire.

VII. — Contemplez maintenant le Sauveur s'approchant de ses disciples qui s'étaient endormis. Lorsqu'il eut prié longtemps et que l'Ange venu du Ciel l'eut un peu consolé, Jésus releva lentement son

auguste front qu'il avait prosterné jusqu'à terre et, après avoir, dans cette horrible agonie, enduré les tortures du trouble, de l'effroi, du découragement et de la plus amère tristesse, encore tout baigné d'une sueur de sang, il vint auprès de ses disciples et les trouva tous endormis. Pendant que la douleur accable Jésus-Christ, ses disciples dorment tous, parce que, au moment où ce doux Sauveur nous rachetait par ses angoisses, il nous trouvait tous endormis au sein de nos iniquités. Le sommeil de ses disciples n'était que la figure de notre coupable léthargie. La tristesse et la nuit les firent endormir; mais nous, c'est dans la nuit du péché et dans les sombres ténèbres des vices que nous dormons, accablés que nous sommes de lassitude et de dégoût pour les choses divines. Les yeux des Apôtres étaient tout appesantis, et ceux de notre intelligence se ferment sous le poids de la plus profonde torpeur, car occupés sans cesse par les choses de la terre et du temps, nous n'avons pas une pensée, pas le moindre souci pour les choses du Ciel. Oh! funeste léthargie! Pour nous, le Seigneur veille et prie; pour nous, il est accablé de tristesse et tombe à terre, inondé d'une sueur de sang, et nous, nous dormons avec sécurité, sans nous préoccuper nullement du salut éternel! Le démon, le prince des Enfers, veille et rode autour de nous en cherchant une proie, et nous, nous sommes ensevelis dans un tranquille et profond sommeil! On veille pour le jeu, pour le vol, pour le plaisir; on veille avec Satan, mais ils sont bien rares ceux qui veillent avec Jésus: à peine pourrait-on peut-être en trouver encore un seul! Quelle incroyable somnolence! quelle horrible ingratitude!

VIII. — Élevez ensuite vos regards et voyez cette troupe armée que Judas conduit. « Il parlait encore, dit l'Évangile, lorsque Judas, l'un des douze, arriva, et avec lui une troupe nombreuse armée de glaives et de bâtons<sup>1</sup>. » C'était des gens envoyés par les princes des prêtres et les anciens du peuple. Ils portaient des torches, des lanternes et des armes de toute espèce. On voyait parmi eux des hommes de toute condition, mais les nobles pourtant étaient en plus grand nombre avec eux. C'étaient des tribuns, des préfets, des soldats de Pilate, les

<sup>1</sup> St. Matth., xxvi, 47.



domestiques d'Anne, de Caïphe et des autres magistrats, et enfin tout un ramassis d'ignobles valets, de misérables esclaves, d'infâmes bouffons et de la plus vile populace. Figurez-vous l'immense douleur que ressentit le très-saint cœur de Jésus à la vue de cette multitude dont Judas était le chef. Judas qui, tout à l'heure, était son disciple et qui maintenant est un infâme traître ; tout à l'heure c'était un Apôtre, c'est maintenant un apostat. C'était tantôt un compagnon, c'est maintenant un assassin. Alors se réalisa pour Jésus la prophétie qu'autrefois le Psalmiste avait faite sur lui : « L'homme avec lequel je vivais en paix, cet ami sur lequel j'avais fondé mes espérances, celui qui partageait mon pain a fait éclater contre moi la plus odieuse trahison <sup>1</sup>. » L'Évangile nous raconte le stratagème hypocrite qu'avait choisi ce traître : « Il s'approcha de Jésus avec empressement : « Maître, lui dit-il, je vous salue ; » et il l'embrassa <sup>2</sup>. Le baiser de ce misérable déchira le cœur de Jésus et lui fit une blessure plus cruelle que si mille flèches acérées l'eussent percé en même temps. Le Pape saint Léon, dans son *Sermon sur la Passion*, dit que ce baiser fut plus douloureux pour Jésus que tous les traits ensemble.

IX. — Considérez la douceur admirable de Jésus. Profondément outragé par l'hypocrite baiser de Judas, il n'apostrophe pas ce traître et ne fait pas éclater son courroux contre lui ; il l'accueille au contraire avec douceur et bonté, et permet que cet abominable apostat pose ses lèvres sur son auguste face et le serre dans ses bras. Sainte Brigitte, dans ses *Révélation*<sup>3</sup>, nous dit que Judas était de très-petite taille, et comme il ne pouvait arriver à l'adorable visage de Jésus, ce doux Sauveur inclina profondément la tête pour recevoir ce baiser perfide et meurtrier. « Mon ami, lui dit-il, à quel dessein êtes-vous donc venu ? » C'est-à-dire : « Ah ! votre péché est d'autant plus horrible que, sous les dehors de la paix et de l'affection, vous remplissez le rôle d'un traître. « *Ad quid venisti ?* Qu'êtes-vous venu faire ? » C'est-à-dire : « Considérez quel abominable forfait vous allez commettre ! D'un gage de tendresse vous faites un poignard ; sous des apparences d'amitié, vous répandez le sang et vous employez le signe de la paix

<sup>1</sup> Ps. xl, 10. — <sup>2</sup> St. Matth., xxvi, 49. — <sup>3</sup> Liv. XLVIII, chap. LXIX.

pour me donner la mort. Serviteur infidèle, vous trahissez votre Seigneur; disciple ingrat, vous livrez votre maître. Vous étiez tout à l'heure un soldat du Très-Haut, vous êtes devenu un suppôt du démon. » Jésus ensuite l'interpella par son nom : « Judas, lui dit-il, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ! » Je croirai volontiers que cet astucieux brigand sut entourer son crime d'une hypocrite urbanité, qu'il s'approcha du Seigneur la tête découverte et le corps incliné et que Jésus, de son côté, étendit ses bras pour le recevoir et l'accueillit avec un sourire de bonté : « Judas, lui dit-il, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ! » « Vous apportez le poison dans un baiser ! dans cette douce chose qui ne sert qu'à verser dans le cœur les charmes de l'affection ! Par une marque de tendresse, vous répandez le sang, et, pour un gage d'amour, c'est une blessure que je reçois ! Vous trahissez le Fils de l'homme, Celui qui est descendu du Ciel pour le salut de tous, le Fils de l'homme qui de misérable pécheur a daigné vous faire Apôtre ! N'avez-vous pas lu que mieux valent mille fois les blessures d'un ami que les caresses hypocrites de celui qui nous hait ? » Telles furent les paroles de Jésus à Judas.

X. — Méditez ensuite avec une plus vive attention la captivité de Jésus-Christ, et rendez-vous compte, si vous le pouvez, des injures sans nombre, des opprobres et des tortures que dut endurer ce doux Sauveur lorsqu'il fut enchaîné. Figurez-vous des soldats ivres de fureur, saccageant une ville. Quelle rage les emporte et avec quel instinct de sauvage cruauté ils se précipitent sur tous les habitants, quels que soient leur sexe, leur état ou leur âge. Oh ! quel affreux spectacle ! le sang coule par torrents, c'est une horrible boucherie ; les femmes, les jeunes vierges subissent les derniers outrages et les feux de l'incendie mettent le comble à ces horreurs. Ce ne sont de toutes parts que des cris de fureur, des blasphèmes affreux, des lamentations déchirantes, partout le pillage et la mort. Les paroles me manquent pour peindre l'excès d'une telle barbarie, à peine mon imagination peut-elle s'en faire une idée. C'est avec cette cruauté sans égale que les Juifs agis-

<sup>1</sup> Proverbes, xxvii.

sent à l'égard de Jésus. Ces misérables, astucieux espions de toutes les actions et de toutes les paroles de Jésus, lui avaient tendu jusqu'à ce jour des embûches continuelles. Ils étaient depuis longtemps transportés de fureur contre lui; bien souvent déjà ils avaient médité sa mort et n'avaient jamais pu le saisir. Ils le tiennent enfin! tous brûlent du désir de rassasier la rage qui les dévore. Ils s'abattent sur lui avec plus de violence et plus de cruauté qu'on n'en déploya jamais contre le dernier des malfaiteurs ou le plus infâme scélérat. Ils ne se contentent pas de charger ses bras de lourdes chaînes de fer, ils lui passent encore des cordes au cou, d'autres à la ceinture, et lui serrent les mains avec tant de force et d'une manière si étroite que, d'après la pieuse opinion de saint Jean Damascène, le sang jaillit avec abondance de l'extrémité de ses doigts. On l'accable de coups. Qui le frappe d'un bâton, qui d'une massue noueuse et garnie de fer, qui d'une branche de buisson aux épines acérées, qui de son javelot, qui même d'une hache. L'un le tire par la barbe, l'autre par les cheveux, d'autres enfin le renversent à terre et, secouant avec fureur les cordes et les chaînes dont ils l'ont garrotté, ils le tirent de çà de là, et le forcent à se lever en l'accablant de coups de pieds. Au passage du Cédron et dans les endroits où la route était remplie de grosses pierres, ces misérables le font tomber la face contre terre et traînent sans pitié cette innocente victime qui laisse des lambeaux de chair sur les cailloux du chemin. C'est en vain qu'on chercherait dans ces hommes un sentiment de pitié, la moindre compassion. C'est une rage infernale qui les pousse et les dévore tous. Lorsqu'un voleur de grand chemin, ou un assassin condamné à mort, est conduit au lieu du supplice pour y subir sa peine, si le bourreau serre trop cruellement les cordes dont il lui attache les deux mains, il y a quelquefois auprès du patient un prêtre charitable qui l'accompagne pour le consoler et qui demande qu'on relâche un peu les liens qui le meurtrissent. Mais là, ô très-doux Jésus, il ne se trouvait personne qui demandât qu'on eût pour vous un peu moins de rigueur. C'est ainsi que le Fils de Dieu, le juste par excellence, fut cruellement enchaîné et traîné devant les tribunaux des Juifs et des pontifes. Ainsi fut-il pour notre salut accablé d'outrages et saturé d'outrages. Il est chargé

de chaînes pour faire tomber les nôtres; il se laisse attacher pour nous rendre la liberté et daigne se soumettre à d'iniques tribunaux pour nous faire échapper à la juste sentence du tribunal de Dieu. Notre premier père Adam avait étendu des mains trop hardies et trop imprudentes sur la pomme funeste qui nous a donné la mort. Le Christ, pour expier cette criminelle liberté, a permis que l'on chargeât ses bras de chaînes douloureuses. Le genre humain était comme gisant dans un affreux cachot, garrotté dans les liens de son iniquité; pour briser nos fers et nous délivrer des entraves de la damnation éternelle, Jésus a voulu se faire captif lui-même et se laisser enchaîner comme le dernier des voleurs. Nos crimes, voilà les cordes, les fers, les chaînes qui lient notre Sauveur et l'accablent comme sous un pesant fardeau. Ni les Juifs, ni les Gentils, ni toutes les puissances de l'Enfer n'eussent jamais pu enchaîner le Christ, si nos péchés et son amour pour nous ne l'eussent déjà entouré de leurs liens. « Le Rédempteur, dit Jérémie, est enchaîné par nos crimes<sup>1</sup>. » Samson, cet homme si fort, fut attaché par Dalila, mais il rompit ses liens comme on brise un fil d'étoupes. Le Sauveur du monde pouvait aussi facilement briser toutes ses chaînes, mais il ne le voulut pas afin de rompre les liens de notre nature dépravée et nous délivrer de l'esclavage éternel.

XI. — Et maintenant méditez ce que devait faire la sainte Vierge pendant que Jésus souffrait ainsi. Les Évangélistes ne nous en disent rien, mais la méditation des auteurs spirituels nous fournit à ce sujet des détails incontestables. Lorsque le Sauveur passait le torrent du Cédron, l'âme de sa dévouée Mère franchissait celui des plus vives douleurs. Pendant que son Fils gémissait, qu'il était saisi de tristesse et de crainte, qu'il se trouvait plongé dans le plus profond abattement et priait avec ferveur au sein de son agonie, il est bien certain qu'elle aussi était en proie aux plus vives angoisses; comme lui elle était accablée de tristesse et pâlissait d'effroi; comme le sien son cœur défailait et se réfugiait dans la prière. Entre le Christ et Marie il y avait une souveraine conformité de nature et de tempérament; c'était le

<sup>1</sup> *Lamentations*, IV, 20.

même caractère, les mêmes inclinations, la même volonté; c'était, enfin, une harmonie parfaite. Marie, par conséquent, devait partager de la manière la plus intime toutes les joies et toutes les douleurs de Jésus.

Ce que Jésus-Christ souffrant en son corps pour notre salut offrait, en satisfaction à son Père d'une manière digne, en toute équité et rigueur de justice, Marie nous le procurait pour un mérite d'une convenance impériale, comme on dit dans l'école. Et quoiqu'elle ne souffrit pas au même endroit que son Fils, qu'elle ne fût pas dans le Jardin des olives, elle était cependant toujours unie à lui par l'esprit, par la pensée, et elle voyait des yeux de la foi les angoisses extrêmes de son divin cœur. Si le Fils était consterné par la crainte de la mort, la Mère était atterrée par cette mort. Pendant que son Fils priait, elle priait aussi et disait avec lui : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de mon Fils. » Pendant que son Fils conformait sa volonté à celle de son Père, elle y conformait aussi la sienne en disant : « Que votre volonté soit faite ! » Pendant que Jésus tombait à genoux et se prosternait même la face contre terre, elle se prosternait aussi; pendant que l'un répandait une sueur de sang, l'autre versait des larmes de sang; l'un entrant en agonie, l'autre y entrait aussi; lorsque l'un était fortifié par l'Ange, l'autre l'était aussi; pendant que l'un réveillait ses Apôtres assoupis, l'autre excitait ses sens accablés par la douleur. Pendant que Jésus était trahi par Judas, Marie souffrait; pendant qu'il était livré, elle pleurait; pendant qu'il était pris et lié, elle soupirait. Lorsque saint Jean venait lui annoncer tout ce qui était arrivé, elle savait qu'il était en route et qu'il approchait. Depuis trente-trois ans, elle connaissait tout ce qui arrivait en ce moment, puisque, pendant la Présentation, le quarantième jour après l'enfantement, Siméon le lui avait annoncé, en disant : « Un glaive de douleur traversera votre âme. » De sorte que, depuis ce jour, elle se disposait à vider ce calice si amer, et il est vraisemblable qu'au moment où son Fils, Jésus, commença à parler, avant toute chose, elle le pria de lui expliquer cette prophétie, et que Jésus, à cause de son grand respect et de son obéissance pour sa Mère, n'hésita pas à la lui expliquer. Je crois aussi que, pendant les trente ans

qu'elle le posséda à sa maison, elle fut instruite en détail de toutes les actions de sa vie future et de toutes les circonstances de sa mort. Dieu ne voulait avoir aucun secret pour son ami Abraham, et son Fils aurait caché quelque chose à sa Mère !

XII. — Enfin, contemplez l'annonce de la prise du Rédempteur faite à la bienheureuse Vierge. Après la prise de Jésus par les satellites, après la dispersion des Apôtres, saint Jean alla droit à Béthanie, où était alors la Mère de Dieu, et lui annonça que son très-cher Fils avait été saisi. Ici, élève-toi, ô mon âme; élève-toi, dis-je, au-dessus de toi-même, et considère cette Mère incomparablement plus triste que tous les autres amis du Sauveur. Considère les douleurs, les tourments, les cruelles amertumes qu'elle éprouva dans son cœur. O cœur plus fort que tous les cœurs ! ô cœur de diamant, comment ne t'es-tu pas brisé ? La douleur de cette Mère affligée était si grande que l'esprit humain ne peut pas la comprendre. Car Marie perdait un Fils comme il n'en exista jamais, ni pour le corps, ni pour l'âme, puisqu'il était Dieu et homme. Comme il n'y eut jamais ni une telle Mère ni un tel Fils, il n'y eut jamais une amertume semblable. Cependant, pour concevoir au moins d'une manière imparfaite cette douleur, supposez que vous voyez dans le pillage d'une ville un fils bien cher arraché des bras d'une mère aimante et emmené par l'ennemi. Quelle douleur, quel tourment, quelle amertume ne tortureraient pas le cœur de cette Mère ! C'est un abîme insondable. Car de même que, pour juger de l'amour d'une mère, il faut être mère; de même, celui qui voudrait parler de la douleur de cette Mère devrait être mère, et une mère comme il n'y en a jamais eu et comme il n'y aura jamais une mère qui fût en même temps le Père et la Mère du Rédempteur, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Attachez-vous donc à cette Mère souffrante, et dites-lui du fond du cœur : « O très-bonne Mère, par cette douleur ineffable dont votre âme a été affligée à cause de la triste agonie de votre Fils dans le Jardin des olives et de sa sueur de sang, nous vous prions, nous vous supplions de nous obtenir de votre Fils la force dans les adversités, afin que, constants dans tous les moments difficiles, calmes et tranquilles en tout, et résignés à la volonté divine, nous disions : « Que votre volonté soit

« faite! Qu'il m'arrive non ce que je veux, Seigneur, mais ce que vous « voulez. » Faites que nous désirions vivement supporter toute espèce de croix pour la gloire de votre Fils; que nous craignons comme lui le péché et la mort éternelle; que nous redoutions son terrible jugement et sa justice, et que nous désirions boire ce calice que votre Fils a bu. » Ainsi soit-il.

### 341<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### QUE FAUT-IL MÉDITER DANS LE SECOND MYSTÈRE DOULOUREUX ?

**SOMMAIRE.** — 1. Ignominie de la flagellation elle-même. — 2. Ignominie de la nudité. — 3. Nombre et rage des bourreaux. Douceur de Jésus. — 4. Circonstances qui aggravèrent les tourments de la flagellation. — 5. Jésus embrasse spontanément la colonne. — 6. Instruments de la flagellation. — 7. Jésus tombe sous les coups de la flagellation et tâche de couvrir sa nudité. — 8. Jésus est flagellé par nos péchés. — 9. Marie était présente à la flagellation; sa douleur augmentait celle de son Fils. Prières à Jésus et à Marie.

Ce mystère nous met sous les yeux l'ignominie du Seigneur Jésus, dépouillé de ses vêtements, attaché à une colonne et déchiré par une multitude de violents coups de fouets. Dans ce mystère, considérez attentivement les points suivants :

I. — Considérez comme les opprobres et les ignominies vont en croissant. Étant d'abord pris et lié, il reçoit un soufflet déshonorant dans la maison de Caïphe; bientôt, dans la maison de Pilate, il reçoit une flagellation horrible et ignominieuse, puisqu'on ne la donnait qu'aux esclaves. Cours, ô mon âme, vers la maison de Pilate, et là, tu verras des spectacles nouveaux. O spectacle grand, étonnant, inouï ! l'Homme-Dieu déchiré à coups de fouets offrant son corps à ce cruel tourment ! « Cieux, soyez dans l'étonnement ! » Le Fils de Dieu, le Créateur du monde, attaché à une colonne, y est flagellé horriblement. Contemplez cet opprobre, âmes dévotes; considérez le roi des Anges et des hommes dépouillé de ses vêtements et n'ayant absolument rien pour se couvrir, lui qui donne aux oiseaux leurs plumes, aux animaux leurs toisons, aux lis des champs une parure et une beauté telles que Salomon avec toute sa gloire n'a pas pu les égaler. O prodige ! ô spec-

tacle! Accourez à ce nouveau spectacle, ô vous toutes, âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ; hâtez-vous et, frappées de stupeur, considérez le très-puissant Monarque du monde, violemment dépouillé et mis à nu devant une si grande multitude d'hommes des plus vils, et lié fortement à une colonne. O miracle de sublime humilité! qui aurait jamais pu croire que le Fils de Dieu se fût abaissé au point de permettre d'être flagellé par les hommes? Qui est-ce qui vous a serré si fortement, ô infinie Majesté? Qui vous a attaché si violemment à cette colonne?

« Celui que personne n'a pu attacher, l'amour l'a attaché. » « O charité! s'écrie le bienheureux Laurent Justinien<sup>1</sup>, que ton lien est fort puisque Dieu en a pu être lié! Aucune entrave, aucune chaîne, n'aurait pu le retenir à la colonne, si tu avais manqué, ô lien de l'amour. »

II. — Considérez quelle fut l'ignominie de la nudité de Jésus. Voyez la chasteté, la pudeur même, mise à nue et attachée devant les plus impudiques et les plus méprisables des hommes. Pensez quel tourment ineffable dut produire la nudité dans ce cœur virginal. Les vierges de Milet craignaient plus la nudité que la mort la plus cruelle; car comme elles allaient se tuer elles-mêmes et que le magistrat leur dit qu'après leur mort on les trainerait toutes nues dans les carrefours, elles ne se donnèrent pas la mort. Quelle ne fut donc pas la crainte de la nudité dans Jésus, cette source de pureté, cette fleur intacte de virginité!

III. — Considérez les circonstances et les usages qui aggravèrent les douleurs très-aiguës de la flagellation du Seigneur, et d'abord la multitude des bourreaux qui le flagellaient. L'Évangéliste saint Matthieu dit<sup>2</sup> « qu'on réunit auprès de lui toute la cohorte, » laquelle, comme on le sait par l'histoire, se composait de six cent-soixante-six soldats. Or, d'après les règlements de la flagellation, il fallait que chaque soldat portât sa main sur le patient. Ainsi, lorsqu'un soldat devait être tué par l'épée de ses compagnons, il fallait que chacun le frappât à son tour. Lorsque les Juifs lapidaient quelqu'un, tous les assistants devaient lancer sur lui quelque pierre. Alors fut accompli ce que le Seigneur

<sup>1</sup> Livre de l'Arbre de vie, chap. IV. — <sup>2</sup> XXVII, 27.



avait dit longtemps avant par la bouche du prophète : « Ils m'ont entouré comme des abeilles<sup>1</sup>. » Car aucun de ces vils bourreaux ne s'abstint de blesser et d'ensanglanter le Sauveur, soit par leur propre fureur et leur rage, soit par l'inspiration du démon qui, voyant l'innocence du Sauveur, les stimulait vivement afin d'augmenter ses propres crimes en le tourmentant. Ensuite leur rage effrénée bouillonnait de plus en plus, à cause de la patience et de la douceur de cet agneau sans tache qui, au milieu de tant de coups et de torture, demeurait en repos et, pendant qu'on le déchirait cruellement, ne prononçait pas une parole. Flavius Josèphe<sup>2</sup> a raconté cela en ces termes : « Cet homme du peuple, nommé Jésus, qui, peu avant la ruine de Jérusalem, criait : « Malheur, malheur ! » etc., annonçait aux habitants de cette ville les plus horribles calamités, fut conduit devant le juge romain et là, étant déchiré à coups de fouets jusqu'aux os, il ne répandit point de larmes et n'adressa aucune prière à ses bourreaux. » La constance de Jésus dans la souffrance fut plus grande que leur opiniâtreté à frapper. Jésus ne donnait aucune marque de faiblesse ; les autres étaient fatigués de frapper. Ajoutez à cela deux ordres : l'un de Pilate, qui voulait le faire flageller cruellement, afin de pousser les cœurs de fer des spectateurs à la commisération ; l'autre, des scribes et des pharisiens qui, craignant que Pilate ne le délivrât de la mort, excitaient les bourreaux tant qu'ils pouvaient et leur promettaient des récompenses, afin qu'ils frappassent jusqu'à la mort, ou du moins qu'ils le déchirassent assez atrocement pour qu'il passât le reste de la vie dans un état pire que mille morts.

IV. — Tournez vers Jésus les yeux de votre âme et voyez la qualité, la gravité et le nombre de ses plaies. Dieu avait ordonné autrefois<sup>3</sup> que celui qui était condamné à la flagellation fût prosterné sur sa face et frappé devant les juges pour que les exécuteurs se conformassent aux règles de la justice, et le nombre des coups ne devait pas dépasser quarante. Aussi saint Paul<sup>4</sup> dit : « J'ai reçu cinq fois de la main des Juifs quarante coups moins un. » On ne donnait, en effet, que trente-neuf coups, de peur de dépasser le nombre quarante. Mais, dans la

<sup>1</sup> Ps. cxvii, 12. — <sup>2</sup> Lib. VI de *Bello Judaico*. — <sup>3</sup> Deutéronome, xxvi. — <sup>4</sup> Aux Corinthiens, xi, 24.

flagellation de Jésus, aucune règle, aucune mesure, car il ne fut pas prosterné sur sa face de manière qu'il ne pût être que sur le dos, à la manière des Juifs; mais, étant lié à une colonne, selon l'usage des Romains, il fut flagellé sur tout son corps, sans règle et sans mesure. On le lia d'abord à la colonne, ensuite on serra si fortement ses pieds et ses mains qu'il ne pouvait remuer en aucune manière. Lorsqu'ils l'eurent déchiré, mis en pièces complètement d'un côté, ils le tournèrent de l'autre, afin que la parole du prophète fût accomplie : « Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a en lui aucune partie saine. »

Considérez encore le tourment de cette flagellation. Il provient de quatre choses : 1° du dépouillement. Notre Seigneur est dépouillé de tous ses vêtements, lui qui, comme nous l'avons dit, couvre le ciel d'astres, la terre de très-jolies fleurs, les arbres de feuilles, les oiseaux de plumes, les animaux de toison, les poissons d'écaillés, les bienheureux et les Anges de gloire. Le Seigneur est dépouillé, lui qui voulut bien couvrir d'une lumière céleste les corps des vierges Agnès et Barbe, dépouillées pour l'opprobre. Il ne couvrit point son corps, mais la confusion seule couvrait son visage, de sorte qu'il pouvait dire ces mots <sup>1</sup> : « La confusion de mon visage m'a enveloppé. » La honte affecta si vivement cet Homme-Dieu qu'il pouvait dire avec le Psalmiste : « On a réuni les fouets sur moi et je l'ai ignoré <sup>2</sup>. » Et comment l'avez-vous ignoré, ô très-doux Rédempteur? N'avez-vous pas senti les fouets atroces? Oui, il les ressentit, mais à cause de sa honte excessive on aurait dit qu'il ne comprenait pas ce qu'il endurait. « Il est lié, dit saint Bonaventure <sup>3</sup>; il est flagellé de diverses manières; il est nu devant tout le monde, ce beau jeune homme rempli de pudeur, l'emportant en beauté sur tous les enfants des hommes. Cette chair très-innocente, très-délicate, très-pure et très-belle, reçoit des coups de fouets cruels et infamants de la part des plus impudiques des hommes. Cette fleur de la chair et de la nature humaine est couverte de plaies et de fractures. Ce sang royal ruisselle de toutes les parties

<sup>1</sup> Ps. XLIII, 16. — <sup>2</sup> Ps. XXXIV, 15. — <sup>3</sup> Dans les *Méditations de la Vie de Jésus-Christ*.

du corps ; on réitère ; on redouble ; on ajoute plaie sur plaie et fracture sur fracture.

Le tourment provient de la flagellation elle-même. C'était un genre de supplice infâme chez les Romains, puisqu'il était destiné aux esclaves et aux voleurs. Aussi c'était un crime de battre un citoyen romain ; les lois de la patrie les mettaient à couvert de cet opprobre, comme l'atteste Cicéron <sup>1</sup>. Quel opprobre donc pour Jésus, le plus noble des hommes !

Le tourment ressort de la cruauté même de la flagellation. Sainte Brigitte <sup>2</sup> apprit, par révélation, que la flagellation de Jésus fut tellement cruelle que ses côtes furent mises à nu. Ce fait est attesté par Flavius Josèphe, comme nous l'avons prouvé plus haut.

Le tourment de la flagellation résulta du nombre des coups qu'il reçut. Notre saint Vincent <sup>3</sup> dit que le Sauveur reçut trois fois plus de coups et de plaies qu'il n'y a d'os dans tout le corps. Or, de l'avis des médecins, il y a dans le corps deux cent soixante-seize os. Saint Bonaventure <sup>4</sup> dit que Jésus reçut cinq mille blessures et cinq mille six cent soixante-seize coups. Sainte Gertrude <sup>5</sup> en compte cinq mille quatre cents. Jean d'Aquilée <sup>6</sup> atteste que saint Bernard apprit par révélation que le Seigneur reçut six mille six cent soixante-six coups. Dans la révélation faite à sainte Brigitte, notre Sauveur fit connaître à cette sainte femme qu'il avait reçu dans sa Passion cinq mille quatre cent soixante-quinze coups. Quoi qu'il en soit, il est certain que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été déchiré d'une manière horrible par une multitude de coups. C'est pour cela qu'il dit par la bouche du prophète : *Les pécheurs ont frappé sur mon dos comme des forgerons* <sup>7</sup>. Il fait allusion, par cette métaphore, au forgeron qui, saisissant le fer chaud avec les tenailles, indique la partie du fer qui doit être travaillée en la frappant le premier, et on sait qu'alors les autres ouvriers qui travaillent avec lui donnent des coups innombrables avec des marteaux. C'est en effet ce qui arriva à Notre-Seigneur : Pilate donna le signal, et ensuite les exécuteurs le déchirèrent cruel-

<sup>1</sup> Act. VII, in Verrem. — <sup>2</sup> Liv. VII, Révélations, chap. X. — <sup>3</sup> Sermon de Passione Domini. — <sup>4</sup> De Passione Domini. — <sup>5</sup> Lib. IV, Divina insinuatio, chap. XXXV. — <sup>6</sup> De Amara Christi Passione. — <sup>7</sup> Ps. CXXVIII, 3.

ment par des coups atroces. Une autre traduction porte : *Les pécheurs ont labouré sur mon dos* ; parce que de même que les laboureurs creusent de profonds sillons dans la terre avec le soc de la charrue, ainsi la flagellation déchira la chair du Sauveur de manière à y creuser pour ainsi dire des sillons.

V. — Contemplez la mansuétude de Jésus-Christ dans sa flagellation. Sainte Brigitte<sup>1</sup> raconte avoir appris, par révélation, qu'ayant embrassé spontanément la colonne, il y fut attaché. Il n'embrassa pas la colonne pour écraser ses ennemis, en s'écrasant lui-même, comme le fit autrefois Samson, qui, ayant renversé les deux colonnes de l'édifice où étaient les Philistins, les renversa sur eux ; mais il le fit pour satisfaire son Père pour nous en souffrant les tourments de la flagellation.

VI. — Considérez quels étaient les instruments de la flagellation. Notre saint Vincent dit qu'il y en avait de trois espèces<sup>2</sup>.

D'abord des épines entrelacées dans les verges ; ensuite des nerfs et des cordes armés d'aiguillons crochus ; enfin, des chaînes de fer armées aussi de crochets. Lorsqu'on frappait, tous ces instruments emportaient la peau, le sang, la chair et les cartilages. Le bienheureux Laurent Justinien<sup>3</sup> rappelle que le corps sacré et virginal de Jésus fut si cruellement déchiré dans cette torture que les os, dans les diverses parties du corps, étant dépouillés de la peau et de la chair, apparurent aux yeux des spectateurs. C'est ce que dit Flavius Josèphe, dans le passage que nous avons cité plus haut.

Admirez et contemplez le Christ manquant de forces naturelles, tombant à terre demi-mort et ne pouvant se remuer. Car, de même qu'une grêle abondante fait tomber les tendres épis de froment dans les champs ainsi que les fleurs et les feuilles des arbres, les plantes et les arbrisseaux ; ainsi, le plus beau des arbres du Paradis, cette fleur du champ, ce lis des vallées, tombe à terre frappé d'une multitude innombrable de coups de fouet.

VII. — Cependant l'amour de la pureté et de la pudeur lui donne le courage et la force de prendre ses vêtements et de couvrir sa nudité qui

<sup>1</sup> Lib. IV, cap. LXX, et lib. I, cap. 10. — <sup>2</sup> Sermon de *Passione Domini*. — <sup>3</sup> Liber de *Agonizatione Christi*, cap. XIV.

lui était certainement plus insupportable que les douleurs corporelles qu'il souffrait. Jules César étant tombé sous le poignard des conjurés, s'enveloppa soigneusement de sa toge afin de mourir honnêtement<sup>1</sup>. Vous devons penser que notre Sauveur eut encore plus de soin de le faire.

VIII. — Examinez combien fut dure et cruelle la cause de la flagellation. Je sais que Pilate ordonna de le flageller afin de calmer l'esprit des Juifs emportés par la haine, et de les engager à le laisser aller. Mais la cause première et principale de cette flagellation se trouve dans nous. Ce sont nos péchés qui blessent Jésus et le déchirent de cette manière. C'est pour cela qu'il dit lui-même : « Les fouets se sont réunis sur moi, » c'est-à-dire les fouets de nos fautes, « et moi, je n'avais fait aucun mal. » Et ailleurs : « Je payais ce que je n'avais pas enlevé. » Ainsi donc, ce fut pour nos péchés que le Seigneur fut livré aux juges pour être flagellé.

IX. — Considérez des yeux de l'esprit l'extrême affliction de la glorieuse Vierge-Mère dans cette horrible tragédie. On ne doit pas douter qu'elle n'ait été spectatrice de cette terrible exécution, car, quoique cela n'ait pas été dit par les Évangélistes, de très-graves auteurs l'ont constamment confirmé<sup>2</sup>, et on le lit expressément dans les *Révélation*s de sainte Brigitte<sup>3</sup>. Combien ne dut pas augmenter la douleur de Jésus, lorsqu'il vit et sentit que non-seulement son propre corps, mais aussi l'âme de sa Mère chérie était flagellée avec lui? Et vous, ô Mère affligée, quels étaient vos sentiments lorsque vous voyiez votre Fils entouré d'une si grande multitude de bourreaux, nu et lié à la colonne, déchiré d'abord avec des verges, ensuite avec des fouets armés de fers crochus, et enfin avec des chaînes, et cela avec tant de fureur et de cruauté qu'on voyait même les os? Quelles étaient vos pensées lorsque vous ne pouviez ni lui parler, ni le consoler, ni l'aider, ni le panser? O cœur affligé d'une Mère, comment avez-vous été assez grand pour recevoir cinq mille quatre cent-soixante-quinze coups? Comment l'énormité de la douleur ne vous a-t-elle pas brisée, broyée, séparée en mille morceaux?

<sup>1</sup> Suetonius, cap. xxviii. — <sup>2</sup> St. Augustin, liber *Med.*, cap. ult., et saint Anselme, opusculum de *Passione Domini*. — <sup>3</sup> Lib. I, cap. x.

Je vois, Seigneur, et je sais que c'est pour mes péchés que vous avez été si atrocement frappé, si cruellement flagellé ; faites, je vous en conjure, que je sente dans mon cœur toutes les piqûres, tous les aiguillons de cette cruelle flagellation ; faites qu'à votre exemple, j'afflige mon corps par une bonne mortification, par une sainte discipline.

O Mère de douleur, conduisez-nous aujourd'hui dans le palais de Pilate, auprès de cette colonne à laquelle votre Fils a été attaché, et où il a été si cruellement flagellé, afin que nous y voyions avec vous ce sang sacré, que nous recueillions ces précieux morceaux de chair dont le pavé fut enrichi, que nous les placions dans nos cœurs et que, par les mérites du Sauveur, nous soyons préservés des fouets de la colère divine, délivrés de nos péchés et enfin des supplices éternels de l'Enfer. Ainsi soit-il.

### 342<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### QUE FAUT-IL MÉDITER DANS LE TROISIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX ?

**SOMMAIRE.** — 1. Exhortation à méditer le mystère du couronnement d'épines. — 2. On observa dans ce couronnement toutes les cérémonies d'usage qui se réduisent à six : on le dépouille des vêtements ordinaires ; on le revêt de la pourpre ; on le couronne d'épines ; on met un roseau dans sa main en guise de sceptre ; on fléchit le genou devant lui ; on fait de cruelles réjouissances. — 3. Paroles que Pilate adresse au peuple. — 4. Prière à la sainte Vierge. Prière au Père éternel. — 5. Apostrophe à l'âme fidèle. — 6. L'Ange Gabriel explique à la sainte Vierge la signification des circonstances du couronnement d'épines.

Dans ce mystère, recueillons en pleurant les épines que les cruels bourreaux enfoncèrent dans la tête sacrée de Jésus, après en avoir fait une espèce de couronne, afin de se moquer de lui et de le faire souffrir autant qu'il était possible, et dans tous ces aiguillons qui ont percé, fendu, déchiré la tête de Jésus, et se sont empourprés de son sang, vénérons autant d'astres de salut, autant de sources de bonheur. Méditez donc dévotement ce mystère.

I. — Que ces paroles de l'Épouse adressées à toute âme résonnent à vos oreilles<sup>1</sup> : « Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon orné

<sup>1</sup> *Cantiques*, III, 11.

du diadème dont sa mère l'a couronné. » Sortez vous-mêmes, âmes chrétiennes, des pensées terrestres, des soins de ce monde, et considérez attentivement le roi Salomon, votre Sauveur, avec le diadème d'épines dont l'a couronné sa mère, cette louve cruelle, cette injuste marâtre, la Synagogue des Juifs.

II. — Dans ce couronnement nouveau et inouï de notre Roi, considérez que toutes les solennités en usage dans le couronnement d'un roi de la terre ont été observées exactement par les criminels bourreaux pour combler Jésus de honte et d'ignominie.

1° Le roi qu'on doit couronner est dépouillé de ses vêtements journaliers, et, afin qu'il ait plus de splendeur et de gloire, on le revêt de la pourpre royale, on l'orne splendidement. Les criminels bourreaux, après la cruelle flagellation de Notre-Seigneur, le Roi des rois, voulant l'abreuver encore plus de déshonneur et d'ignominie, le dépouillent de ses vêtements qui étaient collés à sa chair par le sang. Ils les arrachent avec la dernière cruauté, emportent les restes de la peau et les morceaux de chair soulevés dans la flagellation, de sorte que cet Agneau, plein de douceur, est pour ainsi dire écorché entièrement et arrose de nouveau la terre de son sang qui coule en abondance. Oh ! triste et horrible spectacle ! celui qui ne gémit pas en voyant tant de cruauté, c'est un rocher, ce n'est pas un homme. Quels furent vos sentiments, ô très-sainte Mère ! lorsque vous vîtes votre Fils dépouillé en même temps du double vêtement qu'il avait reçu de vous. L'un venait de vos entrailles, de votre sang : c'était sa peau divine ; l'autre, c'était cette tunique que vous aviez tissée de vos mains. On lui enleva la peau en lui arrachant la tunique, de manière qu'on voyait ses os. Horrible spectacle ! Lorsque nous voyons les plaies, les ulcères de quelqu'un, nous frémissons d'horreur. Que sera-ce donc si nous contemplons les blessures et le sang de Celui qui est notre Époux et notre Dieu ? Ne serons-nous pas attendris par une double commisération, l'une naturelle et l'autre surnaturelle ?

2° Les rois qu'on doit sacrer et couronner sont revêtus de la pourpre ou manteau royal, afin que leur majesté, la sublimité de leur rang paraissent davantage. Saint Matthieu appelle la pourpre dont Jésus fut revêtu une chlamyde d'écarlate. C'était non-seulement le vêtement

des rois, mais aussi des empereurs. Chez les Macédoniens, c'était le vêtement des généraux, comme le dit Tite Live dans le Livre de la *Guerre punique*. Mais quel fut le manteau royal, quelle fut la pourpre dont fut revêtu le Roi des rois, le Seigneur des monarques ? Écoutez le même Évangéliste <sup>1</sup> : « Et le dépouillant, ils l'entourèrent d'une chlamyde d'écarlate. » Ce vêtement est appelé par les autres Évangélistes *vêtement de pourpre*. Les contemplatifs pensent que ce vêtement était entièrement usé et qu'on s'en servait pour essuyer les chaussures. On l'en revêtit pour se moquer de lui et en faire un roi de théâtre. Car, comme Jésus avait avoué courageusement devant Pilate qu'il était roi, en disant : « Vous dites avec raison que je suis roi. » Ils lui donnèrent par moquerie, comme à un roi dérisoire qui aspire en vain à ce titre, les insignes de la royauté, c'est-à-dire la pourpre et la couronne.

Voyez, ô Vierge-Mère, votre Fils, beau comme le lis et la rose, non plus choisi, mais rejeté entre mille ; car il a pris la forme d'un lépreux, C'est avec raison que l'Église, son Épouse, chantait en parlant de lui : « Mon bien-aimé est blanc et rouge. » Il est blanc dans le palais d'Hérode, puisqu'il y est revêtu d'un vêtement de cette couleur, et est rouge dans la maison de Pilate où il est revêtu d'une robe de pourpre. Opprobre d'un côté, opprobre de l'autre. Par l'une de ces robes, vous nous avez montré, ô bon Jésus, la candeur de l'innocence ; par l'autre, le feu de la charité.

3° On met sur la tête des rois une couronne ornée d'or, de diamants, de pierres précieuses. Quelle couronne met-on sur la tête de notre Roi ? L'Évangéliste va nous l'apprendre : « Alors, dit saint Matthieu <sup>2</sup>, les soldats du gouverneur, tressant une couronne d'épines, la mirent sur sa tête. » O ignominie, ô douleur ! Concevez quelle fut cette douleur lorsque les pointes des épines, très-aiguës et très-dures, longues comme le doigt et entrelacées les unes dans les autres, furent enfoncées dans cette tête sacrée avec une fureur brutale, l'entourèrent et pénétrèrent jusqu'à l'enveloppe du cerveau, de sorte que le sang coula en abondance sur le front, sur les yeux, sur tout le

<sup>1</sup> XXVII, 28. — <sup>2</sup> XXVII, 27, 29.



visage, et ce visage auguste que les Anges désirent contempler devint un objet de pitié. Ce fut là sans doute un martyr inouï et si douloureux que si l'humanité n'avait pas été soutenue par la divinité, elle aurait expiré dans ce tourment.

4° Lorsqu'un roi est couronné, on met dans ses mains le sceptre, qui est le symbole de la puissance royale. Mais quel sceptre donnèrent ces cruels bourreaux au Roi des Anges et des hommes? « Ils mirent, dit l'Évangéliste, un roseau dans sa main. » Le roseau est léger, vide, fragile et mobile. Ils voulaient indiquer, par la légèreté, qu'il y avait de la légèreté et de l'inconstance dans notre Sauveur; par le vide, que Jésus était dépourvu de sens et d'intelligence; par la fragilité, que sa royauté était caduque et sans force; par la mobilité, qu'il était inconstant et comme agité tantôt d'un côté et tantôt de l'autre par le souffle de la vanité. Le sommet du roseau devait signifier que Jésus était un roi fantastique, une ombre de roi, un roi pour s'amuser, pour rire, semblable à ceux que font les enfants, mobile comme un roseau, sans esprit, sans raison, sans jugement. Ou bien, par le roseau, ils voulaient indiquer que ses miracles n'étaient pas vrais, mais des impostures. Quant à vous, considérez la douceur de Jésus qui, supportant cette injure avec la plus grande résignation, reçoit ce roseau sans montrer un front sévère, un visage irrité de courroux, le saisit avec joie et calme.

5° Le roi, après son inauguration, est placé sur le trône; alors, les premiers, les principaux personnages du pays se présentent devant lui et, baisant la main qui tient le sceptre, lui souhaitent toute espèce de bonheur et de prospérité, et le peuple crie : « Vive le roi ! vive le roi ! » Les funestes inaugurateurs de notre Roi, ou, pour mieux dire, ses cruels bourreaux, que firent-ils pour imiter cette cinquième cérémonie? « Ayant fléchi le genou devant lui, dit l'Évangéliste, ils le tournaient en dérision, disant : « Salut, roi des Juifs ! » Oh ! moquerie ! oh ! mépris ! c'est ainsi que se moquent de lui ceux qui, ne fléchissant qu'un genou, l'adorent dans les églises en portant les yeux çà et là et jetant des regards lascifs, criminels et impudiques. Oh ! impiété ! Celui que les Anges adorent dans le Ciel comme Dieu et Créateur, ces imposteurs lui offrent une adoration de théâtre ! Celui

que les esprits célestes regardent et vénèrent comme leur Seigneur et leur Roi, ces vils bouffons le traitent comme un roi de comédie, et, pour augmenter la dérision, fléchissant un seul genou; ils poussent l'autre en avant pour se moquer de lui ! O âme dévote ! c'est pour toi que le Sauveur est tourné en ridicule, méprisé, exposé à la risée, à la moquerie ! Reconnais donc ton Dieu et ton Roi ; rends à sa majesté le culte qui lui est dû ; du fond de ton cœur, salue-le avec l'Église : « Salut ! notre Roi ! » et le reste comme on le trouve dans le *Processionnal*.

6° Lorsqu'un roi est couronné, les sujets, pour montrer leur affection envers le nouveau monarque, établissent des jours de fête, font retentir le canon, allument des feux de joie, célèbrent des jeux équestres et autres représentations et spectacles. Mais voyez quels horribles spectacles ces licteurs sanguinaires montrent à notre Roi : « Ils prirent, dit saint Matthieu, le roseau et ils frappaient sa tête pour y enfoncer plus profondément les épines. D'autres lui donnaient des soufflets ; d'autres lui crachaient dessus et salissaient son visage adorable par des crachats dégoûtants. » Alors fut accompli ce qu'avait prédit Isaïe<sup>1</sup> : « Il n'y a dans lui ni gloire, ni beauté. »

III. — Lève tes yeux et écoute avec attention, ô mon âme; considère Jésus-Christ Dieu et homme, ton Rédempteur, déchiré par les coups de fouets, couronné d'épines, couvert d'une sale chlamyde de pourpre, portant un roseau à la main. Tout son corps couvert de plaies horribles, non pas par ses péchés, mais pour les nôtres, conduit en public comme sur un théâtre par Pilate, et ce gouverneur criant à la cruelle nation juive : « Voilà l'homme ! » C'est à dire : « Avez-vous jamais vu un homme si cruellement frappé qu'à cause de la multitude des plaies et des blessures il paraît à peine un homme ? Le voilà, flagellé, frappé, conspué, couronné d'épines, tourné en dérision, et maintenant bien corrigé. Que votre fureur s'apaise, que votre colère cesse s'il vous a offensé en quelque chose, il vous a satisfait assez abondamment par une si horrible correction. « Voilà votre roi ! » voilà, ô Juifs, celui que vous accusez d'aspirer à la royauté. Il est devant vous, non

<sup>1</sup> LIII, 2.

brillant de la majesté d'un Dieu souverain, mais couvert d'opprobre. Si vous portez envie à ce roi, pardonnez-le maintenant puisque vous le voyez détrôné. Il est flagellé, couronné d'épines, couvert d'un vêtement dérisoire, accablé d'amères injures, souffleté; l'ignominie est à son comble; que la haine diminue. Pourquoi voulez-vous sévir davantage? « Voilà votre roi! » que vous m'avez présenté et que vous avez accusé d'aspirer à la royauté. Pourquoi êtes-vous encore indignés contre lui? Regardez et voyez-le : il est devant vous, humilié, impuissant, faible, lié. Craignez-vous cette pourpre royale? ce sceptre qu'il tient à la main vous fait-il peur? Vous redoutez encore ce roi semblable à ceux que les enfants font dans les comédies et dans les autres jeux. S'il se disait Dieu, voyez maintenant qu'il est homme et même qu'il paraît moins un homme qu'un simulacre d'homme. Que votre colère cesse donc. » Mais les Juifs, plus durs que la pierre la plus dure, plus cruels que les tigres, poussés par une rage d'animal ou plutôt par les furies infernales, et à l'instigation des prêtres et de leurs ministres, commencèrent à crier : « Enlevez-le, enlevez-le, crucifiez-le! Nous n'avons d'autre roi que César. Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas l'ami de César. »

IV. — Pensez combien ces paroles, plusieurs fois répétées, blessèrent le cœur de la Vierge-Mère; son âme fut percée d'autant de glaives qu'elle entendit de ces paroles horribles. « Leurs dents étaient des armes et des flèches et leur langue une épée aiguë. » Et Pilate leur dit de nouveau : « Voilà l'homme! voilà l'homme! » Mère désolée, c'est votre Fils et votre Dieu que vous avez enfanté sans cesser d'être Vierge. « Voilà l'homme » que vous avez conçu du Saint-Esprit sans ternir l'éclat de votre virginité, que vous avez mis au monde, que vous avez nourri de votre lait virginal; que vous avez élevé naissant, enfant adolescent, avec tant de soin et de piété, pour lequel vous avez toujours eu la plus grande admiration et les plus grands égards, parce que vous voyez en lui votre Messie et le Rédempteur du genre humain. N'est-ce pas là, ô illustre Vierge, votre Fils chéri, plus beau que tous les enfants des hommes? Vous le reconnaissez, mais la per-

fide nation des Juifs le rejette, lui que leurs pères ont désiré pendant tant de siècles, comme le Messie promis et attendu.

« Voilà l'homme ! » Père éternel, c'est votre Fils, le Dieu fait homme, le Médiateur entre Dieu et les hommes. Jetez les yeux sur cet homme, ô Père céleste. C'est votre Fils, non pas d'adoption, mais par nature, dans lequel vous vous êtes complu. « Oh ! Dieu, notre protecteur, jetez vos regards et considérez le visage de votre Christ, » ce visage qu'il vous est toujours si agréable de voir, ce visage adorable pour les Anges et toute la cour céleste, et d'autant plus adorable qu'il est maintenant défiguré et ensanglanté. Regardez ces yeux divins tournés vers vous, ils sont souillés de crachats, mouillés de larmes et de sang. Pardonnez-nous et soyez-nous propice.

V. — Considérez quelles furent la honte, l'ignominie, la confusion de notre Sauveur. Un cœur noble aimerait mieux subir toute espèce de morts que d'être donné en spectacle à tout un peuple, le fer au cou, exposé aux moqueries et à l'opprobre de la populace. Le Fils de Dieu a bien voulu cependant recevoir cet affront à cause de nous. Pilate dit donc aux Juifs : « Voilà l'homme ! »

Pilate dit cela afin d'assouvir par ce spectacle touchant la haine et l'envie des Juifs et de délivrer le Christ. Ces paroles te sont aussi adressées, ô mon âme faible et misérable : « Voilà l'homme » qui, étant semblable à Dieu, s'est fait homme par amour pour toi. « Voilà l'homme » plus beau que tous les enfants des hommes et maintenant le plus défiguré des mortels. Il n'a ni beauté ni éclat. « Voilà l'homme » d'une sublime humilité qui, à cause de toi, s'est abaissé au point de te rendre participant de sa divinité. « Voilà l'homme » d'une patience admirable, qui, ne pouvant corriger par les fléaux et les menaces ses fils rebelles, je veux dire le genre humain, a assumé sur lui toute la colère divine et a voulu être cruellement flagellé sur tout son corps. « Voilà l'homme » d'une charité très-ardente ; il nous a tellement aimés qu'il a voulu être flagellé, souillé de crachats, revêtu d'une robe d'ignominie, couronné d'épines, recevoir un roseau pour sceptre, afin de nous délivrer de la captivité éternelle et de nous faire héritiers du royaume céleste. « Ses opprobres, dit saint Jérôme, ont enlevé notre opprobre, ses liens nous ont rendus libres, sa cou-

ronne d'épines nous a acquis le diadème royal ; nous avons été guéris par ses blessures. Oh ! épines ! oh ! péchés ! qui avez piqué un si grand roi et qui l'avez déchiré si cruellement. « Voilà l'homme ! » O mon âme, regarde-le et vois avec quelle justesse il a dit : « Je suis un ver et non un homme ; je suis l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » Ces paroles : « Voilà votre roi ! » s'adressent aussi à toi, ô mon âme. C'est là ton roi, ô âme dévote, un roi saint et sage, un roi doux, pieux, libéral, prodigue, bienveillant ; reçois-le volontiers, honore-le comme ton roi et prends garde de l'abandonner pour te mettre au service du démon.

VI. — Enfin, considérez la bienheureuse Vierge, cette Mère si affligée, et pensez quels étaient sa douleur, sa tristesse, le tourment de son cœur lorsqu'elle voyait son Fils bien-aimé couronné avec des épines qui entraient dans sa tête, couvert d'un morceau de pourpre usé et déchiré, tenant à sa main un roseau pour sceptre, exposé aux moqueries, souffleté, couvert de crachats et défiguré. Dites-nous, ô Mère affligée, quels furent vos sentiments au milieu de ce supplice. Ne rappelâtes-vous pas cette magnifique promesse qui vous fut faite par l'Ange Gabriel : « Le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. » Ne disiez-vous pas : « O Ange, où est l'effet de ta promesse ? Tu me dis que je serai reine puisque mon Fils serait roi. Où est le trône ? où est l'ornement ? où est la gloire ? où est la majesté promise ? Est-ce là commander à la maison de Jacob ? Comment règne-t-il dans cette maison puisqu'elle ne lui obéit pas ? Elle le renie même devant Pilate en disant : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » C'est peu qu'elle le renie ; mais elle le traite cruellement, elle le dépouille, le flagelle, le tourne en dérision, le conspue, le revêt d'une robe d'ignominie, le pique avec une couronne d'épines, le frappe avec le roseau qu'elle lui a donné pour sceptre. Est-ce là régner ? N'est-ce pas plutôt être un objet d'opprobre ? » Mais l'Ange aurait pu répondre à cela : « Cessez vos plaintes, ô Vierge, le messager de la vérité ne peut dire que des choses vraies ; levez vos yeux vers votre Fils, et je vous prouverai que j'ai dit vrai. Ne voyez-vous pas sur votre Fils les insignes du pouvoir royal ? Ne voyez-vous

pas qu'il porte le diadème? Ne voyez-vous pas qu'il est revêtu de pourpre? Ne voyez-vous pas un sceptre dans sa main? N'entendez-vous pas qu'on le proclame roi? Ne voyez-vous pas que les soldats l'honorent en fléchissant le genou? Qu'importe à la royauté que tout cela se fasse sérieusement ou par moquerie? Comprenez le mystère, ô Marie, reconnaissez ce grand secret. Ce que les hommes perfides font pour l'opprobre, se fait sérieusement auprès de Dieu et des Anges, et ce qu'on dit par moquerie se réalise dans le Ciel; et, si vous le voulez, écoutez l'explication de ce mystère: il est revêtu d'une chlamyde, vêtement de guerrier, parce qu'il combat vaillamment les chefs des légions infernales. Cette chlamyde est de pourpre parce qu'il ne combat pas dans une bataille sanglante, mais qu'il répand son sang pour son peuple, et en même temps il avertit les vrais chefs de ne pas hésiter à répandre leur sang pour leur peuple, si la chose devient nécessaire.

Il est revêtu de pourpre pour montrer qu'il est la victime pour les péchés de tout le monde. Les Phéniciens, pour apaiser leurs dieux irrités, sacrifiaient un fils chéri. C'est ce que fit Saturne, en tuant son fils unique Lévi, revêtu d'un vêtement royal. De même Jésus, Fils chéri de Dieu le Père, changeant de vêtement et se revêtant d'un vil manteau de pourpre, s'offre en sacrifice pour l'apaiser. Achab changea d'habits, lorsqu'il monta pour aller combattre le roi de Syrie, et le fit pour conserver l'usage. Jésus, en commençant le cruel combat où il devait perdre la vie pour les hommes, changea aussi de vêtement et fut revêtu d'une chlamyde d'écarlate et couronné d'épines.

Il est couronné d'épines. Les anciens couronnaient leurs rois et leurs dieux de guirlandes de fleurs, comme le témoigne Pline<sup>1</sup>, pour indiquer que la gloire de la dignité royale, la splendeur des honneurs et toute la pourpre du monde se flétrissent comme les fleurs. Jésus n'est pas couronné de fleurs, mais d'épines, afin de montrer la durée de son règne dont Gabriel avait dit: « Et son règne n'aura point de fin. » Car les épines étant sèches, se conservent très-longtemps dans le même état. En le couronnant d'épines on indique donc que son règne

<sup>1</sup> Lib. III, cap. xviii.

sera éternel, c'est-à-dire interminable. Les dieux des Gentils sont couronnés de fleurs et sont de faux dieux; notre Dieu est couronné d'épines, et c'est en cela qu'on distingue le vrai Dieu d'un faux dieu. Le vrai est couronné d'épines, le faux est couronné de roses. Lors donc qu'on couronne notre Seigneur d'épines, tout en le rejetant, on l'adore comme le vrai Dieu; car bientôt les roses se changent en épines et les épines en roses.

Le Seigneur est couronné d'épines parce que ce sont là les tributs que nous lui payons. Les ministres et les sujets des rois leur offrent des richesses pour augmenter leur éclat; l'or des sujets augmente la pompe du trône. Nos richesses à nous sont des épines, car c'est ainsi que le Seigneur les appelle <sup>1</sup>. Isaïe <sup>2</sup> appelle nos péchés écarlate, et voilà les richesses que nous donnons au Christ; voilà ce qui orne le triomphe de notre roi; voilà la pompe qui brille autour de lui. Son triomphe est en rapport avec les ressources que nous lui fournissons. Par cette pompe douloureuse et triste, Jésus nous enseigne qu'un règne temporel paraît en effet environné d'une pompe royale, mais ce n'est en réalité qu'une pompe triste et affligeante. Les rois ont sur la tête une couronne brillante d'or et de diamants, mais elle est entourée de mille soucis et de mille douleurs. La couronne de notre Sauveur paraît méprisable, mais sur sa tête elle l'emporte sur les couronnes d'or et de diamant de tous les rois. C'est la couronne de l'Homme-Dieu, du Rédempteur seul, car elle indique un triomphe que l'Homme-Dieu seul peut remporter, le triomphe sur les péchés.

Il porte un sceptre mince et fragile, un roseau, parce que sa force est telle que ce sceptre lui suffit et au delà pour racheter les peuples et soumettre ses ennemis. Voilà donc le trône de David, l'éclat, la gloire de ce règne que l'Ange a promis.

O mon Jésus, plein de douceur, faites que je grave dans mon cœur votre douloureuse et amoureuse Passion, afin que je compatisse à vos plaies et que j'évite toujours l'horrible et funeste péché qui est la cause de toutes vos souffrances.

O très-douce et très-affligée Marie, faites que je participe à votre

<sup>1</sup> Luc, vii. — <sup>2</sup> Chap. i.

immense douleur ; faites que je sente dans mon cœur ces piqûres, ces aiguillons qui percent le vôtre. Courage donc, mon âme, réunis ces épines dans ton cœur, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, fais-t'en une corolle, mais attends les roses dans la gloire future et immortelle.

### 343<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### QUE FAUT-IL MÉDITER DANS LE QUATRIÈME MYSTÈRE?

SOMMAIRE. — 1. Exposition générale du sujet. — 2. Jésus se soumet sans rien dire à la cruelle sentence qui le condamne à mort et prend la croix sur ses épaules. — 3. Apostrophe à l'âme fidèle. — 4. Ordre de la marche vers le Calvaire. — 5. Difficultés de la marche. — 6. Figure de Jésus portant sa croix. — 7. Jésus porte sa croix. — 8. Jésus console les filles d'Israël qui le suivent. — 9. Explication des paroles adressées aux saintes Femmes. — 10. Pourquoi le Seigneur permet-il qu'on l'aide à porter sa croix? — 11. La Véronique essuie le visage de Jésus. Imitons-la. — 12. Douleur de Marie en voyant son Fils portant sa croix. — 13. Dialogue supposé entre Jésus et Marie. — Preuves que la méditation du mystère de Jésus portant sa croix lui est très-agréable. Prières à Jésus et à Marie.

Dans ce mystère, méditons avec une pieuse vénération l'opprobre et le poids de la croix que les Juifs, par un excès de cruauté et d'impiété, jetèrent sur ses épaules tendres, épuisées et presque brisées. Suivons en esprit cette funèbre marche que le Christ fit en portant la croix depuis le prétoire de Pilate jusqu'à la montagne du Calvaire, et contemplons aussi l'excès de douleur et de tristesse de la Vierge-Mère.

I. — Levez les yeux de votre esprit et considérez le Sauveur après la sentence prononcée par Pilate, saisi avec une grande violence par les licteurs, dépouillé de ces vêtements de moquerie au moyen desquels on en avait fait un empereur de théâtre, et revêtu de ses propres habits, afin qu'il pût être reconnu par tout le peuple et qu'il en résultât pour lui une plus grande infamie. Nous ne lisons point que la couronne ait été enlevée de sa tête. Si on la lui enleva, on la lui remit aussitôt avec violence afin qu'il mourût roi des Juifs.

II. — Admirez l'obéissance prodigieuse et la patience de notre



**Sauveur.** Ayant entendu l'unique sentence de Pilate, il ne la refusa pas et n'en appela pas à Tibère César; il ne demanda point de délai, ne protesta pas contre la cruauté du jugement, mais il obéit promptement; il mit aussitôt ses épaules, brisées par tant de coups précédents et affaiblies par une grande perte de sang, sous cette croix horrible, cette grande poutre ayant à ce qu'on rapporte quinze pieds de long et étant très-lourde, et il la prit pour la porter jusqu'à la montagne du Calvaire, lieu destiné à son supplice.

III. — Ouvrez les yeux de votre esprit et voyez votre Rédempteur s'avancant vers le lieu où il doit subir son supplice, ou plutôt vers l'autel où il doit immoler un holocauste sanglant et achever son sacrifice pour l'expiation de nos péchés.

IV. — Observez l'ordre de cette marche funèbre. Jésus s'avance entouré de bourreaux, mouillé de sang et de sueur, souillé de crachats, chargé de la croix où il doit être immolé, accompagné de deux voleurs qui doivent être crucifiés avec lui. Est-ce ainsi, ô Roi de gloire, que vous sacrifiez votre honneur pour mon salut, l'honneur qui est plus précieux que toutes les facultés et que la vie même? Vous agissez ainsi pour nous apprendre à ne pas rougir et à regarder comme un honneur de converser avec les plus grands pécheurs, lorsqu'il s'agit de leur conversion et de leur salut. Car le Christ a souffert volontiers cette ignominie afin de sauver les pécheurs.

V. — Considérez les difficultés de cette marche; comptez dévotement combien de fois il éprouva des secousses, combien de fois il tomba à cause du poids excessif, combien de fois les aspérités des pierres et du chemin blessèrent ses pieds sacrés, combien de fois, succombant sous le poids, il fut frappé à coups de bâton, à coups de poings, à coups de pieds par ses horribles bourreaux, afin qu'il se relevât et continuât sa marche, car, comme il était épuisé par tant de voyages qu'il avait faits devant tous les tribunaux qui étaient dans Jérusalem, par sa sueur de sang, par sa cruelle flagellation, par le douloureux couronnement d'épines, il n'est pas étonnant qu'il chancelât, tombât souvent sous sa funeste poutre. O Seigneur Jésus, je ne puis pas rapporter tous vos tourments et toutes vos opprobres, faites que je les ressente dans mon cœur.

VI. — En pensant à ce qui précède, supposez que vous voyez l'innocent Abel conduit par le traître et fratricide Caïn pour être immolé avec une cruauté effrénée. Contemplez le vrai Isaac portant le bois de l'holocauste et se dirigeant vers la montagne pour y être immolé véritablement et non remplacé par un bétail, comme Isaac, à qui on conserva la vie. Voyez le vrai et admirable Noé portant cette arche qui doit sauver tout le genre humain de l'éternel déluge de la mort. Voyez le vrai Moïse portant la verge pour perdre les Égyptiens, c'est-à-dire les ennemis infernaux, et conserver les vrais Israélites. Considérez le vrai Jacob passant avec son bâton le Jourdain des tourments pour arriver dans le pays de ses parents, c'est-à-dire dans le royaume de son père. Voyez Abimélech, notre chef, portant non plus un rameau d'arbre, mais l'arbre très-lourd de la croix, appelant ses partisans et ses soldats en leur criant : « Ce que vous me voyez faire faites-le promptement <sup>1</sup> ; » c'est-à-dire : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive <sup>2</sup>. » Voyez le vrai David à demi nu et nu-pieds, allant de Jérusalem dans le désert du Calvaire. Voyez le phénix chargé de ce bois qu'il va bientôt aromatiser avec son sang ; il s'envole vers la montagne du Calvaire pour y être brûlé par le feu de son amour et ressusciter ensuite pour une vie immortelle. « Je mourrai dans mon petit nid et, comme le palmier, je multiplierai mes jours <sup>3</sup>. » Voyez le bon pasteur qui porte avec cette croix toutes ses brebis sur ses épaules. Aussi il dit par son prophète : « Je les porterai sur mes épaules. » O mon âme, regarde ton chef, ton roi, ton Dieu et ton Sauveur. « Grand spectacle ! » dit saint Augustin <sup>4</sup> ; mais aux yeux de l'impiété, grande moquerie ; aux yeux de la piété, grand mystère ; aux yeux de l'impiété, c'est un roi qui, au lieu de la verge de la royauté, porte le bois de son supplice ; aux yeux de la piété, c'est un roi portant le bois sur lequel il doit être cloué, bois qui doit être gravé sur le front même des rois.

VII. — Admirez ceci : les voleurs sont effrayés lorsqu'ils voient les croix sur lesquelles ils doivent mourir ; ils en ont horreur, quoique cependant ils ne soient pas obligés de les porter, car ils ont des lic-

<sup>1</sup> Livre des Juges, ix, 48.— <sup>2</sup> Matth., xvi, 25.— <sup>3</sup> Job, xix, 18.— <sup>4</sup> Tract. CXVII, in Joan.

teurs pour cet office. Mais notre Rédempteur embrasse sa croix avec joie, la prend volontiers sur ses épaules, parce que, avec elle, il prend le souverain pouvoir. « Il l'emporte sur ses épaules. » Qui n'est pas persuadé que Jésus se dirigea vers la croix avec plus de joie, plus d'empressement que saint André, lequel, en voyant la croix, s'écria : « Salut, croix précieuse, si longtemps désirée ! » etc. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Jésus marche donc avec joie au supplice, parce qu'il avait choisi volontairement la mort de la croix par laquelle il devait vaincre le démon et la mort, briser les portes de l'Enfer, ouvrir les portes du Ciel et sauver le genre humain.

VIII. — Contemplez la multitude du peuple accompagnant Jésus à la montagne du Calvaire : « Une grande multitude le suivait ; » les uns pour le crucifier, comme les bourreaux ; d'autres pour voir avec une joie intérieure une mort aussi ignominieuse, comme les pontifes ; d'autres pour se moquer de lui et l'injurier, comme les soldats ; d'autres pour assouvir leur curiosité, comme le reste du peuple ; d'autres pour souffrir avec lui par une sainte affection, comme les saintes Femmes, entre lesquelles étaient peut-être Marie Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, qui le pleuraient et se lamentaient sur son sort. Que fait le Seigneur au milieu de tout ce monde ? Se trouble-t-il ? Se plaint-il de l'ignominie injuste qu'on lui fait subir ? Point du tout. Mais il enseigne un motif plus parfait de pleurer : « Ne pleurez point sur moi, dit-il, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants. » C'est-à-dire : « Ne pleurez pas mon ignominie, mais déplorez avec une vive amertume vos péchés, ceux de vos enfants et l'ingratitude de cette ville ; » parce que des jours viendront où l'on dira : « Heures les femmes stériles, les entrailles qui n'ont point engendré et les mamelles qui n'ont point nourri ! » O charité admirable de notre Sauveur ! oubliant ses opprobres et ses tourments, il ordonne de pleurer la malice et l'ingratitude de ceux qui n'ont pas soin de retirer du fruit de sa Passion et de sa mort. Conçois dans ton cœur, ô mon âme, cette ardente flamme de charité, et remercie Jésus d'un si grand bienfait.

IX. — Par une méditation perpétuelle, faites révoquer cette sentence terrible que le Sauveur prononça alors : « Si on traite ainsi le

bois vert, que fera-t-on du bois sec? » Le bois vert c'était le Christ, arbre vigoureux et florissant, ayant en abondance la sève de toute innocence et de toute sainteté; le bois sec, c'étaient les Juifs et les autres pécheurs privés de toute sève de la grâce. Si donc la Justice divine pour les péchés des mortels a jeté dans un si horrible feu de tourments son Fils bien-aimé plein de la sève de la grâce divine et, par conséquent, point du tout propre au feu, que fera-t-il de ces bois secs, arides, tisons de l'Enfer, qui se sont rendus propres aux flammes éternelles, inextinguibles? O mon âme, abhorre, fuis le péché; car « il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

X. — Considérez Simon le Cyrénéen portant la croix à la suite de Jésus, et faites tous vos efforts pour devenir un autre Simon. Le nom de Simon, en hébreu, signifie obéissant. Vous serez donc des Simons si vous portez volontiers et sans murmure la croix à la suite de Jésus. Simon était étranger; il venait de la campagne à Jérusalem. Et vous, si vous voulez dignement porter la croix du Seigneur, vous devez être étranger et voyageur. Le Seigneur Jésus pouvait porter seul la croix sur la montagne, et il voulut être aidé par un autre pour signifier que sa croix doit être aussi portée par les fidèles. Il avait déjà enseigné cela par des paroles précises<sup>1</sup> : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Simon, consacré au Seigneur par le sang dont était couvert le bois sacré, fut non-seulement chrétien, mais évêque illustre et célèbre martyr, et vous vous serez vraiment l'oint du Seigneur, c'est-à-dire vrai chrétien, si vous portez aussi la croix du Seigneur.

XI. — Considérez la pieuse femme Bérénice, vulgairement appelée Véronique, et tâchez d'imiter sa piété et sa dévotion. Cette femme, voyant Jésus passer devant sa maison pour aller au Calvaire, chargé de la croix, couvert de sueur, de crachats et de sang, pénètre au milieu des bourreaux et essuye son visage sacré avec un voile blanc très-propre. En récompense de sa piété, elle reçut l'image du Seigneur empreinte d'une manière miraculeuse sur ce linge. On le conserve encore aujourd'hui très-religieusement dans l'église de Saint-Pierre,

<sup>1</sup> St. Matth., xvi, 24.

à Rome. Allez aussi au devant de Jésus montant au Calvaire ; allez-y non pas en marchant corporellement, mais en avançant vers lui par une dévote contemplation ; portez le suaire avec une pieuse et sincère affection, et essuyez ce visage divin défiguré par les blasphèmes de quelques Chrétiens impies ; essuyez-le en réfutant leurs blasphèmes, et, si vous en avez le pouvoir, en les punissant très-sévèrement.

XII. — Considérez la Mère affligée du Sauveur. Voyez combien fut perçant le glaive qui blessa sa très-sainte âme, lorsqu'elle aperçut son Fils bien-aimé accablé sous le lourd poids de la croix, tombant si souvent au milieu de ses bourreaux et ayant deux voleurs pour compagnons. Il ne fut pas difficile à cette excellente Mère, quoiqu'elle fût elle aussi accablée par une croix intérieure, de suivre les vestiges sanglants du Sauveur ; ils étaient, en effet, sanglants ces vestiges, car les nombreuses plaies de la flagellation faites sur le dos du Sauveur, agrandies par les secousses et le poids de la croix, ne faisaient de son corps qu'une seule plaie ; la peau n'existait plus, le sang coulait de nouveau avec abondance et arrosait, traçait, empourprait tout le chemin.

XIII. — Pensez à l'ardent désir qu'avait la Vierge-Mère de voir son Fils bien-aimé allant à la mort. Elle désirait aller à sa rencontre par une ruelle latérale ; mais, ne pouvant y réussir, elle alla en dehors de la ville, au pied du Calvaire, en un endroit qui vient, dit-on, d'être consacré à sa sainte mémoire, et c'est là que cette Mère désolée le rencontra tombant à genoux ; elle l'adora en suppliante, frappée de stupeur et accablée de tristesse. Et comme elle ne pouvait articuler aucun mot à cause de son excessive douleur, elle lui parla par l'affection seule et le regard, à peu près en ces termes : « O mon Fils très-cher, qui êtes en même temps le Dieu très-bon, d'où vient que je vous vois défiguré, pâle, mourant ? Qui m'accordera la grâce de mourir pour vous, de racheter votre mort par la mienne ? Si ma mort devait être salutaire au genre humain, comme je voudrais subir la croix pour vous rendre libre ! » Jésus lui répondit : « O ma tendre Mère, que faites-vous dans cette foule tumultueuse de peuple et de soldats ? Pourquoi avez-vous voulu si ardemment me voir dans ce tourment extrême ? Vous serez une nouvelle croix pour moi ; votre

douleur blessera mon cœur. Laissez-moi mener à bonne fin cette œuvre de la rédemption des hommes que mon Père m'a imposée. Dans huit jours, je serai de nouveau vivant et je vous verrai, afin que vous soyez avant tous participante à ma résurrection, comme vous êtes compagne de ma Passion. » La Mère ajouta : « O mon doux Fils, je ne vous laisserai pas, je ne vous abandonnerai pas, puisque tous les autres vous abandonnent dans ce moment extrême. Souffrez, ô Fils de Dieu, que je souffre avec vous qui êtes aussi mon Fils, et que je vous assiste dans vos derniers moments, si vous devez mourir. Je sais certainement que votre croix me causera une immense douleur, mais elle ne m'inspirera jamais de l'horreur ; Mère désolée, je recevrai le dernier soupir de mon Fils. »

O mon âme, rappelle souvent ce mystère à ton esprit, et sache qu'aucune méditation n'est plus agréable au Sauveur, comme lui-même l'a déclaré à l'Apôtre saint Pierre, lorsqu'il lui apparut portant sa croix non loin de Rome, à l'endroit qu'on appelle : « *Domine quo vadis?* Seigneur, où allez-vous ? » Il parut aussi sous la même figure, c'est-à-dire chargé de sa croix, à saint Ignace, l'illustre fondateur de la compagnie de Jésus, lorsqu'il allait à Rome pour obtenir du Saint-Siège la confirmation de sa société. Un homme très-pieux demanda un jour instamment à Dieu de lui indiquer la pratique de dévotion qui lui plaisait le plus. Étant ravi en extase pendant quelque temps, il vit un homme nu, transi de froid et portant une grande croix sur ses épaules. Il lui demanda qui il était, et le Sauveur répondit : « Je suis Jésus-Christ ; tu m'as demandé quelle était parmi les pratiques de la piété chrétienne celle qui me plaît le plus. Je te réponds que ce qui me plaît le plus, c'est qu'on m'aide à supporter ma croix, mes plaies, ma Passion. »

O Jésus, qui êtes en même temps très-souffrant et très-doux ; vous qui, dans cette lugubre marche, avez donné l'image de votre visage empreinte sur le voile de la pieuse Véronique, nous vous prions, nous vous conjurons d'offrir cette image pour nous à la très-sainte Trinité. Offrez à Dieu le Père, comme vous avez coutume de le faire, ce front et cette chevelure pressés par les épines, souillés de sang et de plaies ; ces yeux inondés de sang et de larmes ; cette divine bouche

défigurée par les crachats, les coups et les plaies innombrables. Offrez-les comme un fruit abondant de salut pour nous ; ce présent lui sera très-agréable.

Et vous, ô très-affligée et très-bonne Mère, par la croix de votre Fils, supportant les plus grands tourments, nous vous prions de nous obtenir le secours opportun et désiré de la grâce divine, afin que nous soyons excités à porter avec courage notre croix à l'exemple de votre Fils, notre Sauveur. Faites que nous la désirions ardemment, que nous la portions avec joie ; qu'à l'exemple de Simon le Cyrénéen, nous la portions sur nos épaules et nous la supportions avec persévérance, et que nous mourions sur elle, pénitents comme le bon larron. Ainsi soit-il.

### 344<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### QUE FAUT-IL MÉDITER DANS LE CINQUIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX?

**SOMMAIRE.** — 1. Dépouillement cruel de Jésus avant le crucifiement. Fut-il entièrement nu sur la croix? Prières à Jésus et à Marie. — 2. Crucifiement cruel et horrible. — 3. État de souffrance de Jésus sur la croix au moment où on l'élève. — 4. Souffrance de Jésus lorsque la croix tombe dans le trou destiné à la recevoir. Figures de Jésus crucifié. Jésus sur la croix était loin de l'état de gloire où Isaïe et Daniel le représentent. — 5. Toutes les parties du corps de Jésus ont leurs souffrances propres. — 6. Pourquoi Jésus meurt-il sur la croix avec toutes les circonstances qui ont accompagné sa mort? — 7. Explication symbolique de la position de Jésus sur la croix. — 8. Ignominie de Jésus sur la croix. — 9. Que fait Marie lorsque Jésus était en croix? Elle est debout, exhorte son Fils à pardonner à ses bourreaux, accepte saint Jean pour fils, voit Jésus abandonné de tous et de Dieu même, a soif de notre salut, félicite le bon larron, remercie Dieu, offre à la sainte Trinité l'âme de son Fils. — 10. Douleurs de Marie après la mort de Jésus. — 11. Douleurs de Marie après la descente de la croix. Exhortation à la compassion. Prière à Jésus et à la bienheureuse Vierge.

Dans ce mystère, considérons le Christ, notre Dieu et Sauveur très-innocent, océan immense de toute bonté et de toute sainteté, cloué ignominieusement à la croix, suspendu et mourant entre deux voleurs ; méditons aussi pieusement les douleurs de sa Mère si affligée.

I. — Tournez vos yeux et votre pensée vers le Christ arrivant au lieu du supplice où il doit commencer le sommeil de la plus cruelle des morts.

Considérez quatre horribles licteurs le dépouillant de ses vêtements, ou, pour mieux dire, lui déchirant la peau en quatre parties. On le dépouilla d'abord, lorsqu'on allait le flageller; secondement, lorsqu'on le couronna d'épines; troisièmement, lorsqu'on lui remit l'habit avant d'entrer dans la route du Calvaire; quatrièmement, au Calvaire même. Il est aisé de croire que son vêtement intérieur était collé sur ses chairs meurtries, et que les bourreaux lui arrachèrent cruellement la peau qui y était adhérente. Il y eut de nouveau dans cet acte, pour le chaste Jésus, le comble de la honte, le comble de l'ignominie, le comble de la douleur. Vincent Brunus<sup>1</sup> suppose pieusement, d'après le Livre I<sup>er</sup> des *Révélations* de sainte Brigitte<sup>2</sup>, que la Mère de Dieu, qui avait enveloppé son corps de langes lorsqu'il vint au monde, enleva le voile de sa tête et le fit passer au plus proche soldat pour couvrir la nudité de son Fils. On dit que ce voile est conservé à Aix-la-Chapelle, parmi les autres saintes reliques. Cependant, la plupart des saints Pères pensent que notre divin Sauveur fut mis sur la croix complètement nu et couvert de son sang sacré, afin que, devant souffrir pour le premier Adam, il montât sur la croix tel que celui-ci était entré dans le Paradis terrestre.

O second Adam, il vous coûte cher de faire rentrer le premier Adam dans l'état d'innocence qu'il avait perdue par sa désobéissance, puisque, pour lui procurer la robe nuptiale de la grâce, il a fallu avec tant d'ignominie que vous fussiez donné tout nu en spectacle à tout un peuple. O Vierge Marie, Mère de douleurs, quel ne fut pas votre tourment lorsque vous voyiez votre Fils bien-aimé dépouillé de ces vêtements que vous aviez travaillés vous-même de vos propres mains.

II. — Considérez que notre Sauveur, dépouillé de ses vêtements ou plutôt de sa peau, s'étendit lui-même sur le lit de la croix pour y consommer ce mariage mystique et sanglant avec l'Église. Prêtez l'oreille de l'esprit et écoutez les coups de marteaux qui enfoncent les clous dont ses mains et ses pieds sont percés. Contemplez comment la main droite étant clouée à la croix, la gauche qui ne pouvait pas

<sup>1</sup> Méditations xxxvi, de *Passione Domini*. — <sup>2</sup> Chap. xv.



atteindre l'endroit où on avait fait le trou pour recevoir le clou, était tirée avec des cordes jusqu'à ce qu'elle arrivât à cet endroit. Il en fut sans doute de même pour les pieds. Pensez quel fut son tourment dans cet horrible supplice ! Que de tiraillements dans tout le corps ! que de déchirements dans les membres ! quelle douleur dans le percement des mains et des pieds, qui sont des parties très-sensibles où résident les organes de la sensation et les principales sources de la douleur ! quel tourment dans la contraction des nerfs, l'ouverture des veines ! Le corps, descendant toujours par son propre poids, agrandissait les plaies, et le sang coulant peu à peu le tourment augmentait toujours. Tout cela se comprend mieux par la méditation qu'on ne peut l'exprimer par les paroles ou par la plume.

III. — Contemplez notre Rédempteur, non pas couché et appuyant son dos sur l'arbre de la croix, mais suspendu par ses mains et ses pieds percés par les clous ; il est plus facile de penser que de dire combien fut vive la douleur qu'il ressentait, car, en supposant qu'il ne ressentait qu'une douleur lorsqu'il était encore à terre et lorsqu'il fut étendu sur la croix, il est croyable qu'il en souffrit mille lorsqu'il fut élevé en croix.

IV. — Pensez avec quelle moquerie, quels sarcasmes, quels éclats de rire, ces cruels bourreaux élevèrent la croix, avec quelle violence ils la laissèrent tomber dans le trou préparé, afin que tout le corps de Jésus fût horriblement secoué. Il est croyable que, dans cette secousse si violente, les plaies des mains et des pieds s'agrandirent cruellement. En y pensant, il n'y aura aucun cheveu de la tête qui ne se dresse d'une pieuse horreur.

En regardant un si triste spectacle, considérez attentivement les mystères qui y ont été annoncés par tant de figures. Voyez l'arbre de vie élevé au milieu de la terre et d'où pend le Fruit de vie donnant le salut à tout le monde. Voyez-y l'innocent Abel tué cruellement par l'impie Caïn, c'est-à-dire par l'ingrate Synagogue sur le bois de la croix. Voyez-y l'Arche vivante de la divinité, élevée non sur les montagnes de l'Arménie, mais sur le sommet du Calvaire ; non par les eaux, mais par nos péchés qui nous avaient submergés dans le déluge de la colère divine. Voyez-y l'arc-en-ciel, signe de l'alliance entre

Dieu et l'homme placé dans le nuage de l'humanité et brillant d'un sang couleur de rose et de pourpre. Voyez-y l'innocent Isaac placé sur le bois non pour être épargné et remplacé par un bélier, mais pour y être immolé cruellement et ignominieusement. Voyez-y l'Agneau pascal percé par le dard de la croix et consumé par le feu de tant de tourments. Voyez-y le vrai Moïse élevant au ciel ses mains soutenues non plus par Hur et Aaron, mais clouées au bois, priant pour que son peuple remporte la victoire sur les Amalécites infernaux. Voyez-y le serpent élevé non par Moïse, mais par la cruelle Synagogue sur le bois de la croix pour le salut de tous. Voyez-y le vrai Josué élevant le bouclier de sa croix contre la rebelle cité de Hai, c'est-à-dire contre le monde, afin de le vaincre par sa Passion et de le soumettre à la puissance de son Père. Voyez-y le véritable Gédéon tirant son glaive contre les Madijanites infernaux. Voyez-y le véritable Samson saisissant les deux colonnes, c'est-à-dire les deux pièces de bois de la croix, détruisant la maison des Philistins infernaux et renversant leur royaume de fond en comble. Voyez-y le vrai David, avec la fronde de la croix et les cinq pierres, c'est-à-dire ses cinq plaies, prises dans le torrent de son sang, attaquant le superbe Goliath infernal et le terrassant courageusement. Voyez-y le vrai Élie élevé dans le tourbillon de sa Passion, pour être placé dans le Paradis céleste. Oh ! triste et déplorable spectacle ! Étonnante abjection du Fils de Dieu incarné !

Vous l'avez vu, ô Isaïe ! ce Jésus assis sur un trône élevé, accompagné de deux Séraphins et remplissant la terre de sa gloire. Ici, on le voit non sur un trône, mais sur le gibet de la croix ; non entre deux Séraphins, mais entre deux voleurs. Vous l'avez vu, ô Daniel ! « Assis sur le siège de la royauté, servi par un million d'AnGES et entouré de mille millions de ces esprits bienheureux ; » mais maintenant, dévoué à la mort, il n'est pas assis sur un trône, mais il est suspendu à la croix ; il n'est pas entouré par les AnGES qui le servent, mais par les bourreaux qui le tourmentent et par les Juifs qui blasphèment contre lui. Hélas ! quelle différence, comme il est changé !

V. — Considérez la multitude et la grandeur des douleurs du Christ. Il souffre pour l'homme ; et, comme le péché d'Adam avait infecté

tous les membres du corps humain, il a souffert dans toutes les parties de son corps. Sa tête auguste est couronnée d'épines; son beau visage, que les Anges mêmes désirent voir, est souillé de crachats et souffleté; ses oreilles, accoutumées aux mélodies des esprits célestes, sont offensées par des blasphèmes; ses mains, qui ont fait le ciel et la terre de rien, ses pieds, qui ont marché sur les eaux et qui ont parcouru les régions de la Palestine en prêchant l'Évangile et en faisant des miracles, sont percés de clous; son goût est offensé par le fiel et le vinaigre; son odorat est affecté par la puanteur des têtes et autres ossements des cadavres humains.

VI. — Considérez le lieu, le temps, la manière et les autres circonstances de la Passion du Christ. Il meurt sur le mont du Calvaire, où notre premier père, Adam, fut enseveli, d'après quelques auteurs, et la tête de celui-ci fut découverte sous le pied de la croix, lorsqu'on creusait la terre : c'est afin que la vie sortit de l'endroit d'où venait la mort. D'autres prouvent que c'est sur cette même montagne qu'Abraham avait résolu d'immoler son fils Isaac, qui fut une vraie figure du sacrifice du Seigneur,

Il meurt dans un endroit découvert, pour montrer que le fruit de sa Passion est commun à tous les hommes.

Il meurt dans l'air, afin de le purifier de la multitude qui l'infecte.

Il meurt dans un endroit infecté par le supplice des malfaiteurs, afin de nous délivrer des puanteurs de l'Enfer et de nous faire passer de l'état des morts à l'état des vivants.

Il meurt élevé de terre, afin d'arracher nos affections de la terre et de les enfermer dans le Ciel.

Il meurt à midi, afin que tous reconnaissent l'excès de son amour ardent comme le soleil à midi.

Il meurt le jour de la solennité de Pâques, lorsqu'un peuple innombrable venait à Jérusalem de toute la Judée, afin d'avoir un grand nombre de spectateurs de sa Passion, puisqu'il mourut pour plusieurs, c'est-à-dire pour tous.

Il meurt entre deux larrons, parce qu'il répandit son sang pour les larrons, c'est-à-dire pour les pécheurs. Les Juifs avaient procuré à

Jésus cette compagnie pour ternir entièrement sa gloire et pour faire croire qu'il avait été mis justement en croix comme chef de voleurs. Mais la Sagesse divine nous montre là un mystère ; car la croix fut comme le tribunal du Christ. De même qu'il était placé entre un voleur bon et un mauvais, ainsi, au jour du Jugement, il sera assis entre les bons et les méchants : « Il placera les uns à sa droite et les autres à sa gauche<sup>1</sup>. » De ces deux voleurs, l'un crut et fut sauvé : il représente les bons ; l'autre insulta Jésus-Christ et fut condamné : il représente les damnés.

VII. — Considérez la position de Jésus sur la croix : il a les bras étendus pour nous embrasser tous ; il penche sa tête vers nous, afin de nous recevoir avec le baiser de l'éternelle paix ; il montre ses mains percées, afin de nous départir abondamment ses dons ; il a son cœur ouvert, afin de nous y introduire ; il est cloué, afin de nous montrer la constance de son amour.

VIII. — Considérez l'ignominie de Jésus crucifié. Personne n'a jamais été crucifié aussi ignominieusement que lui : Pierre fut crucifié par l'ordre de Néron ; André, par l'ordre du proconsul Égée ; Philippe, par l'ordre d'un persécuteur ; Siméon, fils de Cléophas, évêque de Jérusalem ; Agricola, Julienne, Zoé et beaucoup d'autres Saints et Saintes furent aussi crucifiés, mais personne aussi ignominieusement que le Christ. Et pourquoi cela ? Parce que son Père avait réuni sur lui les iniquités de nous tous. O très-innocent Jésus ! je suis vraiment la cause de vos tourments si grands. Ma concupiscence m'a entraîné dans le péché : votre charité vous a conduit à la croix. Ma main a saisi, par la désobéissance, le fruit défendu : les vôtres, par obéissance à votre Père, ont été déchirées par des clous. J'ai goûté la douceur de la pomme, et vous, pour moi, vous avez goûté l'amertume du fiel. Mes pieds ont couru promptement vers le mal : les vôtres, sur la croix, ont été blessés par les coups de marteau et percés par les clous. Moi, j'ai contracté tant de dettes, et vous, vous soldez toutes ces dettes que je ne puis solder moi-même. Que votre croix, vos souffrances, votre satisfaction soient les miennes, afin que ce qui me man-

<sup>1</sup> St. Matth., xxv.

que pour mon salut soit suppléé par le trésor inépuisable de vos mérites !

IX. — Appréciez la douleur et la tristesse de la Vierge Marie, et pensez à ce qu'elle faisait lorsque Jésus était en croix. L'Évangéliste saint Jean nous l'a assez appris lorsqu'il nous a dit : « La Mère de Jésus était debout au pied de la croix. » O étonnante force d'âme ! ô courage invincible d'un cœur de mère ! Sa Mère était debout devant la croix, et tandis que les hommes, c'est-à-dire les Apôtres, fuyaient, la Vierge restait courageusement auprès de son Fils. Elle était debout et contemplait son Fils suspendu au gibet entre deux voleurs, déjà près de la mort et en agonie. Le Fils était suspendu à la croix et la Mère s'offrait aux bourreaux. Il y avait là deux autels de la croix : celui de la Passion où le Christ mourait, et celui de la Compassion où sa Mère était immolée. Jésus-Christ offrait sa chair : la Vierge Marie immolait son cœur et son esprit : « Elle était debout près de la croix, » et elle voyait les prêtres tournant en dérision et blasphémant son Fils mourant ; les Pontifes branlant la tête et lançant contre lui des sarcasmes plus cruels que la mort ; les bourreaux se partageant ses vêtements et jetant au sort sa tunique sans couture.

Lorsque Jésus priait avec larmes son Père pour ses ennemis, ses bourreaux et tous les mortels en disant : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font, » elle, imitant son Fils, lui disait intérieurement du fond de son cœur : « O mon Fils, plein de bonté, pardonne à tes ennemis le crime qu'ils commettent en répandant ton sang ; je t'en conjure par les douleurs que tu éprouves, par l'amour qui te fait répandre ton sang et par les plaies dont tu es couvert, ne sois pas vaincu par le mal, mais triomphe du mal par le bien. »

Lorsque Jésus dit à saint Jean : « Voilà votre mère ! » et à sa mère : « Voilà votre Fils ! » elle se soumit humblement, quoiqu'il fût bien différent de recevoir le serviteur au lieu du Seigneur, le disciple au lieu du Maître, le fils de Zébédée au lieu du Fils de Dieu.

Lorsque Jésus, vers la neuvième heure, s'écria d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » elle s'attachait plus fortement à la croix, voyant son Fils délaissé, abandonné

non-seulement par les Apôtres et par tous ceux qu'il connaissait, mais aussi par Dieu le Père et par lui-même puisqu'il ne recevait aucun secours, aucun soulagement de la Divinité qui était unie à l'humanité dans sa personne.

Lorsque Jésus s'écriait : « J'ai soif ! » voulant indiquer par là moins la soif corporelle que celle du salut de nos âmes, sa Mère, conformant sa volonté à la volonté divine, désirait ardemment le salut du genre humain.

Lorsque Jésus promettait le Paradis au bon larron en lui disant : « Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis, » sa Mère remercia celui-ci de sa foi si ardente et de la profession qu'il venait d'en faire à l'égard de son Fils et le félicita affectueusement du salut qu'il était sur le point d'atteindre.

Lorsque Jésus dit : « Tout est consommé ! » sa Mère, un peu moins affligée, remercia Dieu le Père de ce que les tourments de son Fils allaient cesser et de ce que la rédemption des hommes était accomplie.

Lorsque Jésus expirant s'écriait d'une voix forte : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » sa Mère, tombant à genoux et élevant les yeux vers son Fils (ce qu'elle pouvait faire sans être observée à cause des ténèbres), offrait ce dernier soupir de son Fils à la très-sainte Trinité et lui rendait les plus grandes actions de grâce pour le sacrifice d'un prix infini qui venait d'être offert, pour la rédemption du genre humain, sur l'autel de la croix par son Fils, le souverain Prêtre, et, continuant sa prière, elle adora le corps de son Fils mort, parce qu'elle savait, d'une manière certaine, qu'il devait être uni à la Divinité.

X. — Considérez combien fut continuelle la douleur de cette très-sainte Mère. Les douleurs de Jésus finirent avec sa vie, mais celles de cette Mère ne s'arrêtèrent pas là. Elle avait un grand désir que le corps sacré de son Fils fût déposé de la croix et enseveli convenablement. Bientôt après sa mort, arrivent les soldats prétoriens dont l'un frappant de sa cruelle lance le côté de Jésus le lui ouvrit ; il blessa et perça en même temps le cœur de Marie qui en fut spectatrice. Il sortit du côté de Jésus du sang et de l'eau, et des yeux de Marie un torrent de larmes. Jésus ne ressentit point la blessure de son côté puisqu'il

était mort ; mais Marie, encore vivante, la reçut dans son cœur avec un extrême tourment.

XI. — Contemplez avec quel tourment, quel gémissement, quel soupir du cœur la bienheureuse Vierge baisa chaque membre et chaque plaie de son Fils lorsqu'il fut déposé de la croix et reçu dans ses bras. Elle voyait son auguste tête percée de tous côtés par la couronne d'épines, sa chevelure d'or en désordre et arrachée en partie ; elle arrosait de ses larmes ses yeux qui l'avaient tant de fois réjouie et qui étaient alors fermés par la mort ; elle contemplait la bouche de Jésus qui était livide, ses douces lèvres et son visage, plus beau que tous les enfants des hommes, qui étaient défigurés par le sang et les plaies et les blessures sacrées des mains et des pieds qui étaient ouvertes, sa poitrine renfermant son cœur si aimant, la plaie du côté largement ouverte ; elle contemplait tout cela et souffrait horriblement en voyant si défiguré son Fils chéri qui avait auparavant l'éclat du lis et de la rose.

Excitez-vous à la contrition en disant en vous-même ces paroles ou autres semblables : « Quelle serait ta douleur si tu voyais ton frère suspendu à un gibet pour des crimes commis par toi et non par lui ? » Et tu n'es point affligé, tu n'es point ému en voyant ton Dieu suspendu à la croix pour tes péchés et traité si cruellement ? Toutes les créatures compatissent à la mort du Sauveur ; le soleil s'obscurcit ; la terre tremble ; les pierres se fendent ; le voile du Temple se déchire ; les tombeaux s'ouvrent, et toi seul, pour qui Jésus-Christ souffre, tu ne compatis point à ses maux ? O bon Jésus, faites qu'il ne se passe aucun jour sans que nous portions sur votre Passion un souvenir de reconnaissance. C'est bien juste. Et vous aussi, Mère affligée, nous vous supplions de nous obtenir la grâce de mourir tous les jours au monde et à nous-mêmes et de vous crucifier par la pénitence, afin que nous puissions vivre éternellement avec votre Fils, notre Sauveur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

---

# III° PARTIE DU SAINT-ROSAIRE

CONTENANT LES MYSTÈRES GLORIEUX

---

Premier mystère, la Résurrection de Notre-Seigneur; deuxième mystère, son Ascension dans le Ciel; troisième mystère, la Descente du Saint-Esprit; quatrième mystère, l'Assomption de la bienheureuse Vierge-Marie; cinquième mystère, son Couronnement dans les cieux.

---

## 345° CONFÉRENCE

CE QU'IL FAUT MÉDITER DANS LE PREMIER MYSTÈRE GLORIEUX.

**SOMMAIRE.** — 1. Exhortation à féliciter Jésus. Figures annonçant sa Résurrection. — 2. Sentiments de Marie avant la Résurrection. — 3. Demande que Marie adresse à son Fils avant la Résurrection. — 4. Circonstances qui accompagnent la Résurrection. — 5. Jésus apparaît à sa Mère. Joies de Marie. Les Saints de l'Ancien Testament accompagnent Jésus ressuscité. La bienheureuse Vierge jouit de la vision béatifique au moment de la Résurrection. — 6. Jésus après sa Résurrection dut d'abord apparaître à sa Mère. Joie de Marie après la Résurrection. — 7. Actions de grâces pour la Résurrection du Christ. Bienfaits de la Résurrection. Prière à Marie.

Dans ce mystère, nous voyons Jésus-Christ, Notre-Seigneur, sortir vivant des Limbes et du sépulchre, et triompher glorieusement de la mort qu'il a vaincue. Méditez donc ce mystère.

I. — Élevez les yeux de votre âme, et considérez le sacré corps de Jésus non plus déchiré, couvert de sang, lividement enflé, ignominieusement nu et suspendu à la croix, les mains, les pieds, le côté cruellement percés, mort enfin, mais bien ressuscité, immortel, glorieux, plus brillant que le soleil, plus éclatant que les astres. A ce spectacle si agréable, si réjouissant pour votre âme, félicitez pour l'éternité Jésus et sa très-sainte Mère, la Vierge Marie. Félicitez Jésus parce



que, beau, immortel, élevé à une si grande gloire, il est ressuscité victorieux d'entre les morts. C'est là notre vrai Noé, Sauveur du genre humain, qui, enivré pour nous du vin de l'amour de Dieu, sort du sommeil de la mort et couvre de la gloire de l'immortalité la nudité de la croix. C'est là l'innocent Joseph vendu par ses frères, calomnié, emprisonné. Il sort vivant de la prison et de la mort, et devient le Maître du monde. C'est là le phénix céleste qui a été brûlé et est né de nouveau ; c'est là la verge d'Aaron qui avait séché et a fleuri de nouveau : « Et ma chair a refleurì. » La chair du Seigneur a fleuri lorsqu'il est né de la Vierge, et a refleurì lorsqu'il est ressuscité des morts et a rempli le monde de sa bonne odeur.

II. — Considérez quels furent les pensées, les sentiments de la bienheureuse Vierge-Mère. Je crois que son cœur fut partagé entre la tristesse de la Passion et la joie de la Résurrection ; celle-ci le dilatait, celle-là le resserrait. Il est dilaté par l'espoir de la Résurrection et était resserré par le souvenir de la Passion. L'esprit de Marie était aussi partagé, car il était en même temps avec son Fils dans le tombeau et dans les Limbes. Dans le tombeau, elle se tenait auprès du corps de Jésus, comptait ses plaies et ses tourments ; dans les Limbes, elle conversait avec les Saints de l'Ancien Testament ; elle contemplait l'âme de Jésus brisant les portes de l'Enfer, le dévastant, enchaînant le démon, amenant avec lui tous les Saints de l'ancienne loi. Elle entendait les cris de joie de ces Saints, les gémissements et les hurlements des démons. Lorsque le soleil, se couchant, sort de notre hémisphère, il va dans l'autre et porte le jour à nos antipodes ; ainsi, Marie contemple l'âme sainte de Jésus sortant de son corps et de notre monde pour aller dans l'autre hémisphère, c'est-à-dire dans les Limbes porter aux Saints la lumière béatifique produite par l'éclat de sa divinité ; car l'âme bienheureuse du Sauveur, en arrivant dans cette prison où les Saints étaient détenus, la changea en Paradis. Aussi Jésus dit au larron crucifié : « Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis, » c'est-à-dire dans les Limbes changées en Paradis.

III. — Repassez dans votre esprit les prières, les demandes que la Vierge-Mère adressait à son Fils gisant dans le tombeau. Car il n'est pas douteux que comme elle avait autrefois attiré Dieu du Ciel par ses

vertus, ainsi elle le rappela des Enfers par ses prières. Après cette cruelle douleur dont nous avons parlé, après que le glaive eut percé ses entrailles, la Vierge, pleine d'une foi vive, d'une espérance certaine et enflammée de charité, poussait du fond de son cœur de longs gémissements, s'écriant avec le prophète : « Levez-vous, ô ma gloire, levez-vous, ô ma harpe et ma lyre ! Levez-vous, ne restez pas mort, ô mon Fils ; levez-vous et consolez votre Mère et toute votre famille. Levez-vous, je vous en conjure, ô ma gloire, afin que ceux qui vous haïssent sans raison ne se glorifient point ; rendez à vos ennemis le mal qu'ils vous ont fait et la confusion à ceux qui sont jaloux de vous ; que les impies rougissent, que ceux qui vous ont méprisé et qui ont branlé leur tête contre vous soient couverts de honte ; souvenez-vous des opprobres dont l'insensé vous a abreuvé tout le jour. Levez-vous, ô ma harpe et ma lyre, vous dont le corps sur la croix, comme la corde sur ces instruments, ayant été tendu et agité par les Juifs, a fait entendre un son très-agréable aux oreilles de Dieu le Père, à cause de l'obéissance résultant de l'amour. O mon Fils, rappelez-vous la promesse que vous avez faite, en disant : « Je me lèverai de grand « matin, » et n'oubliez pas ce que vous disiez à votre Père : « Vous ne « laisserez pas mon âme dans l'Enfer, et vous ne permettrez pas que « votre Saint éprouve la corruption. » En disant cela, elle brûlait intérieurement du feu du divin amour et arrosait de ses larmes ses joues de roses.

IV. — Contemplez le Christ sortant du sépulcre sans briser la pierre, et se dirigeant d'abord vers sa Mère. Ce Fils chéri avait entendu du fond du tombeau les paroles de sa Mère, et il ne différa pas d'unir à son âme ces membres mortels qu'une mort très-cruelle avait séparés. A peine le troisième jour avait commencé que cette âme très-puissante, unie au Verbe de Dieu et accompagnée de la troupe imposante des Saints, entre dans le tombeau où gisait son corps sans vie. Au dehors étaient des légions d'AnGES que le Père divin avait envoyées du Ciel pour être témoins du miracle et pour chanter des hymnes dignes de ce triomphe. L'âme de Jésus entre donc dans ce corps froid, et soulève le cadavre. Bientôt cette chair livide, se dépouillant de la mortalité, ressuscitée et brillante, sort du sépulcre, quoique fermé ; ce corps,

qui avait été obscurci par les ténèbres de la mort est devenu immortel et impassible, ce corps flagellé, tourmenté, couvert de crachats, cloué à la croix, percé d'une lance, paraît plus éclatant que le soleil. Cette tête sacrée, que les impies avaient couronnée d'épines, brille de la couronne royale. Ce visage défiguré, souffleté, couvert de sang, brille d'une beauté céleste; les plaies des pieds et des mains éclatent comme des astres. Le côté que le soldat avait ouvert commence à briller plus que la lumière du soleil. Il sort des liens du sépulcre, ce très-vigoureux Samson; il brise les portes de la Gaza infernale pour l'opprobre des Philistins, les emporte et sort vainqueur.

V. — Entendez en ce moment les applaudissements, les chants, les harmonies célestes. L'Archange Gabriel court vers la sainte Vierge et, lui qui avant l'Incarnation l'avait saluée en lui disant : « Je vous salue, pleine de grâces, » alla le premier la féliciter après la Résurrection, et, d'après une révélation faite à saint Grégoire et rapportée par notre saint Vincent<sup>1</sup>, lui adressa ces paroles : « Reine du Ciel, réjouissez-vous, parce que Celui que vous avez mérité de porter est ressuscité comme il l'avait dit. » Pendant que l'Ange adressait ces paroles à Marie, Jésus se présente tout à coup à elle, plein de gloire et entouré de tous les Saints. La Vierge pleine de joie tombe aux pieds sacrés de son Fils, les baise ainsi que ses plaies, en le félicitant et le remerciant de ce qu'il avait supporté tant de travaux et de tourments pour le salut des hommes. Elle baisa aussi les mains que Jésus lui présenta, avec douceur, et les proclama bienheureuses de ce que, ayant été clouées au bois dur, infâme et cruel de la croix, elles ont opéré notre rédemption et accompli l'ordre du Père céleste, en répandant une si grande abondance de sang divin; ensuite, elle s'approche du côté divin et colle ses lèvres sur la plaie ouverte du cœur, avec le plus grand respect et la plus grande tendresse. Qui pourra ici, ô Vierge, faire connaître vos pensées, vos sentiments? Qu'éprouviez-vous lorsque les chants sacrés des habitants des cieux vinrent frapper vos oreilles? Quelle fut votre joie lorsque vous vîtes devant vous votre Fils brillant d'une immense clarté et plus éclatant que les astres? Lorsque

<sup>1</sup> Sermon 1. *Pasch.*

vous vîtes ce majestueux visage, auparavant souillé de crachats et livide de coups, rendu à sa splendeur? Lorsque vous vîtes ces yeux sereins qui avaient été obscurcis sur la croix, ces lèvres colorées qui avaient pâli par la mort et ces plaies brillantes comme des pierres précieuses? De quelles joies votre cœur ne bouillonnait-il pas lorsque vous vous jetâtes dans les bras de votre Fils si aimant, lorsque vous embrassâtes ce cou devenu immortel? Quels transports de joie ne faisaient-ils pas tressaillir votre cœur lorsque vous entendiez cette voix si douce, devenue rauque sur la croix? Elle vous disait : « Je suis le premier et le dernier; j'ai été mort et je vis; je vis dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'Enfer. » Quelle fut votre joie lorsque votre Fils, ressuscité, se présenta à vos embrassements, à vos baisers, lorsqu'il essuya vos larmes de ses propres mains? Quelle était l'allégresse de votre cœur lorsque les Saints vous reconnurent et vous saluèrent comme leur Reine? Il y avait, avec Jésus ressuscité, les premiers parents du genre humain, Adam et Ève; il y avait nos premiers pères remarquables par leur justice, Abel, Seth, Énos, Mathusalem; il y avait les anciens patriarches Abraham, Isaac, Jacob et leurs saints descendants; il y avait les princes et les rois du peuple d'Israël, entre autres David, Joas, Josias, Ézéchias; il y avait les saints prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Daniel, qui avaient célébré le Christ et la Vierge dans leurs oracles; il y avait les parents de Marie, Zacharie, Élisabeth, Jean Baptiste, le précurseur de son Fils, et Joseph, son très-cher époux; il y avait son père, Joachim et Anne. Tous ces Saints n'avaient qu'une voix pour féliciter et louer Marie qui avait enfanté le Rédempteur et avait contribué puissamment à leur salut. Marie pouvait dire alors avec Jacob : « Je suis satisfaite, si mon Fils est en vie. Vous avez changé, ô mon Fils, ma douleur en joie; vous avez déchiré mon sac, c'est-à-dire mon vêtement lugubre, et vous m'avez environnée de joie, et d'ailleurs les consolations que vous m'avez procurées ont réjoui mon cœur autant que la multitude de mes douleurs l'avaient affligée. O joie ineffable! ô douceur incroyable! »

Je suis porté à croire avec saint Thomas de Villeneuve que la bienheureuse Vierge fut élevée alors à la vision béatifique. Car, lorsque le soleil frappe sur un cristal très-limpide et rond, il le remplit de sa

lumière et l'entoure de tous côtés de ses rayons; ainsi la bienheureuse Vierge vit l'âme de son Fils, illuminant de la splendeur admirable de la divinité la maison de son corps, et jouit de la gloire de la vision béatifiée; elle parcourut tous les chœurs des Anges qui lui donnaient les éloges les plus flatteurs et la proclamaient bienheureuse.

VI. — Considérez qu'il est très-juste que Jésus soit apparu d'abord, après sa Résurrection, à sa bienheureuse Mère si affligée. Samson, ce héros si fort, ayant déchiré un lion comme si c'eût été un chevreau, trouva ensuite dans sa gueule un rayon de miel et le porta d'abord à son père et à sa mère<sup>1</sup>. Jésus, lorsqu'il eut déchiré, par sa mort, la mort plus cruelle qu'un lion, fit part d'abord à sa Mère du miel suave de la Résurrection, qu'il avait trouvé dans la gueule de la mort. Lorsque le soleil se lève, négligeant les plaines, il éclaire de ses rayons réjouissants les plus hautes montagnes. De même, le Soleil de justice, sortant du sépulcre, négligea les autres saints et amis, et alla d'abord éclairer des rayons de sa gloire, Marie, qui est le sommet le plus élevé de la perfection.

Il était juste que Jésus parût d'abord à Marie, car le droit dit : « Celui qui ressent l'inconvénient doit ressentir l'avantage. » Or, personne n'avait éprouvé plus de désavantage que Marie, dans la mort du Seigneur; personne donc ne dut éprouver plus tôt la consolation que Marie. Si saint Jacques, frère du Seigneur, à ce que rapporte Clément de Rome, s'engagea par serment à ne goûter aucune espèce de nourriture qu'il n'eût vu le Seigneur ressuscité le troisième jour, et si son vœu fût bientôt accompli, Marie ne dut-elle pas satisfaire son désir le plus tôt possible, elle qui très-probablement pendant les trois jours précédents, n'avait ni mangé, ni bu, ni dormi, puisqu'elle employa tout ce temps en partie au souvenir de la Passion et en partie à l'attente de la Résurrection?

Il était juste qu'il apparût d'abord à sa Mère, lui qui enseigna à honorer les parents : « Honore ton père et ta mère<sup>2</sup>. — Honore ton père et n'oublie pas les gémissements de ta mère<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Livre des Juges, xiv. — <sup>2</sup> Exode, xx, 12. — <sup>3</sup> Ecclésiastique, vii, 29.

Enfin, cela fut juste à cause de la promesse même de Jésus qui avait dit<sup>1</sup> : « Celui qui m'aime sera aimé de mon père ; je l'aimerai et je me manifesterai à lui. » Quelle ne fut donc pas la joie de Marie en le voyant la première, elle qui l'aimait plus que tous les hommes !

Je crois qu'elle eut besoin du secours spécial de Dieu pour ne pas mourir de joie. Les historiens rapportent qu'une dame romaine ayant appris d'un soldat que son fils était mort dans un combat livré par Annibal aux Romains, elle en fut très-attribée, mais ensuite, ayant vu en bonne santé son fils qu'elle croyait mort, elle fut tellement impressionnée par la joie qu'ayant embrassé son fils sans proférer une seule parole, elle mourut dans ses bras. Il en serait peut-être arrivé de même à Marie, si elle n'avait été fortifiée par un secours divin. Elle pouvait dire alors avec raison ce mot de l'Évangile<sup>2</sup> : « Félicitez-moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue, » et non-seulement elle la retrouva cette drachme, mais elle la retrouva beaucoup plus précieuse qu'elle n'était lorsqu'il la perdit. Elle l'avait perdu le vendredi abjecte et vile, mais le jour de la Résurrection, elle la trouva brillante d'une beauté et d'une gloire inestimable. Le vendredi la Vierge pouvait dire avec raison : « O vous tous qui passez par ce chemin, regardez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne<sup>3</sup>. » Mais, au moment de la Résurrection, elle pouvait détourner le sens de ces mots et dire : « O vous tous qui passez par ce chemin, regardez et voyez s'il y a une joie semblable à la mienne. Les consolations que m'a données mon Fils ont plus réjoui mon âme que la multitude de mes douleurs ne l'avait attristée. »

VII. — Rendez grâce au Rédempteur. Grâces à vous, ô Jésus ! grâces à vous pour votre si grande humilité ! grâces à vous pour votre glorieuse résurrection ! Car si vous n'étiez point ressuscité d'entre les morts, quelle fierté, bon Dieu ! de la part des Juifs ! quelle hauteur de la part des prêtres et des pharisiens ! Comme ils auraient tourné en ridicule votre famille ! Que de moqueries, de sarcasmes, d'éclats de rire contre votre Mère et vos disciples ! Quelle confusion pour ceux qui vous suivaient ! Quelle honte, quelle ignominie pour vos disciples !

<sup>1</sup> St. Jean, xiv, 21 — <sup>2</sup> St. Luc, xv, 9. — <sup>3</sup> *Id.*, i, 21.

Où seraient-ils allés, où auraient-ils pu paraître ? Tous auraient dit qu'ils avaient été trompés par vous et tout le peuple aurait applaudi à la sagacité des pharisiens qui vous auraient puni comme un imposteur digne de mort.

Grâces à vous de nouveau pour une si grande exaltation ! Si vous n'étiez pas ressuscité, votre avènement, votre Passion, vos miracles ne nous auraient servi de rien. Aussi le Psalmiste avait dit avec raison<sup>1</sup> : « Quelle utilité retirera-t-on de mon sang, tandis que je serai dans la corruption ? » Et, en effet, votre venue sur la terre eût été nulle. Car si notre Rédempteur ne fût point ressuscité, personne n'aurait cru en lui, personne ne se serait converti à lui. L'ignominie de sa Passion avait été si grande que, même ceux qui avaient vu ses œuvres et avaient entendu sa doctrine, auraient été si fortement troublés qu'ils auraient pu croire ne pas avoir vu Celui qu'ils avaient vu, mais avoir vu un esprit ou un fantôme ; et si ceux-là avaient chancelé ainsi, que penser de ceux qui ne l'avaient pas connu ? Les Apôtres fidèles ne crurent pas facilement au Christ qu'ils virent : les peuples infidèles, comment auraient-ils cru à la seule parole des prédicateurs ? C'est ce que dit l'Apôtre<sup>2</sup> : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, notre foi est vaine. » Quel homme, en effet, quelque éloquent qu'il fût, quelque puissant qu'il fût par sa parole et même par ses miracles, aurait pu persuader au monde païen, adonné au culte des démons depuis tant de siècles, de laisser la religion de leurs pères et d'adorer comme vrai Dieu et Seigneur un homme mort sur la croix entre deux voleurs ?

Grâces à vous, Seigneur, grâce cent fois et mille fois à vous qui, étant ressuscité d'entre les morts, avez fortifié notre foi, élevé notre espérance et enflammé notre charité. Votre résurrection est la colonne immobile, l'ancre ferme, le fondement solide de notre religion. De votre résurrection ressortent la force de toute notre foi et la semence abondante des peuples croyants. Votre résurrection adoucit les princes et les rois déchaînés contre vous, humilie les Païens qui vous insultent, vous concilie les peuples qui vous sont opposés, confond les Juifs

<sup>1</sup> xxix, 10. — <sup>2</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, xv, 14.

jaloux, consterne les hérétiques moqueurs. Votre résurrection captive dans l'obéissance de la foi toute intelligence qui s'élève avec orgueil contre la vérité; elle fortifie les fidèles et confond les infidèles. Enlevez la résurrection du Christ, et notre foi faiblit, la gloire de Dieu tombe ainsi que toute l'espérance des Chrétiens; car si le Christ n'était pas ressuscité, personne n'attendrait sa propre résurrection, personne ne serait enflammé d'amour pour Jésus.

O Mère de Dieu, qui avez plus souffert qu'un martyr, voilà votre Fils ressuscité, immortel, impassible, plein de splendeur, vainqueur de la mort, du péché du monde, de l'Enfer ! Voilà cette harpe, cette lyre qui vous réjouit par son aspect et par sa douce mélodie. Enlevez l'amertume de nos cœurs, et accordez-nous de goûter de ce miel si doux de la Résurrection que votre Samson vous a fait goûter à vous-même. Ainsi soit-il.

### 346<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### QUE FAUT-IL MÉDITER DANS LE SECOND MYSTÈRE GLORIEUX ?

**SOMMAIRE.** — 1. Résumé des sujets précédents. — 2. Gloire de Jésus montant au Ciel. — 3. Ce que fit Jésus depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension; d'après une pieuse opinion il communia ses disciples. Avant de monter au Ciel, Jésus réunit tous ses disciples autour de lui, les embrassa, les bénit et s'éleva dans le Ciel. Marie et les autres le suivent des yeux. — 4. Joie que cause à Marie l'Ascension de son Fils. — 5. Réception que firent à Jésus les neuf chœurs des Anges. — 6. Joie du Père éternel en recevant son Fils. Exaltation de Jésus. Que fit Jésus après avoir été placé à la droite de son Père? Que fait-il depuis lors? — 7. Jésus envoie deux Anges pour consoler sa Mère et ses disciples. — 8. Bienfaits de l'Ascension. Jésus nous ouvre les portes du Ciel, il nous en montre la route; il élève la nature humaine au-dessus de celle des Anges, fortifie notre foi et notre espérance, enflamme notre charité. — 9. Circonstances qui ont accompagné l'Ascension de Jésus; explication de ces circonstances. Jésus laisse l'empreinte de ses pieds pour donner une preuve plus grande de sa divinité. Prière à Marie.

Dans ce mystère, suivons en esprit Notre-Seigneur s'élevant au-dessus de tous les cieux et méditons les joies de sa Mère, des Apôtres et des autres fidèles.

I. — Contemplez notre Rédempteur montant glorieusement au Ciel.



Après sa mort, ayant achevé l'œuvre de notre salut, vaincu les ennemis ténébreux, franchi les murs d'airain des Enfers, ce bon Sauveur monte glorieux dans les airs. Le Ciel lui sourit; une troupe innombrable de Saints l'accompagne avec jubilation.

II. — Admirez la gloire de Jésus montant au Ciel. Elle est si grande qu'elle ravit les Anges mêmes. Aussi ils demandent dans Isaïe<sup>1</sup> : « Quel est celui qui vient d'Édom, qui vient de Bosra avec sa robe teinte de rouge? Il éclate dans la beauté de ses vêtements. » Et dans le Psaume xxviii, verset 18 : « Quel est ce Roi de gloire? » c'est-à-dire : « Quel est cet extérieur étranger? Quel roi étranger vient de la terre dans le Ciel? Jusqu'à présent notre cité n'avait reçu aucun homme, toute l'humanité lui était étrangère. »

III. — Considérez quels furent les sentiments, quelles furent les pensées du Sauveur, ce qu'il fit en quittant les siens, quels furent ses adieux. Notre doux Rédempteur, sur le point de passer de ce monde à son Père, daigna se rendre auprès de ses Apôtres réunis dans le Cénacle, vers le moment du dîner. Il blâma l'incrédulité de quelques-uns qui doutaient encore de sa résurrection, rejeta la question inopportune et curieuse de quelques autres qui lui demandaient si c'était maintenant qu'il allait rétablir le royaume d'Israël, et donna à tous, comme un bon père et un précepteur adorable, des avis salutaires. L'opinion de quelques personnes, qui ont médité pieusement ce mystère, c'est que notre Seigneur, arrivant au moment du repas, se mit à table avec ses Apôtres et leur donna son corps sacré en nourriture et son sang précieux en breuvage. Car si lorsqu'il quittait cette vie la veille de sa Passion et de sa mort, il nourrit ses Apôtres, les consola et leur ordonna de renouveler souvent ce mystère; s'il se donna sous l'espèce du pain aux deux disciples qui allaient à Emmaüs dans ce repas subit et court, comme de très-graves docteurs le soutiennent, il est vraisemblable que dans ce dernier soin, qui était celui de son triomphe, et sur le point de se dérober aux yeux corporels de ses Apôtres, des autres disciples et des fidèles, et d'entrer en glorieux triomphateur dans les cieux pour s'asseoir à la droite de son Père, il leur

<sup>1</sup> LXIII, 1.

procura ce repas sacré comme une preuve de son amour excessif. Ces mêmes auteurs pensent que la bienheureuse Vierge Mère assista à ce repas avec les Apôtres et reçut le sacré corps de son Fils sous l'espèce du pain. Qui refuserait d'admettre que Notre-Seigneur introduisit lui-même la coutume de communier tous les jours, comme cela se pratiquait dans la primitive Église?

Vers le midi de ce jour, que notre Sauveur avait fixé pour monter au Ciel, il fit sortir du Cénacle tous ses Apôtres, ses disciples et les autres fidèles, au nombre de cent-vingt en tout, comme le dit saint Luc dans les *Actes des Apôtres* et voulut que sa Mère chérie fût à la tête de ce cortège. Pensez quelles furent la joie, l'allégresse du Sauveur lorsque, triomphant du péché, de la mort, de l'Enfer, il monta en vainqueur dans le Ciel, accompagné des Anges et de tous les justes délivrés des Limbes ! Il pouvait dire ce que le patriarche Jacob disait autrefois <sup>1</sup> : « J'ai passé ce fleuve du Jourdain n'ayant qu'un bâton, et maintenant je retourne avec ces deux troupes. » Il pouvait dire, en effet : « J'ai passé avec mon bâton, c'est-à-dire avec ma croix, ce Jourdain, c'est-à-dire cette mer de souffrances et de tourments, et maintenant je retourne dans ma gloire avec deux troupes, celle des Anges et celle des âmes des justes que j'ai délivrées par mes travaux et mon sang de la tyrannie du démon. »

Il faut croire et méditer pieusement que Notre-Seigneur et Rédempteur, avant de s'élever dans les airs, embrassa par ordre tous ceux qui étaient présents et leur donna ensuite à baiser les plaies sacrées de ses pieds et de ses mains, et que la sainte Vierge donna l'exemple à tous les autres. Ayant ainsi fait ses adieux à tous, il s'éleva peu à peu du Mont des oliviers. Alors ce Père plein d'indulgence bénit ses enfants chéris en levant ses divines mains, soit à la manière des prêtres de la nation hébraïque, soit en les étendant horizontalement, comme fit le patriarche Jacob, soit plutôt à la manière de la loi évangélique établie par lui, c'est-à-dire en formant dans l'air la croix avec la main droite. Peut-être même cette coutume, qui subsiste encore dans l'Église, commença alors. Sa sainte Mère le poursuivit de ses vœux les

<sup>1</sup> *Genèse*, XXII, 10.

plus ardents, ainsi que toute cette pieuse assemblée qui élevait les yeux et regardait aussi loin que possible. Ils ne pouvaient quitter ces vestiges divins et baisaient avec respect les traces de ses pieds qui avaient été empreintes miraculeusement sur le rocher. Ils félicitaient ce vainqueur de la mort qui conduisait en haut la captivité captive et élevait au-dessus de tous les cieux et des sièges des bienheureux notre nature à laquelle il avait été dit : « Tu es terre et tu retourneras en terre. » Ils ne pouvaient s'empêcher de pleurer de joie ; ils ne pouvaient se déterminer à détourner les yeux du ciel où ils étaient témoins d'un spectacle si agréable. Et quoique notre Sauveur fût déjà entré dans un nuage éclatant de blancheur, et que leurs yeux ne pussent plus l'atteindre, ils regardaient toujours et demeuraient à genoux à la même place.

IV. — Considérez quels furent alors les sentiments, les pensées de la Vierge Marie. Les quarante jours que le Sauveur avait passés sur la terre depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension avaient été certainement agréables pour sa Mère, et avaient compensé abondamment les quarante heures de tristesse que lui avait occasionnées sa mort et son séjour dans le tombeau. Car son Fils bien-aimé se présentait souvent à elle, il faut le croire pieusement, et la réjouissait par son visage brillant de beauté, par son corps glorieux. Ou s'il était absent de corps, cependant son visage divin et la gloire dont il brillait depuis sa Résurrection étaient toujours présents à son âme ; si quelque nuage de tristesse avait pu troubler son esprit, c'eût été, ce semble, la pensée de ce quarantième jour que le Sauveur avait désigné pour son Ascension dans les cieux et où elle devait voir son Fils pour la dernière fois sur la terre. Mais ce jour fut très-agréable pour elle, car elle aimait son Fils et préférait sa dignité et sa gloire à ses propres consolations. Elle n'était pas fâchée que l'humanité de son Fils disparût aux yeux corporels, parce qu'elle portait toujours dans son âme l'immensité de la divinité, et Notre-Seigneur fut dès lors d'autant plus présent à sa douce Mère par sa divinité qu'il en était plus loin par son humanité. Elle aurait désiré aller aussitôt avec son Fils dans la région céleste, mais il aurait été trop dur à l'Église naissante d'être privée en même temps de son Père et de sa mère, c'est-à-dire du Sauveur et de la

Vierge Marie que le Christ, cloué à la croix, avait donnée pour Mère à toute l'Église. Il l'avait ainsi établi, déclaré lorsqu'il avait dit à Jean, qui était au pied de la croix et qui représentait tous les fidèles : « Voilà votre mère ! » comme nous l'avons prouvé plus longuement ailleurs.

V. — Pensez quelle fut la joie de tous les ordres de bienheureux et quelle fête pour eux lorsque le Christ entra le premier dans le Ciel en triomphateur ; quels hymnes chantèrent les Anges, les Archanges, les Principautés ! Quelles félicitations de la part des Vertus, des Puissances, des Dominations ! Comme les Trônes se prosternèrent en suppliant devant leur Dieu ! De quelle lumière de la Sagesse divine brillèrent les Chérubins ! De quel ardent amour brûlèrent les Séraphins lorsqu'ils virent le Christ retournant dans sa gloire ! Quels furent leurs entretiens ! Quelle ne fut pas leur joie ! Celui qui comprend cela, celui qui peut l'exprimer, je ne le crois pas homme, mais je le juge semblable à Dieu.

VI. — Considérez avec quelle joie, quelle allégresse le Père éternel reçut dans le palais du Ciel son Fils revêtu de la chair humaine, et quels honneurs le Fils à son tour rendit à son Père. Aucune langue humaine ni angélique, aucun génie ne peut décrire le contentement du Père en voyant retourner le Fils. Lorsqu'il introduisit son premier-né dans le monde terrestre, il dit : « Que tous les Anges de Dieu l'adorent ! » Combien plus il dut le dire lorsqu'il le ramena au-dessus de tous les cieux ? Alors tous les Anges et les Archanges tressaillaient de joie ; ils accompagnaient son char de triomphe pleins d'allégresse et de jubilation et faisaient entendre des cris de joie.

Notre Sauveur, conduit comme homme vers son Trône de gloire par tous ces esprits célestes, adressa à son Père ces paroles ou autres semblables qu'il avait déjà prononcées sur la terre lorsqu'il demeurait avec nous : « O mon Père ! je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire ; et maintenant, c'est à vous, ô mon Père ! à me glorifier de cette gloire que j'ai eue auprès de vous avant que le monde fût<sup>1</sup>. » Aussitôt, Dieu le Père, avec un amour qu'on ne peut ni exprimer, ni même concevoir, le fit asseoir à sa

<sup>1</sup> St. Jean, xvii, 4.

droite, c'est-à-dire lui donna tout, l'établit souverain sur toute créature. Et cette autorité, cette puissance, cette domination, qui avaient été données au Christ par droit d'héritage, lui furent de nouveau données et confirmées à cause du mérite de sa Passion. Il fut de nouveau acclamé Prince suprême de la cour céleste, Roi et Empereur, et le salut de tous les mortels fut remis dans ses mains. Les clefs de la vie et de la mort lui furent données de nouveau. On lui communiqua de nouveau le suprême pouvoir, la suprême autorité de juger les vivants et les morts. Il fut établi de nouveau le chef du corps de l'Église; il avait mérité ce titre par l'excès de l'abaissement et de l'humiliation dans sa Passion. Notre Rédempteur, élevé de cette manière, montra à son Père son butin et ses captifs acquis par son sang, c'est-à-dire les nombreuses âmes des Saints, comme de glorieuses dépouilles, et leur distribua les places vides des Anges qui étaient tombés, et décida que le céleste héritage leur appartiendrait éternellement. Enfin, depuis ce temps, il remplit à notre égard le rôle d'avocat et de défenseur du genre humain auprès de son Père céleste auquel il montre les plaies de ses mains, de ses pieds et de son divin côté, qu'il a conservées dans ce but sur son corps glorieux.

VII. — Considérez la bonté de notre Rédempteur. Élevé au-dessus de tous les cieux, placé à la droite de son Père, déclaré Seigneur du Ciel et de la terre, il n'oublia ni sa tendre Mère, ni ses Apôtres, ses disciples, et les autres fidèles qu'il avait laissés dans cette vallée de larmes; mais il envoya aussitôt deux Anges du premier ordre pour leur annoncer qu'il était déjà parvenu dans le palais du Ciel et leur dire amicalement de retourner à leurs maisons. « Lors donc qu'ils le regardaient aller dans le Ciel, dit saint Luc, voilà que deux hommes se présentèrent auprès d'eux (c'étaient deux Anges envoyés par Jésus). Ils étaient vêtus de blanc et leur dirent : « Hommes de Galilée, pour-  
« quoi êtes-vous là regardant vers le ciel? Ce Jésus qui vient de dis-  
« paraître à vos yeux pour y monter viendra de la même manière que  
« vous l'avez vu aller. » Ces hommes étaient vêtus de blanc parce qu'ils annonçaient un jour de fête, un jour agréable et joyeux; ils annonçaient le retour sur la terre du Christ, souverain Juge, et l'accomplissement certain de ses autres promesses. Lorsque les deux Anges eurent fini

de parler, la sainte Mère de Jésus se leva la première, contente de cette promesse de son Fils, et se retira dans le Cénacle avec les Apôtres, les disciples et les saintes Femmes pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit promis.

VIII.— Examinez les bienfaits qui nous ont été procurés par l'Ascension de Jésus. Le premier, c'est que les portes du Paradis céleste, qui avaient été fermées pendant quatre mille ans, furent ouvertes. Avant la mort, la Résurrection et l'Ascension de Jésus, aucune âme, quoique sainte et pure, n'était entrée dans le Ciel, mais maintenant, « le Christ, montant en haut, emmène la captivité captive. » C'est-à-dire que, vainqueur et triomphateur, il emmène avec lui dans le Ciel les patriarches, les prophètes et les autres Saints délivrés de la captivité de l'Enfer.

Le second bienfait, c'est que Jésus nous a montré en ce jour le chemin du Ciel. Un capitaine intrépide, dans les moments difficiles, marche le premier devant ses soldats, leur montre la route et leur donne ainsi des forces et du courage. Ainsi, Alexandre le Grand, conduisant son armée à travers les Alpes et la voyant fatiguée, descendit de son cheval et le premier se mit à rompre et à diviser les neiges et les glaces; notre Sauveur, notre porte-drapeau, monte, « ouvrant le chemin devant nous. » Christophe de Castro traduit d'après l'hébreu : « Il monte, briseur et rompeur, devant eux. » Le chemin du Ciel était fermé, difficile et ardu, obstrué de beaucoup de haies et d'obstacles; Jésus, brisant tout cela, passa le premier, aplanit le chemin et nous montra la route pour aller au Ciel.

Le troisième bienfait, c'est que Jésus a ennobli notre nature en l'élevant au-dessus de tous les cieux et de tous les ordres des Anges et l'a placée à la droite de son Père. O charité immense de Dieu envers nous ! Nous qui paraissions indignes même de la terre, nous avons été élevés au Ciel, nous avons franchi les limites des cieux et nous avons été destinés à un trône royal.

Le quatrième bienfait, c'est que notre foi a été fortifiée, affermie. Nous voyons maintenant combien est grand notre Sauveur. Nous avons été un scandale pour les Juifs, un objet de moquerie pour les Gentils, parce que nous regardions comme Dieu et nous adorions un

homme mort ignominieusement sur une croix. Voilà l'ignominie de notre Messie, aveugle circoncis, insensé Gentil. Qui a jamais entendu parler d'une si grande gloire, d'un si grand triomphe, d'une telle joie ? Numérius Atticus dit qu'il est vrai qu'il avait vu Auguste monter au Ciel, mais personne ne le crut, pas même Livie, sa fille, quoiqu'elle ait compté à cet homme, pour cet infâme parjure, un million de sesterces, c'est-à-dire cinq cents florins. Simon le Magicien imita ensuite l'ascension de Jésus; mais, comme autrefois le fabuleux Icare, il tomba lourdement à terre. Dans la Perse, les mages trompés par les démons furent persuadés qu'ils pouvaient voler dans le Ciel et s'élancer nus de certains lieux élevés pour prendre leur essor; ils tombèrent et périrent en grand nombre<sup>1</sup>. Quelques-uns disent que l'Antechrist, en présence d'une troupe infinie de personnes, montera sur le sommet du Mont des oliviers et fera semblant de vouloir remonter dans le Ciel et de descendre encore sur la terre pour y périr de la foudre. Toutes ces choses sont des prestiges du démon, car personne n'est monté au Ciel si ce n'est le Fils de l'homme qui en était descendu et qui y est maintenant<sup>2</sup>.

Grâces à vous, Seigneur Jésus, qui avez fortifié notre foi et fermé la bouche de ceux qui disaient des choses injustes, ni les chaînes, ni les prisons, ni les exils, ni la famine, ni le feu, ni les dents des bêtes fauves, ni les supplices recherchés des persécuteurs n'ont pu détruire cette foi fortifiée par votre Ascension et par la venue du Saint-Esprit. Pour cette foi non-seulement des hommes, mais aussi de tendres vierges, dans tout le monde, ont combattu jusqu'à l'effusion de leur sang.

Le cinquième bienfait, c'est que notre espérance a été fortifiée. Qui aurait jamais pu espérer que la chair humaine pourrait arriver dans les palais du Ciel ? La terre est le lieu propre à la chair. Le Ciel est au Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes. Les palais élevés du Ciel convenaient à Dieu et aux Anges, et l'habitation de la terre convenait aux hommes. Le Ciel était la cité des Anges parce qu'ils y ont été créés et l'habitent depuis la création du monde ;

<sup>1</sup> Pererius, lib. in Daniel, cap. iv. — <sup>2</sup> St. Jean, iii, 13.

la terre est la cité des hommes parce qu'ils y ont été formés et l'habitent depuis. Jésus-Christ par sa grâce a fait que les habitants de la terre sont devenus citoyens du Ciel, puisqu'il a placé dans le Ciel la chair humaine. Quelles doivent donc être notre espérance, notre joie, notre allégresse !

Le sixième bienfait, c'est que notre charité a été embrasée par l'Ascension de Jésus. Car, en montant dans le Ciel, il a enflammé nos cœurs d'une nouvelle ardeur. Que faisons-nous, mes frères ? n'avons-nous pas honte de soupirer après l'intérêt, les plaisirs et les vanités de la terre ? de nous réjouir de choses si passagères, si petites, si mesquines ? Comme on demandait à Empédocle pourquoi il vivait, il répondit : « Pour regarder le ciel. » C'est avec beaucoup plus de vérité que le Chrétien à qui on demande pourquoi il vit, doit répondre : « Non-seulement pour regarder le ciel, mais pour l'atteindre. » Pense souvent à cela et pense-y sérieusement, ô mon âme. Sers-toi souvent de ces paroles de saint Bernard : « N'as-tu pas honte de regarder le ciel des yeux du corps et de ramper à terre par la pensée, d'avoir la tête en haut et le cœur en bas ? »

IX. — Considérons les circonstances de l'Ascension de Jésus dans Ciel et les mystères qu'elles renferment :

Premièrement. Il monte de la terre au Ciel pour nous éloigner des désirs terrestres et nous apprendre à désirer les biens célestes. Le Sauveur a toujours eu à cœur que nous ayons devant les yeux la patrie d'où nous étions exilés, c'est pour cela qu'il enseigne à ceux qui doivent prier de dire : « Notre Père qui êtes aux cieux, » afin de graver la céleste patrie dans leur mémoire. Le Ciel est notre patrie et la terre un exil, une prison ; c'est pourquoi nous devons toujours penser aux biens éternels, les désirer, les poursuivre, en parler, soupirer après eux.

Secondement Le Seigneur monte au Ciel avec la forme qu'il avait prise, avec le corps dans lequel il avait souffert, afin que personne ne désespère de pouvoir le suivre non-seulement en âme, mais même avec le corps, pourvu qu'il veuille souffrir avec lui, parce qu'il est écrit : « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons avec lui. »

Troisièmement. Il monte promptement, il ne demeure pas un



grand nombre d'années dans cette misérable vie. Sa trente-quatrième année n'étant pas encore achevée, il alla au Ciel pour nous apprendre à ne pas désirer une longue vie, mais à soupirer vers le Ciel et à avoir sous les yeux les paroles suivantes : « Remplissez vos années de vertus. » Car il est écrit<sup>1</sup> : « Ce qui fait la vieillesse vénérable ce n'est pas la longueur de la vie ni le nombre des années, mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs et la vie sans tache est une heureuse vieillesse. »

Jésus a laissé un monument remarquable de son Ascension non-seulement à ses Apôtres, mais encore à la postérité, en marquant l'empreinte de ses pieds sacrés sur l'endroit de la montagne d'où il s'est élancé vers le Ciel. Et il y a en cela trois miracles :

1<sup>o</sup> Ces vestiges sacrés du Seigneur, marqués à terre au milieu des Turcs, sont d'autant plus admirables que l'armée romaine, qui devait assiéger Jérusalem sous les ordres de Titus, campa en cet endroit et ne les détruisit point, puisqu'ils ont été conservés jusque aujourd'hui, et ce qui augmente ce premier miracle, c'est que quoique les croyants prennent tous les jours de la terre en cet endroit, les vestiges conservent toujours leur premier état.

2<sup>o</sup> Ce lieu n'a jamais pu être couvert de marbre ou autre pavé. La main qui a voulu l'orner a toujours été repoussée.

3<sup>o</sup> Sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin, ayant fait construire en cet endroit un temple romain magnifique en l'honneur de l'Ascension de Jésus, la partie du toit par où le corps du Sauveur monta au Ciel n'a jamais pu être couverte en aucune manière, et son passage de la terre au Ciel est encore ouvert aujourd'hui<sup>2</sup>. Que signifient ces mystères ? Pourquoi Jésus a-t-il laissé des vestiges ? C'est pour nous inviter à l'imiter, comme s'il voulait dire : « Chrétiens, pour que vous me ressembliez par le nom, suivez aussi mes exemples. Regardez mes traces et suivez-les, posez vos pieds où je les ai posés ; ne vous détournez pas de mes voies. »

Mais pourquoi le sommet de l'église n'a-t-il pas pu être couvert ? C'est afin que la voie que le Christ a suivie pour aller au Ciel fût tou-

<sup>1</sup> *Sagesse*, iv, 8. — <sup>2</sup> *Baronius*, t. I, année 34.

jours ouverte, et que la main des hommes ne couvrit point l'endroit que nous devons continuellement regarder, vers lequel nous devons soupirer et élever nos cœurs, comme vers notre patrie, notre trésor et notre amour : « Où est votre trésor, là sera aussi votre cœur. » Les Saints regardaient sans cesse ce chemin ouvert. Saint Paul enseignait à le regarder quand il disait : « Ayez du goût pour les choses d'en haut et non pour celles qui sont sur la terre<sup>1</sup>. » Notre Père saint Dominique et saint Thomas d'Aquin étaient entraînés avec tant de bonheur vers les choses célestes que quelquefois l'âme entraînait en haut la masse du corps. Le bienheureux Ignace de Loyola avait coutume de monter sur une terrasse d'où il pût voir le ciel librement et là, les yeux fixés vers le ciel et répandant un torrent de larmes, il disait : « Comme la terre est vile pour moi lorsque je regarde le ciel<sup>2</sup> ! »

Jésus s'éleva au Ciel de la Montagne des oliviers. Sur cette montagne il avait souvent prié et passé les nuits en prière. Là, il commença sa Passion en répandant une sueur de sang pendant sa prière, et, bientôt trahi par Judas, il fut pris, lié et traîné chez Anne et chez Caïphe. C'est donc à l'endroit qu'il avait commencé sa Passion qu'il voulut l'achever; c'est à l'endroit où il subit injustement la peine que sa justice et son innocence furent déclarées et glorifiées. Les instruments et les endroits de sa Passion furent changés en gloire et en triomphe.

Il monta au Ciel le jeudi, comme Clément V le rapporte dans ses *Constitutions*<sup>3</sup>, parce que ce jour-là il avait donné un grand exemple d'humilité en lavant les pieds de ses disciples. Il fut exalté ce jour-là pour montrer quel est le mérite de l'humilité auprès de Dieu.

Il monta au Ciel à midi afin que l'impie, la judaïque Jérusalem qui l'avait humilié et mis à mort, pût le voir facilement. Les Juifs et les Gentils l'avaient vu à midi ignominieusement cloué sur la croix, rassasié de souffrances et d'opprobres, qu'ils le voient maintenant montant glorieusement au Ciel. Dieu avait fermé le Paradis terrestre à

<sup>1</sup> Aux Colossiens, III, 2. — <sup>2</sup> Ribadeneira, liv. V, chap. 1. — <sup>3</sup> Chap. xxviii et xxix.

midi : « Dieu marchait, dit le texte sacré, en plein air après midi. » Et les Septante disent en grec : « Il marchait en plein air à midi. » C'est donc à midi qu'il chassa Adam du Paradis terrestre et en ferma l'entrée ; ce fut à midi aussi qu'il nous ouvrit le Paradis céleste.

Jésus ne s'éleva pas tout à coup, mais insensiblement et peu à peu, afin de satisfaire les yeux et les cœurs de ses disciples. « Il s'éleva à leurs yeux. » Aux yeux de qui ? Non-seulement des Apôtres, mais aussi aux yeux de Marie, Mère de Jésus, des pieuses Femmes et des autres. Saint Martial<sup>1</sup> atteste avoir vu Jésus lorsqu'il apparut après sa Résurrection et lorsqu'il monta au Ciel. Ce bon Maître voulut avoir beaucoup de spectateurs de son ascension dans le Ciel, afin d'enflammer non-seulement ceux qui le virent, mais encore nous tous du désir de cette céleste patrie où il se hâtait d'aller.

Courage, mon âme ! soupire ardemment vers cette patrie que Jésus t'a non-seulement préparée, mais dont il t'a montré la route le jour de son Ascension et dont il t'a ouvert la porte.

Et vous, très-sainte Mère, que votre Fils, notre Sauveur, montant au Ciel, a laissée dans cette vallée de misère pour être notre consolation, notre gardienne, notre nourrice, notre mère, l'aide, le ministre, la procuratrice de notre salut, par cette immense joie que vous avez éprouvée le jour de son Ascension glorieuse, je vous prie, je vous conjure de m'obtenir la grâce de mépriser la terre, de renoncer à tous les plaisirs trompeurs de ce monde, et de soupirer toujours après les délices spirituelles et célestes. Faites que je demeure, que j'habite en esprit là où est notre trésor, Jésus-Christ, votre Fils, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> *Epist. ad Tolos.*, cap. III, et *Epist. ad Burdeg.*, cap. XII.

347<sup>e</sup> CONFÉRENCE

CE QU'IL FAUT MÉDITER DANS LE TROISIÈME MYSTÈRE GLORIEUX.

**SOMMAIRE.** — 1. Les Apôtres se réunissent dans le Cénacle avec la sainte Vierge. — 2. Ferveur des Apôtres, humilité de Marie. — 3. Pourquoi le Saint Esprit apparut-il sous la forme du feu? Pourquoi apparut-il au milieu d'un vent impétueux? Pourquoi apparut-il sous la forme de langues, et de langues séparées les unes des autres? Il était nécessaire que les Apôtres parlassent diverses langues. A qui ce don fut-il accordé? Comment les Apôtres parlaient-ils diverses langues? Mithridate parlait plusieurs langues, mais non pour raconter les merveilles de Dieu, comme les Apôtres, qui furent aussi fervents qu'éloquents. Pourquoi les langues se placèrent-elles sur la tête des Apôtres? — 4. Joie de Marie au moment de la descente du Saint-Esprit et lorsqu'elle vit l'Évangile prêché par toute la terre. Apostrophe au pécheur endurci. Prière à Marie afin qu'elle intercède pour nous auprès du Saint-Esprit.

Après avoir vu la magnificence du Christ ressuscitant, la gloire de son Ascension et la sublimité de la place qu'il occupe dans le Ciel, méditons l'admirable descente du Saint-Esprit en forme de langues de feu et avec un grand bruit sur les Apôtres. Voici les divers points qu'il y a à méditer dans ce mystère :

I. — Considérez la sainte assemblée des Apôtres, des autres disciples et des pieuses Femmes avec Marie, Mère de Jésus, dans le Cénacle. Saint Luc<sup>1</sup> rapporte que les Apôtres, d'après l'ordre des deux hommes vêtus de blanc qui leur apparurent, allèrent de la Montagne des oliviers, du lieu d'où Jésus était monté au Ciel, dans la ville de Jérusalem, éloignée de deux mille pas, et se retirèrent dans le cénacle ordinaire du mont Sion dans lequel ils persévéraient tous dans la prière avec les saintes Femmes, Marie, Mère de Jésus, et les cousins du Sauveur.

II. — Considérez les vertus par lesquelles cette sainte réunion se préparait à la venue du Saint-Esprit avec Marie, Mère de Jésus. Ils persévéraient dans la prière. Voilà une patience persévérante, une oraison fervente et continuelle. « Ils étaient tous dans le même en-

<sup>1</sup> Actes, 1.

droit. » Voilà l'unanimité, la vraie charité, la sincère union des âmes. « Avec Marie, Mère de Jésus. » Voilà l'humilité, car c'est à cause de cette vertu que saint Luc a placé la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, la dernière. Elle avait choisi la dernière place par humilité, quoiqu'elle l'emportât de beaucoup sur tous les membres de cette assemblée par la dignité, la grâce, la sainteté. Elle voulut prendre la dernière place et, à l'exemple du Sauveur, elle était disposée à se jeter aux pieds de tous, afin d'accélérer la venue du Saint-Esprit par son humilité et ses prières et de recevoir la grâce avec plus d'abondance. Car de même que l'eau dans les vallées, ainsi la grâce du Saint-Esprit se répand dans les humbles.

III. — Considérez les choses apparentes au milieu desquelles le Saint-Esprit a voulu paraître : le feu, le vent violent et les diverses langues.

1° Il voulut paraître au milieu du feu pour montrer qu'il était Dieu, car il est écrit : « Dieu est un feu consumant. » Aussi Dieu s'est souvent montré aux hommes au milieu du feu : à Moïse dans le buisson ardent <sup>1</sup>; aux Hébreux dans la colonne et le nuage de feu <sup>2</sup>, et lorsqu'il fit alliance avec eux <sup>3</sup> sur le mont Sinaï : « L'apparence de la gloire du Seigneur, dit Moïse, était comme un feu ardent <sup>4</sup>. » Le Saint-Esprit apparut sous la forme du feu pour attester que le sacrifice sanglant du Christ lui avait été très-agréable. Les offrandes des hommes pieux étaient ordinairement consumées par le feu envoyé du Ciel, comme celle d'Abel dont il est dit dans la *Genèse* <sup>5</sup> : « Le Seigneur regarda Abel et ses présents. » Théodotion traduit : « Le Seigneur fit paraître le feu sur Abel. » Le sacrifice d'Abraham fut aussi consumé par le feu <sup>6</sup>. Il en fut de même de celui d'Élie <sup>7</sup> et de celui de Néhémie <sup>8</sup>. Ces sacrifices furent consumés par le feu descendu du ciel pour montrer qu'ils étaient agréables à Dieu. Notre souverain Prêtre, déjà placé à la droite de son Père et présent devant sa face, offrit pour toute l'Église le sacrifice perpétuel qu'il avait offert sur la croix une fois, d'une manière sanglante. Et voilà que ce Père divin, par ce feu sous la forme duquel le Saint-Esprit parut, nous témoigna son amour et nous

<sup>1</sup> Exode, XLV. — <sup>2</sup> *Ibid.*, XIII, 21. — <sup>3</sup> *Ibid.*, XXIV, 13. — <sup>4</sup> *Ibid.*, II. — <sup>5</sup> *Genèse*, IV, 4. — <sup>6</sup> *Ibid.*, XV, 47. — <sup>7</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, XVIII, 33. — <sup>8</sup> II, *Machabées*, I, 31.

montra d'une manière certaine combien le sacrifice offert par Jésus lui fut agréable.

Le Saint-Esprit apparut sous la forme du feu, pourquoi ? Parce que celui qui porte Dieu doit se faire précéder du feu : voilà pourquoi on porte des torches, des flambeaux devant la sainte Eucharistie, qui est Dieu. Les Apôtres devaient porter Dieu dans tout le monde, c'est pour cela qu'ils devaient avoir ce feu céleste sur leurs langues et dans leurs cœurs.

Autrefois on portait le feu devant les princes, qui sont les dieux de la terre. Jules César, montant au Capitole, fut accompagné avec des flambeaux et des torches, puisqu'il avait à droite et à gauche quarante éléphants qui portaient des chandeliers à branches. C'est ce que rapporte Suétone dans la vie de ce Romain <sup>1</sup>. De même Héliogabale entra dans le Capitole entouré du peuple qui portait des flambeaux. On en porta aussi devant Gordien lorsqu'il monta dans ce même édifice. César Baronius <sup>2</sup> rapporte que, lorsque Constantin le Grand introduisit officiellement à Rome la foi du Christ par un édit public, toute la ville l'accompagna avec des cierges et des flambeaux. Ce rit indiquait que les rois et les princes l'emportent sur les autres par l'éclat de la dignité, de la sagesse, du bonheur et de la puissance, comme le feu l'emporte sur les autres éléments. Les Apôtres étaient les princes de toute la terre. Le Psaume VII, verset 17, dit : « Vous les établirez princes sur toute la terre. » Aussi ils l'emportent sur les autres Pères de l'Église en dignité, en sagesse, en grâce ; c'est pour cela qu'il fallait porter le feu devant eux comme devant des princes, et ce feu fut porté, en effet, lorsque l'Esprit-Saint descendit sur eux sous l'apparence de cet élément. L'Esprit-Saint apparut encore ainsi parce qu'il voulait réformer le monde par le moyen des Apôtres. Or, à la fin des temps, le monde sera renouvelé par le feu. « Le feu le précèdera et il brûlera ses ennemis autour de lui <sup>3</sup>. » Et aux premiers temps de la prédication de l'Évangile, le monde devait aussi être renouvelé par le feu. O admirable paradoxe ! Dieu devant former le monde, commença par la lumière : « Que la lumière soit faite ! » dit-il.

<sup>1</sup> Chap. XXXVII. — <sup>2</sup> Année 324. — <sup>3</sup> Ps. LXLVII, 3.

Ensuite, lorsqu'il dut le réformer au moyen des Apôtres, il envoya la lumière du Ciel <sup>1</sup>, car « il parut à leurs yeux des langues séparées qui ressemblaient à du feu. »

L'Esprit-Saint apparut aux Apôtres sous l'apparence du feu parce que, par eux, il voulait vaincre tout le monde et que les anciens avaient l'habitude de déclarer la guerre par le feu. Les Perses, sur le point d'en venir aux mains avec l'ennemi, lançaient une torche ardente dans leurs rangs. Les Chaldéens, qui rendaient au feu les honneurs divins, le portaient en tête de leur armée. Jésus-Christ devait porter la guerre dans tout le monde au moyen des Apôtres, d'après les paroles suivantes : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » C'est pour cela que, le jour de la Pentecôte, il envoie le feu du ciel et déclare par là la guerre à l'idolâtrie des Gentils. Enfin, les Apôtres étaient ministres du Christ : « Que l'homme nous regarde comme les ministres du Christ. » Ils devaient donc être entourés de feu d'après ces paroles : « Il change ses ministres en un feu brûlant. » Isaïe, devant prêcher, est purifié par le feu du ciel <sup>2</sup>. Jérémie dit qu'il a été instruit par le feu du ciel : « Il a envoyé, dit-il, le feu d'en haut dans mes os, et il m'a instruit <sup>3</sup>. » Or, il convenait que les Apôtres fussent instruits de la même manière.

2° Le Saint-Esprit a voulu paraître au milieu du vent et d'un vent violent : « Il se fit tout à coup un bruit venant du ciel comme celui d'un vent violent. » C'est afin d'exciter l'esprit des disciples et de leur faire remarquer la majesté du Saint-Esprit qui arrivait. Le nom d'esprit convient à la troisième personne de la très-sainte Trinité. On l'appelle esprit du mot respirer, souffler, et Jésus le donna à ses disciples après sa Résurrection en soufflant sur eux <sup>4</sup>, afin de montrer que le Saint-Esprit lui était consubstantiel et que, comme souffle, il sortait de sa poitrine. Le souffle qui se fit entendre le jour de la Pentecôte était violent, afin qu'il indiquât la puissance du Saint-Esprit et qu'ainsi il donnât du courage aux disciples pour lutter contre les rois et les princes de la terre. C'est ainsi que l'Esprit du Seigneur tomba autrefois dans Samson et le rendit assez fort pour terrasser la multitude

<sup>1</sup> Actes, II, 3. — <sup>2</sup> Isaïe, VI. — <sup>3</sup> Thren., I, 13. — <sup>4</sup> St. Jean, XX, 22.

des Philistins <sup>1</sup>. Il vint de la même manière dans les disciples, afin de leur donner la force et la constance contre les idolâtres.

Il apparut au milieu d'un vent violent pour signifier l'ardeur de la prédication que le Saint-Esprit communiqua aux Apôtres. Car un vent violent, un ouragan, une tempête arrache non-seulement les moissons, les plantes, les arbres, mais renverse même des maisons entières, des tours et jusqu'à des montagnes, et les transporte dans un autre endroit, les porte ailleurs. Saint Épiphane rapporte que la tour de Babel fut renversée par la force et la violence du vent <sup>2</sup>. Nous lisons et nous voyons que des montagnes élevées ont été renversées par la violence des vents produisant un tremblement de terre; c'est ainsi que les Apôtres renversèrent par leurs prédications les idoles, les autels, les temples des Gentils, détruisirent toute la puissance, toute la sagesse, toute l'éloquence du monde, et firent passer tout cela de la gentilité dans l'Église du Christ.

3° Le Saint-Esprit parut aussi sous la forme de langues, parce que la langue est son symbole; car la langue a une grande liaison avec la parole puisque la langue est remuée par la parole du cœur pour former le son de la voix; ainsi le Saint-Esprit est intimement uni au Verbe divin puisqu'il lui est consubstantiel et en procède.

Mais pourquoi parut-il sous la forme de langues séparées les unes des autres? Saint Cyrille <sup>3</sup> pense que cette séparation signifiait que la réception du Saint-Esprit produit dans chacun plusieurs effets. De plus, cela signifiait que le Saint-Esprit communiquait aux Apôtres le don de parler diverses langues. Car, de même que la division d'une même langue en plusieurs avait séparé les peuples après le déluge, ainsi la réunion de toutes les langues dans la bouche de quelques hommes devait réunir au Christ les divers peuples de la terre. Ajoutez à cela que cette connaissance de toutes les langues était très-nécessaire aux Apôtres pour la conversion des Gentils, puisqu'ils devaient enseigner toutes les nations, qu'il ne convenait pas qu'ils se servissent d'interprètes et qu'ils ne pouvaient s'en procurer à cause de leur pénurie de biens temporels. Nous lisons que plusieurs Saints ont reçu

<sup>1</sup> Livre des Juges, xiv. 6, et xv. 11. — <sup>2</sup> Lib. I, *contra Hæreses*. — <sup>3</sup> Sermon de *Spiritu Sancto*.



du Ciel le don des langues, comme saint Servatius, évêque de Maestricht, qui, prêchant en sa langue maternelle, était parfaitement compris des étrangers; saint Antoine de Padoue, prêchant en italien devant le Pape Grégoire IX pour engager les fidèles à entreprendre l'expédition de la Terre-Sainte, fut compris par les peuples des diverses nations; saint Vincent Ferrier, religieux de notre Ordre, prêchant en espagnol, fut aussi compris par plusieurs nations différentes; saint Bernardin, prêchant en latin dans le Concile de Florence, fut compris même des Grecs qui ignoraient cette langue. Saint François Xavier et le bienheureux Alain, apôtres du nouveau monde, le bienheureux Louis Bertrand, de notre Ordre, apôtre du Japon, et Martin Valentin, apôtres des Indes occidentales, furent favorisés du même don.

Plusieurs Docteurs de renom pensent que les Apôtres, ne parlant que leurs langues maternelles, furent compris de toutes les nations aussi exactement que s'ils avaient parlé la langue de chacune d'elles. Mais il vaut mieux s'en tenir à la doctrine de notre Docteur angélique<sup>1</sup>, enseignant que les Apôtres parlèrent toutes les langues. Le texte sacré indique ce sens, car il porte en grec : *εἰς ἄλλας γλώσσας*, c'est-à-dire autres langues. Il les appelle autres, parce qu'elles étaient différentes de celle qui était la langue familière et maternelle des Apôtres. Et l'Église chante : « Afin que toute espèce de langues naquît dans leurs bouches. »

La connaissance des langues sert beaucoup pour régir et gouverner les peuples. C'est pour cela que Mithridate, roi du Pont, pour rendre plus obéissants les peuples qu'il avait réunis sous son empire, apprit le langage de tous et savait très-bien les vingt-deux langues qu'on parlait dans les vingt-deux provinces auxquelles il donnait des lois<sup>2</sup>. Les Apôtres devaient être les prédicateurs, les directeurs, les princes de toute la terre : la connaissance de toutes les langues leur convenait donc très-bien. Le païen Mithridate sachant et parlant les langues de tous ses peuples, de quoi parlait-il si ce n'est de vanités? Les saints Apôtres racontaient les merveilles de Dieu, ce que plusieurs rois et

<sup>1</sup> 2<sup>o</sup> de la 2<sup>e</sup>, quest. CLXXVI, art. 1, *ad* 2. — <sup>2</sup> Valerius Maximus, lib. VIII, cap. VII.

plusieurs prophètes n'ont pu faire malgré le désir qu'ils en avaient.

Ces langues de feu rendirent les Apôtres non-seulement éloquents, mais aussi bouillants de charité. Aussi l'Église chante : « Afin qu'ils fussent éloquents dans les paroles et fervents par la charité. » Ayez soin, si vous êtes prédicateur, si vous remplissez la fonction d'apôtre, d'être non-seulement éloquent, mais aussi fervent par la charité. Cicéron dit<sup>1</sup> : « Que l'orateur soit ardent s'il veut enflammer le juge. » Cet avis convient encore mieux à l'orateur évangélique.

Les langues de feu se placèrent sur la tête des Apôtres pour signifier qu'ils étaient créés en ce moment instituteurs et docteurs de toute la terre, car lorsqu'on reçoit les docteurs dans les universités, on leur met le bonnet sur la tête. Et c'est avec raison qu'on orne leurs têtes, car il faut que ceux qui sont élevés en grade dans la science soient prudents et sages.

Les langues paraissent sur la tête des Apôtres afin qu'ils comprennent aussi que les prédicateurs doivent reprendre tout le monde et que même les chefs des républiques, des villes, des royaumes, doivent être blâmés par eux, s'ils ont péché publiquement.

IV. — Considérez quelle fut la joie de la bienheureuse Vierge. Quelles flammes du divin amour elle sentit dans son cœur lorsqu'elle reçut le Saint-Esprit avec les Apôtres ! Il n'est pas douteux que l'Esprit divin, en descendant dans elle d'une manière plus particulière, dut lui révéler tous les mystères relatifs à son Fils, à son règne spirituel, à l'Église militante et triomphante, supposé qu'ils ne lui eussent pas été tous révélés auparavant. Oh ! comme elle se réjouissait lorsqu'elle voyait que les lois de l'Évangile allaient être portées et établies dans tout l'univers, que toutes les superstitions des idolâtres allaient être détruites par les Apôtres, que la gloire de son Fils allait briller dans le monde entier et qu'une multitude infinie d'hommes allait être amenée à la connaissance et au culte du vrai Dieu !

Les Apôtres racontaient en diverses langues les merveilles de Dieu ; la Vierge-Mère les méditait avec une langue et un cœur de feu. Elle

<sup>1</sup> Lib. II, de Oratore.

était tout enflammée de ce feu céleste, elle était toute de feu, elle était tout absorbée en Dieu.

Vous donc qui n'avez pas un cœur de chair, mais de fer, un cœur froid, dur, rouillé, pour ainsi dire, suppliez avec instance ce feu céleste de vous toucher, de vous chauffer, de vous enflammer, de vous amollir par la compassion, afin que vous soyez délivrés de toute rouille du péché. Pour cet effet, adressez-vous à la bienheureuse Vierge et dites-lui dévotement : « O bienheureuse Mère, faites, je vous en prie, que je sois saisi par ce feu divin, afin qu'il m'enflamme, me renouvelle et me transforme en homme nouveau. Que cet esprit qui est le vôtre et celui de votre Fils, cet esprit sans lequel je suis aride comme un brin de paille sèche, dur et froid comme le fer et presque mort, que cet esprit me vivifie ; qu'il me purifie, m'éclaire et m'enflamme et me consacre pour faire de moi sa maison et son temple. Qu'il augmente ma foi, mon espérance, ma charité et les autres vertus propres aux enfants de Dieu. Qu'il m'enivre du vin nouveau de sa grâce, afin qu'endormi par une ivresse sobre, chaste et sainte, j'oublie les choses passées du siècle, et qu'enlevant de mon âme les soins inutiles et les sollicitudes terrestres, je le connaisse, je pense à lui, je l'aime, je le serve, lui qui vit et règne pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## 348° CONFÉRENCE

## CE QU'IL FAUT MÉDITER DANS LE QUATRIÈME MYSTÈRE GLORIEUX

**SOMMAIRE.** — 1. Marie, depuis l'Ascension de son Fils, soupira après la mort plus que tous les autres Saints. Enfin, l'Archange Gabriel lui annonce sa mort et sa résurrection. — 2. Marie étant morte, les Apôtres arrivent des diverses parties du monde, portés par les Anges. — 3. Marie mourut d'amour et ressuscita comme le phénix. — 4. Dernières paroles de Marie. — 5. Jésus l'invite à aller au Ciel. — 6. Jésus apparut, en effet, à Marie mourante, puisqu'il a apparu à plusieurs Saints. — 7. Trois vierges lavèrent le corps de la sainte Mère de Dieu, qui était éblouissante de clarté. — 8. Obsèques de Marie pendant lesquelles il se fit plusieurs miracles. — 9. Tous les Esprits célestes viennent au-devant de Marie et son Fils même. Pourquoi son Fils l'avait-il laissée sur la terre? Elle est portée par les Anges dans le Ciel. Son char triomphe comme celui des généraux romains, est accompagné des ennemis vaincus, c'est-à-dire de plusieurs âmes délivrées par elle du Purgatoire. — 10. Marche triomphale de Marie dans le Ciel. Elle est appuyée sur son Fils; pourquoi? Elle est élevée au-dessus de toutes les sphères célestes. Prière à Marie.

Ce mystère nous met sous les yeux la mort pleine de joie de la Mère de Dieu, ses funérailles remarquables par les larmes des Apôtres et par tous les devoirs qu'ils lui rendirent, son heureuse entrée dans les demeures célestes au milieu de tous les applaudissements des cieux. Méditez ce mystère.

I. — Contemplez les désirs ardents et les soupirs de la bienheureuse Vierge sur la fin de sa vie. Elle souhaita de tomber en dissolution et d'être avec le Christ, et cela pendant quinze ans, à ce qu'on croit communément, ou vingt-quatre comme le croient quelques Docteurs de ce siècle, c'est-à-dire depuis le moment où Jésus, ayant vaincu la mort, était monté au Ciel. Tous les jours son cœur était enflammé du désir de voir son Fils; son âme brûlante s'élançait vers lui. Quoiqu'elle brûlât continuellement d'un plus ardent désir de ce souverain bien, cependant, lorsque la fin de sa vie approchait, elle était portée vers lui avec encore plus d'ardeur et d'impétuosité. De même que les corps sont attirés d'autant plus fortement qu'ils approchent davantage de leur centre, ainsi notre très-sainte Mère, à mesure qu'elle approchait de sa dernière heure, était poussée vers Dieu par un amour plus ar-

dent. Et qui peut expliquer et même concevoir ce désir ardent dont brûlait le cœur de la Vierge? David, qui s'était rendu coupable de plusieurs crimes, étant revenu à Dieu, l'aimait tellement qu'il s'écriait <sup>1</sup> : « Hélas ! que mon séjour en ce monde est long ! — De même que les cerfs soupirent avec les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu <sup>2</sup> ! » Saint Paul, en voyant tant de maux faits au Christ brûlé du feu de l'amour divin, s'écriait : « Je désire tomber en dissolution et être avec le Christ. » Avec combien plus d'avidité ne voyez-vous pas Marie désirer cette patrie céleste, elle dont l'amour l'emportait sur tous les amours? Elle proférait souvent, en poussant des soupirs, les paroles suivantes : « O mon doux Fils, mon enfant bien-aimé, mon suave Jésus, je désire tomber en dissolution et être avec vous ! Qui me donnera le moyen de vous trouver? Voici bien des années que vous me renvoyez; suis-je de pire condition qu'un larron? Vous suis-je moins agréable que le lévite Étienne ou l'Apôtre Jacques? Lorsque le larron eut dit : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, » aussitôt il entendit ces paroles : « Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis, » et, séparé de son corps, il entra, en effet, en Paradis. Étienne eut à peine dit : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit, » que vous vous présentâtes à lui, vous lui ouvrites le Ciel, vous l'y accompagnâtes et vous l'y introduisîtes. Vous avez été également généreux envers Jacques et les autres que vous avez appelés et introduits dans les demeures célestes. Pourquoi ne faites-vous pas la même chose pour moi? Je suis rassasiée de cette vie mortelle; je suis rassasiée des maux qu'on y éprouve; je vous désire comme la biche, poursuivie par les chiens, désire une source d'eau; je vous désire; je lève les yeux vers vous; je soupire après vous; je n'ai que vous en vue. Et qui me donnera le moyen de vous voir dans la gloire céleste? de posséder avec vous ces joies que l'œil n'a point vues, que le cœur n'a point comprises? Voilà les sentiments que Marie exprimait d'heure en heure. Car quoiqu'elle se soumit à la volonté de son doux Fils, cependant, au milieu des soins de ce monde, elle soupirait après le Ciel et après Jésus. Elle était au comble de l'amour qui l'élevait

<sup>1</sup> Ps. CXIX, 5. — <sup>2</sup> *Ibid.*, XLI, 1.

au-dessus des nues et lui faisait dépasser les sphères célestes; elle était près du Ciel; elle désirait ardemment pénétrer dans ce séjour du bonheur.

II. — Enfin, lorsque ce jour si désiré fut arrivé, jour auquel son Fils devait l'arracher aux peines de cette vie mortelle et l'admettre dans la cour céleste de sa gloire, l'Archange Gabriel, entouré d'une lumière éclatante, portant un rameau d'olivier à la main, se présenta à elle et la salua avec respect en disant : « Salut, Vierge bénie de Celui qui a envoyé le salut à Jacob ! Votre Fils, le Seigneur Jésus, attend sa Mère vénérable. Dans trois jours vous serez portée avec votre corps pour réjouir les demeures célestes. » Ainsi parlent Simon Métaphraste <sup>1</sup> et Nicéphore <sup>2</sup>. Pensez combien fut heureux le jour que la Vierge-Mère de Dieu dut enfin quitter cette vie ! En ce jour, tous les saints Apôtres, qui étaient dispersés çà et là pour prêcher l'Évangile, transportés par les Anges d'après un ordre divin, comme on le croit pieusement, se réunirent à Jérusalem, excepté saint Jacques qui était mort et saint Thomas qui était absent, à ce que disent saint Jean Damascène, Juvénal, évêque de Jérusalem, Michel Syngèle, prêtre de Jérusalem, Nicéphore, Métaphraste, Grégoire de Tours, saint Denis l'Aréopagite, qui était présent, et saint Mélicon qui, dans son *Sermon sur l'Assomption*, affirme avoir appris cela de saint Jean l'Évangéliste; Glycas ajoute que non-seulement les Apôtres, mais les soixante-dix disciples se réunirent pour donner la sépulture au corps vénérable de la Vierge. Et cela ne doit pas paraître impossible, car les Livres sacrés rapportent que la puissance divine a opéré quelquefois des prodiges semblables. Un Ange porta, dans un instant, par les cheveux, le prophète Habacuc de la Palestine à Babylone <sup>3</sup>. Il arriva aussi que, par le ministère d'un Ange, Philippe, disciple de Jésus, fut porté à travers les airs auprès d'un noble eunuque et, l'ayant baptisé, il retourna aussitôt vers les siens à Azote <sup>4</sup>. Élie de Thesba fut enlevé subitement aux yeux des hommes, porté sur un char de feu dans des endroits très-éloignés et enfin, après plusieurs siècles, vu sur le Thabor avec le Christ. De la même manière, un Ange du Seigneur put

<sup>1</sup> Orat. de Virgine. — <sup>2</sup> Lib. II, *Historia*, cap. xxii. — <sup>3</sup> *Daniel*, cap. ult. — <sup>4</sup> *Actes*, VIII.

subitement, et comme en un clin d'œil, transporter les Apôtres et les autres disciples des diverses parties du monde et les y rapporter avec la même célérité. L'Ange qui fait mouvoir le soleil fait parcourir toutes les heures à cet astre autant d'espace qu'on en parcourrait en faisant en une heure cinquante fois le tour de toute la terre; de la même manière un Ange a pu transporter, avec une étonnante rapidité, les Apôtres et les disciples de Jésus pour faire les obsèques de la Mère de Dieu.

III. — Considérez Marie mourant, ou plutôt s'endormant pacifiquement; car elle ne mourut pas de maladie, ni de langueur, ni de chagrin, ou de quelque douleur, mais percée des traits ardents de l'amour divin. Denis le Chartreux <sup>1</sup> dit à ce sujet : « A la vue de son Fils chéri, elle expira avec une ardeur incomparable; elle était alors occupée profondément à la contemplation des choses divines et à cause de la grande expérience qu'elle avait de la douceur spirituelle et, à cause de son amour brûlant, elle se sépara sans peine de son corps. »

Dans les *Révélation*s de la bienheureuse Brigitte <sup>2</sup> la Vierge, Mère de Dieu, raconte elle-même, dans les termes suivants, la manière dont elle mourut : « Je me préparai à la prière en parcourant, selon ma coutume, tous les lieux où mon Fils avait souffert. Un jour, étant en extase dans la contemplation de l'amour divin, mon âme fut remplie d'une si grande joie que je la pouvais à peine contenir et, pendant cette considération, mon âme se sépara de mon corps. »

Il convenait à la gloire de la Vierge, Mère de Dieu, qu'ayant imité son Fils en mourant, elle l'imitât aussi en ressuscitant le troisième jour. Elle dut revivre comme le phénix. On rapporte que le phénix, s'enfermant dans son nid, allume le feu et, s'étant brûlé, il revit de ses cendres avant qu'elles deviennent froides. Job <sup>3</sup> fait allusion à cela lorsqu'il dit : « Je disais : « Je mourrai dans mon nid et, comme le phénix, je multiplierai mes jours. » Ainsi Marie, oiseau rare, enfermée dans son nid, est consumée des flammes du divin amour, vit de nouveau et multiplie ses jours dans les siècles éternels.

<sup>1</sup> Lib. IV, de *Laudibus Virginis*, act. III. — <sup>2</sup> Lib. VI, cap. LXII. — <sup>3</sup> XXIX, 18.

IV. — Contemplez Marie sur le point de quitter cette vie. Ses dernières paroles furent celles que saint Jean a voulu être les dernières de son *Apocalypse* : « Venez, Seigneur Jésus. » Ou bien celles que proféra Jésus sur la croix, au moment d'expirer : « Mon Fils, je remets mon âme entre vos mains. »

V. — Contemplez Jésus invitant sa tendre Mère au royaume céleste par ces mots ou autres semblables : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma belle, ma colombe, et venez. » Levez-vous, vous qui êtes morte autrefois avec moi par amour, qui avez été la compagne de mes travaux et de mes peines. Hâtez-vous, car je désire vos embrassements plus que toute chose. Je me souviens de ces bras qui m'ont serré lorsque je fus déposé de la croix. Hâtez-vous vers la palme, vous qui avez parcouru la carrière ; hâtez-vous vers la couronne que vous avez méritée par vos travaux. « Maintenant l'hiver est passé, » la pluie et la tempête des tribulations ont disparu, « les fleurs ont paru dans notre terre, » c'est-à-dire dans ma gloire. Je dis les fleurs et je puis ajouter les astres qui ornent votre tête et l'embellissent, et vous font une magnifique couronne. « Le temps de la cueillette est arrivé, » vous pouvez moissonner et cueillir le fruit de la consolation. Vous avez eu jusqu'à présent un petit faisceau de myrrhe, sur votre sein continuellement, maintenant je serai pour vous un raisin de Cypre, enivrant votre âme et rassasiant l'ardeur du désir. « Venez, ma choisie, et je placerai mon trône en vous. » Vous m'avez reçu dans votre sein. Venez vous aussi sur le siège qui vous est préparé dans mon royaume. Vous avez couronné du diadème ma tête, c'est-à-dire ma divinité, lorsque vous l'avez revêtue de votre propre chair au jour de mon mariage, c'est-à-dire de mon incarnation et au jour de la joie de mon cœur. Venez vous aussi, venez recevoir la couronne de gloire qui ornera, décorera, entourera non-seulement votre corps, mais aussi votre âme. Personne ne m'a plus servi au temps de mon abaissement ; je veux donner à vous plus qu'à tout autre au jour de ma gloire. Vous m'avez communiqué ce qui me fait un homme, je vous communiquerai ce qui me fait Dieu.

VI. — Considérez Jésus venant au-devant de sa Mère, entouré de



légions d'Angés. « Le roi lui-même, dit saint Jean Damascène<sup>1</sup>, vint au-devant de sa Mère pour recevoir dans ses divines et très-pures mains son âme sainte et exempte de tache. » Dieu honore ordinairement de sa présence la mort des Saints. Ludolphe<sup>2</sup> pense que chaque homme voit, au moment de sa mort, Jésus crucifié; le méchant pour sa confusion, afin qu'il rougisse de n'avoir pas profité du sang d'un Dieu versé pour ses fautes; le bon pour qu'il se réjouisse. Cet auteur prouve cela par le texte suivant de la 1<sup>re</sup> Épître *Aux Thésaloniciens*<sup>3</sup> : « A la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » c'est-à-dire, dit-il, au jour de la mort, lorsqu'il paraîtra soit aux bons, soit aux méchants, placé sur la croix. » Et il le prouve aussi par ce texte de l'*Apocalypse*<sup>4</sup> : « Je viendrai à vous comme un voleur. » On peut prouver cette opinion par plusieurs exemples, comme celui de sainte Tharsille, vierge; de saint Pantaléon, de saint Chilien, de sainte Barbe, à qui Jésus apparut au moment de leur agonie, et les exhorta à une mort heureuse ou à la patience, comme leurs actes l'attestent. Jésus dut procurer encore plus de consolation à sa très-sainte Mère; non-seulement il dut assister à son agonie, mais aussi fermer ses yeux de ses propres mains, comme saint Thomas de Cantorbéry dit l'avoir appris de la sainte Vierge elle-même, par révélation.

Les autres, lorsqu'ils meurent, sont obligés de supporter l'aspect hideux du démon; la bienheureuse Vierge, par une faveur spéciale de Jésus, ne le vit point, comme le dit le bienheureux Laurent Justinien dans son *Sermon sur l'Assomption*. Et pourquoi aurait-elle dû être effrayée par l'aspect du démon, Celle qui a brisé complètement sa tête? Cela a été prouvé longuement dans la 276<sup>e</sup> Conférence.

VII. — Contemplez le corps inanimé de Marie, Mère de Dieu. Saint Mélicon, dans la bibliothèque des saints Père, *Sermon de l'Assomption de la bienheureuse Vierge*, raconte comme il suit les circonstances qui suivirent sa mort : « Trois vierges qui se trouvaient là et veillaient prirent le corps de la bienheureuse Vierge Marie et le lavèrent d'après l'usage d'alors. Ayant été dépouillé de ses vêtements,

<sup>1</sup> Orat. II. — <sup>2</sup> Vol. III, de *Vita Christi*, cap. XLVI. — <sup>3</sup> III, 12. — <sup>4</sup> III, 3.

il brilla d'une si grande clarté qu'on put bien le toucher pour lui rendre les honneurs qui lui étaient dus, mais non pour le voir à cause de la lumière éblouissante qui s'en échappait. Lorsqu'on l'eut revêtu de lin et d'autres étoffes, peu à peu la lumière disparut, mais le visage de la bienheureuse Mère de Dieu était semblable aux fleurs du lis. »

VIII. — Contemplez la marche funèbre dans laquelle on porta le corps de la sainte Vierge, Mère de Dieu. Saint Mélicon, à l'endroit cité plus haut, raconte que saint Pierre et saint Paul portaient le corps de la bienheureuse Vierge, que saint Jean marchait devant le cercueil, portant une palme en ses mains, et que les autres Apôtres chantaient des psaumes.

Voici un nouveau miracle ! un nuage brillant parut sur le cercueil en forme de couronne, semblable au grand cercle lumineux qu'on voit quelquefois autour de la lune. L'armée des Anges était dans les nues, chantant un cantique d'une mélodie suave. Le peuple sorti de la ville disait : « Quel est donc ce chant si mélodieux ? »

De graves auteurs racontent qu'il se fit encore d'autres miracles. Au moment de la mort de la bienheureuse Vierge Marie, plusieurs infirmes furent guéris, l'ouïe fut rendue à des sourds, la vue à des aveugles et des boiteux marchèrent droit, comme le dit le bienheureux saint Jean Damascène dans le *Sermon sur le Sommeil de la Vierge*. Le même auteur et saint Mélicon, évêque de Sardes, racontent qu'un Hébreu, qui était prince des prêtres juifs, se présenta furieux et voulait renverser et jeter à terre le cercueil où était le corps vénérable de Marie, Mère de Dieu, mais ayant porté ses mains sur le cercueil, elles y restèrent collées. Ce malheureux, éprouvant de plus une grande douleur, fut touché de repentir et demanda du secours. Saint Pierre lui dit : « Si vous croyez en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vos mains deviendront libres. » Le Juif ayant dit : « Je crois, » ses mains se détachèrent, mais comme elles étaient encore sèches, saint Pierre lui dit : « Approchez-vous du corps, baisez le cercueil et dites : « Je crois en Dieu et au Fils de Dieu, Jésus-Christ, que celle-ci « a porté ; » le Juif, s'approchant, baisa le cercueil et aussitôt sa douleur cessa et ses mains furent guéries.

IX. — Considérez quelle fut la gloire de la Reine du monde lorsqu'elle sortit de cette vallée de larmes et avec quelle dévotion affectueuse la multitude des légions célestes vint à sa rencontre. Saint Bernard<sup>1</sup> croit que le Ciel empyrée fut délaissé de tous ses habitants qui vinrent à la rencontre de la Mère de Dieu. Les Anges se réjouissaient, les Archanges tressaillaient d'allégresse, les Trônes étaient dans la jubilation, les Dominations chantaient des psaumes, les Principautés faisaient de l'harmonie, les Puissances jouaient de la harpe, les Chérubins et les Séraphins chantaient des hymnes, tous accompagnant leur Reine jusqu'au suprême tribunal de la majesté divine.

Pendant l'érection de cette statue que le roi Nabuchodonosor avait fait élever, on entendit le son de la trompette, de la harpe, du hautbois, de la lyre et des concerts de toutes sortes de manières<sup>2</sup>; à combien plus forte raison, lors de l'élévation dans le Ciel de cette image vivante du vrai Dieu, était-il convenable de se servir de trompettes, de harpes, de hautbois et d'instruments de musique de toute espèce!

Le bienheureux Pierre Damien<sup>3</sup> dit à ce sujet : « Dans cette assomption de la Vierge, il y eut quelque chose de plus glorieux que dans l'Ascension de Jésus, car le Christ montant au ciel ne fut suivi que des Anges et des âmes des Saints. Mais la Vierge ne fut pas seulement accompagnée des Anges et des Saints, mais de Jésus lui-même dont la dignité est infinie. » Et, après quelques mots, le même Saint ajoute : « Les Anges seuls purent venir au-devant du Rédempteur, mais à l'Assomption de la Mère, le Fils lui-même, avec toute la cour tant des Anges que des justes, vint solennellement au-devant d'elle et l'éleva sur le trône de bonheur qui lui était destiné. » C'était peu pour le Christ d'envoyer tous les habitants du Ciel au-devant de sa Mère; mais lui aussi, avec plus de promptitude que le père de famille qui courut au-devant de son fils prodigue pour l'embrasser, alla au-devant de sa Mère avec beaucoup de majesté et de gloire.

Ce ne fut pas sans raison que Jésus, en montant au Ciel, laissa la bienheureuse Vierge, sa Mère, sur la terre; c'était afin qu'elle seule pût être reçue par toute la cour céleste avec l'honneur qui lui était dû.

<sup>1</sup> Sermon sur l'Assomption. — <sup>2</sup> Daniel, III. — <sup>3</sup> Sermon sur l'Assomption.

C'est dans cette pensée que saint Anselme <sup>1</sup> parle ainsi à Jésus : « Comment avez-vous pu souffrir, ô bon Jésus, qu'en retournant dans le royaume de votre gloire, la Vierge, privée d'enfant, restât dans les misères de ce monde? Et pourquoi ne l'avez-vous pas prise aussitôt pour la faire régner avec vous? Peut-être, Seigneur, c'est de peur que votre cour céleste ne sût pas qu'il fallait d'abord courir au-devant de son Roi ou de sa Souveraine. Vous vouliez précéder la Vierge pour lui préparer le trône de l'immortalité dans votre royaume et aller au-devant d'elle promptement avec toute votre cour céleste et l'élever au-dessus de toutes les créatures, comme il convenait de le faire. »

Concevez, si vous pouvez, avec quelle joie, quel air de fête et quels concerts tressaillaient tous les ordres des Esprits bienheureux, lorsqu'ils voyaient la Mère privilégiée de leur Seigneur approcher et le Seigneur vouloir aller au-devant d'elle, orné de toute sa gloire. Non-seulement donc toute la multitude des légions célestes alla au-devant de Marie et la conduisit avec le plus grand amour et le plus grand dévouement à son trône de gloire, mais son Fils lui-même, avec un visage paisible et serein et une affection divine, la reçut, l'éleva au-dessus de toute créature et lui donna un tendre baiser.

Lorsque le roi David ramenait l'Arche de l'alliance de la maison d'Obédédôm dans Jérusalem, il convoqua de tous les côtés les prêtres, les lévites, les chanteurs, toute espèce de joueurs de harpes, de cymbales, de trompettes et d'autres instruments de musique. De même Salomon, lorsqu'il fit placer l'Arche dans le temple du Seigneur, convoqua tous les anciens de Jérusalem dans Sion, la cité de David, où on devait la placer. Les prêtres prirent l'Arche et la portèrent alternativement avec les lévites, le roi et tout le peuple marchait devant l'Arche, immolant une quantité infinie de bœufs et de moutons, et les prêtres placèrent l'Arche de l'alliance du Seigneur dans l'endroit qui lui avait été préparé, dans l'Oracle de la maison, le Saint des saints, sous les ailes des Chérubins. De la même manière, lorsqu'il s'agit de placer dans le lieu de son repos l'Arche spirituelle, Jésus lui-même, le nouveau Salomon voulait réunir soit les ordres des Esprits célestes,

<sup>1</sup> Lib. de *Excellentia Virginis*, cap. vii.

supérieurs aux intelligences de ce monde, soit les premiers dignitaires du Nouveau Testament, c'est-à-dire les Apôtres avec tous les Saints qui se trouvaient à Jérusalem; c'est au milieu de cette escorte qu'il fit placer son âme dans le Saint des saints, modèle vraiment céleste, par la main des Anges. Le corps fut porté par les mains des Apôtres, pendant que le Roi des rois le couvrait de sa splendeur, de sa divinité invisible et que toute l'assemblée des Saints marchait devant, faisait entendre des chants sacrés et offrait un sacrifice de louange sur le tombeau comme sur un lit nuptial. Si les honneurs rendus à l'Arche d'alliance, qui était de bois et par conséquent inanimée, furent tels que nous avons dit, combien plus ne convenait-il pas d'honorer l'Arche animée de Dieu? Il convenait certainement qu'elle fût portée non sur des chars de bois, mais de feu, qu'elle fût trainée non par des bœufs ou des coursiers blancs, mais par les vertus célestes elles-mêmes. Il convenait que les chœurs célestes fissent entendre les chants de joie et que le Roi des rois fût à la tête de toute cette armée céleste.

Paul-Émile, général des Romains, ayant vaincu la Macédoine, amena dans son char de triomphe ses deux fils qui n'avaient pas encore l'âge de puberté. Germanicus César en amena cinq. Sésostriis, roi d'Égypte, attelaît toutes les années à son char les rois vaincus pour triompher avec pompe devant le public. Mais Marie, dans le nuage lamineux où elle était portée, conduisait non pas seulement deux ou cinq, mais un nombre infini de fils qu'elle engendra à Jésus et les joignit à son char de triomphe comme autant d'ennemis vaincus.

Jean Gerson<sup>1</sup> croit que plusieurs âmes qui avaient été arrachées par elle aux flammes du Purgatoire, l'accompagnaient aussi, parce que comme la reine allait être couronnée, il était convenable que les âmes fussent délivrées de leur prison et qu'elles suivissent leur souveraine. La foule innombrable d'élus de toutes les tribus d'Israël, de tout peuple, de toute langue, de toute nation que saint Jean vit dans l'*Apocalypse* allait au-devant de Marie, leur libératrice.

Lorsque Bethsabée, mère de Salomon, se présenta devant lui, le

<sup>1</sup> *Super Magnificat*, tract. IV, in fine.

roi se leva, alla au-devant d'elle, la salua avec respect et s'assit sur son trône. Jésus ne montra pas moins de respect à sa Mère; autrement, comment croirait-on qu'il a accompli ce qu'il a prescrit lui-même dans la loi : « Honore ton père et ta mère ? »

Si le père de Démétrius s'avança à plusieurs milles pour recevoir les cendres du corps de son fils, avec combien plus d'affection et d'amour le Fils le plus respectueux ne dut-il pas aller au-devant de sa Mère montant au Ciel, afin de la féliciter et de recevoir non pas les cendres du corps, mais le corps vivant et glorieux de sa Mère !

Saint Augustin raconté<sup>1</sup> qu'autrefois, parmi les Gentils, la mère des dieux, nommée Bérécyne, fut reçue avec de grands applaudissements et autres témoignages de joie. D'autres ajoutent que les Romains avaient été avertis par l'oracle d'Apollon qu'il fallait que le plus illustre de tous les citoyens allât au-devant d'une si puissante mère, et le sénat décréta que Scipion Nasica, homme accompli sous tous les rapports, s'acquitterait de ce devoir. Comme la Vierge-Mère n'est pas la mère des faux dieux, mais du véritable, il fut décrété non par Apollon, mais par Dieu le Père que le plus distingué de tous les citoyens célestes, et qui est non-seulement citoyen, mais aussi Roi, irait au-devant de sa Mère.

X. — Considérez la marche de la Vierge montant au Ciel et criez-vous avec étonnement : « O Fille du prince, que vous avez de grâce à marcher avec cette chaussure ! » C'est réellement un spectacle admirable. Moïse désirait voir un grand prodige<sup>2</sup> : « J'irai, disait-il, et je verrai ce grand prodige. » Mais il a reçu l'ordre de quitter sa chaussure et de marcher nu-pieds. Tous les Saints de Dieu désirent voir un grand prodige, c'est-à-dire Dieu, qui est le plus grand des prodiges qu'on puisse imaginer; mais auparavant, ils reçoivent l'ordre de quitter leurs chaussures, c'est-à-dire le corps, et d'entrer dans cette terre sainte avec l'âme toute nue. Seule, la bienheureuse Vierge est entrée avec sa chaussure, c'est-à-dire avec son corps dans cette terre sainte; c'est donc avec raison qu'on lui chante avec admiration : « Que vous avez de grâce à marcher avec votre chaussure ! » etc.

<sup>1</sup> Lib. II, *de Civitate Dei*, cap. v. — <sup>2</sup> *Exode*, III, 3.

La Vierge, Fille du Roi, sortait de cette vallée de misères comblée de richesses et de délices admirables ; ses richesses c'étaient les grâces, les vertus et les mérites. Heureuse la patrie qui fut alors embellie d'une gloire nouvelle et ineffable, et comblée de nouvelles richesses ! Lorsque la reine de Saba vint avec des présents voir le roi Salomon, elle porta avec elle une si grande quantité d'or et d'aromates que l'Écriture dit : « Il n'y eut jamais aromates semblables à ceux que la reine de Saba donna au roi Salomon <sup>1</sup>. » Jérusalem fut heureux d'une telle hôtesse, mais plus heureuse fut la patrie céleste de l'arrivée de Marie. Jamais on ne porta autant d'aromates, c'est-à-dire autant de mérites, autant d'odeurs de vertus, autant de richesses, de grâce et de gloire, que cette Reine en apporta dans la cité céleste qui en fut enrichie merveilleusement.

La Vierge montait du désert de ce bas monde comblée de délices. Les citoyens du Ciel étaient dans l'admiration et s'écriaient : « Quelle est celle qui monte du désert comblée de délices ? » Elle montait comblée de délices, c'est-à-dire abondant en dons spirituels, divins, célestes. La Vierge était comblée de délices, car déjà en montant elle voyait Dieu, elle en jouissait déjà, elle était noyée dans un torrent ou plutôt dans une mer de volupté et de délices. Ses délices furent la présence et la jouissance de Dieu ; ajoutez-y les qualités d'un corps glorieux, c'est-à-dire l'immortalité, l'agilité, la subtilité, l'éclat, et vous verrez que la bienheureuse Vierge fut comblée de délices d'une manière incroyable. La Vierge montait appuyée sur son bien-aimé, c'est-à-dire sur Jésus et ses mérites. En effet, si la glorieuse Vierge n'avait pas été appuyée sur le Christ, elle n'aurait pas pu monter au Ciel, car le Christ a dit : « Je suis la voie. » Si cette voie est enlevée, il n'y a plus moyen de monter au Ciel. L'oiseau a besoin de deux ailes pour voler ; s'il n'en a qu'une, il ne pourra pas le faire. De la même manière, l'homme pour monter au Ciel a besoin de deux moyens : les mérites du Christ et les bonnes œuvres. Celui qui croit que pour aller au Ciel les mérites de Jésus suffisent, tâche de voler avec une seule aile, mais en vain. A vos mérites, ajoutez ceux du Christ ; que ceux-

<sup>1</sup> II<sup>e</sup>, *Paralipomènes*, ix, 9.

ci soient votre aile droite et que vos bonnes œuvres soient la gauche, alors vous volerez vers le Ciel et vous y arriverez comme Marie y est arrivée.

La Vierge montait appuyée, comme Esther, sur deux belles servantes, Marie et Marthe, c'est-à-dire sur la vie contemplative et sur la vie active, auxquelles elle s'exerça dévotement tant qu'elle vécut. Telles étaient la marche gracieuse et la belle chaussure de la Fille du Prince.

La Vierge, Mère de Dieu, avançant toujours, pénétra dans l'air et le feu, plus salubre que l'air, plus ardente que le feu. Étant entrée dans l'endroit où sont les sphères célestes, elle arrive à la lune et y voit sa beauté figurée depuis longtemps par cet astre. « Elle est belle comme la lune. » La lune, en voyant une femme plus belle qu'elle, pâlit. « Ne crains pas, ô lune ; celle qui est plus belle que toi ne te chassera pas de ta demeure ; la partie la plus basse du ciel ne lui convient pas : elle brillera dans une autre beaucoup plus haute. » Arrivant aux sphères de Mercure, de Vénus et de Mars, elle y vit une image de sa constance et de sa force. Ensuite, arrivant à la demeure très-brillante du soleil, elle l'orna et le vainquit en clarté.

Le soleil fut frappé de stupeur en voyant un corps humain beaucoup plus brillant et plus éclatant que lui. « Ne sois pas étonné, ô soleil ! que cette Vierge soit plus belle, plus brillante que toi ; car c'est elle qui a enfanté le vrai Soleil de justice. » Elle arrive aux autres astres, en considère l'éclat, la multitude, la grandeur, et y voit une figure de son incorruptibilité, figurée par eux depuis longtemps ; car, comme les astres envoient leurs rayons sans s'altérer, ainsi la Vierge, sans blesser sa pureté, met au monde son Fils. Et de même que le rayon ne diminue point la clarté de l'astre, ainsi le Fils de la Vierge ne diminue point la virginité de sa mère. Elle regardait sans s'arrêter les sphères célestes, les voyait agitées par un mouvement très-rapide, et toutes entraînées par un premier moteur, et sentait que son âme était entraînée par un moteur encore plus puissant, c'est-à-dire par l'amour de Dieu. Que dirai-je de plus ? Elle arrive au ciel empyrée, à la demeure des bienheureux, brillante de toutes parts d'un éclat de feu. Elle parcourt la première hiérarchie, qui se compose des Anges,



des Archanges et des Principautés; ensuite la seconde, composée des Puissances, des Dominations, des Vertus; enfin la suprême, où sont les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Ces derniers sont les plus rapprochés de Dieu. « Avancez, Vierge, Mère de Dieu, traversez toutes les hiérarchies, tous les chœurs des esprits célestes : il ne faut pas que la Mère de Dieu soit placée au milieu d'eux; un trône particulier, un rang particulier lui sont dus. »

O heureuse mort, ô heureux départ de la Vierge, Mère de Dieu ! ô blessure très-heureuse, ô langueur fortunée qui a enlevé la Vierge de ce monde ! Plût à Dieu que nous ayons tous cette maladie, cette fièvre, s'il est permis de l'appeler ainsi ; cette langueur, cette fièvre procure une mort très-désirable : « Car l'amour est fort comme la mort. » La mort sépare l'âme du corps : l'amour de Dieu dont la bienheureuse Vierge est morte la sépara des voluptés corporelles.

O bienheureuse Mère, qui êtes sortie si heureusement de cette vie et êtes entrée si glorieusement dans cette patrie du bonheur, faites que nous soupirions toujours après cette bienheureuse éternité de la vie future; après votre si désirable présence et celle de votre Fils, notre Sauveur, faites que nous désirions tomber en dissolution, afin que nous vivions plus tôt avec vous et votre Fils pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

### 349<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### CE QU'IL FAUT MÉDITER DANS LE CINQUIÈME MYSTÈRE GLORIEUX.

**SOMMAIRE.** — 1. Le corps de Marie, glorieux dès le moment de sa mort, ressuscita trois jours après et n'éprouva pas la corruption. La mort n'osa pas la corrompre. — 2. Accueil que la très-sainte Trinité fait à Marie; elle lui accorde entre autres prérogatives de tout voir dans le Verbe divin. Détail de la gloire dont jouissent son âme et son corps. Salutation et prière à Marie.

Dans ce mystère nous contemplons l'Arche sainte et animée du Dieu vivant, ayant passé soixante-trois ans, ou, comme il plaît à d'autres, soixante et douze ans dans le déluge de la vie, se reposant sur les montagnes de l'Arménie céleste. Nous considérons dans notre

esprit cette colombe si candide, si simple, portant le rameau d'olivier, symbole de paix et de victoire, et retournant à l'arche de Noé. Nous regardons cette belle Judith, ayant brisé la tête non d'Holoferne, mais de Lucifer, le plus cruel des ennemis, reçue au milieu des applaudissements de tous les citoyens célestes, lorsqu'elle entre dans la Jérusalem d'en haut. Nous admirons la belle Esther entrant dans la demeure d'Assuérus et ornée par lui du diadème royal. Nous vénérons Bethsabée, mère du vrai Salomon, portée vers le trône de ce roi pacifique et placée sur ce trône. Nous considérons la prudente Abigail allant au-devant du suprême roi David irrité contre le genre humain, et calmant sa colère. Nous félicitons la Vierge immaculée de ce que, n'étant souillée par aucune affection terrestre et n'ayant que des pensées célestes, elle n'est point retournée sur la terre, mais elle est allée au Ciel en vie, a été placée dans le Tabernacle d'en haut et élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges. Méditez donc dans ce mystère les points suivants :

I. — Considérez la gloire du corps de la Vierge, Mère de Dieu. Ce corps très-saint était étendu dans le tombeau, privé de sentiment et de vie, comme tous les autres corps des mortels. Cependant toute corruption s'était éloignée de lui. Quand le troisième jour commença à briller, Jésus, qui est le maître de la vie et de la mort, se rendit auprès du tombeau, accompagné de ses Anges. Il ordonna à la mort de s'éloigner et donna à ce corps non-seulement la vie, mais aussi l'immortalité, une splendeur admirable, la subtilité, l'agilité et une beauté inouïe. L'âme bienheureuse de Marie entre dans cette chair qu'elle avait laissée. Le corps se relève aussitôt, brillant comme le soleil, prompt comme l'aigle, plus beau que la beauté elle-même. Son visage brille d'une beauté admirable, ses cheveux dépassent l'éclat de l'or; les membres de sa chair ressuscitée sont aussi beaux que possible; le corps s'élève de terre, rayonnant de clarté; la Reine marche à droite de son Fils, le plus puissant des rois; toute la cour céleste l'accompagne avec une grande joie et des applaudissements.

Lorsqu'une reine est couronnée, on la revêt d'une robe d'un grand prix. La Vierge fut couronnée lorsqu'elle fut élevée dans le Ciel; elle fut donc alors ornée d'un corps incorruptible et immortel, comme d'un

vêtement précieux. « La Reine se plaça à la droite (du Fils), revêtue d'une robe d'or, » c'est-à-dire d'un corps glorifié qui brille de l'or de l'immortalité et de l'incorruptibilité, et est comme un vêtement très-précieux. « La Reine est entourée de divers ornements, » c'est-à-dire d'une multitude de vertus, de grâces, de mérites et de dons. O l'admirable ornement ! Qu'il est beau le vêtement de la Vierge !

Quelques Saints qui gisaient depuis longtemps dans la poussière sortirent du sépulcre, comme le dit saint Matthieu <sup>1</sup> : « Plusieurs corps de Saints, qui dormaient du sommeil de la mort, ressuscitèrent et, sortant de leurs tombeaux après leur résurrection, vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs. » Aucun cependant ne fut doué de l'immortalité et ne monta au Ciel avec le corps en compagnie de Jésus ; ils moururent de nouveau, car ils n'étaient ressuscités que pour rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ, notre Seigneur, et lorsqu'ils se furent acquittés de ce devoir, ils retournèrent dans leurs tombeaux, comme le disent saint Augustin <sup>2</sup>, saint Jérôme<sup>3</sup>, Euthymius, Théophylacte et autres. Dieu n'a accordé cette grâce de l'immortalité qu'à la Vierge, Mère de Dieu. Elle daigna le révéler elle-même à sainte Brigitte : « Sache, lui dit-elle, qu'il n'y a dans le Ciel d'autres corps humains que celui de mon Fils et le mien <sup>4</sup>. » O admirable, ô singulière grâce ! Saint Thomas, dans le commentaire sur saint Matthieu<sup>5</sup>, enseigne une opinion opposée ; mais dans sa Somme<sup>6</sup>, il paraît approuver expressément l'opinion de saint Augustin et de saint Jérôme que nous défendons ici.

Il n'était point du tout convenable que le corps virginal de Marie éprouvât la corruption. C'est avec raison que ceux qui portent l'image de l'homme terrestre l'éprouvent, mais non ceux qui sont revêtus de l'homme céleste. Car ceux-là, dit l'Apôtre, « étant vivifiés, ils ressusciteront incorruptibles. » Mais, dans la Vierge Marie, il n'y eut jamais rien de terrestre, elle fut toute céleste, toute Mère de Dieu. Elle ne dut donc pas retourner en poussière comme poussière, mais rentrer dans la vie céleste et éternelle, comme étant elle-même un ciel. Ori-

<sup>1</sup> xxvii, 52. — <sup>2</sup> Epist. xcix, ad Evodium. — <sup>3</sup> Super Matthæum. — <sup>4</sup> Exhort., liv. VII des Révélations, chap. xxix. — <sup>5</sup> Chap. xxvii. — <sup>6</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. lxx, art. 3, ad. 2, in fine.

gène <sup>1</sup> confirme cette preuve : « S'il est dit aux pécheurs : « Vous êtes « terre et vous irez en terre, » pourquoi ne serait-il pas dit au juste à qui appartient le royaume des cieux : « Vous êtes ciel et vous irez « au Ciel? »

La terre ne put pas retenir ce corps qui portait l'image céleste ; le tombeau n'osa pas couvrir plus longtemps Celle qui surpassa par sa noblesse la nature du ciel et des cieux. La Mort craignit de dévorer Celle qui reçut dans son sein l'Auteur de la vie. Celui qui a éprouvé l'amertume de quelque nourriture, lorsque ensuite il perçoit quelque chose de semblable par la vue ou par le goût, il éprouve des nausées et se délivre au plus tôt de cet objet dont l'ombre même l'épouvante.

Le poisson qui a été blessé [par l'hameçon trompeur  
Croit qu'il y a de cet airain crochu dans toute nourriture <sup>2</sup>.

De la même manière, la Mort se souvenant de la morsure qu'elle avait faite au Christ, sachant que sa gueule en avait été déchirée et qu'elle avait été obligée de lâcher sa proie, dès qu'elle vit que la chair de Marie était semblable à celle de son Fils, elle eut peur et, fermant sa bouche, elle s'enfuit le plus vite possible et laissa ce corps au Ciel auquel il est semblable. Car celui qui porte l'image du céleste doit être rendu au Ciel et non pas retourner en poussière.

II. — Considérez la gloire de l'âme de la Vierge, Mère de Dieu. Aussitôt qu'elle eut été conduite près du trône de la très-sainte Trinité, illuminée de la très-brillante clarté de la gloire divine, elle glorifia le Seigneur et son esprit tressaillit en Dieu, son sauveur. Bientôt le Père éternel la reconnut pour sa Fille très-aimable, le Fils pour sa tendre Mère, le Saint-Esprit pour son Épouse chérie. Ils confirmèrent ces titres par un embrassement tout divin, et la firent asseoir sur le trône le plus rapproché de celui de la sainte humanité du Christ, au-dessus de tous les Anges et de tous les bienheureux. Le Père céleste lui donna le diadème de sa toute-puissance afin qu'elle pût faire tout ce qu'elle voulait. Le Fils lui révéla les secrets de sa sagesse, afin qu'elle connût la divinité très-profondément et qu'elle y vît très-clairement toutes les choses sacrées. Le Saint-Esprit lui conféra le don

<sup>1</sup> Homélie v, in *Jeremiam*. — <sup>2</sup> Ovide.

de sa charité et de sa miséricorde, afin qu'elle fût la Mère de la miséricorde et qu'elle plaidât notre cause devant la divine majesté, comme l'avocate et la patronne de tous les mortels. Le Père plaça sous ses pieds toute l'Église militante ; le Fils la revêtit du soleil de sa splendeur ; le Saint-Esprit lui mit une couronne de douze étoiles, c'est-à-dire qu'il mit sur sa tête l'ornement de tous ses dons, de toutes ses grâces. Jésus, notre Sauveur, en tant que homme, mit sur sa tête, au milieu des applaudissements et des félicitations de toute la cour céleste, le diadème de son règne éternel et lui donna toute puissance, toute autorité, toute domination sur toutes les créatures célestes, terrestres et infernales. Il l'établit présidente et suprême dispensatrice de tous les trésors de sa grâce, et voulut que tous les biens qu'il a résolu de nous donner nous arrivassent par les mains de Marie.

De là les théologiens pensent que la bienheureuse Vierge voit dans le Verbe toutes les choses, tous les hommes, toutes leurs œuvres et leurs pensées libres, tous leurs besoins et leurs dangers, afin qu'elle demande des secours accommodés à tout. De plus, tout ce que Dieu voit de science, de vision (excepté les choses qui ont particulièrement rapport au Christ), elle les voit très-clairement dans l'essence divine. Aussi saint Épiphane l'appelle *πολόφθαλμον* et saint Éphrem *πολυόμματα*, c'est-à-dire ayant un grand nombre d'yeux, parce qu'elle voit très-clairement nos dangers, nos besoins, nos chagrins, nos soucis et les prières qui lui sont adressées.

Examinez plus à fond la gloire de l'âme de la bienheureuse Vierge. Le comble de la gloire des Saints, c'est cette vision ineffable de l'essence divine, que « l'œil n'a pas vue, l'oreille n'a pas entendue ; » car le cœur humain ne peut comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, » comme dit l'Apôtre<sup>1</sup>. Qu'a-t-il donc préparé à Celle qui l'a engendré ? Quelle gloire sublime a-t-il donc accordée au-dessus des autres Saints, à la bienheureuse Vierge, sa Mère, qui a toujours aimé Dieu d'une manière beaucoup plus excellente ? Saint Jean, ayant entrevu sa gloire dans l'*Apocalypse*<sup>2</sup>, la décrit ainsi : « Un grand prodige parut dans le Ciel, c'était une femme vêtue du soleil, ayant la lune

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, II, IX. — <sup>2</sup> XII, 1.

sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » On la voit vêtue du soleil, car de même que le soleil l'emporte par sa clarté sur tous les astres, ainsi la bienheureuse Vierge l'emporte sur tous les Saints par l'éclat de la gloire. Le regard humain ne peut pas se fixer sur le soleil à cause du trop grand éclat, de la trop grande splendeur de cet astre ; de même l'œil de l'esprit, non-seulement des hommes, mais aussi des Anges, ne peut pas se fixer sur la bienheureuse Vierge, brillant par tant et de si belles clartés de sainteté, de grâces et d'autres dons.

« Elle a la lune sous ses pieds. » Par la lune, saint Bernard entend l'Église triomphante et l'Église militante qui reçoivent la lumière de Dieu comme du soleil de grâce et de gloire. Toute l'Église triomphante et la militante, se composant des Anges et des hommes, sont donc sous les pieds de Marie. Moïse après son entretien avec Dieu apparut avec la lune sur le front. C'est ce que dit l'*Exode* <sup>1</sup> : « Moïse ignorait que son visage avait des cornes, à cause de son entretien avec Dieu ; » c'est-à-dire, il ignorait que son visage était tellement lumineux que des rayons s'en échappaient, semblables au croissant de la lune, et qu'il paraissait avoir des cornes. Mais Marie a la lune sous les pieds, afin que nous comprenions que la gloire de Moïse et celle de tous les Saints est inférieure à celle de Marie.

« Ayant sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Jésus couronne les autres Saints de pierres précieuses, d'après ces paroles du psaume <sup>2</sup> : « Vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses. » Mais il couronne la bienheureuse Vierge d'étoiles, parce que la couronne de sa Mère est d'un ordre supérieur. Le nombre douze indique toute espèce de gloire, parce que dans ce nombre se trouve toute perfection.

De plus, de même qu'une étoile est beaucoup plus précieuse et beaucoup plus brillante que toute espèce de pierres précieuses, puisque les étoiles produisent les pierres précieuses par leur influence ; ainsi, la couronne de la Vierge est beaucoup plus précieuse que celle des autres Saints. De plus, les autres Saints portent leurs couronnes d'or

<sup>1</sup> XXXIV, 29. — <sup>2</sup> XI, 4.

sur la tête : « La couronne d'or est sur sa tiare<sup>1</sup>, » la tiare d'Aaron. Mais la bienheureuse Vierge brille en entier sous ses vêtements d'or : « La Reine se plaça à votre droite, ayant un vêtement d'or. » Sa gloire est donc beaucoup plus grande que celle des autres Saints. Qui estimera les pierres précieuses qui l'ornent ? Qui nommera les étoiles dont le diadème de Marie est composé ? La gloire que Marie a acquise est si grande qu'elle ne peut l'être plus. Le trône de la Mère de Dieu est si haut que personne ne peut s'élever jusqu'à lui. Comme sur la terre, il n'y eut aucun endroit plus digne que le sein virginal dans lequel Marie reçut le Fils de Dieu ; ainsi, dans le Ciel il n'y a pas de trône plus élevé que celui où Jésus a placé sa Mère.

Je ne doute pas que la gloire de Marie ne soit semblable à celle de son Fils, et je le déduis des paroles du Sauveur lui-même, qui a dit : « Celui qui reçoit un prophète au nom du prophète, recevra la récompense du prophète ; » c'est-à-dire, celle que le prophète doit recevoir, parce que celui qui reçoit le prophète est considéré devant Dieu comme remplissant les fonctions du prophète. Saint Grégoire<sup>2</sup> explique cela par une jolie comparaison : « L'ormeau, dit-il, ne porte point de fruit qui lui soit propre, mais il porte souvent du fruit avec la vigne. De même, les séculiers, quoiqu'ils n'aient pas les dons des vertus spirituelles, cependant en soutenant, par leurs largesses, les saints hommes remplis des dons surnaturels, ne portent-ils pas la vigne avec le fruit ? » La Mère de Dieu ayant gardé le Christ neuf mois dans son sein, comme l'ormeau infécond a porté le fruit de la vigne, a été revêtue de ses feuilles d'or et rendue participante de sa récompense dans la patrie céleste.

Le roi David avait dit : « Il y aura même part de butin pour celui qui aura assisté au combat que pour celui qui sera resté pour garder le bagage. » Saint Augustin dit de saint Paul persécutant encore l'Église de Dieu, qu'il lapida Étienne par les mains de tous, en gardant les vêtements de ceux qui le lapidaient. Les princes et les juges punissent ordinairement de la même peine les rebelles et ceux qui les reçoivent ou les cachent dans leurs maisons. Ainsi, Dieu récom-

<sup>1</sup> *Ecclésiastique*, XLV, 14. — <sup>2</sup> Homélie xx, in *Evangelium*.

pense de la même manière le prophète et celui qui reçoit le prophète. Or, comme la Mère de Dieu a reçu le grand prophète, le Rédempteur du monde dans l'hôtellerie de son sein, il était juste qu'elle participât à sa récompense. Et il est arrivé que comme le Christ jouit d'une gloire éternelle en corps et en âme, Marie, qui a assisté au combat de la croix et étant restée pour ainsi dire auprès des bagages, a été en quelque sorte notre corédemptrice, doit être au Ciel en corps et en âme, comme on l'a prouvé longuement dans un volume précédent.

Jean Gerson, chancelier de Paris<sup>1</sup>, pense que la bienheureuse Vierge forme à elle seule une hiérarchie à part en dessous de Dieu, un et triple, qui forme la première hiérarchie, et ce n'est pas étonnant; car de même que tout ce qu'il y avait de grâces dispersées dans tous les Saints était réuni dans la Vierge d'une manière plus excellente, ainsi tout ce qu'il y a de gloire dans les Anges et les saintes âmes est réuni en elle d'une manière éminente. O gloire incomparable ! ô récompense inestimable et incompréhensible ! N'avoir au-dessus de soi que la très-sainte Trinité, et voir au-dessous les hiérarchies de tous les Anges et de tous les hommes, tous les chœurs, tous les cieux, tous les astres, tous les éléments; c'est inestimable, c'est incompréhensible ! Et ce n'est pas étonnant, car comme ce que la Vierge, Mère de Dieu, a porté dans son sein est incomparable et ce qu'elle a reçu est inestimable, ainsi la récompense qu'elle a méritée est incompréhensible, comme le dit saint Ildephonse<sup>2</sup>.

De cette vallée de larmes d'où vous êtes, levez donc les yeux vers cette si glorieuse Vierge, Mère de Dieu, et, tombant à genoux, invoquez-la et priez-la avec autant de dévotion que vous pourrez. Salut d'abord, sainte et indivisible Trinité, qui m'avez permis de méditer la gloire d'une si grande Vierge ! Salut, Vierge, Mère de Dieu, temple magnifique de la gloire divine ! Salut, Palais sacré du Roi éternel ! Salut, lit nuptial, où l'humanité du Christ s'est alliée avec la divinité ! Salut, illustre rejeton des rois, honneur des prêtres, gloire des patriarches, triomphe des habitants des cieux, terreur des Enfers, espoir

<sup>1</sup> Tract. IV, in *Magnificat*. — <sup>2</sup> Sermon de *Assumptione*.



et consolation des Chrétiens ! Aujourd'hui nous tombons tous à ses pieds devant lesquels se prosternent même les habitants des cieux, et nous tendons à son nom des mains suppliantes. Secourez-nous, nous vous en prions, ô notre conservatrice, notre salut, notre unique et très-sûr refuge après Dieu ! A Dieu ne plaise, ô notre Souveraine, que dans cet état de félicité suprême où vous êtes, vous cessiez de prendre soin de nous, vous abandonniez les mortels en danger et inquiets sur leur salut. Au contraire, à cause de leur élévation, obtenez de plus grands secours de la grâce, et accordez-nous-en, puisque vous en avez le droit et que Dieu, votre Fils, a tout mis entre vos mains. Accordez-nous donc les secours de la grâce, afin que nous évitions toute espèce de péché, que nous avancions dans les vertus et la perfection, et enfin que nous soupirions par des vœux toujours plus ardents vers la céleste patrie dans laquelle vous êtes déjà glorieuse et triomphante. Ainsi soit-il.

### 350<sup>e</sup> CONFÉRENCE

RÉFUTATION DE CE QUE LES HÉRÉTIQUES OBJECTENT CONTRE LE ROSAIRE ET LE CULTRE DE LA VIERGE. RAISONS DE TOUT CE QU'ON ENSEIGNE ET DE TOUT CE QUE LES FIDÈLES PRATIQUENT A PROPOS DE CETTE SAINTE INSTITUTION.

SOMMAIRE. — 1. Opportunité du sujet. — 2. Blasphèmes des hérétiques contre le Rosaire. — 3. Pourquoi l'appelle-t-on Rosaire ? Pourquoi répète-t-on plusieurs fois les mêmes prières ? Pourquoi se sert-on de chapelets ? Pourquoi les chapelets sont-ils bénits et indulgenciés ? Pourquoi y suspend-on des croix ou des médailles ? Pourquoi récite-t-on un nombre déterminé de prières ? Pourquoi inscrit-on les noms des associés sur des registres ? Pour dix raisons. — 4. Vœu de l'auteur.

I. — Comme la fonction propre et naturelle des Frères prêcheurs est d'arracher, d'extirper, de détruire les hérésies et que l'Archiconfrérie du Saint-Rosaire, sœur de l'Ordre, a pour objet particulier et solennel d'aider les confréries dans cette œuvre par leurs prières, j'ai jugé à propos, pour conclusion de ce traité du Rosaire, d'exposer les arguties que les ennemis de Marie n'ont pas rougi de débiter contre cette manière salutaire et pieuse de prier, et de la réfuter selon mes

faibles forces, après que tant de si graves et si savants Docteurs, soit de notre Ordre, soit des autres, l'ont fait dans leurs écrits. Car il est à propos que les hérétiques sachent que dans le camp des catholiques il y a non pas seulement un ou deux athlètes, mais un grand nombre qui ne redoutent pas d'en venir aux mains avec eux. De plus, le propre de la vérité est d'attaquer l'erreur à front découvert et avec un courage intrépide, d'avoir beaucoup de gens pour la combattre, la découvrir, la confondre. C'est ainsi qu'un nombre presque innombrable d'écrivains décochèrent leurs traits contre l'hérésie d'Arius. Tels furent Athanase, Basile, Épiphane, Didyme, les deux Grégoire, les deux Cyrille, Hilaire, Ambroise, Augustin, un autre Grégoire, Bétique Idace, Clair, Fulgence et autres.

II. — Les ennemis de Marie ont vomi plusieurs blasphèmes et plusieurs calomnies contre la bienheureuse Vierge et ceux qui l'honorent par le Rosaire. Ils rejettent comme blasphématoire, satanique, et superstitieuse cette formule de prières admise depuis tant de siècles par les catholiques. Les principaux qui l'ont attaquée sont Bucer, Pelicanus, Lambertus, Bullinger, Brentz.

Ils nous reprochent d'abord de répéter souvent la Salutation angélique et de ne laisser aucune place à l'Oraison dominicale, ensuite de porter des chapelets ou des rosaires, de les bénir et les charger d'indulgences, d'y suspendre des médailles ou des croix d'or, d'argent, de fer et de bois. D'autres nous blâment de ce que dans le Rosaire nous récitons un nombre déterminé de prières, à savoir : quinze Oraisons dominicales et cinquante Salutations angéliques, ou quinze dizaines. Enfin, ils méprisent l'inscription des noms des confrères comme une chose toute nouvelle et nullement utile.

Non contents d'attaquer la sainte institution du Rosaire, ils attaquent d'une manière étonnante et vraiment indigne la Salutation angélique qui a procuré au monde un remède si salutaire. Nous avons rapporté ces blasphèmes plus haut et nous les avons réfutés. Maintenant défendons seulement la pratique du saint Rosaire contre leurs langues et leurs plumes vénéneuses.

Nous démontrerons donc dans ce discours que la pratique du saint Rosaire, établie en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, n'est

pas blasphématoire, ni satanique, ni superstitieuse, mais pieuse et religieuse. Dans le Rosaire il faut remarquer le nom, la répétition des mêmes prières, le nombre de ces prières, les chapelets ou rosaires et l'inscription des associés dans un livre particulier, ou matricule.

III. — Le nom de Rosaire est un nom vraiment suave; il ne signifie autre chose qu'un bouquet spirituel, composé de mots mystiques tirés de l'Évangile, et qui sont comme autant de roses que nous offrons à la Vierge des vierges, à la Mère de Dieu. En effet, on se sert de bouquets pour orner les têtes des vierges. Le nom de Rosaire a été indiqué et approuvé par un miracle, comme nous l'avons dit plus haut, d'après Clément Losow.

Les prières qu'on récite dans le Rosaire sont, sans contredit, très-saintes, car Jésus est l'auteur de l'Oraison dominicale. La Salutation angélique a pour auteur, après la très-sainte Trinité, l'Ange Gabriel et sainte Élisabeth. L'Église catholique, afin d'en faire une formule de prières, y a ajouté, d'après les anciens, la petite prière suivante : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

Mais le serpent infernal siffle par la bouche de l'hérétique Brentz. « La Salutation angélique, dit-il, est odieuse aux élus de Dieu. » Nous avons réfuté plus haut ce honteux et détestable blasphème, lorsque nous avons vengé cette prière des extravagances exécrables de Calvin. (Voyez la 247<sup>e</sup> Conférence.)

La répétition des mêmes prières, dans le Rosaire, ne peut être que très-religieuse, parce qu'elle est très-propre à exciter, à enflammer l'affection de celui qui prie. Nous lisons que les trois enfants dans la fournaise chantaient un hymne à Dieu et répétaient souvent les versets avec les mêmes paroles <sup>1</sup>. Le Psalmiste royal répète plusieurs fois dans les psaumes tantôt un mot, tantôt un verset, tantôt plusieurs. Ainsi, dans le psaume cxxxv, il répète vingt-sept fois ces paroles : « Parce que sa miséricorde est éternelle. » Le même Saint, roi et prophète, dans le psaume cxviii, verset 164, dit qu'il a répété sept fois la louange de Dieu. Les Anges dans *Isaïe* <sup>2</sup> et dans l'*Apocalypse* <sup>3</sup>, les

<sup>1</sup> *Daniel*, III. — <sup>2</sup> VI, 3. — <sup>3</sup> IV, 8.

animaux qui n'ont point de repos ni le jour, ni la nuit, répètent trois fois le même mot pour louer Dieu : « Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu tout-puissant. » Notre Seigneur et Rédempteur, priant dans le Jardin des olives, répète aussi trois fois le même discours. Le divin Paul pria trois fois le Seigneur afin que l'Ange de Satan s'éloignât de lui. Nous lisons que saint Barthélemy, Apôtre, se mettant à genoux, priait cent fois le jour et la nuit; c'est Abdias de Babylone, son auditeur, qui le rapporte. Parmi les plus anciens anachorètes, Palladius, Socrate, Macaire, priaient cent fois par jour; Paul d'Égypte trois cents fois, une certaine vierge sept cents fois. Thaïs, autrefois courtisane, convertie par saint Paphnuce, pendant trois ans qu'elle resta enfermée, répétait souvent cette prière : « Vous qui m'avez fait, ayez pitié de moi ! » comme nous le lisons dans la *Vie des saints Pères*. La répétition des mêmes paroles est une preuve d'un grand amour. Pourquoi nous accuse-t-on, nous qui, après les exemples de tant et de si grands Saints, répétons souvent la Salutation angélique dans le Rosaire ?

Nous la répétons, mais ce n'est pas sans raison, comme nous l'avons dit plus haut, lorsque nous réfutions les blasphèmes de Calvin et que nous prouvions par un grand nombre d'arguments que la Salutation angélique est une prière pieuse, sainte, religieuse.

Les hérétiques répètent à satiété et objectent sans cesse ces paroles de l'*Ecclésiastique* <sup>1</sup> : « Ne répétez pas la même parole dans le discours. » Nous leur répondons que, dans ce passage, il n'est pas question des prières que l'on fait à Dieu, mais des conversations qu'on tient parmi les hommes. C'est ce qu'indique le mot qui précède immédiatement. Après que le Sage a dit : « Ne soyez point verbeux au milieu des anciens, » il ajoute aussitôt : « et ne répétez pas la même parole dans votre discours. » Au reste, s'il s'agissait d'une prière faite à Dieu, cela signifierait qu'il ne faut pas répéter un mot dans la prière par infidélité, comme les Gentils qui croient être exaucés en parlant beaucoup; c'est ce que Jésus a blâmé en disant <sup>2</sup> : « Lorsque vous priez, ne

<sup>1</sup> vii, 15. — <sup>2</sup> St. Matth., vi, 7.

parlez point beaucoup, comme les Gentils qui pensent devoir être exaucés en parlant beaucoup. »

Quant à ce que disent les adversaires que la fréquente répétition de la Salutation angélique ne laisse presque point de place à l'Oraison dominicale, c'est une pure calomnie, puisque avant chaque dizaine de Salutation angélique, nous disons une Oraison dominicale et que nous plaçons les Salutations angéliques sur cette oraison comme sur un fondement, et nous basons l'intention et la ferveur de notre prière sur la prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme je l'ai dit plus haut.

Ils nous blâment aussi de ce que nous portons des chapelets ou rosaires bénits, indulgenciés, ornés de croix et de médailles d'or, d'argent ou de fer. Voyez comme l'escargot de l'Enfer fuit l'odeur des roses célestes. Voyez comme cet auteur de toute dissension déteste la charité chrétienne. La réunion des grains dans le Rosaire, leur liaison, leur ordre, sont l'emblème de la charité fraternelle si désirable pour tous et que Jésus nous a recommandée dans l'Évangile en disant : « Je vous recommande ceci, que vous vous aimiez les uns les autres<sup>1</sup>. » De plus, les fidèles du Christ se servent de ces grains comme d'un symbole manifeste de la religion catholique romaine. Aussi, lorsqu'on voit parmi les hérétiques quelqu'un qui porte un chapelet, chacun en conclut qu'il est papiste. Au reste, cet usage des chapelets n'est pas nouveau dans l'Église, comme nous l'avons démontré plus haut, par des témoignages irrécusables, en indiquant les Saints qui s'en sont servis anciennement. (Voyez la 323<sup>e</sup> et la 324<sup>e</sup> Conférence.)

On se sert de ces grains comme les orateurs se servaient autrefois des lieux et des images pour retenir la mémoire des mots et des choses, comme les marchands se servent de pièces de monnaie pour compter de grandes sommes, comme l'Église catholique se sert des croix et des images de Jésus et des Saints pour conserver le souvenir des actions de leur vie.

La bénédiction d'un Pontife ou d'un prêtre qui en a reçu le pouvoir destine, par les paroles solennelles d'une prière, ces grains profanes à l'usage pieux et salutaire des fidèles, comme, d'après un rit très-

<sup>1</sup> St. Jean, xv, 17.

ancien dans l'Église, on destine à un usage sacré, par la bénédiction du prêtre, l'eau, le sel, les calices, les cierges, les herbes et les temples.

Il est certain que les indulgences, ajoutées à la bénédiction, produisent un très-grand fruit ; car le peuple fidèle, excité par ces indulgences, prie Dieu en plus grand nombre et avec plus de zèle. Il fait des prières plus ferventes pour les choses les plus importantes : la propagation de la foi catholique et l'extirpation des hérésies. Les médailles et les croix d'or, d'argent, de fer, de bois, qu'on suspend aux rosaires, n'ont pas d'autre signification, d'autre usage que les images qui sont dans les églises. On les met pour qu'elles nous rappellent les actions de Jésus et des Saints.

Il n'y a rien d'étonnant que le nombre des grains soit déterminé ; car, tant sous la loi naturelle que sous la loi écrite, Dieu a voulu que l'on attachât une grande importance aux nombres. Dans la loi naturelle, Dieu a tout disposé en nombre, poids et mesure <sup>1</sup>. Il a ordonné de donner la dixième partie des fruits de la terre pour l'entretien des ministres de son Église <sup>2</sup>. Abraham devant recevoir à sa table trois Anges, pétrit trois mesures de farine de seigle et ne tua qu'un veau gras, voulant marquer, par les trois mesures de farine, la Trinité des personnes divines, et, par le veau, l'unité de la nature. Noé et ceux qui entrèrent avec lui dans l'arche étaient au nombre de huit ; Jacob eut douze enfants, nombre mystérieux. Dans la loi divine ancienne, les oblations et les sacrifices se faisaient d'après des nombres déterminés. Il y avait un certain nombre de ministres, un certain nombre de jours de fête, un certain nombre d'actes pour le culte de Dieu, comme on peut le voir dans l'*Exode*, le *Lévitique* et les *Nombres*. Le temple de Salomon étant achevé, les princes des peuples offrent un certain nombre déterminé de présents <sup>3</sup>. Dieu ordonne que le Propitiatoire ait deux coudées et demie de long. Dans la loi nouvelle, Jésus voulut naître, être circoncis, être offert dans le Temple, être baptisé et commencer sa prédication dans un temps déterminé. Il nourrit un nombre déterminé de personnes avec cinq pains et deux poissons. De même,

<sup>1</sup> Septante, xiv. — <sup>2</sup> Genèse, xix. — <sup>3</sup> I, *Paralipomènes*, xxiii et xxiv.

il a voulu souffrir, ressusciter, monter au Ciel à une époque fixe, avoir un nombre déterminé d'Apôtres et de disciples. Saint Pierre traina sur le rivage un nombre déterminé de poissons, et ce ne fut pas sans un mystère particulier<sup>1</sup>. De plus, les sacrements de la loi nouvelle, les dons du Saint-Esprit, les articles de l'Oraison dominicale, les œuvres de miséricorde corporelle, les œuvres de miséricorde spirituelle, sont au nombre de sept; les articles de foi du Symbole, au nombre de douze. Dans la céleste patrie, il y a trois hiérarchies et neuf chœurs d'Anges. Les corps glorifiés ont quatre qualités. Pourquoi donc le Rosaire ne se dirait pas avec un nombre déterminé de prières? Quant à la signification de ces nombres, je l'ai expliquée plus haut, et j'ai donné aussi la raison de l'ordre dans lequel chacun est placé. (Voyez la 330<sup>e</sup> Conférence.)

Enfin, on ne sait pourquoi l'inscription, dans un registre, des frères et des sœurs associés au saint Rosaire offense les hérétiques. Je vais démontrer par les Livres saints et par les usages civils et humains que cette coutume est pieuse, utile et louable :

1<sup>o</sup> Dieu a un livre de vie où il écrit les noms de ceux qu'il a prévu de toute éternité devoir être sauvés et qu'il prédestine à la vie éternelle. Il est dit de ce livre<sup>2</sup> : « Réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les Cieux. » Et dans l'*Apocalypse*<sup>3</sup>, il est dit : « Le livre de vie a été ouvert. » Dans ce livre sont inscrits les seuls élus pour la gloire, comme le dit saint Thomas<sup>4</sup>. Les confrères du saint Rosaire sont donc inscrits dans un livre spécialement destiné à cela, afin que, par la coopération de la Vierge, ils méritent d'être inscrits dans le livre de vie, et ils demandent en même temps, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, de n'en être jamais effacés.

2<sup>o</sup> On est inscrit en signe de voyage, comme les enfants d'Israël furent inscrits lorsqu'ils sortirent d'Égypte pour aller dans le désert<sup>5</sup>. L'Égypte est la figure de ce monde, c'est donc avec raison que nous sommes inscrits dans la Confrérie de la Vierge, c'est afin que par son intercession nous sortions heureusement de cet exil. C'est pour cela

<sup>1</sup> St. Jean, XXI.—<sup>2</sup> St. Luc, x, 20.—<sup>3</sup> xx, 12.—<sup>4</sup> I<sup>re</sup> Part., quest. xxv, art. 2.—<sup>5</sup> N<sup>o</sup> 1, XLIV.

que nous crions vers elle, pleurant et gémissant dans cette vallée de larmes.

3° Nous nous inscrivons dans le Rosaire pour rendre un culte particulier à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la bienheureuse Vierge Marie. Car, de même que les lévites furent comptés et inscrits par Moïse, afin qu'ils sussent qu'ils étaient spécialement consacrés au service divin, ainsi nous nous inscrivons dans la confrérie du Rosaire, afin que nous sachions que nous sommes liés d'une manière spéciale au service de Dieu et de la bienheureuse Vierge.

4° Pour éviter la vengeance de la colère divine. Comme ceux qui étaient marqués du signe *Tau* étaient les serviteurs de Dieu, et que ceux qui n'en étaient pas marqués furent exterminés par la vengeance divine<sup>1</sup>, ainsi ceux qui sont inscrits parmi les frères portant le signe de la confrérie sont les serviteurs de Dieu et de Marie et ne sont point tués, si pourtant ils accomplissent dévotement les pratiques de la confrérie.

5° En signe d'élection divine, d'amour et de conservation. Comme saint Jean<sup>2</sup> vit une troupe de cent-quarante mille personnes marquées, qui ne furent point atteintes par les plaies lancées par les quatre Anges; ainsi, ceux qui sont marqués du sceau de la confrérie de Marie n'ont point de part aux malheurs et aux plaies des impies.

6° Pour la propagation de la foi et de l'Église catholique. Car ceux qui sont inscrits dans la société du Rosaire donnent aux tièdes et aux pécheurs l'exemple de servir Dieu et la Vierge, sa Mère. En les voyant inscrits dans cette confrérie, les tièdes sentent leur dévotion, leur foi s'augmenter ainsi que leur ferveur, dans le service de la Vierge, Mère de Dieu. Il n'en serait pas ainsi, si personne n'était inscrit, et la confrérie périrait bientôt.

7° L'inscription des associés fortifie l'espérance. Car plusieurs qui désespéraient de leur salut à cause de leurs péchés, en voyant dans le registre qu'ils ont tant de frères qui les aident, par leurs mérites, par leurs prières, pendant la vie, au moment de la mort et même après la mort, conçoivent une très-grande confiance dans leur salut,

<sup>1</sup> *Ézéchiel*, ix, 4. — <sup>2</sup> *Apocalypse*, vii, 3.



sachant qu'il est impossible que les prières d'une multitude ne soient pas exaucées.

8° La charité en est augmentée. Car tous ceux qui dans cette confrérie sont dévots à la bienheureuse Vierge, tombent rarement dans le péché mortel, et s'ils y tombent, ils en sortent plus facilement. Les confrères doivent plus s'aimer que les autres, parce qu'ils sont certains de participer à de très-grands mérites qui ne peuvent être donnés par des hommes. Or, pour cette communion de mérites, la connaissance des confrères est nécessaire; il faut qu'on sache à qui on communique son bien, et l'inscription fait que nous connaissons ceux qui appartiennent à cette confrérie, que nous savons quels sont ceux que nous devons aider pendant leur vie et pour lesquels nous devons spécialement prier Dieu après leur mort. Celui qui donne mille pièces d'or à quelqu'un est bientôt inscrit au nombre des amis de celui-ci. A plus forte raison, il faut inscrire ceux qui se communiquent leurs mérites, lesquels ont plus de valeur que tous les trésors du monde.

9° L'inscription engage à faire des œuvres de miséricorde. Car il est certain que nous sommes plus obligés à secourir nos frères que les étrangers. Lors donc que quelqu'un de la confrérie est dans la misère, les autres viennent à son secours, en voyant qu'il est inscrit dans la même confrérie.

10° L'inscription contribue à augmenter les vertus et les mérites. Dans la confrérie plusieurs grandes vertus, comme l'humilité, la justice, la religion, la prudence, se perfectionnent, s'augmentent, se manifestent : l'humilité, parce que lorsque nous nous inscrivons dans la confrérie, nous nous astreignons volontairement au service de Dieu et de sa Mère et nous nous déclarons ses humbles serviteurs. La justice, parce que nous rendons à chacun ce qui lui est dû; car nous montrons par là qu'il est juste de servir la Reine du Ciel. La religion, parce que nous rendons non-seulement un culte intérieur, mais aussi un culte extérieur et public à Dieu et à la bienheureuse Vierge. La prudence enfin, parce que nous acquérons de vraies richesses et des trésors pour nous procurer la vie éternelle. Il est d'une personne prudente de prévoir la fin et de prendre des moyens pour obtenir une gloire

éternelle et éviter les supplices. Aussi, le monde regarde comme prudents ceux qui prennent des moyens opportuns pour se procurer des ressources, pour acquérir des richesses terrestres. Mais il faut croire encore plus prudents ceux qui amassent des richesses spirituelles, et c'est ce que font ceux qui sont inscrits dans une confrérie. Car, autant de prières se font, autant de sacrifices s'offrent dans tout le monde, autant ils gagnent d'indulgences, comme nous l'avons dit, et par là, ils peuvent mériter des grâces et se délivrer des supplices du Purgatoire. Or, il est certain que ceux qui ne sont pas inscrits dans une confrérie dont ils pourraient faire partie, se privent de toutes les indulgences qui sont accordées à cette confrérie. Car les indulgences valent autant que l'indiquent les mots par lesquels on les accorde, comme le dit saint Thomas, et comme on ne les accorde à une confrérie que pour ceux qui y sont inscrits, elles ne sont profitables qu'à ceux-là.

L'usage dont nous parlons ne doit paraître étonnant et nouveau à personne, puisque nous trouvons plusieurs exemples d'inscription semblables dans l'Écriture sainte, dans le droit canon et dans le droit civil. Le roi Alexandre inscrivit Joatham parmi ses premiers amis<sup>1</sup>. Le roi Assuérus trouva écrit un bienfait que lui avait rendu Mardochée, bienfait qui n'avait pas été récompensé et qu'il récompensa généreusement<sup>2</sup>.

D'après le droit canon, on doit inscrire dans un registre ceux qu'on vient de baptiser<sup>3</sup>, ceux qui font leur profession religieuse<sup>4</sup>, toutes les femmes qui abjurent l'hérésie<sup>5</sup>, les esclaves affranchis par l'évêque<sup>6</sup>, les enfants exposés<sup>7</sup>, les esclaves ordonnés<sup>8</sup> et autres.

De même, dans le droit civil on inscrit les sénateurs, et c'est pour cela qu'on les appelle pères conscrits; on inscrit les citoyens, les chevaliers, les soldats et autres. Mais notre inscription ressemble particulièrement à celle des soldats. De même que les soldats du monde sont inscrits pour combattre sous un chef les ennemis corporels; ainsi, les serviteurs de Marie sont inscrits pour combattre sous son

<sup>1</sup> 1, *Machabées*, x. — <sup>2</sup> *Esther*, vi. — <sup>3</sup> 2, quest. 1. — <sup>4</sup> 27, *Ibid.*, 1. — <sup>5</sup> *De Consecr.*, dist. II, can. 390, Berengarius. — <sup>6</sup> 12, quest. II, cap. *Episcopi qui eligentes*, dist. LXIII, can. *Quanto*; 2, quest. 1, can. *Legum*. — <sup>7</sup> Dist. LXXXVII, can. *Si expositus*. — <sup>8</sup> Dist. LIV, can. *Nulli*.

patronage le monde, la chair, le démon. Si donc on loue l'inscription du démon dans la politique humaine, pourquoi ne la loue-t-on pas davantage dans la politique chrétienne, puisque la politique chrétienne l'emporte sur toute politique de ce siècle? Que les hérétiques se taisent et cessent de déchirer le culte de Marie et les Frères conscrits du Rosaire; <sup>1</sup> parce que, « l'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu <sup>1</sup>. » En voilà assez sur le Rosaire.

Fasse le Ciel que tous les fidèles chrétiens embrassent cette si sainte institution du Rosaire! Bon Dieu! comme la foi catholique augmenterait, quel grand accroissement aurait la charité chrétienne! comme croîtraient les vertus, les mérites et les œuvres de la piété chrétienne, c'est-à-dire la religion, la dévotion, la paix, la concorde, l'amour de la fraternité! Il n'y aurait qu'une foi des esprits et qu'une piété des œuvres, pour la louange et la gloire de Dieu, le culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la vénération de sa tres-sainte Mère, la Vierge Marie. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, II, 14.

---

## TURRIS DAVIDICA

## TOUR DE DAVID



Nous trouvons sept tours dans le langage sacré : 1° la tour de David <sup>1</sup> : « Ton cou est comme la tour de David ; » 2° la tour d'ivoire <sup>2</sup> : « Ton cou est comme une tour d'ivoire ; » 3° la tour du Liban <sup>3</sup> ; 4° la tour du sein de l'Épouse <sup>4</sup> : « Mon sein est comme une tour ; » 5° la tour d'Ananeel <sup>5</sup> : « De la tour d'Ananeel jusqu'aux pressoirs du roi ; » 6° la tour nébuleuse du troupeau <sup>6</sup> : « Tu es la tour nébuleuse de la fille de Sion ; » 7° la tour très-forte <sup>7</sup> : « Le nom du Seigneur est une tour très-forte. » Or, toutes ces tours peuvent très-élégamment être comparées à la Vierge, Mère de Dieu.

1° La tour du Liban. La montagne du Liban, où cette tour était située, répandait toujours l'odeur de l'encens ; ainsi, la bienheureuse Vierge Marie a répandu l'odeur des vertus spirituelles dans tous les états de sa vie : avant sa naissance, pendant sa naissance, dans son enfance, son adolescence, dans l'âge mûr, dans sa vieillesse, dans sa vie et dans sa mort.

2° La tour du sein. Car, de même que le sein, plein de lait, se répand avec abondance, ainsi la Mère de Dieu, pleine de la grâce et des autres dons du Saint-Esprit, les répand abondamment sur ceux qui lui sont dévots, et réjouit ses serviteurs par une admirable douceur spirituelle : « Mon esprit, dit-elle, est plus doux que le miel. »

3° La tour d'Ananeel, d'après l'interprétation de saint Jérôme, signifie la grâce et le don de Dieu. Or, quiconque se réfugie

<sup>1</sup> *Cantiques*, XLIV. — <sup>2</sup> *Ibid.*, VII, 4. — <sup>3</sup> *Ibid.*, VII, 4. — <sup>4</sup> *Ibid.*, VIII, 10. —

<sup>5</sup> *Zacharie*, XIV, 10. — <sup>6</sup> *Michée*, IV, 8. — <sup>7</sup> *Proverbes*, XVIII, 10.

auprès de la bienheureuse Vierge comme auprès d'une tour, c'est-à-dire d'une fortification, obtient la grâce et les dons de Dieu.

4° La bienheureuse Vierge est la tour du troupeau, puisqu'elle défend, protège, fortifie son troupeau, c'est-à-dire ses dévots.

5° Elle est la tour de la force, parce qu'elle est très-forte : elle met le démon en fuite, repousse les ennemis et sert de défense à tous les fidèles. Aussi nous chantons : « Nous nous réfugions sous votre égide, sainte Mère de Dieu, » etc.

Comment est-elle la tour de David? Nous le dirons dans l'explication de la présente invocation, et nous expliquerons dans la suivante comment elle est la tour d'ivoire.

---

### 351° CONFÉRENCE

#### POUR QUELLE RAISON LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST APPELÉE UNE TOUR.

SOMMAIRE. — 1. Les princes sont appelés tours dans l'Écriture, parce qu'ils sont le refuge des peuples. La sainte Vierge est appelée ainsi par la même raison. Elle est comparable à une tour, d'abord par sa hauteur. La hauteur de Marie consiste en quatre vertus : 1° la contemplation des choses éternelles; 2° l'accumulation des mérites; 3° la force des qualités intérieures; 4° le mépris des choses terrestres. — 2. Marie est appelée tour à cause de sa force. Elle a toutes les qualités d'une tour. Mais elle est de plus une mère. C'est ce qui explique ces mots du *Cantique des cantiques* : « Mon sein est comme une tour. »

I. — Une tour est un édifice élevé, dominant toutes les constructions environnantes et bâtie solidement, dans laquelle, à l'approche de l'ennemi, les habitants de la campagne et des villes se réfugient ordinairement. C'est ainsi qu'autrefois, dans toutes les incursions des ennemis, les Romains se réfugiaient dans le Capitole, les Babyloniens dans la tour de Babel, les Burgondes dans Burgum, et de là non-seulement ils se défendaient, mais ils lançaient des traits sur l'ennemi et l'écrasaient. C'est pour cela que dans les saintes Écritures les

princes sont appelés tours par métaphore<sup>1</sup> : « Au jour du carnage de plusieurs, lorsque tomberont les tours, » c'est-à-dire les princes. Dans le *Livre des Juges*<sup>2</sup>, les princes sont appelés les angles des peuples : *Omnes anguli populorum*. Et dans le I<sup>er</sup> *Livre des Rois*, on leur donne aussi ce nom<sup>3</sup> : « Employez-y tous les angles du peuple; » et dans Isaïe<sup>4</sup> : « Ils trompèrent l'Égypte et l'angle des peuples, » c'est-à-dire le prince. Ces dénominations données aux princes se comprennent, car, de même qu'une tour domine et que l'angle occupe une place principale et importante dans un édifice, ainsi le prince dans le peuple. Et de même que lorsque l'ennemi avance, les hommes se réfugient auprès des princes, afin d'être délivrés par eux de la main des ennemis et d'être à l'abri de tout malheur sous leur protection, ainsi la bienheureuse Vierge Marie est une tour dans l'Église, parce qu'elle domine tous ceux qui sont nés avant elle, ceux qui sont nés dans la sainteté et ont été créés dans la justice. Tous les coupables, tous les gens tristes, tous les affligés s'y réfugient, et par sa protection ils sont délivrés de toute espèce d'ennemis.

La bienheureuse Marie est appelée tour à cause de son élévation et à cause de sa force.

L'élévation de Marie consiste en quatre vertus : dans la contemplation des choses éternelles, dans l'accumulation des mérites, dans la force des qualités intérieures et dans le mépris des choses terrestres :

1<sup>o</sup> La bienheureuse Vierge Marie est élevée à cause de sa contemplation des choses éternelles. Lorsque l'homme parfait s'élève par la pensée au-dessus des choses terrestres et qu'il dirige son cœur vers les choses éternelles, on dit qu'il est élevé : « Vous avez placé votre refuge très-haut<sup>5</sup>. » La bienheureuse Vierge Marie est élevée parce qu'elle méprisa toutes les choses terrestres et éleva son cœur à l'amour des choses célestes. Elle fut élevée parce qu'elle plaçait en haut toutes ses pensées et ses intentions, ses œuvres et ses désirs, de sorte qu'elle pouvait dire avec plus de raison que saint Paul et les autres Apôtres : « Notre conversation est dans les cieux. » C'est pour cela que, dans

<sup>1</sup> Isaïe, xxx, 35. — <sup>2</sup> xx, 2. — <sup>3</sup> xiv, 38. — <sup>4</sup> xix, 13. — <sup>5</sup> Ps. xcix, 9.

*l'Apocalypse*<sup>1</sup>, la Vierge est dite avoir la lune sous les pieds. La lune, variable et non permanente, est l'image du monde, et celui qui a le monde sous ses pieds lui est supérieur et par conséquent est placé plus haut, car on est d'autant plus haut qu'on met plus de choses sous ses pieds.

2° La sainte Vierge est élevée par l'accumulation des mérites. Comme beaucoup de choses réunies font un monceau grand et haut, ainsi les vertus et les mérites réunis dans l'homme le font grand et sublime par l'éminence de la sainteté et de la perfection. La bienheureuse Vierge Marie est élevée par les vertus et les mérites. Car, depuis qu'elle a été choisie pour être la Mère de Dieu, elle a tellement augmenté en dignité que ni les Anges, ni les Archanges, ni les Trônes, ni les Dominations, ni les Chérubins, ni les Séraphins, ni les prophètes, ni les Apôtres, ni les martyrs, ni rien parmi les choses créées, visibles ou invisibles, ne peut lui être comparé. Aussi il est dit d'elle : « Plusieurs filles ont réuni des richesses, mais vous les avez toutes dépassées<sup>2</sup>. » La bienheureuse Vierge a surpassé les richesses de tous les Anges et de tous les Saints, car elle est la première des vierges, le miroir des Confesseurs, la rose des martyrs, la maîtresse des Apôtres, l'oracle des prophètes, l'attente des patriarches, la Reine des Anges. En effet, que lui manque-t-il pour avoir les richesses de tous ceux que je viens de nommer ? Elle a le domaine et la primauté de toute la terre, la plénitude de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les bonheurs, de tous les fruits spirituels ; l'interprétation de toutes les sciences, l'esprit de prophétie, le discernement des esprits, le pouvoir des miracles ; elle a la fécondité avec la virginité, la maternité avec l'intégrité. Elle est l'étoile de la mer, la porte du Ciel, la maîtresse de tout ; elle est supérieure à tout, excepté à Dieu.

Saint Jean l'Évangéliste<sup>3</sup> vit dans le Ciel une femme vêtue du soleil et foulant la lune aux pieds. Cette femme, de l'avis de tous les Docteurs, est la bienheureuse Vierge Marie qui a, en effet, la lune sous ses pieds, c'est-à-dire, d'après l'interprétation de saint Bernard,

<sup>1</sup> XII, 1. — <sup>2</sup> *Proverbes*, xxxi, 29. — <sup>3</sup> *Apocalypse*, XII.

toute l'Église. Car, comme la lune brille d'une lumière étrangère, qu'elle emprunte au soleil, ainsi l'Église resplendit de la grâce qu'elle reçoit du Christ, vrai soleil de justice. Toute l'Église militante et triomphante est donc sous les pieds de la bienheureuse Vierge, parce que la Vierge la domine par une immense quantité de grâces et de mérites. Aussi est-elle appelée par les saints Pères une montagne. Saint Grégoire <sup>1</sup> dit que « Marie est une haute montagne qui élève le sommet de ses mérites au-dessus des chœurs des Anges jusqu'au trône de la Divinité. » Saint Jean Damascène <sup>2</sup> dit à ce sujet : « La Vierge est une montagne qui surpasse en hauteur toute colline et toute montagne, c'est-à-dire la sublimité de tous les Anges et de tous les hommes : c'est la montagne sur laquelle Dieu se plaît à habiter. »

Pour la même raison, dans les *Cantiques des cantiques*, la bienheureuse Vierge est comparée aux choses qui dépassent, sans comparaison, par leur grandeur, toute mesure des choses, par exemple : « Votre tête est comme le Carmel <sup>3</sup>. » Car, autant le Carmel l'emporte en grandeur sur une tête quelconque, et même sur celles d'une multitude d'hommes réunis ensemble, autant la tête mystique et spirituelle de la Mère de Dieu, c'est-à-dire ses mérites et ses dons, l'emporte sur ceux de tous les hommes et de tous les Anges. Et ailleurs : « Votre taille est semblable au palmier. » Car, comme le palmier s'élève au-dessus des autres arbres de beaucoup, ainsi la bienheureuse Vierge s'élève de beaucoup au milieu des autres Saints et des Anges. C'est pour cela que, dans les *Révélation*s de sainte Brigitte <sup>4</sup>, la Mère de Dieu est appelée un petit monde ; parce que dans elle seule est renfermé tout ce qui se trouve divisé dans les autres parties de l'univers. C'est l'opinion de saint Jérôme qui dit : « Aux autres on donne la grâce par partie, mais dans Marie la plénitude de la grâce se répand tout à la fois. »

3<sup>o</sup> Marie est élevée par la force des qualités intérieures. Car, de même que l'homme qui a une forte respiration et une grande force naturelle peut s'élever facilement, ainsi celui qui a intérieurement dans sa conscience la force de l'esprit, s'élève plus facilement dans les

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, cap. 1. — <sup>2</sup> Oraison I sur la Nativité. — <sup>3</sup> *Cantiques*, VII, 5. —

<sup>4</sup> In *Sermone angelico*.



hauteurs de la perfection. Or, la Vierge Marie, Mère de Dieu, est ornée de toutes parts de l'esprit de force, comme le dit le livre des *Proverbes* <sup>1</sup> : « La force et la beauté sont son vêtement. » Lyranus dit à ce propos : « La force, c'est la constance de l'esprit; la beauté, c'est la modestie extérieure et l'honnêteté. » D'autres, par force et beauté, entendent toute vertu et probité de l'esprit; d'autres entendent la force et la beauté extérieure, mais provenant du dedans. La bienheureuse Vierge Marie se revêtit de force et de beauté, car elle excellait intérieurement par une grande constance d'esprit, et elle brillait au dehors par une modestie et une beauté semblables; car, dans tous ses mouvements, ses actes, ses paroles, ses gestes, elle gardait une grande gravité de modestie et d'autorité. De plus, elle excellait par toute sorte de vertus et de bontés, car elle avait toutes les vertus à un degré héroïque, comme nous l'avons démontré déjà. Enfin, la beauté même de son corps était l'image de son âme; la figure de sa bonté se réfléchissait au dehors, d'après ces mots du Psaume XLIV, verset 14 : « Toute la gloire de la Fille du Roi vient du dedans. » Étant donc douée d'un tel esprit de force, il fallait qu'elle fût très-élevée, car cet esprit l'éleva tellement qu'il la plaça au-dessus de tout ce qu'on peut dire et penser.

4° Marie était élevée par le mépris des choses terrestres. Celui qui est dans une tour est plus haut, est supérieur aux autres qui sont sur la terre, et, de cette position, il méprise les ennemis et tout le reste, parce que seul il peut, dans un sentier étroit, arrêter les ennemis qui montent et les renverser. De la même manière, celui qui méprise les choses terrestres est plus élevé que la terre; étant fixé en Dieu et dans le Ciel par l'esprit, il laisse les choses inférieures de la terre; les honneurs, les richesses, la gloire, il les foule aux pieds. Il méprise les honneurs comme les affronts, les richesses et les délices comme la pauvreté, et il se transporte sinon de corps, certainement en esprit, dans le Ciel et dit avec saint Paul : « Notre conversation est dans les cieux. » Saint Grégoire <sup>2</sup>, parlant de lui-même lorsqu'il était religieux et non encore Pontife, dit : « Ne désirant rien en ce monde et n'y craignant rien, il me semblait que j'étais sur un sommet élevé, de sorte que je

<sup>1</sup> xxxi, 25. — <sup>2</sup> Lib. I, *Regist.*, Epist. v.

croyais presque accompli en moi ce que, d'après la promesse du Seigneur, j'avais appris du prophète qui dit : « Je l'élèverai au-dessus des hauteurs de la terre <sup>1</sup>. » La bienheureuse Vierge Marie pouvait beaucoup mieux s'appliquer ces paroles, elle qui surpasse tous les Saints par l'élévation de son âme. L'esprit toujours en haut, s'élevant au-dessus des nues, elle s'arrêtait dans les cieux et y fixait sa demeure. De là, toutes les choses humaines, toute puissance, tout honneur, toute gloire, lui paraissaient si minimes, si exigües, qu'elle les plaçait toutes sous ses pieds. « La lune était sous ses pieds. » La lune variable et non permanente est la figure de ce monde : Marie la foule aux pieds, parce qu'elle méprise toutes les choses mondaines et toute l'inconstance des créatures.

Une tour est solide extérieurement, « élevée vers le ciel et creuse en dedans. » Elle est encore en cela l'image de la bienheureuse Vierge. Elle fut consolidée extérieurement par une protection singulière de Dieu. « Elle fut élevée vers le ciel, » étant enflammée du feu du Saint-Esprit ; car, comme la flamme s'élève toujours en haut, ainsi l'affection de la Vierge, enflammée du feu du Saint-Esprit, méprisait les choses terrestres et s'élevait par le désir vers les biens d'en haut, les biens célestes. Elle était creuse en dedans par l'humilité et vide par la pauvreté volontaire, comme nous l'avons dit longuement plus haut.

II. — La bienheureuse Vierge est comparée à une tour, à cause de sa solidité. Les tours sont des édifices solides destinés à la défense d'un camp, d'une campagne, d'une place, d'une ville, dans lesquels, au temps d'un siège, d'un péril, les soldats et tout le peuple se réfugient pour y être en sûreté. De là ils montent la garde et regardent de tous côtés pour empêcher que l'ennemi n'entre dans le camp ou dans la ville. Quelle tour plus forte, plus solide, plus belle que la très-sainte Vierge ? Dieu l'a tellement fortifiée par sa grâce qu'elle ne s'est jamais éloignée de lui ni en paroles, ni en actions, ni en pensées. Oh ! quelle tour très-forte fut cette âme bénie que le démon ne put forcer par aucune fraude, aucune suggestion ! Il ne put jamais occuper un seul

<sup>1</sup> *Isaïe*, LVIII, 14.

créneau de cette tour inexpugnable, comme nous l'avons dit et comme nous le dirons encore. C'est une tour solide, fondée sur la pierre ferme dont parle saint Paul : « La pierre, c'était Jésus-Christ. » C'est une tour immobile ; puisque « Dieu au milieu d'elle ne sera point ébranlé. » La bienheureuse Vierge est une tour forte, parce que, prenant notre défense contre les ennemis inférieurs, elle déjoue leurs ruses, leurs stratagèmes, énerve leur puissance, brise leur force, les met en fuite et les empêche de nous surmonter et de nous vaincre. C'est pour indiquer cela que les saints Pères ont avancé que la bienheureuse Vierge avait été figurée par Judith et Jahel, parce que, comme Judith tua Holopherne et Jahel Sisara, ainsi la bienheureuse Vierge Marie a vaincu le démon.

Une tour est le refuge des soldats : c'est là qu'ils se mettent en sûreté contre les ennemis ; ainsi la bienheureuse Vierge est une tour qui nous sert de refuge, car nous sommes des soldats et nous avons à combattre des ennemis très-forts et très-cruels ; mais, dans cette tour, nous sommes défendus, nous sommes protégés lorsque nous fuyons vers elle. Qui n'a pas fui vers cette tour ? Qui n'a pas trouvé en elle un secours suffisant ?

Les tours sont destinées à la défense d'un camp ou d'une place. Elles sont faites afin que, de là, on repousse plus facilement le choc des ennemis. Marie est destinée à notre défense, parce qu'elle nous a été donné d'une manière spéciale pour mère, pour patronne, pour avocate, afin qu'elle secoure efficacement ses très-chers enfants avec une affection toute maternelle ; qu'elle nous obtienne les secours de la grâce divine contre toutes les tentations ; que, lorsque nous serons au dernier moment de la vie, elle nous donne assistance ; qu'elle repousse les démons, nos plus grands ennemis, et nous conduise à la patrie céleste. Aussi l'Église se réfugie souvent vers elle comme vers une tour, lorsqu'elle implore avec instance son secours en chantant : « Protégez-nous contre l'ennemi et recevez-nous à l'heure de la mort. »

Dans une tour, les soldats montent la garde et veillent de tous côtés afin que l'ennemi ne s'empare pas de la ville ou de la forteresse. Ils veillent dans la bienheureuse Vierge, comme dans une tour très-

élevée, ceux qui étudient sa vie par une fréquente méditation et suivent ses exemples avec une piété assidue. Munis de cela, ils évitent toutes les ruses, tous les stratagèmes de l'ennemi et défendent énergiquement la cité de leur âme contre l'attaque de l'ennemi.

L'Époux des *Cantiques*<sup>1</sup> parle de cela d'une manière élégante quand il dit : « Si c'est une muraille, bâtissons sur elle des tours d'argent; si c'est une porte, fermons-la de bois de cèdre. » Par ces paroles, d'après l'interprétation de Titelman, l'Époux, sous l'emblème d'une muraille bien solide et élevée, munie de tours d'argent qu'aucun choc de l'ennemi ne peut renverser, et sous l'emblème d'une porte fermée de bois de cèdre incorruptible, décrit la force inexplicable de l'Époux et sa constance inébranlable. Les tours d'argent brillantes, pures, éclatantes, bâties soit pour l'ornement et la décoration, soit pour la force et la défense, indiquent dans la Vierge les lois divines qu'elle a observées très-soigneusement et dont l'observation lui a mérité une grande récompense. Et comme l'argent rend un son plus doux que les autres métaux, ces tours d'argent peuvent signifier les prières de la Vierge, dont le son est propre à repousser les ennemis. Ensuite, la bienheureuse Vierge est très-justement comparée par Dieu au bois de cèdre, parce que ses vertus, ses mérites, ses privilèges sont incorruptibles et répandent la bonne odeur comme le cèdre. De là vient qu'on fait dire à la sainte Vierge dans le même endroit : « Je suis comme un mur et mon sein est comme une tour depuis que j'ai paru en présence de mon Époux, comme ayant trouvé en lui ma paix<sup>2</sup>. » C'est-à-dire : « Ayant vaincu la difficulté de reconnaître l'homme avec Dieu, c'est avec raison que le genre humain m'honore et me célèbre sous le titre de mur inexpugnable, de tour invincible. » « Je suis comme un mur; » c'est-à-dire : « Je suis une tour pour ceux qui me vénèrent dévotement, qui me méditent pieusement, qui m'imitent courageusement, qui me prient avec constance. Je suis une tour pour ceux qui se réfugient vers moi. » Les Romains autrefois avaient coutume d'accorder divers honneurs à ceux qui étaient vainqueurs dans les jeux olympiques : ils les faisaient monter sur le char de triomphe pour les

<sup>1</sup> VIII, 9. — <sup>2</sup> VIII, 10.

faire entrer dans la ville, la couronne sur la tête, la palme à la main et vêtus d'habits magnifiques. A tous ces honneurs ils en ajoutaient quelquefois un autre encore plus grand : il consistait à abattre un pan de mur pour faire entrer le vainqueur dans la ville. On voulait signifier par là que le mur n'était pas nécessaire à une ville qui possédait de tels capitaines qui savaient et pouvaient ainsi combattre et vaincre. (Voyez Suétone.) La sainte Vierge donc, pour se montrer la fidèle protectrice des siens contre toute espèce d'ennemis et contre la colère divine, se compare à un mur, afin que l'homme, accablé sous le poids de ses péchés qui le séparent de Dieu, ne se désespère pas, sachant qu'il a une protection telle qu'elle veut, sait et peut apaiser la colère de Dieu et repousser toute espèce d'ennemis.

Mais pourquoi la Vierge parle-t-elle du sein en même temps que du mur et de la tour ? C'est pour montrer qu'elle est un mur et une tour pour protéger et une Mère pour nourrir. « Je suis un mur, dit-elle, et mon sein est comme une tour. » C'est comme si elle disait : « Je suis un mur et une tour pour protéger et une Mère pour nourrir : un mur et une tour pour les faibles, une mère pour les enfants. Si vous craignez à cause de votre peu de forces, je suis un mur et une tour, vous pouvez vous cacher dans moi pour vous soustraire à la vue de l'ennemi. Si vous craignez à cause de votre petitesse et que vous désiriez croître pour devenir homme parfait, je suis Mère, je vous nourrirai de mon lait. Je suis un mur et une tour par ma force, et une mère par ma tendresse : je suis un mur et une tour inexpugnable, ayant des tours élevées ; je suis une Mère aimable, ayant du lait en abondance. Que mon sein est grand ! Il est comme une tour. » O grand sein de notre Mère ! Que personne donc ne pense qu'elle n'a pas un sein pour nous nourrir et nous fortifier. Sa tendresse maternelle fortifie ceux qu'elle nourrit, afin qu'ils grandissent, deviennent forts et terribles pour l'ennemi infernal. La bienheureuse Vierge compare donc son sein à une tour, parce que non-seulement il a la force de nous nourrir, mais aussi de nous protéger, de nous mettre en sûreté contre les attaques des ennemis. Voyez avec quelle justesse le Saint-Esprit compare le sein de la Vierge à une tour, afin d'indiquer sa grande force. Aussi, lorsque vous l'entendez dire : « Mon sein est comme une

tour, » vous devez par là juger du reste, comme en voyant les griffes on juge du lion. De même qu'il y a proportion entre les membres du corps humain, et que si vous voyez seulement la main, vous pourrez juger de la grandeur de tout le reste, à cause de la proportion qu'il doit y avoir entre les divers membres; ainsi, quand vous entendez dire que le sein de la Vierge est comme une tour, vous pouvez juger du reste, car l'ouvrier céleste a observé en elle les plus exactes proportions, et il faut mesurer tous les autres dons sur celui-là. Si le sein, partie tendue et faible chez les autres femmes, est si fort en Marie, de quelle vigueur, de quelle force n'est-elle pas douée? Nous avons beaucoup parlé de sa force plus haut, en expliquant les mots *Virgo potens* et *Speculum justitiæ* : Vierge puissante et Miroir de justice.

Aussi l'Époux n'a pas comparé la bienheureuse Vierge à une tour quelconque, mais à celle qui, du temps de David, fut bâtie pour défendre la Judée contre les habitants de Damas : « Ton nez est comme la tour du Liban qui regarde vers Damas<sup>1</sup>, » dit l'auteur du *Cantique des cantiques*.

Le nez est le moyen qu'à la Mère de Dieu pour pressentir la malice du démon et flairer de loin ses stratagèmes, et, comme une tour très-forte, elle s'oppose pour nous au diable qui est figuré par Damas. Car le mot Damas est la même chose que les mots hébreux *dam sac*, et signifie un sac de sang. Or, tel est le démon, qui est sanguinaire et homicide dès le commencement et qui, comme « un lion rugissant, rôde, cherchant quelqu'un à dévorer. » La bienheureuse Vierge Marie nous protège, nous défend contre cet ennemi.

O tour très-élevée! ô redoute très-forte! ô camp inexpugnable et très-sûr! nous, misérables pusillanimes, nous nous réfugions vers vous; recevez-nous, secourez-nous, protégez-nous, gardez-nous sous votre patronage pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> *Cantiques*, VII, 4.

352<sup>e</sup> CONFÉRENCE

POUR QUELLE RAISON LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST-ELLE APPELÉE TOUR DE DAVID? COMMENT EST-ELLE BATIE? QUELLE EST L'ARMURE DONT ELLE EST MUNIE?

Sommaire. — 1. Qu'était-ce que la tour de David? Marie est comparée à cette tour, parce qu'elle est forte, bien munie, qu'elle est de la race de David, qu'elle a contribué à vaincre le Goliath infernal, qu'elle fut l'émule de David. — 2. Marie est comme la tour de David, entourée de redoutes. Elle est comme cette tour élevée pour instruire. Au moyen d'elle on peut voir autour et au loin. — 3. Marie est comme la tour de David, munie de mille boucliers, c'est-à-dire de toute espèce de remèdes spirituels. Elle est munie de boucliers seulement, parce que le bouclier est la seule arme défensive, et qu'il couvre tout le corps, comme Marie couvre tout de sa protection; aussi, plusieurs endroits portent pour nom Exhortation à la confiance en Marie.

I. — Le très-vaillant héros David, qui avait tant de fois triomphé de ses ennemis, fit élever une tour très-forte avec des redoutes et des retranchements, afin qu'on pût de là repousser toute attaque de l'ennemi dirigée sur Jérusalem. Tout autour pendaient des boucliers et des armes accommodées aux plus vaillants hommes de guerre, comme l'atteste l'Écriture sainte<sup>1</sup>. De la même manière, le Christ, vrai David victorieux de tous ses ennemis, a élevé contre les ennemis spirituels du genre humain, c'est-à-dire la mort, le démon, le péché, une tour très-élevée, de laquelle on pût voir venir l'ennemi de loin, vers laquelle tous pussent fuir comme à un asile très sûr, dans laquelle tous fussent sauvés comme dans une forteresse imprenable, et dans laquelle on pût trouver des armes pour repousser les assauts des ennemis et pour ne pas être attaqués par eux à l'improvisté. Cette tour, c'est la bienheureuse Vierge Marie. Donnons plus d'étendue à ce sujet et voyons avec combien de raison la bienheureuse Vierge est appelée tour de David.

La tour de David était une maison construite en forme de tour, entre la colline Acra et le mont Moriach; car les Hébreux avaient

<sup>1</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois, v et vi, Paralipomènes, xi.

coutume de bâtir leurs maisons en forme de tour. Rutilio Benzoni le prouve par plusieurs raisons<sup>1</sup>. De même donc que la maison qu'on appelle tour de David était construite avec plusieurs redoutes, ainsi la bienheureuse Vierge Marie est très-puissante contre tous les ennemis. Car elle est la forteresse, la tour, le rempart, la redoute de l'Église, et c'est le vrai David, c'est-à-dire le Christ qui l'a fondée : « Le Très-Haut est né dans elle et c'est lui-même qui l'a bâtie<sup>2</sup>. »

La bienheureuse Vierge Marie est la tour de David, que le Christ, vrai David et guerrier distingué, a munie contre les traits du plus puissant des ennemis, de redoutes, de milliers de boucliers et de toute espèce d'armure de vertus, de sorte que les assauts de la mauvaise concupiscence n'ont jamais, je ne dirai pas vaincu, mais pas même attaqué son corps ni son âme, comme nous l'avons prouvé plus haut.

Elle est appelée Tour de David, parce qu'elle est née de la famille de ce roi<sup>3</sup> : « Il sortira un rejeton de la racine de Jessé, » c'est-à-dire la Vierge, Mère de Dieu, qui est comme une très-belle tige des racines de Jessé, père de David et une fleur d'une odeur très-suave. Remède pour tous les arbres, le Christ sortira de cette tige.

Elle est vraiment la tour de David, de ce David, dis-je, qui, devant combattre contre le géant infernal, a pris les armes dans cette tour, c'est-à-dire son corps et son sang, qu'il a offerts sur la croix à Dieu, son Père, pour prix de notre rédemption, et a vaincu sur le mont du Calvaire le superbe Goliath avec les cinq pierres du torrent, c'est-à-dire ses cinq plaies et avec le bâton de la croix.

Marie est appelée tour de David parce qu'elle est l'émule de David, son père. Lorsque le Messie fut promis à David par Nathan, le prophète se servit des termes suivants<sup>4</sup> : « Je susciterai après toi un fils qui sortira de son sein et je fortifierai sa royauté ; il bâtira une maison à mon nom (c'est-à-dire l'Église), et je consoliderai son trône pour l'éternité ; je serai son père et il sera mon fils. » David ayant reçu la promesse d'avoir un si grand fils, entra plein de reconnaissance dans le lieu où l'Arche de l'alliance était alors, et rendit à

<sup>1</sup> Sur le *Magnificat*, lib. III, cap. xxxiv, dub. 15. — <sup>2</sup> Ps. LXXXVI, 5. — <sup>3</sup> *Isaïe*, xi, 1. — <sup>4</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois, vii, 12, 13, 14.



Dieu les actions de grâces qui lui étaient dues en disant : « Que suis-je, Seigneur Dieu, et quelle est ma maison, pour que vous m'ayez amené au point où je suis<sup>1</sup> ? » Il commence par l'humilité ; élevé en dignité il s'abaisse devant Dieu et se rend capable par là de recevoir de nouveaux bienfaits. C'est de la même manière que la bienheureuse Vierge, lorsque l'Ange lui annonça qu'elle était pleine de grâce, que le Saint-Esprit descendrait en elle, qu'elle serait la Mère du Seigneur, préférée à toutes les créatures, la souveraine du Ciel et de la terre, commença par s'humilier, par s'abaisser, et dit : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Comme si elle disait : « Que suis-je pour un si grand emploi ? Dieu m'a regardée, mais moi je n'ai pas attendu tant d'honneur. J'étais basse, abjecte, et maintenant je passe de la terre au ciel, » etc. Comme nous l'avons expliqué plus haut, David dit aussi<sup>2</sup> à la fin de sa prière : « Ma maison n'est pas si importante aux yeux de Dieu, pour qu'il passe avec moi une alliance éternelle, solide, impérissable sous tous les rapports. » C'est-à-dire : « Ce n'est pas pour la splendeur de ma maison que Dieu a fait pacte avec moi de faire naître le Messie de ma race, mais c'est à cause de sa bonté et de sa miséricorde. De la même manière, la Vierge Marie, Mère de Dieu, ayant conçu Dieu dans son sein, chanta avec une allégresse ineffable : « Il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. » C'est-à-dire : « Ce n'est pas ma sagesse, ce n'est pas ma noblesse, ce n'est pas ma beauté qui étaient nuls chez moi, c'est la bassesse, seule qualité que j'avais, qui lui a plu ; » comme nous l'avons dit plus haut. Voilà donc la tour de David, bâtie par le Christ, véritable David, muni de redoutes et d'armes de toute espèce, sorti de la famille de David et émule de son antique père. Voyons maintenant comment cette tour a été bâtie.

II. — Salomon faisant allusion à cela disait<sup>3</sup> : « Ton cou est comme la tour de David, qui a été bâtie avec des redoutes. » Il admire la Vierge à cause du cou seulement et il décrit au moyen du cou comment elle a été bâtie, comme par la connaissance de la griffe on peut décrire le corps du lion.

<sup>1</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois, VII, 18. — <sup>2</sup> II<sup>e</sup>, *ibid.*, XXIII, 5. — <sup>3</sup> *Antiques*, XLIV.

Le cou est important parce qu'il soutient la tête et le visage qui sont les parties principales du corps humain. Salomon dit donc : « Elle a été bâtie avec des redoutes, » c'est-à-dire avec des dons de vertus et des mérites; car comme c'est au cou qu'on met les colliers, les diamants, les bijoux, les pierres précieuses, ainsi le Christ a placé dans Marie, sa Mère et son Épouse, tous les dons de grâces, toutes les vertus qui sont des redoutes très-fortes pour repousser tous les traits de l'ennemi infernal, du monde et de la chair. « Elle a été bâtie avec des redoutes » parce que nous avons à lutter non-seulement contre la chair et le sang, mais aussi contre les princes et les puissances, contre les chefs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air, comme le dit l'Apôtre<sup>1</sup>. Il était nécessaire que, devant livrer des combats si acharnés, nous fussions couverts des armés de Dieu. La divine Providence a donc voulu que la Vierge, Mère de Dieu, nous fût comme un arsenal où nous pourrions prendre toute espèce d'armes pour repousser les ennemis et éviter leurs embûches. Et c'est ce qui est dit de Marie : « Elle a été bâtie avec des redoutes. » Plusieurs traduisent d'après les textes originaux : « Elle a été bâtie pour l'instruction; » et ils ajoutent que la tour de David avait été construite si artistement dans toutes ses parties que les plus habiles ouvriers y venaient de tout côté pour s'instruire, pour en tracer le modèle et le reproduire dans les ouvrages qu'ils voulaient construire selon les règles de l'art. D'autres croient que cette tour était convenable pour regarder tout autour et au loin, et que, par conséquent, c'était un lieu propre à la sagesse et à la science; c'est pourquoi Salomon y avait établi fort sagement une maison d'éducation, ce qu'il semble indiquer dans les *Proverbes*<sup>2</sup>, lorsqu'il dit : « La sagesse a envoyé ses servantes pour appeler à la forteresse et aux murs de la cité. » Il ne faut pas porter un jugement différent sur la bienheureuse Vierge. Car, comme la première Ève que Dieu *construisit en femme* fut le modèle des ruines spirituelles, la seconde Ève fut construite pour l'instruction, de sorte que les ouvriers les plus distingués, c'est-à-dire les plus remarquables des Saints, n'auraient rien pu construire avec

<sup>1</sup> Aux *Éphésiens*, vi, 12. — <sup>2</sup> ix, 3.

art et habileté en fait de bonnes mœurs, s'ils n'avaient auparavant examiné Marie. Elle fut comme le miroir vers lequel les yeux de tous furent tournés. Aussi, invitant tout le monde à venir vers elle, elle leur dit : « Écoutez l'instruction et soyez sages<sup>1</sup>. » Et ailleurs : « Si quelqu'un est jeune, qu'il vienne vers moi<sup>2</sup>; » c'est-à-dire : « Si vous voulez être sages, si vous voulez être d'habiles ouvriers de vertus et de mérites, courez vers moi, regardez-moi, écoutez-moi, car Dieu m'a construite pour l'instruction. » La bienheureuse Vierge Marie est donc très-propre à regarder, à observer; elle est aussi un symbole parfait de sagesse et de science. Mais retournons vers le but proposé et écoutons Salomon disant de quelles armes est munie la tour de David : « Mille boucliers y sont suspendus; il y a toute espèce d'armes pour les hommes courageux<sup>3</sup>. » Quelques rois et quelques princes avaient coutume, au rapport du rabbin Silemoth, dans son travail *sur le Cantique des cantiques*, de suspendre à quelques tours élevées plusieurs espèces de boucliers, des carquois, des traits et divers autres instruments de guerre, pour inspirer de la terreur aux ennemis. Dieu, roi et prince de tous, a observé cette coutume à l'égard de la sainte Vierge; il a mis dans elle, comme dans une tour très-forte, les exemples des diverses vertus et des divers mérites, comme des armes au moyen desquelles elle inspire la terreur au démon. C'est pour cela qu'on dit d'elle : « Terrible comme une armée rangée en bataille<sup>4</sup>. » Car, de même que les ennemis fuyent une armée rangée en bataille, lorsqu'ils se sentent plus faibles, ainsi les démons fuyent la bienheureuse Vierge dans laquelle toutes les vertus, les actions et les pensées, sont arrangées avec un ordre particulier et admirable sous les étendards de Dieu.

III. — Mais il faut chercher avec plus de soin quels sont ces mille boucliers et cette armure des forts suspendus à Marie. Notre Docteur angélique dit à ce sujet : « Les mille boucliers sont les mille remèdes contre toute espèce de dangers dont peut nous préserver Marie<sup>5</sup>. » Vous trouverez en Marie un bouclier très-sûr qui vous protégera contre toute attaque de la tribulation et de l'adversité. Dans

<sup>1</sup> Proverbes, VIII, 33. — <sup>2</sup> IX, 4. — <sup>3</sup> Cantiques, IV, 4. — <sup>4</sup> Ibid., VI, 9. — <sup>5</sup> Opuscule IV.

Marie il y a toute l'armure des forts, c'est-à-dire des exemples d'innombrables vertus; dans elle sont la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, la ferveur des Apôtres, la force des martyrs, la sagesse des Docteurs, la justice des Confesseurs, la chasteté des vierges; vous trouverez réunies dans elle les vertus de tous les Saints : « toute l'armure des forts. »

Mais ce n'est pas sans mystère que, de cette tour de David, on ne voit point pendre des épées, des lances, des flèches, des arcs, ni autres armes dont les soldats se servent dans la guerre, mais seulement des boucliers. Le mot *clypeus*, bouclier, comme le remarque Hosiopater, est ainsi appelé du mot grec κλύον, parce qu'il couvre et cache tout le corps; car l'ancien bouclier était tellement grand qu'il couvrait tout l'homme et garantissait des traits toutes les parties de son corps. Telle est la bienheureuse Vierge Marie; elle protège et défend sous son patronage tout le corps de l'Église, ou plutôt tout le monde. Les armes indiquées plus haut, à savoir : les épées, les lances, les flèches, les arcs, sont des armes offensives; telles ne sont pas celles que possède la Vierge; car elle ne contriste personne, ne blesse personne, mais elle console, aide, protège et défend tout le monde, par conséquent, les boucliers seuls, qui sont des armes défensives, lui sont suspendus. C'est pour cette raison qu'elle est comparée au platane : « Comme le platane, dit-elle, je me suis élevée auprès des eaux <sup>1</sup>. » Les platanes ont les feuilles en forme de boucliers et, par conséquent, cet arbre est comme entouré d'autant de boucliers qu'il a de feuilles. De la même manière, la Mère de Dieu est munie d'autant de boucliers qu'elle montre de signes de sa protection envers nous. Celui qui se réfugie à l'ombre d'un platane est comme protégé par une quantité innombrable de boucliers; ainsi, celui qui a recours à Marie dans toute espèce d'adversité, est à l'abri de tous les dangers, de tous les traits, de tous les coups des ennemis.

Aussi, la piété des Chrétiens a coutume non-seulement d'élever des temples, des autels, des monastères sous le nom de Marie, Mère de Dieu, mais aussi de mettre sous son patronage, d'une manière spé-

<sup>1</sup> *Ecclésiastique*, xxiv, 19.

ciale, les républiques et les royaumes entiers. Témoins les nobles provinces d'Alsace, de Hongrie, de Belgique, qui, aussitôt après avoir reçu la foi, choisirent la Mère du Christ pour leur patronne spéciale. Leurs descendants, imitant leurs exemples, décorèrent les forteresses, les villes, les ports, les îles, du nom de la Vierge, Mère de Dieu. Telle est, en Prusse, la place très-forte appelée Marienbourg, c'est-à-dire forteresse de Marie, car les Allemands appellent bourg une forteresse. C'est de là que vient le nom de Burgondes, parce que les peuples qui portaient ce nom habitaient dans des bourgs, c'est-à-dire dans des lieux fortifiés, des tours, des citadelles, à cause des fréquentes irruptions des Vandales, des Goths, des Alains. Il y a dans le Pérou, dans l'île de Saint-Dominique, une autre ville appelée Sainte-Marie de la Paix; une autre la Conception de Sainte-Marie. Dans l'île Terceire, il y a la ville de Notre-Dame Adjutrice; dans la nouvelle Espagne, il y a la ville de la Conception de la bienheureuse Marie, et une autre de la Purification. Plusieurs ports, dans les Indes, sont aussi appelés du nom de la Mère de Dieu. Dans la nouvelle Espagne il y a les ports de la Conception, de la Nativité et de la Purification de la bienheureuse Vierge Marie; dans le Japon, le port appelé autrefois port de Vicoxinie, s'appelle maintenant port de Sainte-Marie Adjutrice. Lisez Mafféi <sup>1</sup>. Quelques îles portent aussi le nom de Marie. Dans la mer Adriatique, il y a Sainte-Marie de Tremiti; dans l'Océan britannique, Sainte-Marie de Bovine; dans la mer du Pérou, Sainte-Marie du Serrat, de la Guadeloupe, Sainte-Marie de la Ronde et autres. Dans la Nouvelle-France, il y en a une sous le titre de l'Assomption; dans l'Inde, un peu au-dessous de l'équateur, il y en a une autre sous le titre de la Conception de la bienheureuse Vierge Marie. (Voir Mafféi <sup>2</sup>.) Cela n'est pas étonnant, car la bienheureuse Vierge Marie est le secours particulier, le rempart, la défense, le refuge de tous les peuples. Mais revenons à notre sujet. De Marie pendent mille boucliers, c'est-à-dire mille remèdes contre toute espèce de péril. On parlait beaucoup autrefois, chez les Grecs, du bouclier de Myrtèle. Myrtèle était un soldat d'un grand courage. Après un combat

<sup>1</sup> Lib. III, Epist. v. — <sup>2</sup> Lib. II, *Historiæ Indicæ*.

sur terre, étant monté sur un vaisseau et ce vaisseau s'étant brisé au milieu de la mer, il prit un bouclier dont il se servait lorsqu'il combattait sur terre, et, s'y appuyant, il arriva à terre en bon port. Le poète Léonide, célébrant ce bouclier, a dit :

« Moi, Mytèle, j'ai échappé à deux dangers avec une seule arme.

« Étant pressé sur terre, étant pressé sur mer, mon bouclier me sauva du péril dans le combat et me porta du milieu des flots en courroux jusqu'au rivage. »

Tel est, pour nous, le bouclier de la bienheureuse Vierge Marie; il nous protège et sur terre, et sur mer, et dans tous nos périls; il vient à notre secours dans toutes nos nécessités et nous garde dans toute adversité, par conséquent tous ont recours à elle, tous invoquent Marie, tous se recommandent à elle en élevant leurs esprits, leurs yeux, les mains vers le ciel. Le voyageur dans sa route, le marchand dans la forêt, le négociant sur mer, le soldat dans le combat, le cultivateur dans le champ, le pêcheur sur le fleuve, le prisonnier dans le cachot, le malade sur son lit, et quiconque est en péril, tous invoquent Marie.

Que tous donc recourent à cette tour très-haute, très-solide et très-bien munie; que tous l'invoquent soigneusement dans toutes leurs nécessités, tant corporelles que spirituelles; que les vierges recourent à elle parce qu'elle est le porte-drapeau des vierges; que les femmes mariées recourent à elle, parce qu'elle a été mariée à Joseph et qu'elle doit leur servir de modèle de sobriété; que les veuves aient recours à elle, parce qu'elle a pratiqué la sainte viduité et a été le miroir des veuves; que les prêtres recourent à elle, puisqu'elle a été prêtresse en offrant, sur l'autel de la croix, son Fils, l'agneau sans tache; que les religieux recourent à elle, car elle a pratiqué la perfection religieuse d'une manière ineffable; que les nobles, les princes illustres et les rois recourent à elle, puisqu'elle est reine en tant que descendante de la race de David; que les ouvriers recourent à elle, puisqu'elle a été mariée à un ouvrier charpentier; que tous les vivants recourent à elle, puisqu'elle est la Mère de tous les vivants et riche envers tous ceux qui l'invoquent. Et nous, élevant nos esprits, nos yeux et nos mains vers elle, disons-lui : « Nous nous réfugions sous votre égide,

ô sainte Mère de Dieu, » etc. O tour très-élevée, regardez-nous!  
ô tour très-bien munie, protégez-nous! ô tour inexpugnable de notre  
vrai David, gardez-nous, réprimez nos ennemis, éloignez de nous  
toute adversité et conduisez-nous à la vie éternelle! Ainsi soit-il.

---

# XXXIV

## TURRIS EBURNEA

### TOUR D'IVOIRE

---

Après avoir contemplé la bienheureuse Vierge Marie, en la tour ou maison de David, le cœur de l'Église fidèle passe à l'examen de ses qualités et célèbre sa pureté, sa solidité, son prix, son excellence, sous l'emblème de l'ivoire. L'ivoire, en effet, est une matière de prix, comme il sera dit plus loin. Les auteurs tant sacrés que profanes parlent de constructions d'ivoire : « La maison d'or que fit construire Achab <sup>1</sup>. — De vos maisons d'ivoire sort l'odeur de la myrrhe <sup>2</sup>. — Toutes les maisons d'ivoire tomberont <sup>3</sup>. » Ces édifices sont ainsi appelés non qu'ils fussent entièrement faits d'ivoire ; en effet, d'où Achab, ou n'importe quel autre, aurait-il eu une si grande quantité d'ivoire ? Mais parce qu'ils étaient incrustés d'ivoire ; voilà ce qu'on entendait par ces maisons d'ivoire, au témoignage de Plin <sup>4</sup>. C'est ainsi que la maison de Néron était appelée maison d'or, et la porte de Constantinople porte d'or ; elles étaient dorées ou revêtues de lames d'or, comme le dit Bellarmin, dans son exposition du psaume XLIV, verset 10. Mais, pour la très-sainte Vierge Marie, elle est toute d'ivoire, toute pure, brillante, solide, précieuse : « Vous êtes toute belle, mon amie, » c'est-à-dire belle intérieurement et extérieurement. Expliquons cela plus au long.

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, xxii, 39. — <sup>2</sup> Ps. XLIV, 9. — <sup>3</sup> Amos, iii, 15. — <sup>4</sup> Liv. XVI, chap. XLIII.



## 353° CONFÉRENCE

AVEC QUELLE CONVENANCE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE EST APPELÉE  
TOUR D'IVOIRE.

SOMMAIRE. — 1. Éloge de l'éléphant, sa propreté, sa tempérance, sa munificence, sa force. — 2. La sainte Vierge est comparée à l'ivoire. Pureté de Marie. Les nourrices transmettent leurs penchants à leurs nourrissons. Le bienheureux Robert. Sainte Catherine de Sienne. Moïse. — 3. La foi comparée à l'ivoire. Saint Antoine se présente au juge vêtu de blanc. Pourquoi plusieurs Ordres religieux portent-ils des vêtements blancs? — 4. Solidité de Marie. Comment Marie a pu être tentée. Les biches des empereurs romains. — 5. L'ivoire, emblème de la chasteté. D'où vient que les uns voient Dieu clairement, et les autres moins clairement? — 6. Où l'on parle de tours célèbres. La plus excellente de toutes les tours, c'est Marie.

I. — 1° L'ivoire, os d'éléphant, est ainsi appelé du mot *barrus*, nom que les anciens donnaient à l'éléphant, à cause de son cri appelé *barritus*. L'éléphant surpasse les autres animaux en tous genres de perfection. Il est supérieur par l'intelligence à tous les animaux terrestres, à tous les poissons, à tous les oiseaux; ce qui le fait appeler par Cicéron, au livre I<sup>er</sup> de *la Nature des dieux*, roi de la prudence.

2° Sa propreté est extrême : il fuit avec une étonnante rapidité les animaux immondes, et il a tant de soin de se tenir propre que, sur la fin de la nuit, à l'approche du jour, il se regarde tout entier et se hâte de se laver, s'il découvre sur lui quelques taches, pour ne point se montrer sale aux regards des curieux, au moment où le soleil se lève. C'est Pline qui le dit<sup>1</sup>.

3° Sa tempérance n'est pas moins remarquable. Un éléphant fut amené devant son maître et voyant que, par ordre de celui-ci, on lui donnait un plein boisseau d'orge, comme il n'en mangeait ordinairement que la moitié d'un boisseau, il divisa l'orge en deux parties dont il absorba l'une et laissa l'autre intacte<sup>2</sup>.

4° Élien prouve par un grand nombre d'exemples sa magnanimité et sa libéralité; voilà pourquoi l'on voit sur les monnaies d'Antonin le Pieux un éléphant à la trompe relevée en forme de croissant avec

<sup>1</sup> Liv. II, § *Pietas* et § *Delinctor*. — <sup>2</sup> Plutarque, *Sympos.* XII.

cette inscription : *Munificence d'Auguste*. Appien fait longuement l'éloge de sa douceur.

5° Pour la force, il surpasse tous les animaux terrestres; il soutient sur son dos des tours remplies de guerriers armés; c'est pourquoi, chez les Égyptiens, le signe hiéroglyphique d'un homme très-fort c'est l'éléphant, qui représente aussi, d'après Piérius<sup>1</sup>, la majesté royale tant par les caractères du corps que par l'intelligence. Il ne fléchit jamais le genou, ce qui est une prérogative royale; il ne fait rien que mû par l'honneur, qu'alléché par les paroles les plus flatteuses, et, quoique d'une grandeur énorme, il a une langue très-petite qu'il cache dans sa bouche et qu'il sort fort rarement.

II. — 1° La sainte Vierge Marie a été créée avec des perfections analogues. Elle est ornée d'une sagesse, d'une prudence, d'une équité, d'une justice souveraines. Elle surpasse toutes les créatures en pureté, en tempérance, en magnificence et en libéralité, en douceur, en force et en puissance, comme nous l'avons longuement démontré dans l'invocation *Miroir de justice*. Elle ne fléchit le genou devant aucune créature, tandis que toutes l'honorent comme la Souveraine et la Reine de l'univers. Les rois et les princes, pour lui faire honneur, descendent de leurs chars dorés et inclinent leur tête nue. Les juges n'abaissent pas seulement devant elle les faisceaux et les haches, ils inclinent la tête et plient le corps. Quoique comblée de toutes les vertus, elle eut une langue si petite, elle fit entendre si peu de paroles, pendant son séjour au milieu des mortels, qu'elle semblait privée de langue, comme nous l'avons dit dans l'invocation *Vierge très-prudente*. Elle est donc appelée avec raison Tour d'ivoire.

De plus, l'éléphant ne surpasse pas les autres animaux en prudence, en chasteté, en propreté seulement, il les surpasse encore en longévité, car on dit qu'il vit trois cents ans. De même, Marie ne surpasse pas seulement les Saints en chasteté, en pureté, en innocence, elle les surpasse par une persévérance plus constante, comme nous allons bientôt le prouver.

2° L'ivoire est pur, blanc, solide, froid, très-propre à recevoir diffé-

<sup>1</sup> Liv. II, § 1.

rentes couleurs, et enfin d'un grand prix. Telle est, en toutes choses, la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Elle est pure non-seulement du péché, mais de toute souillure terrestre et charnelle, comme nous l'avons déduit d'une infinité de témoignages. La Vierge, Mère de Dieu, a été plus pure qu'on ne peut l'imaginer. Elle a eu abondamment la pureté des Anges, comme il a été dit plus haut. Que dis-je ! la pureté des Anges semble impure, comparée à la pureté de la Vierge. La pureté dont ont pu être embellies toutes les autres créatures ne paraît qu'impureté si on la compare à la pureté de Marie. Nous pouvons lui appliquer ces paroles de Job : « Les étoiles ne sont pas pures devant elle<sup>1</sup>. » Comment ne serait-elle pas très-pure, la bienheureuse Marie de qui Jésus a sucé les mamelles, du lait de laquelle il a été nourri ?

3° Les nourrices, avec leur lait, transmettent aux enfants qu'elles allaitent leurs inclinations bonnes ou mauvaises, comme l'enseigne Avicenne<sup>2</sup>. Il était donc de toute convenance que la future nourrice de Jésus-Christ, Celle qui devait lui donner son lait fût ornée de la plus grande pureté. Saint Robert, fondateur de l'Ordre de Cîteaux, étant tout petit enfant, abandonnait le sein de toute femme qui n'était pas pure, comme on le lit en sa vie, dans Surius. Les actes de la vie de sainte Catherine de Sienne attestent de même que, dans son enfance, cette Sainte refusa de sucer les mamelles de femmes impudiques. Josèphe et Nicolas de Lyre rapportent aussi que Moïse, dans son enfance, avait repoussé le sein de femmes corrompues. Ces saints personnages agirent ainsi par amour pour la pureté, Dieu leur en montrant la beauté par un secret instinct. Eux le firent, et Celui qui les avait instruits ne l'aurait pas fait ? Il l'a fait certainement, car il a puisé le lait dans des mamelles virginales qui furent plus pures qu'on ne saurait l'imaginer ou le dire. Ici nous établissons la pureté de Marie par le lait seulement ; mais déjà dans le tome II, à l'invocation *Mère très-pure*, nous avons démontré cette pureté avec beaucoup d'autres preuves. Voyez l'endroit indiqué, et vous reconnaîtrez clairement que la bienheureuse Marie, à cause de sa pureté et de sa chasteté, est justement appelée tour d'ivoire.

<sup>1</sup> xxv, 5. — <sup>2</sup> Liv. I, chap. II.

III. — 1° L'ivoire est blanc. La couleur blanche indique l'ancienneté, la vieillesse de la foi. C'est de là que Virgile dit : *La foi pleine de blancheur* ; de là que les martyrs sont représentés « vêtus de robes blanches <sup>1</sup> ; » et que dans l'hymne *Te Deum laudamus*, l'Église chante : « L'armée des martyrs, vêtue de blanc, chante vos louanges. » Voilà pourquoi saint Antoine, venant à Alexandrie, se présenta vêtu de blanc au juge, afin d'obtenir de lui la palme du martyr, comme le rapporte saint Athanase dans sa *Lettre aux solitaires* : « Couvert d'un habillement éclatant de blancheur, car il brûlait du désir du martyr, il provoquait par sa présence le juge qui s'avancait. »

2° De même, saint Gervais et saint Protas, martyrs, apparurent vêtus de blanc à saint Ambroise, quand, sur l'indication de saint Paul, il rechercha et trouva leurs corps, ainsi qu'il le dit lui-même dans la lettre circulaire qu'il adresse, au sujet de cette invention, aux évêques d'Italie. La Mère de Dieu est appelée tour d'ivoire, à cause de la grandeur de sa foi en Jésus-Christ, comme nous l'avons dit plus au long à l'invocation *Vierge fidèle*.

3° De plus, Marie est dite d'ivoire, c'est-à-dire blanche, en signe de sa conscience pure, chaste et sincère. Le Sage, nous exhortant à garder cette pureté, dit « qu'en tout temps vos vêtements soient blancs <sup>2</sup>. » C'est pourquoi, en beaucoup de monastères, on donne au religieux une robe blanche, l'avertissant de ne point la souiller, mais d'en conserver la blancheur jusqu'à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc, nous disons que la sainte Vierge est d'ivoire, pour signifier sa pureté, car elle fut toujours pure comme la neige, brillante et éblouissante par la beauté de ses mœurs et l'éclat de ses vertus. Quelle ne dut pas être la blancheur de cet ivoire qui charme les yeux du Roi si grand, si riche, si puissant, qui est assis sur les Chérubins, pour qu'il l'ait choisie afin de s'en faire un trône ! Le roi Salomon se fit un trône d'ivoire de grande dimension, au témoignage de l'Écriture sainte <sup>3</sup>. Mais Jésus-Christ, le vrai Salomon, s'est fait un trône de bien plus belle dimension. Quoi de plus grand, en effet, que la très-sainte Vierge ? « Considérez les Séraphins, dit saint Pierre Damien,

<sup>1</sup> *Apocalypse*, vii, 9. — <sup>2</sup> *Ecclésiastique*, ix, 8. — <sup>3</sup> III<sup>e</sup> *Livre des Rois*, x.

élevez-vous au-dessus de cette nature supérieure, et vous verrez que tout ce qu'il y a de plus grand est moindre que la Vierge, et que seul l'Artisan qui l'a fait est supérieur à cet ouvrage. »

IV. — 1° L'ivoire est solide, car il vient des dents et des os de l'éléphant; il est même si dur, à ce que disent quelques auteurs, que le feu ne le détruit pas facilement en cendres. La très-sainte Vierge Marie est solide, car jamais elle n'a été soumise à la tentation, jamais elle ne fit de chute. Il est certain que la sainte Vierge, par une faveur et une grâce singulières de Dieu, a été tellement affermie que sa fermeté surpassait non-seulement les hommes les plus saints, mais encore tous les Anges. Quelques Saints illustres furent affermis, parce que, confirmés en grâce, ils ne purent pécher mortellement, mais cependant ils ne furent point exempts des fautes vénielles. Ainsi furent solides saint Jean Baptiste et le prophète Jérémie, sanctifiés dans le sein maternel; ainsi furent rendus solides, par la grâce du Saint-Esprit, les Apôtres au jour de la Pentecôte; de telle sorte qu'après avoir été sanctifiés ils ne péchèrent jamais mortellement. Mais la très-sainte Vierge fut bien plus solide, car elle fut exempte de tout péché mortel et même de tout péché véniel, comme nous l'avons prouvé longuement dans un volume précédent, à l'endroit précité.

2° Les saints Anges eux-mêmes, quand ils étaient dans la voie, comme disent les théologiens en termes de l'école, avant d'avoir été confirmés dans le bien par la béatitude, quoiqu'ils n'aient pas péché, avec l'aide de la grâce efficace et le don de la persévérance que Dieu leur accorda; on ne dit pas cependant qu'ils aient été confirmés en grâce avant la béatitude, comme on le conclut de saint Thomas<sup>1</sup>, mais la très-sainte Vierge, étant dans la voie, fut confirmée par un si grand don de persévérance que jamais elle ne put être séparée de Dieu, même dans les petites choses. Le prophète royal avait annoncé cette stabilité de la Vierge en ces termes : « Dieu, au milieu d'elle, ne sera point ébranlé<sup>2</sup>. » Vraiment Dieu ne fut jamais ébranlé en elle, car jamais ni affection désordonnée, ni distraction, ni fragilité ne fit décliner du droit sentier le cœur de la Vierge.

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Part., de la quest. xcv, art. 4. — <sup>2</sup> Ps. LXV, 6.

3° En second lieu, Marie fut solide en ce sens qu'elle ne put jamais être assaillie et encore moins vaincue par aucune tentation venant du dedans. Je dis « du dedans, » car elle put être tentée du dehors par le démon. Si Jésus-Christ lui-même a été soumis à cette tentation, nous serait-il interdit de croire que sa Mère y ait été soumise aussi ? Elle a donc pu être tentée par le démon *ab extrinseco*, comme on dit dans la langue de l'école, mais grâce à une protection singulière de Dieu, elle n'a pu être vaincue par la tentation.

4° On dit que les empereurs romains avaient des biches qu'ils chérissaient beaucoup. Et pour que personne ne se permît de les dérober ou de les percer de dards, ils ornaient leur cou d'un riche collier sur lequel étaient gravés ces mots : « Ne me touchez pas, j'appartiens à César ; » de même, l'empereur suprême du monde, Jésus-Christ, a pourvu à ce que Marie, cette biche si chère dont il était le faon gracieux, ne pût jamais être enlacée par les tentations du larron infernal, ou blessée par lui de quelque manière que ce fût. Il a entouré son cou des vertus héroïques dont il l'a singulièrement enrichie, comme de colliers d'un grand prix, et il y a mis cette inscription : « Ne me touchez pas, je suis la Mère de Dieu. » De là l'Époux des *Cantiques* célébrant sa beauté dit : « Votre cou est comme des colliers<sup>1</sup>. » Cette tour d'ivoire fut donc d'une telle solidité que l'ennemi infernal ne put jamais l'entourer ni du dedans ni du dehors.

5° En troisième lieu, Marie fut solide en ce sens qu'elle ne varia jamais sur sa base. « La Sagesse s'est bâti une maison, elle a taillé sept colonnes<sup>2</sup>. » Ces colonnes indiquent la solidité de Marie. De même que des colonnes soutiennent un édifice, de même les plus excellentes vertus et une providence particulière de Dieu soutenaient la Vierge et l'empêchaient de tomber dans le péché, même le plus léger. « Quelle est celle qui monte du désert, remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé<sup>3</sup> ? » Vous voyez sur qui s'appuie la Vierge, semblable à une colonne ? « Elle est appuyée, dit le texte, sur son bien-aimé, » c'est-à-dire sur son Fils, sur son Dieu ! C'est sur lui que s'appuyait la très-sainte Vierge, c'est par ses dons, ses vertus et sa providence qu'elle était soutenue.

<sup>1</sup> *Cantiques*, 1, 9. — <sup>2</sup> *Proverbes*, ix, 1. — <sup>3</sup> *Cantiques*, viii, 5.

6° En quatrième lieu, Marie est solide en ce que, par sa foi, ses prières et ses mérites, comme une base et une colonne, elle appuie et soutient l'Église. Sa constance se manifesta avec assez d'éclat lorsque, les disciples chancelant dans la foi, elle demeura toujours forte et lorsque, les disciples s'enfuyant, elle ne s'éloigna jamais de la croix : « Auprès de la croix de Jésus, sa Mère était debout<sup>1</sup>. »

7° En cinquième lieu, la sainte Vierge fut solide à cause des vertus héroïques qui brillèrent en elle, telles que la patience, la force, la mortification, le mépris du monde. Nous l'avons développé dans l'invocation *Miroir de justice*.

V. — 1° L'ivoire est froid et jouit par conséquent des propriétés du froid qui sont de lier, de resserrer, de restreindre et d'affliger. Telle est en toutes choses la bienheureuse Vierge Marie en qui la grâce de Dieu lia les vertus, la chasteté virginale resserra les délices de la chair, la tempérance restreignit les sensations inutiles et la mortification affligea douloureusement la chair.

Or, l'ivoire est le parfait symbole de la chasteté. Comme l'ivoire, par l'effet du temps, devient rouge, ainsi la chasteté, longtemps gardée, imite la rougeur du martyr parce qu'elle est une sorte de martyr non sanglant. C'est pourquoi les Nazaréens, qui sont la figure des âmes chastes, sont appelés « plus blancs que la neige, plus blancs que le lait, plus rouges que l'ivoire ancien<sup>2</sup>. » Naban applique aussi ce passage aux amants de la continence, dans son *Commentaire sur Jérémie*.

2° L'ivoire est très-apte à recevoir les couleurs qu'on veut lui donner. La très-sainte Vierge, par le fait de sa maternité divine, est très-apte à recevoir les nuances de la divine grâce, c'est-à-dire les vertus et les dons de Dieu. L'aptitude à recevoir les dons surnaturels n'est point l'effet d'une puissance naturelle, c'est-à-dire ne procède pas d'une nature plus noble et plus parfaite, mais d'une puissance d'obéissance qui est un effet de la grâce et en vertu de laquelle il se fait en elle tout ce que Dieu a jugé à propos qu'il fût fait. De là, saint Thomas attribue le plus ou moins de clarté, dans la vision de Dieu, à

<sup>1</sup> St. Jean, xix, 25. — <sup>2</sup> St. Laurent, iv, 7.

une disposition de l'intellect différente en chacun, mais qui appartient à l'état glorieux plutôt qu'à l'état naturel<sup>1</sup>. De ce passage les théologiens concluent qu'un Ange, quoique doué d'une intelligence bien plus subtile que celle de l'homme, ne voit pas Dieu plus clairement que ne pourrait le voir un homme, s'il surpassait l'Ange en charité. Pour une raison semblable, la grâce de Dieu n'est point donnée à l'homme en proportion de la capacité de sa nature, mais en proportion de la dignité plus grande à laquelle Dieu le destine, comme on le déduit de saint Thomas<sup>2</sup>. Puis donc que la sainte Vierge Marie, préférablement à toutes les créatures, aux Anges et aux hommes, a été destinée à la dignité la plus éminente, savoir : à être la Mère de Dieu, il est rationnel qu'elle ait eu, au-dessus de toutes les créatures et des Anges même, une aptitude plus grande à recevoir les grâces divines.

3<sup>e</sup> L'ivoire est la dent de l'éléphant, animal qui est perpétuellement en guerre avec le dragon, au dire de Pline. La sainte Vierge Marie, par son seul nom, épouvante les démons. En effet, la seule pensée que Dieu l'a établie comme un moyen et un instrument spécial pour déjouer leurs embûches et pour renverser leur empire, les met en fuite, et ils s'avouent vaincus, brisés, terrassés, comme nous l'avons montré plus haut dans l'invocation *Vierge puissante*. C'est pourquoi le trône d'ivoire de Salomon, figure de la Vierge, était entouré de douze lionceaux, dont six d'un côté et six de l'autre, comme on le voit au III<sup>e</sup> Livre des Rois, verset 10, pour faire entendre à quiconque oserait s'approcher sans respect de ce trône du vrai Salomon, qu'il lui faudra marcher entre les lions qui peuvent en un clin d'œil se saisir de lui et le dévorer. Nous avons ailleurs confirmé ce fait par l'exemple des hérétiques qui, en punition de leurs irrévérences à l'égard de la Mère de Dieu, furent terrassés, foulés aux pieds, broyés par la vengeance divine, et, enfin, voués à la damnation éternelle, périrent misérablement.

4<sup>e</sup> L'ivoire est préférable aux os des animaux par sa grandeur et sa solidité, mais plus encore par son prix. La sainte Vierge Marie, parmi les Saints qui sont comme les os du corps de l'Église, l'emporte aussi

<sup>1</sup> I<sup>re</sup> Part., quest. XII, art. 6. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. XXVII, art. 5.



par la solidité des vertus et la grandeur des mérites et des dons, mais surtout par leur prix. A elle seule, en effet, elle a plus de valeur que tous les Anges et les hommes ensemble et que l'univers tout entier. Aussi lui applique-t-on admirablement ce qui est dit de la femme forte : « Elle a plus de prix que les objets apportés des extrémités de la terre<sup>1</sup>. » Il ne s'agit point en ceci d'un prix vulgaire, insignifiant, médiocre, d'un prix terrestre en un mot : l'objet vient des dernières extrémités non pas de la terre, rien, en effet, de ce qui est de notre terre, quelque précieux que ce puisse être, n'égale son prix ; car elle surpasse le prix de l'or et de l'argent, elle lutte de valeur avec les perles précieuses, bien plus, elle surpasse cette valeur et la laisse bien en arrière ; cet objet vient du Ciel, non pas du ciel le plus rapproché de la terre, il faut l'aller chercher au haut du ciel et dans ses dernières profondeurs. On peut encore très-bien appliquer à la très-sainte Vierge ce que Job dit de la sagesse : « L'homme n'en peut connaître le prix<sup>2</sup>. » Telle est, en effet, la grandeur de Marie, telles sont sa dignité et son élévation qu'aucun artifice d'éloquence, aucun étalage de paroles, ne pourrait en donner une idée assez juste. Il n'appartient qu'à Dieu de connaître la dignité de la Vierge et de l'exalter par des louanges proportionnées avec cette dignité, comme le dit André de Crète : « Il n'y a que Dieu qui puisse louer Marie suivant sa dignité<sup>3</sup>. » Auquel sens on peut incliner ces paroles du Sage : « Il n'y a que le Créateur tout-puissant qui la comprenne.... C'est lui qui l'a créée, dans le Saint-Esprit, qui l'a vue, qui l'a nombrée et mesurée<sup>4</sup>. » Voyez-vous quelle est la dignité et quel est le prix de cette Vierge : personne autre que Dieu ne peut l'apprécier, le compter et en mesurer la grandeur. Cet ouvrage est réservé à Dieu seul qui a créé la Vierge et qui a répandu en elle, avec une si grande abondance, de si riches trésors de grâces et de vertus.

VI. — Que l'Égyptien Ptolémée, dans sa *Vie de Marc Aurèle*<sup>5</sup>, nous vante sa tour du phare d'Alexandrie qui avait coûté huit cents talents d'or, qui était faite de pierres luisantes et polies comme le cristal, et s'élevait à une très-grande hauteur ; que les Cizicéniens célèbrent

<sup>1</sup> Proverbes, xxxi, 10. — <sup>2</sup> Sagesse, xxviii, 8. — <sup>3</sup> 1<sup>er</sup> Discours sur la Mort de Marie. — <sup>4</sup> Ecclésiastique, viii, 9. — <sup>5</sup> Liv. I, chap. xl.

leurs sept tours qui, par l'effet d'une répercussion réciproque, recevaient et renvoyaient l'écho; que les Chinois louent leur tour de Fuhâo, reposant sur quarante colonnes massives et élevées, dont Pline parle dans le Livre XXXVI, chapitre xv; que les Indiens admirent leur tour revêtue de lames d'or et d'argent, brillante de leur éclat et rendant des sons variés quand le vent agitait les clochettes d'or et d'argent dont elle était ornée; que Archélaüs exalte sa tour qui, teinte de couleurs lumineuses, repoussa les feux de Sylla, suivant Aulu-Gelle<sup>1</sup>; que les habitants de Grenoble vantent leur tour qui, à l'exclusion de toutes sortes d'araignées et d'insectes venimeux, ne donne asile qu'à des animaux exempts de venin: notre tour de Marie les surpasse toutes, si bien que, comparées à elle, ces tours célèbres ne semblent que des ombres et rien de solide. Celles-ci étaient inanimées, et celle-là est animée. Les premières ont péri par l'effet du temps, la seconde demeure toujours dans son intégrité. La tour d'Alexandrie était construite en pierre luisante et diaphane: Marie est revêtue de la lumière même; elle est « la femme revêtue du soleil. » Les tours des Cizicéniens répercutaient la voix humaine, et Marie la voix divine. La tour des Chinois est posée sur quarante colonnes, et Marie est posée sur sept colonnes bien plus élevées, bien plus solides et précieuses que ces quarante, car elles signifient la plénitude des grâces en Marie: le nombre sept, en effet, est le symbole de la plénitude et de l'universalité. La tour des Indiens était couverte d'or et d'argent: Marie est tout entière, intérieurement et extérieurement, ornée de l'or de la charité. La tour d'Archélaüs repoussait le feu, mais enfin sa beauté est perdue et il n'en reste plus de vestiges; quant à Marie, ni le temps ni le feu étranger ne l'a rongée ni dévorée: elle demeure éternellement chaste et sans souillure. La tour de Grenoble excluait tout être venimeux: Marie éloigne non-seulement d'elle, mais de ses serviteurs, tout poison, tout breuvage mortel. O tour excellente! ô tour précieuse! ô tour inestimable!

Admirez donc, mes frères bien-aimés, la pureté de cette tour

<sup>1</sup> Liv. XV, chap. 1.

d'ivoire, honorons sa blancheur, imitons sa solidité, revêtons-nous de sa froideur, considérons son prix, afin que, par son secours, nous arrivions au salut éternel. O tour la plus élevée, tour la plus belle, citadelle la plus forte, rempart le plus solide, opposez-vous pour nous comme un mur devant Dieu, notre juge redoutable ; recevez-nous parmi vos clients, afin que, par votre entremise et votre courage, nous méritions de participer à la gloire céleste. Qu'il en soit ainsi, ô Notre-Dame, notre Mère, notre avocate, notre médiatrice ! Par le Fils que vous avez mis au monde et nourri de votre lait virginal, que vous avez porté dans votre sein, réchauffé, soigné, élevé, nous vous prions de tourner sur nous les regards de votre miséricorde, et, de cette vallée de misère, faites que nous parvenions à l'éternelle et bienheureuse patrie ! Ainsi soit-il.

---

# XXXV

## DOMUS AUREA

### MAISON D'OR

---

Peu satisfait d'avoir admiré et célébré, sous le symbole de l'ivoire, la dignité de la Vierge, son excellence, sa pureté, sa fermeté, son prix, sa valeur, le chœur de l'Église fidèle est amené à contempler et à chanter sa beauté sous l'emblème de l'or, qui est plus précieux que l'ivoire. Précédemment, en la tour ou maison de David, c'est-à-dire construite par David, il a exalté sa grandeur et sa noblesse qu'il continue de célébrer en la maison de Salomon, c'est-à-dire le Temple de Jérusalem construit par Salomon. C'est là, en effet, si mon sentiment ne me trompe, ce que chante cette invocation : *Maison d'or*. Je ne trouve, dans l'Écriture sainte, aucune autre maison d'or que celle que bâtit Salomon. Au sujet de celle-ci, je lis dans le III<sup>e</sup> *Livre des Rois* : « Il n'y avait rien dans le Temple qui ne fût couvert d'or<sup>1</sup>. » J'entends donc par la maison d'or cette demeure de Dieu, ce temple que Salomon éleva en l'honneur de Dieu et qu'il revêtit de toutes parts de lames d'or. Commençons donc.

<sup>1</sup> VI, 22.

---

354<sup>e</sup> CONFÉRENCE

## COMMENT MARIE EST-ELLE LA MAISON ET LE TEMPLE DE DIEU ?

SOMMAIRE. — 1. Quand Dieu commença-t-il d'avoir des temples? — Combien Dieu a-t-il de temples dans le Nouveau Testament? — Académie fondée par Salomon. — Salomon académicien. — 2. La sainte Vierge Marie est la maison de Dieu. — Le Temple de Dieu en la sainte Vierge Marie.

I. — 1<sup>o</sup> Dès le commencement du monde, Dieu, dont la majesté est infinie, commença d'avoir une maison parmi les hommes. Sous la loi de nature, le patriarche Jacob lui éleva une maison quand il érigea une pierre, comme un monument, et que, versant de l'huile sur cette pierre, il appela ce lieu « Béthel, » c'est-à-dire Maison de Dieu <sup>1</sup>. Sous la loi écrite, Moïse lui éleva une maison quand, par l'ordre du Seigneur, il construisit le Tabernacle de l'alliance <sup>2</sup>. Ce tabernacle était comme un temple portatif et la maison de Dieu qui marchait avec les Hébreux à travers le désert. De plus, Salomon érigea en son honneur ce temple magnifique si célèbre en tout l'univers. Sous le Nouveau Testament, Dieu a trois sortes de demeures. La première, c'est notre corps : « Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit? » dit l'Apôtre <sup>3</sup> et, dans la même épître : « Vous êtes le temple de Dieu et l'Esprit de Dieu habite en vous <sup>4</sup>. » Le mot temple veut dire en quelque sorte toit ample, selon Isidore <sup>5</sup>. On peut donc très-bien, en vertu de la synecdoque, l'appeler maison. La seconde, ce sont les âmes des justes, dans lesquelles Dieu habite par la magnificence de sa grâce, la magnificence des œuvres de vertu, la magnificence des sacrements et la magnificence de sa gloire. « Je placerai, dit-il, mon tabernacle au milieu de vous et mon âme ne vous repoussera point; je marcherai parmi vous et je serai votre Dieu, et vous, vous serez mon peuple <sup>6</sup>. » Dieu marche dans l'âme du juste, comme dans une maison, quand de la mémoire il passe dans l'intelligence et de là, par les actes de foi, d'espérance et de charité, dans la volonté. Ou bien quand il fait, par sa grâce, que l'âme du juste marche parmi

<sup>1</sup> Genèse, xxviii. — <sup>2</sup> Exode, xl, 2. — <sup>3</sup> I<sup>re</sup> Aux Corinthiens, vi, 19. — <sup>4</sup> III, 16. — <sup>5</sup> Liv. XV, des Étymologies, chap. iv. — <sup>6</sup> Lévitique, xxvi, 11.

les vertus, s'avance de vertu en vertu et suit ses exemples. La troisième, ce sont les temples construits de la main des hommes, dont le Sauveur lui-même a dit : « Ma maison est une maison de prière <sup>1</sup>. »

2° Parmi toutes ces demeures, la plus illustre est la très-sainte Vierge Marie dont Salomon a dit : « La Sagesse s'est bâti une maison ; elle a taillé sept colonnes ; elle a immolé ses victimes ; elle a mêlé le vin et a dressé sa table <sup>2</sup>. » Je sais bien que les Docteurs appliquent littéralement ces paroles à Salomon, qui bâtit une maison quand il construisit le Temple et la Synagogue du temple, appelée Maison de la Sagesse, c'est-à-dire de Dieu. Ce temple était soutenu et orné par sept, c'est-à-dire par un grand nombre de colonnes. Il y avait dans ce temple une table, savoir : l'autel sur lequel on immolait à Dieu des victimes et l'on répandait des libations, c'est-à-dire on mélangeait et l'on répandait du vin ; il y avait aussi la table où l'on plaçait les pains de proposition. D'autres, comme Pinéda <sup>3</sup> et Jean de Carthage <sup>4</sup>, par ce mot « maison » entendent l'Académie que la sagesse, c'est-à-dire Salomon, le plus sage des hommes, bâtit sur le mont de Sion, tout près de son palais et du Temple, et même dans les parois du Temple et à laquelle il voulut donner le nom de « la Sagesse. »

De là vient que, à Rome aussi, l'académie et le collège où s'enseignent toutes les Facultés, est appelé *Sapience*. Dans cette sagesse, Salomon tailla sept colonnes, c'est-à-dire sept gymnases et autant de cours pour l'enseignement des arts libéraux, ou bien sept chaires de marbre élevées, du haut desquelles les Docteurs donnaient leurs leçons. Pinéda, à l'endroit déjà cité, dit que cette académie de Salomon fut le modèle de toutes les autres, et il ajoute que d'elle sortirent Pythagore, Platon, Socrate, Aristote et un grand nombre de philosophes païens qui avaient puisé leurs maximes dans Salomon et chez les Hébreux, comme l'enseignent Eusèbe <sup>5</sup>, Clément d'Alexandrie <sup>6</sup> et d'autres. C'est pourquoi Cornélius à Lapede, dans le commentaire de ce passage, dit que ce fut dans cette académie, dont il était le fondateur, que Salomon lui-même lut trois mille paraboles et cinq

<sup>1</sup> Luc, xix, 46. — <sup>2</sup> Proverbes, ix, 1, 2. — <sup>3</sup> Liv. III des *Actes de Salomon*, chap. xxviii. — <sup>4</sup> Liv. X, Homélie x. — <sup>5</sup> Liv. III de la *Préparation*, chap. xiii. — <sup>6</sup> *Stromates*, liv. I.

mille vers, et qu'il discourut sur les arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort du mur, et qu'il disserta sur les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles et les poissons. De toutes les nations, on venait à cette académie pour entendre le sage Salomon, et tous les rois de la terre lui envoyaient des ambassadeurs pour connaître sa sagesse, comme le dit l'Écriture sainte au *Livre des Rois* <sup>1</sup>. Tel est le sens littéral.

3° Dans le sens allégorique, tous les Docteurs veulent que cette sagesse soit Jésus-Christ qui, étant la sagesse incréée et incarnée, s'est bâti une maison, à savoir : l'Église, dans laquelle il a taillé sept colonnes; les sept sacrements qui le soutiennent, ainsi que des colonnes; ou bien les sept dons du Saint-Esprit, par lesquels lui-même soutient son Église. Les sept colonnes peuvent encore être tous les Docteurs et les prédicateurs de l'Église; en effet, ils le soutiennent comme de véritables colonnes. D'où saint Paul, dans son *Épître aux Galates*, appelle Pierre, Jacques et Jean les colonnes de l'Église <sup>2</sup>; d'autres, par cette maison, entendent l'humanité du Christ; d'autres, l'âme fidèle. Cornélius rapporte tout au long leurs opinions dans son commentaire du passage cité.

II. — 1° Mais un grand nombre de Pères appliquent dans le sens mystique ces paroles à la Vierge, Mère de Dieu. Saint Ildephonse, dans son III<sup>e</sup> Sermon sur l'Assomption; saint Bernard, dans son XI<sup>e</sup>; saint Pierre Damien et saint Jérôme, au chapitre III d'*Isaïe*, les entendent ainsi : « La très-sainte Vierge est vraiment la maison dont la sainte Église chante : « La maison de cette poitrine « pudique devient soudain le Temple de Dieu. » Bien plus, elle devient le palais ou la cour royale de laquelle le Fils du Roi éternel, revêtu de notre chair, fait son entrée en ce monde. D'où vient que, dans son *Discours sur la Salutation angélique*, André de Crète appelle la sainte Vierge « le palais sacré du Roi, l'unique demeure de Celui qu'aucun lieu ne peut contenir. » Saint Grégoire de Nicomédie, en son discours de *Oblatione*, l'appelle « la maison glorieuse. » Saint Ambroise, en son *Livre de l'Institution des vierges* : « Palais du Roi

<sup>1</sup> Liv. III, chap. IV, 32, 33. — <sup>2</sup> II, 9.

éternel; » Arnobe : « Palais virginal. » Et l'Église dit à son tour : « O Dieu qui avez daigné choisir le palais virginal de la bienheureuse Vierge Marie pour y faire votre demeure; » et ailleurs : « Le palais royal de la pudeur. » Saint Bonaventure veut qu'on lui applique cette parole du Psaume xcii : « La sainteté, Seigneur, convient à votre maison; » et cette autre de la *Genèse*<sup>1</sup> que prononce le patriarche Jacob : « Il n'y a autre chose ici que la maison de Dieu<sup>2</sup>. »

2° Pourquoi la sainte Vierge ne serait-elle pas la maison de Dieu que le Fils de Dieu se serait bâtie pour en faire sa demeure spéciale? « La Sagesse, » c'est-à-dire le Fils de Dieu, s'est donc « bâti, » c'est-à-dire a construit pour son usage personnel « une maison » digne de lui, savoir le sein de la Vierge, Mère de Dieu, pour l'habiter pendant neuf mois. Et pour que cette maison fût une demeure divine et digne de Dieu plus que les Anges, les Chérubins et les Séraphins, « il a taillé en elle sept colonnes, » savoir : sept vertus, les trois théologiques, la foi, l'espérance et la charité, et les quatre cardinales, la prudence, la justice, la force, la tempérance. Ou bien, les sept colonnes sont les sept dons du Saint-Esprit qui furent conférés à Marie avec une plénitude telle que ni les Anges ni les hommes les plus parfaits ne les possédèrent jamais à un si haut degré. « Elle a immolé des victimes, » ou, comme lisent les Septante : « Elle a mêlé son vin dans la coupe et a dressé la table. » Le sein de la Vierge fut en quelque sorte la coupe faite au tour, dans laquelle le vin qui fait germer les vierges nous fut, par l'Eucharistie, donné en breuvage par la vie éternelle. Il fut aussi la table sur laquelle fut servi, pour la nourriture de nos âmes, ce pain du Ciel cuit sous les feux du Saint-Esprit. O maison glorieuse! ô palais magnifique! ô cour vraiment royale!

3° Finalement, la très-sainte Vierge Marie est le temple de Dieu. Et pourquoi non? Si, comme le dit l'Apôtre, « ceux qui vivent chastement sont le temple de Dieu, » la Vierge, la très-chaste Mère de Dieu, ne serait pas le temple de Dieu? Oui, elle le fut, et jamais Dieu n'eut un temple plus noble. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire le Thaumaturge : « Salut, temple vivant de la Divinité! Salut, demeure

<sup>1</sup> xxviii, 17. — <sup>2</sup> St. Bonaventure, *Spec.*, chap. viii.



équivalant au ciel et à la terre, temple digne de Dieu <sup>1</sup> ! » Saint Jacques, dans sa *Liturgie*, appelle le sein de la Vierge « un temple sanctifié ; » saint Épiphane, « un temple sans souillure <sup>2</sup> ; » saint Ambroise, « le temple corporel de Dieu, dans lequel la plénitude de la divinité habite corporellement <sup>3</sup> ; » saint Augustin, « le temple de la pudeur <sup>4</sup> ; » saint Cyrille, « le temple indissoluble <sup>5</sup> ; » saint Pierre Chrysologue, « le temple de Dieu, dans lequel, pour le salut de tous les hommes, le Dieu fait homme s'immole <sup>6</sup>, » et encore « le temple de la divinité, le temple du Seigneur, le sanctuaire du Saint-Esprit, le tabernacle de gloire <sup>7</sup> ; » André de Crète, « le temple magnifique de la gloire divine <sup>8</sup>. » Saint Proclus s'écrie : « O sein ! ô temple dans lequel Dieu lui-même est devenu le Prêtre <sup>9</sup> ! » Saint Jean Damascène : « Temple saint, admirable et digne du Dieu tout-puissant <sup>10</sup>. » Saint Anselme : « Temple de miséricorde. » Aussi l'Église catholique, appliquant à Marie une parole du Psaume XLVII, chante-t-elle : « Nous avons accueilli, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple ; » et encore, dans une antienne : « Grand mystère de l'hérédité ! le sein d'une Vierge est devenu le temple de Dieu ! » puis, dans une hymne : « La maison d'un cœur pudique devient tout à coup le temple de Dieu. »

4° C'était bien ce que donnait à entendre le prophète royal, quand il chantait : « Et, dans son temple, tous chanteront sa gloire <sup>11</sup>. » Quel est ce temple de Dieu ? N'est-ce pas sa Mère, comme nous venons de le voir ? Donc, dans ce temple, que Dieu a bâti pour y fixer sa demeure, tous publieront sa gloire. Sa gloire, c'est la beauté, l'éclat, la splendeur, la pureté, la noblesse, l'innocence, la chasteté. Que tous donc chantent la gloire de Marie ; qu'ils annoncent sa beauté ; qu'ils confessent son éclat ; qu'ils reconnaissent sa splendeur ; qu'ils proclament sa pureté ; qu'ils célèbrent sa noblesse ; qu'ils exaltent son innocence ; qu'ils admirent sa chasteté. Que toute langue, que toute bouche,

<sup>1</sup> Sermon III sur l'Annonciation. — <sup>2</sup> Sermon sur la Mère de Dieu. — <sup>3</sup> Lettre LXXXII. — <sup>4</sup> Sermon sur la Nativité de Notre-Seigneur. — <sup>5</sup> Livre VI contre Nestorius. — <sup>6</sup> Sermon I de l'Assomption. — <sup>7</sup> Sermon III, Sermon VI, Sermon IX. — <sup>8</sup> Sur la Salutation angélique. — <sup>9</sup> Discours I en l'Honneur de la Mère de Dieu. — <sup>10</sup> Sur la Foi orthodoxe. — <sup>11</sup> Ps. XXVIII, 9.

que tout palais, enivrés par la douceur de ces louanges, soient inondés de délices et s'écrient dans le transport de leur joie : « O maison d'or ! temple animé du Seigneur ! priez pour nous ! ô précieuse demeure ! ô cellule sainte, si magnifique que le Roi de l'univers a voulu fixer en elle sa demeure ; si religieuse qu'on peut l'appeler le Saint des saints ; si gracieuse qu'elle surpasse la beauté des cieux ; si pure que jamais le moindre atome, le moindre brin de la poussière du péché ne la ternit ; si solitaire que personne, Dieu seul excepté, n'y pénétra jamais ; si ornée que les Anges, ravis d'admiration et le jour et la nuit, s'écrient : « Quelle est celle-ci ? » si riche qu'elle pourrait facilement enrichir tout l'univers, si ses vertus lui étaient distribuées. » Frères bien-aimés, accourons pleins de joie à cette maison ; admirons, vénérons, publions sa magnificence, sa sainteté, sa beauté, afin que, dans tous nos besoins, nous puissions trouver en elle asile, protection, consolation. Amen.

### 355<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### COMMENT LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE FUT FIGURÉE PAR LE TEMPLE DE SALOMON.

**SOMMAIRE.** — 1. Éloge du Temple de Salomon. Marie comparée au Temple de Salomon. — 2. Dépenses de David pour la construction du Temple. Valeur du talent. Richesse de David. Dépenses des chefs de tribus pour la construction du Temple. — 3. Nombre des ouvriers qui y furent employés. Comment fut construit le Temple. Aucun élément de péché en Marie. — 4. Emplacement du Temple de Salomon. Marie appelée mont Moria. La mouche symbole d'impudicité. — 5. Dimensions du Temple de Salomon. Grandeur de la très-sainte Vierge. Immensité de Marie. — 6. Division du Temple. Le Saint des saints. Pourquoi ainsi appelé. — 7. Qu'était le Propitiatoire ? La sainte Vierge est le propitiatoire. Parfum de la chasteté. La sainte Vierge, table des pains de proposition. La sainte Vierge candélabre d'or. Modestie de Marie. — 8. Le feu sacré dans le Temple de Salomon. Charité de Marie. — 9. Les vases des ablutions dans le Temple de Salomon. Marie comparée à ces vases. — 10. Le trépied de Delphes.

I. — 1<sup>o</sup> Parmi toutes les demeures consacrées au vrai Dieu (car je ne veux pas même nombrer les temples que les anciens avaient dédiés aux idoles), le Temple de Salomon mérite sans contredit le premier rang ; il était, en effet, si agréable à Dieu qu'aucun autre, sous la loi mo-

saïque, ne fut comblé de bénédictions si grandes et si ostensibles. Mon dessein est de comparer Marie à cette illustre demeure pour montrer en quelque sorte sa supériorité par la comparaison. Car rien ne s'oppose à ce que l'on compare entre eux des objets dont la ressemblance n'est point parfaite; la supériorité de l'un sur l'autre est ainsi plus évidente, de même que la stature d'un géant mis à côté d'un nain paraît plus élevée.

2° La première maison fut bâtie par Salomon; par Salomon, dis-je, dont le nom signifie « Roi de paix. » La seconde eut pour artisan Jésus-Christ, la Sagesse éternelle de Dieu. « La Sagesse s'est bâti une maison, » Jésus-Christ, ce Roi pacifique, qui est, selon Isaïe, « le Prince de la paix <sup>1</sup>, » et, selon saint Paul, « notre paix. »

II. — 1° Pour la construction de ce temple, David avait préparé de grands et précieux trésors, comme il est dit au I<sup>er</sup> livre des *Paralipomènes* : « Moi, dit David, j'ai travaillé de toutes mes forces à préparer les sommes nécessaires à la maison de mon Dieu; de l'or pour les vases d'or, et de l'argent pour ceux d'argent; du cuivre pour les ouvrages de cuivre; du fer pour ceux de fer, et du bois pour ceux de bois. J'ai aussi préparé des pierres d'onyx, des pierres blanches comme l'albâtre, du jaspe de diverses couleurs, toutes sortes de pierres précieuses et du marbre de Paros en quantité <sup>2</sup>; » et dans le même livre : « Vous voyez, dit David, que dans ma pauvreté j'ai préparé de quoi fournir à la dépense du bâtiment de la maison du Seigneur, savoir : cent mille talents d'or et un million de talents d'argent, avec une quantité d'airain et de fer dont on ne peut dire le poids ni le nombre <sup>3</sup>. »

2° Si nous voulons réduire en monnaie cet argent et cet or, il faut savoir que le talent hébreu valait douze mille livres d'or. Cent mille talents d'or, c'est donc une valeur de deux cents millions de livres d'or, et cette même somme d'or équivaut à mille fois mille talents d'argent, la proportion de l'argent à l'or étant dix fois moindre.

3° David laissa donc à Salomon, pour la construction du Temple, en tout deux mille et quatre cents millions de livres d'or; c'est à peine s'il y en a autant en toute l'Europe, d'après le calcul fait par Cornélius à

<sup>1</sup> IX, 6. — <sup>2</sup> XXIX, 2. — <sup>3</sup> XXII, 4.

Lapide, le plus remarquable interprète des Écritures de notre siècle, dans son commentaire sur l'*Exode* <sup>1</sup>. La raison de si magnifiques préparatifs nous est fournie par David lui-même : « L'entreprise dont il s'agit est grande; car ce n'est point pour un homme, mais pour Dieu même que nous voulons préparer une maison <sup>2</sup>. » Quand il s'agit de préparer la construction de cette maison mystique, Dieu réunit des trésors bien supérieurs en quantité et en valeur. Dès le premier instant de sa Conception, il prépara les immenses trésors de la grâce sanctifiante, les innombrables richesses des vertus héroïques, les dons très-précieux du Saint-Esprit et les privilèges particuliers qu'il conféra à Marie à un degré si grand, si intense, qu'on ne pourra jamais les trouver en quantité si grande ni dans les Anges ni dans les hommes les plus parfaits. (Lisez saint Thomas, III<sup>e</sup> partie, à la question xxvii<sup>e</sup>, art. 7, et ceux qui ont expliqué cet article.)

4<sup>o</sup> Les chefs de famille de leur côté et les princes des tribus d'Israël, les tribuns et les centurions, ainsi que les intendants des biens royaux, donnèrent pour l'œuvre de la maison de Dieu cinq mille talents d'or et dix mille solides; dix mille talents d'argent, dix-huit mille talents de cuivre et cent mille talents de cuivre <sup>3</sup>. Mais pour l'œuvre de ce temple mystique, les princes de la cour céleste, les chœurs des Anges donnèrent de bien plus riches présents. Les Anges donnèrent l'aptitude et la promptitude pour obéir à Dieu; les Archanges, la sublimité; les Trônes, la constance; les Principautés, la prééminence; les Puissances, le pouvoir sur les démons; les Vertus, la gloire des miracles; les Chérubins, la science; les Séraphins, la charité, dons merveilleux qui font l'ornement de cette maison.

III. — 1<sup>o</sup> Les ouvriers qui travaillaient à la construction de ce temple étaient innombrables, comme il est dit dans le III<sup>e</sup> Livre des Rois : « Salomon avait soixante-dix mille manœuvres qui portaient les fardeaux et quatre-vingt mille qui taillaient les pierres sur la montagne, sans compter ceux qui avaient l'intendance sur chaque ouvrage, lesquels étaient au nombre de trois mille trois cents, pour donner les ordres au peuple et à ceux qui travaillaient <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> xxxviii, 24. — <sup>2</sup> I Paralipomènes, xxiv, 24. — <sup>3</sup> Ibid., xxiv, 6, 7. — <sup>4</sup> v, 15-16.

Voyez-vous quelle multitude ? Un plus grand nombre travaille à l'autre maison royale, la Vierge Marie. Pour le construire et l'embellir, tous les Saints qui ont été depuis le commencement du monde, qui sont aujourd'hui dans l'Église et qui seront jusqu'à la fin du monde, ont fourni leurs bonnes œuvres, toutes leurs vertus, tous les biens surnaturels dont ils furent favorisés ; ils ont tout placé en elle. Outre les chœurs des Anges, dont nous avons déjà parlé, les patriarches ont placé en elle leur espérance ; les prophètes, leur foi ; les Apôtres, leur zèle ; les martyrs, leur courage ; les Confesseurs, leur justice ; les Docteurs, leur science ; les anachorètes, leur abstinence ; les vierges, leur chasteté. Donc, si le nombre des Saints et des élus est tel qu'il arrive à quelques centaines de millions, comme Cornélius à Lépide, dans son *Commentaire de l'Apocalypse* <sup>1</sup>, le déduit des auteurs les plus autorisés, si nous ajoutons à ce nombre les neuf chœurs des Anges, incomparablement plus nombreux que les élus, il en résultera que les ouvriers qui ont concouru à la construction de cette maison d'or, la Vierge Marie, étaient bien plus nombreux que ceux qui travaillaient au Temple de Salomon.

2° Pendant la construction du premier temple on n'entendit le bruit d'aucun marteau ni d'aucun autre outil, au témoignage du saint Livre <sup>2</sup>. Théodoret <sup>3</sup> pense que le Temple fut élevé avec des pierres d'une nature telle qu'on n'eût pas besoin d'employer le fer pour les tailler, ni de faire de bruit ; mais il est plus vraisemblable que les bois étaient travaillés ailleurs et que les pierres n'étaient apportées à Jérusalem que équarries et polies. En Marie aucun bruit de marteau ni de hache, aucun coup d'outil non plus, parce qu'il n'y avait en elle aucune aspérité du péché que la pénitence dût polir et unir ; aucun coup, aucun bruit, parce que, entre son esprit et sa chair, il n'y avait pas cette lutte dont a parlé saint Paul : « La chair s'insurge contre l'esprit et l'esprit contre la chair <sup>4</sup>. » Et encore : « Je sens dans mes membres une autre loi qui répugne à la loi de mon esprit <sup>5</sup>. » De même que le premier moteur entraîne à sa suite toutes les sphères célestes, et que le grand rouage d'une horloge entraîne les roues secondaires, de même

<sup>1</sup> VII, 7. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, VI, 7. — <sup>3</sup> Quest. XXI, liv. III. — <sup>4</sup> Aux Galates, V, 17. — <sup>5</sup> Aux Romains, VII, 23.

la volonté de Dieu entraînait vers la volonté divine tous ses sens, tous ses instincts. J'ai souvenance d'avoir, ailleurs, traité ce sujet longuement.

3° Les Hébreux prétendent devoir à un insecte, appelé « thamir, » d'avoir pu polir les pierres sans bruit. Une fois que les pierres, disent-ils, étaient enduites du sang de ce ver, on pouvait les scier et les polir sans bruit. C'est évidemment une fable; mais elle a un sens profond et sublime qui s'adapte mystiquement à Marie, Mère de Dieu. Ce ver, c'est Jésus-Christ, qui s'est appelé lui-même de ce nom : « Je suis un ver de terre et non un homme <sup>1</sup>. » C'est lui qui, de son sang très-précieux, a si bien adouci, poli et orné l'âme de la Vierge que jamais aucune guerre, aucune lutte, aucun choc des passions, ne se fit sentir en elle.

IV. — 1° Le Temple de Salomon fut bâti sur le mont Moria : « Salomon commença donc à bâtir la maison du Seigneur, dans Jérusalem, sur le mont Moria qui avait été montré à David, son père <sup>2</sup>. »

La maison de la Vierge a été bâtie sur une montagne, c'est-à-dire sur le sommet des vertus et des mérites. C'est pourquoi saint Grégoire <sup>3</sup> l'appelle : « Une montagne sur le sommet des montagnes; » André de Crète <sup>4</sup> : « Une montagne ombreuse; » saint Jean Damascène <sup>5</sup> : « Une montagne fertile; » saint Irénée <sup>6</sup> et d'autres avec lui : « Une montagne de laquelle la pierre fut enlevée sans le secours des mains, » c'est-à-dire Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans la coopération de l'homme. Il faut, à ce sujet, lire *Daniel*, chapitre II.

2° Or, le mont Moria est particulièrement le type de la Vierge, Mère de Dieu. Sur le Moria fut bâti le Temple de Salomon; dans Marie fut édifié le temple, c'est-à-dire l'humanité de Jésus-Christ. Moria signifie « terre de vision. » Qu'y a-t-il au monde de plus digne d'être vu que Marie, Mère de Dieu? Moria veut dire « terre élevée. » En dessous de Dieu, il n'y a rien de plus élevé que Marie. Saint Jérôme explique le mot Moria par « illuminant et brillant. » Marie; revêtue du soleil, illumine les hommes et brille comme une étoile.

<sup>1</sup> Ps. XXI, 7. — <sup>2</sup> II Paralipomènes, III, 1. — <sup>3</sup> Sur le 1<sup>er</sup> Chapitre des Rois. — <sup>4</sup> Sermon sur l'Annonciation. — <sup>5</sup> Sermon I sur la Mort. — <sup>6</sup> Liv. III contre les Hérésies.

3° Au dire des rabbins, les mouches n'avaient aucun accès dans le Temple de Salomon, bien que le boucher y fût constamment occupé à l'immolation des victimes. Mais aucune mouche non plus ne pénétra jamais en Marie. La mouche est le symbole de l'impureté; et les Égyptiens, pour indiquer l'effronterie, peignaient une mouche, car celle-ci, quoique chassée fréquemment, revient cependant sans pudeur au même endroit.

La Mère de Dieu n'éprouva jamais les atteintes d'une mouche de ce genre. Jamais le feu de la concupiscence, jamais aucune pensée mondaine, aucune tentation du démon, aucune faiblesse de la chair, aucun mouvement déréglé ne vinrent souiller son âme. « Comme un grand feu, s'écrie saint Bernardin, met en fuite les mouches, de même, par les ardeurs de son âme, par sa charité de flamme, la Vierge mettait les démons en fuite et les chassait à ce point qu'ils n'osaient pas seulement s'arrêter un moment à contempler son âme ni s'approcher d'elle-même de fort loin <sup>1</sup>. »

V. — 1° Le Temple de Salomon était fort grand puisque sa longueur était de soixante coudées, sa largeur de vingt, et sa hauteur de trente<sup>2</sup>. Marie est une maison bien plus grande, plus vaste que le Ciel, plus large que la terre, plus spacieuse que l'univers tout entier, car elle porta dans son sein virginal un Dieu que le monde ne peut contenir : « Celui, dit saint Jean Damascène, qui remplit le Ciel et la terre, dont le ciel est le trône et la terre l'escabeau de ses pieds, du sein de sa servante s'est fait une demeure très-spacieuse<sup>3</sup>. »

2° « Qu'y a-t-il de plus grand que Marie, dit à son tour saint Pierre Damien, elle enferme dans le secret de son sein la grandeur d'une divinité souveraine? Considérez les Séraphins; élevez-vous au-dessus de cette nature si parfaite, et vous verrez que tout ce qu'il y a de plus grand est inférieur à Marie, et seul l'artisan l'emporte sur cet ouvrage<sup>4</sup>. » Avant eux, l'Apôtre saint Jacques a senti et exprimé la même chose dans sa *Liturgie* : « Dieu, dit-il en s'adressant à sa Mère, a rendu votre sein plus large et plus vaste que les cioux eux-mêmes. » Salomon reconnut lui-même la magnificence de son œuvre lorsque,

<sup>1</sup> T. I, Sermon LI, art. 3, chap. II. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, VI, 2. — <sup>3</sup> Sermon I, de la Nativité de Marie. — <sup>4</sup> Sermon sur la Nativité.

après l'avoir achevée, il dit à Dieu : « Si les cieux et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie<sup>1</sup>? » Mais on ne saurait parler ainsi de la Vierge, Mère de Dieu. Elle est plus étendue que le Ciel, plus vaste que le monde, puisqu'elle contient en elle-même Celui que ne peuvent contenir les cieux; celui que l'univers entier ne contiendrait pas, devenu homme, s'est renfermé dans son sein.

3° « Qui donc pourra apprécier l'immensité de Marie? Qui a mesuré la hauteur des cieux, la largeur de la terre et la profondeur de la mer? » dit l'*Ecclésiastique*<sup>2</sup>. Mais plutôt, qui peut embrasser la profondeur et la hauteur de Marie? Marie c'est le Ciel, Marie c'est la terre, Marie c'est la mer! Qui a mesuré la hauteur de ce ciel, la largeur de cette terre, la profondeur de cette mer? Qui a mesuré l'immensité de Marie si ce n'est Celui qui l'a rendue, en grâce, en gloire et surtout en miséricorde, si élevée, si large et si profonde? La pensée de ces merveilles plonge saint Épiphane dans le ravissement et l'extase et lui arrache ces mots : « O sein immaculé ayant la circonférence des cieux, qui avez porté, l'enfermant en vous, un Dieu incompréhensible! O sein plus vaste que le Ciel, en qui Dieu ne fut point à l'étroit! O sein qui êtes un ciel formé de sept circonférences et qui êtes plus large qu'elles! O sein plus élevé et plus large que les sept cieux! O sein qui êtes un huitième ciel et plus large que les sept firmaments<sup>3</sup>! »

VI. — 1° Cette maison était divisée en trois parties : l'Oracle, qui était appelé le Saint des saints, en hébreu *Debir* ; le second compartiment appelé le Saint, en hébreu *Hécal*, c'est-à-dire palais ; et enfin le parvis ou vestibule, comme nos églises ont une partie qu'on appelle le chœur, une autre qu'on appelle le corps de l'édifice, et le vestibule, sous lequel les mendiants se tiennent d'ordinaire. La maison la plus retirée, ou l'Oracle, s'appelle le Saint des saints, au genre neutre, c'est-à-dire la maison la plus sainte, comme *Cantique des cantiques* veut dire le plus excellent des cantiques. C'est ainsi que la Vierge, de toutes la plus excellente, est appelée la Vierge des vierges.

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, VIII, 27. — <sup>2</sup> 1, 2. — <sup>3</sup> Louanges de la Mère de Dieu.



La maison de notre Vierge se divise aussi en trois parties : la partie supérieure de l'âme, où domine la raison ; la partie inférieure, où siège l'appétit ; et l'apparence extérieure du corps, semblable à un vestibule ouvert à tous.

2° D'abord, cette partie supérieure de l'âme de la Vierge est appelée avec beaucoup de vérité le Saint des saints, parce qu'elle l'emporte de beaucoup, sous le rapport de la sainteté, sur les Anges et les hommes. Ce qui fait dire à saint Anselme, dans une invocation à Marie : « Vous êtes bénie entre les femmes, ô vous qui surpassez les Anges par votre pureté, les Saints par votre piété. » Et encore : « Vous êtes sainte et, parmi les Saints, après Dieu, sainte à un degré qui vous est propre. »

VII. — 1° Dans la partie la plus retirée et la plus sainte du Temple étaient les deux Chérubins sur lesquels on disait que Dieu était assis, selon cette parole du Psaume LCVII : « Vous qui êtes assis sur les Chérubins. » Il y avait en outre le Propitiatoire, qu'un grand nombre d'auteurs ont pris pour le couvercle de l'Arche. Mais saint Thomas pense qu'il était une table d'or, différente du couvercle, que les deux Chérubins, placés aux deux côtés de l'Arche, tenaient au-dessus d'elle comme un trône sur lequel Dieu était assis et dont les pieds reposaient sur le couvercle de l'Arche qui lui servait d'escabeau. Les mêmes objets, mais bien autrement parfaits, furent dans le plus intime de la maison de Marie. Dans la partie supérieure de l'âme de Marie étaient deux Chérubins, savoir : l'intelligence et la mémoire de la Vierge où Dieu avait fixé pour jamais sa demeure. Ces Chérubins aux ailes rapides volaient : la mémoire de la Vierge volait ; son intelligence volait aussi. Les Chérubins sont doués d'une science et d'une pénétration éminentes : l'intelligence de la Vierge était suréminemment douée de science et de pénétration, comme je l'ai déjà prouvé dans l'invocation *Vierge très-prudente*.

2° Les Chérubins étaient tournés du côté du Propitiatoire, comme on le voit dans l'*Érode*<sup>1</sup>. La mémoire et l'intelligence de la Vierge tournaient toutes leurs opérations vers Dieu, source de propitiation. Qui

pourra dire le vol sublime de ces deux Chérubins, leurs connaissances des choses divines, leur contemplation et leur souvenir sans cesse présent des secrets du Ciel? A cette femme, qui était revêtue du soleil, dit l'*Apocalypse*<sup>1</sup>, deux grandes ailes d'aigle furent données; à la Vierge revêtue du soleil, deux grandes ailes d'aigle furent données pour s'élever à Dieu par une continuelle contemplation. Ces deux ailes sont la vie contemplative et la vie active dont usait la Vierge pour voler vers Dieu, mais de telle sorte que l'action ne nuisit point à la contemplation et que la contemplation accompagnât toujours l'action.

3° Il y avait aussi dans la Vierge un Propitiatoire ou, pour vrai dire, elle est elle-même le vrai Propitiatoire, c'est-à-dire le lieu qui apaise Dieu et le rend propice aux hommes. De là, saint Éphrem, dans un panégyrique de la Vierge, l'appelle « le Propitiatoire de la terre entière. » De plus, dans cette partie retirée et sacrée du Temple, se trouvait l'Arche d'alliance. Nous dirons dans l'invocation suivante avec quelle perfection cette Arche a figuré Marie.

4° Dans le parvis extérieur était placé l'autel des parfums sur lequel, matin et soir, fumait un encens de la plus suave odeur. Il y avait en outre dix tables d'or sur lesquelles on posait les pains de proposition et autant de candélabres d'or qui supportaient des lampes pleines d'huile. Lisez à ce sujet le texte sacré<sup>2</sup>. Ces trois choses se trouvaient aussi dans la maison de la Vierge. L'autel des parfums, c'était le cœur de la Vierge brûlant de célestes désirs et répandant une merveilleuse odeur. Et comment le cœur très-pur de la Vierge n'exhalerait-il pas la plus suave odeur? La chasteté n'a-t-elle point partout un parfum délicieux? Deux pieuses vierges, deux sœurs, Rufine et Secunda, par ordre d'un gouverneur barbare, sont jetées dans un cachot ténébreux, où l'on brûle des matières puantes, afin de les étouffer dans cette fumée nauséabonde. Mais ce fut le contraire qui arriva : cette fumée répandit une odeur embaumée qui réjouit les deux vierges<sup>3</sup>. La poitrine pudique de ces deux vierges put embaumer le cachot, et le cœur très-pur de Marie ne ferait pas monter vers Dieu

<sup>1</sup> Chap. XII. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, VII, 48 et I Paralipomènes, IV, 7. — <sup>3</sup> Pierre de Natalis, liv. VI, chap. LXXVIII.

les plus suaves émanations? Oui, le parfum est monté, comme nous l'avons dit dans l'invocation *Rose mystique*.

5° L'âme très-pure de Marie était une table de proposition de bois de sétim, embellie qu'elle était des plus précieuses vertus, revêtue de l'or le plus fin, savoir : l'ardente charité, et ornée d'une double gloire : la gloire essentielle, qui consiste dans la claire vision de Dieu, et la gloire accidentelle appelée auréole. Sur cette table de proposition a été placé le pain vivant descendu du Ciel et offert à nos besoins. Sur ces pains, par l'ordre du Seigneur, on répandait un encens très-pur qui figurait la divinité de Jésus-Christ, en l'honneur duquel on fait fumer l'encens. C'est bien pour cela que les saints Pères ont appelé la Vierge, Mère de Dieu, table. Saint Methodus, dans son *Hypapante*, l'appelle « l'autel animé du pain de vie, » savoir : la divine Eucharistie. Saint Épiphane<sup>1</sup> : « Table spirituelle de la foi, qui nous a fourni le pain de vie. » Saint Grégoire de Nicomédie<sup>2</sup> : « Table qui porte la vie, sur laquelle le pain destiné à nous donner la vie a rassasié d'ambrosie tous ceux qui s'en sont nourris. » Saint Jean Damascène<sup>3</sup> l'appelle « la table vivante. »

6° Les dix candélabres d'or munis de lampes, nous les trouvons dans l'âme de Marie embrasée de charité, brillante de la splendeur des trois vertus théologales et des sept dons du Saint-Ésprit, remplie de l'huile de la divine grâce autant pour obéir à Dieu que pour éclairer le prochain par la beauté de ses exemples. La sainte Vierge, en effet, était toute lumineuse, toute transparente, au point qu'il n'y avait en elle rien de ténébreux et qu'elle illuminait les autres par la splendeur de ses exemples. « Sa vie resplendissante illumina toutes les Églises. » La considération de ces vérités a inspiré aux saints Pères les paroles suivantes, à la gloire de Marie : « Quel est ce candélabre ? » dit saint Anastase de Nicée<sup>4</sup> ; c'est la sainte Vierge Marie. Mais pourquoi est-elle le candélabre? Parce qu'elle a porté la lumière immatérielle, le Dieu incarné. Et pourquoi ce candélabre est-il entièrement d'or? Parce que, après l'enfantement, elle demeura vierge. » Saint Épiphane l'appelle « le candélabre d'or du Temple ; » saint Jean

<sup>1</sup> Sur l'Offrande de Marie. — <sup>2</sup> Panégyrique de la Vierge. — <sup>3</sup> Sermon sur la Mort de Marie. — <sup>4</sup> Quest. LIII sur l'Écriture.

Damascène, à l'endroit cité : « Le candélabre d'où jaillit la lumière éternelle et inaccessible ; » saint Éphrem<sup>1</sup> : « Lampe très-brillante ; » André de Crète : « Candélabre d'or, muni de sept lampes que vit le divin Zacharie, » et à qui les sept dons du Saint-Esprit conféraient tant d'éclat et de splendeur.

7° La troisième partie de cette maison était le parvis, la basilique ou la cour, et le palais royal, comme il est dit dans le II° Livre des *Paralipomènes* : « Salomon fit le parvis des prêtres et une grande basilique où il y avait des portes qui étaient recouvertes de cuivre<sup>2</sup>. » La maison de notre Vierge avait pour parvis l'apparence extérieure du corps, qui, par les yeux, les mains, la bouche, le visage, l'arrangement et la démarche, donnait l'idée de la plus parfaite modestie. On connaît une maison comme il faut à l'entrée. Ainsi l'éminente sainteté de cette maison était-elle visible en son arrangement, sa démarche, ses paroles, et en tous ses actes extérieurs. « Dans le regard de la Vierge, dit saint Ambroise, il n'y avait rien de travers ; dans ses paroles, rien de hautain ; dans ses mouvements, rien de libre. Ses gestes n'avaient rien de trop roide, sa démarche rien de trop léger, sa voix rien de trop vif : son corps était à l'extérieur l'image de son âme, le modèle de l'honnêteté<sup>3</sup>. (Voyez ce que nous avons déjà dit de la modestie de Marie à l'invocation *Miroir de justice*.)

8° Dans ce parvis se trouvait l'autel de l'holocauste sur lequel on brûlait les brebis, les bœufs, ainsi que les autres victimes. Dans le parvis de Marie, était son corps très-chaste dans lequel, toujours embrasée du feu de la charité, elle s'immolait à Dieu par la mortification de tous ses sens. C'était le sacrifice que recommandait saint Paul dans l'*Épître aux Romains* : « Je vous conjure, mes frères, d'offrir vos corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux ; que votre foi soit raisonnable<sup>4</sup>. »

VIII. — 1° Dans le Temple de Salomon, sur l'autel des holocaustes, brûlait un feu qui ne s'éteignait jamais, car il était sacré, Dieu lui-même en ayant fourni l'étincelle : « Un feu, sorti de devant le Seigneur, dévora l'holocauste et les graisses qui étaient sur l'autel<sup>5</sup>. » Par l'ordre

<sup>1</sup> *Panégyrique de la Vierge*. — <sup>2</sup> IV, 9. — <sup>3</sup> *Des Devoirs*, liv. II. — <sup>4</sup> XII, 1. — <sup>5</sup> *Lévitique*, IX, 24.

du Seigneur, les prêtres entretenaient ce feu en y jetant constamment du bois : « Le feu brûlera toujours sur l'autel et on ne le laissera jamais s'éteindre. Le prêtre y mettra du bois dès le matin, chaque jour <sup>1</sup>. » Et plus bas : « Ce feu sera perpétuel et on ne le laissera jamais s'éteindre <sup>2</sup>. » On ne pouvait pas se servir d'un autre feu quand on brûlait de l'encens devant le Seigneur, et ce fut pour avoir mis dans leurs encensoirs non de ce feu sacré, mais un feu étranger et profane que les deux fils d'Aaron, Nadab et Abiu, moururent saisis et dévorés par les flammes <sup>3</sup>.

2° Dans la maison de Marie un feu semblable brûlait toujours : ce feu c'était la charité de la Vierge ; ce feu sacré, venu du ciel, était sorti de Dieu même ; la charité de Marie c'était une flamme divine, car Dieu seul peut allumer dans les cœurs cette flamme, selon la parole de Jésus-Christ : « Je suis venu allumer le feu sur la terre <sup>4</sup>. » Ce feu, descendu du ciel, brûlait constamment ; de même, la flamme de la charité, descendant du ciel dans le cœur de Marie, comme sur un autel, y brûla toujours. Son âme était constamment embrasée des ardeurs de la charité, comme nous l'avons exposé plus haut à l'invocation *Vase insigne de dévotion*. Ce feu était entretenu par les prêtres qui y jetaient du bois le matin de chaque jour. Le feu de la charité dans le cœur de Marie était toujours entretenu par les aliments qu'elle-même lui fournissait par la contemplation des choses divines, par les bonnes œuvres, par les saintes lectures, aussi bien que par la méditation fréquente de la croix et des souffrances de Jésus-Christ. Dans cet encensoir du cœur de la Vierge, un feu étranger, savoir : l'amour du monde et la concupiscence de la chair, ne brûla jamais.

IX. — 1° Dans le Temple de Salomon se trouvaient deux bassins : l'un était destiné à laver les victimes et il se composait de dix vases ou conques qui reposaient sur dix bases ou roues, comme sur dix chariots ; cinq étaient d'un côté et cinq de l'autre. Ce qu'on appelait bassin, c'étaient de grands vases destinés aux ablutions. Quant à ce bassin, voyez le II<sup>e</sup> Livre des *Paralipomènes*, chapitre IV. L'autre, qui était appelé mer d'airain et que des miroirs entouraient, servait aux

<sup>1</sup> Lévitique, VI, 12. — <sup>2</sup> *Ibid.*, VI, 13. — <sup>3</sup> *Ibid.*, X. — <sup>4</sup> Luc, XII.

ablutions des prêtres qui, avant d'entrer dans le Temple, se lavaient non-seulement le visage, mais aussi les mains et les pieds. Au sujet de cette mer ou de ce bassin, lisez l'*Exode* : « Après y avoir mis de l'eau (dans la mer d'airain), Aaron et ses fils y laveront leurs mains et leurs pieds lorsqu'ils entreront dans le tabernacle du témoignage et qu'ils s'approcheront de l'autel pour y offrir de l'encens au Seigneur, de peur qu'ils ne meurent <sup>1</sup>. » Les Docteurs infèrent de ce passage que les prêtres entraient ordinairement nu-pieds quand ils allaient offrir l'encens au Seigneur sur l'autel des parfums. Cajetan, de notre Ordre, pense même que, par respect pour la sainteté du lieu, ils faisaient leur service nu-pieds.

2° Ces deux bassins se trouvaient aussi dans la maison de la Vierge. Le premier pour y laver les victimes, c'est-à-dire nos corps que saint Paul appelle « une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu <sup>2</sup>; » c'était la mortification de la Vierge. Qui ne voudra laver sa luxure et l'immoler comme un bouc puant, s'il médite attentivement la chasteté de Marie? Qui ne lavera et ne sacrifiera ses haines, ses colères, comme des taureaux furieux, s'il contemple l'humilité, la douceur, la patience de Marie? Qui ne répudiera et n'immolera ses jalousies et ses autres vices, comme autant de chèvres, s'il considère l'admirable charité de Marie? Origène a dit éloquemment : « Si vous surmontez votre orgueil et si vous l'extirpez, vous immolez à Dieu un veau; si vous faites de même pour la colère, vous immolez un bélier; pour l'impureté, un bouc; pour les pensées fugitives et lubriques, une colombe et une tourterelle. » Donc, quiconque, à l'exemple de Marie, réprime les convoitises de sa chair, lave ses victimes et les immole au Seigneur.

3° La mer d'airain au bord couvert de miroirs, dans la maison du Seigneur, c'est l'abondance des vertus et des mérites qui nous permet d'appeler justement Marie la mer des vertus et le miroir sans tache. Moïse avait entouré de miroirs ces bassins, afin qu'en s'y lavant les prêtres pussent s'y voir avant d'entrer dans le Saint des saints. Dieu a voulu que Marie, par l'éclat des vertus, brillât comme un miroir, afin qu'en elle les fidèles pussent se regarder, découvrir et laver leurs

<sup>1</sup> xxx, 18, 19, 20. — <sup>2</sup> Aux Romains, xii, 1.

laches honteuses, corriger le désordre de leurs pensées et en quelque sorte modeler leur visage sur l'image de Marie renvoyée par les miroirs; car ils lavent leurs mains et leur visage lorsque, à l'exemple de Marie, ils s'appliquent activement aux bonnes œuvres. Ils lavent leurs pieds quand ils renoncent aux affections charnelles et aux pensées honteuses; en effet, les affections et les pensées sont comme des pieds qui font mouvoir l'âme, suivant cette parole de saint Augustin : « Mes pieds ce sont mes affections, » et, ainsi lavés, ils entrent dans le Saint des saints, c'est-à-dire dans la céleste patrie.

X. — 1° Grande était certainement la dignité de cette maison de Salomon. C'était dans l'intérieur de cette maison que le don de prophétie se manifestait; car il était rare que le grand prêtre entrât dans le Saint des saints sans que Dieu lui révélât quelques secrets, sans qu'il fit connaître par sa bouche les événements à venir, ainsi que sa divine volonté. C'est bien ce que l'Évangile nous apprend au sujet de Caïphe lui-même qui prophétisa pendant son pontificat. Le démon, singe de Dieu, singeait cette vérité par ses prédictions conjecturales, chez les Païens d'autrefois; et telle est l'origine de ce fameux trépied delphique d'où sortaient ces oracles menteurs, ambigus et embrouillés; de ce laurier du Parnasse, de la source d'Apollon, et de tant de présages superstitieux auxquels les Gentils accordaient sottement une si grande autorité.

2° Bien plus grande est l'excellence de la maison de Marie. Non-seulement elle eut en elle-même le don de prophétie quand elle prédit l'avenir dans son Cantique : « Toutes les générations m'appelleront heureuse; » mais elle donna le jour au Prophète par excellence, à Jésus-Christ. Je pense que c'est de cette maison que le prophète Aggée a voulu parler quand il a dit : « La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première <sup>1</sup>. » Car il est impossible d'entendre ces paroles du second temple que construisit Zorobabel avec Jésus, fils de Josédéch, après la captivité de Babylone, puisque la gloire de ce second temple fut bien moindre que celle du Temple construit par Salomon quatre cent vingt-six ans avant la captivité et

<sup>1</sup> Aggée, II, 10.

que les Chaldéens détruisirent de fond en comble<sup>1</sup>. En effet, sous le rapport de l'or et de la richesse, il est certain, et les Juifs eux-mêmes en conviennent, que le Temple de Salomon l'emportait sur celui de Zorobabel. Bien plus, ils affirment que le second temple fut privé de cinq objets dont avait été enrichi le premier, savoir : l'Arche du Testament, *Urim* et *Thumin*, c'es-à-dire la doctrine et la vérité couvertes de lettres d'or, de pourpre et de fin lin ; le feu descendu du ciel ; la prophétie de Dieu assis sur le Propitiatoire et rendant de là ses oracles.

3° C'est donc justement que l'on entend ces paroles du prophète Aggée de la maison de Marie dont la gloire est certainement plus grande que celle du Temple de Salomon. La première maison, le Temple de Salomon, était tout brillant d'or, la seconde resplendissait de la présence corporelle de Dieu. Dans la première il y avait l'Arche, les Chérubins, le Propitiatoire, figures du Messie ; dans la seconde le Messie lui-même. Dans la première, Dieu descendit dans une nuée : « La nuée remplit la maison du Seigneur<sup>2</sup> ; » dans la seconde, le Seigneur descendit avec une grande lumière : « Il a placé son tabernacle dans le soleil<sup>3</sup>. » Dieu communiqua à la première la gloire de sa présence, mais il ne lui emprunta rien pour en revêtir sa nature ; dans la seconde il fit plus que de descendre, mais il unit à sa nature la parfaite substance de notre mortalité. Le premier temple fut souillé, détruit par les Chaldéens ; le second échappa aussi bien aux fureurs de son infernal ennemi qu'à la contagion des souillures charnelles.

4° Au sujet du Temple de Salomon, Dieu lui-même avait prononcé cet oracle : « Mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera dans ce lieu, parce que j'ai choisi ce lieu et que je l'ai sanctifié afin que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y soient toujours attachés<sup>4</sup>. » Quel honneur pour ce temple ! Dieu était attentif et prêt à exaucer dans ce temple les prières de tous. Mais opérera-t-il de moindres merveilles dans le temple animé de sa Mère ? Au contraire, il en accomplira d'incomparablement plus grandes. Ses yeux étaient toujours ouverts et ses

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, vi. — <sup>2</sup> *Ibid.*, viii, 10. — <sup>3</sup> Ps. xviii, 6. — <sup>4</sup> II Des Paralipomènes, vii, 13.



oreilles attentives à la prière de ceux qui l'invoquaient en cette première maison : ici il n'a pas seulement les yeux ouverts, mais il est si prêt, si disposé à porter secours à ceux qui cherchent un refuge en ce temple de sa Mère qu'il semble ouvrir les yeux, bien plus, tendre l'oreille pour exaucer leurs prières. Dieu avait dit du Temple de Salomon : « Mes yeux et mon cœur y seront toujours attachés, » pour nous apprendre que ce n'est point par manière d'acquit, comme le font la plupart des rois et des grands, mais avec le cœur et avec l'âme que Dieu écoute dans le temple les prières de ses serviteurs, de sorte qu'il ne se contente pas d'entendre, mais qu'il exauce. A plus forte raison cela est-il vrai de la très-sainte Vierge Marie. Quiconque, en effet, implore son secours éprouve dans toutes ses nécessités la plus favorable assistance de Dieu. Que ne viennent-ils tous les hommes se réfugier dans ce temple ? Ils acquerraient le salut éternel. Amen.

### 356° CONFÉRENCE

MARIE EST LA MAISON D'OR, DE FAIT AINSI QUE DE NOM.

SOMMAIRE. — 1. L'or désigne la grâce. Qualités et étymologie de l'or. — 2. Combien il est estimé. Marie est d'or; pourquoi. — 3. Dieu comparé à l'or. Éloge de l'or. La vue de l'or agréable à Dieu. — 4. Richesse du roi de la Chine. Splendeur et magnificence du palais du roi de la Chine. La maison d'or de Néron. La maison du soleil. — 5. Union de Marie avec Dieu. Amour de sainte Gertrude envers Notre-Seigneur. — 6. Les édifices célèbres. — Les sept merveilles du monde.

I. — 1° L'or désigne la grâce; comme l'ont enseigné saint Athanase, Euthyme, le vénérable Bède, Cassiodore, sur le Psaume XLIV, et saint Cyrille à propos de l'adoration en esprit. Et c'est avec raison : il y a en effet cette ressemblance entre l'or et la grâce, que l'on possède trois propriétés et que les trois espèces de grâce ont une grande affinité avec elles. La première qualité de l'or, c'est son prix; la seconde, c'est sa splendeur, et c'est de là que vient l'étymologie de son nom. *Aurum* (or), en effet, vient de *aura* (air), qui est la splendeur même,

comme le dit l'auteur des *Étymologies*, Isidore, au livre XV, chapitre XVII, et comme le chante le poète :

Discolor inde auri per ramos aura refulsit<sup>1</sup>.

2° Suivant la première propriété de l'or, la grâce est un don gratuit dont le prix surpasse tout ce que pourrait payer une créature. De là vient que Simon le Magicien, qui prétendait acheter la grâce, reçut cette réponse de la part de saint Pierre : « Que ton argent périsse avec toi, car tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec l'argent<sup>2</sup>. » La seconde propriété de l'or, la splendeur, désigne « la grâce qui rend agréable. » Celle-ci rend l'homme impie, de pécheur qu'il était juste, d'immonde pur, et de laid beau et brillant. La troisième propriété de l'or, empruntée à la signification du mot *aura* (air, souffle), indique, le secours favorable qui, venant d'en haut, pousse l'homme au bien, et, quand il s'est exercé dans les bonnes œuvres, le rend agréable à Dieu.

II. — 1° La Vierge, Mère de Dieu, fut ornée de ces trois sortes de grâces, et c'est pour cela qu'elle est justement nommée « Maison d'or. » L'or est de toutes les substances la plus épurée, la plus pure, la plus belle, la plus brillante, la plus précieuse. De là l'avidité des hommes pour ce métal : des peuples barbares et ignorants l'ont même estimé au point de l'adorer comme un dieu. On connaît l'énorme attentat des Israélites : ils avaient fabriqué un veau d'or et ils disaient : « Voilà tes dieux, Israël<sup>3</sup> ! » De son côté, Jéroboam, pour attacher plus fortement les dix-huit tribus d'Israël à son empire, imagina des dieux d'or et il disait : « Gardez-vous désormais de monter à Jérusalem : voilà tes dieux, Israël, ceux qui t'ont tiré de l'Égypte<sup>4</sup>. » Nabuchodonosor, dit le prophète Daniel, fit une statue d'or de soixante coudées de haut et de six coudées de large... et un héraut criait à haute voix : « Adorez, en tombant à terre, la statue d'or...<sup>5</sup> » Tel était et tel est encore chez les hommes le prix de l'or ! Ils gardent, enfermés dans des coffres, ou cachés dans leur cassette, et ils adorent comme une divinité des pièces d'or, des lingots d'or, de la poussière d'or, des colliers d'or ! Le poète

<sup>1</sup> *Énéide*, liv. VI. — <sup>2</sup> *Actes des Apôtres*, VIII, 20. — <sup>3</sup> *Exode*, XXXII, 8. — <sup>4</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, XII, 28. — <sup>5</sup> *Daniel*, III, 1.

a exprimé une grande vérité quand il a dit : « La piété désormais est vaincue et tous adorent l'or. » « Nous sommes vraiment à l'âge d'or, dit Ovide, c'est l'or qui reçoit le plus d'honneur, c'est l'or qui gagne l'amour<sup>1</sup>. » « L'or ouvre tout, a très-bien dit un autre, même les portes de l'Enfer. »

2° Dieu donc, sachant le cas que la sordide avarice des hommes fait de l'or matériel, a voulu que Marie fût toute d'or, toute brillante de l'or spirituel des vertus et des exemples ; qu'elle fût très-pure, très-éclatante, très-éblouissante, très-glorieuse, pour que les hommes fussent plus ardents à l'honorer. N'était-ce pas là ce que signifiait clairement ce vêtement doré dont le prophète royal la voyait revêtue quand il chantait, dans son admiration : « La Reine s'est tenue debout à votre droite, revêtue d'un habit d'or, environnée de ses ornements variés. »

III. — 1° Il ne doute pas que notre Vierge ne fût revêtue d'or au temps où elle portait le Verbe de Dieu dans son sein. Dieu, en effet, est l'or même, non pas l'or matériel, mais spirituel, le plus parfait, le plus épuré, le plus précieux, le plus splendide ; bien mieux, il est la splendeur même, la valeur infinie, l'éclat le plus éblouissant, la beauté et la pureté même, et, en sa présence, l'or n'est qu'une matière obscure, une lie, une scorie, un vil métal. Donc, puisque la Vierge, Mère de Dieu, a porté cet or dans ses chastes entrailles, c'est avec raison qu'elle est appelée *Maison d'or*.

2° L'or est le plus précieux des métaux et l'ornement principal des rois et des princes les plus puissants. Aussi, les couronnes, les diadèmes, les sceptres, les vêtements et les autres insignes royaux sont-ils ordinairement d'or ou enrichis d'or. Leurs palais, leurs demeures, leurs appartements, et tout ce qui est affecté à leur délassement, à leur repos, à leur dignité, se fait remarquer par des ornements d'or. Et pourquoi Dieu, le plus puissant de tous les rois, ne serait-il pas charmé par la vue de l'or ? N'avait-il pas voulu autrefois que l'or fût consacré à son culte ? Il voulut que son nom divin fût gravé sur des lames d'or ; que l'Arche d'alliance, qu'il avait ordonné de construire,

<sup>1</sup> De l'Art d'aimer, liv. II.

fût dorée en dedans et en dehors. Le Propitiatoire, les tables, les candélabres, les lampes, l'autel des parfums, les deux Chérubins et une foule d'autres objets tels que : coupes, encensoirs, boules, roseaux, lis, couronnes et anneaux, qui étaient dans le Tabernacle que Dieu avait ordonné à Moïse de construire, étaient, d'après sa volonté, de l'or le plus pur. (Voyez l'*Exode*, au chapitre xxvii.) Le temple qu'il donna ordre à Salomon de lui bâtir resplendissait tout entier de l'éclat de l'or. D'après son ordre, les autels, les vêtements des grands prêtres et la plupart des objets qui servaient au culte sacré étaient tout brillants d'or. Nous lisons en effet dans le III<sup>e</sup> *Livre des Rois* : « Il n'y avait rien dans le Temple qui ne fût recouvert d'or<sup>1</sup>. » Le premier présent que reçut sur la terre le Christ nouveau-né, ce fut de l'or, de l'or que des rois, venus de bien loin, offrirent au Rédempteur, comme à leur Dieu, dans toute la ferveur de leur âme. Quoi d'étonnant alors qu'il ait aussi une maison d'or ?

3<sup>o</sup> La maison qui est destinée à recevoir un roi de la terre est ornée de tentures dorées d'un grand prix, et inondée de parfums. De quelles précieuses tentures ne doit-elle pas être ornée, de quels parfums de vertus ne doit-elle pas être inondée, cette maison dans laquelle, non pas un roi de la terre, mais le Roi du Ciel devait, je ne dis pas résider en passant, mais prendre une chair empruntée à sa substance ?

4<sup>o</sup> Le roi Salomon avait revêtu son trône d'un or très-brillant<sup>2</sup>. Ne convenait-il pas bien au vrai Salomon de revêtir son Trône, c'est-à-dire sa Mère, d'un or éblouissant ?

IV. — 1<sup>o</sup> Nous lisons dans de graves auteurs contemporains que le roi de Chine est sans contredit le plus puissant de tous les rois. Ses richesses et ses revenus annuels sont plus grands que ceux de tous les rois ensemble de l'Europe et même de l'Afrique, comme l'assurent ceux qui ont vu les comptes des impôts que ce monarque a seul le droit d'établir et d'exiger dans ses États.

2<sup>o</sup> Son palais de Pékin renferme quatre cours qui sont de la plus haute magnificence. La première a des murs et un pavé recouverts de lames d'or sur lesquelles sont gravés avec art des animaux et des

<sup>1</sup> vi, 22. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> *Livre des Rois*.

arbres. La seconde est recouverte d'une toiture d'argent très-pur et très-habilement travaillé. La troisième est semblable aux autres par l'extérieur, mais les lambris qui l'entourent à l'intérieur sont décorés de toutes sortes de panneaux où l'or se mêle à la couleur. La quatrième l'emporte encore sur les autres : les pavés et les murs en sont ornés de mosaïques précieuses dans lesquelles les pierreries les plus variées sont prodiguées au point que vous croiriez ne voir qu'une seule pierre précieuse.

Son trône royal, d'un prix inestimable, resplendit tellement de l'éclat des pierreries que, le soir, il rivalise avec l'éclat des flambeaux et rend les lumières inutiles<sup>1</sup>. Si des rois de la terre, hommes misérables et vils, ont des palais si magnifiques et si splendides, quel palais, quelle habitation, dut avoir le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, où se faisant homme il pourrait dignement être reçu et où, pendant neuf mois, il ferait sa demeure?

3° La maison de Néron, à ce qu'on dit, était d'or, non pas qu'elle fût toute d'or, mais parce qu'elle était dorée de partout. Mais la maison de Marie est tout entière de l'or le plus pur. Cet or c'est la charité! Est-ce que tout en elle n'était pas ardeur de charité? La charité ne pénétra pas seulement l'âme de Marie, elle la traversa de part en part, de manière à ne laisser pas la moindre partie de son cœur virginal sans amour; donc elle aimait Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Voyez sur la charité de Marie ce que nous avons déjà dit en plusieurs endroits.

4° Il est dit dans l'*Apocalypse* que la cité sainte, la céleste Jérusalem, est toute d'or : « La ville elle-même est de l'or pur semblable au cristal le plus pur<sup>2</sup>. » Quand même les Saints aient été d'or, c'est-à-dire brillants par la charité, leur or n'était pas cependant transparent comme le cristal; le péché véniel tout au moins le rendait opaque. Mais la Vierge-Mère, c'est l'or pur semblable au pur cristal. C'est l'or, à cause de son prix, de sa solidité et de son éclat; c'est le cristal, à cause de son innocence, de sa pureté et de sa chasteté.

<sup>1</sup> Voir Jaric, t. II, *Trésors indiens*; Mafféi, liv. V, *Histoire des Indes*; Jean Gonzalez, liv. III, chap. 1. — <sup>2</sup> XXI, 18.

5° Le poëte païen Ovide, faisant la description fabuleuse du palais du soleil, en exprime la beauté en ces termes : « Le palais du soleil, supporté par de hautes colonnes, était tout resplendissant de l'éclat de l'or et d'un métal poli qui semblait jeter des flammes. Le faite en était recouvert de l'ivoire le plus blanc<sup>1</sup>. » Tout ceci convient parfaitement à Marie. Elle est bien le palais du soleil, « la cité du grand Roi, » de ce soleil dont le prophète Malachie a dit : « Sur vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de justice<sup>2</sup>. » Elle est élevée sur de hautes colonnes, nous en avons déjà parlé d'après le *Livre des Proverbes* : « La Sagesse s'est bâti une maison; elle a taillé sept colonnes<sup>3</sup>. » Elle brille de l'éclat de l'or et des clartés de la flamme, c'est-à-dire de la charité. Il est parlé de cet or dans l'*Apocalypse* : « Je te conseille, y est-il dit, d'acheter de moi l'or enflammé et éprouvé, afin que tu deviennes riche<sup>4</sup>. » La charité de la Vierge Marie était un or enflammé parce qu'elle était ardente et bouillonnante, un or éprouvé, parce qu'elle était pure de toute hypocrisie et de toute concupiscence.

V. — 1° Ce que disait autrefois l'Apôtre ivre de l'amour divin : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, » la Vierge, Mère de Dieu, pouvait à plus forte raison le dire d'elle-même. Jamais, en effet, le rayon ne fut uni au soleil, le ruisseau à sa source, la branche à l'arbre, le fer rouge au feu, l'âme au corps, comme fut unie à son Fils, par l'amour, cette Vierge trois fois bénie. Son Fils était le cœur de son cœur, l'âme de son âme, bien plus, la vie de son âme et de son cœur.

2° Si l'on a pu dire autrefois de sainte Gertrude que si Notre-Seigneur n'était pas au Ciel ou dans la sainte Eucharistie, il faudrait le chercher dans le cœur de Gertrude, que ne pouvons-nous ou que ne devons-nous pas dire de la Mère de Dieu qui, par la charité la plus parfaite, a su toujours retenir en elle son divin Époux, son divin Fils ?

3° Caton l'Ancien disait que l'âme d'un amant vivait dans un corps autre que le sien. Nous disons, nous, que l'âme de Marie, si ardem-

<sup>1</sup> II<sup>e</sup> Livre des *Métamorphoses*. — <sup>2</sup> IV, 2. — <sup>3</sup> IX, 1. — <sup>4</sup> *Apocalypse*, III, 18.

ment aimante, vécut toujours non pas seulement dans le corps, mais dans l'âme et dans la divinité de son Fils, et qu'elle fut, pour parler avec saint Bernard, plutôt là où elle aimait que là où elle animait.

4° Le prophète royal a représenté cette charité de la Vierge sous une charmante métaphore : « Toute la gloire de la fille du Roi est dans son cœur et dans ses franges<sup>1</sup>. » Les franges d'or sont au bord du vêtement et touchent presque la terre; et le Psalmiste dit qu'elles sont d'or parce qu'il n'est aucune partie des vêtements de Marie, c'est-à-dire de ses vertus et de ses mérites, qui ait été terrestre : tout était d'or. Et ce n'était pas seulement dans les œuvres importantes, comme l'oraison, la contemplation, la mortification, l'humilité, etc., que la charité de la Mère de Dieu brillait comme sous un vêtement d'or; ces actions moins importantes, celles qui touchent aux nécessités corporelles, comme manger, boire, dormir, travailler des mains, tout était d'or; c'est-à-dire toutes ses actions débordaient de charité et étaient entièrement dépouillées de l'amour des choses terrestres. Vous voyez donc jusqu'à quel point cette maison de Dieu fut une maison d'or et avec quelle convenance on chante en son honneur : *Maison d'or.*

VI. — 1° Qu'ils s'effacent devant cette maison les plus illustres édifices de Rome, le palais de Néron, les thermes de Dioclétien, les bains d'Antonin, le *Septizonium* de Sévère, le Colisée de Julius, l'amphithéâtre de Pompée. Qu'ils s'effacent devant elle les mausolées antiques, les palais des rois, monuments superbes que la mosaïque ou l'art corynchien ont décorés. Que les villes fameuses par leur grandeur, leur éclat et leur richesse, s'effacent devant elle : Ninive, Babylone, Thèbes, Ecbatane, Suze, Memphis, Sparte, Jérusalem et la maîtresse elle-même du monde païen, Rome. C'est la main des hommes qui les a élevées, aussi le temps les a-t-il détruites au point que leurs souvenirs et leurs noms subsistent à peine dans les livres. Quant à celle-ci, le grand Artisan de l'univers, après l'avoir construite et ornée, en a éternisé la durée; il semble même, pour son embellissement, avoir en quelque sorte ouvert et prodigué tous les trésors de

<sup>1</sup> Ps. XLIV, 14.

sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté. Aussi, Dieu peut-il être connu et nommé par son nom, en la Vierge Marie, sa Mère. « Car si, comme le dit l'Apôtre, les perfections invisibles de Dieu, aussi bien que son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles, depuis la création du monde, par tout ce qui a été fait<sup>1</sup>, » combien sont-elles devenues plus visibles par la très-sainte Vierge, en qui les divins attributs brillent d'une si parfaite beauté et d'une si éclatante splendeur !

2° Le Psalmiste abonde dans notre sens quand il dit : « Dieu se fera connaître en ses maisons<sup>2</sup>. » Dans chacune des puissances, des facultés et des qualités de la Vierge, qui étaient comme autant de vastes maisons de cette grande cité, Dieu se fera connaître à tous par le moyen des vertus éclatantes, des éminentes qualités de l'esprit, des privilèges et des faveurs dont il l'embellira et la prémunira. « Lorsqu'il la recevra, » c'est-à-dire quand il la prendra pour Mère et qu'il recevra d'elle une chair humaine; ce qui fait dire à saint Pierre Chrysologue méditant ce sujet : « Celui qui n'est point saisi de stupeur et ravi d'admiration en contemplant la beauté intérieure de cette Vierge, celui-là n'a aucune idée de la grandeur de Dieu<sup>3</sup>. »

3° Qui donc pourra nous faire apprécier la magnificence de cette maison ou mieux de ce palais si somptueux ? Il y eut autrefois de par le monde sept monuments si remarquables qu'on les appela les sept merveilles du monde; c'étaient les pyramides d'Égypte, la tour du phare d'Alexandrie, les murs de Babylone, le temple de Diane d'Éphèse, le tombeau de Mausole, roi de Carie, le colosse de Rhodes et la statue de Jupiter Olympien. Mais je puis bien appliquer à ce palais virginal ces mots du poëte : « Qu'au-dessus de toutes les beautés sa renommée exalte la beauté de ce seul ouvrage. »

La renommée de tous les siècles et de toute l'éternité célébrera cet ouvrage unique, ce palais exceptionnel, ce miracle singulier. Les louanges de ce temple, bien plus que celles du Temple de Salomon, puisqu'il a donné asile au souverain Roi, retentiront dans toute l'éternité. Amen.

<sup>1</sup> *Aux Romains*, I, 20. — <sup>2</sup> Ps. XLVII, 4. — <sup>3</sup> Sermon cxi.



# XXXVI

## FŒDERIS ARCA

### ARCHE D'ALLIANCE

---

L'arche d'alliance occupait la première place d'honneur parmi les objets du culte divin renfermés dans le Tabernacle de Moïse et le Temple de Salomon. C'est pourquoi le chœur fidèle de l'Église, après avoir loué la sainte Mère de Dieu sous la figure de la maison de Salomon, la célèbre à présent sous celle de l'Arche d'alliance.

Les saintes Écritures font mention de deux arches très-célèbres fabriquées par l'ordre de Dieu : une, construite par Noé, afin d'échapper au déluge universel ; l'autre, par Moïse, afin de renfermer le Testament de l'ancienne alliance. Toutes deux figures de la Mère de Dieu. Que la virginale Mère ait été figurée dans l'arche de Noé, c'est ce que prouve élégamment saint Bernard : « L'arche de Noé, dit-il, signifia l'arche de la grâce, je veux dire l'excellence de Marie. Par celle-là, Noé et sa famille échappèrent au déluge ; par celle-ci, on échappe au naufrage du péché. Noé fabrique celle-là pour être sauvé avec sa famille ; Jésus-Christ s'est préparé celle-ci pour racheter le genre humain. Par celle-là, huit personnes seulement échappent à la mort ; par celle-ci, tous sont appelés à la vie éternelle. Par celle-là, un petit nombre est délivré ; par celle-ci, est venu le salut de tous. Il fallut cent ans pour construire celle-là ; dans celle-ci se trouve la perfection de toutes les vertus. Celle-là fut faite de bois à

l'épreuve de l'eau; celle-ci fut édiflée dans la consommation des vertus. Cello-là était portée sur les eaux du déluge; celle-ci n'a jamais connu les naufrages d'aucun vice<sup>1</sup>. » J'ajoute une considération : dans l'arche de Noé, lors du déluge universel, furent conservés non-seulement les créatures raisonnables, mais encore les animaux sans raison; le patronage de Marie préserve de la damnation et de la géhenne non-seulement les justes, figurés par les créatures raisonnables, mais encore les pécheurs, figurés par les animaux sans raison.

L'invocation *Arche d'alliance, priez pour nous*, a pour but de proclamer que la bienheureuse Vierge Marie a été figurée dans l'arche mosaïque. Nous démontrerons cela plus longuement. Il nous convient d'abord de rechercher le

---

### 357<sup>o</sup> CONFÉRENCE

MOTIF POUR LEQUEL NOUS INVOQUONS LA VIRGINALE MÈRE DE DIEU SOUS LA FIGURE D'ARCHE D'ALLIANCE, PLUTÔT QUE SOUS CELLE D'ARCHE DE NOÉ.

SOMMAIRE. — 1. Comparaison des deux arches. — 2. Marie, arche d'alliance.

I. — Dans les litanies, nous honorons et supplions la sainte Mère de Dieu sous des titres très-glorieux et des invocations très-élogieuses. Quoique l'arche de Noé ait été la citadelle du monde entier, l'Arche d'alliance surpasse en bien des points l'arche de Noé. Aussi paraît-elle exprimer mieux la dignité de Mère de Dieu.

1<sup>o</sup> L'Arche de Noé avait été construite avec des bois communs<sup>2</sup>. L'Arche d'alliance le fut avec des bois de cèdre incorruptibles<sup>3</sup>.

2<sup>o</sup> L'arche de Noé était enduite de bitume à l'intérieur et à l'extérieur. L'Arche d'alliance était ornée au dedans et au dehors d'or très-

<sup>1</sup> Sermon sur l'*Ave, Maria*. — <sup>2</sup> Genèse, vi, 14. — <sup>3</sup> Exode, xxv, 10.

pur<sup>1</sup>. Le cèdre étant plus précieux que les bois ordinaires et l'or que le bitume, il en résulte que l'Arche d'alliance était plus belle que l'arche de Noé.

3° L'arche de Noé renfermait les animaux purs et impurs<sup>2</sup>. L'Arche d'alliance ne renfermait que les tables très-pures de la loi<sup>3</sup>. La loi divine étant plus sainte que les animaux impurs, l'Arche d'alliance est donc plus digne que l'arche de Noé.

4° Noé porta avec lui dans l'arche les ossements d'Adam, comme égide dans ce naufrage universel, ainsi que cela est raconté par le Syrien Barciphaz<sup>4</sup>. L'Arche d'alliance ne souffrait pas même le voisinage des ossements de morts, car, chez les Juifs, c'était une impureté légale de toucher des cadavres, des ossements et des tombeaux. Si on les touchait on était impur pendant sept jours, disent les *Nombres*<sup>5</sup>. Rappelez-vous, du reste, ce que dit saint Jean de l'isolement du sépulcre de Jésus-Christ dans la campagne déserte<sup>6</sup>.

5° L'arche de Noé contient des hommes impurs. Bien que, durant tout le déluge, la chasteté fût gardée par les hommes et les animaux dans cette arche, cependant Cham, le plus jeune des fils de Noé, la viola, et de cette union naquirent les Éthiopiens dont la peau noire atteste la malice de leur père. C'est ce que dit le rabbin Béchacaus, et saint Jean Chrysostome embrasse cette opinion<sup>7</sup>. Expliquons ce texte : « Or, Cham est le père de Chanaan<sup>8</sup>. » Il se demande pourquoi dans l'arche Cham seul porte le nom de père, et répond : « Par là, l'Écriture a voulu nous insinuer l'impiété de cette intempérance, et parce que la grandeur de la catastrophe ne put pas le retenir, et parce que l'étroitesse de l'arche ne put apaiser cette concupiscence effrénée. » Voilà donc ce qui se passa dans l'arche de Noé. Mais l'Arche d'alliance était tellement sainte qu'elle ne souffrait pas l'approche des impurs. Pour avoir voulu la soutenir tandis qu'elle allait tomber, Osa fut frappé de mort subite et périt<sup>9</sup>. Et cela parce que, la nuit précédente, il avait commercé avec sa femme, selon l'explication

<sup>1</sup> Exode, xxv, 41. — <sup>2</sup> Genèse, vii, 2. — <sup>3</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, viii, 9. — <sup>4</sup> Du Paradis, liv. I, chap. xiv. — <sup>5</sup> xix, 16. — <sup>6</sup> xix, 41. — <sup>7</sup> Homélie xxviii et xxix sur la Genèse. — <sup>8</sup> Genèse, xx, 18. — <sup>9</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois, vi, 7.

du cardinal Hugues et de plusieurs autres commentateurs<sup>1</sup>. La sainteté de l'Arche d'alliance fut donc si grande qu'elle excluait toute souillure.

C'est donc à bon droit que la Mère de Dieu est plus honorée et mieux invoquée sous la figure de l'Arche d'alliance que sous celle de l'arche de Noé.

II. — La belle invocation *Arche d'alliance* est un titre beaucoup plus glorieux. Ce que considérant, les saints Pères le donnent souvent à la virgine Mère de Dieu. Saint Méthode<sup>2</sup> l'appelle : « Arche animée du divin Législateur. » Saint Éphrem<sup>3</sup> l'appelle : « Arche spirituelle de la gloire. » Saint Jean Chrysostome<sup>4</sup> : « Arche sacrosainte ; » André de Crète<sup>5</sup> : « Arche nouvelle où l'on conserva l'urne d'or et la verge fleurie d'Aaron ; » et encore : « Arche surnaturelle dont l'arche légale n'était que la figure ; » et encore<sup>6</sup> : « Salut, nouvelle Arche de gloire dans laquelle l'Esprit de Dieu descendit et se reposa, Arche dans laquelle s'accomplit la sanctification de la nouvelle gloire ! » Saint Ildephonse<sup>7</sup> : « Arche du Nouveau Testament, dans laquelle le vrai Dieu demeure, non point en figure et en énigme, mais en vérité. » Saint Jean Damascène<sup>8</sup> : « Arche vivante de Dieu que la main des profanes ne touche point ; » et encore<sup>9</sup> : « Arche sacrée et animée du Dieu vivant, qui conçut dans ses flancs son propre Créateur. » Hésychius, prêtre de Jérusalem, dans sa 11<sup>e</sup> Homélie *sur la Mère de Dieu*, applique à la sainte Vierge ces paroles du Psalmiste : « Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre repos, vous et l'Arche de votre sainteté<sup>10</sup>. » Ces mêmes paroles lui sont encore appliquées par saint Bonaventure<sup>11</sup>, par saint Bernardin<sup>12</sup>, par saint Antonin<sup>13</sup>, par saint Laurent Justinien<sup>14</sup>, et par la généralité des auteurs. Enfin, l'Église catholique, donnant en quelque sorte le sceau de son approbation à ce titre, chante dans une de ses hymnes à la Mère de Dieu : « Bien-

<sup>1</sup> Commentaire *sur le Chap. xi des Actes des Apôtres*. — <sup>2</sup> Discours *sur l'Hypopante*. — <sup>3</sup> Discours *sur la Mère de Dieu*. — <sup>4</sup> Liturgie. — <sup>5</sup> Sermon II *sur la Mort de Marie*. — <sup>6</sup> Sermon *sur l'Annonciation*. — <sup>7</sup> Sermon I *sur l'Assomption*. — <sup>8</sup> Chant *sur l'Annonciation*. — <sup>9</sup> Sermon II *sur la Mort de Marie*. — <sup>10</sup> Ps. cxxxi, 8. — <sup>11</sup> *Miroir*, chap. II. — <sup>12</sup> T. III, serm. XI, art. 1, chap. III. — <sup>13</sup> IV<sup>e</sup> Part., tit. XV, chap. II et XIV, § 4. — <sup>14</sup> Sermon *pour la Nativité*.

heureuse Mère, qui avez contenu sous l'arche de votre sein l'Artisan suprême qui renferme le monde dans sa main ! »

Saint Ambroise<sup>1</sup> compare et préfère la Vierge, Mère de Dieu, Marie, à l'Arche d'alliance : « Que verrons-nous dans l'Arche, sinon sainte Marie ? L'Arche contenait les tables de la loi : Marie a reçu dans son sein l'héritier du Testament. L'Arche portait la loi : Marie l'Évangile. Dans l'Arche se faisait entendre la voix de Dieu : Marie nous a donné le Verbe de Dieu. L'Arche brillait d'un or très-pur : Marie brillait intérieurement et extérieurement de toute la splendeur de la virginité. L'Arche était décorée d'un or tiré des entrailles de la terre : Marie l'est d'un or céleste. » Vous voyez que le saint Docteur, non content de comparer la Mère de Dieu à l'Arche, la place au-dessus d'elle.

Voyons maintenant comment les divers détails que les saintes Écritures nous donnent sur l'Arche conviennent tous à la virginale Mère de Dieu.

### 358<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### COMBIEN LE TITRE D'ARCHE D'ALLIANCE CONVIENT PARFAITEMENT A LA SAINTE VIERGE.

SOMMAIRE. — 1. Les quatre noms de l'Arche. — 2. Marie, Arche de la vraie alliance. — 3. Son excellence. — 4. Proximité de Dieu. — 5. Sainteté. — 6. Vénération. — 7. Miracles. — 8. Citadelle. — 9. Défense dans les combats. — 10. Le bois de sétim. — 11. La dorure. — 12. La couronne d'or. — 13. Barres. — 14. Propitiatoire. — 15. Chérubins. — 16. Manne. — 17. Voile. — 18. Marchepied.

I. — Les saintes Lettres donnent à l'Arche de l'Ancien Testament quatre noms principaux :

1<sup>o</sup> *Arche d'alliance*<sup>2</sup>. — C'est parce qu'on y conservait les tables de la loi par laquelle Dieu avait fait alliance avec les Juifs<sup>3</sup>. C'est l'Arche qu'il contenait qui a fait donner au Tabernacle le titre de Tabernacle de l'alliance, et cela par métonymie<sup>4</sup>.

2<sup>o</sup> *Arche du témoignage du Testament*<sup>5</sup>. — C'est parce que, renfer-

<sup>1</sup> LXXX<sup>e</sup> Sermon. — <sup>2</sup> *Nombres*, x, 33. — <sup>3</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, viii, 9; II<sup>e</sup> Livre des Paralipomènes, v, 10. — <sup>4</sup> *Nombres*, xvii, 4; *Lévitique*, xxiv, 8. — <sup>5</sup> *Ézra*, xlv, 22; xxx, 26.

mant les tables du Décalogue, il contenait une attestation de la loi divine, de ce que Dieu voulait voir observer par les hommes.

3° *Gloire d'Israël*<sup>1</sup>. — « La gloire a été transférée d'Israël, parce que l'Arche de Dieu est prise. » On l'appelait ainsi parce que Dieu y rendait des oracles, y manifestait par des miracles une protection qui rendait le peuple d'Israël célèbre et glorieux parmi toutes les nations.

4° *Arche de Dieu*. — « L'Arche de Dieu est prise<sup>2</sup>. »

Venons-en maintenant à la très-sainte Mère de Dieu, arche non plus seulement de la loi, mais encore du législateur.

II. — Elle est véritablement l'Arche d'alliance donnée à tous les hommes en signe d'alliance. Elle est la Mère de miséricorde et comme le signe et la messagère avant-coureuse de la miséricorde donnée aux hommes par Jésus-Christ, son Fils. Elle est l'Arche de témoignage et du Testament. Dieu a, par elle, témoigné de son amour envers les hommes, il a montré ce qu'il veut que les hommes fassent pour lui et attesté l'amour qu'il attend en retour de tant de dilection. Elle est la gloire du peuple chrétien. Par elle, Dieu a glorifié le genre humain lorsqu'il a uni à sa personne un corps humain formé du sang de Marie, lorsqu'il a racheté le monde, lorsqu'il a rétabli la grâce perdue et redonné la gloire retranchée, lorsqu'il la fit asseoir comme une Reine à sa droite, lorsqu'il voulut en faire notre avocate et notre Mère. C'est pourquoi elle lui convient parfaitement l'acclamation du peuple entier à Judith : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple<sup>3</sup>. » Étienne, roi des Hongrois, regarda comme une grande joie, pour lui et pour son royaume, d'appeler la Hongrie la famille de Marie. Les Ordres religieux se glorifient si fort du patronage de la Mère de Dieu qu'ils veulent, par leur titre, leur habit, ou de quelque autre manière, témoigner de leur dévotion envers elle. Nous en avons longuement parlé à l'invocation *Vierge vénérable*. Enfin, Marie est l'Arche de Dieu en qui Dieu daigna habiter durant neuf mois, y prenant notre chair pour la rédemption du genre humain tout entier.

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, iv, 21. — <sup>2</sup> *Ibid.* — <sup>3</sup> xv, 10.

III. — L'Arche d'alliance occupait la place d'honneur parmi les objets du culte renfermés dans le Tabernacle dressé par Moïse, savoir : la table de proposition, le candélabre, l'autel des parfums, l'autel de l'holocauste, etc. Elle était placée au milieu du Saint des saints, comme l'arbre de vie au milieu du Paradis et le soleil au milieu des astres. Ainsi, la très-sainte Vierge brille dans l'Église parmi tous les autres membres de ce corps mystique dont Jésus-Christ est le chef, en sorte qu'aucune créature ne peut lui être comparée. Saint Bernard <sup>1</sup> le disait : « Sur terre il n'y a point d'emplacement plus digne que le temple du sein virginal où Marie reçut le Fils de Dieu, ni au Ciel que le trône royal où le Fils de Marie éleva cette divine Mère. » La lune est placée sous ses pieds, parce que toute l'Église militante et triomphante, signifiée par la lune, est placée sous les pieds de la très-sainte Vierge. La Vierge, en effet, la dépasse de toute la hauteur de ses grâces et de ses mérites. Pour honorer les justes, on place sur leur tête des auréoles de demi-lune. Aux pieds de la Vierge seule on place la lune, parce que ce qui est le sommet pour les Saints n'est qu'une base pour la Vierge, suivant ces textes : « Ses fondements sont sur les montagnes saintes <sup>2</sup>. — La montagne de la Maison du Seigneur est sur les montagnes saintes <sup>3</sup>. — Placez vos racines dans mes élus <sup>4</sup>. — J'ai jeté mes racines sur le peuple en honneur <sup>5</sup>. » Là où les autres Saints ont leurs têtes, la très-sainte Vierge place ses pieds. Le comble des mérites et de la gloire des autres Saints est la racine et le fondement de la Vierge, Mère de Dieu. Là où les vertus des autres Saints trouvent leur plénitude et leur sommet, là commencent les pieds, je veux dire les origines des mérites de la très-sainte Vierge.

Cette Arche d'alliance était placée au milieu. La virgine Mère de Dieu se tient au milieu, entre Dieu et les pures créatures, reliant, rejoignant, unissant l'homme avec Dieu. Voilà pourquoi on a coutume de la symboliser par le cou. De même, en effet, que, dans le corps naturel, le cou est plus élevé que les autres membres et n'a que la tête seule au-dessus de lui ; de même, la bienheureuse Vierge Marie, dans le corps mystique de l'Église, dépasse éminemment les

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> Sermon sur l'Assomption. — <sup>2</sup> Ps. LXXXVI, 1. — <sup>3</sup> Isaïe, II, 2. — <sup>4</sup> Ecclésiastique, XXIV, 13. — <sup>5</sup> Ibid., 16.

autres Saints. Il n'y a que le Christ tout seul qui la dépasse en siège et en dignité. Le cou unit les membres à la tête : la sainte Vierge réconcilie les fidèles à Dieu. Voilà pourquoi on l'appelle notre avocate, notre médiatrice. Elle se tient au milieu, parce qu'elle est comme un canal intermédiaire au moyen duquel les eaux vives et les courants de la grâce découlent sur nous de la fontaine vive, qui est Dieu. Elle est l'échelle de Jacob, qui est comme le moyen de nous conduire d'un extrême à l'autre, de nous faire monter de la terre au Ciel.

IV. — L'Arche d'alliance était tellement sainte qu'elle approchait Dieu de très-près. C'est pourquoi, dans la sainte Écriture, cette Arche est très-souvent appelée Dieu. Moïse <sup>1</sup>, s'adressant à l'Arche, disait : « Levez-vous, Seigneur, retournez, Seigneur <sup>2</sup>. » Dans l'*Exode* également, il est dit du candélabre « qu'il brille jusqu'au matin devant le Seigneur <sup>3</sup>, » c'est-à-dire devant l'Arche. Il y est dit encore d'Aaron : « Il entrera devant le Seigneur <sup>4</sup>, » c'est-à-dire devant l'Arche. Et ailleurs <sup>5</sup>, il y est dit du grand prêtre : « Il fera brûler un encens continuel devant le Seigneur, » c'est-à-dire devant l'Arche. Josué <sup>6</sup>, voulant partager la terre, dit au peuple : « Vous viendrez me trouver ici, afin que je tire au sort pour vous devant le Seigneur, votre Dieu, » c'est-à-dire devant l'Arche. « Toutes les tribus d'Israël s'arrêtèrent devant le Seigneur <sup>7</sup>, » c'est-à-dire devant l'Arche. De même David appelle l'Arche Dieu : « Jusqu'à ce que je trouve une place pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob <sup>8</sup>, » c'est-à-dire pour l'Arche à qui il voulait bâtir un temple. Il parle de l'Arche quand il dit : « O Dieu, lorsque vous marchiez devant votre peuple, lorsque vous traversiez le désert <sup>9</sup>. » C'était l'Arche qui précédait, et il est dit clairement que c'était Dieu lui-même qui précédait. Les Philistins eux-mêmes, ayant appris que l'Arche du Seigneur était venue dans le camp <sup>10</sup>, tremblèrent et dirent : « Dieu est venu dans le camp. » L'Arche jouissait donc d'une telle sainteté qu'elle portait le nom même de Dieu et était çà et là appelée du nom de Seigneur

<sup>1</sup> *Nombres*, x, xxxv, xxxvi.

<sup>2</sup> Dans l'hébreu, on lit *Jéhovah* au lieu de *Dominus*. (Note de l'Auteur.)

<sup>3</sup> xxvii, 21. — <sup>4</sup> xxviii, 30. — <sup>5</sup> xxx, 8. — <sup>6</sup> xviii, 6. — <sup>7</sup> *Josué*, xiv, 1. —

<sup>8</sup> Ps. cxxxi, 5. — <sup>9</sup> Ps. lxvii, 8. — <sup>10</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, iv, 7.



La virginale Mère de Dieu ne jouit pas d'une sainteté moindre. Elle s'est approchée si près de Dieu que non-seulement elle paraît refléter, mais même, en quelque sorte, posséder la divinité.

Denis l'Aréopagite, dont nous avons souvent fait mention dans le courant de cet ouvrage, ayant été amené en présence de la Vierge, peu s'en fallut qu'il ne la prît pour le vrai Dieu, ainsi qu'il l'avoue lui-même en toute franchise dans la lettre qu'il écrivit à saint Paul. Saint Grégoire de Nazianze<sup>1</sup> et saint Pierre Damien<sup>2</sup> donnent à Marie le nom de déesse, non pas par essence, mais par participation ; c'est ainsi qu'on doit l'entendre. Guerric, abbé<sup>3</sup>, fait venir le Christ auprès de la sainte Vierge et lui fait adresser à sa Mère ces paroles : « Venez, ma bien-aimée, etc. Vous m'avez fait partager votre nature humaine, je vous ferai partager ma nature divine. »

Les Philistins, adonnés au culte des idoles, donnèrent à l'Arche le nom de Dieu. Les Collyridiens, au rapport de saint Épiphane, qui condamne<sup>4</sup> ces hérétiques, appelèrent la Vierge du nom de Dieu. De même que les Philistins donnèrent à l'Arche d'alliance le nom de Dieu, dans un sens opposé à celui des Hébreux (ils pensaient, en effet, que cette Arche était le vrai Dieu des Hébreux, qu'elle renfermait quelque divinité qui venait d'être transférée présentement en ce lieu ; les Hébreux, au contraire, ne croyaient pas que l'Arche fût le vrai Dieu, ni que le vrai Dieu fût renfermé dans l'Arche, mais ils croyaient que les effets extérieurs de la présence de Dieu se manifestaient en elle d'une manière particulière) ; de même aussi les Catholiques donnent à la sainte Vierge le nom de Déesse dans un sens différent des hérétiques. Car les hérétiques croyaient que la nature divine était en Marie : les catholiques croient qu'elle ne fait que participer à la nature divine ; s'ils la louent comme déesse, ce n'est pas parce qu'elle l'est par nature, mais parce qu'elle l'est par grâce. C'est ainsi que les saintes Écritures appellent les autres Saints des dieux. On lit dans le Psaume LXXXI, verset 6 : « J'ai dit : « Vous êtes des dieux. » Le Seigneur<sup>5</sup> dit à Moïse : « Je vous ai établi le Dieu de Pharaon. » Cependant la

<sup>1</sup> Discours sur l'Enfance de Notre-Seigneur. — <sup>2</sup> Sermon II sur la Nativité de la sainte Vierge. — <sup>3</sup> Sermon sur l'Assomption. — <sup>4</sup> Liv. III, Panarium, hérésie LXXIX — <sup>5</sup> Exode, VII, 1.

sainte Vierge Marie participa à cette divinité d'une manière beaucoup plus excellente que les autres créatures.

V. — Cette Arche d'alliance était d'une sainteté telle qu'elle ne souffrait rien d'impur, ni en elle, ni autour d'elle. Aussi le commun des hommes ne pouvait-il s'en approcher de près. Si quelqu'un s'en approchait coupable d'un crime, il ne s'en allait pas impuni, comme on peut le voir par plusieurs exemples. Moïse, après avoir vaincu les Madianites, sépara en deux portions les femmes captives : les femmes honnêtes pour être épargnées et les femmes impures pour être égorgées, ainsi qu'on le voit dans les *Nombres*<sup>1</sup>. Mais comment Moïse pouvait-il faire cette distinction ? Après diverses conjectures, la raison apportée par Apulée et par Corneille de La Pierre me paraît très-probable ; c'est celle que donnent les Hébreux et qu'approuve Mendoza<sup>2</sup>. La voici : « Toutes les femmes étaient présentées devant l'Arche ; celles qui étaient honnêtes demeuraient saines et sauvées, celles qui étaient impures tombaient frappées par quelque force secrète, comme si leur perversité n'eût pu subsister devant la sainteté de l'Arche. On vit encore la même chose lorsque Josué, certain qu'un vol et un sacrilège avaient été commis dans le peuple (on avait enlevé de l'anathème de Jéricho une règle d'or), et ne connaissant pas l'auteur de ce vol sacrilège, fit tirer au sort et découvrit ainsi les coupables. Les saintes Écritures ne disent pas comment se fit ce tirage au sort. Les auteurs du *Thalmud* affirment que tous les Israélites reçurent l'ordre de passer devant l'Arche ; tous ayant passé librement et impunément, l'auteur du crime seul fut arrêté et retenu devant l'Arche d'une manière telle qu'il était même incapable d'aller plus loin : comme si la turpitude de ce sacrilège ne pouvait être cachée devant la sainteté si éclatante de cette arche. Aussi Dieu prescrivit-il au grand-prêtre, sur le point d'entrer dans le sanctuaire, les conditions suivantes : « Il se revêtra de la tunique de lin ; il couvrira ce qui doit être couvert avec un vêtement de lin ; il se ceindra d'une ceinture de lin ; il mettra sur sa tête une tiare de lin, car ces vêtements sont saints<sup>3</sup>. » Pourquoi n'est-il pas fait mention ici d'habits de soie, de

<sup>1</sup> xxxi, 17. — <sup>2</sup> Sur le 1<sup>er</sup> Livre des Rois, chap. iv, annot. 1, sect. 1. — <sup>3</sup> Lévitique, xvi, 4.

vêtements de laine, au lieu de n'assigner au prêtre sur le point d'entrer dans l'Arche que des ornements de lin? C'est que le lin signifie la pureté et la sainteté.

Premièrement, le lin représente la pureté, parce qu'il est d'une grande blancheur ; il essuie mieux les taches que la laine et il peut se laver.

Secondement, le lin représente la sainteté, parce que la laine et la soie peuvent se teindre et se colorer ; mais le lin, qui aime la simplicité, a en horreur toute teinture et toute couleur : il est le symbole de l'âme simple et candide qui repousse toute fiction. Ordonner au Pontife, sur le point d'entrer dans l'Arche, de se revêtir de vêtements de lin, c'était lui recommander la pureté, la simplicité, la candeur, la sainteté. La sainteté de l'Arche était telle que rien d'impur ne devait paraître devant elle. C'est pour cela que David était revêtu d'un éphod de lin, lorsqu'il dansait de toutes ses forces devant le Seigneur<sup>1</sup>. Ajoutez encore que l'Arche était si pure et si sainte qu'en sa présence le camp des Hébreux devait être pur et saint ; ils ne devaient souffrir personne d'impur parmi eux, ce que nous pouvons certifier par beaucoup d'autorités, car les lépreux et ceux qui étaient souillés de la tache légale devaient sortir du camp<sup>2</sup>. Les Hébreux, de retour du massacre des Madianites, durent rester sept jours hors du camp, jusqu'à ce qu'ils se furent purifiés du sang qu'ils avaient versé et du massacre qu'ils venaient de faire<sup>3</sup>. Enfin, ceux qui parmi les Gentils voulaient embrasser le judaïsme, demeuraient hors du camp, jusqu'à ce qu'abandonnant leurs rites profanes, ils se fussent lavés et purifiés des souillures contractées dans leurs superstitions précédentes<sup>4</sup>. Toutes ces pratiques avaient lieu à cause de la sainteté et de la pureté de l'Arche qu'on honorait au milieu du camp, ainsi que l'a remarqué André Massius<sup>5</sup>. Avant qu'il y eût l'Arche, les Gentils sortis de l'Égypte avec les Hébreux demeuraient avec eux dans le camp<sup>6</sup> ; mais dès que l'Arche fut faite, les Hébreux se mirent à faire sortir de leur camp les Gentils et tous ceux qui étaient regardés comme impurs.

Cette pureté et cette sainteté si remarquables de l'Arche figuraient

<sup>1</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois, vi, 14. — <sup>2</sup> Nombres, v, 2. — <sup>3</sup> *Ibid.*, xxxi, 19, 24. — <sup>4</sup> Josué, vi, 23. — <sup>5</sup> Sur le Chap. vi de Josué. — <sup>6</sup> Exode, xii, 38.

parfaitement la pureté de la sainte Vierge Marie ; car, dans son corps comme dans son âme, tout fut en elle très-pur, très-saint et très-innocent : « Son sein, dit Rupert, fut inaccessible à tout commerce charnel, et son âme fut impénétrable à tout dérèglement spirituel. » Remarquez ces mots « inaccessible et impénétrable ; » non-seulement ils rejettent l'acte du péché, mais même encore la puissance de pécher. Aucun impur ne s'est jamais approché d'elle, que dis-je ! tous les impurs qui allaient à elle étaient purifiés, et les justes se sanctifiaient davantage, ainsi que nous l'avons prouvé dans l'invocation *Mère très-chaste*. Et, de nos jours encore, nous voyons que les impurs, c'est-à-dire les sacrilèges, les concubinaires, les adultères, les homicides, les assassins et autres gens vicieux, ne peuvent approcher de la maison de Lorette, de Clermont, de Gildas et autres lieux où on voit et où on honore pieusement des images miraculeuses de la Mère de Dieu. Si quelqu'un, coupable d'un grand crime, ose approcher des images miraculeuses de la Vierge, il ne se retire pas sans être puni. J'ai connu un prêtre qui s'était déshonoré par le vice honteux de la chair ; il célébra, bien que sacrilègement, aux divers autels de notre église de Gildas, sans jamais être puni ; mais dès qu'il approcha du grand autel où se trouve la statue de la sainte Mère de Dieu, il ne tarda pas à trembler ; comme frappé par quelque force secrète, il tomba par terre et se vit forcé d'abandonner la messe commencée et de se retirer de l'autel, comme si la Vierge avait en horreur son impureté. Aussi peut-on dire de la sainte Vierge ce que David disait de Dieu <sup>1</sup> : « L'homme qui est mauvais ne demeurera pas près de vous, et les injustices ne subsisteront pas devant vous. » En effet, Marie ne protège pas et ne donne point de place dans son cœur au méchant qui ne fait pas pénitence. C'est pour cette raison que saint Jean Damascène <sup>2</sup> l'appelle « l'Arche de Dieu, que la main des profanes n'a jamais touchée. »

V. — L'Arche d'alliance était en grande vénération. Apulée <sup>3</sup> dit que l'Arche était l'objet d'une plus grande vénération que le Tabernacle tout entier. Aussi David <sup>4</sup> chantait-il : « Nous entrerons dans

<sup>1</sup> Ps. v, 6. — <sup>2</sup> Poème sur l'Annonciation de la Vierge. — <sup>3</sup> Sur le Chap. xxiii de l'Érode, quest. xxviii. — <sup>4</sup> Ps. cxxxii, 7.

son Tabernacle, nous l'adorerons dans le lieu où il a posé ses pieds. » Ce que saint Jérôme interprète ainsi : « Nous adorerons l'escabeau de ses pieds, » c'est-à-dire l'Arche dont il est écrit <sup>1</sup> : « J'avais eu la pensée de bâtir un temple pour y faire reposer l'Arche d'alliance du Seigneur, qui est comme le marchepied de notre Dieu. » On lit encore dans le Psaume xcviij, verset 5 : « Adorez l'escabeau de ses pieds, parce qu'il est saint, » c'est-à-dire : « Adorez l'Arche dont Dieu se servait comme d'un marchepied. » Dans l'intérieur du Tabernacle, le sanctuaire était construit de telle sorte que l'Arche était comme le marchepied du Seigneur, car au-dessus de l'Arche était le Propitiatoire, qui était comme le trône du Seigneur ; deux Chérubins le soutenaient en disant : « Nous entrerons dans son Tabernacle et nous adorerons l'escabeau de ses pieds. » David indique que nous devons avoir un plus grand respect pour l'Arche que pour le Tabernacle tout entier. Si Salomon éleva à Dieu un nouveau temple, il ne fit cependant pas une nouvelle Arche, parce qu'il pouvait exister un temple plus magnifique que l'Arche, tandis qu'il était impossible de trouver une arche plus sainte que l'Arche d'alliance. Pourquoi est-il ordonné à Moïse de mettre une couronne d'or au-dessus de l'Arche ? « Vous y ferez au-dessus, dit Dieu, une couronne qui règnera tout autour <sup>2</sup> : » c'est pour que l'Arche fût regardée par ce signe comme la première et la reine de tous. Aussi l'Arche était-elle de beaucoup supérieure aux prêtres et aux principaux du peuple. Aux prêtres, puisqu'elle était portée sur leurs épaules <sup>3</sup> ; aux principaux du peuple, puisque ceux-ci mettaient leurs épaules sous les pieds des prêtres, comme l'indiquent les paroles que Dieu adressa à Josué <sup>4</sup> : « Choisissez douze hommes, un de chaque tribu, et commandez-leur d'emporter du milieu du lit du Jourdain, où les pieds des prêtres se sont arrêtés, douze pierres très-dures. » Voilà comment furent mises sur les épaules des princes du peuple les pierres qui peu auparavant avaient porté les pieds des prêtres. Je suis certain que Dieu ne confia pas cette fonction aux premiers venus, mais qu'il les choisit avec soin. D'où on peut conclure que l'Arche est supérieure aux uns et aux autres par sa sainteté,

<sup>1</sup> I Paralipomènes, xxviii, 2. — <sup>2</sup> Exode, xxv, 11. — <sup>3</sup> Josué, iii, 6. — <sup>4</sup> iv, 3.

et qu'elle est plus vénérable que tous les prêtres et que tous les princes. Ajoutons encore que les Hébreux avaient un si grand respect pour l'Arche que personne n'osait s'asseoir en sa présence; tous, au contraire, se prosternaient devant elle et la vénéraient la face penchée vers la terre; c'est ce que nous montre le Psaume LXXXVIII, verset 5, où il est dit : « Adorez l'escabeau de ses pieds, » c'est-à-dire prosternez-vous devant l'escabeau de ses pieds, ou pour mieux dire devant l'Arche. Le mot hébreu *histachavu*, que nous traduisons par adorer, signifie proprement se prosterner; c'est ainsi que Bellarmin a annoté ce passage. Telle fut la vénération que l'on eut pour cette Arche.

Mais la Vierge Marie, Mère de Dieu, est l'objet d'une vénération bien plus grande; les rois, les empereurs, les princes et les monarques de l'univers se détournent de leur chemin, que dis-je ! ils descendent de leurs carrosses dorés pour venir la prier : les pontifes avec leur dignité, les prêtres avec toute leur puissance, découvrent leur tête et s'inclinent devant-elle; les Anges, malgré toute leur autorité, abaissent devant elle non-seulement leurs haches et leurs faisceaux, mais même encore leur tête. Les extrémités de ses vêtements, ses sandales, sont des objets bien plus nobles et bien plus précieux que tous les sceptres, que toutes les couronnes et que tous les diadèmes des rois; ils leur sont bien supérieurs. En développant les invocations *Vierge vénérable* et *Vase d'honneur*, nous avons prouvé assez au long combien la Vierge est digne de notre respect. Marchons maintenant, développons notre sujet, embellissons-le, et ornon-le davantage.

VII. — L'éclat de cette Arche d'alliance était relevé par de grands miracles. Aussi était-elle appelée l'Arche de la puissance; on lit dans le Psaume CXXXI, verset 8, ces paroles : « Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos; vous et l'Arche où éclate votre sainteté. » Dans le texte hébreu on lit : « Vous et l'Arche où éclate votre puissance. » L'Arche est appelée l'Arche de la puissance de Dieu, parce que Dieu montra par elle sa puissance; car on lit dans le *Livre de Josué*<sup>1</sup>, que l'Arche entrant dans le Jourdain, portée par les prêtres, les eaux

<sup>1</sup> Chap. III.

se retirèrent aussitôt en arrière. On lit encore dans le même livre <sup>1</sup> que, l'Arche ayant fait sept fois le tour de Jéricho, les murailles de cette ville s'écroulèrent. Au 1<sup>er</sup> Livre des Rois <sup>2</sup>, il est raconté que l'Arche ayant été prise par les Philistins et placée dans le temple de Dagon, leur idole, on trouva le lendemain du jour suivant Dagon tombé par terre sur le visage devant l'Arche du Seigneur, et partout où les Philistins transportaient l'Arche, ils voyaient mourir un grand nombre d'entre eux, au point qu'ils se dirent : « Que l'Arche du Dieu d'Israël ne demeure point parmi nous, parce que sa main nous frappe, nous et notre dieu Dagon, d'une manière insupportable. » L'Arche ayant été transportée chez les Bethsamites, ceux d'entre eux qui eurent la curiosité de la regarder périrent au nombre de cinquante mille <sup>3</sup>. Oza ayant osé toucher à l'Arche de Dieu fut mis à mort sur-le-champ par le Seigneur. Ces prodiges arrivèrent au sujet de l'Arche d'alliance.

Mais la Vierge Marie, Mère de Dieu, en qui le souverain Maître se plut à répandre en abondance les trésors de sa sagesse et de sa puissance, fut encore beaucoup plus admirable que l'Arche. Par elle, toutes les idoles ont été renversées, les hérésies détruites et la tête du démon brisée; elle a anéanti et elle anéantit encore de nos jours tous les remparts des puissances de l'air, ainsi que nous le montrions plus haut à l'invocation *Vierge puissante*. Les eaux du Jourdain sont séparées par cette arche, lorsque les eaux des tribulations sont, par la protection de la Mère de Dieu, repoussées loin des affligés et des opprimés, de telle sorte que, soutenus par le secours divin, ils peuvent les traverser sans encombre. Dagon, c'est-à-dire le démon, tombe à ses pieds, vaincu et inanimé; les Philistins furent loin de cette Arche, parce que le diable craint non-seulement la sainte Vierge, mais encore tous ses dévoués serviteurs. Nous trouvons dans Judith une figure de ce que nous avançons. Celle-ci ayant exterminé Holopherne et son armée, l'Écriture ajoute aussitôt ces paroles : « Tant qu'elle vécut, et plusieurs années après sa mort, il ne se trouva personne qui troublât Israël. De même que les ennemis visibles redoutaient non-seulement cette héroïne, mais encore le peuple, sans force, qu'elle te-

<sup>1</sup> Josué, vi. — <sup>2</sup> v. — <sup>3</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, vi.

nait sous sa protection ; ainsi, les ennemis de l'Enfer craignent non-seulement la sainte Vierge, mais encore tous ceux qu'elle couvre de sa protection. La sainte Vierge raconta un jour ce qui suit à sainte Brigitte, ainsi qu'il est écrit dans le livre I<sup>er</sup> des *Révélations* de la Sainte <sup>1</sup> : « Personne, en cette vie, n'est tellement mort à l'amour de Dieu que le diable ne se retire de lui s'il invoque mon nom avec la résolution sincère de faire pénitence. » Enfin Dieu opère tant de miracles par le moyen de la Vierge, Mère de Dieu, qu'il me faudrait faire un volume entier, si je voulais les énumérer tous, comme l'ont fait avant moi tous ceux qui ont composé des ouvrages sur le Rosaire et sur les miracles de la sainte Vierge. La matière que je traite m'a fourni l'occasion d'en rassembler un grand nombre dans le cours de cet ouvrage, surtout lorsque je parlais des formules de prières, des statues, des églises, des fêtes, des Ordres religieux et des confréries séculières établies en l'honneur de la sainte Vierge.

VIII. — Cette Arche d'alliance fut comme une citadelle, comme une tour puissante qui défendait les Israélites ; c'est pourquoi, dans leur camp et ailleurs, elle était placée au milieu d'eux, afin que tous pussent également aller auprès d'elle implorer miséricorde. Saint Athanase <sup>2</sup> s'exprime ainsi : « L'Arche, dit-il, était leur soutien dans tous leurs combats : la présence de l'Arche fut la cause de leurs triomphes, et son absence la cause de leurs désastres. » Ainsi, lorsque dans le combat malheureux qu'ils livrèrent contre les Amalécites et les Chananéens, ils essuyèrent de nombreux échecs et virent un grand nombre d'entre eux massacrés, ils attribuèrent aussitôt la cause de ce sinistre à l'absence de l'Arche <sup>3</sup>. Mais toutes les fois qu'ils combattirent en présence de l'Arche, surtout dans le désert, ils furent toujours victorieux. L'Arche faisant le tour de Jéricho, les murailles de cette ville s'ébranlèrent et tombèrent <sup>4</sup>. Saül remporta, en la présence de l'Arche, une victoire sur les Philistins <sup>5</sup>. Pendant le siège que Jacob fit de Rabbath, ville des Ammonites, il remporta sur eux la victoire, l'Arche étant présente, ainsi que paraît l'indiquer le II<sup>e</sup> *Livre des Rois* <sup>6</sup>. Aussi Moïse disait-il lorsqu'on élevait l'Arche : « Levez-vous, Sei-

<sup>1</sup> Chap. v. — <sup>2</sup> Livre de l'Interprétation des psaumes, à Murcel. — <sup>3</sup> Nombres, xiv, 44. — <sup>4</sup> Josué, vi, 4. — <sup>5</sup> I<sup>er</sup> Livre des Rois, xiv, 18. — <sup>6</sup> xii, 26.



gneur, que vos ennemis soient dissipés et que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face <sup>1</sup>. » En effet, l'Arche s'élevant, les ennemis de Dieu étaient dispersés et ceux qui le haïssaient fuyaient loin de sa face.

La très-sainte Vierge Marie est pour nous comme une citadelle très-puissante, comme une tour très-fortifiée, ainsi que nous l'avons démontré dans l'invocation *Tour de David*. Tout le monde se réfugie vers elle, tout le monde la demande, tout le monde l'invoque dans ses nécessités : « Ceux qui habitent dans le Ciel, dit saint Bernard <sup>2</sup>, et ceux qui sont en Enfer; ceux qui nous ont précédés et ceux qui nous suivront, les enfants de nos enfants et ceux qui naîtront d'eux : tous se tournent vers elle comme vers le centre, comme vers l'Arche de Dieu, comme vers le principe des choses, comme vers Celle qui est chargée du monde. »

IX. — Les Hébreux avaient coutume d'emmener, surtout dans les combats les plus périlleux, cette Arche d'alliance pour leur porter secours. Il en est de même de la sainte Vierge chez les Chrétiens. Quelque calamité publique menace-t-elle, on invoque Marie par des prières solennelles ; on a coutume de porter dévotement en procession son image vénérée. La guerre a-t-elle une issue heureuse, on reporte sur Marie tout l'honneur de la victoire; on la porte en triomphe, ainsi que nous le montrent les nombreux exemples de rois, d'empereurs, de princes, de généraux, que je citais plus haut lorsque je traitais des processions instituées en l'honneur de la Vierge. Que de fois les Chrétiens sont, par le secours de la Mère de Dieu, sortis vainqueurs des combats ! Je le montrerai plus bas lorsque je développerai l'invocation *Secours des Chrétiens*.

X. — Cette Arche était construite en bois de sétim<sup>3</sup>. Le bois de sétim vient dans les déserts de l'Arabie; il est très-beau, très-fort, élevé, brillant; il ne se pourrit pas, il est léger, odoriférant et d'une grande blancheur, ainsi que l'atteste saint Jérôme<sup>4</sup>. Marie, cette Arche mystique d'alliance, était composée de ce bois. Car le bois de sétim représente les vertus singulières, héroïques et éminentes de la

<sup>1</sup> Nombres, x, 35. — <sup>2</sup> Sermon II sur la Pentecôte. — <sup>3</sup> Exode, xxv, 10. — <sup>4</sup> Sur Isie, chap. xli, et sur Joël, chap. iii.

Mère de Dieu. Les vertus de la Vierge étaient, en effet, puissantes pour soutenir toutes les attaques des ennemis ; par son élévation, elle était proche de Dieu ; par la beauté et l'ornement de son âme, elle charmait et attirait à son amour Dieu lui-même, qui conçut de l'amour pour sa beauté ; ses vertus étaient exemptes du poids des péchés ; elles exhalaient l'odeur des bons exemples, elles étaient tellement fortes contre la puanteur et la pourriture des vices, qu'elles étaient tout à fait inamissibles ; elles étaient, enfin, remarquables et illustres par leur pureté et leur candeur.

Si nous voulons appliquer au corps même de la sainte Vierge Marie, les qualités du bois de sctim, nous trouverons que, dans son espèce et dans son sexe, il fut très-beau, parfait et à l'abri de la pourriture, puisqu'il n'a jamais vu aucune corruption ; car, le troisième jour après sa mort, il alla, dans le Ciel, s'unir de nouveau à l'âme de la Vierge, comme nous l'avons montré plus haut. Voir, dans les Conférences 132<sup>e</sup> et 178<sup>e</sup>, ce que nous avons dit de la beauté du corps de la sainte Vierge.

De plus, le corps de la Vierge fut à l'abri de la corruption, parce qu'il n'a jamais alimenté ces vers impurs des péchés, qui auraient pu ronger sa chasteté ou la souiller en quelque manière. Notre chasteté se conserve dans des coffres, c'est-à-dire dans des corps qui, comme les bois corruptibles, engendrent beaucoup de vers, c'est-à-dire des passions, des pensées qui les rongent si on ne les anéantit promptement. La chasteté de la Vierge se conservait, au contraire, dans un coffre, c'est-à-dire dans un corps exempt de la corruption ; il ne sentit jamais les vers du foyer de la concupiscence, ainsi que nous l'avons enseigné tant de fois plus haut.

XI. — L'Arche d'alliance était dorée au dedans et au dehors<sup>1</sup>. Marie était aussi parée de l'or de la charité, au dedans et au dehors. A l'intérieur, elle brillait de l'amour de Dieu et à l'extérieur de l'amour du prochain ; elle était encore dorée au dedans comme au dehors, parce qu'elle adorait Dieu d'un culte intérieur et extérieur. A l'intérieur, elle menait la vie contemplative, et à l'extérieur la vie

<sup>1</sup> Exode, xv, 11.

active. A l'intérieur, elle s'appliquait à la contemplation des choses divines et célestes ; à l'extérieur, elle était tout occupée à préparer ce qu'il fallait au Christ ; elle édifiait le prochain par l'exemple et la bonne odeur de sa vie. On voyait briller en son corps la modestie ; on admirait la noblesse de ses mœurs et de ses actions. Elle était dorée au dedans et au dehors, parce qu'elle était douée d'une merveilleuse beauté d'âme et de corps. Le soleil dore et revêt, pour ainsi dire, de ses rayons le nuage qui l'enveloppe ; de même, le Soleil de justice a doré de l'éclat de sa grâce et s'est plu à revêtir, à embellir et à embraser de ses feux la Vierge qui l'avait contenu dans son sein. Aussi l'Époux lui adresse-t-il cette parole : « Que vous êtes belle, mon amie, que vous êtes belle ! » Il l'appela deux fois belle, parce qu'il la vit belle, tant dans son âme que dans son corps.

XII. — Au-dessus de l'Arche d'alliance était une couronne d'or qui régnait tout autour<sup>2</sup>. Marie, cette arche mystique, a aussi une couronne d'or. La couronne d'or indique le pouvoir souverain et la dignité royale, puisque, en effet, la couronne est l'insigne des rois. La Mère de Dieu a donc par conséquent une couronne, elle qui est la Reine des Anges et des Saints, et la Souveraine de tout l'univers, ainsi que nous le dirons plus au long dans l'invocation *Reine des Anges*.

XIII. — L'Arche d'alliance avait à ses angles quatre anneaux d'or et deux barres de bois de sétim, revêtues de lames d'or, sur lesquels elle était portée<sup>3</sup>. Les quatre anneaux d'or, les deux barres et l'or qui les recouvrent représentent les sept dons du Saint-Esprit, qui par ses mouvements poussait l'âme de la sainte Vierge à faire le plus promptement possible tous les actes de vertus. Saint Thomas, le Docteur angélique, cherchant<sup>4</sup> une différence entre les vertus et les dons du Saint-Esprit et la trouvant, s'exprime ainsi : « Les vertus sont des habitudes qui font que l'homme se soumet promptement à l'empire et au mouvement de la raison. Les dons sont, au contraire, des habitudes qui font que l'homme se meut promptement par l'inspiration divine, ainsi que le dit Isaïe<sup>5</sup> : « Le Seigneur, mon Dieu, m'a ouvert l'oreille

<sup>1</sup> *Cantiques*, iv, 1. — <sup>2</sup> *Exode*, xxv, 11. — <sup>3</sup> *Ibid.*, xxv. — <sup>4</sup> 1 de la 2, quest. lxxviii, art. 1. — <sup>5</sup> L, 5.

« et je ne l'ai point contredit. » La sainte Vierge Marie était d'autant plus prompte à tous les actes des vertus qu'elle était plus proche de Dieu, étant la Fille, l'Épouse et la Mère de Dieu. Il était donc juste que les dons du Saint-Esprit fussent répandus en très-grande abondance dans son âme, ces dons dont l'Esprit-Saint se servait pour la faire mouvoir très-promptement. »

XIV.—Cette Arche était couverte du Propitiatoire, ou d'un Oracle en or très-pur, par lequel Dieu donnait ses réponses et était rendu favorable au peuple : « Vous ferez, dit le Seigneur, ce Propitiatoire d'un or très-pur<sup>1</sup>. »

Ce Propitiatoire est une très-belle figure de la sainte Vierge :

1° Le Propitiatoire était au-dessus de l'Arche : la sainte Vierge surpasse en grâce et en gloire tous les Saints, comme on le verra à l'invocation *Reine de tous les Saints*.

2° L'Arche était unie au Propitiatoire par des pivots, selon le sentiment de ceux qui croient que le Propitiatoire était le couvercle de l'Arche : la sainte Vierge est unie, par la grâce et par la gloire, à la grâce et à la gloire des Saints, puisqu'elle émane tout entière du Christ comme une fontaine de sa source.

3° Le Propitiatoire était tout en or : la sainte Vierge Marie est aussi toute en or, ainsi que nous l'avons montré à l'invocation *Maison d'or*.

4° Le Propitiatoire était le trône et le siège de Dieu : la sainte Vierge Marie est aussi le trône et le siège de Dieu, comme nous l'avons fait voir à l'invocation *Trône de la Sagesse*.

5° Au sentiment de saint Thomas<sup>2</sup>, il y avait au-dessus du Propitiatoire une table d'or portée sur les ailes des Chérubins, comme si les Chérubins la portaient eux-mêmes : la sainte Vierge Marie est élevée au-dessus de tous les Anges, qui la portent pour ainsi dire sur leurs épaules.

6° Le Propitiatoire était ainsi appelé, parce que de là Dieu se rendait favorable à son peuple, à la prière du grand-prêtre ; c'est ce qu'enseigne saint Thomas dans le passage que nous avons cité plus

<sup>1</sup> *Exode*, xxv, 17. — <sup>2</sup> 1 de la 2, quest. cii, art. 4 à 6.

haut : la sainte Vierge Marie ne cesse de rendre favorable par ses prières un Dieu si justement irrité contre les crimes des hommes. Aussi les saints Pères l'appellent-ils, en divers endroits de leurs écrits, le Propitiatoire de la terre tout entière, ainsi que je l'ai montré assez au long à l'invocation *Maison d'or*.

XV. — L'arche d'Alliance avait de chaque côté de l'Oracle deux Chérubins d'or<sup>1</sup>. Les deux Chérubins dont le nom, suivant l'interprétation de saint Jérôme<sup>2</sup>, veut dire plénitude de la science, représentent l'intelligence et la mémoire de la sainte Vierge, ainsi que je l'ai fait voir un peu plus haut, à l'invocation *Maison d'or*.

XVI. — Dans cette Arche de l'Ancien Testament, il y avait une urne d'or pleine de manne, la verge d'Aaron qui avait fleuri et les deux tables de l'alliance, ainsi que l'atteste l'Apôtre dans sa *Lettre aux Hébreux*<sup>3</sup>. Cette manne céleste, qui, dans l'Eucharistie, est donnée aux fidèles pour être leur nourriture et leur breuvage, le corps du Christ, qui fut enfermé pendant neuf mois dans le sein de la Vierge, était dans Marie comme dans une urne d'or.

Le corps du Christ dans l'Eucharistie est une manne :

1<sup>o</sup> Car de même que la manne était faite par les Anges sans semences, sans labour et sans aucun travail de l'homme, ainsi le corps du Christ fut conçu par la seule rosée de l'Esprit-Saint et naquit de la sainte Vierge, en dehors des lois de la nature.

2<sup>o</sup> La manne tombait du ciel pendant la nuit, d'une manière invisible<sup>4</sup> : le Christ se présente aussi dans ce sacrement, sous les ombres de la nuit, c'est-à-dire sous les voiles de la foi.

3<sup>o</sup> La manne ne descendait que dans le camp des Hébreux qui étaient alors le peuple et l'Église de Dieu : le corps du Christ n'est produit, ne se conserve et ne se prend maintenant que dans l'Église.

4<sup>o</sup> La manne exposée au soleil se fondait, et cependant elle était capable de supporter le feu ; car elle se cuisait et devenait dure et solide : la manne eucharistique supporte facilement le feu de l'amour, mais elle ne peut supporter l'importunité de la curiosité hu-

<sup>1</sup> *Exode*, xxv, 18. — <sup>2</sup> *Sur le Chap. x d'Ézechiel*. — <sup>3</sup> *ix*, 1. — <sup>4</sup> *Nombres*, xi, 9.

maine qui veut exposer au soleil, c'est-à-dire à l'évidence de la raison et à la lumière naturelle, un mystère aussi profond et aussi caché.

5° Qu'on ramassât peu de manne ou qu'on en recueillit beaucoup, on ne trouvait chez soi que la quantité nécessaire : dans l'Eucharistie, le Christ qu'on reçoit est aussi entier dans une petite quantité des espèces comme dans une grande : « Souvenez-vous qu'il n'y a pas plus sous une hostie entière que dans la moindre parcelle. »

6° Dans cette manne était cachée une douceur exquisite : dans l'Eucharistie, le Christ se cache sous l'apparence du pain.

7° La manne avait pour les Hébreux les goûts les plus variés. On lit dans le *Livre de la Sagesse*<sup>1</sup> : « Vous leur avez fait pleuvoir du Ciel un pain qui renfermait en lui tout ce qu'il y a de délicieux. »

8° La manne avait encore le goût de la chair sans être de chair, le goût du poisson sans être du poisson; elle avait tous les accidents sans avoir leur substance : dans l'Eucharistie, on sent aussi le goût du pain et du vin, et cependant il n'y a ni pain ni vin; elle a tous les accidents de l'un et de l'autre, sans avoir leur substance.

9° La manne était très-menuce : le Christ se renferme dans une petite hostie.

10° La manne fut broyée avec un pilon : le Christ fut broyé avec le pilon de la croix et de la mort.

11° Tous prenaient de cette manne une mesure égale, un gomor : tous reçoivent également le Christ, que l'espèce ou l'hostie soit petite ou grande.

12° La manne ne fut donnée aux Hébreux qu'après qu'ils eurent abandonné les oignons de l'Égypte : le Christ ne peut être reçu dignement que par ceux qui ont dit adieu aux voluptés de la chair.

13° La manne ne fut donnée aux Hébreux qu'après le passage de la mer Rouge : l'Eucharistie ne se donne qu'à ceux qui ont été baptisés.

14° Pour les infidèles et les avarés, la manne se changeait en ver :

<sup>1</sup> xvi, 20.

**l'Eucharistie se change en mort pour ceux qui la reçoivent indignement.**

15° La manne ne se recueillait dans le désert que pendant six jours; on ne la recueillait pas le jour du sabbat: dans l'Eucharistie, le Christ est, dans le désert de la vie présente, reçu pendant six jours couvert d'un voile, mais au jour du sabbat, au jour du repos éternel, tous les voiles tomberont. La sainte Vierge Marie a tenu cette manne renfermée dans son sein comme dans une urne. Aussi André de Crète<sup>1</sup> la salue-t-il ainsi: « Salut, urne d'or, qui portez Celui qui nous accorde la manne si délicieuse! » Saint Éphrem<sup>2</sup> l'appelle « une urne magnifique, qui porte la vraie manne. » Saint Jean Damascène<sup>3</sup> l'appelle aussi « l'urne agréable de la manne. »

1° On entend encore par manne la très-douce miséricorde de la Mère de Dieu, qui lui fait défendre et excuser les hommes auprès de son Fils, avec une affection si maternelle; c'est pour cela qu'on aime à l'appeler la Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance.

2° La verge d'Aaron, qui s'était couverte de feuilles, était en Marie; le Christ enfant est la verge se couvrant de feuilles; le Christ adolescent, c'est la verge produisant des fleurs; le Christ fait homme qui nous rachète, c'est la verge portant des fruits. En outre, le Christ est la verge; la doctrine du Christ est comme le fruit de l'amandier: elle est au premier abord amère à l'extérieur, mais elle est pleine à l'intérieur de l'intelligence suave, de la science et de la sagesse. Le Christ est une verge qui a fleuri la première comme l'amandier, car le Christ est ressuscité le premier. « Le Christ ressuscitant d'entre les morts est une verge par sa puissance, une fleur par l'odeur suave qu'il répand, un fruit par son goût délicieux, un feuillage par la protection attentive avec laquelle il protège et défend les siens contre la violence des tentations. » Ainsi s'exprime saint Bernard<sup>4</sup>. Les feuilles et les fruits de cette verge sont encore les quatre qualités d'un corps glorieux, savoir: l'agilité, la clarté, la subtilité et l'impassibilité. C'est l'interprétation de saint Augustin<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Sermon sur la Mort de la Mère de Dieu. — <sup>2</sup> Discours sur les Gloires de la Vierge. — <sup>3</sup> Discours sur la Mort de la sainte Vierge. — <sup>4</sup> Homélie II sur Missus est. — <sup>5</sup> Sermon xcix du Temps.

3° Les tables de la loi étaient en Marie, car les commandements de Dieu étaient tellement gardés dans sa volonté qu'elle n'en omit jamais la plus petite partie. La volonté de la Vierge était l'arche de la volonté de Dieu ; la loi de Dieu était l'arche de la volonté de la Vierge, selon cette parole : « Sa volonté fut dans la loi du Seigneur. » Nous nous souvenons d'avoir parlé ailleurs de ce sujet.

XVII. — Devant l'Arche était suspendu un voile de couleur d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de lin, brodé avec une agréable variété, ainsi qu'on le lit dans le dernier chapitre de l'*Exode*. Comme je le disais, l'Arche était très-proche de Dieu. De même que Dieu ne peut être vu d'une manière naturelle à cause de son excellence infinie, suivant cette parole de saint Paul<sup>1</sup> : « Il habite une lumière inaccessible ; » ainsi l'Arche, cachée dans le sanctuaire, ne pouvait être vue de personne à cause de son éminente sainteté. Et comme les Séraphins, qui chantaient devant le Trisagion : « Saint, saint, saint, » se voilaient la face, se jugeant indignes de contempler cette suprême majesté de Dieu ; ainsi les Israélites louaient et imploraient fréquemment ce monument de sainteté, mais ils n'osaient le regarder, de crainte de mourir. Car c'était là le châtiment imposé à cette témérité<sup>2</sup>.

Quelqu'un osait-il, non-seulement toucher l'Arche découverte, mais seulement la regarder, il était frappé de mort, ainsi que nous le voyons dans les Bethsamites : soixante-dix personnes des principaux de la ville et cinquante mille hommes du petit peuple tombèrent frappés par la main de Dieu, parce qu'ils avaient osé regarder l'Arche mise à découvert, ses voiles ayant été enlevés<sup>3</sup>.

La Vierge, Mère de Dieu, cette Arche encore plus noble, était aussi enveloppée de cette manière. Son voile, ce fut ce mariage dont il est dit dans *saint Matthieu*<sup>4</sup> : « Marie, Mère de Jésus, ayant épousé Joseph. » La beauté virginalc de Marie, la dignité et l'honneur de la Mère de Dieu étaient protégés par ce voile, qui mettait aussi à couvert le mystère si caché de l'Incarnation. Oh ! avec quelle admirable variété était brodé ce voile où se mêlaient la céleste hyacinthe, la

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Épître à Timothée, vi, 16. — <sup>2</sup> Nombres, iv, 15. — <sup>3</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, vi, 19. — <sup>4</sup> 1, 18.



pourpre royale et la blancheur éclatante du lis ! Ce céleste mariage fut parfaitement semblable à l'hyacinthe, qui est consacrée au Maître des cieux ; ce mariage, qui unit par un lien indissoluble la Reine des cieux à Joseph, fut vraiment royal comme la pourpre ; ce mariage, où se conserva toujours la pureté de la virginité, fut vraiment pur comme le lis.

Quiconque a osé ouvrir ce voile et souiller de sa langue envenimée cette Arche mystique n'a pas tardé à recevoir le châtement de sa témérité. Pendant que les Apôtres portaient au tombeau le corps de la Mère de Dieu, un Juif, obéissant à une inspiration diabolique, poussa avec fureur la bière contre terre, il fut sur-le-champ privé de ses deux mains. Ce fait est raconté par saint Jean Damascène<sup>1</sup>, par Siméon Métaphraste<sup>2</sup> et par Nicéphore<sup>3</sup>.

Nestorius, qui niait que la sainte Vierge fût la Mère de Dieu, et qui voulait dépouiller cette Arche mystique de Dieu d'un si grand honneur, fut puni de son impiété ; car il mourut misérablement, la langue dévorée par les vers, et il alla, avec les misères de cette vie, recevoir de la main de Dieu des châtements bien plus grands et de bien plus longue durée, puisqu'ils sont éternels<sup>4</sup>.

Constantin Copronyme, qui, non content de blasphémer contre la Mère de Dieu, osa, dans une témérité impie, défendre, par un édit qu'il fit afficher, d'invoquer la sainte Vierge, mourut misérablement en s'écriant : « J'ai été livré à un feu qui ne s'éteint jamais<sup>5</sup>. »

Luther, qui, rejetant le patronage de la sainte Vierge, ne fit pas difficulté de dire audacieusement qu'il n'estimait pas plus les prières de la sainte Vierge Marie que celles de qui que ce soit d'entre le peuple, parce que nous sommes tous aussi justes et aussi saints que la sainte Vierge elle-même, fut enlevé tout à coup par une mort très-honteuse<sup>6</sup>.

Calvin, qui niait la pénétration des corps, qui disait qu'il était impossible à Dieu que deux corps occupassent le même lieu, et qui, par conséquent, niait que la Vierge enfanta en restant vierge, mourut

<sup>1</sup> Discours II sur la Mort de la sainte Vierge. — <sup>2</sup> Discours sur la Naissance et la Mort de la Mère de Dieu. — <sup>3</sup> Liv. II, Histoire, chap. xxii. — <sup>4</sup> Évagre, liv. I, chap. vii. — <sup>5</sup> Théophane et autres historiens, an 775. — <sup>6</sup> Cochlée, Vie de Luther.

consumé par les vers, en blasphémant et en invoquant les démons<sup>1</sup>. Le temps me manquerait et je devrais faire un volume entier si je voulais parcourir et énumérer tous les ennemis de la Mère de Dieu ainsi que les châtimens dont la main de Dieu les a frappés. J'en ai cité quelques-uns lorsque j'ai traité plus haut des images de la sainte Vierge.

XVIII. — Cette Arche d'alliance ne fut pas placée sur un trône élevé, mais sa place était à terre; on l'appelait le marchepied de Dieu, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Cette humilité de l'Arche figurait l'humilité de la Vierge dont nous avons parlé plus haut çà et là, en divers endroits. Il n'est pas étonnant que cette Arche mystique de Dieu ait été remplie de tant de grâces; car plus quelqu'un est humble, plus il peut posséder la grâce. La grâce ne remplit pas les superbes, mais les humbles.

Portons toujours, par une affectueuse dévotion, cette Arche de Dieu dans notre cœur; qu'elle soit notre défense contre les embûches de nos ennemis, notre secours dans les tribulations et notre consolation à notre mort! Salomon<sup>2</sup> dit au prêtre Abiathar, qui avait partagé l'usurpation d'Adonias et qui, par conséquent, était coupable de trahison contre son roi: « Tu as mérité la mort, mais je ne te mettrai pas à mort aujourd'hui, parce que tu as porté l'Arche du Seigneur. » Il en sera de même pour nous si nous portons cette Arche mystique dans notre cœur, si nous considérons attentivement les exemples qu'elle nous a donnés et si nous les imitons dévotement.

Dès que l'Arche entra dans la maison d'Obédédôm, Dieu le bénit: combien plus bénira-t-il ceux qui introduiront dans leur cœur l'Arche de Dieu, arche beaucoup plus illustre que l'ancienne! O Arche du Dieu vivant, vous qui avez été faite par le souverain Créateur de toutes choses avec un bois qui ne peut se pourrir; vous qui êtes couverte en dedans et en dehors de l'or de la charité; vous qui avez caché Celui qui a donné à son peuple ingrat la loi, la manne excellente et le miel caché dans la pierre, jetez un regard sur nous, venez à notre secours, défendez-nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Bolsec, *Vie de Calvin*. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, II, 26.

# XXXVII

## JANUA CŒLI

### PORTE DU CIEL

---

Le roi Salomon, cet illustre souverain rempli de la sagesse divine, fit, dans ce Temple, célèbre dans tout l'univers, qu'il avait fait bâtir, un Oracle, et à l'entrée de l'Oracle il fit mettre de petites portes en bois d'olivier, ainsi qu'on peut le voir dans le texte sacré <sup>1</sup>. Le Christ, le vrai Salomon, mit aussi au temple de sa gloire une porte en bois d'olivier, c'est-à-dire Marie, sa très-chère Mère. Il est lui-même la porte par laquelle nous entrons dans les secrètes demeures des cieux, ainsi qu'il le dit dans saint Jean <sup>2</sup> : « Je suis la porte. » Marie est la Porte par laquelle nous entrons dans l'intérieur de la maison de Dieu ; c'est ce que nous aimons à dire dans cette invocation. Pour faire voir combien cette appellation est vraie, nous allons montrer

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, vi. — <sup>2</sup> x, 9.

---

359<sup>e</sup> CONFÉRENCE

COMBIEN IL EST JUSTE D'APPELER LA VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU,  
PORTÉ DU CIEL.

SOMMAIRE. — 1. Avant-propos. — 2. Marie est la fenêtre du Ciel. — 3. Marie est l'échelle du Ciel. — 4. Marie est la porte du Ciel. — 5. Personne ne peut être sauvé que par la sainte Vierge. — 6. Le culte de Marie est un signe de prédestination. — 7. Les moribonds visités et consolés par Marie. — 8. Celui qui désire son salut doit recourir à Marie.

I. — Il ne me sera pas difficile de persuader et de montrer que la sainte Vierge est la porte du Ciel; car il est manifeste que Dieu fait homme est venu par elle vers les hommes, et que, par conséquent, les hommes vont à Dieu par elle. Par elle, les hommes viennent à Dieu. Avant l'avènement du Christ, personne ne put entrer dans le Ciel. Ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni les prophètes et autres justes ne purent obtenir cette faveur. Dans *saint Luc*<sup>1</sup>, on voit Abraham dans les Enfers avec Lazare. Dans la *Genèse*<sup>2</sup>, Jacob prononce ces paroles : « Je pleurerai toujours, jusqu'à ce que je descende avec mon fils au fond de la terre. » Le saint roi Ézéchias disait aussi : « Je m'en vais aux portes de l'Enfer<sup>3</sup>. » Les mourants ne font pas même mention du chemin qui conduit au Ciel, car ils ne connaissaient pas le Ciel dont les portes étaient alors fermées, mais ils se promettaient le fond de la terre pour demeure. Dieu lui-même avait porté cette loi<sup>4</sup> : « Les bannis et les fugitifs, dit-il, ne pourront revenir en aucune sorte dans leur ville avant la mort du Pontife. » Le genre humain était exilé de son propre pays, c'est-à-dire de la céleste patrie, et il ne pouvait en aucune manière y revenir avant que le Christ, le Souverain-Pontife, fût mort. Marie nous a donné ce Pontife. Par elle, Dieu est descendu sur la terre pour tirer sa chair de son sein, pour mourir dans sa chair et opérer ainsi notre salut. C'est avec cette chair qu'il a pénétré dans le Ciel, qu'il en a ouvert les portes et qu'il nous a donné la certitude d'y entrer un jour. Le Christ est donc la porte

<sup>1</sup> Chap. xvi. — <sup>2</sup> xxxvii, 35. — <sup>3</sup> Isaïe, xxxviii, 10. — <sup>4</sup> Nombres, xxxv, 32.

par laquelle est ouverte l'entrée dans les secrètes demeures du Ciel ; mais Marie est la porte qui nous ouvre l'entrée de la maison de Dieu. Car, il y a, en latin, entre le mot *ostium* et le mot *janua*, cette différence, ainsi que l'assure Calepin (sur le mot *janua*), que le mot *ostium* signifie l'entrée dans les diverses parties ou dans les chambres de la maison, tandis que par le mot *janua* on entend simplement la première entrée dans l'intérieur de la maison ; ce nom de *janua* vient de Janus, parce que le commencement de toutes choses était consacré à ce Dieu. La première entrée dans le Ciel se fit par Marie, car c'est par elle que le Fils de Dieu a fait d'abord son entrée dans le monde, c'est par elle que, revêtu d'un vêtement de chair, il nous ouvrit les demeures intérieures du Ciel. Aussi saint Augustin <sup>1</sup> fait-il dire à la sainte Vierge ces paroles : « Je suis devenue la porte du Ciel, la porte pour le Fils de Dieu. »

II. — Ici se trouvent les métaphores, telles que celles de fenêtre, d'échelle, de porte du Ciel, avec lesquelles on représente souvent la sainte Vierge. Saint Bonaventure <sup>2</sup> appelle la Mère de Dieu « la fenêtre de cristal du Ciel. » L'Église chante dans ses hymnes : « Vous êtes devenue la porte du Ciel pour en assurer l'entrée aux hommes dont la misère est déplorable. » Saint Fulgence <sup>3</sup> exprime la même pensée lorsqu'il dit : « Marie est devenue la porte du Ciel, parce que c'est par elle que Dieu a répandu sur le monde la vraie lumière. » Bientôt après le même Père appelle la Vierge l'échelle du Ciel : « Marie, dit-il, est devenue l'échelle du Ciel ; par elle Dieu est descendu sur la terre, pour que les hommes méritent de monter par elle au Ciel. » La sainte Vierge est encore décorée de ce même titre par saint Augustin <sup>4</sup> et par saint Pierre Damien <sup>5</sup> : « Aujourd'hui, s'écrie ce dernier, est née la Reine du monde, la Fenêtre du Ciel, la Porte du Paradis, le Tabernacle de Dieu, l'Étoile de la mer, l'Échelle du Ciel, par laquelle le Roi du Ciel s'humiliant descendit sur la terre ; c'est par elle que l'homme qui était étendu à terre fut élevé pour monter au Ciel. » Le même Docteur <sup>6</sup> affirme que la sainte Vierge a été prédite et figurée

<sup>1</sup> Sermon xiv sur la Nativité de Notre-Seigneur. — <sup>2</sup> Sur les Litanies de la sainte Vierge. — <sup>3</sup> Sur les Gloires de Marie. — <sup>4</sup> Sermon xv du Temps. — <sup>5</sup> Homélie pour la Nativité de la sainte Vierge. — <sup>6</sup> Discours 1 sur la Nativité de la sainte Vierge.

d'avance par cette échelle du Ciel que Jacob vit en songe, le long de laquelle les Anges montaient et descendaient.

Jean le Géomètre, dans la première de ses hymnes, salue la Mère de Dieu par ces paroles :

« Salut, Échelle qui pénétrez dans la terre et qui touchez jusqu'au Ciel, vous nous donnez Dieu et vous nous donnez à Dieu. »

III. — La sainte Vierge Marie est une fenêtre par laquelle Dieu nous regarde et répand sur nous sa lumière. Elle est l'échelle du Ciel, parce que, par elle, Dieu descend vers nous sur la terre, pour que, par elle, les hommes méritent de monter jusqu'à lui. Marie est encore l'échelle du Ciel, parce qu'elle est la médiatrice entre le Christ et l'Église ; c'est par elle que nous faisons passer au Christ, comme par une échelle, nos vœux et nos prières, et c'est par elle que les dons de Dieu descendent vers nous. Les Anges montent et descendent le long de cette échelle, parce que ceux que Marie aide de sa sainte intercession, ceux-là vont de la terre au Ciel, et si les esprits célestes viennent du Ciel sur la terre, c'est pour tirer ces âmes de ce monde, les élever et les conduire au séjour bienheureux.

Ce qui fut montré à saint François dans une vision qui fait bien comprendre combien il est facile de monter au ciel par cette échelle virginale. Un jour, saint François vit deux échelles tendant de la terre au ciel : celle sur laquelle s'appuyait Notre-Seigneur était rouge ; l'autre, au sommet de laquelle se trouvait la Vierge, Mère de Dieu, était blanche. Avertis par saint François, les frères s'efforcèrent de monter le long de l'échelle rouge, mais à peine commençaient-ils à monter qu'un grand nombre d'eux tombaient à terre et ne pouvaient avancer ; saint François ne pouvait s'empêcher d'exhaler ses plaintes par des pleurs. Le Christ lui dit : « Ordonne à tes frères de courir vers ma Mère, d'aller et de monter le long de l'échelle blanche. » Saint François de s'écrier alors : « Mes frères, courez et montez par l'échelle blanche. » Ce que faisant, les frères étaient reçus avec bonheur par la sainte Vierge et montaient facilement au Ciel. » Bernardin de Butis <sup>1</sup> rapporte ce fait ; il est tiré des *Chroniques des Frères mineurs*.

<sup>1</sup> Part. IX, serm. II.

IV. — Quoique le mot métaphorique échelle représente assez bien la sainte Mère de Dieu, cependant la Vierge glorieuse se révèle mieux à nous par ces mots porte ou entrée ; aussi les saints Pères lui ont-ils fréquemment donné ce titre. Saint Éphrem <sup>1</sup> lui adresse ce salut : « Salut, Porte du Ciel ! » Saint Méthode s'exprime ainsi : « Vous êtes la porte par laquelle Dieu s'est montré revêtu de la chair humaine. » Rupert <sup>2</sup> nous fait entendre ce langage : « Marie a été, dit-il, la plus grande des portes du Ciel que Dieu ait ouvertes pour faire pleuvoir sur nous cette manne. » L'Église met sur les lèvres de ses enfants ces paroles : « Auguste Mère du Rédempteur, vous êtes la porte toujours ouverte du Ciel, » etc. Dans une de ses hymnes, elle s'exprime ainsi : « Vous êtes l'heureuse porte du Ciel ; » et ailleurs elle chante : « Vous êtes la porte du Roi de gloire. » Le chœur fidèle de l'Église a préféré cette métaphore parce qu'elle dépeint et célèbre la miséricorde et la bonté de la sainte Vierge.

En effet, la sainte Vierge Marie est vraiment la porte, du Ciel non pas seulement par cette raison que c'est par elle que Dieu est venu vers les hommes, mais encore parce qu'en tout temps et en tout lieu elle est ouverte à tous ceux qui implorent la miséricorde de Dieu. Autrefois la justice s'administrail aux portes des villes, comme le constatent le *Deutéronome* <sup>3</sup>, Ruth <sup>4</sup>, Amos <sup>5</sup>, Job <sup>6</sup>, les *Proverbes* <sup>7</sup>, les psaumes *xxviii* <sup>8</sup> et *cxxvi* <sup>9</sup>, ainsi que divers autres passages de divers auteurs, et cela se pratiquait ainsi tant pour avertir que ceux qui entraient dans la ville comme ceux qui en sortaient ne devaient rien faire de mal ; tant pour faire savoir à tous les citoyens que leur ville était comme l'asile de la justice, que pour ceux qui devaient plaider leur cause pussent se rendre plus volontiers en ce lieu comme dans un endroit public et ouvert à tout le monde. C'est pour cela qu'Absalon se tenait aux portes de Jérusalem, soulevant contre son père et entraînant dans son parti tous ceux qui venaient y soutenir leurs procès. De même aussi, Dieu avait autrefois le trône de sa justice à la porte de la céleste Jérusalem. Et, pour preuve de ce fait, après le péché de nos premiers parents, il plaça à la porte du Paradis de délices un Chérubin faisant

<sup>1</sup> Discours sur la Mère de Dieu. — <sup>2</sup> Liv. III des Divins Offices. — <sup>3</sup> xvi, 18. — <sup>4</sup> iv, 1. — <sup>5</sup> v, 12. — <sup>6</sup> v, 4 et 20. — <sup>7</sup> xxii, 23. — <sup>8</sup> 13. — <sup>9</sup> Dernier verset.

étinceler une épée de feu <sup>1</sup>, et cela pour faire comprendre à tout le monde que l'entrée du Paradis terrestre ne serait ouverte à personne avant qu'on eût abondamment satisfait à la justice divine. Et si la garde du Paradis était confiée aux Chérubins plutôt qu'aux Trônes, aux Vertus ou aux Principautés, c'est parce que les Chérubins sont les plus vigilants et les plus clairvoyants des esprits célestes. Le nom de Chérubins vient du mot science, et c'est pour cela qu'ils sont les plus propres à défendre toute science et, par conséquent, à défendre la justice de Dieu. Mais dès que notre bon et miséricordieux Rédempteur nous eut ouvert le Ciel par ses plaies sacrées, il plaça le tribunal de sa justice à la porte de la miséricorde, c'est-à-dire en Marie, porte qui, en tout temps et en tout lieu serait ouverte à tous les hommes, tant justes que pécheurs, qui viendraient implorer la miséricorde du Christ. Aussi saint Ephrem <sup>2</sup> loue-t-il la sainte Vierge en lui adressant ces paroles : « Salut, vous qui ouvrez les portes du céleste Paradis ! »

Si, dans l'*Apocalypse* <sup>3</sup>, les Apôtres sont appelés les douze portes de Jérusalem, c'est que, par leurs mérites et leurs exemples, ils introduisirent les autres dans le Ciel; c'est avec bien plus de raison que nous devons appeler Marie la porte du Ciel : outre les exemples remarquables qu'ont laissés à toutes les nations ses vertus et ses mérites, elle nous a donné le Médiateur par le moyen duquel toutes les nations ont été introduites dans le Ciel.

De plus, la sainte Vierge est la porte du Ciel, parce que, par elle comme par une porte, les Saints ont accès auprès de Dieu pour lui offrir nos prières.

Les maîtres des requêtes les recevaient autrefois des suppliants dans le vestibule du palais; ils les transmettaient ensuite au roi ou à ses conseillers. Tous les Saints sont nos référendaires, c'est ce qui fait dire au Psalmiste <sup>4</sup> : « C'est pour cette raison que tous les Saints nous adressent leurs prières dans le temps propre et favorable. » La très-clémente Reine des cieux est comme le vestibule ou la porte de la cour céleste; c'est par elle que les Saints ont accès auprès de Dieu; c'est par la Vierge qu'ils lui offrent humblement nos prières. Les fils de Zé-

<sup>1</sup> *Genèse*, III, 24.—<sup>2</sup> *Sermon des Gloires de Marie*.—<sup>3</sup> Chap. XXI.—<sup>4</sup> *Ps.* XXXI, 6.



bédée, n'osant pas demander les premières places, envoyèrent leur mère les demander pour eux : « Ordonnez, dit celle-ci à Notre-Seigneur, que mes deux fils, que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche <sup>1</sup>. » Il en est de même des Saints dans le Ciel; ce qu'ils n'osent pas ou ne peuvent pas demander par eux-mêmes, ils le font demander par la sainte Vierge, Mère de Dieu. Car, que peut refuser le Christ à sa propre Mère? Si la demande que la mère des fils de Zébédée lui adressait pour ses enfants a été accueillie par le divin Maître avec une bonté telle qu'il lui fit connaître non pas le prompt acquiescement à son désir, mais l'empêchement que ses fils mettaient à l'accomplissement de leur souhait : « Ce n'est pas à moi, dit-il, à vous les donner, » ou, pour mieux dire : « Je ne peux les donner à ceux qui ambitionnent les honneurs, » imaginez avec quelle bienveillance il exaucera les désirs de sa mère, s'il n'y a pas quelque empêchement de notre part. En développant l'invocation *Vierge puissante*, nous avons prouvé plus haut que l'intercession de la sainte Vierge était plus digne et plus puissante que celle de tous les autres Saints, et que c'est par elle qu'ils offrent à Dieu toutes nos applications. Il est bon d'en donner encore ici une preuve.

Georges le Vénitien, dans son *Harmonie* <sup>2</sup>, appelle la sainte Vierge la primicière de notre rédemption. Par le nom de primicier on entendait autrefois un notaire d'un roi ou d'un prince, dont la charge était d'inscrire sur les rôles les soldats et de sceller les tablettes de cire des fonctionnaires, car les anciens écrivaient sur des tablettes de cire. Georges le Vénitien appelle la sainte Vierge la primicière de notre rédemption, parce qu'après avoir été inscrite la première sur le livre de vie, elle transcrit elle-même de nouveau tous ceux dont les noms ont été inscrits dans ce livre. Aussi saint Bonaventure <sup>3</sup> adresse-t-il à la Vierge cette prière : « Conduisez-moi au port du salut et que, par vous, mon nom soit inscrit parmi les justes. »

V. — En outre, Marie est appelée la porte du Ciel. En effet, tous ceux qui entrent dans le Ciel y entrent à la suite du Christ par Marie. La terre, que le péché d'Adam avait séparée du ciel, la sainte Vierge l'a

<sup>1</sup> St. Matth., xx, 21. — <sup>2</sup> *Cantiques*, II, l. III. — <sup>3</sup> *Psautier de Marie*.

réconciliée par le Christ. Et de même que la sainte Vierge a fait, par sa pureté et son humilité, descendre du Ciel le Christ sur la terre, de même aussi elle a, par ses exemples et ses vertus, ouvert la première aux hommes la voie qui conduit au Ciel. C'est pour cela que le Christ l'a mise à la tête de tous les hommes, et a voulu que personne ne pût être sauvé ni monter au Ciel que par son consentement, que sous sa protection et sous sa direction. C'est ce qu'enseignent clairement plusieurs saints Pères. Voici les propres paroles de saint Germain, patriarche de Constantinople <sup>1</sup> : « Personne n'est sauvé que par vous, ô Vierge très-sainte; ce don n'est accordé à personne que par vous, ô Vierge très-chaste; de qui la grâce a-t-elle pitié, si ce n'est de vous, qui êtes toute belle ? » Saint Antonin <sup>2</sup> rapporte une pensée de saint Anselme digne de remarque : « De même qu'il est impossible, dit-il, que ceux dont la Vierge Marie a détourné les yeux soient sauvés; ainsi, il est nécessaire que ceux vers lesquels elle tourne ses regards, en intercédant pour eux, soient justifiés et glorifiés. » Saint Bernard <sup>3</sup> partage aussi ce même sentiment : « De même, dit-il, qu'il est nécessaire que celui que vous méprisez et dont vous vous détournez périsse, de même aussi il est nécessaire que celui vers lequel vous vous tournez soit sauvé. »

Le roi Salomon <sup>4</sup> dit autrefois au prêtre Abiathar, qui avait mérité la mort : « Va à Anathoth, dans ton champ, car tu as mérité la mort, mais je ne te mettrai pas à mort aujourd'hui, parce que tu as porté l'Arche du Seigneur, ton Dieu. » Si, à cause de l'Arche, on accorde la vie à celui qui a mérité la mort, avec combien plus de raison le pardon sera-t-il accordé aux pécheurs indignes, à cause de la très-sainte Vierge !

VI. — Sainte Catherine de Sienna <sup>5</sup> atteste qu'elle reçut de la bouche de Dieu le Père lui-même, ces paroles : « Par respect pour le Verbe qui s'est incarné en Marie, ma miséricorde a accordé à la glorieuse Mère de mon Fils unique que quiconque, soit juste ou pécheur, recourra à elle avec un pieux respect, ne sera désolé en aucune ma-

<sup>1</sup> Sermon sur la Ceinture de la sainte Vierge. — <sup>2</sup> IV<sup>e</sup> Part., tit. XV, chap. xiv, § 7. — <sup>3</sup> Homélie sur *Missus est*. — <sup>4</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, II, 26. — <sup>5</sup> Traité IV, Dialogue, chap. cxxxix.

nière, il échappera aux morsures du serpent infernal. » Aussi les saints Pères mettent-ils au nombre des signes de la prédestination éternelle la piété et la dévotion envers la sainte Vierge. C'est là un signe certain de notre prédestination, c'est là un étendard levé bien haut, qui nous fait bien augurer de notre avenir et de nos intérêts éternels. Le bienheureux Alain, grand serviteur de la très-sainte Vierge, confirme d'une manière très-remarquable ce que nous venons de dire ; il écrit <sup>1</sup> que la sainte Mère de Dieu lui a fait elle-même la déclaration suivante : « Je vais te découvrir, lui dit-elle, un secret de la divine Providence : apprends et retiens en toute sûreté ceci, tu le feras connaître sans délai à tes autres frères : avoir en horreur, prendre en dégoût et négliger la Salutation angélique par laquelle le monde entier a été sauvé, c'est un signe probable et prochain de damnation éternelle ; avoir, au contraire, de la dévotion pour cette prière, c'est une preuve très-grande qu'on est dans la voie et qu'on est prédestiné à la gloire. »

Il en est qui croient que le sacrilège Oza et les fils si pervers d'Héli ont été arrachés à la damnation éternelle, et qu'ils sont en possession du salut éternel : l'un parce que, d'après le récit qu'en fait l'Écriture, il est mort auprès de l'Arche <sup>2</sup>, et les autres, parce qu'ils ont succombé en défendant l'Arche. Si cette Arche a été la cause de tant de grâce et de faveur pour ceux qui l'ont honorée, figurez-vous combien de grâces la Vierge, Mère de Dieu, ne pourra-t-elle pas procurer à ses serviteurs dévoués ? Il est nécessaire qu'il périsse, celui qui meurt loin de cette Arche ; mais celui qui a cette Arche devant les yeux ne doit pas redouter la damnation. Nous lisons que saint Ignace, martyr, prononça quelque part ces paroles : « Celui qui aura toujours été plein de zèle et de dévotion envers la Vierge, Mère de Dieu, ne fera jamais une mauvaise fin. Car il est impossible, ô Vierge, qu'un pécheur puisse se sauver autrement que par votre secours et votre protection. » Saint Bonaventure <sup>3</sup> confirme ces paroles, en disant : « Celui qui vous aime, ô Vierge, sera sauvé, et celui dont vous détournez votre visage périra ; » et ailleurs, il dit encore : « Celui qui

<sup>1</sup> Chap. xi, *Livre sur le Psautier de la Vierge*. — <sup>2</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, iv. —

<sup>3</sup> *Psautier de la Vierge*.

l'aura dignement honorée sera justifié, et celui qui l'aura dédaignée mourra dans ses péchés. »

VII. — Pour rendre encore plus certain ce que nous venons de dire, nous y mettrons comme le sceau de l'Esprit-Saint en citant ce passage de l'Écriture, où il dit, dans la personne de la Vierge : « Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut dans les trésors de la bonté du Seigneur. » De même que la dévotion et les honneurs que nous rendons à la Mère de Dieu sont un signe de prédestination, de même aussi l'irrévérence et la désobéissance envers Marie sont un signe de réprobation et une cause de notre damnation. Aussi la sainte Vierge se plaît-elle à visiter, à consoler, au moment de l'agonie, et à introduire dans le Ciel ceux qui l'ont honorée avec le plus de zèle durant cette vie. C'est ce que nous lisons de saint Arnulphe, de notre Père saint Dominique, de saint Hyacinthe Odrowaz, de saint Antoine de Padoue, de sainte Marie d'Oignies, de sainte Liduwine, vierge, et de plusieurs autres Saints ; au sortir de cette vie, elle se montra à eux, les assistant et les emmenant avec elle au céleste royaume. Ceux, au contraire, qui n'ont pas honoré la sainte Vierge et qui l'ont blasphémée, sont morts misérablement ; ils ont passé de la vie à la damnation éternelle, comme on peut le voir par Nestorius, Constantin Copronyme, Julien l'Apostat, Luther, Calvin et autres hérésiarques. Car celui qui honore la Mère de Dieu honore son Fils ; celui qui l'offense offense le Christ. Si le Christ est dans l'Église comme un père dans sa famille, la sainte Vierge est aussi, par la grâce et la volonté de son Fils, comme une mère de famille ; c'est pourquoi elle admet, dans la grande famille, les Chrétiens qui lui sont dévoués, et rejette ceux qui sont ses ennemis.

VIII.—Vous qui voulez que le Ciel vous soit ouvert, vous qui aimez la vie immortelle, vous qui cherchez les délices, mais les vraies délices, vous qui désirez entrer dans le Ciel, si vous voulez qu'il s'ouvre pour vous, honorez Marie, vénérez Marie, suivez les traces de Marie, elle est la porte du Ciel, la porte du Paradis, par laquelle les hommes arrivent à Dieu.

Tenons-nous toujours dévotement devant cette porte, mes très-chers frères ; frappons assidûment à cette porte par nos prières ; cou-

rons vers cette source de la grâce divine : « Cherchons la grâce, dit saint Bernard, et cherchons-la par Marie, parce que celui qui cherche trouve ; il ne peut pas être trompé dans son attente. » Car Marie est la Mère du salut ; elle est la Souveraine des Anges, elle est la Reine du monde, elle est unie à la très-sainte Trinité par les liens les plus étroits, puisqu'elle est la Fille du Père, la Mère du Fils, l'Épouse de l'Esprit-Saint. Elle est la Vierge des vierges, la Sainte des saints, la lumière des aveugles, la gloire des justes, le pardon des pécheurs, la Mère de la grâce, la médiatrice du salut, la restauratrice des siècles ; elle est vénérée des Anges, elle a été désirée par les nations et connue d'avance par les prophètes et les patriarches ; elle a été choisie entre toutes les femmes et préférée à toutes les créatures. A cause d'elle, le monde tout entier a été créé ; elle a été remplie de la grâce de Dieu, et par elle le monde a été racheté. Le Verbe s'est fait chair, Dieu s'est humilié et l'homme s'est élevé. O porte du Ciel, porte du Paradis, ouvrez-vous pour nous ; que par vous nous méritions d'être en possession de la gloire céleste, du bonheur éternel qui est tout notre bien. Que cette grâce nous soit accordée par votre très-cher Fils, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# XXXVIII

## STELLA MATUTINA

### ÉTOILE DU MATIN

---

Le dragon, cet antique serpent, tombant des sublimes demeures des cieux, a renversé avec sa queue le tiers des étoiles qui avaient été destinées pour briller pendant toute l'éternité devant le trône du Dieu tout-puissant; il les a entraînées avec lui sur la terre et les a livrées à la damnation éternelle, ainsi que l'atteste saint Jean, le disciple de Jésus-Christ <sup>1</sup>. Aussi, pour remplir ces places devenues vides, Dieu créa-t-il à divers intervalles de nouveaux esprits célestes, semblables à des astres radieux, et les transfère-t-il dans les hauteurs des cieux, à la place qu'occupaient les Anges rebelles, selon cette parole que faisait entendre le roi-prophète <sup>2</sup> : « Il exercera son jugement dans les nations, il remplira les ruines. » C'est pour cela que, dans les saintes Lettres, les Saints sont considérés comme des astres du ciel et appelés du nom d'étoiles. C'est ainsi qu'il est dit <sup>3</sup> de Simon, fils d'Onias, Pontife et Docteur illustre : « Il a éclaté pendant sa vie comme l'étoile du matin au milieu des nuages et comme la lune lorsqu'elle est venue en son plein. » Le prophète Daniel <sup>4</sup> s'exprime ainsi au sujet de tous les Docteurs de l'Église : « Ceux qui auront été instruits dans la loi de Dieu brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui auront enseigné

<sup>1</sup> *Apocalypse*, XII. — <sup>2</sup> *Ps.* CIX, 6. — <sup>3</sup> *Ecclésiastique*, IV, 6. — <sup>4</sup> XII, 3.

à plusieurs la voie de la justice luiront comme des étoiles durant toute l'éternité. » L'Apôtre <sup>1</sup> compare aussi la gloire des Saints à l'éclat des étoiles : « Entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre. » La très-glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, est la plus brillante de toutes les étoiles; c'est ce qui fait que nous allons la célébrer sous le nom d'Étoile du matin. » Nous allons voir d'abord

### 360<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### POURQUOI LA SAINTE VIERGE MARIE EST APPELÉE ÉTOILE.

SOMMAIRE. — 1. Soleil. — 2. Immobilité. — 3. Petitesse. — 4. Stabilité. — 5. Incorruptibilité. — 6. Signe du temps. — 7. Conservation. — 8. Allégresse. — 9. Influence. — 10. Rotondité. — 11. Éclat. — 12. Hauteur. — 13. Rapidité. — 14. Pénétration. — 15. Direction. — 16. Vitesse. — 17. Excellence.

Tous les Docteurs de l'Église dans leurs divers écrits, et même l'Église catholique, se plaisent souvent à décorer la sainte Vierge Marie du titre « d'Étoile, » et c'est en vérité avec raison que la sainte Vierge est appelée étoile.

I. — L'étoile tire toute sa lumière du soleil. Marie témoigne qu'elle tire aussi toute sa lumière du Christ, qui est le Soleil de justice. « Celui qui est puissant, dit-elle, a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. » C'est pour cela que l'Église applique à la sainte Vierge beaucoup de passages qui, dans la sainte Écriture, concernent le Christ au premier abord, telles sont ces paroles des *Proverbes* <sup>2</sup> : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. » Tels sont encore les *Cantiques des cantiques*; au premier abord ils sont un épithalame du Christ et de son Église; en second lieu, ils sont attribués à l'épithalame de Dieu et de la sainte Vierge.

II. — L'étoile reste toujours au firmament et ne descend jamais sur la terre : la sainte Vierge a toujours mené une vie céleste, toutes

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, xv, 14. — <sup>2</sup> VIII, 22.

ses affections étaient dans le Ciel, son intelligence et sa pensée ne s'occupaient que du Ciel; elle n'appliqua jamais son esprit à des choses terrestres et charnelles. Aussi l'Époux louait-il sa tête en disant : « Votre tête est comme le mont Carmel, et les cheveux de votre tête sont éclatants comme la pourpre du roi, qui a été liée et teinte dans les canaux<sup>1</sup>. » C'est pour montrer que de même que le sommet du Carmel n'est jamais envahi par les nuages et jouit toujours d'un air pur, ainsi l'âme de Marie n'était jamais troublée par des affections terrestres et nuageuses : elle était toujours rayonnante d'une sérénité céleste. Elle ne fut point agitée par la lutte contre des mouvements opposés à la raison, mais l'ardeur immense de sa charité et l'obéissance diligente et empressée de sa volonté faisaient tout son embellissement. Et de même que la pourpre du roi tire, des petits filets qui la sillonnent, la teinture du sang et de la nacre; de même, les pensées de Marie, abîmées dans l'océan de sa charité envers Dieu et le prochain, en portaient toujours l'empreinte pourprée.

III. — Une étoile, malgré la supériorité de sa dimension sur celle de toute la terre, apparaît toutefois petite, à cause de son éloignement et de sa hauteur; plus elle est élevée, plus elle semble petite. La bienheureuse Vierge Marie, malgré la supériorité de sa grandeur sur celle non-seulement de tous les rois et des princes de la terre, mais de tous les Saints et de tous les Anges, paraissait être de basse condition, par suite de son humilité; plus elle était élevée, plus elle s'abaissait. C'est ce qu'elle fit voir lorsque l'Archange, la proclamant pleine de grâces, lui annonçant la descente de l'Esprit-Saint en elle, l'appelant Mère de Dieu, Souveraine de l'univers, elle ne fut pas enorgueillie par de si grandes prérogatives, mais répondit : « Voici la servante du Seigneur. » Dans son admiration pour de tels sentiments, saint Ambroise<sup>2</sup> s'écrie : « Voyez son humilité, voyez sa modestie; elle se dit la servante du Seigneur, elle qui est choisie pour sa Mère; une annonce si imprévue ne l'exalta point. »

IV. — *Stella* tire son étymologie du mot latin *stare*, demeurer, parce qu'elle demeure immobile à l'endroit du ciel où elle a été fixée

<sup>1</sup> *Cantique des cantiques*, vii, 5. — <sup>2</sup> Liv. II sur Saint Luc.



par la loi du Créateur. Marie était également d'une si grande constance et d'une si grande fermeté qu'elle suivait la volonté de Dieu sans s'en écarter d'une ligne. Sujet que nous avons effleuré et prouvé plus haut dans beaucoup de passages.

V. — La substance des étoiles est incorruptible, inaccessible, par conséquent, à la dissolution de la vétusté, de la corruption et de la vermoulure. Marie a été aussi exempte de toute pourriture et de toute corruption. Vierge avant l'enfantement, vierge pendant et après l'enfantement, elle n'a jamais ressenti la moindre atteinte de la contagion terrestre et de la délectation charnelle.

VI. — Les étoiles ont été placées pour les signes, pour les saisons et pour les jours; d'abord, pour être les signes ou les présages de la pluie, du temps serein, du froid et des vents, ou bien de la semence, de la plantation, de la moisson et de la vendange, etc.; ensuite, pour indiquer les saisons, c'est-à-dire le printemps, l'été, l'automne et l'hiver; pour marquer les temps secs, chauds, humides, orageux, salubres ou malsains; enfin, pour annoncer les jours et les années, comme les jours naturels et conventionnels, les jours de fête et d'audience, les jours de foires et de marchés, les jours lunaires et solaires, les grands et les petits jours. De même, la bienheureuse Vierge a été établie comme le signe de la grâce présente et de la gloire future, pour indiquer les temps du pardon, les jours du salut, les années où le Seigneur se laisse fléchir.

VII. — Une étoile épanche sa lumière avec un très-grand éclat, sans lésion dans sa substance; la bienheureuse Vierge aussi, sans porter atteinte à sa virginité, projeta de ses chastes entrailles le Christ, la lumière du monde, avec une très-grande clarté. On peut ici rappeler les paroles de saint Pierre Damien <sup>1</sup> : « De même que le rayon dardé de l'étoile ne lui ôte pas son intégrité; de même, le Fils de Dieu, en naissant de la Vierge, a laissé sa virginité inviolable. » Une étoile projette réellement son rayon sans diminution d'elle-même. Il en est de même de la bienheureuse Vierge : elle a enfanté le Christ non-seulement sans perte, mais plutôt avec augmentation de sa virginité.

<sup>1</sup> Sermon 1 sur l'Épiphanie.

VIII. — Une étoile sème sa lumière avec une grande joie, elle prend plaisir à la répandre sur tous. Ainsi parle Bzowski<sup>1</sup>, au sujet des étoiles : « Les étoiles ont répandu leur lumière, chacune en sa place, et elles ont été dans la joie, et elles ont pris plaisir à luire pour obéir à Celui qui les a créées. » Il en est ainsi de la bienheureuse Vierge. Marie a répandu dans le monde la lumière éternelle, Jésus-Christ, notre Seigneur, avec une grande joie, selon ces paroles d'Isaïe<sup>2</sup> : « Elle fleurira comme le lis, elle poussera et germera de toutes parts, elle sera dans une effusion de joie et de louanges. »

IX. — Les étoiles influent sur les créatures d'ici-bas ; elles les éclairent et servent à leur génération à un tel point qu'avec la cessation du mouvement des astres toute germination cesserait. Les étoiles du ciel prêtent un concours si nécessaire à toutes les opérations d'ici-bas que, sans la lumière du soleil, de la lune et des étoiles, l'univers ne serait presque plus rien. La bienheureuse Vierge Marie influe également sur ce monde obscurci par les ténèbres du péché ; elle l'éclaire, le protège et le conserve sous son patronage, de telle sorte que, si elle n'existait pas, le monde aurait péri depuis longtemps. « Otez ce corps solaire, dit saint Bernard, où sera le jour ? Otez Marie, cette étoile de la mer, que trouverez-vous, sinon les voiles d'une noire obscurité, l'ombre de la mort et des ténèbres épaisses ? »

X. — Une étoile nous apparaît avec une forme ronde, la plus parfaite et la plus spacieuse de toutes, selon les mathématiciens. La bienheureuse Vierge fut aussi plus spacieuse que tous ; elle fut plus vaste que les cieux, plus étendue que la terre, plus immense que l'univers : elle a, en effet, enfermé dans son sein Celui que l'immensité des cieux ne peut pas contenir.

XI. — Au milieu des merveilles de l'univers, une étoile rayonne, brille, attire l'admiration. Parmi tous les Saints appelés, avons-nous dit plus haut, étoiles du firmament, la bienheureuse Vierge Marie, par la gloire de ses vertus et de ses miracles, rayonne, brille et étincelle. « L'éclat de sa vie a illuminé toutes les Églises. »

XII. — Une étoile, par sa situation, est très-élevée et se trouve à

<sup>1</sup> III, 34. — <sup>2</sup> XXXV, 1.

une grande distance de la terre : la bienheureuse Vierge Marie, par sa dignité, est très-élevée, ayant été exaltée au-dessus de tous les chœurs des Anges. De là ces paroles de l'*Ecclésiastique*<sup>1</sup> : « J'ai habité dans des lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuées. »

XIII. — Une étoile, malgré son immobilité apparente, parcourt des révolutions très-rapides et très-régulières ; de même, la bienheureuse Vierge, malgré sa fermeté immuable dans toutes ses actions, faisait de si grandes courses, c'est-à-dire de si grands progrès dans toutes les vertus que, par ses mérites, elle a surpassé les Saints, les Anges et les hommes, comme nous l'avons amplement prouvé plus haut.

XIV. — Les étoiles, par une certaine vertu cachée, pénètrent les entrailles de la terre et y opèrent des merveilles, comme l'or, l'argent et les autres métaux précieux y produisent des choses très-utiles aux usages de l'homme. Marie aussi, en vertu de son patronage et de ses mérites, opère, par des moyens cachés et à nous inconnus, des prodiges dans le cœur de l'homme ; c'est ce qu'attestent tous les ouvrages écrits sur les miracles de la sainte Vierge.

XV. — Les étoiles dirigent les voyageurs et les navigateurs surtout. Marie nous dirige également sur cette terre d'exil, et conduit heureusement au port ceux qui naviguent sur la vaste mer du monde ; comme nous l'avons démontré dans un traité spécial sur Marie considérée comme étoile de la mer, à la Conférence 91.

XVI. — La lumière des étoiles a une très-grande rapidité ; dans un instant, elle se répand, se propage et inonde de sa clarté tout l'univers. Il en est ainsi de Marie : prompte à avoir pitié de nous, toujours prête à nous défendre, elle court au secours des malheureux, quelquefois sans en être priée. Aussi ces paroles, appliquées dans un sens littéral à la divine justice : « Elle ira au-devant de lui, comme une Mère comblée d'honneurs, » peuvent très-bien être appropriées dans un sens allégorique à la bienheureuse Vierge. En effet, elle prévient ceux qui la désirent, elle va au-devant de ceux qui la recherchent.

<sup>1</sup> xxiv, 7.

C'est là une vérité qu'elle dévoila à Cana dans la Galilée, où, sans en être priée, elle demanda spontanément à son Fils un miracle au sujet du manque de vin : « Ils n'ont pas de vin, » lui dit-elle<sup>1</sup>. Marie est donc une étoile, mais plus illustre, plus brillante et plus éminente que les autres. La splendeur du soleil éclipe les autres étoiles, mais n'efface pas la beauté de Marie; il donne au contraire plus d'éclat à sa gloire. Le bienheureux saint Jean, étant encore en ce monde, vit une femme revêtue du soleil et ayant la lune sous ses pieds<sup>2</sup>. Considérez quels ont dû être la grandeur et l'éclat de Marie, pour être vue à une si grande distance par saint Jean, vivant sur cette terre. Le soleil, trois cent soixante fois plus grand que la terre, d'après les astronomes, nous apparaît si petit qu'il ressemble à un globe de trois ou quatre palmes; et à une si grande distance, saint Jean a pu voir la bienheureuse Vierge Marie dans toute sa grandeur, et, ce qui est plus digne d'admiration, le soleil l'enveloppant de ses rayons ne l'a pas écrasée sous le poids de sa lumière. De là, déduisez la hauteur de son élévation, l'immensité de son éclat et de sa splendeur.

XVII. — De toutes les étoiles, elle est la plus précieuse. D'après la science astronomique, les unes présagent la mort, les autres la vie. Celles-ci sont errantes, celles-là sont stables et fixes. La bienheureuse Vierge Marie ne présage pas la mort, elle n'est pas seulement l'image de la vie, elle la donne. Elle est aussi exempte de tout égarement, comme nous l'avons prouvé tant de fois plus haut.

O la plus brillante des étoiles, vous qui avez reçu du Soleil de justice tant de rayons de lumière; vous qui avez été destinée à éclairer l'univers, et qui avez été établie pour le soulagement de ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, éclairez-nous, dirigez-nous, afin que nous puissions éviter les écueils terribles et dangereux de ce monde, et, sous votre conduite, parvenir en sécurité au port de nos âmes. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> St. Jean, II. — <sup>2</sup> *Apocalypse*, II.

## 361° CONFÉRENCE

POURQUOI LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST-ELLE APPELÉE  
ÉTOILE DE LA MER.

SOMMAIRE. — 1. L'état du monde avant la naissance de Jésus-Christ. — 2. L'étoile du matin. — 3. Lucifer. — 4. Délivrance des dangers. — 5. Brille entre tous les astres. — 6. La rosée. — 7. Le travail.

La bienheureuse Vierge Marie est principalement comparée aux trois étoiles du matin, du soir et de la mer, appelée aussi tramontane. Elle est comparée à l'étoile du matin, autrement dite Lucifer ou aurore : « Quelle est celle qui s'avance brillante comme l'aurore, lorsqu'elle s'élève<sup>1</sup> ? » Parce que, de même que l'aurore ouvre la marche au soleil et chasse les ténèbres de la nuit ; de même, cette aurore mystique nous a amené le Soleil de justice et le jour de la grâce après avoir dissipé les ténèbres de nos crimes. L'Église chante ce répons : « De vous est né le Soleil de justice, le Christ Notre-Seigneur. » Elle est assimilée à l'étoile du soir appelée *Vesperus*. Cette étoile, en effet, est tempérée dans ses qualités, selon les astronomes ; placée entre nous et le soleil, elle en tempère les ardeurs. La bienheureuse Vierge Marie a aussi des qualités ou des vertus tempérées, afin que, placée entre nous et le Christ, soleil de justice, justement irrité contre nous, elle calme sa fureur pour nous soustraire aux châtimens dus à nos péchés. Elle est comparée à l'étoile de la mer : « Je vous salue, étoile de la mer. » En effet, au milieu des dangers de la mer, le navigateur dirige ses regards vers cette étoile, afin qu'elle lui serve de guide et le retire du péril. Nous aussi, sur cette vaste mer du monde, nous portons nos yeux sur cette étoile si bonne, afin de ne pas sombrer dans l'abîme du malheur. De là, ces paroles de saint Bernard<sup>2</sup> : « Ne détournez pas vos regards de la lumière de cet astre, si vous ne voulez pas vous briser sur des écueils. » Nous donnerons maintenant des dissertations plus étendues sur l'*Étoile du matin* ; et

<sup>1</sup> *Cantiques*, vi, 9. — <sup>2</sup> *Homélie sur le Missus est*.

nous enseignerons avec quelle justesse la bienheureuse Vierge est comparée à cette étoile.

*Étoile du matin.* — Cette étoile s'appelle Lucifer, lorsqu'elle précède le soleil, Vesperus, lorsqu'elle le suit; Marie était aussi en même temps Lucifer et Vesperus. En qualité d'étoile du matin, elle précéda, avant l'Incarnation, le Christ, soleil de justice; comme étoile du soir, elle suivit, le jour de son Assomption, son Fils monté au Ciel.

I. — L'étoile du matin, considérée comme Vesperus, est la fin de la nuit précédente; en sa qualité de Lucifer, elle est le commencement du jour suivant. Marie fut également la fin de la nuit et le commencement du jour. De quel jour et de quelle nuit? Avant la naissance de Marie, les ténèbres du péché et la nuit de l'infidélité tenaient l'univers sous une si cruelle oppression qu'il ne pouvait pas regarder le Soleil de justice, le Christ, le Messie promis. Dieu se fit donc devancer par Lucifer ou l'étoile du matin, afin que les yeux du cœur, aveuglés en quelque sorte par l'obscurcissement des iniquités, et, par suite, incapables de voir la grande et véritable lumière, s'habituaient d'abord à la clarté de l'étoile et pussent ensuite peu à peu, après l'éloignement des ténèbres du crime et l'évacuation du venin de l'infidélité, trouver dans la lumière du Christ plutôt une joie qu'un tourment. Voilà pourquoi la gracieuse Vierge Marie paraît tout éclatante de lumière avant le lever du vrai soleil; voilà pourquoi notre Étoile du matin devance le Christ. Dès l'apparition de cette étoile tout étincelante de clarté, on vit la noire obscurité du crime et de l'erreur disparaître aussitôt, les chaînes de l'iniquité se briser, le culte des idoles rentrer dans le néant, le monde se revêtir de beauté et de splendeur. Aussi, un peu avant la Nativité du Christ, l'oracle de Delphes et les autres se taisent, d'après le témoignage de Cicéron<sup>1</sup>, écrivain qui florissait quarante ans avant Jésus-Christ, comme l'atteste Arnobe<sup>2</sup>. Et l'on entendit sortir de l'île de Paxos cette voix : « Le grand Pan est mort. » C'est ce que rapporte Eusèbe<sup>3</sup>. Au milieu de la nuit où la Vierge, Mère de Dieu, mit au monde le Christ, vrai

<sup>1</sup> Liv. II sur les Divinations. — <sup>2</sup> Liv. III contre les Nations. — <sup>3</sup> Liv. V sur les Préparations, chap. ix.

lumière, un nuage éblouissant de clarté illumina le royaume d'Espagne à tel point que l'on croyait être en plein midi. Le jour suivant offrit le spectacle de trois soleils projetant, d'un disque d'égale grandeur, des rayons également lumineux et se confondant ensuite en un seul. Ainsi parle Isidore dans ses *Chroniques*, et saint Thomas<sup>1</sup>.

Ces présages n'avaient pas d'autre signification que la naissance du Christ, Soleil de justice de la bienheureuse Vierge Marie. Marie, l'Étoile du matin, a donc été la fin de cette nuit, comme l'a aussi remarqué le Docteur angélique<sup>2</sup>. La Mère de Dieu est donc appelée Aurore, parce que, entre autres raisons rapportées par les saints Pères, elle a été la limite entre l'ancienne et la nouvelle loi, comme l'aurore est la limite entre le jour et la nuit.

La bienheureuse Vierge Marie a été, en outre, la fin de la nuit parce que, à sa naissance, elle a fait le jour au monde. Le juste fait le jour à ceux qui vivent avec lui. Cela est certain pour elle, au sujet de qui le Christ, dans *saint Luc*<sup>3</sup>, prononça ces paroles : « Il y avait plusieurs veuves pendant les jours d'Élie en Israël. » Pourquoi parle-t-il des jours d'Élie exclusivement ? Élie était-il un soleil pour faire le jour ? Assurément, puisqu'il apportait le jour à ceux qu'il convertissait des ténèbres de leur patrie à la lumière du Seigneur, comme l'a remarqué saint Ambroise en expliquant ce texte dans *saint Luc*. Cette qualification doit s'appliquer à plus juste titre à la bienheureuse Vierge, qui, par sa naissance, a donné la lumière au monde en éclairant ses ténèbres. Richard de Saint-Laurent<sup>4</sup> nous dit : « Dieu a fait sa lumière, lorsqu'il fit briller du sein des ténèbres la bienheureuse Vierge Marie. » Notre saint Docteur, dans son *Commentaire sur les Psaumes*<sup>5</sup>, pressurant tous les sens de ces paroles : « Le jour annonce au jour cette parole : vérité éternelle, et la nuit succédant à la nuit, nous la fait connaître, » appelle la Vierge Marie le jour et Ève la nuit : « Le jour, dit-il, c'est-à-dire Gabriel, annonce cette parole au jour ; c'est-à-dire propose à la bienheureuse Vierge Marie le Verbe, notre Sauveur ; mais la nuit, qui est au démon, donne la science du bien et du mal à la nuit, qui représente Ève<sup>6</sup> :

<sup>1</sup> Part. III, quest. xxxvi, art. 3, ad 3. — <sup>2</sup> IV, dist. xxx, quest. II, art 1, ad 1. — <sup>3</sup> IV, 23. — <sup>4</sup> Liv. VII sur les Louanges de Marie. — <sup>5</sup> Chap. VIII. — <sup>6</sup> Genèse, IV.

« Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » Marie fut donc la fin de la nuit, lorsque, par sa naissance, elle illumina le monde entier. Saint Bernard, dans son 1<sup>er</sup> Sermon sur l'Assomption, nous dit : « Marie par sa présence a éclairé l'univers. » Saint Éphrem<sup>1</sup> l'appelle lampe remplie de lumière. Et saint Pierre Damien<sup>2</sup> nous parle ainsi de la Vierge : « Elle est cette étoile du matin qui, scintillant avec le plus grand éclat dans une nue, au pôle du ciel, colore avec ses rayons étincelants l'univers placé sous ses pieds. Elle est cette aurore qui a ouvert la marche, ou mieux a donné naissance au Soleil de justice. » Et Léon l'empereur s'adressant à Marie : « Salut, dit-il, langue céleste d'où est sortie toute brillante la splendeur du Père, éclairant le monde par la connaissance de son nom ! » Marie a donc été la fin de la nuit.

Et le commencement du jour. Saint Augustin<sup>3</sup> dit que les six âges du monde ont une ressemblance avec les six jours de la création. Le premier âge, qui s'étend d'Adam à Noé, est semblable au premier jour. En effet, de même que le premier jour la lumière fut faite avec un soir et un matin ; de même, pendant le premier âge, Dieu créa la lumière de la grâce et de la justice originelle, qui eut un soir et un matin. Il fut matin jusqu'à la chute d'Adam ; il fut nuit lorsque le genre humain, souillé par les vices les plus honteux, périt englouti par le déluge. Le second âge, depuis le déluge jusqu'à Abraham, correspond au premier jour. En effet, le second jour, Dieu fit le firmament, sépara les eaux inférieures des eaux supérieures. Pendant le second âge, Noé fit également une arche comme un firmament au milieu des eaux ; elle était entre les eaux de la terre, sur laquelle elle naviguait, et les eaux du ciel qui l'arrosaient. Ensuite, Dieu sépara les eaux d'avec les eaux, c'est-à-dire les peuples. Les eaux, en effet, figurent les peuples<sup>4</sup>. Car il confondit les langues et de cette confusion sortit la division des peuples. Le matin de ce jour fut le temps prochain du déluge ; le soir fut la confusion des langues. Le troisième âge, depuis Abraham jusqu'à David, représente le troisième jour. Le troisième jour Dieu divisa la terre des eaux et l'embellit d'herbes, de

<sup>1</sup> Sermon sur les Louanges de la Vierge. — <sup>2</sup> Sermon xl. — <sup>3</sup> Liv. I contre les Manichéens, chap. xxiii. — <sup>4</sup> Apocalypse, xvii, 15.



fleurs et d'arbres délicieux. Au troisième âge, il choisit au milieu des nations le peuple d'Israël pour son héritage et l'orna de lois, de cérémonies et de sacrifices; le matin de ce jour fut la vocation d'Abraham; le soir fut l'idolâtrie des peuples. Le quatrième âge, depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, est une figure du quatrième jour. En effet, de même que le quatrième jour Dieu créa le soleil et les astres, de même, au quatrième âge, il produisit David, Salomon et les autres rois qui furent comme le soleil, la lune et les étoiles de son peuple; le matin de ce jour fut l'empire de David; le soir fut la captivité de Babylone. Le cinquième âge, depuis la captivité de Babylone jusqu'au Messie, est comparé au cinquième jour. Le cinquième jour, les oiseaux s'envolèrent de la mer, et les poissons y demeurèrent; au cinquième âge aussi, les Israélites, à la faveur de la permission de Cyrus, s'envolèrent comme des oiseaux du milieu des flots de la mer, c'est-à-dire du milieu des Gentils, dans la Judée, pour y adorer le vrai Dieu; mais les Gentils, imitant les poissons de la *Genèse*, restèrent dans leur pays et persistèrent dans le culte des idoles; le matin de ce jour fut la délivrance de la captivité, le retour à la patrie; le soir fut la chute du trône et du sacerdoce. Le sixième âge, depuis le Messie, le désiré des nations, jusqu'à la fin du monde, est semblable au sixième jour. En effet, le sixième jour, Dieu créa un premier Adam et une première Ève. Mais, au sixième âge, il donna au monde un second Adam, le Christ, et une seconde Ève, la Vierge, sa Mère; le soir de ce jour sera l'Antechrist et le jour du Jugement dernier; le matin, c'est le Christ lui-même, naissant de la Vierge, lorsque ce soleil, tout éclatant de la plus grande lumière, brilla pour la première fois aux yeux des mortels. Mais le Lucifer, l'étoile du matin, a été Marie; car le sixième âge du Christ commença à éclairer le monde enveloppé de ténèbres, lorsque la Vierge apparut au monde le jour de sa nativité.

Rupert, dans son brillant commentaire<sup>1</sup> sur ces paroles du *Cantique des cantiques* : « Quelle est Celle qui s'avance comme l'aurore qui se lève, belle comme la lune, éclatante comme le soleil ? » poursuit

<sup>1</sup> *Histoire primitive.*

ainsi son sujet : « Quelle magnifique graduation dans cette apologie de votre beauté ! ô Vierge bienheureuse ! D'abord, vous êtes comme l'aurore qui se lève, puis belle comme la lune, enfin éclatante comme le soleil. Le jour de votre nativité, ô Vierge heureuse ! s'est levée pour nous une véritable aurore, une aurore messagère du jour éternel. De même que l'aurore quotidienne est la fin de la nuit et le commencement du jour, de même fut votre nativité. Votre naissance illustre de la postérité d'Abraham et de la famille de David, à qui Dieu promet avec serment ses bénédictions, par la fin de la douleur, le commencement de la consolation, le terme de la tristesse, le principe de notre joie, lorsque le Saint-Esprit survint en vous, et que, vierge dans votre conception et vierge dans votre enfantement, vous avez donné au monde le Fils de l'Éternel, alors, et dès ce moment, vous avez été belle d'une beauté divine ; belle, dis-je, non d'une manière quelconque, mais belle comme la lune. En effet, la lune brille et éclaire non par sa propre lumière, mais par celle qu'elle reçoit du soleil. Vous aussi, ô bienheureuse ! ce n'est pas de vous que vous tenez ce qui vous rend belle, mais de la grâce divine, ô pleine de grâce ! Lorsque, le jour de votre Assomption, vous avez été transportée dans la demeure céleste de votre Époux, alors, et dès ce moment, vous avez été éclatante comme le soleil ; éclatante, dis-je, pour nous ; car si nous adorons dans le Fils de Dieu, né de vous, le vrai Soleil, le salut éternel, nous vous offrons également nos louanges et notre vénération. »

II. — L'étoile du matin ou l'aurore, devant le soleil, le conduit avec elle : la bienheureuse Vierge Marie aussi a apporté au monde le vrai Soleil de justice « qui éclaire tout homme venant au monde. » La bienheureuse Vierge peut donc être appelée Source de lumière. C'est le salut que lui adresse saint Grégoire le Thaumaturge<sup>1</sup> : « Je vous salue, pleine de grâce, source de lumière qui éclairez tous ceux qui croient en vous ! » Et Methodius<sup>2</sup> lui adresse ces paroles : « A la première lueur, ô très-sainte Vierge, de cette éclatante lumière apportant au monde le vrai Soleil de justice, l'horreur affreuse des téné-

<sup>1</sup> Sermon sur l'Annonciation de la bienheureuse Vierge. — <sup>2</sup> Homélie sur la Purification.

bres disparut et l'univers entier fut inondé des clartés les plus pures de la vérité. »

III. — L'étoile du matin, ou Lucifer, annonce l'arrivée du soleil, et, de cette manière, force les dragons, les serpents, les loups, les tigres et les autres bêtes féroces et sauvages à rentrer dans leurs cavernes; chasse les oiseaux nocturnes, mais invite les oiseaux du ciel à chanter en chœur. La bienheureuse Vierge Marie n'a pas seulement été la messagère du Soleil de justice, elle l'a même porté dans son sein; elle a mis en fuite les bêtes infernales, c'est-à-dire les démons; elle a dissipé, comme des oiseaux de nuit, les vaines erreurs des Gentils; elle excita à célébrer les louanges divines les serviteurs de Dieu et les Anges eux-mêmes, semblables à des oiseaux volant au plus haut des firmaments; et ses invitations valent bien mieux que les invitations adressées à toutes les créatures par les trois enfants délivrés des flammes de la fournaise de Babylone : « Ouvrages du Seigneur, disaient-ils, bénissez tous le Seigneur, <sup>1</sup> » etc.

IV. — L'étoile du matin trouble les voleurs, fortifie les malades, embellit tout. Les voleurs, en effet, à la vue de l'aurore, savent que le jour s'approche; c'est pourquoi ils se troublent, tremblent d'être saisis. Les malades se sentent soulagés au lever de l'aurore; car l'aurore porte en quelque sorte avec elle le soleil qui, par son mouvement, ses rayons, sa lumière et sa chaleur, communique à toutes les créatures le mouvement, la force, la vie et la perfection. Aussi les Païens regardaient-ils le soleil comme le père et le principe de la génération, donnant la vie à tout par son mouvement. L'aurore, de plus, embellit tout : elle est, en effet, ainsi appelée parce que, par ses couleurs éclatantes et splendides, elle dore en quelque sorte l'atmosphère, et est de cette manière une heure d'or.

Tout cela convient parfaitement bien à la bienheureuse Vierge. Elle a elle-même chassé les voleurs, c'est-à-dire les démons. En effet, dès qu'elle eut donné naissance au Christ, Soleil de justice, les démons disparurent aussitôt : Jupiter, Mars, Vénus, Saturne et les autres monstrueuses divinités de ce genre prirent la fuite. La bienheureuse

<sup>1</sup> *Daniel*, III, 57.

Vierge trouble aussi les démons voleurs de l'Enfer, qui redoutent tellement sa puissance qu'ils s'enfuient à la seule prononciation de son nom. La bienheureuse Vierge a elle-même affirmé cette vertu de son nom à sainte Brigitte, dans une apparition : « Tous les démons, lui dit-elle, s'enfuient en entendant prononcer mon nom. » Vérité confirmée par saint Bonaventure dans son *Miroir de la Vierge*<sup>1</sup> : « Les ennemis visibles ne craignent pas autant une grande armée rangée en bataille que les puissances de l'air, le nom, le patronage et l'exemple de Marie. Elles disparaissent et s'évanouissent comme la cire devant le feu. »

Elle réjouit et fortifie aussi les malades, c'est-à-dire les pécheurs; puisqu'elle a engendré le Soleil, au sujet duquel Malachie<sup>2</sup> fait cette prophétie : « Le Soleil de justice se lèvera pour vous qui avez la crainte de mon nom, et vous trouverez votre salut sous ses ailes. » Elle fortifie de plus les malades; car, par son intercession, elle chasse les tentations de la concupiscence et les mauvaises pensées, et guérit toutes nos maladies, sujet que nous développerons plus au long à l'invocation suivante.

Elle embellit tout; en effet, dès que, après tant de siècles de ténèbres, elle montra au monde son visage de rose et fit connaître à la terre son enfantement d'or, la Judée et Jérusalem en furent de suite décorées; la Vierge fit son entrée dans la Judée avec un si grand et si brillant cortège des grâces et des vertus, que les nations, ballottées et naufragées sur la mer des fausses doctrines, des vices et des calamités, se dirigèrent vers elle comme vers un phare tout éclatant de lumière, afin qu'à la lumière de sa foi et de sa grâce elles pussent aborder au port du salut éternel. La Vierge embellit tout aussi, en ce sens que, par les rayons de sa bonté, de son humanité, de son amour, de sa clémence, de sa miséricorde, de sa bienfaisance, elle porte partout la joie et l'allégresse. Aussi saint Chrysostome l'appelle-t-il « l'embellissement de l'Église, » et saint Damascène : « L'honneur et la gloire du genre humain et l'ornement des femmes. »

<sup>1</sup> Chap. III. — <sup>2</sup> IV, 2.

V. — Parmi tous les astres de la nuit, l'étoile du matin est celui qui scintille avec le plus de grâce : voilà pourquoi on l'appelle Lucifer ; elle porte, en effet, autour d'elle des rayons d'un éclat ravissant. La bienheureuse Vierge Marie s'est élevée au-dessus des Saints de l'Ancien Testament ; elle brille au milieu d'eux comme l'aurore au milieu des astres de la nuit. Les saints patriarches et les prophètes rayonnaient par leurs vertus, comme des astres au milieu de la nuit de l'ancienne loi, et éclairaient l'ignorance des peuples. Mais leurs rayons, à l'apparition de Marie, étoile du matin, furent comme obscurcis, parce que, comparées avec celles de la Mère de Dieu, leurs vertus jetaient de pâles rayonnements. Que sont, en effet, en comparaison avec les vertus de Marie, l'innocence d'Abel, la justice de Noé, l'obéissance d'Abraham, la patience de Jacob, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, le courage de Josué, la charité de Samuel, l'humilité de David, le zèle d'Élie, l'abstinence de Daniel, l'éminente sainteté de Jean Baptiste, la candeur de Siméon, la piété d'Anne, la sainteté d'Élisabeth ? De même qu'en comparaison de Dieu, personne n'est saint ; de même, en parallèle avec Marie, personne n'est parfait, pur ou orné de vertus extraordinaires. Tel est le sentiment de saint Jérôme qui, après avoir énuméré plusieurs saintes Femmes de l'Ancien Testament<sup>1</sup>, ajoute : « Je me tais sur Anne et Élisabeth et les autres femmes ; elles sont de petits astres pâlisant et s'éclipsant en présence de la lumière éclatante de Marie. » La bienheureuse Vierge Marie mérite donc à juste titre le nom de Lucifer.

VI. — Au lever de l'étoile du matin, la rosée tombe pour rafraîchir les champs et féconder la terre ; à la naissance de la Vierge Marie, Mère de Dieu, la rosée tomba aussi, c'est-à-dire le Fils de Dieu descendit dans son sein. La comparaison du Christ à la rosée est très-juste.

En effet, 1° la naissance de la rosée est inconnue et cachée : la génération du Christ a été aussi mystérieuse ; car Isaïe<sup>2</sup> nous dit : « Qui racontera sa génération ? »

2° La rosée se forme la nuit ; le Christ est également né pendant la

<sup>1</sup> Sermon sur l'Assomption. — <sup>2</sup> LIII, 8.

nuit : « Lorsque tout reposait dans un paisible silence, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute-puissante vint du Ciel et fondit tout d'un coup sur cette terre <sup>1</sup>. »

3° La rosée est d'une nature aérienne et céleste, c'est pourquoi elle monte. Remplissez un œuf de rosée et adaptez-le à un bâton, puis soumettez-le à l'action des ardeurs du soleil, vous verrez la rosée monter au sommet du bâton. La nature du Christ est céleste comme la rosée; c'est l'enseignement de l'Apôtre <sup>2</sup> : « Le premier homme est le terrestre formé de terre, et le second homme est le céleste descendu du Ciel. »

4° La rosée condensée devient une manne délicieuse et un remède efficace. Le Christ, formé dans le sein de sa Mère, est devenu aussi la manne délicieuse de l'Eucharistie qui ne nous communique pas seulement la vie, mais le remède à nos péchés et la nourriture de la vie éternelle.

5° La rosée, tombée dans une coquille ouverte, soumise à l'action du soleil, et surtout au souffle de la foudre, se contracte et forme une union, une perle, d'après l'attestation de Pline <sup>3</sup>. La divinité du Christ aussi, descendue dans le sein virginal pour y prendre un corps humain, qu'elle s'unit à elle-même par l'opération puissante de l'Esprit-Saint, forma une perle magnifique, une union précieuse, le Christ, Dieu et homme tout ensemble.

6° La rosée a la saveur du miel; je dirai que le miel n'est que la moelle de la rosée, est son suc délicieux et subtil, puisé dans les herbes et les fleurs, et recueilli par les abeilles; c'est ce qu'enseigne Aristote <sup>4</sup>. Le Christ Jésus aussi, doux comme le miel, n'est que la moelle de la rosée céleste. Saint Bernard dit de Jésus : « Il est le miel de la bouche, la mélodie des oreilles et la jubilation du cœur.

7° La rosée envoie un air doux et une respiration vitale aux animaux et à tous les êtres vivants et leur tempère la chaleur. De même, le Christ nous communique le souffle de vie; par ce souffle, il tempère en nous l'ardeur de la concupiscence.

8° La rosée est fertile; elle insinue un suc gras et presque huileux

<sup>1</sup> *Sagesse*, xviii, 14, 15. — <sup>2</sup> *1<sup>re</sup> Aux Corinthiens*, xv, 47. — <sup>3</sup> *Liv. IX, chap. xxiii* et suiv. — <sup>4</sup> *Liv. V des Animaux*, chap. xxii.

dans les germes, les semences et les plantes; elle les engraisse et les féconde. Le Christ a également fécondé le monde en l'arrosant de la rosée de sa grâce, et lui a fait produire les vertus et les saints dans tous les genres, comme les martyrs illustres, les Confesseurs, les évêques, les religieux, les vierges, les veuves, les mariés et les justes de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Les saints patriarches demandaient cette rosée, dans *Isaïe* <sup>1</sup>, en s'écriant : « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur. » Le Psalmiste royal s'est servi de la même métaphore dans le psaume cix, où nous lisons : « Je vous ai engendré de mon sein, avant que j'eusse été l'étoile du matin, » paroles que l'on peut traduire ainsi sur le texte hébreu : « Du sein de l'aurore, je t'ai fourni la rosée de ta naissance, » pour indiquer que le Christ a été conçu du plus pur sang de Marie et est né de son sein virginal, comme la rosée que l'aurore laisse tomber. Il dit donc : « Du sein de l'aurore, c'est-à-dire de la Vierge, je t'ai fourni, ô Christ, la matière de ta génération qui est un sang très-pur, semblable à la rosée la plus limpide de l'aurore. » Or, de même que la vapeur de la terre, sous l'influence du ciel, s'élève en l'air et forme la rosée, ainsi le sang le plus pur de la Vierge, élevé par l'Esprit-Saint à une sublimité extraordinaire, est devenu la rosée et la matière d'une génération admirable.

VII.—L'étoile du matin, ou l'aurore, pousse les hommes au travail. En effet, dès son apparition, les bons ouvriers se lèvent et courent à leur ouvrage, de peur que le père de famille survenant ne leur reproche de les trouver endormis. De là, ces paroles du Psaume x, verset 23, au lever de l'aurore : « L'homme sort pour aller faire son ouvrage et pour travailler jusqu'au soir. » C'est donc à bon droit que la bienheureuse Vierge est appelée aurore; en effet, dès qu'elle brilla dans le monde, par son exemple elle excita les hommes au travail, et les rappela de leur sommeil et de leur oisiveté. Avant l'apparition de cette aurore, les hommes s'abandonnaient à la paresse et s'endormaient dans l'indolence. Mais dès que cette aurore mystique se fut levée, in-

<sup>1</sup> XLV, 8.

vités et excités par l'exemple de la Vierge, ils se réveillèrent, s'appliquèrent à leurs ouvrages, coururent au travail, se disposèrent à toute sorte de bonnes œuvres et s'occupèrent de leur salut.

La Vierge Marie, Mère de Dieu, est appelée Étoile du matin. En effet, de même qu'il est impossible de passer des ténèbres à la lumière sans l'intermédiaire de l'étoile du matin ou de l'aurore, de même il est impossible d'arriver des ténèbres du péché à la lumière de la grâce et des vertus, sans l'intercession de Marie, comme nous l'avons prouvé à l'invocation précédente, en nous fondant sur des raisons et des témoignages nombreux. La qualification d'*Étoile du matin* convient donc parfaitement à la Mère de Dieu.

Cette étoile a été l'objet de l'attente et des vœux les plus ardents de nos pères des âges anciens, des patriarches, des prophètes, des rois, tant de la Judée que de la gentilité. Voici les paroles qu'ils adressent à Dieu dans *Isaïe*<sup>1</sup> : « Gardien, que savez-vous sur cette nuit? » Comme s'ils disaient : « O Dieu, qui êtes le jardinier des hommes, quelle sera l'issue de cette nuit? Quelle sera la fin d'une si grande tribulation? Pendant combien de temps gémirons-nous dans cette nuit de l'ignorance, du péché et de toutes les misères? Quand viendra-t-il, ce soleil de justice qui se lèvera le matin? » Dieu leur répond : « Le matin est venu, quoiqu'il soit nuit encore. » C'est-à-dire nous approchons du matin et cependant il est nuit; le soleil n'est pas éloigné, puisque déjà l'on voit apparaître Lucifer, la bienheureuse Vierge Marie, ma Mère.

Dieu fut, en cette circonstance, figuré par la lutte de l'Ange avec Jacob. Celui-ci luttait avec l'Ange, lui demandait sa bénédiction avec prières et avec larmes, afin qu'à la faveur de sa protection il pût échapper au danger dont le menaçait son frère Ésaü, marchant contre lui avec une armée de quatre cents hommes. Aussi parle Osée<sup>2</sup> : « Et il prévalut, dit-il, contre l'Ange qui céda à ses forces, et il le conjura avec larmes de le bénir. » Nos saints Pères luttèrent également contre Dieu, par leurs prières et leurs larmes, afin d'obtenir le Messie promis. Dieu leur répond comme l'Ange à Jacob : « Laissez-

<sup>1</sup> XXI, 11. — <sup>2</sup> XII, 4.



moi, l'aurore est là. » C'est-à-dire : « Cessez de m'importuner par vos instances, car déjà l'aurore se montre, déjà se lève Lucifer, la très-sainte Vierge, qui vous engendrera le vrai Soleil, et qui dissipera vos ténèbres par la splendeur de son nom. » C'est pourquoi Salomon, contemplant dans son esprit prophétique le lever de cette aurore, s'écriait : « Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore qui se lève <sup>1</sup>? » Saluons, nous aussi, avec amour cette vierge, objet de notre attente. O magnifique aurore, vous brillez et vous étincelez de la splendeur la plus grande! O Aurore, Mère non pas du fabuleux Memnon, mais Mère du vrai Dieu! O Aurore pleine de grâces! O Aurore, ornée d'or et de pureté! O Aurore non-seulement messagère, mais Mère du grand Soleil! O Aurore, qui avez détruit les ténèbres éternelles et qui nous avez trouvé la lumière de l'éternité! Bienheureux celui qui peut regarder votre pure lumière avec des yeux purs! Éclairez, ô Vierge, par votre splendeur, l'obscurité de notre aveuglement, nous soupignons après le jour; retirez nos âmes de la nuit et inondez-les de votre lumière. Dissipez, ô magnifique lumière du monde, par l'éclat de votre nom, les noires ténèbres de nos erreurs et de nos péchés, afin que par nos prières nous méritions de participer un jour à la lumière éternelle. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> *Cantiques des cantiques*, v, 9.

---

# XXXIX

## SALUS INFIRMORUM

### SANTÉ DES MALADES

---

Nous avons déjà dit que l'aurore avait beaucoup d'efficacité sur les maladies. D'autre part, nous avons prouvé que la sainte Vierge est l'aurore. C'est donc à bon droit que nous l'appelons *Santé des malades*. La bienheureuse Vierge Marie est toute-puissante contre toute espèce de maladies. Elle est un remède semblable à ce que les Grecs appelaient *πανχρεστος*, c'est-à-dire qui est bon pour toutes les maladies, utile à toutes les affections. C'est ainsi que Cicéron appelle par plaisanterie l'argent un *medicamentum panchrestum*, parce qu'il sert à divers usages. De même, la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, est un remède utile à toutes choses. Remède rare et singulier, tel que vous n'en trouverez pas dans les pharmacies. Là, on ne connaît point de panacée, de thériaque, ni les mitridatiques, ni le moly chanté par Homère. Mais il n'y a rien là d'étonnant, si vous considérez avec attention la bonté de la Mère de Dieu. « Elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, dit saint Bernard<sup>1</sup>, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif, son rachat; le malade, sa guérison; l'attristé, sa consolation; le pécheur, son pardon; le juste, sa grâce. »

Nous allons donc parcourir brièvement nos maladies, et nous

<sup>1</sup> Sermon sur le *Signum magnum*.

verrons combien notre assertion est vraie. Les maladies sont des misères que nous endurons dans le corps et dans l'âme. Les maladies du corps sont les mille angoisses que nous supportons en ce monde, comme la faim, la soif, la nudité, toutes les espèces de maladies que les ouvrages médicaux sont insuffisants à énumérer. Les maladies de l'âme sont l'obscurité et l'ignorance dans l'intellect, le penchant au mal dans la volonté, la crainte et les terreurs dans l'irascible, la concupiscence mauvaise dans le concupiscible. Nous sommes tentés tantôt par le monde, tantôt par la chair, tantôt par le démon. Un moment, les scrupules nous agitent; un autre moment, ce sont les soupçons et les terreurs qui nous dépriment; un autre, la colère qui nous irrite; un autre, les calomnies, les opprobres, les moqueries qui nous affligent; un autre, les travaux qui nous fatiguent; un autre, les douleurs et la peine qui nous anéantissent, etc. « Les infirmités (des hommes) se sont multipliées. » Or, contre toutes ces espèces de maladies, la bienheureuse Vierge Marie est un excellent antidote. Voilà pourquoi l'Église a raison de lui chanter *Santé des infirmes*. Nous allons voir combien cette appellation est vraie.

---

### 362<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST LA SANTÉ DES INFIRMES  
QU'AFFLIGENT LES MALADIES CORPORELLES.

SOMMAIRE. — 1. La faim. — 2. La soif. — 3. Les maladies.

Les infirmités corporelles sont celles qui affectent le corps humain, comme la faim, la soif et tant d'autres, que les livres des médecins suffisent à peine à nommer. Eh bien ! la bonne Mère est le remède le plus efficace pour leur adoucissement et leur guérison.

I. — Elle éloigne la famine et rassasie ceux qui ont faim, comme autrefois la veuve de Sarepta reconforta, par un pain cuit sous la cendre, le prophète Élie tombant d'inanition <sup>1</sup>. En effet, rien d'admirable comme ce que nous lisons dans la vie admirable du carme Albert, aussi célèbre par la sainteté de sa vie que par l'éclat de ses miracles. Lorsque la ville de Messine, assiégée par Robert, roi de Naples, se trouvait dans la plus grande disette, les magistrats et les habitants se précipitent chez le saint religieux et le supplient d'adresser à Dieu et à sa sainte Mère de ferventes prières, pour qu'ils prennent en pitié la désolation de la ville. A la prière d'Albert, arrivent trois vaisseaux chargés de provisions, et qui disparaissent on ne sait comment, après avoir ravitaillé la ville. On crut que c'étaient les Anges qui, sur l'ordre de la sainte Vierge, avaient amené ce convoi. Ainsi nous le lisons dans l'historien Surius.

Un fait semblable est celui de sainte Catherine de Sienne, préparant sous l'inspiration de la Mère de Dieu, avec un peu de farine altérée, des pains excellents pour l'usage des pauvres <sup>2</sup>. Nous avons rapporté plusieurs exemples de ce genre en traitant des grâces et bienfaits accordés par la sainte Vierge à l'Ordre des Prêcheurs. Oui, combien qui, de nos jours, périraient de faim sans les moyens secrets qu'emploie la bonne Mère pour leur venir en aide!

II. — Elle éteint la soif. La Mère de Dieu est cette belle Rachel qui rafraîchit Éliézer, le serviteur d'Abraham, desséché par la soif, en lui disant : « Buvez, mon seigneur <sup>3</sup>. » C'est cette Marie mystique qui obtint durant quarante ans de l'eau aux Israélites traversant le désert. Et cette eau, sortie du rocher, ne cessa de les suivre miraculeusement dans cette solitude <sup>4</sup>. En effet, c'est une tradition chez les Hébreux que la fontaine qui, sur l'ordre de Dieu, jaillit du rocher, ne les quitta plus, soit que le rocher marchât avec eux, ou que le fleuve formé par l'eau du rocher s'élevât impétueusement sur les coteaux pour descendre ensuite dans les vallées et couler doucement sur la plaine, selon ce texte de saint Paul <sup>5</sup> : « Le rocher allait à leur suite. » Qui put obtenir aux Israélites un si grand miracle? Le rabbin

<sup>1</sup> Livre des Rois, III, 17. — <sup>2</sup> St. Antonin, Vie de sainte Catherine. — <sup>3</sup> Genèse, XXIV, 18. — <sup>4</sup> Exode, XVII, 6. — <sup>5</sup> Aux Corinthiens, I, 4.

Salomon, cité par Lyranus<sup>1</sup>, et le rabbin Isaac, cité par Générard<sup>2</sup>, disent que ce fut Marie, sœur de Moïse. En effet, à la mort de Marie, l'eau manqua aussitôt<sup>3</sup>: « Marie étant morte en cet endroit y fut ensevelie. Et comme le peuple manquait d'eau. » Ce qui nous fait comprendre que ce furent les mérites de Marie qui, pendant quarante ans, donnèrent cette source abondante aux Hébreux, puisque l'eau cessa à sa mort. Si donc Marie, sœur de Moïse, a pu obtenir une telle faveur au peuple Juif, est-ce que Marie, la Mère de Dieu, n'obtiendra pas à l'Église ces fleuves de grâces dans lesquels la pauvre humanité viendra se désaltérer non-seulement durant quarante ans, mais jusqu'à la fin des temps? Certainement elle le fera; car elle est plus élevée en dignité et agréable à Dieu. Celle-là était la sœur de Moïse, et celle-ci est la sœur de Dieu; celle-là a sauvé le jeune Moïse de la mort en lui amenant sa mère pour nourrice, celle-ci, au contraire, a sauvé l'Enfant Jésus de la fureur d'Hérode; celle-là, dans l'ancienne loi, a été favorisée, il est vrai, du don de prophétie; mais celle-ci, fermant l'ère des prophètes, a été la prophétesse qui a donné le jour au prophète par excellence. Celle-là, il est vrai, en qualité de vierge, a dirigé dans la terre de Chanaan le peuple hébreu; mais celle-ci, par l'éclat de ses vertus, dirige tous les Chrétiens qui marchent vers le Ciel. Si donc la Marie des Hébreux leur a procuré une eau abondante, à plus forte raison notre Marie à nous rafraîchira son peuple desséché par la soif. Voilà pourquoi l'Écriture sainte et les saints Pères donnent à cette bienheureuse Vierge les dénominations de fontaine, de puits, d'aqueduc, de citerne, etc.

Dans le *Cantique*<sup>4</sup> elle est appelée la fontaine des jardins, le puits des eaux vives. Saint Épiphanie, dans ses *Discours sur la Mère de Dieu*, lui dit : « Je vous salue, pleine de grâces, vous qui rafraîchissez sans cesse ceux qui ont soif par la douceur de vos eaux vives. »

« Je vous salue, dit saint Chrysostome, vous le puits d'une eau toujours vive! » Saint Bernard appelle la divine Vierge un aqueduc, faisant allusion à ces paroles de l'*Écclésiastique*<sup>5</sup> : « Je suis sortie du Paradis comme un aqueduc. » Saint Méthodius, dans son *Discours*

<sup>1</sup> Nombres, xx, 6. — <sup>2</sup> Ps. LXXVII, 19. — <sup>3</sup> Nombres, xx, 1-2. — <sup>4</sup> IV, 15. — <sup>5</sup> XXII, 41.

sur l'*Hypapante*, s'adresse en ces termes à la sainte Vierge : « Vous êtes cette citerne de Bethléem après laquelle le roi David a soupiré comme après la source de la vie. » Saint Bonaventure l'appelle « la pourvoyeuse des joies de Dieu, l'échanson de la cour céleste. » Nul doute que nous ne mourions de soif, si elle ne nous ouvrait sans cesse les sources abondantes de sa miséricorde. Elle éteint d'abord la soif spirituelle de notre âme, elle pourvoit ensuite à la soif de notre corps.

III. — Marie rend la santé aux malades. Qui pourrait énumérer les infirmités qu'elle a guéries, les remèdes salutaires donnés à chaque maladie, les plaies qu'elle a soignées, les épidémies qu'elle a chassées ? Combien de fiévreux lui doivent leur guérison, de paralytiques l'usage de leurs membres, d'aveugles la douceur de la lumière, et d'insensés leur retour à la saine raison ! Que de moribonds qu'elle a retirés du seuil du trépas ! Combien de malheureux ayant déjà fait le sacrifice de leur vie doivent à cette bonne Mère leur retour à l'espérance et à la vie ! Il me faudrait un immense volume si je voulais recueillir les miracles de ce genre relatés par les auteurs les plus graves. Mais ce travail a été fait par Jean Boniface, Juste Lipsz, Césaire, Jean Trithémius, Pierre-Antoine Spinelli, Frédéric Fomère, Jean de Carthage, Abraham Bzowski, Valérien de Lithuanie, et bien d'autres. Néanmoins, je rapporterai la guérison miraculeuse de quelques hommes et de quelques femmes, extraordinaires autant par leur dignité que par la sainteté de leur vie, guérisons opérées par la sainte Vierge et consignées dans les ouvrages les plus dignes de foi.

Saint Adalbert, évêque de Prague, l'apôtre de la Pologne et de la Hongrie, doit son salut à la sainte Vierge. Consumé, étant encore tout petit enfant, par une fièvre ardente, ses parents l'offrirent en ces termes à la bonne Mère : « Ce n'est pas pour nous, Seigneur, que nous vous demandons le salut de cet enfant. Mais faites que, prêtre, il vous serve avec fidélité, pour la gloire de votre sainte Mère. » Au même instant il fut guéri, et par la ferveur avec laquelle il s'acquitta des fonctions épiscopales, par la sainteté de sa vie, le zèle des âmes et la gloire du martyr, il prouva qu'il était le cher disciple de la bonne Mère.

Saint Pierre, fondateur des Célestins et célèbre par la cession volontaire qu'il fit du souverain pontificat, dut la guérison de l'un de ses yeux à l'intercession de la Mère de Dieu. Il n'avait que trois ans lorsque, frappé à l'œil droit par la pointe d'un morceau de bois, sa mère, voyant que les médecins désespéraient de sa guérison, le porta dans une église dédiée à la sainte Vierge, où cette tendre Mère le guérit immédiatement. C'est ce que relate le cardinal Pierre de Aliaco<sup>1</sup>, cité par Surius, au 19 mai.

Le peuple romain dut à la sainte Vierge et aux prières du saint pontife Grégoire, qui fit porter son image dans une procession solennelle, d'être délivré de la peste la plus cruelle. C'est par son intercession aussi que fut chassé de la ville un énorme serpent dont les morsures et l'halcine empestée faisaient beaucoup de victimes. Saint Nelfrid, évêque d'York, n'ayant plus qu'à rendre le dernier soupir, n'entendant, ne parlant plus et son gosier, depuis trois jours, se refusant à toute nourriture et même à quelques gouttes d'eau, eut le bonheur d'entendre de la bouche de l'Archange saint Michel que la sainte Vierge le rendrait à la vie, touchée des prières et des larmes de ses chers disciples ; au même instant il fut guéri au milieu des chants de joie et des actions de grâces de ses frères bien-aimés<sup>2</sup>.

Saint Théodore Siccota, évêque d'Ancestasiopolis, célèbre par les austérités, la sainteté de sa vie autant que par ses miracles, empoisonné par des scélérats, immobile et muet depuis trois jours, au point que la nouvelle de sa mort se répandait déjà dans la ville, eut le bonheur de voir la sainte Vierge. Elle lui apparut désignant et menaçant de mort ses infâmes empoisonneurs, puis, lui remettant trois pilules, elle lui dit : « Mange ceci et tu seras guéri. » A son réveil, le saint évêque se trouva guéri et rendit grâces au Sauveur Jésus et à sa Mère immaculée<sup>3</sup>.

Sainte Liduwine mérita de recevoir de cette auguste Vierge les plus douces consolations, durant sa longue et cruelle maladie. Cette Mère de miséricorde lui envoyait habituellement un Ange pour adoucir ses souffrances et la réjouir par sa beauté céleste. Cet Ange de bonté con-

<sup>1</sup> Chap. iv. — <sup>2</sup> Le vénérable Bède, liv. V de l'*Histoire d'Angleterre*. — <sup>3</sup> Surius, dans sa Vie, au 22 avril.

duisait souvent Liduwine à la Reine du Ciel, et, après la lui avoir fait saluer et obtenu son agrément, il la promenait dans un jardin de délices où, ravi par l'éclat des fleurs les plus belles autant que par la suavité du climat, Liduwine n'était incommodée ni par les chaleurs ni par le froid.

Quelquefois, du trône de la Vierge, il la conduisait dans le Purgatoire pour lui apprendre à supporter avec patience les douleurs de sa maladie. De là il la transportait dans la cour céleste, et à la vue de tous les bienheureux, son bonheur était si grand qu'après son extase il lui était impossible de dire la moindre partie des merveilles dont elle avait été témoin. Un habitant du séjour glorieux lui criait : « Liduwine, supporte avec courage les douleurs de la vie ; nous aussi, nous avons combattu sur la terre, et maintenant nous jouissons d'un repos éternel<sup>1</sup>. »

C'est par l'assistance de la sainte Vierge que Hermann le Contracté, ainsi appelé de la paralysie qui, dès son enfance, avait contracté tous ses membres, fut guéri et fait ensuite, par le comte de Wéringe, moine de saint Benoît.

Par elle aussi fut guéri saint Radbod, évêque d'Utrecht, célèbre par le don de prophétie et par sa sainteté. Durant la cruelle maladie qui le laissait sans espoir, la bienheureuse Vierge et Mère de Dieu, suivie de sainte Thècle et de sainte Agnès, se montra à lui resplendissante de gloire et lui dit : « Ne crains rien, Radbod, voici devant toi celle que tu ne cesses d'invoquer. Dans tes prières à Dieu mon Fils, toujours tu te souviens de moi ; à mon tour, je viens te consoler par ma présence et te dire que bientôt tu seras guéri ; cependant ton séjour sur la terre ne sera pas long. Ne crains rien, ne cesse pas de veiller et de travailler ; continue comme tu as commencé. » La belle Vierge parle, et l'éclatante lumière qui l'accompagnait disparaît, mais longtemps le parfum le plus exquis embauma la cellule de Radbod et sa maladie cessa<sup>2</sup>.

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, très-connu par sa science et par sa sainteté, mérita d'être sauvé par la sainte Vierge d'un

<sup>1</sup> Surius, dans sa Vie. — <sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*, chap. xiii, au 29<sup>e</sup> jour de novembre.



péril éminent. S'étant levé la nuit et sortant doucement pour ne pas éveiller ses compagnons, il se laisse tomber dans une fosse profonde dont il avait perdu le souvenir, en s'écriant : « Sainte Marie ! » Les gens de la maison, éveillés par ce cri et par le bruit de la chute, accourent demi-morts de frayeur, et, voyant le saint archevêque au fond du précipice, ils le retirent sans que son corps portât la moindre trace d'une chute si affreuse<sup>1</sup>.

Saint Fulbert, évêque de Chartres, durant sa maladie, eut le bonheur, dans une vision, d'être visité par cette auguste Mère, qui daigna le réconforter de son lait virginal, et cette céleste nourriture lui donna et la santé et le don de prophétie<sup>2</sup>.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux, lui doit la cessation des douleurs les plus aiguës. Un jour que ces souffrances étaient plus fortes que jamais, la sainte Vierge lui apparaît suivie de saint Laurent et de saint Benoit, qui lui imposent les mains et le guérissent immédiatement en palpant de leurs mains pieuses les endroits qu'affectait le mal<sup>3</sup>.

C'est par l'intercession de Marie que saint François, le fondateur des Frères mineurs, a rendu la santé à un bon nombre de malades. Il guérit le religieux Morice, de l'Ordre des Crucifères, en lui envoyant de la mie de pain mêlée avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de la sainte Vierge. A peine le malade eut-il goûté à ce remède qu'il sentit son esprit et son corps recevoir du Ciel une force telle que bientôt il put entrer dans l'Ordre du bienheureux saint François, et passer le reste de ses jours dans les plus grandes austérités. Le même saint François, après son entrée glorieuse dans le Ciel, délivra, par l'antienne *Salve, Regina*, une femme en mal d'enfant<sup>4</sup>.

Saint Nicolas de Tolentino, consumé par une fièvre ardente, fut visité par la très-sainte Vierge; elle lui dit avec bonté de demander au nom de Jésus-Christ, son Fils, à une femme pieuse, le pain qu'elle venait de préparer. L'ayant fait et ayant goûté à ce pain trempé dans l'eau, immédiatement la fièvre l'abandonna. Le même pain servit à la guérison de bien d'autres malades<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Surius, dans sa Vie, le 21<sup>e</sup> jour d'avril. — <sup>2</sup> Baronius, en l'année 1026. — L'Abbé Guillaume et Théodose, dans sa Vie. — <sup>3</sup> St. Bonaventure, dans sa Vie. — <sup>5</sup> Voir sa Vie.

Déjà, plus haut, nous appuyant sur saint Antonin et plusieurs autres auteurs, nous avons dit que le bienheureux Réginald d'Orléans, doyen de notre Ordre, ensuite profès, fut délivré par la sainte Vierge d'une maladie que les médecins avaient déclarée incurable.

Saint Philippe de Néri, sur le point de rendre le dernier soupir, fut aussi par elle arraché des bras de la mort <sup>1</sup>. Le même Saint guérit ensuite, par l'intercession de la Mère de Dieu, plusieurs malades, entre autres César Baronius, cardinal de la sainte Église romaine, qui, réduit à la dernière extrémité, déclara devoir sa guérison aux prières de saint Philippe <sup>2</sup>.

Avant lui, le Carme saint Albert avait, au nom de la bonne Mère, rendu la santé à plusieurs malades, comme nous l'apprend Surius dans sa vie, le 1<sup>er</sup> août <sup>3</sup>.

Je m'abstiens de rapporter les autres guérisons opérées par la sainte Vierge. Vouloir les raconter toutes, ce serait vouloir avec une cuiller renfermer le vaste Océan dans un vase de deux palmes. Les temples, les autels, les statues, les tableaux, les ex-voto en cire, en argent et en or, que l'on trouve partout pour perpétuer le souvenir des guérisons obtenues par Marie, en font foi.

Voyez la sainte chapelle de Lorette, véritable officine des guérisons extraordinaires; voyez la Portioncule, la gloire des Frères mineurs; voyez l'Espagne, selon ce que nous avons dit plus haut, en possession de plusieurs images miraculeuses de cette belle Vierge, vers lesquelles les malades accourent en masse. Mais pourquoi recourir à des exemples étrangers? La Pologne seule possède tant de sanctuaires célèbres par les guérisons prodigienses qui s'y opèrent que, bien loin d'entreprendre de les raconter et de les écrire tous, je ne pourrais même les lire qu'à grand' peine. Néanmoins, j'en citerai quelques-uns. Voyez à Costokow, dans l'église de Clermont, église enrichie de l'image de sainte Vierge peinte par saint Luc, aux pieds de laquelle tous les malheureux se précipitent en foule pour obtenir la guérison des maladies, la délivrance des possédés, et même la résurrection de leurs parents

<sup>1</sup> Antoine Gallanius, dans sa Vie. — <sup>2</sup> Abraham Bzowski, dans la *Vie de Baronius*. — <sup>3</sup> De nos jours encore l'eau bénite de saint Albert et l'attouchement de ses reliques, chez les Carmes, rendent la santé. (Voir leur Missel.)

défunts. Voyez les églises de Fidèle, de Siepro, de Skape, de Lezaisk, um de Sokal, et vous trouverez une infinité de sanctuaires, de chapelles, d'autels, d'images, surtout chez les Frères prêcheurs, fondateurs du Rosaire, qui, au rapport des écrivains les plus dignes de foi, perpétuent le souvenir des innombrables guérisons qui s'y sont opérées. Représentez-vous que je cite tous ces sanctuaires, vraies officines de prodiges, quoiqu'il soit impossible de les compter, et écrivez-vous dans l'admiration : « La sainte Vierge Marie est une mer insondable de guérisons miraculeuses. » Terminons par les paroles que nous a laissées Césaire dans son Livre VII <sup>1</sup>, au sujet des sanctuaires de la sainte Vierge, célèbres de son temps par les plus grands miracles : « Rien de plus efficace et de plus salutaire que la médecine de la Vierge Marie. » Plus bas, nous le démontrerons au long. Venons aux infirmités spirituelles.

### 363<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST LA SANTÉ DES INFIRMES  
QU'AFFLIGENT LES MALADIES SPIRITUELLES.

SOMMAIRE. — 1. Science. — 2. Force. — 3. Héroïsme. — 4. Honnêteté.

Le péché de nos premiers parents a blessé non-seulement notre corps, mais porté le désordre dans notre âme par les ténèbres qui ont obscurci notre intelligence, et par le penchant violent qui pousse notre volonté aux plaisirs mauvais et la rend paresseuse pour les bonnes œuvres. De là, la colère, la concupiscence, la crainte et tant d'autres tentations qui agitent notre pauvre cœur. Eh bien ! la glorieuse Vierge Marie, quand on recourt à elle avec piété et confiance, guérit de sa puissante main ces plaies de notre âme.

Nous allons le prouver.

I. — Elle éclaire l'intelligence et instruit les ignorants. Marie est, en effet, cette sage Déborah qui apprenait aux Israélites leurs divers emplois <sup>1</sup>. C'est la prophétesse Holda, initiant le pauvre peuple aux

<sup>1</sup> *Sagesse*, XLIV.

mystères de Dieu <sup>1</sup>. Voilà pourquoi il est dit d'elle, au Livre des *Cantiques* <sup>2</sup> : « Votre cœur est semblable à la tour de David qui a été bâtie avec des tours de défense, » et selon l'hébreu « a été établie pour la science, pour enseigner, » traduit Roguin. Aussi la sainte Vierge, dans les *Proverbes* <sup>3</sup>, s'écrie : « Écoutez la science et soyez sages. » C'est d'elle, en effet, que nous tenons ce que nous savons ; elle est comme l'académie des Docteurs. Combien qui lui doivent le don précieux de la foi, les connaissances humaines et la voie du salut ! Saint Grégoire le Thaumaturge, par l'ordre de la sainte Vierge, reçut de saint Jean l'Évangéliste les communications les plus profondes sur l'impénétrable mystère de la très-sainte Trinité. Hermann le Contracté, initié par elle aux saintes Écritures, acquit une grande habileté dans les langues latine, grecque et arabe. L'abbé Rupert et Albert le Grand, la lumière de notre Ordre, selon les auteurs les plus dignes de foi, lui doivent d'avoir été la lumière de leur siècle. Je ne parlerai pas de la science de saint Thomas d'Aquin, cet astre brillant de l'Église. Il l'avait sucée dans son berceau, avec la Salutation angélique, comme Ézéchiél avait été instruit des mystères de Dieu en dévorant le volume qu'il lui avait donné. Plusieurs témoins oculaires rapportent que François Suarez, de la compagnie de Jésus, soumettait à la sainte Vierge toutes les difficultés qu'il rencontrait dans ses études. Plusieurs fois on le vit tomber à genoux et remercier la bonne Mère d'avoir éclairci ses doutes <sup>4</sup>. C'est donc à la sainte Vierge que Suarez doit sa grande science et la sagacité qui le distinguent dans les questions les plus ardues. Odon, évêque de Magdebourg, acquit aussi un rare savoir, grâce à la Mère de Dieu ; mais, le malheureux ! il se rendit coupable de graves péchés et mérita par son ingratitude de la perdre. Il périt ensuite misérablement, frappé par la colère de Dieu. Trithémius et Pierre-Antoine Spinelli, dans son *Traité sur les exemples et les miracles de la sainte Vierge* <sup>5</sup>, rapportent au long l'histoire de ce malheureux.

II. — La bienheureuse Vierge donne à la volonté la constance pour le bien. En effet, elle fournit aux hommes les moyens pour abandon-

<sup>1</sup> IV<sup>e</sup> Livre des Rois, xxii, 14. — <sup>2</sup> iv, 4. — <sup>3</sup> 33. — <sup>4</sup> François de La Croix, dans son *Petit Jardin de Marie*. — <sup>5</sup> Chap. xxxvi.

ner l'erreur, pour s'appliquer à la vertu, mépriser le monde, se jeter dans les bras de Dieu et s'arracher entièrement aux préoccupations de ce monde, pour ne s'occuper que des biens célestes. Elle est cette mère de Salomon qui, sans cesse préoccupée de l'inexpérience et des débordements du roi, son fils, tâchait de le former à la bonne conduite et à la piété<sup>1</sup>. Oui, l'auguste Mère de Dieu est tout entière occupée à dissiper, par l'éclat de sa sagesse, les ténèbres de notre ignorance, à pousser vers Dieu notre volonté rebelle, tantôt par de tendres avertissements, tantôt par des reproches sévères. C'est ce que prouve par de nombreux exemples Pierre-Antoine Spinelli<sup>2</sup>.

III. — La sainte Vierge communique à cette partie de notre âme qui est susceptible de crainte ou de courage, une force héroïque, qui fait briser à l'homme le joug du démon, vaincre ses séductions, marcher le cœur ferme au milieu des tribulations, mépriser les attaques de l'ennemi, les affronter même avec une sainte intrépidité, comme je l'ai clairement prouvé au titre de *Vierge puissante*, et comme je le répèterai encore en développant celui de *Secours des Chrétiens*.

IV. — Enfin, la sainte Vierge règle selon la droiture et l'honnêteté cette partie de notre âme où réside la concupiscence. Elle assouplit l'ardeur des passions, brise les liens des habitudes criminelles, et fait que l'homme, ne voulant que le bien, repousse les mauvais désirs, résiste aux attraits de la volupté et reste insensible à la fumée des honneurs, sans que l'amour de l'argent et l'ardeur des passions puissent lui faire oublier le chemin du Ciel. Par sa douceur, elle arrête les emportements de la colère; par son humilité, elle étouffe l'orgueil; par sa chasteté, elle éteint le flambeau de la volupté; elle tempère par sa libéralité la soif de l'avarice, et par sa pureté sans tache elle purifie de toute souillure. Cette bonne Vierge chasse les tentations, les mauvaises pensées et toutes les faiblesses; en un mot, guérit l'homme en quelque sorte des blessures du péché originel et fait que non-seulement il peut travailler au bien, mais s'élever par les actions les plus héroïques au sommet de la perfection chrétienne. Voilà pourquoi nous chantons si souvent : « Salut, Étoile du matin, remède des

<sup>1</sup> Proverbes, xxxi, 1. — <sup>2</sup> Chap. xx, n° 52 et suiv.

pécheurs, salut! » On peut fort bien lui appliquer aussi ce passage de l'*Ecclésiaste*<sup>1</sup> : « A sa parole, la tempête s'est tue et la mer, à sa pensée, s'est apaisée, » c'est-à-dire, à sa prière, le vent de la tentation a cessé, et quand nous pensons pieusement à elle, elle calme l'abîme de notre cœur semblable à la mer, selon cette parole de Jérémie<sup>2</sup> : « Le cœur des hommes est mauvais et impénétrable; qui pourra en sonder les profondeurs? » Celui qui invoque dévotement Marie se représente la Vierge, douce, humble, bonne, retenue, chaste, miséricordieuse, resplendissante, en un mot, de toutes les vertus, et par ce miroir de beauté chasse ainsi de son esprit et de son cœur les pensées, les désirs mauvais, pour ne se nourrir que de choses saintes et vaquer aux bonnes œuvres. Marie est comme ce serpent élevé par Moïse dans le désert, dont la seule vue guérissait des morsures mortelles; tous ceux qui fixent sur elle les yeux de leur âme sont immédiatement délivrés des mauvaises tentations. Je l'ai dit plus au long quand j'ai expliqué l'invocation de *Mère très-chaste*.

Enfin, la sainte Mère de Dieu nous guérit de toutes les infirmités qui vicient notre caractère; elle console les âmes tristes, réjouit les affligés, affermit ceux qui chancellent, relève ceux qui sont tombés, calme ceux qui sont en colère, et, nous affranchissant ainsi des ennuis, des perplexités, des scrupules, des afflictions, nous rend la paix, le courage, et anime notre esprit et notre cœur de joies célestes, comme on le voit par l'exemple de ces pieuses âmes qui s'abandonnent à la protection de la bonne Mère.

Citons en témoignage Cornélius à Lapede, le commentateur le plus grave et le plus savant qu'il y ait. Voici ce qu'il rapporte dans son *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, chapitre VIII : « J'ai été témoin de ce que je dis : exerçant durant vingt ans les fonctions de confesseur dans la sainte chapelle de la Vierge, du nom d'Aspricole, près de Louvain, tous les jours je recevais par centaines, je dirai même par milliers, les pèlerins qui venaient se confesser, et tous ils me communiquaient les vœux qu'ils venaient adresser à la bonne Mère. Celui-ci me disait qu'il avait fait son pèlerinage pour consulter

<sup>1</sup> XLIII, 25. — <sup>2</sup> XVII, 19.

la sainte Vierge sur l'état de vie qu'il devait choisir; celui-là pour lui consacrer sa virginité. Les uns venaient lui demander la délivrance des scrupules ou d'autres tentations; d'autres de les arracher aux étreintes de la volupté; celui-ci de lui donner le courage pour une œuvre importante; cet autre enfin, de l'aider à terminer ce procès et ces querelles intestines, etc. Tous, ils me disaient qu'ils venaient l'invoquer avec piété ou lui adresser des actions de grâce. »

Courage donc, et, quelle que soit notre infirmité, allons à cette source de guérison, et nous trouverons le salut. Si la faim et la soif vous pressent, la Mère de Dieu vous donnera du pain et une eau rafraîchissante; si la maladie vous consume, elle vous guérira; si l'ignorance, le caprice et la passion vous aveuglent, elle éclairera votre âme; si la crainte, les scrupules et les noirs chagrins vous agitent, elle dilatera votre cœur par l'effusion d'une sainte joie; si la pauvreté se fait sentir, elle vous ouvrira ses trésors; si les eaux de la tribulation menacent de vous submerger, allez à elle; Marie viendra à votre secours et vous donnera la victoire sur vos ennemis. « Oui, nous dit saint Bernard, Marie ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude. »

O Marie, doux remède à tous les maux, soyez mon secours dans la peine, mon soulagement dans la souffrance, mon rafraîchissement dans les ardeurs de la fièvre, mon appui dans toutes mes actions et ma consolation dans toutes les épreuves. Bonne Mère, prenez mon cœur, enivrez-moi de l'amour de votre Fils, afin que je ne pense qu'à lui, que je n'aime, que je ne désire que lui, que je ne vive que pour lui et qu'à lui seul je plaise; que mes entretiens ne soient qu'avec lui; que je n'écrive, que je ne travaille, que je ne souffre que pour lui, pour jouir éternellement de lui dans le Ciel. Ainsi soit-il.

364<sup>e</sup> CONFÉRENCE

A QUELLE ÉPOQUE LA SAINTE VIERGE A-T-ELLE ÉTÉ LA SANTÉ DES INFIRMES, ET D'OU LUI VIENT CE PRIVILÈGE. LES PLUS GRAVES AUTEURS PENSENT QUE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE A EU LE DON DE GUÉRISON DURANT SA VIE MORTELLE.

SOMMAIRE. — 1. Le médecin universel. — 2. Excellence de la foi. — 3. Médecine. — 4. Guérison.

I. — Le bienheureux Albert le Grand, dans son *Mariale*, saint Antonin<sup>1</sup> et Rupert<sup>2</sup>, nous l'assurent. Saint Damascène nous l'insinue aussi dans son *Discours sur la Mort de la sainte Vierge* : « Qu'est devenue cette source sacrée qui nous a donné la vie, ce trésor de grâce, cette mer de guérison ? » Cette dernière parole, en effet, nous fait comprendre que la sainte Vierge, même avant sa mort, a été le remède de toutes les infirmités. Entendez seulement cela, si vous le voulez, du pouvoir qu'elle possédait, car saint Thomas refuse à la sainte Vierge l'usage des miracles<sup>3</sup>.

Mais François Suarez, le plus célèbre théologien de la compagnie de Jésus, écrivant sur la III<sup>e</sup> Partie de *saint Thomas*<sup>4</sup>, établit cette thèse : « Il est vraisemblable que la sainte Vierge a fait beaucoup de miracles durant sa vie, après la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ, et qu'elle a rendu la santé à beaucoup. » Quoiqu'elle ne fût pas appelée à prêcher l'Évangile en public, cependant l'intérêt de l'Église, le bien des fidèles, voulaient qu'elle fût reconnue pour la Mère de Dieu et honorée comme telle. Tout cela, en effet, tendait à faire connaître et aimer Notre-Seigneur. » Or, si, comme le croit Suarez, la sainte Vierge faisait des miracles après l'Ascension de Jésus-Christ, je ne vois pas pourquoi on ne peut pas le prêcher, contrairement même au sentiment du grand saint Thomas. La sainte Vierge a pu donc être appelée, durant sa vie, la santé des infirmes ; il est fort possible même que déjà ses contemporains l'aient saluée et invoquée sous le titre de Salut des infirmes.

<sup>1</sup> Part. IV, tit. XV, chap. XIX. — <sup>2</sup> Liv. III sur le *Cantique*. — <sup>3</sup> III<sup>e</sup> Part. quest. XXVII, 5, *ad* 3. — <sup>4</sup> T. II, traité XX, sect. 3.



La sainte Vierge possède le don de guérison parce que c'est elle qui a enfanté le médecin pour tous les maux du genre humain, le Sauveur Jésus, qui a dit de lui-même dans *saint Matthieu*<sup>1</sup> : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades, qui ont besoin de médecin. » Nous pouvons rapporter ici ce que dit *l'Ecclésiastique*<sup>2</sup> : « Le Très-Haut a tiré de la terre tous les médicaments. » Quelle est cette terre de laquelle Dieu a tiré les remèdes, si ce n'est la Vierge Marie? « Vous avez béni votre terre, » chante le Psalmiste. « Que la terre s'ouvre et qu'elle produise un Sauveur, » a dit Isaïe. Le remède pour le genre humain est donc sorti de la chair de la sainte Vierge. Rien d'étonnant que celle qui a produit la guérison pour toutes les maladies soit appelée la santé des infirmes.

Citons encore le texte suivant des *Proverbes*<sup>3</sup> : « Elle est l'arbre de vie pour tous ceux qui voudront la posséder. » Quoique beaucoup de Docteurs appliquent ce passage à Notre-Seigneur, à sa croix adorable et à la sagesse, cependant les tendres dévots à la sainte Vierge l'entendent de leur protectrice. De même que l'arbre de vie, planté au milieu du Paradis terrestre, avait la propriété merveilleuse de donner l'immortalité à ceux qui mangeaient de son fruit, selon le sentiment de saint Augustin et de saint Chrysostome, ou de préserver des infirmités de la vieillesse, comme le dit le Docteur angélique<sup>4</sup>; ainsi, la Vierge est placée au milieu de l'Église, pour veiller sur les jours de ceux qui l'invoquent et pour leur assurer l'immortalité. La vie et le salut de chacun dépendent, il est vrai, principalement de Jésus-Christ, qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie; » mais cette vie et ce salut nous viennent aussi de la sainte Vierge, du sein de laquelle est sortie la vie du monde, remède efficace pour toutes les maladies du corps et de l'âme. L'Évangile nous rapporte que le seul attouchement de Notre-Seigneur rendait la santé aux malades : « Il sortait de lui une vertu secrète qui guérissait chacun. » Or, cette vertu sainte qui sortait de la bouche du Sauveur était aussi dans sa sainte Mère, puisque c'est en elle et par elle qu'a été formée cette chair de Jésus destinée à être le remède à toutes les infirmités des

<sup>1</sup> ix, 12. — <sup>2</sup> xxxviii, 4. — <sup>3</sup> iii, 8. — <sup>4</sup> 1<sup>re</sup> Part., quest. xcvi.

hommes. C'est donc avec raison que la Mère de Dieu est appelée la santé des infirmes; c'est de son sein que sont sorties la vie, la santé du genre humain. Voilà pourquoi saint Jean Damascène, dans son *Sermon sur la Mort de la sainte Vierge*, lui prête ces paroles : « Je suis comme un laboratoire de médecine pour les pauvres malades; je suis cette fontaine de guérisons, qui ne tarit jamais. »

II. — Elle est appelée la santé des infirmes à cause de l'excellence de sa foi.

En effet, c'est à la foi qu'on attribue les miracles, selon cette parole de saint Matthieu <sup>1</sup> : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : « D'ici, allez là-bas, » et elle obéirait. »

Or, nous l'avons démontré bien souvent, quelle n'a pas été la foi de la sainte Vierge? Eh bien! autant elle a surpassé tous les Saints par sa foi, autant elle les surpasse par la propriété qu'elle possède de guérir miraculeusement les hommes. Aussi a-t-elle plus de pouvoir pour la guérison des maladies que tous les Saints ensemble. Interrogez tous les siècles, parcourez les temples, les autels de tout l'univers et vous les verrez remplis d'*ex-voto*, constatant les innombrables guérisons miraculeuses dues aux prières et aux mérites de la sainte Vierge. Je m'en vais appuyer ce que j'avance par une figure très-intéressante. La jeune fille ravie par des voleurs sur la terre d'Israël et conduite dans la maison de Naaman le Syrien, gémissant de voir son maître frappé de lèpre, lui dit : « Je voudrais bien que mon maître allât trouver le prophète de Samarie, certainement il le guérirait de sa lèpre <sup>2</sup>. » Docile à la voix de sa servante, Naaman va trouver Élisée et il est guéri. « Il est bien étonnant, fait remarquer Notre-Seigneur lui-même <sup>3</sup>, que de tant de lépreux qui se trouvaient en Israël, quand vivait le prophète Élisée, l'étranger, l'impie, l'idolâtre Naaman le Syrien, ait été seul guéri ! » « La raison la voici, dit Mendoz, dans le *Livre des Rois* <sup>4</sup> : c'est que cette jeune Israélite, dont la foi était si vive, ne s'est rendue garante que pour lui. » Si donc la foi d'une jeune Israélite a eu assez de vertu pour obtenir la guérison de son

<sup>1</sup> XVII, 19. — <sup>2</sup> IV, 5, 3. — <sup>3</sup> IV, 27. — <sup>4</sup> Chap. XXIV, n° 11, 2.

maître, quelle ne doit pas être l'efficacité des prières de la sainte Vierge pour la guérison de ceux qui l'invoquent ! Ici, ce n'est pas une servante qui prie pour son maître, ce n'est pas même seulement une sœur qui prie pour ses frères, mais une Mère qui supplie Jésus, son propre Fils, pour le salut de ses enfants adoptifs.

III. — Marie est appelée santé des infirmes, parce que tout est remède chez elle. Son nom seul guérit. Le nom de Marie, en effet, est comme cette huile qui coule agréablement sur les membres des infirmes, et les pénètre avec promptitude et efficacité. Il ressemble à cette huile qui, par ses onctions, ranime et adoucit, donne la force, la fermeté et la guérison. Écoutons, au sujet du nom de Marie, un auteur latin <sup>1</sup> exprimant avec un style médiocre de belles pensées : « Plus que les noms de tous les Saints, dit-il, le nom de Marie nous repose de nos fatigues, guérit nos maux, éclaire notre aveuglement, touche notre endurcissement, nous encourage dans nos défaillances. » Marie est la vie et la respiration de ses serviteurs, le salut des infirmes, le remède des pécheurs. Richard de Saint-Laurent, expliquant ces paroles de l'*Écclésiaste* <sup>2</sup> : « Un bon nom vaut mieux que les parfums les plus précieux, » les applique ainsi à la bienheureuse Vierge : « Le nom de Marie guérit les maux du pécheur avec plus d'efficacité que les onguents les plus recherchés ; il n'est pas de peste, si désastreuse soit-elle, qui ne cède aussitôt à ce nom béni. »

Notre divin Sauveur, si je ne me trompe, a voulu nous le recommander lorsque, ressuscitant des morts, le premier nom qui sortit de sa bouche fut celui de Marie. En effet, s'adressant à Madeleine, la première à qui il apparut après sa Résurrection, il lui dit : « Marie <sup>3</sup>, » pour nous apprendre que le nom de Marie renferme la vie en lui-même et s'harmonise si bien avec la vie immortelle qu'il mérita de sortir le premier de la bouche du Sauveur, déjà en possession de l'immortalité. C'est ce qu'a observé, avant nous, Césaire dans son *Homélie sur la Visitation*.

IV.— La Vierge, Mère de Dieu, est appelée et est réellement la santé des infirmes, parce qu'elle est la source continuelle de toutes les guéri-

<sup>1</sup> Chap. v. — <sup>2</sup> VII, 2. — <sup>3</sup> Jean, XX, 16.

sons. Chez les habitants de l'île d'Égine, il y avait une fontaine dans laquelle regardaient les malades, afin d'y voir la fin de leurs maladies et de leurs infirmités, comme l'attestent Louis Vivès<sup>1</sup> et saint Augustin<sup>2</sup>. Vous trouverez, sans superstition, plus facilement un pareil remède à nos maux, dans la fontaine virginale; en effet, quelle que soit notre maladie, élevons vers la bienheureuse Vierge des regards pleins d'une pieuse confiance, et nous ne verrons pas seulement le terme de nos infirmités, mais nous recevrons la guérison de notre maladie, ou au moins la force de supporter nos maux avec patience. Visitez les temples et les autels de la Vierge; là nous trouverons la source de la santé. Considérons les ex-voto d'ivoire, d'or ou d'argent qui y sont suspendus, et nous reconnâtrons aussitôt la vertu salutaire de cette fontaine. Jetons sur cette fontaine nos regards avec beaucoup de confiance, et nous y puiserons un remède très-eflicace pour nos maladies.

« Il y avait à Jérusalem une piscine probatique environnée de cinq galeries, où étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et d'autres qui avaient les membres desséchés, qui tous attendaient le mouvement de l'eau; car l'Ange du Seigneur descendait à certains temps dans cette piscine et agitait l'eau. Celui qui y entra le premier, après que l'eau avait été agitée, était guéri, quelle que fût son infirmité. » Tel est le récit de saint Jean<sup>3</sup>. Marie est cette piscine probatique; c'est la dénomination que lui donne Pierre de Blois<sup>4</sup>: « Marie, dit-il, est cette piscine probatique dans laquelle l'Ange du Seigneur, c'est-à-dire l'Ange du grand conseil, comme l'appelle Isaïe, est descendu au temps de l'Incarnation; et l'eau a été agitée lorsque, à la Salutation angélique, Marie se troubla, et ceux-là seuls furent guéris qui crurent en un seul Dieu en trois personnes. » Ainsi parle Richard. Les eaux de la piscine probatique de Marie sont certainement plus salutaires que les eaux de celle de Jérusalem.

Dans cette dernière, après l'agitation de l'eau, un seul seulement était guéri. Dans la piscine virginale, la santé est rendue non-seulement à un seul, mais à tous ceux qui y accourent, à des malades presque en

<sup>1</sup> Liv. VII. — <sup>2</sup> *Cité de Dieu*, chap. xxv. — <sup>3</sup> v, 2, 3, 4. — <sup>4</sup> Sermon I sur le Messie.

nombre infini. Car Marie, mère de tous les mortels, a été établie aussi pour être le salut de tous.

Donc, si nous cherchons notre salut, si nous soupçons après la vie et la santé, courons à Marie, honorons Marie, invoquons Marie, jetons-nous dans cette piscine; quelle que soit notre maladie, si c'est pour notre bien, nous en serons délivrés. O Marie! unique soulagement à tous nos maux, remède de toutes les douleurs du cœur, ranimez le courage de vos serviteurs dévoués, sujets à toutes sortes d'infirmités. Protégez-nous, soutenez-nous, donnez-nous la force, la consolation et la santé. O Marie, santé des infirmes, priez pour nous.

### 365<sup>e</sup> CONFÉRENCE

POURQUOI MARIE EST-ELLE APPELÉE SANTÉ DES INFIRMES, PUISQU'ON NE PEUT ÊTRE SAIN QUE DE LA SANTÉ INHÉRENTE A NOTRE CORPS?

SOMMAIRE. — 1. Marie appelée Santé des infirmes, non par imputation de sa santé, mais parce qu'elle nous a obtenu toutes sortes de guérisons. — 2. Écrivains qui attestent ce fait. — 3. Marie appelée Santé des infirmes, parce qu'elle nous a communiqué l'immortalité en mettant au monde le Christ. — 4. Marie appelée Santé des infirmes, parce qu'elle guérit les maladies incurables. Exemples de guérisons miraculeuses. — 5. Conclusion : recourir à Marie dans toutes nos maladies.

Ce mot *santé* provoque une question bien capable d'agiter l'esprit : Pourquoi la bienheureuse Vierge Marie est-elle appelée *Santé des infirmes*, lorsqu'on ne peut être dit simplement et formellement sain que de la santé inhérente à notre corps ou à notre âme? Un médecin peut donner la santé, et il la donne quelquefois; cependant, il n'est pas pour cela et ne peut être appelé *Santé des infirmes*.

I. — Ceux qui délirent dans les questions de religion catholique, en voulant prouver que le pécheur n'est pas justifié par une justice ou une sainteté infuse, inhérente à l'âme, mais que la cause formelle de la justification des hommes est la sainteté du Christ, qui nous est communiquée ou imputée par la foi, c'est-à-dire par une pleine confiance que les péchés nous sont remis à cause du Christ, accordent qu'on peut donner à toute chose simplement la dénomination d'une

habitude ou d'une qualité qui lui est étrangère : « Ainsi, disent-ils, le Christ<sup>1</sup> est appelé notre Sagesse, notre Justice et notre Rédemption ; » et Jérémie<sup>2</sup> : « Et voici, dit-il, le nom qu'on donnera à ce roi : le Seigneur, notre Justice ; » version qu'ils font sur l'hébreu. Mais c'est là, avons-nous dit, un délire. Qui dira, en effet, qu'on peut être, par l'habitude ou la qualité, tel qu'un autre qui n'a pas l'habitude infuse ou la qualité à nous inhérente ? Nous avons déjà signalé cette folie lorsque, dans un tome précédent, nous avons ridiculisé cette justice ou sainteté que les Luthériens appellent imputative.

La bienheureuse Vierge Marie est donc appelée *Santé des infirmes*, non en ce sens que sa santé, à elle propre, soit elle-même celle des infirmes, mais parce qu'elle nous a procuré la santé du corps et de l'âme, en engendrant le Christ, notre médecin et notre remède, et en nous obtenant la guérison du corps et de l'âme.

Lorsque nous voulons faire comprendre qu'une personne est tellement parfaite dans un certain ordre de choses qu'il semble impossible de lui ajouter un degré de perfection, nous ne nous servons pas d'un terme concret, pour parler comme les dialecticiens, mais d'un terme abstrait, pour insinuer qu'elle ne participe pas seulement à telle ou telle qualité, mais qu'elle est cette qualité même. Par exemple, lorsque nous voyons quelqu'un bien sage, bien bon, bien modeste, bien hospitalier, etc., nous disons qu'il est la sagesse, la bonté, la modestie, l'hospitalité même. Cette manière de s'exprimer est très-usitée dans les divines Écritures. Saint Jean, dans sa 1<sup>re</sup> Épître<sup>3</sup>, dit en parlant de Notre-Seigneur : « Il est lui-même notre pardon pour nos péchés. » Comme s'il voulait dire, il pardonne lui-même à nos péchés, selon le Psaume x<sup>4</sup> : « Il pardonne nos iniquités. » David<sup>5</sup>, parlant à Dieu le Père dans la personne du Christ, dit aussi : « Vous êtes, ô mon Seigneur, ma protection et ma gloire ; » comme s'il avait dit : « Vous êtes mon Seigneur en qui je me glorifie et me glorifierai toujours, » selon les expressions d'Isaïe<sup>6</sup> : « Parce que je me glorifierai en vous. » En dernier lieu, le même Psalmiste chante ainsi : « Seigneur, ma

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, 1, 30. — <sup>2</sup> II, 3, 6. — <sup>3</sup> II, 2. — <sup>4</sup> II, 7. — <sup>5</sup> Ps. v, 4. — <sup>6</sup> XLIX, 3.

lumière et mon salut ; » c'est-à-dire mon Docteur et mon Sauveur. L'Apôtre saint Paul emploie le même style <sup>1</sup> : « Le Christ, dit-il, nous a été donné à tous pour être notre sagesse, notre justice, notre glorification et notre rédemption. »

Ce n'est pas que nous soyons intrinsèquement sages, justes et sanctifiés par l'imputation de la sagesse, de la justice et de la sainteté du Christ; mais c'est que le Sauveur a été la cause efficiente de notre sagesse, de notre justice et de notre justification. C'est dans ce sens qu'il est aussi appelé <sup>2</sup> : « Notre force; » et au Psaume XXIX : « Notre salut; » et ailleurs : « Notre sagesse, notre rédemption, notre paix; » parce qu'il opère en nous, la force, la patience et le salut. Il nous a faits sages; il nous a rachetés et nous a réconciliés avec le Père céleste, « pacifiant tout ce qui est dans le Ciel et sur la terre. » C'est avec la même signification que l'on chante en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu, ces paroles : « Notre vie, notre douceur et notre espérance; » parce qu'elle a engendré la vie en nous; elle nous a abreuvés à la coupe de la douceur, elle a ranimé notre confiance, comme nous l'avons dit plus haut dans l'explication de l'antienne *Salve, Regina*.

C'est dans le même sens que nous chantons à Marie : « Santé des infirmes; » parce qu'elle procure, à tous les malades qui se réfugient auprès d'elle, la parfaite santé de l'esprit et du corps. Toutes les guérisons opérées jusqu'à ce jour par l'art de la médecine humaine, toutes les grâces de vie ou de santé obtenues par l'intercession de tel ou tel Saint, la bienheureuse Vierge, en vertu d'un privilège spécial, les a toutes communiquées à ses serviteurs; Marie, toute seule, a, dans toute espèce de maladie, corporelle ou mentale, rendu à la santé un plus grand nombre de mortels que tous les médecins les plus célèbres de l'antiquité et d'aujourd'hui. Marie a guéri seule, ou montré le moyen de guérir des infirmités plus graves que ne l'ont pu tous les docteurs de médecine depuis le commencement du monde. Ce sont là des faits consignés dans un nombre presque infini de tableaux, d'ex-voto, d'images suspendus dans toutes les parties de l'univers.

II. — On l'appelle santé par excellence, à cause du bonheur avec

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, I, 30. — <sup>2</sup> Ps. LXXVII.

lequel elle a guéri toute sorte d'infirmités dans toute nation qui est sous le ciel. Lisons l'Italien Turcellini, dans son *Histoire de Lorette*; l'auteur français Vincent de Beauvais, dans son *Miroir historique*; le Belge Juste Lipse (*in Diva Hallensi et Sichemensi*); parmi les Germains, Jean Trithème, dans son opuscule *sur la Bienheureuse Vierge*; Copperstein, au sujet du Rosaire; Euchère Saugius, *sur la Vierge de Vicerse*; parmi les Polonais, Martin Cromère, Abraham Bzowski, au sujet de Notre-Dame de Cestochowa; parmi les Espagnols, Alphonse Villegas, *sur la Bienheureuse Vierge du mont Serrat et de Guadalupe*; Garzias Loysa, sur celle de Tolède; parmi les Hongrois, Bonfine, au sujet de Notre-Dame d'Albe la Royale; parmi les Portugais, Orose, *sur Notre-Dame de Lisbonne*; parmi les Irlandais, l'auteur de la *Vie de saint Laurent*; parmi les Saxons, Albert Crantz, *sur Notre-Dame de Liddelheim*; parmi les Bâvarois, Aventin, dans ses *Annales des Boïens* <sup>1</sup>. Tous ces auteurs font connaître à tout l'univers un nombre presque infini de malades rendus à la santé ou ramenés en quelque sorte à la vie. Écrasé par la multitude de ces exemples, j'ai jugé à propos, sur une vérité fondée sur tant de témoignages, de m'abstenir d'en faire l'énumération.

III. — Elle est appelée santé, à cause du breuvage d'immortalité qu'elle a libéralement préparé à tout le genre humain. Le Christ nous a lui-même donné l'immortalité, en nous laissant son corps à manger et son sang à boire. De là ces paroles : « Celui qui me mange, vivra par moi; » et ces autres : « Celui qui croit en moi, aurait-il perdu la vie du corps, possèdera la vie éternelle. » La Vierge a été aussi la dispensatrice de cette immortalité, puisqu'elle a fourni sa propre substance à la formation du corps et du sang de Jésus. Après le Christ, c'est donc à la Vierge que tout le genre humain est redevable de ce don céleste; c'est, en effet, de son sein qu'est sorti ce remède qui n'a pas seulement servi à la guérison des maladies corporelles et mentales, mais qui de plus nous a communiqué la vie éternelle. Disons donc que la bienheureuse Vierge est la santé des infirmes, à

<sup>1</sup> Liv. IV.



cause du breuvage d'immortalité libéralement préparé à tout l'univers.

IV. — On l'appelle santé des infirmes dans le sens abstrait, à cause de la facilité et de la perfection avec lesquelles elle guérit les maladies jugées incurables par le médecine humaine. Il n'est pas de maladie si opiniâtre, si obstinée, même irrémédiable, que la Vierge, Mère de Dieu, n'ait chassée par des remèdes efficaces. Une maladie incurable, c'est la cécité qui ne laisse pas de retour de la privation de la vue à un état naturel des yeux; et cependant, la bienheureuse Vierge Marie a rendu la lumière à un nombre presque infini d'aveugles, comme l'attestent les auteurs cités ci-dessus. Parmi les maladies irrémédiables, on cite la peste; toutefois, la bienheureuse Vierge a délivré de cette contagion mortelle une multitude innombrable de pestiférés. On énumère des milliers d'exemples de guérisons opérées par Marie; j'en citerai un remarquable, qui est rapporté par saint Frodoard dans ses *Chroniques*: « Les habitants, dit-il, d'une banlieue de Paris furent frappés d'une maladie contagieuse qui brûlait et consumait leurs membres peu à peu; la seule entrée dans une église dédiée à la sainte Mère de Dieu en guérit un grand nombre; de telle sorte que tous ceux qui pouvaient s'y réfugier étaient sauvés de la peste. A Montpellier, en France, où il y a une source d'eaux médicales, la bienheureuse Vierge opère des guérisons si merveilleuse dans une église dédiée à son honneur, que les médecins, jaloux de ces grâces, ont coutume de dire aux malades pauvres qui vont chercher auprès d'eux des remèdes à leurs maux: « Allez à l'église de la Bienheureuse Marie, offrez-lui un cierge, et vous reviendrez à la santé. » Ces médecins parlent ironiquement, mais les pauvres, étant évincés, ont recours à la bienheureuse Vierge, et sont immédiatement guéris <sup>1</sup>.

La Vierge, Mère de Dieu, a, en effet, une si grande puissance qu'elle guérit en peu de temps, si le bien des infirmes le demande, des maladies auxquelles les médecins ne veulent pas ou ne peuvent pas apporter des remèdes sûrement efficaces. C'est à juste titre

<sup>1</sup> Récit tiré de Césaire et cité par Maximilien Sandreus à la fin de son 1<sup>er</sup> discours.

qu'Albert le Grand a appelé Marie abri des infirmes, car, lorsqu'ils ne trouvent pas chez les hommes secours et consolation, ils vont chercher auprès d'elle leur soulagement. C'est donc avec raison que la bienheureuse Vierge Marie est le salut des infirmes par excellence, parce qu'elle est le remède de toutes les maladies, même incurables et inconnues aux médecins.

V. — Qu'est-il besoin d'Esculape, d'Ilippocrate, de Galien? Que l'on ferme les officines des remèdes. Cherchons notre médecin dans Marie, qui chasse tous nos maux; car, depuis qu'elle a puisé dans la vertu de l'Esprit-Saint sa puissance de guérison, il n'est pas, dans notre intelligence et dans notre corps, de plaie si profonde, si large, qui ne soit cicatrisée avec le secours de la Vierge. Dieu a mis en elle le remède efficace de toutes les infirmités, lorsqu'il produisit notre salut dans le sein de la terre, c'est-à-dire de la Vierge. Elle rend la santé aux fiévreux, l'usage des membres aux paralytiques, la lumière aux aveugles, la raison aux frénétiques; elle est notre rafraîchissement dans nos maladies brûlantes, notre soulagement dans nos douleurs, notre espérance quand nous désespérons de guérir; elle fait disparaître l'enflure et dessèche l'hydropisie. Nous tous donc qui soupignons après la santé, honorons la Vierge, invoquons-la, adressons à Marie ces supplications: « O Marie, santé des infirmes, joie des malades, qui avez guéri le monde entier atteint d'une maladie très-grave, accablante et désespérée, nous vous en prions, soutenez-nous dans nos épreuves; accablés par la tribulation, défendez-nous; soulagez-nous dans nos peines; éteignez les feux de notre concupiscence; donnez-nous la patience dans les persécutions et les calomnies; affligés par tant de maladies diverses, rendez-nous à la santé, afin que, rétablis de tous nos maux, nous méritions de louer et de servir votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans les siècles des siècles, Ainsi soit-il.

---

# XL

## REFUGIUM PECCATORUM

### REFUGE DES PÉCHEURS

---

Les maladies de l'âme sont plus grandes que celles du corps ; aussi, le cœur fidèle de l'Église, après avoir reconnu à l'envi, dans la bienheureuse Vierge, sa puissance de guérison pour toutes sortes d'infirmités, en chantant : « Santé des infirmes, » proclame-t-il maintenant en elle sa vertu médicale pour les maladies de l'âme, par ce chant : « Refuge des pécheurs ; » car les péchés sont les infirmités de l'âme. A l'occasion de ce titre, il faut répondre à une question qui fera l'objet de la Conférence suivante.

---

336<sup>e</sup> CONFÉRENCE

**D'OU VIENT QUE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE SE MONTRE LA DÉFENSE ET LE REFUGE DES PÉCHEURS, TANDIS QU'ELLE EST PLACÉE ELLE-MÊME AU SOMMET DE LA SAINTETÉ?**

**SOMMAIRE.** — 1. Marie, refuge des pécheurs, parce qu'elle a enfanté le Christ, source de la miséricorde. — 2. Marie a reçu de l'Esprit-Saint les sentiments de miséricorde qu'elle a manifestés sur la terre. Conversion du larron. — 3. La miséricorde de Marie est plus grande dans le Ciel. — 4. Marie, Mère des pécheurs, pour réparer les maux de notre première mère. — 5. Marie, avocate et patronne des pécheurs. — 6. Marie est notre médiatrice par excellence, parce qu'elle intercède pour nous et porte les autres Saints à prier pour nous. — 7. Marie est notre patronne dans toutes nos nécessités. — 8. Elle est notre cité du refuge contre la justice de Dieu. — 9. Elle est notre rempart contre les traits de la colère divine. — 10. Elle est la figure de la verge de Moïse. — 11. Elle est le soutien de l'univers. — 12. Elle est la montagne où se réfugient les cerfs, c'est-à-dire les pécheurs. — 13. Elle est cet arbre de Nabuchodonosor où s'abritent les bêtes sauvages qui signifient les pécheurs. — 14. La bienheureuse Vierge veut et peut sauver les pécheurs. — 15. Les pécheurs convertis. Couronne de Marie. — 16. Conclusion : Marie, refuge des pécheurs.

**I.** — L'on se demande avec étonnement pourquoi la Mère de Dieu, la Vierge très-sainte, n'abhorre pas les pécheurs, mais les accueille, prend soin d'eux, les protège et les défend, tandis que plus haut nous lui avons appliqué ces paroles du Psaume v au sujet de Dieu : « Les injustes ne subsisteront pas devant vos yeux. »

Mais l'étonnement cesse, si on jette les yeux sur le Christ lui-même, source de toute pureté. Notre divin Maître ne recevait pas seulement les pécheurs, mais il mangeait avec eux; c'est ce qu'on lit dans *saint Matthieu*<sup>1</sup>; il était, en effet, la source de la miséricorde. Or, de même que tous indistinctement courent à une fontaine pour y puiser de l'eau, de même, tous couraient à Jésus-Christ, mais surtout les pécheurs, pour qui il était descendu du Ciel sur la terre. Marie, ayant enfanté cette source de la miséricorde, a dû nécessairement y puiser. Le Fils de Dieu, en effet, a pris sa chair dans les entrailles de Marie, s'est revêtu de notre humanité dans la Vierge, s'est uni notre nature

<sup>1</sup> Chap. ix.

et notre substance dans son sein. De là il suit que la très-sainte Vierge, ayant fourni à Dieu la substance de sa chair, a dû être si largement associée à la clémence divine, que si Dieu est appelé le Père des miséricordes, on peut également lui donner le titre de Mère de miséricorde.

II. — L'Esprit-Saint, à qui on attribue la conversion des pécheurs, en couvrant la bienheureuse Vierge de son ombre, lui inspira ce sentiment, afin qu'elle eût compassion des pécheurs, leur pardonnât et les invitât au repentir, et afin que, dans leur pénitence, elle fût leur adoucissement et leur consolation.

Aussi, la bienheureuse Vierge, pendant sa vie mortelle, excitait-elle, à l'exemple du Christ, les pécheurs à la pénitence et à la détestation de leurs fautes. A l'appui de cette vérité, citons le grave témoignage de l'auteur de *la Perle de Marie*; il s'exprime ainsi à la fin de sa morale : « Lorsqu'on regardait la face divine du Christ et de la Vierge, si on n'opposait pas actuellement d'obstacle à la grâce, on se sentait porté, par une lumière céleste rayonnant de leur front, à la détestation du péché, à l'amendement de la vie et à la pratique d'une haute sainteté. »

Le bon larron s'est converti au Christ par le secours de la bienheureuse Vierge; c'est là un fait que saint Pierre Damien rapporte en ces termes dans un sermon : « Le bon larron s'est repenti, grâce aux prières de la bienheureuse Vierge placée entre la croix de ce malheureux et celle de son Fils; » et un peu plus loin : « Le larron s'est converti sur la croix; pourquoi pas avant? pourquoi n'a-t-il pas ouvert les yeux lorsqu'il suivait Jésus sur la route du Calvaire, lorsqu'il le vit portant sa croix et qu'il l'accompagnait? Il se convertit lorsque Marie était debout auprès de la croix; alors, de voleur il devint martyr, parce que Marie intercédait pour lui. » Apprenez de là qu'il nous est impossible de périr, si la Vierge reste debout pour nous, si elle étend sur nous les ailes de sa protection. Lisez sur ce sujet Salmeron<sup>1</sup>.

III. — Si donc la bienheureuse Vierge Marie, pendant son séjour

<sup>1</sup> T. X, traité XL.

sur la terre, a été le refuge des pécheurs, le rempart de l'innocence, de la sainteté et des vertus, et jeta dans le cœur des hommes, par la vue de ses exemples, la semence de toutes les bonnes œuvres, avec quelle plus grande sollicitude ne doit-elle pas, aujourd'hui qu'elle règne dans la gloire céleste, s'intéresser à ces mêmes pécheurs et faire entrer dans leur âme les germes de l'innocence et des vertus ! Bien qu'elle brille d'une dignité plus que royale et qu'elle soit assise sur un trône sublime, entourée d'une armée innombrable d'AnGES, néanmoins elle ne dédaigne pas d'abaisser ses regards sur nous, d'écouter nos prières et de traiter nos moindres affaires auprès de son Fils. Car l'humilité qu'elle pratiqua avec tant de perfection pendant sa vie mortelle ne lui permet pas d'oublier la pauvre humanité. Autrefois, au milieu d'une multitude d'AnGES chantant en chœur ce joyeux cantique : « Gloire à Dieu dans le Ciel ! » etc., elle ne dédaigna pas, à l'exemple de son Fils dans la crèche, les chants grossiers des bergers, et n'eut pas de répugnance pour les vils ministères du bœuf et de l'âne ; de même aujourd'hui, placée au sein d'une majesté royale, elle ne méprise pas nos prières, mais elle nous couvre de son affection maternelle et pourvoit avec bonté à tous nos besoins. Il est à propos d'écouter à ce sujet les paroles adressées par la bienheureuse Marie elle-même à sainte Brigitte, telles que nous les lisons dans le livre VII de ses *Révélation*s<sup>1</sup> : « Mon Fils a maintenant, dans la splendeur de sa puissance divine, la même humilité qu'il pratiqua lorsqu'il était couché dans la crèche et placé entre deux animaux.... Si, aujourd'hui encore, assis à la droite de Dieu le Père, il écoute tous ceux qui le prient avec amour et leur répond par les infusions du Saint-Esprit, moi aussi, qui suis sa Mère, je suis autant humble actuellement dans mon élévation au-dessus de toutes les créatures, que je le fus lors de mes fiançailles avec Joseph. » Et plus loin, à la fin du chapitre : « Telle était mon humilité, lorsque je n'étais connue que de Dieu seul et de Joseph ; telle est aujourd'hui mon humilité sur le trône sublime de ma gloire, empressée que je suis d'offrir à Dieu les prières de tous. »

Convaincu de cette vérité, avant cette révélation, saint Bonaven-

<sup>1</sup> Chap. xxv.

ture écrit ces paroles dans son *Miroir de la Vierge* <sup>1</sup> : « La miséricorde de Marie envers les malheureux a été grande pendant son exil sur la terre; mais cette miséricorde est bien plus grande pendant son règne dans le Ciel. Elle manifeste maintenant une plus grande clémence envers les hommes, par des bienfaits innombrables, parce qu'elle voit mieux aujourd'hui nos innombrables misères.

Il était juste que son Fils, après l'avoir comblée sur la terre des prérogatives les plus riches, l'ornât dans le Ciel de la gloire la plus étendue. Si donc, pendant sa vie mortelle, elle eut compassion des pécheurs, intercédâ pour eux, témoin sa prière à Cana de Galilée, elle doit, dans la gloire, prier son Fils avec d'autant plus d'instances qu'elle connaît plus véritablement nos infirmités; la patrie céleste n'a pas diminué, mais augmenté son amour pour nous; sa complète impassibilité ne l'a pas rendue par cela même inaccessible à la compassion; mais, se trouvant à la source de la miséricorde, elle a dû plutôt s'en revêtir, pleine de sécurité pour elle, mais remplie de sollicitude pour nous. En quittant les infirmités de la chair, elle ne s'est pas en même temps dépouillée des entrailles de la clémence; elle ne s'est pas revêtue de l'étoile de la gloire pour oublier nos misères. Ce n'est pas une terre d'oubli que Marie habite, ni une terre de labours où elle soit occupée; ce n'est pas la terre enfin, c'est le Ciel. Est-ce que le céleste séjour endurecit, prive de la mémoire, dépouille de tout sentiment de pitié les âmes qui y sont admises? La vaste étendue du ciel dilate les cœurs, ne les resserre pas; elle réjouit les âmes, mais n'aliène pas leurs affections; elle ne restreint pas la charité, elle l'élargit. Aussi n'est-il pas de nation qui n'ait ressenti les effets de la bienfaisance de Marie; nous avons tous reçu de sa plénitude, comme nous l'avons dit tant de fois. Écoutons saint Bernard : « Qu'il cesse de parler de votre miséricorde, ô bienheureuse Vierge, celui qui se rappelle avoir été abandonné dans ses besoins, malgré l'invocation de votre assistance. » Ainsi, que nul pécheur ne désespère jamais, puisque ni notre indignité, ni l'élévation de la Vierge ne nous empêchent pas de trouver auprès d'elle un asile assuré. Ouvrons maintenant les sources d'où a

coulé dans la bienheureuse Vierge Marie cette miséricorde si grande envers les pécheurs et où les pécheurs doivent puiser leurs titres à sa clémence, afin qu'ils puissent s'approcher d'une vierge si sainte avec assurance et hardiesse. Il ne faut pas que nos crimes nous éloignent de sa bonté.

IV. — Elle est la Mère non-seulement des justes, mais des pécheurs; c'est pourquoi le *Cantique des cantiques* <sup>1</sup> dit qu'elle a deux mamelles pour allaiter, d'après l'interprétation de Richard de Saint-Victor, deux enfants jumeaux, c'est-à-dire les justes et les pécheurs, en obtenant pour ceux-ci le pardon, pour ceux-là la grâce. Le texte hébreu de la *Genèse* <sup>2</sup> porte que Sara a autrefois allaité non pas un fils, mais des fils; cet emploi du nombre singulier pour le mot fils a fait croire aux interprètes hébreux que, pour montrer l'abondance de son lait, Sara n'allaitait pas seulement son propre fils Isaac, mais des enfants étrangers qu'elle faisait venir chez elle. La bienheureuse Vierge allaite également, comme une mère, et les justes qu'elle reconnaît pour ses propres enfants et les pécheurs qu'elle adopte pour ses fils. L'amour de cette divine Mère envers les pécheurs comme pour les justes est si grand qu'on ne peut rien trouver sur la terre qui puisse lui être comparé. Réunissez ensemble les affections les plus tendres de toutes les mères pour leurs enfants, les entrailles affectueuses des pères pour leurs fils, l'amour des nourrices pour les petits enfants, le violent attachement des animaux à leurs petits, vous n'avez rien dit encore. L'amour de Marie pour ses serviteurs s'élève à un degré presque infini au-dessus de toutes les affections terrestres.

Pour faire comprendre cette maternité de Marie vis-à-vis des pécheurs, saint Jean, après avoir dépeint l'éclatante élévation de la bienheureuse Vierge par ces paroles : « Il parut un grand prodige dans le ciel; c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur sa tête, » ajouta aussitôt : « Elle était grosse, et elle criait comme étant en travail, et elle ressentait les douleurs de l'enfantement <sup>3</sup>. » D'où vient que la bienheureuse Vierge a ressenti les tortures de l'enfantement, elle qui a donné

<sup>1</sup> IV, 5. — <sup>2</sup> XXI, 7. — <sup>3</sup> *Apocalypse*, XII, 1, 2.



sans douleur le jour au Fils de Dieu? Pourquoi ses cris et les tourments de sa maternité, puisqu'elle a mis au monde notre Sauveur au milieu d'une joie indicible? Il ne s'agit pas ici de la naissance du Christ, qui est venu au monde sans douleur pour sa Mère, mais de l'enfantement des pécheurs qui, par leur obstination dans le mal, causent souvent du chagrin à leur mère très-tendre. Le pécheur est cet autre Benoni ou fils de la douleur, qui est pour Marie, sa Mère, une cause d'affliction toutes les fois qu'il offense Dieu. Marie l'enfante quand il renaît de l'impiété à la foi et de l'état de péché mortel à la vie de la grâce. La bienheureuse Vierge Marie peut donc dire aux pécheurs comme l'Apôtre : « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous <sup>1</sup>. » Les pécheurs peuvent donc recourir avec assurance à Marie, qu'ils reconnaissent pour leur bonne Mère.

Marie est la seconde Ève qui répare les désastres causés par la première. Notre première mère nous a légué par sa chute toutes les infirmités du corps, du cœur et de l'âme. La bienheureuse Vierge Marie, devenue le remède de tous les hommes, guérit toutes ces mêmes plaies et toutes ces mêmes maladies.

V. — Elle est aussi notre patronne, notre avocate et notre médiatrice. Je sais que des auteurs latins, surtout Laurent Vallam, établissent une différence entre le patron et l'avocat. L'avocat est celui qui assiste un accusé en justice, quand même il ne dise rien; le patron est l'orateur qui le défend par sa parole. Cette distinction n'a pas lieu pour la bienheureuse Vierge; car elle les représente tous les deux : comme avocate, elle nous assiste devant la justice de Dieu, et comme patronne, elle nous défend contre l'accusation de nos crimes nombreux, et apaise la colère divine par ses longues supplications. Voilà pourquoi le *Cantique des cantiques* <sup>2</sup> la compare à une petite vapeur d'aromates : « Quelle est celle qui monte par le désert comme une petite vapeur d'aromates, de myrrhe et d'encens? » Autrefois, Dieu se laissait ordinairement fléchir par l'oblation de la vapeur d'aromates. De là ces paroles de la *Genèse* <sup>3</sup> : « Le Seigneur, connais-

<sup>1</sup> Aux Galates, iv, 19. — <sup>2</sup> iii, 6. — <sup>3</sup> viii, 21.

sant les dispositions du cœur de Noé, agréa son sacrifice, le reçut comme on reçoit une odeur très-agréable, et lui dit : « Je ne réparerai plus ma malédiction sur la terre, à cause des péchés des hommes. » Par le *Livre de la Sagesse*<sup>1</sup>, nous savons qu'Aaron apaisa le courroux de Dieu par l'odeur de l'encens : « Et sa prière, dit-il, montant vers vous comme l'encens qu'il vous offrait, il résista à votre colère. » La bienheureuse Vierge est donc comparée à la petite vapeur qui s'élève des différents aromates ; parce que, dans le Ciel, par l'encens de ses prières, elle résiste à la colère de Dieu et nous réconcilie avec lui. Elle mérite donc d'être appelée notre patronne, puisqu'elle nous défend par ses prières devant la majesté divine, et s'étudie à nous faire rentrer en grâce avec elle.

Elle est notre avocate, parce qu'elle plaide sans cesse la cause de notre salut auprès de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi, saint Bernard, dans son Sermon n<sup>e</sup> sur la Pentecôte, l'appelle-t-il « la chargée d'affaires de tous les siècles ; » « c'est vers elle, dit-il, comme vers la chargée d'affaires de tous les siècles, que tous portent les regards, » parce qu'elle traite auprès de Dieu les affaires de tous avec soin et diligence. « Elle est, dit l'Idiot, notre avocate auprès de son Fils, comme le Fils l'est auprès de Dieu le Père. Bien plus, elle a été établie notre régisseur auprès du Père et du Fils. » Saint Bernard traduit ainsi cette pensée : « La Mère, dit-il, est debout devant son Fils, comme le Fils est devant le Père ; Marie montre à son Fils son sein et son cœur ; le Fils montre à Dieu, son Père, son côté et ses blessures. » Oh ! quel heureux succès ne doivent pas avoir auprès de Dieu des affaires traitées par une avocate si puissante dans la cour céleste ! C'est pourquoi saint Bernard, continuant son sermon, nous dit : « Quel refus peut-on éprouver là où il ya tant de témoignages de l'amour ? » C'est pour cette raison que l'Église catholique s'écrie si souvent avec transport : « Hâtez-vous, ô notre avocate, de tourner vers nous vos regards si pleins de miséricorde ! »

VI. — Elle est notre médiatrice, non pas pour nous racheter, ce qui est l'œuvre exclusive du Christ, Notre-Seigneur, comme nous

<sup>1</sup> xviii, 21.

l'avons appris du Docteur angélique<sup>1</sup>, mais pour intercéder pour nous d'une manière plus éminente que les autres Saints. Elle n'est pas, en effet, seulement la médiatrice de notre réconciliation, elle est aussi l'aide de notre rédemption, comme nous l'avons montré plus haut en expliquant l'invocation *Cause de notre joie*. Si les Saints sont nos médiateurs auprès de Dieu, parce qu'ils lui offrent nos prières et intercèdent pour nous, la bienheureuse Vierge Marie est notre médiatrice par excellence, parce qu'elle ne prie pas seulement pour notre salut, mais invite, excite les autres Saints à être nos intercesseurs. Nous pouvons citer ici bien à propos ces paroles de saint Anselme<sup>2</sup> : « Si vous vous taisez, ô Souveraine, personne ne priera ; mais si vous intercédez pour nous, tous vous aideront de leurs prières. » La Vierge, Mère de Dieu, a clairement dévoilé cette vérité pendant sa vie mortelle, lorsque, par ses paroles et ses exemples, elle invitait à la prière les Apôtres et les autres disciples. Nous lisons en effet dans les *Actes*<sup>3</sup> : « Ils persévéraient tous unanimement en prières avec les femmes qui avaient suivi Jésus et Marie, Mère de Jésus. » Pressurant le sens de ce texte, Bernardin de Bustis nous dit dans son iv<sup>e</sup> Sermon : « La Mère bénie de Dieu invitait elle-même les autres à la prière ; voilà pourquoi l'Acte 1<sup>er</sup> des Apôtres dit « qu'ils étaient tous en prières avec Marie, la Mère de Jésus. » La conduite contraire des Apôtres, dans une autre circonstance, peut faire ressortir facilement la vérité de notre assertion. Les trois disciples que le Christ avait pris avec lui dans le Jardin des oliviers, et à qui il avait recommandé la vigilance et la prière : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation, » ne veillent pas, ne prient pas ; ils dorment : « Il les trouva endormis<sup>4</sup>. » Mais dans le Cénacle, ils veillent, ils prient : « Ils persévéraient dans la prière. » D'où vient que les Apôtres ne prient pas, mais dorment dans le jardin, tandis qu'au Cénacle ils persévèrent dans la prière ? La réponse est toute prête : parce que, dans le jardin, le Christ s'étant éloigné d'eux pour entrer en oraison, ils n'avaient pas auprès d'eux la Vierge, sa Mère ; dans le Cénacle, au contraire, bien que le Christ fût déjà monté au Ciel, ils étaient en présence de sa

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. xx, art. 8. — <sup>2</sup> Livre de ses *Sermons sur l'Église*. — <sup>3</sup> 1, 14.  
— <sup>4</sup> St. Matth., xxvi, 41.

Mère qui, par les invitations et les excitations de son exemple, les rendait persévérants dans la prière. Si donc, pendant son séjour sur la terre, la bienheureuse Vierge portait les autres Saints à la prière, que sera-ce maintenant dans le Ciel, où elle brûle d'une charité plus parfaite !

La bienheureuse Vierge est comparée à juste titre au plus haut ciel que les astronomes appellent premier mobile ; de même, en effet, que ce ciel entraîne dans son mouvement les mondes inférieurs, de même Marie, en priant pour nous, entraîne les autres Saints à suivre son exemple.

VII. — Voilà pourquoi les âmes pieuses ont des Saints particuliers à qui elles s'adressent pour des besoins spéciaux. Ainsi, dans le naufrage, elles se recommandent à saint Nicolas ; dans la peste, à saint Sébastien et à saint Roch ; dans la fièvre, à saint Pierre, Apôtre, et à saint Hyacinthe ; dans la maladie des yeux, à saint Othilie ; dans le mal des dents, à sainte Apollonie ; pour le mal de gosier, à saint Blaise ; dans l'incendie des maisons et des greniers, à sainte Agathe et à la bienheureuse Jeanne ; enfin, pour d'autres maladies, à d'autres Saints. Mais le juste et le pécheur se réfugient auprès de la Vierge Marie dans toute espèce de nécessité ou de danger, dans toute sorte de détresse ou de tribulation. Le prophète Isaïe<sup>1</sup> avait Marie en vue lorsqu'il disait : « La protection sera sur le lieu de sa gloire ; son tabernacle défendra par son ombre contre la chaleur pendant le jour, et il sera une retraite assurée pour nous mettre à couvert des tempêtes et des pluies pendant la nuit. » C'est-à-dire qu'elle sera la gardienne et la protectrice des justes et le refuge des pécheurs, qui s'abriteront sous son ombre, comme sous le tabernacle du Seigneur. Elle sera notre abri dans tous nos troubles, toutes nos tempêtes et toutes nos adversités. Si la peste, la guerre, la faim, ou toute autre tribulation nous surviennent, courons tous à elle, et elle sera notre protection, notre refuge, notre asile, notre bouclier assuré et notre unique remède dans tous les malheurs.

VIII. — Elle est aussi la cité de refuge. L'Ancien Testament fait

<sup>1</sup> 17, 3.

mention de quatre asiles : l'arche, la montagne, le Temple et les cités de refuge. Dans l'arche, durant le temps du déluge, se sauva Noé avec huit personnes ; sur la montagne se sauva Loth, pendant l'incendie de Sodome et de Gomorrhe ; le Temple était un asile assuré pour les Juifs qui s'y réfugiaient après avoir commis un crime. Sous Moïse, il y avait, dans la Terre promise, six cités de refuge, dans lesquelles se retiraient ceux qui avaient versé le sang humain contre leur volonté. Sous le Nouveau Testament, nous avons aussi quatre asiles pour nous sauver de la colère de Dieu. L'arche de Noé représente l'humanité et la Passion du Christ : tous ceux qui ont recours à elles se préservent du déluge des péchés. Les montagnes sont les Saints qui touchent à la terre par leur corps, mais dont les pensées franchissent les astres, selon ces paroles de saint Ambroise<sup>1</sup> : « Notre montagne, c'est Paul, c'est Pierre ; ce sont les autres Apôtres. » Tout homme qui fuit sur ces montagnes ne tombe pas dans l'abîme des vices. Le Temple, c'est l'Église de Dieu ; tous ceux qui se jettent dans son sein par le baptême, la pénitence et les autres sacrements, y trouvent le salut. La cité de refuge, c'est la bienheureuse Vierge Marie, qui nous soustrait non-seulement à la cruauté des hommes, mais aussi à la colère de la justice divine, lorsque nous cherchons un abri sous son égide. Saint Jean Damascène, dans son *Sermon sur le Sommeil de la Vierge*, prête à la Mère de Dieu ces paroles : « Je suis la cité du refuge pour tous ceux qui fuient auprès de moi. » Tel est aussi le sentiment de Richard<sup>2</sup> : « Le pécheur, dit-il, doit se réfugier auprès d'elle, parce qu'elle est la cité du refuge. »

Au sujet de ces cités du refuge, Oléastre, écrivant *sur le Chapitre xxxv des Nombres*, nous transmet ces détails puisés dans des documents hébreux : « Les voies, dit-il, qui menaient à ces cités étaient aplanies, afin que rien ne pût entraver la fuite des homicides. » Sur le chemin qui conduit à la Vierge, comme à la cité du refuge, il n'y a également pas d'obstacle. Dans la Vierge, en effet, rien d'austère, rien de terrible ; Marie est toute suave, toute douce, toute maternelle ; il n'y a rien qui arrête notre fuite auprès d'elle. Pour exciter les cœurs

<sup>1</sup> Liv. VIII *sur Saint Luc*, chap. xvii. — <sup>2</sup> Liv. II, part. III.

à la dévotion envers la Vierge, je puis ici me servir de ces paroles du Sage<sup>1</sup> : « Je vous montrerai les voies de la Sagesse ; je vous conduirai par les sentiers de l'équité, et, lorsque vous y serez, vos pas ne s'y trouveront pas serrés, et vous courrez sans que rien ne vous fasse tomber. » Telle est réellement la Vierge Marie ; nous pouvons tous aussi aller à elle, sans que nous sentions nos pas serrés, parce qu'elle ouvre à tous l'asile de son sein ; nous pouvons courir auprès d'elle sans rencontrer d'obstacle, parce que nous trouverons bientôt secours, consolation, défense et salut.

Oléastre continue ainsi : « Dans un lieu où aboutissent deux ou trois routes, s'élève un potcau avec cette inscription : *Mihlat*, pour indiquer aux fugitifs le chemin qui conduit aux cités du refuge. Il se présente aussi aux yeux de ceux qui se réfugient auprès de la Vierge, toutes sortes de signes, d'inscriptions, de miracles, de tableaux, d'ex-voto, qui montrent clairement que cette Vierge bienheureuse est la cité du refuge, et qui indiquent à celui qui est dans l'affliction, ou dans quelque épreuve que ce soit, la voie qui conduit à elle. »

Bien plus, la Vierge, Mère de Dieu, a été douée d'un privilège bien plus grand que les cités du refuge ; ces villes offraient un asile contre la mort à ceux seulement qui avaient versé le sang de l'homme contre leur volonté, d'après le témoignage de l'*Exode*<sup>2</sup> ; mais la bienheureuse Vierge, par l'immensité de sa miséricorde, est cette vaste cité qui reçoit dans son sein tous les fugitifs, même chargés de toute sorte de crimes, et leur obtient de Dieu pardon et miséricorde. Sainte Brigitte<sup>3</sup> rapporte en ces termes une révélation de la Vierge : « Je suis la Reine du Ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes et l'Avocate des pécheurs auprès de Dieu ; il n'est pas dans le Purgatoire une peine qui, à cause de moi, ne soit adoucie ou rendue plus facile à supporter. Personne, pendant sa vie, quel que soit le poids de ses malédictions, n'est privé de mes miséricordes ; car c'est à cause de moi que les tentations du démon deviennent plus faibles. Il n'est pas d'homme si repoussé de Dieu, à moins que la malédiction qui

<sup>1</sup> Proverbes, iv, 11. — <sup>2</sup> xxi, 25. — <sup>3</sup> Liv. VI de ses Révélations, chap. x.

pèse sur lui ne soit complète, qui ne puisse se réconcilier avec lui et obtenir son pardon, s'il implore mon assistance. »

IX. — Elle est aussi un mur et un rempart : un mur pour ceux qui se réfugient auprès d'elle, un rempart pour ceux qui l'invoquent dévotement et l'imitent avec courage. Il y avait autrefois, sur les murs de Rhodes, un tableau peint par Protogène avec tant de perfection que le roi Démétrius, pouvant, dans un siège, s'emparer de cette ville par l'endroit où ce tableau était exposé, interdit de son plein gré tout assaut et toute dévastation, et, comme il ne pouvait franchir les remparts que de ce côté, il aima mieux ne pas remporter la victoire que de détruire cette peinture<sup>1</sup>. La bienheureuse Vierge Marie nous a été donnée par Dieu, afin qu'elle fût dans notre ville, c'est-à-dire au milieu du genre humain, notre mur de défense. Placée comme un rempart entre Dieu et nous, par sa présence et sa médiation, elle arrête, apaise et adoucit la justice divine prête à nous frapper et à nous anéantir à cause de nos crimes; elle nous met à l'abri des traits de cette justice, parce qu'ils ne peuvent nous frapper que par le côté où elle s'interpose comme notre médiatrice.

Bien que les Gentils crussent faussement à la pluralité des dieux, toutefois ils regardaient Junon comme la seule et unique mère de toutes les divinités. Or, pour exprimer la protection et le patronage de cette déesse sur les mortels, ils aimaient à la représenter suspendue par une corde d'or entre le ciel et la terre; à chacun de ses pieds étaient attachés deux poids, dont l'un s'élevait à mesure que l'autre s'abaissait<sup>2</sup>. Dans cette Junon, mère des faux dieux, je vois la figure de notre Vierge, Mère du vrai Dieu. De même que cette déesse était suspendue entre le ciel et la terre, de même Marie est notre médiatrice entre les hommes et Dieu. A chacun de ses pieds sont suspendus deux poids (par pieds il faut entendre les affections du cœur, selon le style figuré de saint Augustin : « Mes pieds sont mes affections »), deux poids d'amour ou deux affections. La première s'élevait jusqu'à l'amour de Dieu, la seconde descendait jusqu'à la charité pour les hommes, pour les combler toujours de bienfaits. Le

<sup>1</sup> Pline, liv. XXXV, chap. x. — <sup>2</sup> Le poète Valérius, dans ses *Hiéroglyphes*.

poids de la première affection monte plus haut, parce que, dans la Vierge, l'amour de Dieu l'emporte sur l'amour du prochain.

X. — Elle est aussi cette verge de Moïse qui frappa le rocher<sup>1</sup>, et les eaux coulèrent, et le peuple eut à boire, et les bêtes aussi. Elle était dure cette pierre que frappa la verge de Moïse; cependant, au contact de cette verge, elle donna de l'eau en abondance. Le Fils de Dieu était dur et sévère envers les pécheurs. Il était cette pierre, puisque c'est à son sujet que l'Apôtre<sup>2</sup> dit : « Et cette pierre était la figure de Jésus-Christ. » La dureté de cette pierre apparaît dans la rigueur et la sévérité de la justice divine; « car il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Mais dès que, semblable à cette verge, la bienheureuse Marie eut touché cette pierre par ses tendres prières en faveur des pécheurs, immédiatement elle répandit en abondance les eaux de la grâce et des indulgences. Moïse frappa la pierre deux fois avant que l'eau jaillît, ce qui excita l'indignation de Dieu qui reprocha à Moïse et à Aaron leur incrédulité. Cette pierre spirituelle fut à peine touchée une fois par les prières de la Vierge, et de suite elle répandit des fleuves de dons célestes. Le peuple et les bêtes burent des eaux qui jaillirent de la pierre frappée par la verge. Les justes et les pécheurs figurés par les bêtes s'abreuvant aux eaux des grâces que la bienheureuse Vierge nous obtient par ses supplications. Les bêtes, après avoir bu l'eau du rocher, restèrent telles qu'elles étaient. La Vierge fait jaillir par ses prières des eaux que boivent les pécheurs, comparés et assimilés par le Psalmiste<sup>3</sup> aux animaux sans raison, et, après avoir bu, ils ne demeurent pas bêtes; ils deviennent hommes parce qu'ils recouvrent la vie de la grâce.

XI. — Elle est aussi l'Atlas, c'est-à-dire le soutien, le fondement et le rempart du monde entier; elle est l'asile et la protection de tout l'univers. Oh ! depuis combien de temps la justice divine ne se serait-elle pas vengée du genre humain presque tout entier, si la Mère de Dieu n'avait interposé son assistance ou sa médiation ! C'est là le grave sentiment de saint Fulgence<sup>4</sup> : « Le ciel et la terre, dit-il, seraient depuis longtemps tombés en ruine si Marie ne les avaient

<sup>1</sup> Nombres, xxii, 11. — <sup>2</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, x, 4. — <sup>3</sup> Ps. xlviii. — <sup>4</sup> Liv. IV des Mythologies.



pas soutenus par ses prières. » Nous nous rappelons avoir traité plus au long ce point de doctrine, en donnant l'explication de l'invocation : *Cause de notre joie.*

XII. — Elle est aussi cette montagne sur laquelle les cerfs timides, c'est-à-dire les pécheurs, trouvent un refuge<sup>1</sup> : « Les hautes montagnes servent de retraite aux cerfs, et les trous des rochers aux hérissons. » La bienheureuse Vierge est cette montagne d'où s'est détachée, sans la main, sans l'opération de l'homme, cette pierre au sujet de laquelle l'Apôtre dit : « Et cette pierre était le Christ. » Nous nous souvenons d'avoir expliqué ailleurs cette métaphore. Cessons donc d'en parler et hâtons-nous de passer plus loin.

XIII. — Elle est aussi cet arbre grand, élevé et étendu, sous lequel habitent et paissent les animaux domestiques et les bêtes sauvages. Nabuchodonosor vit au milieu de la terre un arbre grand et fort dont la hauteur s'élevait jusqu'au ciel, et qui paraissait s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre; ses feuilles étaient très-belles et ses fruits très-abondants nourrissaient toutes sortes d'animaux sauvages ou privés qui habitaient dessous. Tel est le récit de Daniel<sup>2</sup>. Cet arbre est la figure parfaite de la bienheureuse Vierge. Marie est ce grand arbre sorti de la tige de Jessé, cet arbre fort qui ne peut être endommagé ni par les injures du temps, ni par l'inclémence de l'air, ni par l'âpreté du climat; elle est cet arbre élevé, touchant au ciel par la grandeur de ses mérites et l'emportant par son élévation sur tous les chœurs des Anges. Son étendue embrasse toutes les extrémités de la terre, car elle étend sur tous les rameaux de sa bienfaisance, elle remplit l'univers de ses bienfaits, elle pénètre jusqu'aux Enfers et elle s'élève au-dessus des Cieux. Les justes, en effet, qui étaient dans les Enfers et ceux qui vivaient sur la terre peuvent se féliciter avec bonheur de devoir à la plénitude de sa grâce, ceux-ci leur renouvellement, ceux-là leur délivrance. Les feuilles de la Vierge, c'est-à-dire ses paroles, sont très-belles, elles ont, en effet, tellement charmé le Fils de Dieu, qu'il descendit du plus haut des cieux sur la terre. Car, à peine eut-elle prononcé ces paroles : « Voici la servante

<sup>1</sup> Ps. ciii, 18. — <sup>2</sup> Chap. iv.

du Seigneur, » etc., qu'elle fit descendre aussitôt et d'un vol rapide le Fils de Dieu dans son sein. Son fruit est très-précieux : c'est l'Homme-Dieu, c'est le fruit béni de ses entrailles. Fruit véritablement très-précieux, puisqu'il est la source intarissable de tous les biens. Avez-vous faim ? Il est le pain de vie. Avez-vous soif ? Il est ce puits d'eaux vivifiantes, il est ce vin qui fait germer les vierges, Êtes-vous malade ? Il est notre remède et même notre santé. Êtes-vous affligé ? Il est notre vie et notre espérance. « Et tout ce qui a vie trouvait sous lui de quoi se nourrir. » C'est du fruit délicieux des entrailles de Marie que se nourrissent les fidèles lorsqu'ils se restaurent par la sainte Eucharistie. Au-dessous de cet arbre habitent les animaux et les bêtes, c'est-à-dire tous les pécheurs, qui représentent autant de bêtes qu'ils ont de vices. Pensée très-bien développée par Boèce<sup>1</sup> : « Si vous voyez quelqu'un défiguré par les vices, vous ne pouvez pas, dit-il, le regarder comme un homme ; la seule forme extérieure de son corps indique encore qu'il a appartenu à l'humanité ? Est-il dévoré par la cupidité ? Dites qu'il est semblable au loup. Turbulent et orgueilleux, fatigue-t-il sa langue dans les procès ? Comparez-le au chien. Se réjouit-il d'avoir fraudé adroitement par des pièges secrets ? Assimilez-le au renard. Sent-il les frémissements désordonnés de la colère ? Attribuez-lui la fureur du lion. Lâche et timide, redoute-t-il ce qui n'est pas à craindre ? Regardez-le comme semblable au cerf. Si, indolent et lymphatique, il s'endort dans un stupide engourdissement, il vit alors comme un âne. Si, léger et inconstant, il change toujours de goût, il ne diffère en rien des oiseaux. Est-il plongé dans les plaisirs dégoûtants des passions immondes ? Dites qu'il est l'esclave de la volupté des pourceaux. C'est ainsi que l'homme, en désertant la vertu, se transforme en bête. » De là ces paroles du Psalmiste<sup>2</sup> : « L'homme, tandis qu'il était élevé aux honneurs, n'a point compris que sa gloire n'est que passagère, et, voulant jouir des biens présents, il a été comparé aux bêtes qui n'ont point de raison, et il leur est devenu semblable. » Tous ces animaux et toutes ces bêtes habitent donc sous l'arbre de Marie, parce qu'ils vivent dans ce monde sous sa protection.

<sup>1</sup> Liv. IV, prose III. — <sup>2</sup> Ps. XLVIII, 12.

Nous lisons, dans le IV<sup>e</sup> livre des *Révélation*s de sainte Gertrude, de la famille illustre des princes de Brabant, que cette Sainte eut une vision semblable, mais plus remarquable. Il lui semblait voir accourir, sous le voile de la Vierge sans tache, toute espèce de petites bêtes, figures des pécheurs qui ont pour Marie une dévotion spéciale. Cette Mère de miséricorde les accueillait avec bonté, les couvrait de son voile, les caressait avec sa main délicate et les flattait amicalement comme on a coutume de faire aux petits chiens. Par là, elle montrait clairement avec quelle miséricorde elle écoute tous ceux qui l'invoquent, avec quelle tendresse maternelle elle défend et protège les hommes vicieux qui espèrent en elle, jusqu'à ce que, par une véritable pénitence, elle les réconcilie avec son Fils.

XIV. — Les pécheurs doivent donc se réfugier avec une grande confiance auprès de la bienheureuse Vierge, puisqu'il ne lui manque ni la volonté ni la puissance de nous défendre et de nous sauver. Il est inutile de parler des très-bonnes dispositions de la volonté de Marie envers nous. Aucun doute ne peut, à ce sujet, s'élever dans notre esprit. Pourriez-vous douter si une mère a la volonté de défendre son fils, si elle veut lui servir d'avocate, si elle intercède pour sa famille, si elle souhaite une vie saine et sauve au fruit de ses entrailles, si elle désire préserver de tous les maux et combler de tous les biens un enfant qu'elle a engendré ? Marie est notre Mère à tous, mais la plus bienveillante de toutes les mères, les surpassant toutes par sa bonté bienfaisante. Personne non plus ne doute de la puissance de la bienheureuse Vierge Marie. Nous avons démontré combien elle est grande en expliquant l'invocation *Vierge puissante*.

XV. — Cette protection pour les pécheurs ne répugne pas à l'élévation de la bienheureuse Vierge au sommet de la sainteté, car la protection et l'assistance qu'elle offre aux pécheurs ne déprécient pas et ne diminuent ni sa sainteté ni sa pureté. Plus elle met de diligence à secourir les pécheurs, plus ces deux vertus brillent en elle avec éclat. Je dis plus : cette protection qu'elle accorde aux pécheurs l'élève tant qu'elle semble lui mettre une couronne sur la tête. Pour ne pas paraître avancer des assertions téméraires, nous examinerons ces paroles que

l'Époux adresse à la Vierge, son Épouse <sup>1</sup> : « Venez du Liban, ô mon épouse; venez du Liban, ma bien-aimée; venez et vous serez couronnée du sommet d'Almana, des sommets de Sanu et d'Hermon; vous serez couronnée de lions sortis de leurs cavernes et de léopards descendus de leurs montagnes. »

Qu'est-ce donc, ô frères chéris? Marie, dans l'*Apocalypse*, apparaît avec une couronne d'étoiles et ici son Fils ne lui promet qu'une couronne de bêtes sauvages, « de lions, dit-il, de léopards et de montagnes? » Comprenez le mystère. Les pécheurs ont la forme des animaux féroces, comme nous l'avons dit d'après Boèce et comme nous l'avons prouvé par le Psaume xxxviii. Mais ces bêtes sauvages se changent en étoiles lorsque, par la puissance de la Vierge, elles reviennent à Dieu par la pénitence. De ces étoiles, le Fils de Dieu forme à sa Mère une couronne; après lui avoir promis une couronne de bêtes féroces, il lui donne maintenant une couronne d'étoiles, et il veut que la Vierge soit couronnée par les bêtes sauvages qu'elle a transformées en étoiles par ses mérites et son patronage.

XVI. — O Marie, notre doux refuge, unique soutien de l'univers, réconciliez avec votre Fils vos enfants dévoués; recevez-nous sous votre tutelle; ouvrez-nous le sein de votre miséricorde maternelle. Nous ne pouvons être délivrés de nos maux que par vous, ô Vierge très-pure. Tous les pécheurs qui se sauvent vous doivent leur salut. Vous convertissez les Saul en Paul. Sauvez-nous aussi par votre intercession, ô très-bonne Mère, très-chère souveraine, très-bonne avocate et médiatrice très-fidèle. Ainsi-soit-il.

<sup>1</sup> *Cantiques*, iv, 6.

367<sup>e</sup> CONFÉRENCE

DE QUELS PÉCHEURS LE BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST-ELLE EXCLUSIVEMENT LE REFUGE ET LA DÉFENSE? QUELS SONT CEUX QU'ELLE PATRONNE ET QUELS SONT CEUX QU'ELLE NE PATRONNE PAS?

SOMMAIRE. — 1. Marie, refuge des pécheurs qui ont recours à elle. — 2. Elle a converti beaucoup de pécheurs figurés par les habitants de Rahab, de Babylone, de Tyr, de l'Éthiopie. — 3. Conversions des pécheurs opérées aujourd'hui dans les lieux de pèlerinage ou les couvents. — 4. Quels sont les pécheurs que la Vierge ne protège pas? — 5. Prière à la bonne Mère.

I. — La bienheureuse Vierge Marie n'est pas le refuge et la défense de toutes sortes de pécheurs; elle ne les accueille pas tous, elle ne les patronne pas tous, mais seulement ceux qui, après avoir commis le péché, en conçoivent le regret dans l'âme, s'efforcent d'effacer leurs crimes par la pénitence, amendent leur vie, l'honorent selon Dieu, la vénèrent avec piété, s'étudient à l'imiter avec courage. On peut avec juste raison comparer Marie à la femme Abigaïl, qui désarma le courroux de David contre Nabal. Nabal, image de l'insensé et figure du pécheur, après avoir échappé à la colère de David, fut cependant tué ensuite. Le pécheur doit craindre le même sort si, aidé par le patronage de la Vierge, il ne s'amende point, s'il ne corrige pas ses mœurs dépravées; il subira la mort et la mort éternelle, s'il ne se dépouille pas de la folie de son péché.

La bienheureuse Vierge Marie promet aux pécheurs secours et assistance; mais auxquels? Écoutez: « Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur. » Elle appelle donc à elle et promet de défendre ceux qui la désirent selon Dieu, qui l'aiment, l'honorent et s'efforcent de l'imiter selon la mesure de leur pouvoir.

La bienheureuse Vierge Marie semble avoir voulu exprimer la même pensée par la bouche du Psalmiste<sup>1</sup>, lorsqu'elle dit: « Je me souviendrai des habitants de Rahab et de Babylone, et je ferai qu'ils me connaissent; les étrangers, ceux de Tyr et le peuple d'Éthiopie,

<sup>1</sup> Ps. LXXXVII, 4.

se sont trouvés là, réunis auprès de moi. » Rahab, la prostituée, figure les hommes charnels et licencieux; par le nom de Babylone, qui signifie confusion, on désigne la sentine des crimes. Les étrangers, les habitants de Tyr et le peuple d'Éthiopie représentent tous les pécheurs, quels qu'ils soient. Or, elle dit : « Je me souviendrai de Rahab et de Babylone, » c'est-à-dire des débauchés et de toute la foule des méchants qui me connaissent, c'est-à-dire qui croient en moi, m'aiment affectueusement et m'honorent avec piété. « Voilà que les étrangers et les habitants de Tyr, et le peuple d'Éthiopie, » ce qui s'interprète : voilà que l'on voit courir à elle, comme au propitiatoire de l'univers entier, les étrangers, c'est-à-dire les pécheurs étrangers au salut, selon ce passage du Psaume cxviii<sup>e</sup> : « Le salut est loin des pécheurs; » « les habitants de Tyr, » ou les marchands iniques et usuraires; « et le peuple d'Éthiopie, » ou les hommes noircis par les fumées des voluptés brutales; tous ceux-là se sont trouvés ici, c'est-à-dire sous le patronage de Marie qui les embrasse tous, par sa vaste étendue. On lit dans l'original du texte hébreu : « Celui-là vous est né. » En effet, tous les criminels et tous les débauchés se réfugient auprès d'elle; parce que c'est dans elle, c'est d'elle qu'est né le salut du monde.

II. — Le temps me manquerait si je voulais énumérer toutes les espèces de Rahabiens, de Babyloniens, d'étrangers, de Tyriens et d'Éthiopiens qui, en implorant la protection de la bienheureuse Vierge Marie, ont été retirés de l'abîme profond de leurs cupidités et de leurs crimes, ont été arrachés aux gouffres de l'Enfer, rendus à la lumière de la vie, et placés de nouveau dans le sein assuré de l'innocence. Il n'y a rien de plus abondant dans les histoires du christianisme, rien de plus certain aux yeux de tous, rien de plus fréquent et de plus habituel que des exemples de ce genre. Comme leur multitude m'écrase, je me contenterai d'en citer quelques-uns seulement.

Rahab fut cette Marie Égyptienne qui a passé dix-sept ans dans les turpitudes les plus honteuses de la prostitution la plus dégoûtante, et fut, pour la plupart, une occasion de péché; mais la Mère de Dieu la rappela à la pénitence.

Il fut Babylonien, ce larron qui, crucifié avec le Christ, après avoir

demandé la grâce de son salut à la Vierge debout auprès de la croix, se convertit au Seigneur, comme nous l'avons montré plus haut, en nous appuyant sur des auteurs autorisés.

Il fut étranger, c'est-à-dire loin de son salut, ce Théophile qui, par un écrit signé de sa main, s'était livré au démon. Nous avons rapporté plus haut son histoire, que nous avons empruntée à d'autres auteurs de l'autorité la plus grave.

Il fut Tyrien, ce Charles, fils de sainte Brigitte, que la Vierge assista au moment de son départ de ce monde, et avertit avec instance de ne pas désespérer.

Nous raconterons son histoire plus au long.

Les Maronites, habitants de l'Orient, furent comme le peuple de l'Éthiopie. Le bienheureux Griphon ou Gryphus, de l'Ordre de Saint-François, était allé leur annoncer la vraie foi; mais, comme ce peuple accueillait avec mépris les paroles de l'Évangile qu'il leur prêchait, ce saint missionnaire fit avec son gouverneur cet engagement : « Si je fais rétrograder vers l'Orient le soleil sur le point de se coucher, aurez-vous envers le Christ la même foi que l'Église romaine ? » Le gouverneur, de concert avec beaucoup d'autres personnes, accepta la proposition. Chose admirable ! le missionnaire fléchissant le genou pria Dieu, par l'intercession de sa divine Mère, dont on célébrait en ce jour la glorieuse Assomption, de manifester sa miséricorde, de montrer sa clémence envers ce peuple aveugle et malheureux, en l'éclairant, en le ramenant à la foi; et immédiatement le soleil, déjà sur son déclin, rétrograda vers l'Orient, et, de ce point, revint de nouveau à l'Occident; et, de cette manière, par l'intercession de Marie, le gouverneur, avec tout son peuple, embrassa la vraie foi de notre Mère l'Église. L'anniversaire de ce miracle est encore célébré par le peuple du Liban, dans de pompeuses et solennelles processions <sup>1</sup>.

Si vous désirez connaître en plus grand nombre des exemples de criminels revenus à la lumière de la foi et du salut, par le secours de

<sup>1</sup> Marc Lisbonne, t. III de son *Histoire du saint François*, liv. VII, chap. xxxviii.

la Mère de Dieu, lisez Pierre-Antoine Spinelli, dans son *Trône de la Mère de Dieu*<sup>1</sup> et dans son *Traité des miracles*<sup>2</sup>.

III. — Qui pourrait compter le nombre de ceux qui, enchainés par de mauvaises habitudes ou par l'aveuglement de l'esprit, se convertissent à Dieu aujourd'hui, font pénitence de leurs crimes dans la célèbre maison de Lorette, dans l'Italie, à Cestochowa, à Gilde, et dans d'autres lieux de pèlerinage consacrés à la Vierge, soit dans la Pologne, soit ailleurs? Comment énumérer le nombre des pécheurs ramenés d'une grande dépravation de mœurs à une vie pieuse et sainte, dans la dévote confrérie du Rosaire, aujourd'hui répandue partout, ou dans d'autres associations religieuses érigées à l'honneur de la bienheureuse Vierge? Qui pourra dire combien de criminels, soit par l'exemple, soit par l'enseignement des religieux, se sont convertis du vice à la piété, des vanités du siècle à la contemplation des choses célestes? C'est avec de grandes actions de grâces qu'ils rapportent leur conversion à la Mère de Dieu, tous ceux qui reviennent à de meilleurs sentiments. Car c'est Marie qui fait fleurir les institutions religieuses, les favorise et les défend. On rapporte même qu'elle a présidé à l'institution et au développement de quelques corps religieux, comme des Chartreux, des Cisterciens, des Dominicains, des Franciscains, des Carmélites, des religieux olivétains, de la compagnie de Jésus, etc., comme nous l'avons longuement démontré plus haut.

La bienheureuse Vierge accorde donc sa protection, ses faveurs et son assistance aux pécheurs qui reviennent à Dieu par la pénitence, effacent leur crime par le repentir et la confession, vénèrent sa Mère, implorent son secours et s'étudient à l'imiter avec courage. Ce sont ceux-là qu'elle protège, c'est à ceux-là qu'elle sert de refuge, de soutien, de soulagement et de consolation.

IV. — Quant à ceux qui abusent de la bonté de Dieu, méprisent sa miséricorde, irritent sa justice, amassent des trésors de malédictions pour le jour des colères, elle ne les favorise pas et ne les défend pas; elle ne leur offre ni son refuge ni son soutien. Elle n'est pas le refuge

<sup>1</sup> Chap. xxx, nos 24, 25. — <sup>2</sup> Sect. IV, nos 25, 26 et suiv.



des blasphémateurs, des parjures, des ensorceleurs, des magiciens, des enchanteurs, des sorciers, des nécromanciens, tant qu'ils s'obstinent à persévérer dans le mal. Elle n'est pas le refuge de ceux qui ne s'aiment qu'eux-mêmes, des envieux, des orgueilleux, des insolents, des esprits insubordonnés, tant qu'ils ne se dépouillent pas de leur perversité. Elle n'est pas le refuge des ingrats, des criminels, des scélérats, des voluptueux, des traîtres, tant qu'ils ne reviennent pas à de meilleurs sentiments. Elle n'est pas le refuge des magistrats injustes, des juges iniques, des mauvais conseillers, tant qu'ils ne condamnent pas leur propre iniquité. Elle n'est pas le refuge des riches avarés et sans pitié, des débauchés, des marchands trompeurs, des clercs impudiques, des simoniaques, des licencieux, encore moins des adultères, des pourvoyeurs de prostitutions, tant qu'ils ne changent pas de vie. Elle n'est pas le refuge des religieux mondains, vaniteux, insubordonnés, attachés aux biens de ce monde, rebelles, factieux, transgresseurs de leur règle, encore moins des déserteurs de leur Ordre, tant qu'ils ne reviennent pas à résipiscence et ne se proposent pas de faire une pénitence sérieuse. Tous ces pécheurs ont beau jeûner le samedi ou les veilles de toutes les fêtes de Marie; en vain récitent-ils quelquefois le rosaire ou le chapelet, ils ne trouvent pas grâce auprès de la Vierge, tant qu'ils ne se dépouillent pas de la folie de leurs crimes et de leur impiété. « Il n'est pas, en effet, de belle louange sur les lèvres du pécheur. »

La Vierge, Mère de Dieu, est pure et aime les cœurs purs; elle est chaste et affectionne les âmes chastes; elle est humble, patiente, obéissante, douce, et elle aime à protéger, à défendre tous ceux qui l'imitent dans la pratique de ces vertus; elle se fait un bonheur d'être le refuge et la défense de tous ceux qui veulent marcher sur ses traces.

C'est pourquoi, pratiquons la chasteté dans le corps et dans l'âme, si nous voulons obtenir sa bienveillante protection, car elle a en horreur la fange du vice impur; les affections bourbeuses lui répugnent; elle hait la débauche; elle est ennemie des excès dégoûtants de la prostitution; elle fuit les pensées impures et criminelles comme si elles étaient des vipères; elle repousse les propos sales et obscènes;

elle s'éloigne des chants et des parfums des prostitués; elle déteste les excès de la colère; elle ne peut pas admettre la jalousie, l'inhumanité et les querelles; elle rejette la vaine gloire qui s'épuise dans des fatigues inutiles; elle résiste au faste, à l'orgueil, à l'esprit de vengeance qui ne peut pas abandonner une injure; en un moment, elle a autant d'exécration pour le vice que pour un venin mortel. Mais elle trouve son bonheur dans le jeûne, la parcimonie et l'abstinence, et le chant des psaumes, la pureté, la chasteté et la virginité font ses délices; elle trouve dans ces vertus une paix continuelle; elle aime la tranquillité de l'âme et la paix du cœur; elle serre entre ses bras, comme des filles chéries, la charité, l'humilité et la miséricorde; enfin, pour abrégé, le moindre vice l'offense, et elle puise dans chaque vertu, comme dans une qualité qui lui est propre, la joie et l'allégresse.

V. — Accourons donc tous auprès d'une mère si bonne, auprès de notre patronne, notre avocate et notre fidèle médiatrice, nous tous qui sommes accablés sous le poids de nos fautes, opprimés par l'affliction, coupables de beaucoup de crimes, incertains sur notre salut et abandonnés par tous. Dans elle et par elle, les coupables trouveront le pardon, les affligés la consolation, les délaissés un asile, les insensés la sagesse, les pécheurs la justification, les justes la persévérance. Je dirai donc avec l'Idiot, rempli de sagesse et qui, dans sa pieuse humilité, fait ainsi sa confession : « O bonne Vierge Marie ! pécheur pervers et inique, je me sens tenté et vaincu par les ennemis de mon salut; pour leur complaire, j'ai consenti à beaucoup de péchés. A notre secours, ô très-clément Vierge Marie, réparatrice de la grâce perdue ! Inspirez-nous le regret de nos crimes, obtenez-nous le pardon pour le passé, accordez-nous votre caution pour les temps présents et communiquez-nous pour l'avenir une courageuse résistance à toute sorte de mal. » Ainsi soit-il.

---

## CONSOLATRIX AFFLICTORUM

## CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

---

Il est familier aux justes de ne pas fuir l'adversité, de ne pas éviter les souffrances et de ne pas refuser la tribulation, mais de demander à Dieu consolation et soulagement. Nous voyons cela dans David, ancêtre de la Vierge, Mère de Dieu; le prophète royal dit, au Psaume cxviii, verset 76 : « Répandez sur moi votre miséricorde, afin qu'elle soit ma consolation. » Il demande la miséricorde, non pour ne pas sentir le poids de l'adversité, les tortures du chagrin, l'oppression du malheur, mais pour être consolé et soulagé; telles sont ses paroles : « Afin que je sois consolé. » A l'exemple des justes, le chœur fidèle de l'Église, après avoir énuméré, dans les précédentes invocations, les chagrins et tous les maux du corps et de l'âme, ne demande pas, dans la présente invocation, l'éloignement des maladies, l'exemption de l'adversité, mais la consolation de la bienheureuse Vierge, qui est la joie des malheureux lorsqu'elle chante : « Consolatrice des affligés, priez pour nous ! » Ces paroles fournissent le sujet à deux questions : 1° De quelle manière la bienheureuse Vierge Marie est-elle la consolatrice des affligés ? 2° De quels affligés est-elle surtout la consolatrice ? Répondons d'abord à la première question.

---

## 368° CONFÉRENCE

DE QUELLE MANIÈRE ET POUR QUELLE RAISON LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE  
EST-ELLE APPELÉE CONSOLATRICE DES AFFLIÉS ?

**SOMMAIRE.** — 1. Dieu et le Christ sont nos premiers consolateurs. — 2. Marie fut pendant sa vie la consolatrice des Apôtres et des martyrs, et de toute sorte d'affligés. — 3. Tout ce qui, dans l'Ancien Testament, figurait Marie, donnait la consolation. — 4. La bienheureuse Vierge a plusieurs yeux pour voir nos misères; elle est comparée aux animaux pleins d'yeux de l'*Apocalypse*. — 5. Promptitude de Marie à nous secourir dans nos afflictions. — 6. Marie consolatrice des affligés, parce qu'elle leur obtient des larmes qui effacent les péchés.

I. — Dieu est appelé notre premier consolateur par excellence : « Il est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation <sup>1</sup>. » C'est pourquoi, lorsque nos pères de l'ancienne loi lui demandèrent une consolation à leurs maux : « Aidez-nous, disaient-ils, Dieu, notre salut, et pour la gloire de votre nom, Seigneur, délivrez-nous <sup>2</sup>, » il leur envoya le Christ, le consolateur du monde, l'astre du ciel, la splendeur de la lumière éternelle, le soleil de justice, qui consola le monde plongé dans la tribulation et l'angoisse, éclaira la noire obscurité de son infidélité et de son ignorance, l'arracha des ténèbres et des ombres de la mort où il était assis, le guérit, le justifia et le rendit heureux. On ne trouve pas de consolation plus véritable et plus juste que dans le salut et la rédemption de nos péchés. Par son Ascension dans le Ciel, il remplit l'Église triomphante d'une grande joie. Il promit, il est vrai, à l'Église militante une consolation invisible, promesse qu'il accomplit le jour de la Pentecôte, lorsqu'il lui envoya son Esprit consolateur. Mais, pour remplacer la consolation visible que cette Église recevait de sa présence corporelle, il lui laissa sa Mère, la Vierge Marie. Cette bonne Mère la consola amplement, en effet, de la privation de la vraie joie du monde, de l'absence de son Fils monté au Ciel.

II. — Après l'Ascension du Christ, Marie a été l'aide, la consola-

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, 1, 3. — <sup>2</sup> Ps. LXXXVIII.

trice, la conseillère, l'asile et comme l'Arche des Apôtres et des fidèles dans leurs épreuves. Ils trouvaient, en effet, auprès d'elle, secours, conseils et consolations en abondance. Au sujet de ce texte : « Elle était debout auprès de la croix, » saint Bernard nous dit : « C'était réellement un grand sujet de consolation pour les hommes de voir sur la terre une mère dont le fils régnait dans le Ciel. » Aussi n'y eut-il personne parmi les premiers chrétiens qui ne désirât le voir. Saint Denis l'Aréopagite vint la visiter avec un grand nombre d'autres personnes ; il sentit, en la voyant, son âme inondée d'une consolation si grande qu'il disait : « Si la foi ne m'apprenait pas que la divinité est seulement dans le Christ, je la regarderais et l'honorerais comme un Dieu. » C'est ce que nous avons déjà tant de fois raconté plus haut sur le grave témoignage de plusieurs auteurs.

Saint Ignace, martyr, brûlant du désir de la voir, écrivait ces paroles à saint Jean l'Évangéliste : « Si vous voulez bien me le permettre, je monterai dans les quartiers de Jérusalem où habitent les Saints pour les visiter, pour voir surtout Marie, Mère de Jésus, qui est, dit-on, l'objet de l'admiration et des désirs universels. »

Nicolas de Bologne, Docteur des *Préceptes*, fait ce récit <sup>1</sup> : « Un ermite ayant appris d'un Ange que la seule contemplation de Marie augmentait dans les âmes les ardeurs de la dévotion, alla, sept ans après, la voir sur la montagne de Sion, où elle habitait. Dès qu'il l'aperçut, il se sentit rempli d'une si grande joie par sa seule présence qu'il ne put pas se tenir debout, et, tombant à terre, il dit : « Qu'y a-t-il dans le ciel et sur la terre que je puisse vous demander, ô mon Dieu ? Je ne désire pas de royaume céleste, s'il m'est permis de contempler éternellement cette Vierge divine. »

Nous lisons dans un sermon angélique qu'un Ange fit à sainte Brigitte cette révélation <sup>2</sup> : « Dieu permit à la Vierge Marie de demeurer sur la terre jusqu'à son Assomption, pour l'affermissement des bons et la correction de ceux qui s'égarèrent. » Elle était, en effet, l'institutrice des Apôtres, la force des martyrs, la lumière des Confesseurs, le miroir éclatant des vierges, la consolation des veuves, la mère bienfai-

<sup>1</sup> Sermon 1 sur l'Assomption de la Vierge. — <sup>2</sup> Chap. xix.

s ante des époux, l'affermissement de tous les fidèles dans la foi catholique.

Marie fut, pendant ce temps-là, la force des martyrs; elle les animait à supporter avec gaieté de cœur toutes sortes de tortures pour le nom de Jésus; pour leur salut et pour celui de tous, elle s'exposait aux plus grandes tribulations; par ses prières, elle leur obtenait de Dieu l'esprit de force et de courage. Jérôme Gratien <sup>1</sup> écrit de la bienheureuse Vierge Marie que, pendant la lapidation de saint Étienne, elle se répandait en prières pour lui. Ceux qui font la description des Lieux saints, surtout Richard et d'autres que nous avons rappelés plus haut, font mention d'une pierre où la Vierge pria à genoux pour saint Étienne, premier martyr, pendant tout le temps qu'on le lapidait. C'est pourquoi l'Église doit à la Mère de Dieu d'avoir le grand saint Étienne, premier martyr, comme elle doit à saint Étienne le bonheur de posséder le grand Docteur des nations, l'Apôtre saint Paul.

Marie, pendant son séjour sur la terre, compatissait au sort des affligés, relevait leur courage; tel est le témoignage formel de saint Ignace <sup>2</sup> : « Elle compatissait au sort des malheureux, elle partageait leurs souffrances qu'elle allégeait avec promptitude. » Les martyrs de ce temps, et tous ceux qui souffrirent tant de maux pour le nom du Christ de la part des ennemis des chrétiens, se réfugiaient auprès de Marie, et cette bonne Mère les relevait de leur abattement, ranimait leur courage dans les souffrances, et par ses prières leur obtenait la patience qui leur donnait la force de supporter sans se plaindre toutes leurs persécutions. C'est pourquoi l'auteur appelé Idiot, mais au fond très-instruit, adresse à la Vierge ces paroles <sup>3</sup> : « Aidez-nous dans nos tribulations en nous donnant la patience. » En outre, la bienheureuse Vierge endurait elle-même toutes sortes d'adversités avec courage et tranquillité d'âme; elle montrait au milieu des peines de la vie un visage toujours serein, la tristesse ne s'emparait jamais de son cœur; elle marchait toujours le front joyeux. Saint Ignace, martyr <sup>4</sup>, écrit à son sujet : « Marie, Mère de Jésus, est joyeuse dans les afflic-

<sup>1</sup> Liv. I de *Saint Joseph*. — <sup>2</sup> Épître 1. — <sup>3</sup> Liv. I de *la Contemplation de la bienheureuse Vierge Marie*, chap. vii. — <sup>4</sup> Épître 1.

tions; elle ne se plaint pas dans l'indigence et le dénuement; les injures ne peuvent pas ternir les grâces de sa douceur. » Aussi, par son exemple, procurait-elle soulagement, courage et consolation, à beaucoup de malheureux accablés par la tristesse de l'adversité. Un grand nombre d'infortunés auraient succombé sous le poids de leurs tribulations, si Dieu, par son secours, et Marie, par son assistance, ne leur avaient rendu le courage.

III. — Mais qu'y a-t-il d'étonnant que Marie consolât par sa présence les malheureux dans leur détresse, lorsque son ombre seule rendait la confiance aux opprimés? Rappelons à notre esprit le patriarche Jacob exilé de la maison de son père et poursuivi par son frère Ésaü, qui voulait sa mort. Qui est-ce qui le consolait dans son malheur? Qui est-ce qui soutenait son âme sous le poids de la tristesse? Il voit une échelle au haut de laquelle Dieu était appuyé et qui ouvrait à tous l'entrée du Ciel. Cette échelle fut la figure de Marie. Le même patriarche fut de nouveau éprouvé pendant la nuit par une longue lutte; mais, au lever de l'aurore, il se sentit consolé de nouveau et il reçut la bénédiction de Dieu. Cette aurore naissante a été l'image de Marie. C'est à son sujet que le *Cantique des cantiques* dit<sup>1</sup> : « Comme l'aurore qui se lève. » Enfin, arrivé aux portes de la mort, il s'attriste d'avoir laissé ses fils en Égypte; mais, ayant tourné ses regards à la tête de sa couche et au sommet de la verge qui était dans la main de Joseph, il se sentit consolé. Cette verge, c'est Marie au sommet de laquelle le Christ Notre-Seigneur s'épanouit comme une fleur. Nous avons déjà élucidé plus haut la signification de cette figure. Si donc l'ombre de la seule figure de Marie portait la consolation dans les cœurs affligés, quel soulagement sa présence ne devait-elle pas leur procurer ! Un grand soulagement, certes. Or, si la bienheureuse Vierge était la consolation des affligés, soit par les figures qui la désignaient, soit pendant sa vie mortelle, que sera-ce maintenant qu'elle règne dans le Ciel? Elle ne s'est pas dépouillée de ses sentiments, de sa compassion, lorsqu'elle se revêtit de la gloire céleste, comme nous l'avons amplement démontré plus haut. Aujourd'hui encore, elle allège les

<sup>1</sup> iv, 9.

afflictions et les adoucit d'autant plus qu'elle est plus élevée. De là vient que saint Bonaventure<sup>1</sup> appelle Marie le refuge assuré de tous les affligés. Et saint Jean Damascène<sup>2</sup> la salue ainsi : « Je vous salue, vous qui soulagez toutes les inquiétudes ! Je vous salue, remède de tous les maux du cœur ! »

IV.— C'est à juste titre que Marie est appelée consolatrice des affligés, surtout en sa qualité de Reine du Ciel, parce qu'elle voit les misères, les perplexités des hommes ; elle porte ses regards partout. Aussi saint Épiphanes<sup>3</sup> l'appelle-t-il la Vierge à plusieurs yeux. C'est pourquoi, dès qu'elle voit nos besoins, elle s'empresse d'y subvenir. De là ces paroles du *Cantique des cantiques*<sup>4</sup> : « Vos deux mamelles sont comme deux chevreaux. » Les deux mamelles désignent dans la Vierge ses sentiments de clémence et de miséricorde ; c'est dans elles que les serviteurs de Marie sucent le lait qui adoucit leurs peines. Elles sont comparées aux petits de la chèvre parce que Marie a le regard perçant de la chèvre pour voir nos misères et l'agilité du chevreau pour leur porter secours.

C'est avec juste raison que l'on compare aussi Marie à ces animaux de l'Écriture, qui sont pleins d'yeux devant, derrière et tout autour de leurs corps : telles sont les visions d'Ézéchiel<sup>5</sup> et de saint Jean<sup>6</sup>. La bienheureuse Marie est remplie d'yeux, bien plus, elle semble être tout yeux, car elle voit les travaux, les misères, les calamités, les détresses, les douleurs, les dangers, enfin, tous les maux de nous tous, quels qu'ils soient. « Qui est si rempli d'yeux que la Mère de lumière ? » dit Guillaume<sup>7</sup>. J'ai dit que l'on compare avec raison la bienheureuse Vierge à ces quatre animaux, parce qu'elle a le regard perçant de l'aigle, la force du bœuf, l'humanité de l'homme, la vigilance du lion, qui a les yeux ouverts même quand il dort. Telle est la Vierge à qui le *Cantique des cantiques*<sup>8</sup> prête ces paroles : « Je dors, mais mon cœur veille. »

Platon le philosophe désirait être transporté au Ciel et avoir autant d'yeux qu'il y a d'étoiles, afin de contempler assidûment celle qu'il

<sup>1</sup> Opuscule xxvi. — <sup>2</sup> Sermon sur le Sommeil de la Vierge. — <sup>3</sup> Sermon sur ses Louanges. — <sup>4</sup> iv, 5. — <sup>5</sup> i, 18. — <sup>6</sup> Apocalypse, iv, 8. — <sup>7</sup> Chap. iii des Cantiques. — <sup>8</sup> v, 2.



aimait. Ce souhait provenait d'un amour impur. La bienheureuse Vierge, transformée par la gloire et la charité, a des milliers d'yeux pour voir les calamités des hommes et leur porter un secours efficace. De là ce salut qu'un poëte lui adresse dans son second hymne : « Salut, Étoile du nord, munie de milliers de rayons ; par votre clarté, vous dirigez les astres autour du soleil et un nombre innombrable d'âmes par votre charité. »

V. — Elle est appelée consolatrice des affligés, parce qu'elle s'empresse de les secourir ; elle ne diffère pas son assistance au lendemain, mais, prompte et agile, elle va de suite à leur secours. Saint Jean, dans le sein de sa mère, gémissait sous le poids de la tache originelle. A peine la bienheureuse Vierge eut-elle conçu le Fils de Dieu qu'elle se hâta de monter sur la montagne<sup>1</sup>.

La bienheureuse Marie est ordinairement comparée au soleil : « Il a placé son tabernacle dans le soleil<sup>2</sup>, non-seulement parce qu'elle répand indifféremment, sur les méchants comme sur les bons, les rayons de bienfaisance et que, semblable au soleil, elle disperse à tous ses bienfaits, mais parce qu'elle vole au secours des siens avec la rapidité du soleil dans sa course.

Le *Cantique des cantiques*<sup>3</sup> exprime sous une autre forme la même pensée : « Ses mains sont brillantes comme l'or ; elles sont faites au tour et ornées d'hyacinthes. » L'écrivain sacré appelle les mains de Marie faites au tour à cause de sa promptitude à accomplir les bonnes œuvres et de son empressement à faire le bien. Ce qui est fait au tour roule avec une vitesse qui échappe à l'œil. Telles sont, mais en vertu d'autres causes, la promptitude et la rapidité de Marie à faire le bien.

Les *Actes*<sup>4</sup> disent au sujet du Christ, notre Rédempteur, « qu'il passa en faisant le bien et en guérissant tous les malades. » Par cette manière d'agir en passant, notre Sauveur nous fait comprendre qu'il faisait le bien avec promptitude et empressement. Le Christ inspira à sa Mère l'imitation de cette promptitude à faire le bien, afin qu'elle fût leste et ardente à porter secours et assistance aux malheureux.

<sup>1</sup> St. Luc, 1, 39. — <sup>2</sup> Ps. xviii et ailleurs. — <sup>3</sup> v, 4. — <sup>4</sup> x, 38.

VI. — Enfin, elle est appelée consolatrice des affligés parce qu'elle nous obtient dans toutes sortes de malheurs la grâce de verser des larmes de consolation et de salut. L'Esprit-Saint est appelé consolation, parce qu'il nous fait couler des larmes qui lavent nos péchés. L'Apôtre saint Paul dit au sujet du Saint-Esprit<sup>1</sup> : « Il prie pour nous par des gémissements ineffables, qu'il produit en nous. » Il prie, dans le sentiment des Docteurs, en nous faisant gémir nous-mêmes. C'est dans ce sens que la Vierge Marie est appelée la consolatrice des affligés, parce qu'elle les fait pleurer, afin qu'ils implorent avec plus d'ardeur et obtiennent plus facilement le secours divin et soient comblés de consolations. C'est donc de cette manière et pour cette raison que Marie est appelée la consolatrice des affligés. Mais d'où lui vient ce titre ? Nous le dirons plus en détail en énumérant les diverses afflictions auxquelles elle porte remède, comme la pauvreté, les dénuements de toute espèce, les travaux, les persécutions, les oppressions des ennemis, la captivité, les divers genres de maladies, l'heure de la mort, le jour du Jugement, les flammes du Purgatoire, la condamnation à l'Enfer. Passons en revue chacune de ces afflictions et montrons que la bienheureuse Vierge Marie a été dans chacune d'elles notre puissante consolatrice.

### 369<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST LA CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS DANS LA PAUVRETÉ ET DANS TOUTES SORTES DE DÉTRESSES.

**SOMMAIRE.** — 1. La pauvreté, source de beaucoup de maux, grande affliction. — 2. Marie console les pauvres par l'exemple de sa pauvreté. — 3. Marie console le pauvre par son patronage. — 4. Pourquoi la bienheureuse Vierge demanda-t-elle du vin à son Fils, à Cana en Galilée ? — 5. D'où vient que dans le désert personne ne demanda du pain au Christ pour la foule pressée par la faim ? — 6. Intelligence et attention de Marie sur notre pauvreté cachée. — 7. Conclusion : avoir recours à Marie dans notre indigence.

I. — La pauvreté est une grande affliction. Le pauvre ne peut pas avoir d'ami ; car, d'après le proverbe : « Le pauvre ne peut pas même

<sup>1</sup> VIII, 26.

trouver d'ami parmi ses parents. » La pauvreté est l'occasion de beaucoup de maux ; elle pousse au crime et conduit à l'échafaud la plupart des hommes : de là, en effet, les trahisons, les brigandages, les tromperies, les vols, les débauches, les prostitutions des vierges ; il arrive, en effet, fréquemment et presque toujours, que Satan entraîne les hommes au mal lorsqu'il les voit dans la misère ; aussi tenta-t-il le Christ lorsqu'il le vit pressé par la faim. La pauvreté conseille et ordonne tous les opprobres ; elle est l'instigatrice du crime et l'ennemie des vertus. Cette sentence d'un poète est bien vraie : « La pauvreté, ennemie du bien et instigatrice du crime, nous entraîne dans le vice. »

A ce sujet, l'*Ecclésiastique*<sup>1</sup> dit : « La pauvreté en fait tomber plusieurs dans le vice. »

La pauvreté retient de plus notre élan vers la vertu et nous empêche de l'atteindre. Alciat, dans son *Emblème* cxxi, fait la peinture d'un jeune enfant ayant une lourde pierre suspendue à la main droite, et une aile légère fixée à la main gauche ; pendant que d'un côté il se sent soulevé par la légèreté des plumes, de l'autre côté il est entraîné en bas par le poids de la pierre. Cette description se termine par cette épigramme : « Par mon esprit, je pourrais voler dans les hautes régions de la science, si la pauvreté jalouse n'abaissait pas mes élans. » Les ailes signifient la force et la pénétration de l'esprit ; la pierre dure, qui entraîne à terre par son poids, est la figure de la pauvreté. De là ce proverbe : « La nécessité est un trait bien dur. » Cet auteur voulait dire : « Par mon esprit et le fruit de ma science, je pouvais m'élever jusqu'au sommet des honneurs, si la pauvreté envieuse n'arrêtait pas mes aspirations. » Beaucoup peuvent s'illustrer par les qualités heureuses de leur intelligence ; mais, parce que le nécessaire leur fait défaut, ils ne peuvent pas sortir de l'obscurité. Ces paroles de Juvénal<sup>2</sup> sont pleines de justesse : « Ils ne sortent pas facilement de l'obscurité, ceux qui rencontrent dans la pauvreté un obstacle au développement de leur talent. »

Et Architas, le philosophe : « Le sage, dit-il, n'a qu'un désavan-

<sup>1</sup> xxvii, 1. — <sup>2</sup> Satire viii.

tage à redouter, la pauvreté. » L'auteur de la comédie d'*Adelphes* s'écrie aussi : « La pauvreté, quel fardeau déplorable ! Il est si dur qu'il retient dans l'obscurité les esprits illustres. »

II. — La bienheureuse Vierge Marie a été, par rapport à cette affliction, la consolatrice de beaucoup de malheureux :

1° Par son exemple. Car elle supportait la pauvreté non-seulement avec courage, mais elle la pratiquait avec tant de joie que les mages, venus de l'Orient aux pieds de la crèche du Christ, la reconnurent à cette seule marque pour la Mère de Dieu. C'est ce qu'un auteur, non sans mérite, nous enseigne dans ses *Commentaires sur Saint Matthieu* : « Elle faisait voir, par sa joie dans un si grand dénûment, qu'elle était la Mère du Christ. » Nous avons déjà longuement parlé de la pauvreté de Marie lorsque, parlant de l'invocation *Miroir de justice*, nous avons fait mention de ses vertus. Cet exemple de la Vierge relève les pauvres de leur abattement, les console dans leurs privations, adoucit leur indigence et leur détresse.

Les Chrétiens de la primitive Église vivaient dans la pauvreté : après avoir vendu leurs biens, ils en déposaient le prix aux pieds des Apôtres. D'où leur venait un si grand amour pour cette vertu ? Qui leur inspirait tant de goût pour l'indigence ? L'exemple du Christ et de Marie. Ces modèles d'amour pour la pauvreté leur adoucissaient les souffrances de la privation, les encourageaient, les réjouissaient dans leur dénûment. Telle fut la cause de leur renoncement à toutes les richesses et de leur joie au milieu de l'indigence la plus complète.

III. — 2° Par son patronage qu'elle manifesta surtout à Cana, en Galilée. La Vierge alla aux noces, et, le vin manquant, elle dit à Jésus : « Ils n'ont pas de vin. » Nous ne lisons pas qu'on avertit la Vierge d'intercéder pour l'indigence des époux. Mais par son intuition propre, en vertu de sa promptitude et de son inclination à faire du bien, de suite elle supplia son Fils. La compassion seule fut le mobile de cet acte de bienfaisance. Il faut aussi remarquer que ce fut pendant le repas que la Vierge s'aperçut du manque du vin, pour nous montrer que sa nourriture et ses délices sont de secourir notre indigence.

IV. — Ce ne fut pas sans signification mystérieuse que le Christ

voulut que sa Mère lui demandât du vin. Pourquoi du vin? Parce qu'il est le symbole de la joie<sup>1</sup> : « Le vin réjouit le cœur de l'homme. » De là ce proverbe populaire rapporté par Pline<sup>2</sup> : « Il n'y a pas de gaieté dans celui qui boit de l'eau ; » proverbe qui a quelque affinité avec ces paroles du Sage<sup>3</sup> : « Donnez à ceux qui sont affligés une liqueur capable de les enivrer ; donnez du vin à ceux qui sont dans l'amertume. » Ainsi, lorsque la Mère de Dieu demanda du vin à son Fils, elle s'annonça clairement comme la consolatrice future des affligés, des cœurs tristes et des pauvres surtout. De là nous concluons facilement avec quelle promptitude Marie va au secours des indigents. Dans ce miracle, en effet, personne ne la prenait pour avocate, personne ne lui demandait rien ; mais, obéissant à son seul sentiment de compassion, elle intercédait auprès de son Fils. Saint Bernard déduit de là ce bon raisonnement : « Si elle a fait cela sans y être invitée, que sera-ce lorsqu'on implorera son assistance? »

Les Apôtres se trouvaient aussi avec le Christ à Cana, dans la Galilée. C'est ce que nous rapporte saint Jean<sup>4</sup> : « Jésus fut aussi convié avec ses disciples. » Mais aucun d'eux ne s'aperçut du manque de vin et n'intercéda pour les pauvres. La Vierge seule remarqua l'absence du vin, et seule elle pria son Fils en faveur des époux. Elle ne demandait pas du vin pour elle-même ; car, vu son grand amour pour la sobriété, elle eût volontiers bu de l'eau. Aussi ne dit-elle pas : « Le vin nous fait défaut ; » mais « Ils n'ont pas de vin ; » parce qu'elle voulait seulement ménager l'honneur et subvenir aux besoins des époux vis-à-vis de leurs convives ; et cela, pour se montrer la consolatrice des affligés.

V. — Nous pouvons puiser dans d'autres sources les preuves de la miséricorde de Marie envers les pauvres accablés de détresse. La foule qui suivait le Christ dans le désert était un jour pressée par la faim et la soif, comme le raconte saint Matthieu<sup>5</sup>. Or, parmi une si grande multitude, personne ne vit cette détresse, personne ne suggéra au Christ d'avoir pitié de ce peuple qui, pendant trois jours, persévérerait à le suivre, afin qu'il apaisât sa faim et lui donnât assez de forces pour

<sup>1</sup> Ps. ciii, 15. — <sup>2</sup> Liv. I. III. — <sup>3</sup> Proverbes, xxxi, 15. — <sup>4</sup> II, 3. — <sup>5</sup> xv, 32.

ne pas tomber de défaillance en chemin. Les disciples étaient là; mais, loin de secourir la foule, effrayés par la difficulté de la position, ils semblaient détourner le Christ de tout acte de miséricorde; ils disaient en effet : « Comment pourrons-nous trouver dans ce lieu désert assez de pain pour rassasier tout ce peuple<sup>1</sup>? » Chose étonnante! parmi tant de milliers d'hommes, personne ne remarque la détresse de la foule, personne n'avertit le Christ de l'absence de toute nourriture, personne n'intercède; les disciples eux-mêmes ne le prient pas de la restaurer; ils l'en détournent plutôt. Quelle différence avec ce qui se passa aux noces de Cana, en Galilée! D'où vient cette différence? La consolatrice des affligés était à Cana; mais elle ne se trouvait pas avec la foule dans le désert. De là nous concluons que la bienheureuse Vierge Marie a plus d'yeux que tous les Saints, qu'elle a plus de pénétration pour voir nos misères, plus de promptitude à y porter secours que les Apôtres eux-mêmes.

VI. — Notre charité envers le prochain est surtout recommandable lorsque nous voyons dans notre frère non-seulement cette pénurie qui est exposée aux yeux de tous, mais aussi celle qui est cachée. De là ces paroles du Psalmiste<sup>2</sup>: « Heureux l'homme qui a de l'intelligence et de l'attention sur le besoin du pauvre et de l'indigent! » « Qui a de l'intelligence, » dit-il, non « qui voit. » Oui, heureux, sous ce rapport, celui qui ne reconnaît pas seulement le pauvre par ce qui paraît au dehors; qui ne prête pas seulement les oreilles du corps à ses prières, mais qui pénètre dans l'âme et qui voit dans l'intérieur du pauvre sa pauvreté, et découvre, avec les yeux de sa perspicacité, ses trésors secrets! Telle est la bienheureuse Vierge Marie. Elle ne se contente pas de remarquer les nécessités patentes du pauvre, elle scrute son indigence cachée; l'œil de sa miséricorde pénètre dans l'intime de son âme, afin de porter secours à son dénuement secret.

VII. — Donc, quelle que soit notre détresse, ayons recours à la bienheureuse Vierge. Elle comprend parfaitement tous nos besoins, elle les observe avec une très-grande attention et leur porte à tous un secours opportun. Saint Bonaventure a parfaitement compris cette

<sup>1</sup> St. Matth., xv, 38. — <sup>2</sup> xl, 4.

vérité dans son *Psautier*, où il dit : « La bienheureuse Marie a eu de l'intelligence sur le pauvre et l'indigent. » C'est pourquoi ces paroles du Psalmiste, pour exciter notre confiance envers le Seigneur<sup>1</sup> : « Abandonnez au Seigneur le soin de tout ce qui vous regarde, vous tous qui êtes dans la misère, et lui-même vous nourrira, » peuvent s'appliquer à la Vierge. Elle a, en effet, soin de nous; elle nous rassasie quand nous sommes pressés par la faim, et elle étanche notre soif. On peut donc lui appliquer ce que le Psalmiste dit au sujet de son Fils : « Abandonnez à Dieu tout le soin de vos affaires, et lui-même vous nourrira. » En effet, elle comble de biens les indigents et donne de la nourriture à ceux qui ont faim. C'est là une vérité que nous avons prouvée par plusieurs exemples, surtout lorsque nous avons parlé des grâces et des privilèges accordés par la bienheureuse Vierge aux Frères prêcheurs. On peut les consulter; quant à nous, hâtons-nous de passer plus loin.

### 370<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST LA CONSOLATION DES AFFLIÉS DANS LES TRAVAUX, LES PERSÉCUTIONS, LES INVASIONS DE L'ENNEMI, LES PRISONS ET DANS QUELQUE INFORTUNE QUE CE SOIT.

SOMMAIRE. — 1. Marie soutient saint Joseph dans ses fatigues. — 2. Religieux de l'Ordre de Cîteaux assistés par elle. — 3. Marie console dans les persécutions. — 4. Elle sauve les noyés. — 5. Elle délivre des flammes. — 6. Elle convertit les pécheurs. — 7. Délivre les possédés. — 8. Guérit les malades, les aveugles, les estropiés. — 9. Elle donne la victoire sur les ennemis. — 10. Marie, patronne de tout le genre humain.

I.—Le travail infligé à l'homme pour l'expiation du péché est aussi une affliction : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front<sup>2</sup>. » Eh bien ! la sainte Vierge est venue au secours de beaucoup de personnes qui se trouvaient dans des afflictions de ce genre. J'apporterai en témoignage ce qu'elle a fait pour le grand saint Joseph, son époux, qui, exerçant les travaux de sa profession, ne sentit aucune fatigue,

<sup>1</sup> : 117, 25. — <sup>2</sup> *Genèse*, III, 9.

par un effet de la protection de la Vierge, son épouse. Les voyages les plus incommodes et exécutés dans le dénûment le plus complet, ne manquèrent pas à ce saint artisan. Il se rendit à Bethléem avec la Vierge enceinte, son épouse, pour se faire inscrire, comme sujet de César. Dans le silence de la nuit, se déroband à la fureur d'Hérode, il partit avec la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus pour l'Égypte, où il passa sept ans dans les travaux et les afflictions. De là, toujours avec sa sainte épouse, il retourna dans la Palestine. Chacun peut se représenter les souffrances, les fatigues, les périls, les inconvénients de toute espèce qu'il rencontra dans ses divers voyages. Cependant nous ne voyons pas que saint Joseph ait jamais demandé à Dieu de l'en délivrer, ou de les rendre moins nombreux, ni même de les lui adoucir. C'est qu'il avait avec lui la sainte Vierge, sa compagne, et, avec elle, il ne sentait ni la fatigue, ni quelque inconvénient que ce fût ; le danger ne l'effrayait point, et, dans sa misère, il se croyait riche. La seule présence de Marie suffisait pour changer ses fatigues en repos, ses afflictions et ses angoisses en ineffables consolations.

II. — Je pourrais citer bien d'autres exemples pour établir que par la sainte Vierge le travail est souvent devenu une source de rafraîchissement. Ce n'est pas nécessaire. Toutefois, je ne puis taire la faveur accordée aux moines de Cîteaux. Ils faisaient la récolte tout trempés de sueur, quand un vieillard d'une éminente sainteté vit la sainte Vierge essuyant leurs fronts. Un autre l'aperçut ramassant dans un vase la sueur de ces religieux. Nous avons plus haut raconté en détail ces deux faits tirés de Vincent de Beauvais et d'autres auteurs. Laissons donc l'oisiveté, la paresse, l'indolence ; travaillons, et, dans nos fatigues, invoquons avec persévérance l'assistance de la sainte Vierge qui aime, protège et réjouit ceux qui travaillent et qui, pour cela, est appelée leur véritable consolatrice. De là ces paroles du bienheureux Amédée : « Elle abrite sous son ombre celui qui travaille <sup>1</sup>. » Et ces autres d'Albert le Grand sur le texte « l'Ange Gabriel fut envoyé : » « Vous êtes le repos de ceux qui travaillent et la consolatrice des affligés. »

<sup>1</sup> Homélie sur les Louanges de la Vierge.



La sainte-Vierge est encore la consolatrice des affligés :

III. — *Dans les persécutions.* Durant sa vie, elle était, par ses paroles et par son exemple, la consolation des premiers Chrétiens que poursuivait la rage des persécuteurs.

1° Par ses paroles, en leur disant qu'avant la mort de son Fils, elle avait supporté avec résignation, pendant trente-trois ans, les persécutions, les privations, les afflictions les plus grandes.

2° Par son exemple, car la joie débordait de son cœur quand on l'offensait; elle se montrait tout affable à ceux qui venaient de l'insulter. C'est ce que nous apprend saint Ignace de la manière la plus gracieuse : « Marie, Mère de Jésus, dit-il, était contente dans les persécutions et toute riante à ceux qui l'offensaient. »

*Dans les prisons.* — Sur la demande de la sainte Vierge, Joseph d'Arimathie réclama courageusement à Pilate le corps de Jésus qu'il embauma et plaça dans son propre tombeau. Mais il encourut pour cela la jalousie et la fureur des Juifs; les princes des prêtres le jetèrent en prison. Saint Grégoire de Tours nous l'apprend. Il ajoute que, au moment de la Résurrection de Jésus-Christ, quand les gardes étaient tout effrayés de l'apparition de l'Ange et que le corps avait disparu du tombeau, le même esprit céleste avait délivré Joseph, les murs de la prison s'étant d'eux-mêmes élevés dans les airs<sup>1</sup>. Pierre de Noël ajoute « que la prison de Joseph d'Arimathie avait été scellée, et qu'il en sortit sans que le sceau fût brisé, grâce à l'ouverture laissée par les murs suspendus<sup>2</sup>. » Des auteurs aussi sérieux méritent qu'on les croie. Il est très-probable que la sainte Vierge, qui avait été la cause du danger auquel s'était exposé Joseph, le délivra de la prison par ses prières.

Que d'exemples je pourrais citer! Je n'ai que l'embarras du choix. Je rapporterai seulement ce qui est arrivé à Procopius Sienavius lors de l'invasion de l'ennemi. C'était l'an de Notre-Seigneur 1537; l'empereur des Turcs s'était jeté dans la Valachie, province contiguë aux États de Pologne, et de ce temps sous la tutelle et la suzeraineté du roi de Pologne. Procopius, chevalier polonais, homme de cœur,

<sup>1</sup> *Histoire des Francs*, liv. I, chap. xxi. — <sup>2</sup> Liv. IV, chap. II.

leva à la hâte une petite troupe de Polonais et de Daces, se jeta sur les Turcs pour délivrer les Valaches, vassaux de la Pologne, et pour éloigner l'ennemi des frontières de l'empire. Il fait d'abord beaucoup de victimes, mais enveloppé par les Turcs, seul sur son cheval, percé de coups de lance, il était presque étouffé, quand, levant ses regards et ses pensées vers le ciel, il s'adresse à la Mère de Dieu, invoque sa sainte image de la Claire-Montagne, supplie la patronne de tous ceux qui sont en danger, de venir à son secours, en battant elle-même l'ennemi ou du moins en délivrant son pauvre protégé. La sainte Vierge n'est pas sourde aux cris de son serviteur. Elle délivre ce jeune guerrier qui combattait avec tant de courage pour ses autels et pour ses foyers ; elle double les forces de sa petite troupe, ramène le courage, et bientôt Procopius a triomphé des Barbares, dont un bon nombre sont massacrés et le reste est mis en fuite <sup>1</sup>.

Voici, sur la délivrance des captifs, un autre fait non moins merveilleux, quoiqu'on l'ait presque oublié ; il est rapporté aussi par Abraham que nous avons nommé plus haut : « Nicolas Warszacoski menait au combat les premiers bataillons, sous les ordres du grand et incomparable héros Jean Zamoïski, chancelier du royaume de Pologne et généralissime de l'armée. Il s'était avancé avec ses troupes contre les Tartares qui, non loin de la ville de Bivosovia, mettaient tout à feu et à sang. La victoire était douteuse, quand il tomba entre les mains des barbares. On le charge de chaînes, on lui met les fers aux pieds et aux mains et on le jette en prison. Toute son espérance pour s'évader ou pour être tiré de cet affreux cachot est dans la Mère de Dieu, dont l'image est pieusement honorée à la Claire-Montagne. Il l'invoque, et Marie l'a exaucé. O prodige ! Marie fait tomber les chaînes de son cou, de ses mains, de ses pieds, brise tous les autres instruments de son supplice, ouvre les portes de la prison que ferment de grands verrous, fait sortir et conduit sain et sauf jusqu'au temple de Claire-Montagne, Nicolas qui rend grâces à Dieu et à la Vierge, sa Mère. »

Je ne cesserais pas et il me faudrait faire un volume, si je voulais

<sup>1</sup> Bzowski dans *le Collier sacré de la Mère de Dieu*, discours ix, tiré du livre polonais sur *l'Image de la sainte Vierge de Cestochowa*, imprimé à Cracovie, l'an 1600.

raconter tous les effets de sa protection sur ses serviteurs qui l'invoquent dans leurs besoins, leurs dangers, leurs angoisses et les maladies de toute espèce.

A l'invocation de *Santé des infirmes*, j'ai donné de nombreux exemples des maladies qu'elle a guéries. Néanmoins, en voici encore quelques-uns pour la consolation des personnes affligées.

Marie fortifie et console dans les supplices. Les deux frères saint Théodore et saint Théophane, défendant, contre Léon l'Arménien, le culte des images, furent saisis et cruellement fouettés par l'ordre de Théophile l'Iconoclaste. Pendant l'affreux supplice qu'ils enduraient avec courage, ils ne cessaient de répéter : « Seigneur, ayez pitié de nous ! Sainte Mère de Dieu, venez à notre secours ! » Après plusieurs autres tourments, les deux illustres athlètes de Jésus-Christ furent condamnés à l'exil. Saint Théodore y périt dans une prison et saint Théophane, grâce à la paix qui fut rendue à l'Église, devint évêque de Nicée, où il mourut saintement<sup>1</sup>.

Un autre exemple très-mémorable et qui vient à l'appui de notre proposition, c'est le bienheureux André de Chio, Grec d'origine, ce célèbre martyr dont Surius a écrit la vie<sup>2</sup>. « André était tout dévoué à la Mère de Dieu et lui avait consacré sa virginité. Conduit prisonnier à Constantinople par les Mahométans qui voulaient lui faire abjurer la foi, il supporta durant neuf jours, avant d'avoir la tête tranchée, les plus terribles supplices. C'était le 29 mai, l'an de Notre-Seigneur 1465. Le premier jour, il fut déchiré par des fouets. On dit qu'au commencement il eut peur, mais abaissant ses doigts sur le poing et serrant les mains sur la poitrine, il cria : « Vierge Marie, venez à mon aide ! » Puis, ramenant ses deux pieds l'un contre l'autre, il resta, chose admirable ! immobile sous les coups de fouet, jusqu'après le coucher du soleil. Le lendemain on lui déchira, avec des ongles de fer, le dos qu'on lui avait déchiré la veille à coups de fouet ; le héros du Christ prit la même position et s'adressa encore à Marie. Le troisième jour, on disloque tous ses membres. Le quatrième jour, on met à coup d'épées ses épaules à nu. Le cinquième jour, au moyen

<sup>1</sup> Surius, le 27 décembre. — <sup>2</sup> 29 Mai.

de rasoirs, on lui arrache lentement la chevelure avec les chairs. Le sixième jour, on dépouille de leurs chairs les parties qui se trouvent entre les genoux et les fesses. Le septième, ce sont les jambes qu'on dissèque. Le huitième jour, on lui écorche le dehors des cuisses. Le neuvième, tout son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, est déchiré par des fouets ; d'un seul coup, une de ses mâchoires est dépouillée de sa chair. A chaque combat, le jeune martyr invoque Marie et il triomphe de ses persécuteurs. Enfin, le jour suivant, 29 mai, il apparaît plein de vie et miraculeusement guéri ; mais, comme il publiait que c'était à la croix du Sauveur et à la protection de sa sainte Mère qu'il devait son triomphe et sa guérison, on lui trancha la tête d'un coup de hache. L'empereur des Turcs permit aux Chrétiens de l'ensevelir honorablement. La beauté de son visage, les couleurs et la souplesse de son corps faisaient croire qu'il dormait, même plusieurs mois après son martyre. » George Calsapezonsius l'a vu et c'est lui qui a écrit les actes de son triomphe.

La sainte Vierge ne console pas seulement les martyrs et les Saints dans leurs afflictions, mais tous les pécheurs qui l'invoquent ; elle leur rend la joie en adoucissant les flots amers de la tristesse et en ramenant la paix sur leurs fronts sereins. Continuons.

IV. — Marie sauve des eaux de la mer ceux qui implorent sa protection, témoin cette femme précipitée au fond de l'abîme. Dans sa chute, elle l'appelle à grands cris, et la Mère de Dieu la ramène saine et sauve sur la plage<sup>1</sup>.

V. — Marie arrache du milieu des flammes. Chacun connaît le fait de ce jeune enfant que son père, juif et vitrier de profession, jeta, furieux, dans la fournaise ardente parce qu'il avait communié dans la basilique de Sainte-Marie avec des enfants chrétiens. Il y resta trois jours sans éprouver aucun mal, après lesquels on le trouva couché au milieu des charbons enflammés, comme s'il avait été sur le duvet le plus tendre. On lui demanda ce qui l'avait protégé contre le feu : « La femme, dit-il, qui, dans la basilique où j'ai reçu le prix avec mes compagnons, est placée sur un trône, portant un petit enfant sur son sein,

<sup>1</sup> Vincent Perrier, dans ses *Essais d'histoire*, liv. VII, chap. LXXVIII.

m'a couvert de son manteau, afin que le feu ne me consumât point<sup>1</sup>.»

VI. — Marie convertit les pécheurs. Marie l'Égyptienne, dont la vie licencieuse rappelait celle de Marie Madeleine, dut aux prières de la sainte Vierge d'imiter la conversion et le repentir de la sainte amante du Sauveur.

Marie chasse la peste. Rappelons-nous ce qui s'est passé du temps du grand saint Grégoire, à Rome, à Palerme en Sicile, à Annecy dans les Gaules, à Retz et dans beaucoup d'autres villes. Elles firent vœu à Notre-Dame de Lorette et se trouvèrent miraculeusement délivrées de la peste qui faisait de grands ravages<sup>2</sup>.

VII. — Marie délivre de la possession du démon. Je l'ai prouvé au long en exposant l'invocation de *Vierge puissante*. Je ne rapporterai ici que deux faits que chacun connaît :

1° Saint Théophile, après avoir renié Jésus-Christ et Marie, s'était voué même par écrit au démon ; eh bien ! la sainte Vierge lui fit rendre son écrit et lui obtint son pardon.

2° L'autre fait, non moins célèbre, est celui de Cyprien le Magicien, martyr, il est vrai, mais que certains auteurs ont mal à propos confondu avec le grand évêque de Carthage. Épris d'amour pour la vierge chrétienne sainte Justine, il employa sans succès toutes les ressources de la magie et même le démon (tant l'amour charnel est aveugle et insensé) pour triompher de la vertu. Ce fut sainte Justine qui, par ses ardentes prières à la sainte Vierge, fit de cet amant insensé un fervent chrétien, le plus éloquent des Docteurs, un grand évêque de l'Église d'Afrique et enfin un glorieux martyr<sup>3</sup>.

VIII. — Marie rend aux malades la santé du corps et de l'âme. Andronic I<sup>er</sup>, empereur d'Orient, en a fait l'expérience. Il était sur le point de mourir et, comme c'était pendant la nuit, il n'y avait pas de prêtre pour lui administrer les derniers sacrements. Il tombe à genoux, s'adresse à Dieu en pleurant, et enfin, dans la ferveur de sa foi, il avale, à défaut de la sainte hostie, l'image de la sainte Vierge qu'il portait sur son sein ; puis il meurt et s'envole dans le Ciel<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Évagre, *Histoire*, liv. IV, chap. xxxv, et Nicéphore, liv. XVII, chap. xxv. —

<sup>2</sup> Spinol, d'après Juste, *Livre sur les miracles de la sainte Vierge*, sect. III. —

<sup>3</sup> Grégoire de Nazianze, discours sur Saint Cyprien. — <sup>4</sup> Grégoire, dans ses *Annales*.

Marie rend la vue aux aveugles. L'empereur Léon fut averti par elle de donner à boire à un aveugle qui se trouvait sur son passage, l'assurant de sa guérison. L'empereur le fit, et l'aveugle recouvra la vue<sup>1</sup>.

Marie remet les membres coupés. Suivie de deux jeunes filles, elle guérit miraculeusement Guillaume, couvert de plaies par les démons. Elle remit aussi la main droite que l'Iconoclaste Isaure avait fait couper à saint Jean Damascène, en haine du culte des images<sup>2</sup>.

IX. — Enfin, Marie assiste les guerriers, taille en pièces les ennemis et délivre ses serviteurs de l'esclavage des Barbares. Je le prouverai par de nombreux exemples dans l'invocation suivante.

C'est donc avec justice que la bienheureuse Vierge Marie est appelée la consolatrice des affligés. Elles sont si abondantes les consolations que, du haut du Ciel, elle fait pleuvoir sur les pauvres hommes ! Aussi, dans son Discours sur les Louanges de la Mère de Dieu, saint Éphrem l'appelle-t-il la source de toute consolation ; en elle seule, il est vrai, se trouvent la véritable joie, le solide bonheur. Oui, il n'est pas de tristesse si accablante qui ne trouve un adoucissement en Marie ; pas de croix assez lourde, d'affliction assez profonde et de perplexité assez amère pour ne trouver de soulagement en Marie.

Que n'aurais-je pas à dire encore sur les consolations sans nombre obtenues par la sainte Vierge ! Mais pourquoi raconter moi-même ce que tous les hommes ne cessent de répéter ? Les orphelins l'appellent leur Mère ; les pupilles, leur protectrice ; les coupables, leur patronne ; les captifs, leur libératrice ; les voyageurs égarés, leur conductrice ; les vieillards, leur lumière et leur bâton ; les affligés, leur consolatrice ; les malades, leur remède ; les pauvres abandonnés, leur défense ; les navigateurs, le port assuré ; les naufragés, l'étoile de la mer ; les combattants, leur bouclier ; les vainqueurs, leur couronne et leur triomphe ; tous, enfin, ils l'appellent la Mère de la miséricorde, leur espérance et leur vie. Je le disais, si les temples qui s'élèvent majestueusement dans tout l'univers, entre autres celui de Lorette en Italie, et ceux de Claramont, Sidle, Sokalck, dans la Pologne, ne le

<sup>1</sup> Nicéphore, liv. XV, de l' Histoire de l'Église, chap. xv. — <sup>2</sup> Jean, patriarche de Jérusalem, dans la Vie de saint Jean Damascène.

publiaient avec plus de vérité que je ne puis le faire moi-même. Oui, je raconterais les effets signalés de la protection de cette auguste Mère, si les annales, si les tableaux, si les ex-voto, si les présents qui ornent ses autels et ses images, n'étaient destinés à dire à la postérité les grâces obtenues par les prières de la sainte Vierge, les dangers dont elle délivre ses serviteurs.

A Vérone, dans l'Italie, une fille d'une grande sainteté fut appelée la Consolatrice, à l'occasion du fait suivant : depuis longtemps les habitants manquaient de pluie, et une sécheresse plus longue leur annonçait de grandes pertes. La pieuse vierge reçut communication du Ciel qu'une abondante pluie leur serait accordée, si on portait processionnellement dans la ville les reliques de saint Firmin et de saint Rustique. L'événement prouva la vérité de la révélation, et les habitants tout heureux donnèrent à cette sainte fille le nom de Consolatrice <sup>1</sup>. Eh bien ! la Mère de Dieu a bien plus de droit à ce titre glorieux. Ce n'est pas à une ville seulement, mais dans tout l'univers, qu'elle a obtenu par ses prières, nous l'avons vu, et qu'elle obtient encore des faveurs et des consolations sans nombre.

X. — Chacun sait que chaque pays, chaque royaume s'est choisi un patron, un protecteur auprès de Dieu, qu'il honore d'un culte particulier, qu'il invoque dans l'affliction et à qui il se recommande, lui et tout ce qui l'intéresse. Ainsi, l'Espagne a choisi pour patron l'Apôtre saint Jacques ; la France, saint Denis ; l'Inde, l'Apôtre Thomas ; l'Allemagne, saint Boniface ; Naples, saint Janvier et saint Thomas d'Aquin ; la Vénétie, saint Marc ; la Pologne, les saints Adalbert, Stanislas, Hyacinthe, Casimir et Florian. Mais les peuples de tous les États, de toutes les provinces chrétiennes, sans distinction aucune, reconnaissent Marie pour leur Souveraine, leur avocate, leur consolatrice ; ils l'honorent et l'invoquent. Oui, les deux sexes, chaque tribu, chaque famille, toutes les conditions la choisissent pour patronne, s'ils veulent être heureux. Les grands et les petits, les nobles comme les roturiers, les maîtres, les serviteurs, les riches, les pauvres, les savants, les ignorants, ceux qui sont beaux de leurs per-

<sup>1</sup> Pierre Noël, liv. VII, chap. VIII.

sonne comme ceux qui sont difformes, ceux qui sont en bonne santé comme les malades, les justes et les pécheurs, tous, enfin, sans distinction, l'invoquent dans leurs besoins, dans le malheur, dans quelque état fâcheux qu'ils se trouvent, et toujours cette auguste Vierge s'est montrée envers eux aussi miséricordieuse que puissante. Faisons de même, si nous voulons être consolés dans nos afflictions et nos angoisses. Continuons.

### 371<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST LA CONSOLATRICE DES AFFLIÉS A L'HEURE DE LA MORT.

SOMMAIRE. — 1. Rigueurs de la mort. — 2. Marie nous assiste à ce moment. — 3. Pourquoi? — 4. Exemples. — 5. L'Église l'invoque en ce moment. — 6. Marie invoquée au même titre que Jésus-Christ. — 7. Il faut donc l'invoquer.

I. — Le moment le plus terrible pour les hommes c'est le moment de la mort. « La chose la plus terrible, a dit un philosophe, c'est la mort. » « Le souvenir seul de la mort, a dit un autre, est affreux. » O mort, que ton souvenir est amer à l'homme, qui vit heureux dans l'abondance ! Quelles douleurs quand l'âme est arrachée du corps ! Quelle tristesse, en pensant que bientôt il faudra quitter les richesses, les plaisirs, les honneurs, les amis et surtout la vie qui nous est si chère ! Tous les péchés qu'il a commis se présenteront à l'esprit du mourant. Alors il comprendra la vanité du monde qu'il n'a jamais comprise ou dont il n'a pas voulu s'occuper. Il voit déjà le juste et terrible tribunal du Christ devant lequel il aura à rendre compte de ses paroles, de ses actions et même de ses pensées. L'Enfer, avec ses flammes éternelles, et le ver rongeur de la conscience, est là. Il ne sait s'il sera son partage ou si la miséricorde du bon Dieu l'en délivrera ; nul ne peut se dire s'il est digne d'amour ou de haine. A ce moment terrible, les démons redoublent d'effort ; ils ne négligent rien pour tromper le mourant et le jeter dans le désespoir. Eh bien ! qui sera sa lumière, sa force, sa consolation ? La bienheureuse Vierge Marie. Jamais sa protection ne nous fait défaut, mais c'est surtout à l'heure



de notre mort qu'elle nous couvre de son ombre salutaire, à cette heure de suprême danger où les tentations sont plus fortes et les démons plus acharnés à notre perte.

II. — Saint Vincent Ferrier, dans un Discours sur l'Assomption, dit : « La divine Vierge reçoit les âmes des mourants. » Dans sa lettre à Eustochie, saint Jérôme écrit : « La bienheureuse Vierge n'assiste pas seulement les mourants, mais elle vient au-devant des âmes, après la mort. » Elle remplit ce ministère de miséricorde par les Anges qui lui sont soumis, particulièrement par l'Archange saint Michel. Ce prince de l'armée céleste est, en effet, spécialement chargé de recevoir nos âmes à notre dernier soupir ; l'Église le chante : « Que le chef saint Michel les introduise dans le séjour de l'éternelle vie. » C'est lui que la Vierge Marie charge surtout de recevoir à leur mort l'âme de ses protégés. Saint Bonaventure, grand Docteur de l'Église, l'a enseigné avant moi. Écoutons ses admirables paroles : « Michel, le chef et le prince de la milice céleste, avec tous les Anges, vos serviteurs, obéit, Vierge sainte, à vos ordres pour protéger et recevoir à la mort les âmes des fidèles, surtout de ceux qui vous invoquent nuit et jour, ô notre grande Reine ! Avec quelle promptitude, quelle ardeur les envoyés du Ciel n'accourent-ils pas à notre secours ! Leur charité les presse, la volonté de Dieu les presse, mais la bonne Marie, si heureuse de ce que les Anges font pour nous, surtout au moment de notre mort, les presse aussi.

III. — C'est surtout au moment de notre mort que Marie vient à notre secours, parce que Jésus, son Fils, nous l'a donnée pour Mère au moment même de sa mort : « Femme, voilà votre fils. » Il est vrai que Notre-Seigneur lui désignait saint Jean, mais, comme nous l'avons dit dans un volume précédent, il entendait en sa personne tous les hommes justes et pécheurs et il les lui donnait tous pour ses enfants adoptifs.

Il n'est donc pas étonnant que la sainte Vierge se montre à ce moment-là notre Mère d'une manière toute particulière, puisque c'est au moment même de la mort de son Fils que nous sommes devenus ses enfants. D'ailleurs voici une autre raison : un véritable ami ne fait pas défaut à son ami qu'il voit dans une situation critique, surtout en

danger de mort; comment donc la bonne Mère, la Mère de la grâce, pourrait-elle nous délaisser au moment de la mort? Non, elle ne nous fera pas défaut, nous l'avons assez prouvé. Toutefois, je tiens à donner encore cet exemple :

IV. — Voici ce que Chrysostome Henriquez rapporte dans le *Martyrologe de Cîteaux*, le 6 des ides de février: « Le bienheureux Paul, de l'Ordre de Cîteaux, n'avait plus qu'à rendre le dernier soupir, quand on vit son visage s'animer du plus doux sourire. « Et comment ne pas rire, comment ne pas être dans la jubilation, dit-il à ses Frères étonnés, puisque ma bonne Souveraine est là présente et toute prête à recevoir mon âme? » Et il expira. »

Césaire, historien distingué des faits mémorables du même Ordre de Cîteaux, parlant aussi de ce doux sourire du bienheureux Paul, ajoute : « Notre pieux Frère a réalisé ce vers du poète :

Par votre sourire, jeune enfant, commencez à reconnaître votre mère<sup>1</sup>.

Ce religieux, en effet, était enfant, sinon par son âge, du moins par ses vertus, car il était simple, chaste, humble, doux et petit à ses propres yeux. Il n'est donc pas étonnant qu'au moment de sa mort la sainte Vierge lui ait prodigué ses caresses, comme les mères qui ne trouvent pas de plus douce consolation que d'échanger avec leurs petits enfants des sourires et des baisers joyeux.

V. — Aussi l'Église répète-t-elle tous les jours à la bienheureuse Vierge : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il; » et chante-t-elle : « Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, protégez-nous contre l'ennemi de notre salut, et recevez-nous au moment de notre mort. »

Dans une autre hymne, l'Église la salue du nom d'étoile de la mer : « Je vous salue, Étoile de la mer ! » et la prie d'éloigner tout danger de notre chemin : « Préparez-nous un sentier assuré, » afin que nos âmes, battues par les flots sur cette vaste mer semée d'écueils et de monstres marins, ne fassent pas naufrage au moment de la grande tempête

<sup>1</sup> Liv. VII, *Histoires mémorables*, chap. LIII.

qui est le moment de notre mort, mais qu'elles arrivent au port du salut. Oui, de même que Moïse, en frappant la mer Rouge de sa baguette, a ouvert aux enfants d'Israël un chemin assuré pour la Terre promise, vous aussi, bonne Mère, figurée par la verge miraculeuse de Moïse, préparez à vos enfants, voyageurs sur la mer de ce monde, un chemin sûr pour la terre promise du Ciel où, « contemplant Jésus, nous soyons toujours dans l'allégresse. » Aussi le sentiment commun des Docteurs et même de l'Église est que la sainte Vierge, au moment de leur mort, assiste ceux qui se sont mis sous sa protection et les protège d'une manière ineffable. Et la sainte Vierge le fait avec bonheur, parce que, en devenant la Mère de Notre-Seigneur, elle est devenue la mère de tous ceux qui croient en lui, et par conséquent l'appui et la vie de tous. Elle a assisté Jésus naissant, l'a couvert de langes et couché dans la crèche; elle a assisté aussi Jésus mourant : « Sa Mère était debout, près de la croix de Jésus, » nous dit saint Jean<sup>1</sup>. De même donc que, en Jésus, son Fils, elle nous a tous enfantés à la vie présente, de même aussi par sa mort elle nous a tous enfantés à la vie éternelle, car c'est par la bonne mort que nous naissons en Dieu pour la gloire éternelle. Voilà pourquoi cette tendre Mère nous assure par sa puissante protection la grâce d'une sainte mort.

Oui, Satan n'osera pas s'approcher de celui qui s'est mis sous la protection de Marie; il se gardera bien de l'attaquer. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » s'écriait l'Apôtre, fort du secours divin<sup>2</sup>. Eh bien! j'emprunterai ses paroles et je dirai : « Si Marie est pour nous, qui sera contre nous? » « De même qu'on ne saurait atteindre le favori que l'empereur garde à côté de lui, de même le démon ne pourra jamais nous suivre, si notre âme est étroitement unie à Dieu, et après Dieu à la Vierge, sa Mère, » a dit un auteur anonyme.

VI. — Mais pourquoi mettre en quelque sorte sur la même ligne et la Mère et le Fils? Pourquoi attribuer à Marie les consolations et l'assistance que Dieu tient en réserve pour les pauvres hommes, surtout pour le moment de leur mort? Écoutez : Jésus-Christ est mort; Marie est morte aussi, et l'un et l'autre, par leur mort, ont adouci les

<sup>1</sup> XIX, 55. — <sup>2</sup> Aux Romains, VIII, 31.

horreurs de la mort ; ils l'ont dépouillée de ces terreurs qui glacèrent l'homme d'épouvante. Ceci est évident pour Notre-Seigneur et ne le sera pas moins quant à la sainte Vierge, après avoir entendu saint Jean Damascène : « Ce n'est pas la mort qui vous a rendue bienheureuse ; c'est vous qui l'avez embellie et rendue toute gracieuse en la débarrassant de ce qu'elle avait de lugubre <sup>1</sup>. » La paix, le bonheur, l'allégresse qui remplissent les âmes justes au moment terrible de la mort, leur vient de Marie après Jésus, son Fils.

VII. — Puisque la bonne Mère est, au moment de la mort, une protectrice si puissante, si miséricordieuse et d'une tendresse si suave, disons-lui avec l'accent de la misère : « O notre Mère très-chaste, ô notre toute-puissante reine et protectrice, venez avec bonté au-devant de nous quand l'heure de notre départ de ce monde aura sonné ; fortifiez-nous en nous montrant votre visage auguste. Que votre main éloigne de nos regards la face horrible du noir dragon ! Soyez pour nous l'échelle du Ciel, le droit chemin du Paradis ; accompagnez vos serviteurs dévoués au tribunal de Jésus-Christ ; prenez leur cause en main, et par votre miséricorde qu'ils soient reçus dans la patrie. Venez au secours de nos âmes en les préservant, à l'heure de la mort, des pièges du démon. Soyez leur consolation ; secourez-les après leur dernier soupir, et rendez-les à jamais heureuses en leur ouvrant le Ciel. » Ainsi soit-il.

### 372<sup>e</sup> CONFÉRENCE

APRÈS LA MORT, LA SAINTE VIERGE EST LA CONSOLATRICE DES AFFLIÉS,  
AU TRIBUNAL TERRIBLE DE JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE. — 1. Rigueur du Jugement. — 2. Marie notre consolatrice. — 3. Marie comparée au platane. — 4. L'aigle qui abrite saint Médard. — 5. La vallée de Josaphat. — 6. L'Arche, figure de Marie. — 7. Marie assiste le fils de sainte Brigitte au tribunal de Jésus-Christ. — 8. Nous devons donc l'invoquer.

I. — La frayeur des justes eux-mêmes peut nous donner une idée de la frayeur et des angoisses des âmes, au redoutable tribunal de

<sup>1</sup> Discours sur l'Assomption.

Jésus-Christ. Job, quoique juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, s'écriait cependant en tremblant : « Pensez-vous que là, du moins, je trouverai le repos<sup>1</sup>? » David, juste aussi, puisqu'il était selon le cœur de Dieu, disait : « J'ai tremblé à la pensée de vos jugements<sup>2</sup>. » Voilà pourquoi saint Grégoire a écrit : « Quelle ne doit pas être notre frayeur à la pensée du souverain juge, quand ceux dont le Juge lui-même a proclamé la sainteté ne se croient point en sûreté<sup>3</sup> ! » « S'il était possible que les âmes pussent périr, dit un ancien Père, elles mourraient en la présence du souverain juge. »

II. — Eh bien ! en ce jour de terreur, de désolation et d'épouvante, où trouver un peu de paix, d'espérance, de consolation ? Dans la Vierge Marie, qui a enfanté pour nous Jésus, le vrai consolateur des âmes affligées. Oui, il n'est pas d'affliction si grande qui ne trouve un rafraîchissement en cette bonne Vierge. Nous l'avons prouvé plus haut en énumérant les infortunes de tous genres guéries par cette bonne Mère.

Le prophète Isaïe, parlant de la nuée qui défendait les Hébreux des ardeurs du soleil, ajoute : « Ce pavillon les protégea contre la chaleur, le vent et les pluies<sup>4</sup>. » Ce pavillon, selon Richard, c'est la Vierge Marie. Au grand jour du Jugement, elle abritera ses serviteurs contre le feu de la colère divine, contre le feu dont parle saint Pierre : « Les éléments seront consumés par les ardeurs du feu<sup>5</sup>. »

III. — Ce n'est donc pas sans raison que la sainte Vierge est comparée au platane placé sur le bord des eaux, au milieu des grandes pluies<sup>6</sup>. »

Thémistocle, au rapport de Coelius de Rhodes et de Plutarque, se comparait au platane sous lequel se réfugiaient tous ceux que surprend la pluie, sans doute parce que tous ceux qui se trouvaient dans l'embaras recouraient à cet homme puissant. A plus forte raison comparerons-nous au platane la Mère de Dieu, prête à abriter tous les pécheurs qui recourent à elle, et à éteindre le feu des passions. Et remarquez que l'ombre protectrice du platane est d'autant plus grande que ses feuilles sont plus larges et plus nombreuses. Aussi Marie

<sup>1</sup> Job, xvii, 16. — <sup>2</sup> Ps. xviii, 20. — <sup>3</sup> *Morale*, liv. XIII, chap. dern. — <sup>4</sup> Isaïe, iv, 6. — <sup>5</sup> Lettre II<sup>e</sup>, chap. iii, 12. — <sup>6</sup> *Ecclésiastique*, xxiv, 19.

nous défend-elle contre la concupiscence de la chair, parce qu'elle est Vierge; contre le souffle des vanités humaines, parce qu'elle a été très-pauvre; contre les ardeurs du soleil, puisqu'elle est la Mère du Soleil de justice; contre sa colère, puisqu'elle est devenue la Mère de miséricorde, la source de toute consolation, en enfantant le véritable consolateur, Jésus-Christ, notre juge. Elle déploie sur nous son pavillon protecteur et nous abrite contre la rigueur de sa justice.

IV. — Nous lisons que saint Médard, évêque de Noyon, avait encouru, encore tout jeune enfant, l'indignation de ses parents à cause de ses trop grandes largesses envers les pauvres. En effet, il donna à un aveugle, qu'il rencontra presque nu, le riche habit que sa Mère lui avait fait; il donna aussi son cheval à un voyageur. Eh bien! le bon Dieu se chargea de venger l'innocence et la charité de son jeune serviteur.

Chassé de la maison et obligé de chercher un abri contre la forte pluie, il mérita qu'un aigle, en planant au-dessus de sa tête, le couvrit tellement sous ses ailes déployées que pas une goutte d'eau n'arriva jusqu'à lui. Le serviteur, envoyé pour amener le jeune enfant au repas qu'on venait de servir, fut ravi en voyant ce prodige et l'annonça en toute hâte aux parents et à toute la maison. A cette vue, le père et la mère embrassent leur cher enfant, le baignent de leurs larmes, le consacrent au Seigneur et se reprochent le mauvais traitement qu'ils lui ont infligé<sup>1</sup>.

Ce prodige est bien capable de nous donner une idée des tendresses de la sainte Vierge, car cette bonne Mère déploie sans cesse ses ailes protectrices sur ses serviteurs pour les défendre contre les rigueurs de la justice divine, surtout au moment terrible du Jugement, où cette justice est plus effrayante que jamais.

V. — Ce n'est pas sans motif que la sainte Vierge habitait dans la vallée de Josaphat, qu'elle y est morte et qu'elle y a été ensevelie, selon saint Jérôme et plusieurs autres Docteurs. Chacun sait que le grand Jugement aura lieu dans cette vallée. C'est là que nous serons tous réunis et jugés. Eh bien! c'est là que la Mère de miséricorde, la

<sup>1</sup> Zacharie Lipellius, 8<sup>e</sup> jour de juin.

patronne et l'avocate des pécheurs, la consolation des affligés, a voulu habiter, mourir et être ensevelie pour être la consolation des coupables qui y seront convoqués alors.

VI. — Quelques Pères, entre autres saint Épiphané, pensent que l'Arche de l'Ancien Testament reparaitra au dernier jour pour abriter les justes : « L'Arche apparaîtra la première, elle sortira de la poussière et s'arrêtera sur la montagne de Sinaï, et tous les Saints iront à elle; car c'est là qu'ils attendront le Seigneur et échapperont à Satan qui voulait les perdre<sup>1</sup>. » Or, nul n'ignore et nous l'avons prouvé, appuyé sur l'autorité des savants, que l'Arche n'était que la figure de Marie. Si on attribue une telle puissance à l'Arche qui n'était qu'une figure, quelle ne sera pas la puissance de la Vierge en faveur de ses pieux dévots ?

Enfin, la sainte Vierge a daigné nous apprendre elle-même qu'elle était, devant le tribunal redoutable de son Fils, la consolatrice des affligés, en révélant à sainte Brigitte ce qui s'était passé à l'occasion de la mort et du jugement de Charles, son fils.

VII. — Dans une vision, la Sainte crut se trouver dans un vaste palais au milieu duquel s'élevait un trône majestueux. Au même instant paraît Jésus-Christ, le Maître souverain, entouré d'une multitude infinie d'Ange et de Bienheureux. Il s'assied sur son trône; à ses côtés se tient debout la Vierge bénie, comme un avocat chargé de défendre un accusé, et voilà que l'âme de Charles est placée en face du Juge, ayant à sa droite le bon Ange et à sa gauche le démon. Sainte Brigitte vit ensuite beaucoup de choses; en voici l'abrégé : le démon porta deux accusations : l'une contre la bienheureuse Vierge, l'autre contre l'âme de Charles. Son réquisitoire contre la sainte Vierge était divisé en deux parties. Il lui reprochait d'abord de n'avoir pas respecté sa juridiction et de lui avoir fait violence :

« Quand Charles était à toute extrémité et même à l'agonie, dit-il, j'ai voulu (c'était mon devoir) m'approcher, avec mes compagnons, pour le tenter et l'amener dans notre camp, et votre Mère m'en a empêché. Non-seulement elle n'a pas permis que nul d'entre nous

<sup>1</sup> Épiphané, *sur les Prophètes, Vie de Jérémie.*

arrivât jusqu'au lit de Charles, elle nous a éloignés de sa chambre et même de la maison. Vous le voyez, mes droits ont été violés, on m'a fait violence. C'est à vous que j'en appelle contre votre Mère, ô Juge très-équitable ! vous qui ne faites acception de personne. »

« J'ai encore d'autres griefs, ajouta le démon. Quand l'âme de Charles eut quitté le corps, c'était à moi de la recevoir, à moi de la conduire à votre tribunal ; cette charge n'appartient à nul autre qu'à moi. Eh bien ! votre Mère, Juge équitable, portant la faucille dans ma moisson, a reçu cette âme, l'a mise sous sa protection et l'a présentée à votre tribunal. Puisque mes droits ont été violés, je vous demande que justice me soit faite, que l'âme de Charles soit remise entre mes mains et que, désormais, votre Mère cesse de me faire violence. »

Ainsi parla le démon contre la bienheureuse Vierge. Ensuite, se tournant vers l'âme, il porta aussi contre elle une double accusation : l'une, sur les péchés de son enfance ; l'autre, sur ceux de sa jeunesse, et conclut à ce qu'elle lui fût adjugée à ces deux titres.

Alors, la sainte Vierge répondit qu'il était vrai qu'elle avait empêché le démon de s'approcher de Charles mourant, et surtout de s'emparer de son âme après la mort, mais elle démontra que c'était à bon droit parce que Charles, durant sa vie, l'avait toujours honorée, propageant son culte, célébrant sa gloire, ayant sans cesse son nom sur ses lèvres et dans son cœur : « Mon honneur voulait, ajoutait la pieuse Vierge, que je n'abandonnasse pas, en ce moment suprême, aux importunités du démon, une âme qui m'avait été aussi dévouée et qui se préparait, par les réflexions les plus salutaires, à retourner à son Créateur, dans la crainte qu'elle ne fût troublée et même souillée par les suggestions perverses de ce méchant esprit. Il répugnait encore plus à ma dignité de délaisser dans l'éternité une âme qui, durant sa vie mortelle, m'avait tant honorée. C'est donc avec raison que je l'ai prise sous ma protection ; je n'ai fait tort à personne, je suis restée dans mes attributions. » Ainsi dit la bienheureuse Vierge.

En réponse à la seconde accusation, l'Ange gardien dit que Charles, il est vrai, avait fait quelques chutes en son enfance et en sa jeunesse, mais qu'il n'avait jamais manqué d'examiner soigneusement sa con-



science, de gémir sur ses fautes, de les laver, dès qu'il le pouvait, au tribunal de la pénitence, et de rentrer en grâce avec Dieu. De là, il concluait que le démon n'avait aucun titre pour revendiquer une âme destinée au salut éternel, et il demandait que sa conclusion fût confirmée par la sentence du souverain Juge.

Alors Notre-Seigneur, après avoir entendu, comme il convenait, les parties et examiné les raisons opposées de part et d'autre, rendit la sentence : « Retire-toi de moi, démon, mon ennemi, et vous, âme bénie, venez à moi. » Tout cela se trouve dans les *Révélation*s de sainte Brigitte, qu'a examinées et approuvées le Concile de Constance.

VIII. — De tout cela, chacun peut conclure combien bonne, douce, puissante et forte, est la protectrice, la consolatrice, le soutien des malheureux et surtout des affligés, au terrible Jugement de Dieu ! « De même, dit Richard, qu'une mère cache son fils sous son manteau quand son père veut le frapper, ainsi la sainte Vierge cache ceux qui, pour échapper à la justice de Jésus-Christ, se réfugient chez elle. »

Aimons donc, honorons, invoquons avec piété, et surtout imitons avec courage cette belle Vierge, la consolation du monde, la rédemption des captifs, l'appui des orphelins, la santé des malades, la joie des opprimés, afin que, par ses prières, nous arrivions au séjour de l'éternelle consolation. Ainsi soit-il.

### 373<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST LA CONSOLATION DES AFFLIGÉS RETENUS  
DANS LE PURGATOIRE.

SOMMAIRE. — 1. Rigueur du Purgatoire et sentiments des Pères à ce sujet. — 2. La sainte Vierge, le jour de son Assomption, a délivré toutes ces âmes. — 3. Chaque année, à la même fête et en d'autres, elle délivre beaucoup d'âmes. — 4. Elle épargne à ses dévots ces supplices et les adoucit toujours. — 5. Marie comparée à la lune. — 6. Invoquons-la.

I. — Les Pères les plus dignes de foi nous ont fait connaître les grands tourments des âmes qui gémissent dans les flammes du Purga-

toire. Saint Augustin <sup>1</sup> dit : « Ce feu sera plus douloureux que tout ce que l'homme peut souffrir en cette vie. » Et au Livre *sur la Vraie et la fausse pénitence* <sup>2</sup> : « Ce feu, quoiqu'il ne soit pas éternel, est excessivement ardent : il surpasse tous les tourments qu'on peut souffrir en cette vie. » Le vénérable Bède commentant ces paroles <sup>3</sup> : « Seigneur, ne me châtiez pas dans votre colère, » nous enseigne « que ce châtiment est plus grand que les châtiments des plus grands scélérats, que les supplices des martyrs, que tout ce que l'homme peut imaginer de plus terrible. »

La même chose nous est enseignée par saint Césaire, d'Arles <sup>4</sup>, par saint Anselme <sup>5</sup>, par saint Bernard *sur la Mort d'Humbert*, et par plusieurs autres. « La moindre souffrance du Purgatoire, dit aussi le Docteur angélique, surpasse les plus grandes souffrances de cette vie <sup>6</sup>. » Tout cela est confirmé par les révélations que nous lisons dans le vénérable Bède, dans sainte Brigitte, saint Antonin, Denis le Chartreux et plusieurs autres.

Eh bien ! en ce lieu d'angoisses, de tribulations, de tourments, la Vierge Marie est pour ces pauvres âmes une grande consolation, un grand soulagement. Nous citerons l'enseignement de plusieurs Saints et le témoignage de ceux qui, condamnés aux flammes du Purgatoire, ont éprouvé eux-mêmes sa douce assistance, ou ont été témoins du soulagement accordé par cette bonne Mère à d'autres pauvres âmes.

1° Saint Vincent Ferrier dit : « Marie est bonne pour les âmes du Purgatoire, car elle leur procure les prières des fidèles <sup>7</sup>. »

2° Saint Bernardin de Sienne, torturant un peu ces paroles de l'*Ecclésiastique* <sup>8</sup> : « Je me suis promenée au milieu des flots de la mer, » s'exprime ainsi : « La bienheureuse Vierge possède la souveraine puissance dans le Purgatoire, voilà pourquoi elle dit : « Je me suis promenée au milieu des flots de la mer ; » car le supplice du Purgatoire est appelé flot de la mer, parce qu'il est très-amer quoique passager <sup>9</sup>. » Eh bien ! la sainte Vierge délivre de ces tourments ceux qui lui sont tout dévoués.

<sup>1</sup> Au Ps. xxxvii. — <sup>2</sup> Chap. xviii. — <sup>3</sup> Ps. xxxvii. — <sup>4</sup> Homélie viii. — <sup>5</sup> Sur la 1<sup>re</sup> Épître aux Corinthiens, chap. iii. — <sup>6</sup> IV, discours xxi, quest. 1, art. 1, quest. iii. — <sup>7</sup> Sermon sur la Nativité, ii. — <sup>8</sup> xxxv, 8. — <sup>9</sup> Sermon ii sur le Nom de Marie, art. 2.

3° Notre-Seigneur, dans les *Révélations* de sainte Brigitte, appelle sa divine Mère le soulagement des âmes qui gémissent dans les flammes du Purgatoire : « Vous êtes, ô ma Mère, la Mère de miséricorde, la consolation de ceux qui souffrent dans le Purgatoire; la joie des voyageurs exilés dans le monde <sup>1</sup>. »

4° Cette Vierge bénie, dans les mêmes *Révélations* de sainte Brigitte, le dit clairement : « Les âmes du Purgatoire se réjouissent en entendant mon nom, comme le malade sur son lit de douleur quand il entend une parole de consolation <sup>2</sup>. »

5° Le pieux abbé Blossius, dans son *Collier spirituel* <sup>3</sup>, ne craint pas d'affirmer qu'à chaque instant les flammes du Purgatoire sont adoucies par les prières de Marie. Voici ses paroles : « Sainte Brigitte a entendu la sainte Mère de Dieu elle-même dire : « Je suis la Mère de Dieu et la Mère de tous ceux qui sont dans le Purgatoire, aussi à chaque instant j'adoucis par mes prières les châtimens qu'ils sont obligés d'endurer pour l'expiation de leurs péchés. »

6° Bernardin de Bustis, de l'Ordre des Frères minimes, raconte, dans son *Livre sur Marie*, que la sainte Vierge, sur le point de mourir et de monter au Ciel, demanda à son Fils de pouvoir conduire avec elle dans la gloire céleste toutes les âmes du Purgatoire, et qu'elle l'obtint.

Jean Gerson, chancelier de Paris, dans sa paraphrase du *Magnificat* <sup>4</sup>, enseigne clairement que, le jour de l'Assomption de Marie, une immense multitude d'âmes furent délivrées du Purgatoire et firent cortège à la bienheureuse Vierge qui s'élevait triomphante pour siéger à la droite de son Fils. « La raison, dit-il, c'est qu'il était juste que le jour où la Reine du Ciel et de la terre, la Reine de miséricorde, la dispensatrice des grâces, était solennellement couronnée, les pauvres captifs eussent leur pardon. »

II.— Et ce n'est pas seulement le jour de son Assomption que la sainte Vierge obtint la délivrance des âmes du Purgatoire, mais, chaque année, quand l'Église célèbre ce glorieux anniversaire, beaucoup de pauvres âmes doivent remise de leur peine à cette pieuse Vierge. Je

<sup>1</sup> Liv. I des *Révélations*, chap. xvi. — <sup>2</sup> Denis le Chartreux, liv. III *sur les Langes de la Vierge*, dern. chap. — <sup>3</sup> Chap. xiii. — <sup>4</sup> Traité IV.

me garderais bien de le dire si je ne pouvais citer en témoignage l'homme le plus digne de foi, saint Pierre Damien, si célèbre par son savoir, sa sainteté et l'autorité de ses écrits. Voici ce qu'il rapporte<sup>1</sup> :

« Un religieux, dit-il, le prêtre Jean, m'a assuré que le fait suivant s'était certainement passé à Rome, il n'y a que quelques années. Le jour de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, quand le peuple romain, selon l'habitude, se rendait en foule, la nuit, pour prier, chanter les litanies et visiter avec des flambeaux les diverses églises de la ville, une femme aperçut sur la basilique élevée sur le Capitole en l'honneur de la Mère de Dieu, sa *commère*, morte depuis près d'un an. Comme la foule l'empêchait d'arriver jusqu'à elle, elle imagina d'aller l'attendre au contour d'une petite rue tournante, persuadée qu'elle pourrait ainsi lui parler. « N'es-tu pas la Défunte? lui dit-elle à son passage. (C'est ainsi, en effet, qu'on l'appelait durant sa vie.) — Je la suis. — Et comment te trouves-tu, maintenant? — Jusque aujourd'hui j'ai beaucoup souffert pour un péché d'immodestie que j'ai commis bien jeune avec les filles de mon âge. Je le confessai, il est vrai, à un prêtre; mais, ô douleur! l'oubliant en quelque sorte, je n'en fis point pénitence. En ce jour, la Reine du monde a prié pour nous et m'a délivrée avec beaucoup d'autres des lieux d'expiation. Oui, le nombre des âmes arrachées aujourd'hui par son intervention aux tourments du Purgatoire est si grand qu'il excède celui de toute la population romaine. Voilà pourquoi nous visitons tous les sanctuaires consacrés dans tout le monde à notre glorieuse Souveraine, chantant avec bonheur des cantiques d'actions de grâces à cette bonne Mère pour la grande faveur qu'elle nous a obtenue. » Comme cette femme doutait de ce qu'elle lui disait, elle ajouta : « Afin que tu sois toi-même la preuve de la vérité de mon récit, sache que tu mourras l'année prochaine, le jour même de cette fête. Si, chose impossible, tu vivais plus longtemps, alors tu me convaincras de mensonge. » Et au même instant elle disparut. Bientôt cette femme se revêtit d'un cilice, et, toute préoccupée de sa fin prochaine et de ce qu'elle avait entendu, elle mena une vie plus

<sup>1</sup> Liv. III, lett. LII.

régulière. Mais pourquoi d'autres détails? A la fin de l'année, la veille de la fête, elle tomba malade et le jour de l'Assomption, elle mourut.

« Remarquons avec tremblement que la femme que nous avons nommée plus haut a souffert d'affreux supplices pour la faute dont elle avait oublié de faire pénitence, jusqu'à ce que la Vierge immaculée l'eût délivrée. » C'est saint Pierre Damien qui a parlé jusqu'à présent.

III. — Ce n'est pas seulement le jour de la fête de son Assomption que la sainte Vierge vient en aide aux âmes du Purgatoire et qu'elle les délivre de leurs affreux tourments, mais à toutes ses solennités et particulièrement le jour de Noël, ce jour où elle mit au monde le Fils de Dieu, Sauveur revêtu de notre humanité. Oui, ces jours-là, elle visite ces pauvres âmes et en conduit plusieurs avec elle dans le Ciel. C'est ce que rapporte Denis le Chartreux, dans son 11<sup>e</sup> Sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge : « Un jeune homme, inconsolable de la perte de son ami mort vers la Toussaint, ne cessait de pleurer sans toutefois prier pour lui. Après la fête de Noël, celui-ci lui apparaît, et, blâmant ses vaines larmes, lui dit : « Tu ne m'as été d'aucun secours. Chaque année, le jour de la Nativité de Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge Marie descend au Purgatoire et délivre beaucoup d'âmes, parce que c'est pendant la nuit de cette fête solennelle qu'elle a enfanté le Christ, le Roi de gloire. Elle est donc venue dernièrement nous visiter, et comme elle délivrait beaucoup de compagnons de ma captivité, je m'attendais à ce que tes prières me méritassent la même faveur; mais elle m'a laissé. Puisque cette pieuse Vierge daigne nous visiter encore la nuit qui précède la Résurrection, parce que c'est cette nuit même que Notre-Seigneur retira les Saints des Limbes, je t'en supplie, ne cesse de lui demander avec larmes ma délivrance. »

IV. — Bien plus, la miséricorde de la sainte Vierge pour ses pieux serviteurs est si grande que plusieurs doivent à ses prières et à ses mérites d'être allés directement au Ciel sans passer par ces flammes expiatrices. Voici ce qu'a écrit, dans la *Vie de sainte Lutgarde*, Thomas de Cantimpré, Religieux de notre Ordre : « La duchesse de Brabant, fille de Philippe, roi de France, se trouvant sérieusement malade,

envoya à sainte Lutgarde, qu'elle aimait depuis longtemps et qui habitait un monastère situé dans ses États, lui demandant de prier pour elle. Sainte Lutgarde le fit, mais, Dieu le voulant ainsi, la duchesse mourut après avoir reçu tous les sacrements. Elle apparut ensuite à sainte Lutgarde et lui raconta comment, contre son espérance, la sainte Vierge, qu'elle avait beaucoup aimée durant sa vie, l'avait affranchie de toutes les peines du Purgatoire.

Enfin, quand la justice divine ne permet pas que ces âmes soient immédiatement retirées de ce lieu d'expiation, la sainte Vierge, par ses prières et ses mérites, adoucit et abrège leurs souffrances; elle le fait, poussée par sa tendresse et en vertu de sa toute-puissance et du crédit qu'elle a auprès de son Fils. Aussi l'Église catholique, dans ses prières pour les morts, recommande avec tant d'instance à la bienheureuse Vierge Marie tous les fidèles défunts : « Par l'intercession de la bienheureuse Marie, toujours Vierge, de tous les Saints, faites qu'ils arrivent à la société de l'éternelle félicité. »

V. — Ce n'est donc pas sans raison que la sainte Vierge est comparée à la lune : « Elle est belle comme la lune <sup>1</sup>. » Si la lune, au témoignage d'Albumazar et de plusieurs autres astrologues, rayonnait entièrement durant la nuit, les vapeurs qui s'élèvent de la terre seraient tellement condensées que les animaux ne pourraient plus respirer; de même, si la Mère de Dieu ne dissipait point, par les doux rayons de sa miséricorde, les vapeurs de nos afflictions et de nos misères, nous ne pourrions plus respirer et nous péririons étouffés. C'est pour cela que le savant Idiot <sup>2</sup> l'appelle le « Soupirail de l'homme; » car « l'homme ne peut pas vivre privé de la respiration : le pécheur ne peut vivre spirituellement sans la protection de la sainte Vierge. Saint Anselme nous l'enseigne aussi : « O Vierge bienheureuse, celui qui s'éloigne de vous et que vous repoussez périra infailliblement; mais il est impossible qu'il périsse celui qui invoque votre protection et sur lequel se reposent vos regards maternels. » Nous l'avons longuement démontré plus haut.

VI. — Donc, si l'affliction vous trouble, si le chagrin vous presse,

<sup>1</sup> *Cantiques*, vi, 9. — <sup>2</sup> Dans le Livre de ses *Méditations sur la Vierge*, chap. v.

allez à Marie, invoquez Marie; pensez aux rudes épreuves qu'elle a subies en cette vie. Ayant passé par les afflictions, la tristesse et l'indigence, son cœur saura compatir à toutes nos misères. Oui, elle dira avec plus de vérité que Didon : « Mes malheurs m'ont appris à soulager les malheureux <sup>1</sup>. » Mais passons à des malheurs, à des chagrins plus grands, et montrons que Marie en est encore la consolatrice.

### 374<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA SAINTE VIERGE EST EN QUELQUE SENS LA CONSOLATRICE DES AFFLIÉS  
CONDAMNÉS A L'ENFER.

SOMMAIRE. — 1. Marie souveraine sans restriction. — 2. Elle préserve de l'Enfer. — 3. Elle en retire et en quel sens ? — 4. Elle adoucit les peines des damnés. — 5. Son crédit est immense. — 6. Invoquons-la.

Je dis beaucoup, mais je dis vrai en n'excluant pas les damnés de la protection de Marie.

I. — Sa miséricorde, en effet, et sa puissance s'étendent si loin qu'elles touchent jusqu'à l'Enfer où souffrent les damnés. Et pourquoi pas? Marie est souveraine, nous l'avons prouvé dans le volume précédent <sup>2</sup>; et elle est appelée Souveraine sans restriction, pour que nous sachions qu'elle règne en tout lieu et que sa puissance s'exerce dans toute l'étendue de son vaste empire, dans l'Enfer comme dans le Ciel. C'est ce qu'a enseigné avant moi saint Bonaventure <sup>3</sup> : « Le nom de Marie signifie souveraine; elle est, en effet, la Souveraine du Ciel, de la terre et des Enfers; oui, Souveraine dans le Ciel, Souveraine dans le monde, Souveraine dans l'Enfer. » Saint Bernardin de Sienne, torturant un peu ces paroles <sup>4</sup> : « J'ai pénétré dans la profondeur de l'abîme, » dit : « La sainte Vierge règne dans l'empire de l'Enfer. « Voilà pourquoi l'*Ecclésiastique* dit : « J'ai pénétré dans la profondeur de l'abîme <sup>5</sup>. » Son empire s'étend donc partout; il n'est pas de lieu où ne s'exerce sa puissance. Vous me direz peut-être : « Comment peut-

<sup>1</sup> *Énéide*, liv. II. — <sup>2</sup> Chap. xc. — <sup>3</sup> Dans son *Miroir*, chap. III. — <sup>4</sup> *Ecclésiastique*, xxiv, 8. — <sup>5</sup> Série 3 sur le Nom glorieux de Marie, art. 11, chap. II.

il se faire que la sainte Vierge prête son assistance aux damnés de l'Enfer puisque l'Église catholique nous enseigne qu'ils n'ont point de part au bienfait de la rédemption? Attendez et comprenez le sens de ma proposition.

II. — La sainte Vierge console ceux qui sont condamnés à aller dans l'Enfer et leur vient en aide en empêchant qu'ils ne tombent réellement dans la damnation éternelle. Que de malheureux seraient maintenant dans les flammes de l'Enfer, si la sainte Vierge ne les avait pris sous sa protection! Nous pourrions leur appliquer les paroles que le roi Salomon adressa à Abiathar, partisan des prétentions d'Adonias : « Tu as mérité la mort, cependant je ne te tuerai pas aujourd'hui, car tu as porté l'Arche du Seigneur devant mon père David <sup>1</sup>. » Oui, beaucoup périraient pour toujours dans l'Enfer s'ils n'avaient porté dans leur cœur, par le sentiment de leur pieux dévouement, la douce Marie, cette Arche mystique. Écoutons, à l'appui de ma proposition, saint Germain, patriarche de Constantinople. Voici ce qu'il dit dans l'*Éloge de la Ceinture de Marie* : « Ayant par votre amour maternel confiance et puissance auprès de votre Fils, par vos prières, par vos supplications, ô bonne Mère, vous nous rendez les amis de Dieu, vous nous obtenez le salut, vous nous délivrez du supplice éternel, nous, malheureux condamnés, qui n'osons élever nos regards vers le ciel. » Il est bon de citer un exemple.

Le Pape Innocent III, mort après le Concile de Latran, apparut à la bienheureuse Lutgarde qui, voyant un homme enveloppé de flammes, lui demanda qui il était. Quel ne fut pas son étonnement quand il lui répondit qu'il était le Pape Innocent. « Mais comment se fait-il que notre père commun souffre si cruellement, s'écria la Sainte fille en larmes? — J'endure ces tourments pour trois raisons qui m'auraient fait condamner en toute justice au feu éternel de l'Enfer, si la miséricordieuse Mère de Dieu, à qui j'ai bâti un monastère, ne m'eût obtenu la grâce de faire pénitence au moment de la mort. J'ai, il est vrai, échappé à la mort éternelle, mais je souffrirai jusqu'au jour du Jugement les supplices les plus affreux. Si j'ai pu aujourd'hui venir

<sup>1</sup> Livre des Rois, III, 2, 26.



soliciter tes suffrages, je le dois aux prières que la Mère de miséricorde a adressées pour moi à son Fils <sup>1</sup>. »

Voilà ce qu'a écrit Thomas de Cantimpré dans la *Vie de saint Lutgarde*, insérée dans le livre II<sup>e</sup> des *Abeilles*. Nous lisons aussi dans Surius (le 16 juin) que de Cantimpré avait appris, par révélation de sainte Lutgarde, les trois motifs de la punition d'Innocent III, mais qu'il ne les faisait pas connaître par respect pour un si grand Pontife. Cependant, Antoine le Samarite, Raphaël de Volterre et plusieurs autres historiens des Papes en citent deux : ses excessives dépenses en construction et sa passion immodérée pour les honneurs. Dans tout le reste, ce Pontife a été digne d'éloges et a fait beaucoup pour la gloire de Dieu et le bien de l'Église. Le Seigneur a permis cette révélation de sainte Lutgarde pour rendre les autres plus prudents, pour leur apprendre à éviter soigneusement les plus petites choses, à redouter les rigueurs du Jugement, à laver leurs fautes dans une sincère pénitence, toujours après avoir invoqué la protection de la très-bienheureuse Vierge dont nous venons de voir la salutaire influence.

Elle soulage les damnés et les délivre de l'Enfer, en ce sens que, par ses prières et sa protection, elle les affranchit du péché qui est le chemin de l'Enfer, qui est même un certain enfer, car celui qui tombe dans le péché sera livré aux flammes éternelles de l'Enfer, à moins qu'il ne change et ne se repente de sa faute. Aussi la sainte Vierge est-elle comparée à la terre : « Notre terre produira son fruit<sup>2</sup>. » Comme la terre porte tous ses habitants, la Vierge Marie porte les pécheurs pour qu'ils ne tombent pas dans l'Enfer. Écoutons Richard; il l'a dit avant moi : « Marie est cette terre placée entre nous et l'abîme. De même que, la terre s'entr'ouvrant, Coré, Dathan et Abiron furent ensevelis vivants dans l'Enfer; de même, si Marie nous refusait son appui, nous tomberions immédiatement dans le péché, et de là dans l'Enfer<sup>3</sup>. »

III. — Marie est la consolation des damnés, car elle en a fait sortir plusieurs des flammes éternelles. Mais ceci a besoin d'explication.

<sup>1</sup> Nous avons dit ailleurs ce qu'il faut penser de cette légende. (*Note du Traducteur.*)

<sup>2</sup> Ps. LXXXIV, 13. — <sup>3</sup> Liv. VIII sur les Louanges de la Vierge.

C'était par une faveur spéciale, toute de gratuité, que ces personnes se trouvaient pour un temps dans l'Enfer, car, par un effet de l'immense miséricorde de Dieu et par l'intercession de la sainte Vierge, elles étaient absolument prédestinées à la vie éternelle. La suprême sentence avait été différée en prévision des prières des Saints; les supplices préparés à leurs crimes ne leur étaient en quelque sorte que montrés afin que, rendues à la vie, elles changeassent de conduite, méritassent le Ciel par des actes de vertu et instruisissent les autres hommes de ce qui se passe au delà du tombeau.

Tout cela est tiré de saint Thomas d'Aquin, ce puits de science<sup>1</sup>.

Ce que j'avance n'est pas nouveau. N'avons-nous pas lu que des Païens et même d'autres pécheurs déjà précipités dans l'Enfer ont été ressuscités par les Saints afin que, changeant de vie et lavant dans la pénitence leurs égarements passés auxquels ils s'étaient si facilement abandonnés dans leur jeunesse, l'âge des passions, ils méritassent la gloire éternelle ?

Il est certain que la glorieuse sainte Thècle, vierge et première martyre, priant pour sa mère, morte idolâtre, la délivre de l'Enfer. Saint Jean Damascène le dit dans son *Discours sur les Moyens de soulager les morts*. Dans le *Nécrologe des Grecs*, au chapitre xc, nous y lisons la prière suivante faite par le prêtre : « Vous qui avez daigné exaucer Thècle, la première martyre, vous priant pour sa mère idolâtre, vous qui n'avez pas dédaigné ses supplications, exaucez-nous aussi. »

La bienheureuse Agnès rendit la vie au fils du préfet que le démon avait frappé de mort et sans nul doute précipité dans l'Enfer pour avoir tenté de profaner l'illustre Vierge. Saint Ambroise cite ce fait dans son xc<sup>e</sup> sermon.

Nous y lisons aussi le fait d'un petit enfant mort sans le baptême, ressuscité par les reliques de saint Étienne. Et saint Damascène ne dit-il pas que l'empereur Trajan, damné sans nul doute, fut ressuscité et qu'il fit pénitence<sup>2</sup> ?

J'en viens à l'Écriture sainte et je cite le fils d'une veuve ressus-

<sup>1</sup> *De la Vérité*, quest. vi, art. 6.

<sup>2</sup> Il faut remarquer que tous les savants rejettent ce fait de Trajan comme un conte de vieille femme. (*Note du Traducteur.*)

cité par Élisée; le jeune homme ressuscité près de Naïm par le Sauveur lui-même, et surtout Lazare. Il est très-probable que les deux premiers étaient morts dans un état qui méritait l'Enfer; « car, dit saint Jérôme, la jeunesse soutient de grands combats du côté de la chair<sup>1</sup>. »

La même chose avait pu arriver à Lazare, qui était un jeune homme riche, et le frère de Madeleine, au moins dissolus<sup>2</sup>.

Les *Annales des Minimes* rapportent qu'un évêque de Castille, nommé Pierre, fut retiré de l'Enfer. Pourquoi donc refuser à la glorieuse Mère de Dieu le privilège, accordé à tant d'autres Saints, de délivrer certains damnés par ses prières, surtout ceux qui n'avaient été condamnés que pour un temps, en prévision de leur délivrance que devaient opérer les prières et la protection spéciale de la sainte Vierge? Voici d'ailleurs plusieurs exemples : Rutilio Benzoni cite une femme dont la conduite était irréprochable, mais que les démons, après sa vie, menaient à l'Enfer pour une faute commise dans sa jeunesse et qu'elle s'était contentée de déclarer en général à son confesseur, sans la spécifier. La sainte Vierge supplia avec instance son Fils Jésus de la délivrer de la damnation en considération des prières ferventes que, durant sa vie, elle lui adressait tous les jours aux pieds de son image. Notre-Seigneur le fit. Cette femme se confessa de la faute qu'elle avait si longtemps déguisée, puis elle mourut encore, et grâce aux prières de la sainte Vierge, elle fut reçue dans le Ciel.

Jean Hérold, communément appelé le Disciple, religieux de notre Ordre, parle d'un pécheur trompé par le démon. Celui-ci lui apparut sous la forme d'un prêtre, et après avoir reçu l'aveu d'un péché immodeste que ce malheureux, retenu par la honte, n'osait depuis longtemps déclarer, non-seulement il l'assura de son pardon, mais il lui enjoignit de ne jamais plus s'accuser de ce péché. Cet homme ajouta foi à Satan, et comme il mourut avec ce péché, il fut condamné à l'Enfer; mais, de suite, la sainte Vierge s'adressant aux démons, leur

<sup>1</sup> Lettre XIV à Népotien.

<sup>2</sup> Ceci est en contradiction avec ces paroles de Notre-Seigneur. « Notre ami Lazare, » etc. (St. Jean, xi, 2, 5.) (*Note du Traducteur.*)

dit : « Puisque vous avez surpris la bonne foi de cet homme, je vous ordonne, par les rigueurs du grand jour du Jugement, de ramener cette âme à son corps, pour qu'elle se confesse véritablement du péché qu'elle croyait pardonné. »

Rendu à la vie, ce pécheur se confessa et fut sauvé. Vous trouverez beaucoup d'autres exemples dans les mêmes auteurs, chez Vincent Ferrier, Césaire <sup>1</sup>, etc.

IV. — La Vierge Marie vient en aide aux damnés en adoucissant leurs souffrances. Le sentiment commun des théologiens enseigne que, par la miséricorde infinie du bon Dieu et la tendre compassion de la bonne Mère, les tourments de ces malheureux ne sont pas en rapport avec leurs crimes, c'est-à-dire qu'ils sont punis moins sévèrement qu'ils ne le méritent. Tel est l'enseignement de Rutilio Benzoni, évêque de Lorette <sup>2</sup> : « Par un effet de la miséricorde de Dieu et par l'intercession de la sainte Vierge, les châtimens des démons ne sont pas proportionnés à leurs crimes, » sans toutefois que les droits de la justice soient violés ; car, à la demande de sa Mère, le Seigneur sait faire miséricorde et rester juste.

Plusieurs auteurs recommandables pensent qu'en souvenir de l'Assomption de la sainte Vierge au Ciel, tous les damnés reçoivent, le jour de cette fête, un grand adoucissement à leurs souffrances. Je n'oserais pas l'affirmer, si tel n'était déjà le sentiment de saint Odilon, abbé de Cluny : « Je dirais plus, si je l'osais ; oui, je le dirai d'après une conjecture qui me paraît certaine, au risque d'être taxé de témérité. En ce jour, tout le monde est dans la joie, dans l'allégresse ; l'Enfer seul hurle, frémit et se plaint, car la joie de ce saint jour a pénétré jusque dans les cachots éternels et rafraîchi leurs malheureux captifs. Oui, en ce jour, Satan et ses anges n'osent pas toucher leurs victimes en pensant qu'elles ont été rachetées par le sang de Celui qui, pour le salut du monde, a daigné naître de la Vierge <sup>3</sup>. » Remarquez que ce Père ne dit pas que les damnés soient exempts de toute peine le jour de l'Assomption, mais seulement que

<sup>1</sup> Sur les Miracles de la sainte Vierge, exempl. Lxi. — <sup>2</sup> Chap. xxxiii. — <sup>3</sup> Sermon sur l'Assomption de Marie.

les démons n'osent pas les toucher, ce qui sans doute est déjà pour ces malheureux un grand soulagement, une bien douce consolation, puisque d'autre part ils souffrent beaucoup.

Marie est encore la consolation des damnés, parce qu'elle tâche d'abrèger la vie de ceux qui sont destinés à l'Enfer, afin que, dans ce lieu d'expiation où les châtimens sont proportionnés au nombre des crimes, ils aient moins à souffrir.

C'est ce qu'a révélé la sainte Vierge elle-même à sainte Brigitte : « Le démon voudrait que le pécheur qui est dans la volonté d'offenser Dieu durant toute sa vie, vécût longtemps, pour qu'il souffrît davantage après la mort. Eh bien ! ma miséricorde déjoue ce complot de Satan en abrégeant, contrairement à ses desseins, cette vie mortelle, afin que le supplice de ce malheureux ne soit pas aussi rigoureux que le désire l'ennemi du genre humain ! »

Enfin, la sainte Vierge est appelée la consolatrice des damnés, parce qu'elle soustrait leur corps à la fureur des démons. Si, comme elle l'a révélé à sainte Brigitte, elle n'y mettait opposition, bien souvent, en effet, ils entraîneraient avec eux dans l'Enfer le corps des pécheurs.

V. — De tout ce que nous avons dit, concluez quel crédit, quelle vertu, quelle puissance doit avoir la sainte Vierge auprès de Dieu pour venir en aide aux damnés qui sont tout à fait indignes de la miséricorde divine, et condamnés pour l'éternité.

Sainte Geneviève exerçait une telle autorité sur Childéric, roi de France, qu'une seule prière le forçait, presque malgré lui, à faire tout ce qu'elle voulait. Un jour que ce roi avait décidé de faire périr un grand nombre de criminels, il reçut la nouvelle que sainte Geneviève venait intercéder pour eux, et de suite il fit fermer les portes du château. La Sainte comprit son dessein, néanmoins elle s'avança et, trouvant les portes fermées, elle en touche une qui s'ouvre d'elle-même. Elle arrive ainsi chez le roi, au grand étonnement de tous les assistants, témoins de ce prodige, et elle obtient grâce pour les coupables<sup>2</sup>. Eh bien ! le Dieu tout-puissant, le Roi du Ciel, loin de fermer les portes à la Vierge, sa Mère, les lui ouvre de son propre mouvement.

<sup>1</sup> *Révélation*, chap. LXXXIX. — <sup>2</sup> Bonfini, liv. V, 1<sup>er</sup> jour de décembre.

Aussi obtient-elle toujours pour les coupables la grâce qu'elle implore. Rien d'étonnant donc qu'elle obtienne de Dieu un soulagement quelconque pour les damnés, car ils ne sont pas susceptibles de participer à un plus grand.

VI. — Puisque notre avocate, notre Souveraine, est si puissante et si bonne, tombons à ses genoux et ne nous lassons pas de la saluer avec saint Euphémien : « Je vous salue, assistance de tous les éprouvés, douce liberté, source de grâces et de consolations ! Je vous salue, refuge et abri protecteur des pécheurs. Propitiatoire des malades, espérance des affligés dans toutes leurs peines, consolation et défense des convertis ! Salut, salut à vous, la Reine et la patronne des hommes comme des femmes ! Oui, salut à vous, notre consolatrice ! Vous avez adouci, apaisé les ennemis et hanni tous les chagrins. Je vous salue, clef du royaume céleste, port assuré pour tous ceux qui naviguent sur la mer de ce monde ! Salut inébranlable de tous les Chrétiens qui ont sincèrement recours à vous, recevez nos hommages. Salut à vous, notre protection et notre gloire ! Brillante lumière de joie, versez sur nous vos célestes clartés, couvrez-nous de vos ombres salutaires et rafraîchissantes ; faites que, malgré les ombres que les préoccupations des biens terrestres répandent sur nos âmes, nous ne soyons jamais enveloppés des ombres éternelles de l'Enfer, mais que nous arrivions à la lumière éternelle, récompense de notre fidélité. Ainsi soit-il.

---

## XLII

# AUXILIUM CHRISTIANORUM

## SECOURS DES CHRÉTIENS

---

La Vierge Marie, Mère de Dieu, est le secours de tous ; car nous lisons que les Turcs, les Juifs et les autres Barbares ont senti son assistance. Cornutus, pacha de Turquie, malade d'un abcès de poitrine grave et d'une toux intense, sur le point de rendre le dernier soupir, fut sauvé par l'invocation de Notre-Dame de Lorette. Les annales de ce pieux sanctuaire attestent aussi qu'un juif, entre autres, fut, par le secours de la même Vierge, délivré des prisons dans lesquelles il avait été jeté pour toujours.

Dans l'*Apocalypse*, il est dit que la bienheureuse Vierge est vêtue du soleil <sup>1</sup>. Comme le soleil se lève indistinctement sur les bons et sur les méchants ; ainsi la sainte Vierge, sans examiner les mérites, se montre propice et toute miséricordieuse à ceux qui l'invoquent d'un cœur sincère et pieux. Néanmoins ses faveurs sont surtout pour les Chrétiens ; elle les aime davantage, elle leur vient en aide avec plus d'empressement, et les assiste plus souvent. Voilà le pourquoi de cette invocation : *Secours des Chrétiens*. Nous allons le voir.

---

<sup>1</sup> XII.

## 375° CONFÉRENCE

POURQUOI LA SAINTE VIERGE AIME-T-ELLE PLUS LES CHRÉTIENS ET VIENT-ELLE  
A LEUR SECOURS AVEC PLUS D'EMPRESSEMENT.

SOMMAIRE. — 1. Le secours, fruit de l'amour. — 2. Marie, Mère des Chrétiens. —  
3. Les Chrétiens enfants de Dieu. — 4. Les Chrétiens incorporés à Jésus-Christ.  
— 5. Les Chrétiens héritage de Dieu. — 6. Sainteté des Chrétiens. — 7. Marie  
Reine de l'Église. — 8. Les Chrétiens protégés par Marie.

I. — Le secours est fondé sur l'amour. Quand je vois un ami succomber à la tâche, j'accours et je l'aide en compatissant à sa peine, en lui donnant du courage, en le soutenant, en portant avec lui son fardeau sur mes propres épaules. Je suis le pied qui boite, l'œil de l'aveugle, le bâton du vieillard, mon ami. Le titre de secours des Chrétiens donné à la sainte Vierge nous dit donc clairement qu'elle les a à cœur, qu'elle les aime. C'est avec raison.

II. — En aimant les Chrétiens, la sainte Vierge nous montre qu'elle aime en eux Jésus-Christ, son Fils. Par cela même qu'elle est la Mère du Christ, elle est la Mère de tous les Chrétiens, et l'amour qu'elle a pour Jésus, son Fils naturel, elle l'a pour les Chrétiens; car, dit saint Thomas, l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain procèdent de la même source<sup>1</sup>. Il n'est pas nécessaire de prouver, nous l'avons fait plus haut, que la Vierge Marie est la Mère de tous les Chrétiens.

III. — Les Chrétiens sont les enfants de Dieu. « Ils ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même<sup>2</sup>; » et dans saint Paul : « Tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu sont ses enfants<sup>3</sup>. »

Puisque les Chrétiens sont semblables à Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, à qui le Père céleste a dit : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui... » il suit que la sainte Vierge aime ceux dans lesquels elle retrouve la chère image de son Fils : — Car ceux qu'il a

<sup>1</sup> 2° de la 2<sup>e</sup>, quest. xxv, art. 1<sup>er</sup>. — <sup>2</sup> St. Jean, 1, 13. — <sup>3</sup> *Aux Romains*, viii, 14.



connus dans sa prescience éternelle, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils <sup>1</sup>. »

IV. — Les Chrétiens sont incorporés à Jésus-Christ : « Vous êtes le corps de Jésus-Christ et les membres de ses membres <sup>2</sup>. » Le baptême, nous dit encore le même Saint, fait du Christ et de nous une seule et même chose ; il nous incorpore à lui, nous ente sur lui : « Nous avons participé à la grâce de Jésus-Christ <sup>3</sup>. » Écoutons Notre-Seigneur lui-même s'adressant à saint Paul encore persécuteur . « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » c'est-à-dire : « Pourquoi persécutes-tu mes fidèles, mes Chrétiens, mes membres, le corps dont je suis la tête ? » Il n'est donc pas étonnant que, les Chrétiens étant le corps de Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge Marie les aime davantage, les protège et leur vienne en aide comme les membres de son propre Fils.

V. — Les Chrétiens sont le patrimoine de Dieu, comme les Juifs, dans l'ancienne loi, étaient le patrimoine, c'est-à-dire l'héritage, le peuple que Dieu s'était choisi parmi tous les autres peuples : « Si vous écoutez ma voix, vous serez mon patrimoine <sup>4</sup>. » Et Malachie : « Ils seront mon patrimoine <sup>5</sup>. » Les Chrétiens et les justes sont, dans la loi nouvelle, le patrimoine de Dieu : ici, par sa grâce ; dans le Ciel, par sa gloire. Saint Paul, dans son *Épître aux Colossiens*, appelle ce patrimoine le partage des Saints, le royaume du Christ, la famille de Dieu : « Rendant grâces à Dieu le Père, qui, par la foi, nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des Saints, qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé <sup>6</sup>. — Vous n'êtes ni des hôtes ni des étrangers, mais les citoyens du Ciel, les serviteurs de Dieu <sup>7</sup>. »

VI. — De même qu'un père de famille aime son héritage, qu'un roi et qu'une reine enrichissent tous les jours le trésor royal d'objets précieux ; ainsi Dieu honore les Chrétiens et les justes, les enrichit de grâces, de vertus, de dons, de joie, de richesses, de sagesse et de bonheur. Par la même raison, Marie les chérit d'une manière spé-

<sup>1</sup> *Épître aux Romains*, VIII, 29. — <sup>2</sup> *1<sup>re</sup> Aux Corinthiens*, XII, 27. — <sup>3</sup> *Aux Hébreux*, III, 14. — <sup>4</sup> *Ecclésiastique*, XIX, 5. — <sup>5</sup> III, 17. — <sup>6</sup> *Aux Colossiens*, I, 12. — <sup>7</sup> *Aux Éphésiens*, II, 19.

ciale, les assiste dans leurs peines, puisqu'ils sont les saints de Dieu et ses propres enfants incorporés à Jésus-Christ.

VII. — Les Chrétiens sont saints par leur vocation, par le baptême, par une dette et une obligation sacrée ; sanctifiés par le baptême, ils sont appelés à vivre saintement, et tout dans leur vie, dans leur conduite, doit être saint. C'est pour cela que l'Apôtre, dans toutes ses épîtres, donne le nom de saints à tous les Chrétiens à qui il s'adresse, soit de Rome, soit de Corinthe, soit d'Éphèse, et c'est dans le même sens que saint Pierre appelle les Chrétiens. La nation sainte, c'est-à-dire sanctifiée d'abord par le baptême qui efface le péché originel, et sanctifiée tous les jours par la pénitence qui efface les péchés actuels. Les Chrétiens sont comme les esclaves du Christ, car par le baptême ils ont été asservis à son culte et à ses volontés pour sa gloire. C'est d'eux que Dieu a dit dans *Isaïe* : « Et toi, Israël, mon esclave <sup>1</sup>. » Il nous a, en effet, rachetés de l'esclavage du péché et de la tyrannie du démon. Pourquoi donc nous étonner que la Mère de Dieu aime les Chrétiens et les aime beaucoup ? Et comment ne se montrerait-elle pas empressée aux besoins des Saints, des serviteurs de Dieu ? « Nous aimons à cause de leur vertu ceux mêmes que nous ne connaissons pas, » remarque Cicéron dans le *Livre de l'Amitié* ; comment la sainte Vierge n'aimerait-elle pas ceux qui sont saints par leur vocation, par le baptême et par stricte obligation ? Oui, elle les aime et pourvoit à leurs besoins.

VIII. — Notre-Seigneur a mis sa Mère à la tête de son Église et de tous les Chrétiens pour en être la Mère, la Reine, l'assistante et la patronne. S'il a demandé à saint Pierre, en lui confiant son Église, un amour plus dévoué que celui de tous les autres Apôtres : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que tous ceux-ci ? » si ce n'est que lorsque Pierre lui répond : « Seigneur, vous savez que je vous aime, » que Jésus-Christ ajoute : « Pais mes brebis ; » ce divin Sauveur par cela même qu'il place sa Mère à la tête de l'Église, a dû verser dans son cœur un amour qui lui fit gouverner et nourrir en Reine et en Mère le cher troupeau qu'il lui confiait. La sainte Vierge donc, en leur

<sup>1</sup> II, 8.

qualité d'enfants de Dieu, de serviteurs du Christ, aime les Chrétiens d'un amour spécial, les comble de faveurs, de dons, de privilèges tout particuliers et vient à leur secours dans toutes leurs peines, leurs afflictions, leurs embarras, leurs angoisses.

Elle les assiste d'une manière efficace pour l'accomplissement des commandements de Dieu et des conseils évangéliques ; pour la pratique de toutes les vertus ; pour s'élever à la perfection ; elle les fortifie contre les épreuves et leur vient en aide dans quelque nécessité qu'ils se trouvent. Et de quelle manière les aide-t-elle ? De toutes les manières. Elle leur vient en aide et publie en secret, par elle-même et par les Anges, par ses conseils, sa puissance, ses exemples, sa doctrine, soit qu'on la prie, soit même bien souvent qu'on ne l'invoque pas. Je ne puis suffire à raconter ses bienfaits, ses actes sans nombre d'assistance, de protection dévouée. Il est plus facile de les repasser avec amour dans son cœur que de vouloir les balbutier ou les retracer froidement sur le papier. O Marie, secours des fidèles, gloire et couronne des justes, ayez égard au pieux désir de votre serviteur. Jetez sur lui un regard de bonté ; il voudrait chanter dignement votre gloire ; ayez égard à son impuissance. Ainsi soit-il.

### 376° CONFÉRENCE

DE QUELS CHRÉTIENS LA SAINTE VIERGE EST-ELLE L'AUXILIATRICE.

SOMMAIRE. — Les qualités du vrai Chrétien et différences.

Tous ceux qui s'appellent Chrétiens ne le sont pas tous ; quoiqu'il y ait beaucoup de Chrétiens, il y a peu de vrais Chrétiens. Combien qui se disent médecins et qui ne possèdent pas l'art de guérir ? Combien qui dorment toute la nuit, tout en remplissant les fonctions de sentinelles ? Par la même raison, il y a peu de vrais Chrétiens parce que leur conduite n'est pas en rapport avec leur nature.

Les Chrétiens tirent leur nom du Christ, comme les Platoniciens tirent le leur de Platon et les Aristotéliens d'Aristote. Mais parce qu'ils portent le nom du Christ, ils doivent en reproduire les mœurs et la vie. Saint Grégoire de Nysse, au commencement de son Traité

sur la Signification du nom de chrétien, dit : « Le christianisme est l'imitation de la vie de Dieu. » Son ami, l'illustre saint Basile, dans son Homélie x<sup>o</sup><sup>1</sup>, se pose cette question : « Qu'est-ce que le christianisme ? » Il répond : « C'est l'assimilation de la vie divine par notre vie, autant que la fragilité de la nature humaine peut le permettre. » Saint Augustin, dans son Livre *sur la Vie de Jésus-Christ*<sup>2</sup>, déclare que « le Chrétien véritable est l'imitateur de Jésus-Christ, » et, dans le chapitre vi, il développe sa pensée en ces termes : « Qui dit Chrétien dit justice, bonté, intégrité, patience, chasteté, prudence, humilité, humanité, innocence et piété. » Il ajoute un peu plus loin : « Le Chrétien est celui qui peut s'écrier en toute vérité : « Je n'ai porté « tort à personne, je vis honnêtement avec tout le monde. » Dans le chapitre xiv, il donne à son sentiment toute son extension : « Le Chrétien, dit-il, est celui qui est miséricordieux envers tout le monde, qui ne rend point injure pour injure ; qui ne souffre pas qu'on opprime le faible en sa présence ; qui vient au secours du malheureux ; qui donne aux indigents ; qui console les affligés ; qui partage la douleur et les larmes de ses semblables ; qui tient sa maison ouverte à tous ceux qui veulent y entrer ; qui met à la disposition du pauvre sa table et ses biens. Il sert Dieu nuit et jour ; il médite sans cesse ses commandements ; il se fait pauvre pour que Dieu puisse l'enrichir, petit aux yeux des hommes pour paraître grand à ceux des Anges et de Dieu ; son cœur respire la franchise et la loyauté ; son âme est parée de l'éclat de la simplicité et de la pureté sans tache ; sa conscience fidèle ne lui reproche rien ; son esprit ne cherche que Dieu ; il n'espère qu'en Jésus-Christ ; ses désirs sont au Ciel et non pas sur la terre ; ce qui est terrestre, il le méprise, afin de mieux posséder ce qui est céleste. Telle est l'idée que l'illustre Augustin se fait du véritable Chrétien dans l'ouvrage dont nous venons de parler. Saint Ambroise nous a transmis la même manière de penser<sup>3</sup>. Saint Irénée<sup>4</sup> partage les sentiments de l'un et de l'autre.

Les Chrétiens, tels que ces saints Docteurs nous les représentent, sont précisément ceux que la Vierge Marie affectionne. Elle est heu-

<sup>1</sup> *Hexaméron*. — <sup>2</sup> Chap. 1. — <sup>3</sup> *Sermon sur l'Ascension*. — <sup>4</sup> *Livre contre les Hérésies*, chap. LVII, vers la fin.

reuse d'accorder ses secours à ceux qui s'étudient à n'être pas Chrétiens de nom seulement, mais qui s'appliquent encore à faire toutes les bonnes œuvres que ce nom réclame. Mais toutes ces œuvres, nous ne pouvons les accomplir qu'en imitant la très-sainte vie de Jésus-Christ. Par cette imitation, vraiment, nous nous parons des vertus de la vie de notre divin Maître, comme d'un vêtement d'une valeur très-grande.

Le Seigneur, parlant par le prophète Aggée <sup>1</sup> à Zorobabel, lui dit : « Je vous garderai comme mon sceau. » Le Christ est notre sceau, comme Zorobabel était le sien. Il faut donc que notre vie soit l'image de la sienne pour demander que nous soyons appelés Chrétiens, non pas seulement parce que nous en avons reçu le nom, mais encore parce que nous reproduisons en nous Jésus-Christ lui-même. Et voilà pourquoi saint Jean Chrysostome, vers la fin de son v<sup>e</sup> Discours *Contre les Juifs*, s'écrie : « Tu es Chrétien, eh bien ! souviens-toi que tu n'as reçu le nom de Chrétien que pour imiter Jésus-Christ et que pour montrer ton application à accomplir les œuvres que sa loi t'impose. »

« Place-moi, dit l'Époux du *Cantique des cantiques*<sup>2</sup>, place-moi comme un sceau sur ton cœur et sur ton bras. » Nous devons placer le Christ comme un sceau sur notre cœur, afin qu'il imprime en lui l'image de ses vertus ; nous devons le placer comme un sceau sur notre bras droit et sur notre main, afin que sur eux il imprime l'image de ses œuvres. Celui qui ne vit pas comme Jésus-Christ est la contre-façon enlaidie de Jésus-Christ, mais il n'est pas Chrétien. Il ne peut donc pas compter sur la protection de Marie, il n'est pas aimé d'elle et elle ne protège que ceux qu'elle aime.

Comme nous l'avons prouvé plus haut, l'Arche de l'Ancien Testament était le rempart et la force des Hébreux au milieu des combats, seulement lorsque ceux qui la portaient n'avaient aucun crime à se reprocher et lorsque le peuple n'était souillé d'aucune iniquité publique ou cachée. Dans ces conditions, selon la remarque de saint Athanase<sup>3</sup>, les Hébreux étaient sûrs qu'elle les protégerait toujours et contre tous.

<sup>1</sup> II, 24. — <sup>2</sup> VIII, 6. — <sup>3</sup> Livre de l'Interprétation des Psaumes, à Marcel.

Nous pouvons appliquer cela à la glorieuse Vierge. Elle seule, après Dieu, en sa qualité de Mère de son divin Fils, peut nous protéger contre toutes les adversités, pourvu qu'en l'appelant à notre secours nous ne soyons pas rouillés de quelque crime et que notre cœur ne soit point livré à l'hypocrisie. Nous donnerons à cette pensée une plus grande étendue lorsque nous serons arrivés à l'invocation « *Refugium peccatorum* : Refuge des pécheurs. »

En attendant, rappelons-nous très-souvent l'admirable exhortation que saint Bernard nous fait dans son Homélie 11<sup>e</sup> sur le *Missus est* : « Si le vent des tentations s'élève contre vous, si le torrent des tribulations cherche à vous emporter, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si les flots de l'orgueil et de l'ambition, de la médisance et de la jalousie, vous ballottent pour vous engloutir dans leurs tourbillons, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si la colère, l'avarice ou les fureurs de la concupiscence, se jouent du frêle navire de votre esprit et menacent de le briser, regardez Marie, invoquez Marie. Oh ! que son souvenir ne s'éloigne jamais de votre cœur et que son nom se trouve toujours sur votre bouche. » Cela est bien rassurant, mais il est nécessaire de peser ce que ce grand Docteur ajoute : « Pour profiter du bénéfice de sa prière, n'oubliez pas que vous devez marcher sur ses traces.... »

Aidez-nous, ô glorieuse Vierge, aidez-nous pour toutes choses, nous vous en prions, nous vous en conjurons, par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

## 377° CONFÉRENCE

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST LE SECOURS DES CHRÉTIENS, SURTOUT CONTRE LES INFIDÈLES, CES IMPLACABLES ENNEMIS DE LA FOI CATHOLIQUE. D'OU VIENT CELA ?

SOMMAIRE. — 1. Nécessité pour les princes chrétiens d'avoir recours à la protection de Marie, dans les combats. — 2. Faits éclatants qui démontrent la nécessité de ce recours et son efficacité. — 3. Conseils donnés aux rois chrétiens et à leurs chefs d'armée. — 4. Louable habitude de ces chefs, dans les siècles passés. — 5. D'où vient que la sainte Vierge est le secours et la force des guerriers ? — 6. Vœu de l'auteur.

I. — Aucun soldat, aucun chef chrétien, quelque intrépide qu'il fût, n'a jamais remporté une victoire signalée sur les ennemis de la foi chrétienne, et surtout sur les infidèles ou sur les Barbares, sans le secours puissant de la Vierge Marie. Il est dit d'elle dans le *Cantique des cantiques*<sup>1</sup> : « Votre cou est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards. Mille boucliers y sont suspendus, avec toutes les armes des vaillants. » Ces paroles lui sont appliquées non-seulement parce qu'elle peut protéger les siens de toutes les manières, mais pour cette raison aussi que les empereurs, les rois et les chefs d'armée les plus vaillants n'ont jamais remporté de victoires et obtenu de triomphes sur les nations barbares sans lui attribuer, après Dieu, leur hauts faits d'armes et leurs heureux succès.

Par la protection de Marie, empires, royaumes et villes, tombés sous la domination des Barbares, ont recouvré leur liberté, après avoir vu leurs impitoyables tyrans mis en fuite ou massacrés. Il est facile de le montrer par des exemples.

II. — Narsès, très-illustre chef des armées de l'empereur Justinien, avec l'aide de la Vierge, Mère de Dieu, délivra l'Italie, dont les Goths s'étaient emparés et qu'ils tenaient depuis soixante ans sous les rigueurs d'un joug très-pesant, et il la rendit à son glorieux maître. Fervent et dévoué serviteur de Marie, il put par elle remporter sur

<sup>1</sup> IV, 4.

Totila, roi des Goths, des victoires nombreuses et signalées. Lorsqu'il fallait livrer bataille, la bienheureuse Vierge lui apparaissait pour lui donner ses ordres. Procope, Évagrius, Nicéphore, le diacre Paul dans son *Histoire des Lombards*<sup>1</sup>, nous apprennent qu'il ne se permettait jamais de combattre en dehors des moments qu'elle lui indiquait. Baronius reproduit ces faits et leur donne pour date l'année de Notre-Seigneur 553.

L'empereur Héraclius remporta sur les Perses une brillante victoire; il s'empara de leurs riches dépouilles et des armes d'or de leur chef Rozatès. Convaincu qu'après Dieu il devait le succès de ses armes à la protection de la Mère Dieu, il n'hésita point à lui en attribuer tout le mérite<sup>2</sup>.

L'année précédente, son frère Théodore avait obtenu sur ce même peuple, en implorant le secours de Dieu au nom de la bienheureuse Vierge, une victoire miraculeuse. Au plus fort de la mêlée, des grêlons d'une grosseur prodigieuse tombèrent sur les Barbares et les écrasèrent en grand nombre<sup>3</sup>.

Sous le même empereur et toujours par la protection de Marie, la ville de Constantinople fut délivrée d'une manière étonnante des Perses qui l'assiégeaient. Au commencement du jour, le soleil étant déjà levé, ces Barbares virent sortir par la porte de Blachernes une femme à l'aspect imposant, accompagnée d'eunuques (il y avait à Constantinople un temple d'une magnificence extrême et consacré à la Mère de Dieu). Ils pensèrent que c'était l'épouse d'Héraclius qui se rendait auprès de son mari pour l'engager à demander la paix, et ils la laissèrent passer; dès qu'elle fut sortie des retranchements et qu'elle eut pris le chemin qui la conduisait vers l'empereur, ils se mirent à la poursuivre. Ils allaient l'atteindre dans un lieu qui portait le nom de vieux rocher, Vieille-Roche, lorsqu'elle se déroba subitement à leur vue. Alors un grand tumulte se fit parmi eux; ils se ruèrent les uns contre les autres et jusqu'au soir ils s'entre-tuèrent d'une manière horrible. Leur chef, forcé par cette raison à lever le siège de Constantinople, retourna dans sa patrie avec un petit nombre de soldats, car

<sup>1</sup> Chap. III. — <sup>2</sup> *Histoire grecque*, l'an 626 de Notre-Seigneur. — <sup>3</sup> *Ibid.*, Antoine Balinghem, 12 décembre.



son armée presque entière avait succombé dans ce carnage affreux<sup>1</sup>. On pense que la femme à l'aspect si distingué dont nous venons de parler était la sainte Vierge Marie.

Par la protection de cette bienheureuse Vierge, la ville de Constantinople fut débarrassée aussi des Sarrasins qui, sous le règne de l'empereur Léon II, surnommé l'Isaurien, la tenaient assiégée depuis trois ans. L'image de Marie, conservée avec tant de vénération, sa statue, fut portée sur les remparts. Chose admirable à dire ! la plupart des ennemis périrent promptement de faim, de froid et moissonnés par la peste. Plusieurs de leurs navires furent consumés par les brûlots que les navires de l'empereur lancèrent sur eux ; les autres furent submergés et brisés par les fureurs de la tempête<sup>2</sup>. Le prince qui les commandait, convaincu de son impuissance, demanda l'autorisation d'entrer dans la ville pour la visiter, promettant de s'éloigner immédiatement après. On le lui permit. Il voulut y pénétrer à cheval par la porte du Bosphore, mais, pendant que les siens allaient sans difficultés, il lui fut impossible de faire avancer son cheval. Ayant regardé en haut, il vit sur le sommet de la porte l'image de la Mère de Dieu ; il reconnut alors que tous les malheurs qui l'avaient frappé venaient de cette grande protectrice des habitants de Constantinople, contre laquelle il avait vomi tant de blasphèmes. Il renonça à son projet et se hâta de se réfugier avec les siens dans la mer Égée, où une tempête affreuse les fit périr avec les vaisseaux qui les portaient. Baronius nous apprend que ces événements arrivèrent en l'an 718 de Notre-Seigneur.

Dans le courant de la même année, et par le secours encore de la Mère de Dieu, Pélage, roi des Asturies, remporta une victoire insigne sur les Maures. Comme il ne pouvait souffrir la domination toujours croissante de ce peuple ennemi, il se retira dans une caverne avec les débris de la nation des Goths, se recommandant avec ferveur à Marie et remettant entre ses mains sa vie et celle de ses compagnons. Les Sarrasins voulurent forcer l'entrée de la caverne, mais les pierres, les traits et les flèches qu'ils lançaient retournaient avec violence contre

<sup>1</sup> Voir les *Annales* de Baronius. — <sup>2</sup> Baronius, 717.

eux. Pélage, fortifié par la grâce de Dieu et profitant de la terreur qui s'était emparée de ses ennemis, se mit à leur poursuite. Il prit Oppa, archevêque espagnol, misérable apostat qui avait osé, au nom des Maures et en lui faisant de magnifiques promesses, lui donner le conseil de se rendre ; il tua vingt mille Sarrasins et Alemon, leur chef. Il précipita les soixante mille qui restaient, du sommet du mont Ausone dans les eaux d'un fleuve qui coulait au-dessous. La caverne fut consacrée à la Mère de Dieu et reçut le nom de Sainte-Marie de Covadonga.

Toujours par la protection de la glorieuse Vierge, André, général des armées de Basile, empereur de Constantinople, se signala contre le roi des Sarrasins. Ce prince barbare lui avait envoyé des lettres pleines d'orgueil et de malédiction. Il lui disait : « Je verrai bientôt si le Fils de Marie, si Marie elle-même vous seront de quelque secours lorsque je me mettrai à votre poursuite avec mon armée. » Ces lettres pleines de blasphèmes, André les suspendit aux pieds d'une image de la Mère de Dieu en s'écriant : « Voyez, ô Mère de Dieu, voyez, ô Christ et Fils de Dieu quelles injures ce Barbare profère contre votre peuple ici présent. » Et puis il marche au combat ; bientôt le chef ennemi est tué, son armée innombrable est mise en fuite et on en fait un grand carnage. Curopalatès, historien grec, place cette victoire en l'année 867.

Avec l'aide de la Mère de Dieu, Urbain II, Souverain-Pontife, arracha la Terre-Sainte à la domination des infidèles. Ayant ordonné au Concile de Clermont, tenu l'an 1185 de Notre-Seigneur, à tous les clercs de réciter le samedi l'office en l'honneur de Marie, dix-neuf ans après, c'est-à-dire dans le courant de l'année 1199, il reçut des mains de Godefroy et aux grands applaudissements de tous les fidèles, la ville de Jérusalem.

Si Alphonse VIII, roi de Castille, obtint de brillants succès sur les Maures, ce fut aussi avec l'aide de la Mère de Dieu. Dès qu'il se fut fait précéder de la croix du Seigneur, dès qu'il eut montré aux Barbares le drapeau royal décoré de l'image de la bienheureuse Vierge portant dans ses bras l'Enfant-Jésus, les Barbares se débandèrent et prirent la fuite ; dans ce combat, deux cent mille Maures furent tués.

Les Chrétiens ne perdirent que vingt-cinq ou trente hommes. C'est ce que le roi Alphonse écrivit lui-même à Innocent III. L'Espagne ne fut jamais l'heureux témoin d'une victoire plus éclatante. Elle en célèbre chaque année le souvenir le 16 juillet, sous le titre de fête de la Sainte-Croix. Depuis ce temps, d'après le témoignage de Valérius, écrivain espagnol, ses habitants s'abstiennent de manger de la viande le samedi, jour spécialement consacré à la Mère de Dieu. Ils ne se permettent, comme alimentation au gras, que les intestins et les parties extrêmes des animaux. Le drapeau où était représentée l'image de la sainte Vierge, dont la vue avait épouvanté les Maures, pourtant si nombreux et si courageux, et qui les avait mis en fuite, est conservé dans l'église de Tolède <sup>1</sup>. Dans son *Histoire d'Espagne* <sup>2</sup>, Mariana raconte ce fait plus au long. Il est bon d'ajouter que, parmi les choses merveilleuses qui eurent lieu à l'occasion de cette victoire, il en est une plus surprenante encore ; c'est que l'on ne pouvait apercevoir aucune trace de sang sur toute l'étendue du champ de bataille, quoiqu'il fût couvert de milliers de cadavres affreusement mutilés, et même tout à fait dépourvus de leurs vêtements <sup>3</sup>.

François Taraph, comme de Balinghem <sup>4</sup> nous l'apprend, raconte qu'Alphonse IX, roi d'Espagne, vainquit dans un grand combat les Sarrasins ou Maures, ces implacables ennemis de la sainte Vierge, et en fit périr deux cent mille. Il nous assure qu'il remporta ce prodigieux succès par le secours de la Mère de Dieu, et avec l'aide d'une croix lumineuse qui apparut, selon le bruit public, au milieu des airs.

La sainte Vierge bénissant ses armes, Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, surnommé le Victorieux, avait pu enlever aux Sarrasins trois royaumes célèbres, construire dans l'Aragon deux mille temples en l'honneur de cette glorieuse Reine. Il lui restait à conquérir le royaume de Valence. Il se mit sous sa protection ; ses soldats invoquèrent son nom, placèrent leur confiance en elle ; le combat fut livré et suivi d'une victoire insigne. Dix mille Sarrasins périrent. Leurs cadavres

<sup>1</sup> Voir les *Fragments* d'Alvarus Gomez. — <sup>2</sup> Liv. II, chap. xxiv. — <sup>3</sup> Antoine de Balinghem, 16 juillet. — <sup>4</sup> 21 Juillet.

ne paraissaient ni frappés, ni blessés, ni transpercés. Nous eûmes peu de morts à regretter de notre côté <sup>1</sup>.

Les habitants de Chartres, avec le secours de Marie, délivrèrent leur ville de la fureur des Barbares. Rollon, pirate fameux, étant venu les assiéger avec une armée composée d'une multitude d'hommes perdus de mœurs et de crimes, ils ne lui opposèrent ni leurs armes, ni leurs remparts; ils se bornèrent à faire comme un drapeau du vêtement que la sainte Vierge portait sous sa tunique, et que Charles le Chauve avait pris à Constantinople et déposé chez eux, et à le leur montrer. Les Barbares se mirent à lancer leurs flèches sur ce vêtement sacré, mais bientôt ils sentirent leurs yeux se voiler, et il leur fut impossible ni d'avancer ni de reculer. Les habitants de Chartres s'en étant aperçus purent faire d'eux, jusqu'à satiété, un épouvantable carnage. Ce que nous racontons s'est passé en l'année du Seigneur 878.

Antoine de Balinghem <sup>2</sup> nous raconte encore que Charles VII, roi de France, étant réduit à une extrême détresse par le roi d'Angleterre, se répandit devant Dieu en ferventes prières, implora avec ardeur le secours de la très-sainte Vierge, et qu'alors il eut le bonheur de remporter sur les Anglais de nombreuses victoires. Il délivra la ville d'Orléans qu'ils assiégeaient, et fit rentrer sous sa domination un grand nombre d'autres villes dont ils s'étaient emparés.

Le même écrivain a pris dans l'*Histoire des Français et des habitants du pays chartrain* le trait suivant : « (17 Août.) Philippe, surnommé le Bel, roi de France, avait à combattre une armée ennemie. Abandonné des siens, presque réduit à lui-même, il se recommanda à la bienheureuse Vierge et se vit entouré tout à coup, d'une manière miraculeuse, d'une armée nombreuse préparée et envoyée pour combattre en sa faveur. Les troupes ennemies lui parurent alors effrayées et dans le plus grand désordre; il les attaqua, leur tua trente-six mille hommes et en conduisit un grand nombre en captivité. Il n'eut à regretter que la perte de quinze cents des siens. Après Dieu, il attribua une si belle victoire à la Mère de notre divin Sauveur. Dès qu'il

<sup>1</sup> Paul Barcinon, Gomez Blanca, cités par Balinghem (21 juillet). — <sup>2</sup> 22 Juillet.

fut arrivé à Chartres et, en reconnaissance d'un si grand bienfait, il dédia un temple à cette glorieuse Reine, pour l'entretien duquel il donna à perpétuité le duché de Bar, et suspendit dans son sanctuaire, comme ex-voto, toutes les armes dont il était revêtu le jour de la bataille. »

Nous lisons aussi dans l'ouvrage du même auteur Balinghem (23 août) « que Philippe de Valois, roi de France, remporta sur ses ennemis, par la protection de Marie, une victoire éclatante. Le prince, enveloppé subitement de toutes parts, lui et son armée, eut recours à la Vierge, Mère de Dieu, et, à l'instant, il fut animé d'un courage si intrépide, d'une force si étonnante, qu'il tua sur place environ vingt mille de ses ennemis. Le jour même de la victoire, il entra en vainqueur à Paris et se rendit immédiatement à l'église cathédrale, dédiée à la Reine des cieux. Arrivé devant la porte, il sauta de son cheval et, prosterné dans la poussière, il rendit grâces pour le bienfait signalé qu'il avait reçu et offrit à sa bonne patronne et si puissante protectrice son cheval et ses armes. Pour en perpétuer le souvenir, il accorda à cette église un revenu annuel de cent livres, et fit suspendre à une des colonnes du côté méridional un tableau qui le représentait à cheval et que l'on voit encore aujourd'hui. » L'historien que nous citons a tiré son récit de l'*Histoire de France*.

Jean, surnommé Zemisca, empereur des Grecs, avec l'aide de la Mère de Dieu, battit en plusieurs rencontres une armée de trois cent trente mille Bulgares, Russes, Scythes et autres peuples coalisés contre l'empire de Constantinople. La sainte Vierge lui envoya le saint martyr Théodore que l'on vit, sur un cheval blanc, combattre au premier rang pour l'empereur et briser les forces ennemies. Pour rappeler ce fait, Zemisca fit élever un temple à saint Théodore et y fit placer l'image de la Mère de Dieu, comme portée en triomphe sur un char à quatre chevaux et magnifiquement décoré<sup>1</sup>.

Avec l'aide de la Mère de Dieu aussi, Jean Comnène fut le vainqueur glorieux des Scythes. Prosterné devant son image, il la priait par ses gémissements et les signes d'une douleur sans bornes. Les

<sup>1</sup> Curopalatès.

larmes qu'il versait étaient plus brûlantes que les sueurs du champ de bataille ; mais, fortifié tout à coup par une ardeur céleste, il put accabler l'armée ennemie, forcer ses retranchements et faire d'innombrables prisonniers. En mémoire de ce triomphe, il institua une fête spéciale. Pour la célébrer, on prépara, par ses ordres, un char garni d'argent, orné de pierres précieuses ; on y plaça l'image de la Vierge, Mère de Dieu, à laquelle il attribuait ses victoires et qu'il regardait comme l'invincible alliée de l'empire. Quatre chevaux, plus blancs que la neige, dirigés par les personnages les plus distingués, traînaient le char ; les parents de l'empereur le soutenaient, et l'empereur lui-même le précédait à pied, portant une croix. (Voir les *Annales* de Nicetas Choniates.)

Voici ce que nous lisons dans le livre XVIII de la *Chronique du monde*, de Mafféi : « La ville d'Ypres était assiégée par le roi des Anglais ; l'attaque était si forte, on lançait une si grande quantité de flèches qu'aucun des défenseurs de cette pauvre cité ne pouvait rester sur les remparts et les lieux découverts. Ils imploraient le secours de la Vierge, Mère de Dieu. Touchée par leurs supplications, elle daigna leur apparaître, les remplit de consolation et mit en fuite leurs ennemis en les frappant de terreur. Cela arriva en 1383. Les habitants d'Ypres célèbrent chaque année le premier dimanche du mois d'août, par une fête très-solennelle, le souvenir de cette délivrance.

Avec une poignée de soldats, mais avec le secours de Marie, Simon, comte de Montfort, battit, près de Toulouse, une armée considérable d'Albigeois. Il n'avait avec lui que quatre-vingts cavaliers et mille fantassins. L'armée hérétique qu'il vainquit, en tuant une partie de ceux qui la composaient, en mettant l'autre partie en fuite, comptait cent mille hommes. Un certain cavalier, nommé Alain, entouré de toutes parts et criblé de blessures, ayant jeté sur les hérétiques cent-cinquante pierres représentant les *Ave, Maria*, du Rosaire, vit la très-sainte Mère de Dieu poursuivant et taillant en pièces ses ennemis <sup>1</sup>.

Par la protection de cette glorieuse Reine, Vladislas Jagellon, roi de Pologne, remporta auprès du bourg de Grünevald, dans la Prusse,

<sup>1</sup> Bzowski, *Annales*, l'an 1213, n° 9.

sur les chevaliers teutoniques porte-croix, la plus belle victoire qu'on eût obtenue de mémoire d'homme. Pour se recommander d'une manière spéciale à la sainte Vierge, les Polonais se mirent à chanter, un peu avant de combattre, l'hymne de leurs pères, composée par Adalbert, archevêque et martyr, en l'honneur de Marie et qui commence par ce mot : *Boyarodzica*, et puis ils s'élançèrent sur l'ennemi avec tant d'ardeur qu'ils enfoncèrent leurs rangs, y mirent une confusion complète et en firent un horrible massacre. En ce jour glorieux, cinquante mille ennemis restèrent sur le champ de bataille. On compta parmi les morts le grand maître Ulric et six cents commandeurs. On fit quarante mille prisonniers; on s'empara de cinquante-et-un drapeaux que l'on suspendit au tombeau du martyr saint Stanislas, afin que la postérité n'oubliât jamais cette magnifique victoire. Pendant toute la durée du combat, on vit dans les airs cet illustre martyr, revêtu d'habits pontificaux, encourageant les guerriers polonais et frappant de terreur leurs ennemis. Ce fait fut rapporté par beaucoup de soldats des deux armées. Or, il est croyable que le saint évêque Stanislas fut envoyé au secours des Polonais par la bienheureuse Vierge Marie, puisque ces valeureux Chrétiens s'étaient recommandés d'une manière expresse, avant la bataille, à la Reine des cieux. Martin Cromer, dans son *Histoire des Polonais*, livre IX, raconte toutes ces choses avec beaucoup de détails.

En l'année de Notre-Seigneur 1546, les Portugais, secourus par Marie, défirent brillamment et complètement Mahmoud Cambayas, roi des Indes. Cambayas avait sous ses drapeaux vingt mille soldats choisis, sans compter les Guzarètes et les Indiens qui s'y trouvaient en nombre bien plus considérable et qui étaient tous très-habiles dans le maniement de toute espèce d'armes et de javelots. Depuis sept mois ils assiégeaient avec fureur la citadelle des Portugais, cherchant à l'ébranler et à la détruire à coups de canon et par tous les moyens que leur fournissait l'art de la guerre. Deux cent cinquante Portugais soutinrent pendant longtemps leurs terribles efforts. Leur nombre s'accrut ensuite de quatre-vingt-dix soldats et du contingent que le préteur Jean de Castro leur emmena. Quoiqu'en petit nombre encore, ils firent une sortie impétueuse contre leurs ennemis et ils les battirent

d'une manière aussi étonnante que glorieuse. Ils en tuèrent quatre mille. Le chef de l'armée, de Rucano, fut trouvé parmi les morts et six cents guerriers des plus valeureux furent faits prisonniers. Interrogés sur la cause extraordinaire de la consternation qui s'était emparée de leur armée, de leur fuite honteuse et de leur défaite si complète, ces derniers répondirent que quelques-uns des plus vaillants de leurs soldats, ayant essayé pendant quatre fois de se servir des balistes, en avaient été empêchés toujours par le foudre, quoique le ciel fût sans nuages, et qu'ensuite ils avaient aperçu, sur le sommet de la citadelle, une femme éclatante d'une lumière céleste. Elle éblouissait leurs yeux d'une façon si étrange que, presque entièrement aveuglés, il leur était impossible de se mettre en rang et de se réunir pour se porter secours. Il leur semblait, quoiqu'ils se souvinsent très-bien qu'un peu avant ils étaient de beaucoup supérieurs en nombre, qu'un changement complet s'était opéré comme par enchantement et que chacun d'eux avait alors à combattre contre une dizaine de Portugais. Ils affirmèrent que c'était bien là la cause et de leur consternation et de leur fuite <sup>1</sup>.

Une petite armée de Chrétiens, placés sous la protection de Marie, défit et mit en fuite, en 1588, une armée très-compacte d'habitants d'Angola. A cette époque, deux cents Portugais, ayant sous leurs drapeaux dix mille Éthiopiens, chrétiens comme eux, occupaient Angola, pays situé sur les rivages de l'Afrique. Un jour, une forte troupe ennemie fondit sur eux à l'improviste; ils se réfugièrent vers leur chef, en abandonnant les bagages dont les ennemis, race avide de butin, s'emparèrent avec ardeur. Or, parmi ces bagages se trouvait une image de la très-sainte Vierge, que le général portugais portait toujours avec lui dans ses expéditions. Tous les jours, en présence de toute l'armée, il se mettait à genoux devant elle et l'implorait avec ferveur; elle fut retrouvée intacte et telle qu'elle était auparavant. Probablement les yeux des pillards impies avaient été aveuglés, afin qu'il leur fût impossible de voir ce qu'il était défendu à leurs mains de toucher. L'image fut portée en triomphe dans le camp et, depuis ce

<sup>1</sup> Maffei, liv. III, *Histoire indienne*.



jour, on l'entoura d'une grande vénération. Peu après, le roi d'Angola envoya pour les combattre la multitude innombrable de ses soldats, conduite par ses généraux les plus habiles. On combattit à deux reprises différentes. Les habitants d'Angola furent battus et mis en fuite. C'était vraiment une chose merveilleuse que de voir une si petite troupe de Portugais mettre en fuite un million d'ennemis. Cette victoire fut remportée par le secours de la bienheureuse Vierge Marie que les Chrétiens d'Éthiopie bénirent d'une manière toute particulière. Les ennemis eux-mêmes l'avouèrent ingénument. Un Portugais, ayant demandé à un des chefs de l'armée d'Angola comment il se faisait qu'une poignée de soldats avait suffi pour mettre en déroute une multitude innombrable, ce chef lui répondit : « Nous ne redoutions pas l'armée portugaise, que nous pouvions dissiper d'un souffle ; mais une femme d'une beauté merveilleuse, toute resplendissante de lumière, accompagnée d'un vieillard, agitant un glaive de feu, qui s'avavançait dans les airs, en précédant vos drapeaux, ont glacé d'effroi ceux qui les voyaient et leur terreur se communiquant aux autres, nous avons pris la fuite. François Brentz a pris ce fait dans les *Annales de la compagnie de Jésus* (1587).

Les chevaliers de Rhodes, aidés eux aussi par la sainte Vierge, obtinrent de grands avantages sur les Turcs, en l'année de Notre-Seigneur 1480. Déjà l'armée ennemie avait planté ses drapeaux sur les remparts de Rhodes lorsque la bienheureuse Marie lui apparut dans les airs, armée d'un bouclier et d'une lance, accompagnée de saint Jean Baptiste et d'une multitude de soldats aux armes brillantes, manifestant tous leur intention de recouvrer la ville immédiatement. A cette vue, les Turcs furent tellement effrayés que, quoique presque victorieux, ils se mirent à fuir dans le plus grand désordre et qu'ils se firent de mutuelles blessures, en se hâtant de gagner un lieu de sûreté. Les chevaliers de Rhodes les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre. (Voir l'*Histoire des chevaliers de Rhodes*, par Jacques Bossius.)

Nous avons raconté au long, lorsque nous avons parlé de la fête du très-saint Rosaire, ce qui arriva à Lépante, à l'entrée du golfe de Corinthe, le 7 octobre de l'année de Notre-Seigneur 1571. Par le secours

de Marie obtenu au moyen du Rosaire, une flotte turque, bien plus nombreuse et bien plus puissante que celle des Chrétiens, fut complètement détruite, et ce fut là la plus magnifique victoire navale que, de souvenir d'homme, les généraux chrétiens eussent remportée.

Jérémie Drexélius <sup>1</sup> nous raconte que Maximilien, duc de Bavière, dompta, avec le secours de la Mère de Dieu, les hérétiques autrichiens et bohémiens qui s'étaient révoltés et les remit sous la domination du roi Ferdinand II. Le drapeau royal, qui précédait son maître, était orné d'une image de la très-sainte Vierge admirablement peinte et au-dessous de laquelle on lisait cette inscription : « Donnez-moi la force contre vos ennemis. » Cette force, Marie la lui donna pendant toute la durée de l'expédition et surtout auprès de la ville de Prague où les ennemis furent repoussés, mis en fuite et écrasés, et où la victoire fut si complète que le souvenir ne pourra jamais s'éteindre à travers les siècles. Cette victoire fut remportée l'an de Notre Seigneur 616.

III.—Nous avons rapporté ces nombreux exemples de secours accordés par Marie aux rois et aux princes chrétiens et aux chefs d'armée, afin qu'ils sachent et que tout le monde sache avec eux que l'on ne doit pas attribuer les victoires à la force des princes, à leur courage, à leur prudence et à leur habileté. Ils resteront dans la vérité si, après avoir placé toute leur confiance, d'abord en Dieu, ensuite en Marie, ils font remonter jusqu'à eux les heureux succès de la guerre et la gloire de la victoire.

IV. — Il est bon de louer grandement la coutume que les chefs d'armée avaient de porter avec eux l'image de la Mère de Dieu, lorsqu'ils partaient pour la guerre. Autrefois, les Gentils avaient toujours avec eux, dans les combats, les simulacres de leurs dieux. Nous pouvons nous en convaincre en lisant le chapitre XXI d'*Ézéchiel*. Insensés et délirant, ils demandaient protection et secours à des dieux muets et peu propres à la guerre; l'habitude, la coutume qu'ont les Chrétiens d'invoquer au milieu des combats la Mère du vrai Dieu et de porter avec eux son image est bien plus pieuse et bien plus sainte.

<sup>1</sup> Dans son liv. II, chap. IV, § 4.

Arthur, Breton de naissance et roi d'Angleterre, la possédait mieux que tout autre. Il avait fait peindre, sur son bouclier d'or, l'image de la bienheureuse Vierge et il pensait souvent à elle, surtout dans la chaleur de l'action, la regardant comme sa protectrice. Sa seule vue ranimait son courage et ses forces et le rendait plus redoutable et plus terrible à ses ennemis.

V. — Mais cherchons et exposons brièvement comment il se fait que la Vierge, Mère de Dieu, soit le secours et la force des guerriers.

Le Christ, ce guerrier suprême qui devait combattre avec le démon pour la délivrance du genre humain, s'exerça au combat, en quelque sorte dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. Il s'y était mis « comme dans un camp retranché<sup>1</sup>. » Le Psalmiste, au nom de l'humanité déchue, lui avait adressé cette prière : « Prenez vos armes et votre bouclier et levez-vous pour me secourir<sup>2</sup>. » Afin d'exaucer cette prière, le Christ avait pris, pour armure, dans ce sein virginal, la nature humaine. Lorsqu'il en sortit, il se trouvait tout armé contre le démon. Il le frappa, non comme un cavalier, du haut de son cheval, mais du haut de la croix, à laquelle il était suspendu comme un malfaiteur. « C'était en elle, dit le prophète Habacuc<sup>3</sup>, que sa force se trouvait cachée. » Or, puisque c'est Marie qui a donné au Christ son armure, qui l'a mis à même de vaincre et de terrasser l'ennemi des hommes dont Job a manifesté la force par ces paroles<sup>4</sup> : « Il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse lui être comparée ; » puisqu'elle nous a rendus suffisamment capables de repousser ses attaques, il est tout à fait naturel que les guerriers se plaçant sous sa protection.

Heureux soldats, ceux qui savent l'invoquer et obtenir la victoire par son secours ! Dans ses *Apophthegmes*, Plutarque nous a transmis la réponse de Léonidas, chef des Athéniens, à celui qui osait lui dire : « Vos ennemis sont si nombreux que vous ne pourrez plus voir la lumière du soleil à travers les flèches qu'ils lanceront sur vous. » Cette réponse, la voici : « Eh bien ! nous les combattons plus agréa-

<sup>1</sup> St. Zénon, sermon iv sur la Nativité. — <sup>2</sup> Ps. xxxiv, 2. — <sup>3</sup> III, 5. — <sup>4</sup> xli, 24.

blement à l'ombre. » L'ombre de Marie est beaucoup plus favorable aux guerriers que celle des flèches, car elle peut, d'un seul acte de sa volonté, éloigner et rendre inoffensives toutes les flèches des ennemis.

VI. — Oh ! plaise à Dieu que ceux qui honorent la sainte Vierge soient toujours choisis comme chefs des armées. Plaise à Dieu que ceux qui le sont se placent sous la protection de cette puissante Reine ! Alors il nous serait donné de nous réjouir sur de nombreuses victoires. Nous verrions le mahométisme, l'hérésie et le paganisme s'écrouler de toutes parts ; nous verrions Jérusalem, cité choisie de Dieu, échapper sainte et glorieuse à l'infâme domination des Turcs. La Grèce, la Thrace, l'Arménie, la Galatie, la Cappadoce, l'Épire, Chypre, la Bithynie, le Pont, la Syrie, la Palestine, deviendraient bientôt le patrimoine béni de l'Église ; et l'Égypte, l'Afrique, l'Éthiopie, tous les pays de l'Orient et surtout la Hongrie, notre voisine et notre sœur, seraient rendus pour toujours à la chrétienté. Des milliers et des millions de Chrétiens, écrasés et gémissant sous le joug des infidèles, reviendraient vers nous et notre joie serait bien grande. On ne rencontrerait partout que la paix, l'union et l'amitié fraternelle. Oh ! plaise à Dieu que mes yeux puissent voir, avant que je meure, ce magnifique spectacle. O Jésus, Sauveur du monde, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit à travers tous les siècles, faites que mes désirs soient accomplis !

---

# XLIII

## REGINA ANGELORUM

### REINE DES ANGES

---

Nous voici arrivés à la troisième partie des Litanies. Tout ce qui regarde la dignité de Marie y est énuméré et proclamé. Après avoir montré et expliqué les qualités si nombreuses et si brillantes de la Vierge, Mère de Dieu, il nous restait encore, afin d'enraciner profondément dans nos cœurs l'amour et le respect qu'elle mérite, à prouver qu'elle est souveraine et reine. Le titre de Reine est vraiment glorieux, voilà pourquoi l'Apôtre nous ordonne expressément et d'après les ordres de Dieu, d'honorer le roi : « Craignez Dieu et honorez le roi. » Tout ce qui est honorable, beau, glorieux, tout ce qui ne répugne pas et à sa condition et à son sexe, peut être attribué à Marie. En partant de ce principe, nous avons à démontrer, premièrement :

### 378<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### QUE MARIE EST REINE.

**SOMMAIRE.** — 1. Appréciations misérables des hérétiques de tous les siècles à l'égard de Marie. — 2. Raisons qui prouvent que Marie est Reine de droit naturel. — 3. Raisons qui prouvent qu'elle est Reine de droit divin. — 4. Raisons qui prouvent qu'elle est Reine de droit humain. — 5. Explications que donne l'auteur sur la pauvreté de Marie.

1. — La piété chrétienne croit que la sainte Vierge Marie est reine; elle en comprend la raison et elle la publie. La foule des hérés-

tiques le nie. D'après elle, Marie n'était pas de race royale et fortunée; c'était une jeune fille vulgaire, née dans un pays ignoré, grossière, méprisée et méprisable. Du temps d'Origène, Celse, homme impudent s'il en fût, et du temps de saint Augustin, le Manichéen Fauste osaient la qualifier de la sorte <sup>1</sup>. Les hérétiques du siècle dernier répandirent avec zèle ces appréciations plus funestes que le poison. Luther dans son exposition *sur le Magnificat*, Brentz dans *l'Évangile de la Visitation de Marie*, Calvin dans les *Harmonies de l'Évangile*, dirent et redirent avec un ton d'énergumène et un style pestilentiel que la bienheureuse Vierge Marie n'était pas reine, qu'elle était une personne de basse extraction, inconnue, méprisée, vile, n'ayant aux yeux du monde aucune valeur et n'étant digne d'aucun respect.

Mais nous, vengeurs de la dignité de la Mère de Dieu, nous croyons du fond de nos âmes, nous confessons et nous publions de toutes les puissances de notre voix, qu'elle est Reine et qu'elle l'est par toute espèce de droit : de droit naturel, de droit divin et de droit humain.

II. — De droit naturel. Il est certain qu'elle est de race royale. Les témoignages les plus authentiques abondent. Écoutez d'abord l'historiographe divin : « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham <sup>2</sup>. » Évidemment, Abraham était roi. Bien plus, il a été la première souche de laquelle sont descendus des rois, depuis Isaac et Jacob jusqu'à David; des rois de fait quoique n'en portant pas le nom. A partir de David il y eut des rois nombreux, et de nom et de fait; rois choisis par Dieu même et placés par lui sur le trône. Abraham lui-même avait reçu le sceptre de ses mains. Les paroles suivantes de la *Genèse* <sup>3</sup> expriment bien la transmission du pouvoir souverain : « Je ferai sortir de vous un grand peuple et je vous bénirai. Je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni. » C'était bien un grand roi, celui qui était si digne et par la sagesse et par la valeur; celui à la rencontre duquel Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Dieu très-haut, se hâta de venir pour le féliciter

<sup>1</sup> Origène, liv. III, *contre Celse*; saint Augustin, liv. XXIII, chap. ix, *contre Fauste*. — <sup>2</sup> St. Matth., 1 et suiv. — <sup>3</sup> XII, 2.

de la défaite des quatre rois ennemis et lui réclamer, comme Cornélius à Lapede le pense, ceux de ses sujets qu'il avait eu la générosité de délivrer. David et ses successeurs étaient rois, on ne peut pas le contester. Or, la bienheureuse Vierge Marie tire son origine de David. Saint Matthieu nous l'apprend, nous l'avons déjà vu. Il n'est pas le seul à nous donner cette connaissance. Le prophète Isaïe<sup>1</sup> nous la donne également et d'une manière très-lumineuse : « Il sortira, nous dit-il, un rejeton de la racine de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine. » Le rejeton de Jessé, c'est bien la très-glorieuse Marie; de sa racine, c'est-à-dire de son sein virginal, est sorti Notre-Seigneur Jésus-Christ, cette fleur divine d'une si suave odeur. L'Église admet cette interprétation. Elle chante ces paroles : « La racine de Jessé a produit une tige, cette tige a produit une fleur, sur cette fleur l'Esprit-Saint se repose. La Vierge, Mère de Dieu, voilà la tige; son Fils, voilà la fleur. » Nous pouvons certainement conclure de cela que Marie est sortie de la tige généreuse du très-illustre patriarche Jessé, et, par conséquent, de la race incomparable du saint roi David, descendant de Jessé. C'est pour cette raison que l'Église a placé encore, dans ses chants, les paroles suivantes : « Nativité de la glorieuse Vierge Marie, de la race d'Abraham, sortie de la tribu de Juda et de la célèbre famille de David. »

L'Évangile confirme les oracles des prophètes et les enseignements de l'Église catholique. En effet, saint Matthieu, exposant la généalogie de Joseph et de Marie, finit par ces mots : « Nathan engendra Jacob et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie. » Saint Luc l'exprime aussi clairement : « L'Ange Gabriel, nous dit-il, fut envoyé de Dieu à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée; et cette vierge s'appelait Marie. » Marie était l'épouse de Joseph; or, il est certain que Joseph était de la race de David; l'Ange lui rend ce précieux témoignage en l'appelant « Joseph, fils de David. » Pourquoi donc ne serait-il pas certain aussi que Marie est de la race de David et, par conséquent, de race royale? N'est-il pas visible qu'ils ont tous les deux une commune origine? La loi divine,

<sup>1</sup> xi, 1.

toujours sagement prévoyante, ordonnait, en effet, que les Juifs se marieraient entre membres de leur tribu et de leurs familles <sup>1</sup>.

Les Pères de l'Église, les plus savants et les plus graves, nous apprennent aussi que Marie appartenait à la tribu et à la race de David. Saint Bernard, sur le *Signum magnum*, nous dit : « Quelle est la chose qui brille le plus dans la génération de Marie ? C'est qu'elle descend des rois de Juda, qu'elle est de la race d'Abraham et de l'illustre famille de David. » Écoutons le Docteur angélique <sup>2</sup> : « Il faut croire, nous dit-il, que la sainte Vierge a tiré son origine de Salomon, d'après le mode que saint Matthieu désigne et par les saints personnages dont il parle. » Il faut le croire surtout, puisque saint Ambroise nous apprend que le Christ est sorti de la race de Jéchonias. » Toutes ces preuves réduisent en poudre l'opinion insensée, ou plutôt la monstrueuse erreur d'un certain Bomba Paracelse, médecin, magicien et hérétique, qui a eu l'audace d'écrire dans son II<sup>e</sup> volume *sur la Philosophie*, que Marie, Mère de Dieu, descendait d'Adam, d'Abraham, de David, par la promesse divine, mais non pas par nature. Ainsi, cet homme misérable donne à Marie une origine étrangère à celle des hommes véritables. Peut-on vraiment imaginer quelque chose de plus insensé, de plus niais et de plus outrageant ? S'il me répondait : « J'avoue que c'est un homme qui l'a engendrée, mais je soutiens toujours qu'elle ne vient pas d'Adam, » je lui dirais, en me moquant de lui : « Pourquoi donc saint Luc <sup>3</sup> fait-il remonter la généalogie du Christ, de Joseph jusqu'à Adam ? Pourquoi l'Apôtre saint Paul <sup>4</sup> nous enseigne-t-il qu'Adam est le père et la source de tout le genre humain ? Il a fait naître, disait-il au milieu de l'Aréopage, il a fait naître d'un seul toute la race des hommes, et il leur a donné pour demeure toute l'étendue de la terre. » Poussé à bout, et plus insensé encore, il s'écrierait peut-être comme Avicennes, dans son ouvrage *sur le Déluge*, que l'homme peut bien être engendré par la terre. Inqualifiable erreur ! la soutenir, c'est vraiment montrer qu'on ne possède plus la raison et que l'on ne sait plus ce

<sup>1</sup> *Nombres*, xxvi, 6, 7. — <sup>2</sup> I<sup>re</sup> Part., quest. xxxi, art. 3. — <sup>3</sup> Chap. III. — <sup>4</sup> *Actes*, xvii, 26.



que l'on fait et où l'on va. Mais il est bon de ne pas discuter davantage avec un homme en délire, sur une chose aussi évidente.

Si cet adage des jurisconsultes est vrai, comment ne le serait-il pas, puisqu'il a reçu la sanction de tous les temps et de tous les peuples? « La souche est de la même nature que le rameau, » c'est-à-dire ce qu'est le fils, la mère l'est aussi; si le fils est roi, la mère doit être reine; les privilèges que la famille donne au fils, elle les donne aussi à la mère. Nos saintes Écritures nous disent dans beaucoup d'endroits que le Christ, Fils de Marie, est roi et descendant de David : « J'ai été établi roi <sup>1</sup>. — Et il viendra un temps que le roi règnera dans la justice <sup>2</sup>. — Voici votre roi qui vient à vous <sup>3</sup>. — Où est donc le Roi des Juifs, nouvellement né <sup>4</sup>. — Béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur <sup>5</sup>. — Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs <sup>6</sup>. — Or, si le Christ est roi, sa Mère est reine. La fille d'un roi, son épouse et sa mère, sont véritablement reines, en vertu du droit naturel qu'on appelle aussi droit des gens <sup>7</sup>. »

Armachane <sup>8</sup>, Bachonius <sup>9</sup>, dont l'autorité en ces matières est d'une grande valeur, nous enseignent que le Christ est le légitime héritier du royaume d'Israël. L'Écriture sainte nous donne le même enseignement d'une façon fort claire, en proclamant le Christ Fils de David : « Le Seigneur, notre Dieu, lui donnera le trône de David, son père <sup>10</sup>. — Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ! » Telle est la prière que saint Luc <sup>11</sup> met sur les lèvres de l'aveugle de Jéricho, et saint Matthieu <sup>12</sup> sur celles de la Chananéenne.

Les pharisiens, ces docteurs juifs si versés dans les Écritures, mais implacables ennemis de notre divin Maître, ont confirmé cet enseignement. Ayant été interrogés par lui : « Que vous semble du Christ? De qui est-il Fils? » Ils lui répondirent : « De David <sup>13</sup>. »

Saint Thomas semble attribuer à Jésus le pouvoir souverain, non-seulement sur le royaume juif, mais encore sur tous les royaumes de

<sup>1</sup> Ps. II, 6. — <sup>2</sup> *Isaïe*, xxxii, 1. — <sup>3</sup> *Zacharie*, ix, 9. — <sup>4</sup> St. Matth., II, 2. — <sup>5</sup> St. Jean, xii, 13. — <sup>6</sup> *Apocalypse*, xix, 16. — <sup>7</sup> St. Bernardin de Sienne, Sermon I sur saint Joseph, t. III. — <sup>8</sup> *Question arménienne*, liv. IV, chap. xvi. — <sup>9</sup> iv, 9, 1. — <sup>10</sup> St. Luc, I, 22. — <sup>11</sup> xviii. — <sup>12</sup> xv, 22. — <sup>13</sup> St. Matth., xxii, 42.

la terre. Il dit, dans son ouvrage du *Gouvernement des princes*<sup>1</sup>, que l'empereur Auguste ne fut plus, à partir du moment de la naissance de Jésus-Christ, que son représentant et qu'en cette qualité il ordonna, tout en ignorant le but mystérieux de sa démarche, le dénombrement de tous ses peuples, non pour son propre compte, mais pour le compte de Jésus-Christ; qu'il défendit, poussé plutôt par une inspiration divine que par les conseils de la sagesse humaine, de lui donner le nom de maître, comme s'il se désistait, sans s'en apercevoir, de l'autorité souveraine pour la céder à Jésus-Christ, à qui seul elle appartenait. Nous ne devons pas passer sous silence que la vingt-septième année de son règne, toujours inspiré par Dieu, mais ne s'en doutant pas, il partit pour la Syrie, contrairement aux usages reçus, dans l'intention de visiter cette province<sup>2</sup>. Or, la bienheureuse Vierge Marie fut conçue dans le courant de cette année. Le voyage d'Auguste précéda ainsi de quinze ans la naissance de Jésus-Christ. Ce divin Rédempteur, étant venu au monde la quarante-deuxième année d'Auguste, en retranchant les quinze années de vie de sa sainte Mère, on arrive à la vingt-septième de l'empereur, année de la conception de Marie, laquelle enfanta son Fils adorable à l'âge de quatorze ans. Elle naquit la vingt-huitième année d'Auguste et elle fut conçue la vingt-septième. Cette année même l'empereur, poussé par l'inspiration divine et ignorant le but mystérieux de sa conduite, lui offrit à son arrivée en Syrie la dignité dont il était revêtu, et lui résigna son autorité et le gouvernement du monde, comme en étant la Reine<sup>3</sup>. La sainte Vierge Marie a enfanté le Roi et le Maître du Ciel, elle est donc, de droit naturel, Reine du monde. Et voilà pourquoi saint Matthieu, dans sa généalogie, avait compté quatorze rois, une foule de chefs et de héros, de princes et de prêtres, de patriarches et de prophètes.

III. — La sainte Vierge est Reine de droit divin, parce qu'elle a été choisie comme Mère de Dieu, Roi de tout ce qui existe. En sa qualité de Mère du Christ, elle partage avec lui le droit de régner et de commander. Saint Athanase, dans son *Sermon sur la Mère de Dieu*, tire cette conclusion que la mère d'un roi est nécessairement reine. Rupert

<sup>1</sup> Chap. xiii. — <sup>2</sup> Josèphe, dans son liv. I *de la Guerre*, chap. cxv et cxvi. —

<sup>3</sup> Voir Cornélius, *sur les Proverbes*, chap. viii, 5.

confirme son sentiment en disant<sup>1</sup> : « Dans le Ciel, Marie est Reine des Saints ; sur la terre, elle est la Reine de tous les royaumes. Puisqu'elle est Mère d'un roi couronné, de ce Roi que le Seigneur a constitué sur toutes les œuvres de ses mains ; elle est par conséquent Reine constituée sur l'empire de son Fils et le possède à bon droit. » Saint Jean Damascène partage leur manière de voir dans son *Traité de la Foi*<sup>2</sup>, car il dit : « Parce qu'elle est la Mère du Créateur, elle est aussi la Souveraine de tout ce qui existe. »

Le Christ est de droit divin le Roi et le monarque de l'univers entier ; la sainte Vierge, parce qu'elle est sa Mère, est aussi de droit divin Reine de ce même univers. Son titre de Mère de Dieu la met en possession de cette souveraineté et lui communique le privilège de partager la gloire et l'autorité de son Fils. Le Christ a dit, dans *saint Matthieu*<sup>3</sup> : « Tout pouvoir m'a été donné et sur [la terre et dans les cieux. » La sainte Vierge Marie peut tenir le même langage que lui. Saint Pierre Damien, dans son *Sermon sur la Nativité* de cette glorieuse Reine, est de cet avis. S'adressant à elle, il s'exprime ainsi : « Celui qui est puissant a fait en vous de grandes choses ; tout pouvoir vous a été donné et dans le Ciel et sur la terre. » « La sainte Vierge, s'écrie saint Bonaventure dans son *Miroir mystique*<sup>4</sup>, est réellement la Reine de tout ce qui est dans le Ciel, sur la terre et dans les Enfers. » Lui appliquant dans le même ouvrage ces paroles de l'*Ecclésiastique*<sup>5</sup> : « Mon pouvoir s'exerce dans Jérusalem, » il ajoute : « Cela veut dire qu'elle a sur l'Église militante et sur l'Église triomphante le même pouvoir que le Créateur tout-puissant. »

Jean Gerson, très-illustre chancelier de l'Université de Paris, soutient que le royaume de Dieu est divisé en deux parties : l'une est la miséricorde et l'autre la justice. Le prophète royal l'avait chanté avant lui<sup>6</sup> : « J'ai entendu ces deux choses : la puissance est à Dieu ; à vous, Seigneur, est la miséricorde. » Or, la moitié de ce royaume, c'est-à-dire la miséricorde, Dieu le Fils l'a donnée à sa Mère et a gardé pour lui la justice, d'après ces paroles de saint Jean<sup>7</sup> : « Le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger. » Et voilà pour-

<sup>1</sup> Dissertation sur le Cantique des cantiques, chap. iv. — <sup>2</sup> Liv. IV, chap. xv. — <sup>3</sup> xxviii, 18. — <sup>4</sup> Chap. III. — <sup>5</sup> xxiv. — <sup>6</sup> Ps. lxi, 12. — <sup>7</sup> v, 22.

quoi la bienheureuse Vierge Marie est appelée Reine de la miséricorde.

Son royaume est tellement étendu, tellement vaste, qu'il embrasse la terre tout entière, l'immensité des cieux et toute la suite des siècles. Il est semblable à celui de Dieu que le Psalmiste nous représente en ces termes<sup>1</sup> : « La terre dans toute son étendue est dans ses mains<sup>2</sup>.—Votre règne est un règne qui s'étend dans tous les siècles. » Saint Bernard développe très-bien ce sentiment<sup>3</sup> : « Toutes les créatures, nous dit-il, qui obéissent à la sainte Trinité, quels que soient leur rang et leur nature dans la création, purs esprits comme les Anges, raisonnables comme les hommes, matérielles comme les éléments et les cieux, damnées ou bienheureuses, doivent obéir aussi à la glorieuse Vierge Marie. Oui, tout ce qui est soumis à la domination de Dieu est soumis également à la domination de Marie. » Le Fils de Dieu a servi sur la terre cette grande Reine : « Et il leur était soumis, » dit saint Luc. Or, comme le Fils est naturellement soumis à ses parents, tout ce que le Fils possède les parents le possèdent et le partagent avec lui. Le Christ étant, de droit divin et par la force de l'union hypostatique, roi et dominateur de toutes choses, la bienheureuse Vierge Marie est donc naturellement et de droit divin Reine de tout ce qui existe. La dignité de Mère de Dieu est tellement sublime que le domaine de tout ce qui se trouve sous celui de Dieu lui est dévolu nécessairement.

IV. — La Mère de Dieu est Reine de droit humain. On peut acquérir, de droit humain, un royaume de cinq manières différentes : par l'hérédité, par la guerre, en l'achetant, en le recevant en don, par l'élection. La sainte Vierge est Reine de l'univers de toutes ces manières :

Premièrement, par l'hérédité. Elle a hérité légitimement du royaume d'Israël, puisqu'elle était de la race de David, comme nous l'avons démontré.

Ensuite, Notre-Seigneur Jésus-Christ est héritier de tout ce qui existe, non-seulement en tant que Dieu, mais comme homme. L'Apôtre saint Paul nous le démontre par ces paroles de son *Épître*

<sup>1</sup> XCIV, 4. — <sup>2</sup> CXLIV, 13. — <sup>3</sup> T. I, chap. LXI, art. 1, chap. VI.

*aux Hébreux*<sup>1</sup> : « Qu'il a fait héritier de toutes choses. » En raison de cette hérédité, le Christ possède le domaine direct, absolu, spirituel et temporel, sur tous les royaumes du monde. C'est le sentiment de saint Thomas<sup>2</sup>, de Torrecremata<sup>3</sup>, de saint Antonin, de Navarre et de beaucoup d'autres cités par Suarez<sup>4</sup>. Ce sentiment nous l'avons soutenu avec force contre les Ariens, dans un volume précédent. Or, si Jésus-Christ a le domaine direct et absolu, par droit d'hérédité, sur tout ce qui existe, la sainte Vierge, en vertu du même droit, possède le même domaine, comme nous l'avons déjà dit.

Secondement, la sainte Vierge est reine par droit de guerre. Le Christ fut un guerrier véritable et triomphant. Il vainquit le démon, le monde, le péché, la mort et l'Enfer. Il disait à ses disciples : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Saint Paul<sup>5</sup> disait de lui : « Et ayant désarmé les Principautés et les Puissances, il les a menées hautement en triomphe, à la face de tout l'univers, après les avoir vaincues par lui-même. » Or, la sainte Vierge a partagé ses travaux et ses victoires en l'aidant à venir au monde, en soutenant son enfance, en le protégeant par la fuite, en supportant les fatigues des mêmes voyages, des mêmes travaux, en ressentant comme lui toutes les horreurs de sa passion. Bien plus, elle lui a fourni des armées dont il s'est servi contre l'ennemi du genre humain; comme lui elle s'est mise en ligne de bataille, elle a combattu, elle a vaincu. Ne l'avons-nous pas démontré lorsque nous avons expliqué son titre de *Vierge puissante*? Si donc le Christ est roi par droit de guerre, la sainte Vierge Marie est reine en vertu de ce même droit.

Elle l'est, troisièmement, par droit d'achat. Le Christ est roi non-seulement à cause de l'union hypostatique avec le Verbe éternel, mais parce qu'en rachetant le monde il a mérité de voir son nom exalté sur tous les autres noms de manière « que devant lui tout genou doit fléchir, dans les cieux, sur la terre et dans les Enfers<sup>6</sup>. » Or, Marie a concouru de plusieurs manières à la rédemption du monde, mais elle y a concouru surtout en fournissant matériellement le prix de

<sup>1</sup> 1, 2. — <sup>2</sup> *Du Gouvernement des princes*, liv. I, chap. xxii. — <sup>3</sup> Liv. II, chap. cxvi. — <sup>4</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. xxii, art. 4, sect. ii. — <sup>5</sup> *Épître aux Colossiens*, ii, 15. — <sup>6</sup> *Aux Philippiens*, ii, 10.

la rédemption, puisqu'elle a engendré le Rédempteur et qu'elle l'a nourri de son lait. Donc elle est reine par droit d'achat aussi.

Quatrièmement, elle est reine par droit de donation. Le Christ, comme homme, dès le premier moment de sa conception, a été établi roi sur toutes les nations. Il le déclare lui-même dans le Psaume II, verset 6 : « Il a été constitué (par Dieu le père) sur sa sainte montagne, » c'est-à-dire sur l'Église qui est une cité immense bâtie au sommet d'une montagne <sup>1</sup>. Ce royaume il ne l'a cédé à personne ; il a fait plusieurs héritiers, selon la remarque de saint Ambroise ; il a légué la paix à ses disciples, son image à sainte Véronique, le pardon à ses ennemis, le Paradis au bon larron, ses vêtements aux soldats, sa Mère à saint Jean, saint Jean à sa Mère, son âme à Dieu son Père, son corps à Joseph et à Nicodème ; mais cette royauté, qui lui a été donnée, comme je l'ai dit déjà, dès le premier instant de sa conception, il ne l'a remise à personne, ni à un homme, ni à aucune autre créature ; il n'aurait pu le faire sans porter préjudice à sa Mère. Personne au monde n'était digne de partager avec lui cette dignité suprême, excepté Marie. Elle était sa Mère, il l'entoura des honneurs que méritait sa Mère et lui communiqua avec libéralité son souverain domaine. C'est ce qui a fait écrire au bienheureux Hippolyte les paroles suivantes <sup>2</sup> : « Celui qui a dit : « Honore ton père et ta mère, » voulant observer le commandement qu'il avait fait lui-même, a donné à sa Mère toute la plénitude de ses grâces et de ses honneurs. »

Cinquièmement, Marie est reine par droit d'élection. La gloire des ancêtres, la science, la sagesse, la prudence, la beauté et la force du corps, telles sont les qualités qui désignent les rois au choix des peuples. On demande la gloire des ancêtres, afin de conserver l'honneur et le prestige du royaume. Les Allemands et les Polonais élisent leurs empereurs et leurs rois, mais ils ne choisissent jamais que des princes illustres par l'éclat de leur nom.

On réclame la science, la sagesse et la prudence, afin que le royaume soit bien gouverné. Dans le corps de l'homme, la tête doit l'emporter en science sur les autres membres ; par la même raison, le

<sup>1</sup> St. Matth., v. — <sup>2</sup> Sermon sur la Sanctification.

roi doit être l'homme le plus instruit parmi ses peuples. Les anciens élevaient à la dignité de roi, seulement l'homme sage. Platon nous enseigne<sup>1</sup> que pour être heureuses les nations ont besoin d'être gouvernées par des rois animés du désir d'être philosophes ou par les philosophes eux-mêmes. « Et maintenant, ô rois, comprenez, instruisez-vous, ô vous qui jugez la terre. » Tel est l'avertissement que David donnait aux rois<sup>2</sup>. On veut même la beauté et la force du corps. La beauté du corps est la marque d'un bon caractère. Saint Ambroise, dans son *Traité des Vierges*<sup>3</sup>, est de cet avis : « La beauté du corps, nous dit-il, est le miroir de l'âme et l'image de la probité. » Dans l'ancienne loi, Dieu conférait les dignités aux hommes les plus beaux. Il fit de Moïse le chef du peuple hébreu. Or, Moïse était si beau que la fille de Pharaon l'adopta pour enfant, même lorsqu'il était tout jeune encore<sup>4</sup>. L'Écriture sainte dit de Saül<sup>5</sup> : « De tous les enfants d'Israël, il n'y en a point de meilleur que lui, » selon plusieurs : « de mieux fait que lui. » Eh bien ! Saül fut choisi par Dieu comme roi de son peuple; David reçu de lui le même honneur<sup>6</sup>. Et David était appelé homme beau et était regardé comme le sujet le plus élégant, dans les formes, du roi Saül. La sainte Vierge possédait tous ces avantages : la gloire des ancêtres; comme nous l'avons démontré, elle descendait des rois de son peuple; la sagesse, la science, la prudence, mais elle était la plus sage et la plus prudente de toutes les créatures. Ne l'avons-nous pas vu en expliquant l'invocation : *Vierge très-prudente*; la beauté du corps. Nous avons prouvé d'une manière lumineuse, dans un volume précédent (Conférence 132<sup>e</sup>), qu'elle était d'une beauté parfaite. Marie est donc aussi reine par droit d'élection.

Les saints Pères lui ont toujours donné le titre de Reine. Saint Éphrem, dans son *Discours sur la Virginité*, l'appelle « Souveraine, Princesse, Reine très-illustre, à jamais bénie, la plus pure princesse de toutes les princesses. » Et encore : « Reine des habitants des Cieux, Souveraine des Anges. » Saint Grégoire de Nazianze<sup>7</sup> dit qu'elle est

<sup>1</sup> Liv. V, *République*. — <sup>2</sup> Ps. II, 10. — <sup>3</sup> Liv. II. — <sup>4</sup> *Exode*, II. — <sup>5</sup> *1<sup>er</sup> Livre des Rois*, IX, 2. — <sup>6</sup> *Ibid.*, XVI. — <sup>7</sup> *Passion de Notre-Seigneur*.

« Reine souveraine et seul bien du genre humain. » Saint Antonin<sup>1</sup> la déclare « Impératrice et Reine du monde. » Leur manière d'agir est partagée par l'Église. Elle l'invoque en lui disant : « Salut, Reine du Ciel! salut, Reine des Anges! — O glorieuse Souveraine! — Salut, Reine, Mère de la miséricorde! » Toutes les nations lui donnent aussi, dans la langue qui leur est propre, le nom de Souveraine et l'invoquent par ce nom. Car nous avons démontré dans un volume précédent (Conférence 90<sup>e</sup>), que le nom de Marie signifie souveraine. Et maintenant que les hérétiques, ces hommes si impudiques, ces calomniateurs si méchants, ces discoureurs si peu solides, dont le front ne sait plus rougir de rien et dont l'autorité est si peu appuyée sur l'Écriture sainte et la raison, viennent nous dire encore que Marie n'est pas de race royale et qu'elle n'est pas Reine!

Battus sur ce point, ils répondront que Marie était très-pauvre, qu'elle était méprisée et méprisable, et qu'elle ne jouissait d'aucune valeur aux yeux du monde. Je n'insisterai pas à cet égard. M'appuyant sur l'Écriture et sur la raison, j'ai exposé et réfuté plus haut leurs assertions. Je me bornerai, pour les couvrir d'une plus grande confusion et pour mieux montrer la dignité royale de Marie, à ajouter ce qui suit.

V. — Si le Christ a pris pour Mère une Vierge humble et pauvre, il a voulu qu'elle fût très-illustre par son origine, très-noble et très-grande, et qu'elle le fût bien davantage que la femme la plus illustre du monde. L'origine de Marie remonte, en effet, le cours des siècles. Elle est très-ancienne. Ses ascendants sont nombreux. Patriarches, rois et prêtres, certes, il était impossible d'en avoir de plus célèbres. Compulsez l'histoire des peuples, vous ne trouverez pas une famille aussi ancienne, qui compte autant de siècles, qui possède tant de titres de noblesse, que celle de Marie. Celle d'Alexandre ou de César ne peut lui être comparée de quelque manière qu'on l'envisage. Non, dans l'univers entier, il n'est pas de maison, pas de famille qui soit rehaussée, comme celles de Joseph et de Marie, par ces rois et ces princes si nombreux, dont saint Matthieu fait l'énumération au commencement de son Évangile.

<sup>1</sup> Ps. iv, tit. XV, § 22.



Qu'importe donc que Joseph et Marie, nés d'un sang royal, aient mené une vie pauvre ! qu'importe que Joseph ait exercé une profession d'artisan ! Il ne faut voir là qu'une des conséquences des vicissitudes humaines. Les rois peuvent devenir serviteurs, comme les serviteurs peuvent être élevés à la dignité royale. Salomon ne nous dit-il pas dans l'*Ecclésiaste*<sup>1</sup> : « Quelquefois, tel est dans la prison et dans les chaînes, qui en sort pour être roi, et tel est né roi qui tombe dans une extrême pauvreté ? » C'est ce qui est arrivé pour le très-bienheureux Joseph et pour la très-sainte Vierge. En eux, la splendeur royale s'est obscurcie, et les richesses des rois leur ont fait défaut. Mais en voilà assez sur la dignité royale de Marie. Ce que nous avons dit est bien suffisant. Voyons maintenant

### 379<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### POUR QUELS MOTIFS MARIE EST APPELÉE REINE DES ANGES, ET COMMENT ELLE L'EST EN RÉALITÉ.

**SOMMAIRE.** — La sainte Vierge est la Reine des Anges : 1<sup>o</sup> parce qu'elle a procuré à tous les Esprits célestes une augmentation de grâce et de gloire ; 2<sup>o</sup> parce qu'elle est la Mère de Dieu dont les Anges ne sont que les serviteurs ; 3<sup>o</sup> parce qu'elle est supérieure à tous les Anges dans l'ordre de la grâce et qu'elle les surpasse tous dans les fonctions que remplissent les neuf chœurs angéliques ; 4<sup>o</sup> parce qu'elle est élevée en gloire au-dessus de tous les Anges qui l'honorent et la servent comme des sujets et des serviteurs.

Il est certain et parfaitement reconnu que Notre-Seigneur est non-seulement le Roi des hommes, mais qu'il est aussi le Roi des Anges, puisqu'il est le chef de tous. Mais quoiqu'il ne soit pas incontestable que les Anges aient reçu les dons de la grâce et de la gloire en prévision des mérites du Sauveur et qu'il y ait à ce sujet une controverse discutée par les théologiens qui exposent la doctrine de saint Thomas<sup>2</sup>, pour moi, comme déjà dans la 48<sup>e</sup> Conférence, je pense que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a mérité aux Anges les grâces de choix, de la prédestination, de la vocation dont ils ont été l'objet, tous

<sup>1</sup> IV, 14. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. VIII, art. 4.

les secours qui excitent la volonté ou qui l'aident puissamment, grâces suffisantes et grâces efficaces. Je crois que c'est lui qui leur a valu toute espèce de mérites et tout accroissement de grâce et de gloire, et qu'enfin tous les dons surnaturels qu'il a mérités pour les hommes, il les a aussi, proportion gardée, mérités pour les Anges, en exceptant toutefois ceux qui ne sont qu'un remède pour le péché, comme les grâces sacramentelles, et, en admettant ce sentiment, je ne fais que suivre l'opinion de saint Thomas, notre illustre Docteur, le prince des théologiens, dans son *Commentaire de saint Jean*, chapitre 1<sup>er</sup>. Il s'exprime ainsi : « La plénitude de la grâce qui se trouve en Jésus-Christ est la cause et le principe de toutes les grâces qui sont dans toutes les créatures douées d'intelligence. » Si donc les Anges tiennent du Christ et la grâce et la gloire, ils le reconnaissent évidemment pour leur Roi et leur auguste chef, et, pour la même raison, ils reconnaissent pour leur glorieuse Reine la bienheureuse Vierge, sa divine Mère; car tous les fruits de grâce et de sanctification que le Sauveur a conférés à son Église, c'est par le moyen de la très-sainte Vierge qu'il les a opérés. Aussi saint Bernard <sup>1</sup> appelle Marie non-seulement la Reine des Anges, mais encore la Mère de ces Esprits célestes : « La bienheureuse Vierge, dit-il, a reçu de Dieu le Père une fécondité inépuisable pour enfanter des élus et pour faire naître les Anges eux-mêmes à un accroissement de délices, de dignité et de science divines. » Saint Antonin appuie ce sentiment d'une excellente raison <sup>2</sup> : « Si les Anges, dit-il, reçoivent la gloire, la perfection et la béatitude de Jésus, qui a restauré toutes choses sur la terre et dans les cieux, Marie, étant la Mère de ce divin Rédempteur, est en quelque manière le principe et la source de la gloire des Anges, et peut à bon droit être appelée leur Mère. »

Marie est la Reine de la cour céleste, parce qu'elle est la Mère de Dieu et que les Anges n'en sont que les serviteurs. Elle se trouve donc d'autant plus élevée au-dessus d'eux qu'il y a de différence entre le nom de mère et celui de serviteur; car, de même que Dieu le Père ne dit jamais à aucun des Esprits célestes, mais au Christ seulement,

<sup>1</sup> T. II, serm. xi, art. 2. — <sup>2</sup> Part. IV, tit. XV, chap. xxiv, § 3.

ces paroles du Psalmiste : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; » de même, entre toutes les créatures, la sainte Vierge seule a pu dire, et dans le sens le plus vrai, à ce même Rédempteur : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. » Quel est celui d'entre les Anges qui eût osé redire ces paroles ? Il leur suffit, et c'est une faveur qu'ils apprécient beaucoup ; il leur suffit d'avoir été par grâce élevés à la dignité et à la vocation d'Anges, messagers du Seigneur, alors que par nature ils n'étaient que purs esprits, selon ce témoignage de David<sup>1</sup> : « Des esprits, Seigneur, vous faites vos messagers. » Marie, au contraire, se reconnaissant pour la Mère de Dieu, donne avec confiance le doux nom de Fils à cette souveraine Majesté que les Anges servent avec le plus profond respect. Ce privilège élève cette bienheureuse Vierge tellement au-dessus d'eux qu'elle mérite à tous égards d'être appelée leur Reine. En faisant cette considération, saint Jean Damascène, dans son *Sermon sur le Sommeil de Marie*, s'exprime en ces termes : « Il y a, dit-il, une différence infinie entre la Mère de Dieu et ceux qui n'en sont que les simples serviteurs. » Oui, cette différence est vraiment infinie, car, pour emprunter le langage de la philosophie, « il n'y a pas de comparaison entre le fini et l'infini. » Or, la bienheureuse Vierge Marie, comme le remarque saint Thomas, l'oracle des théologiens, par cela même qu'elle est Mère de Dieu, a précisément une certaine dignité infinie, résultat d'un bien infini qui est Dieu lui-même.

Marie est encore Reine des Anges, parce qu'elle leur est bien supérieure dans l'ordre de la grâce. Prenons l'un après l'autre les chœurs dont se compose la hiérarchie céleste ; examinons en détail les glorieux emplois et les vertus qui les distinguent, et nous trouverons que notre auguste Vierge les surpasse de beaucoup. Saint Denis l'Aréopagite<sup>2</sup> et saint Grégoire<sup>3</sup> classent les Anges en neuf chœurs principaux, savoir : les Anges, les Archanges, les Principautés, les Vertus, les Puissances, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Étudions successivement quelle est la charge qui revient à

<sup>1</sup> Ps. ciii, 4. — <sup>2</sup> *Livre de la Hiérarchie céleste*. — <sup>3</sup> *Homélie xxxiv sur l'Évangile*.

chacun d'eux et l'excellence de leur nature, et nous verrons que toujours la glorieuse Mère de Dieu l'emporte de beaucoup.

Les Anges ont pour mission de garder et de protéger les hommes. Mais la sainte Vierge a été préposée à une garde bien supérieure, car elle n'était pas la Mère seulement d'un homme ordinaire, mais la Mère du Christ Rédempteur, Dieu et homme tout ensemble. Et non-seulement elle fut pour lui une fidèle gardienne, mais elle le conçut, l'enfanta, le nourrit, le porta dans ses bras, lui fournit des vêtements et l'arracha au danger qui le menaçait lorsque, pour le faire échapper à la fureur d'Hérode, elle l'emporta dans la terre d'Égypte. Les Anges, d'ailleurs, n'ont chacun que la garde d'un seul homme, tandis que Marie est la céleste gardienne de tout le genre humain et de chacun de nous en particulier; elle est notre Mère commune, notre auguste souveraine; elle nous prend tous sous sa tutelle et nous protège tous comme des serviteurs et des enfants chéris; enfin, les Anges apportent aux hommes les célestes messages: c'est pour cela qu'ils sont appelés Anges, car ce mot veut dire messagers. Mais ce privilège appartient à Marie d'une manière plus étonnante et à un degré bien supérieur, car les Anges ne se servent dans leur mission que de la parole humaine et d'un langage créé. La sainte Vierge, au contraire, nous communique les mystères du Ciel par le moyen du Verbe éternel, la parole increée.

Les Archanges sont préposés à la garde des cités. C'est de ces Esprits célestes que parle Isaïe, lorsqu'il dit <sup>1</sup>: « Sur tes murs, ô Jérusalem, j'ai établi des gardiens; » c'est-à-dire des Archanges, comme l'interprète la glose. La sainte Vierge protège et défend toutes les cités ensemble et toutes les églises qui sont au milieu d'elles. « Il n'est personne, dit la sainte Écriture, qui puisse échapper aux doux rayons de sa bonté: *Non est qui se abscondat a calore ejus.* » Aussi tous ceux qui fondent des royaumes, qui bâtissent des villes, qui élèvent des citadelles, s'empressent toujours, comme nous l'avons déjà dit, de les placer sous la protection du saint nom de Marie. Il n'est aucune ville qui ne tienne à se dire sous le patronage et sous la tutelle de la

<sup>1</sup> XXVI, 6.

Mère de Dieu, et qui ne soit fière de le prouver par les temples somptueux, par les autels et les statues qu'elle a élevés en son honneur.

Les Principautés sont à la tête des provinces. Mais la bienheureuse Vierge Marie, en tant que Mère du Fils de Dieu revêtu de notre chair mortelle, a sous sa direction le Roi des rois lui-même. « Il leur était soumis, dit saint Luc<sup>1</sup> : *Et erat subditus illis.* » Ensuite, comme Reine, Marie prend sous sa protection et défend avec sollicitude l'Église universelle. C'est pour cette raison que l'*Apocalypse*<sup>2</sup> dit que « la lune, » qui est ici la figure de l'Église, « se trouve sous ses pieds. » Ce qui veut dire qu'elle est sous le patronage particulier de la très-sainte Vierge, car ce que nous tenons sous les pieds ne peut en aucune manière nous être enlevé à notre insu.

Les Puissances contiennent et repoussent les démons. Marie a écrasé la tête du serpent infernal : elle est ainsi devenue redoutable au prince des Enfers et nous défend vaillamment contre toutes ses attaques. Aussi, comme sa puissance est celle d'une reine, elle surpasse, et sans aucune proportion, toute puissance qui revient aux ministres comme celle qu'ont les Anges.

Les Vertus opèrent des miracles ; mais la sainte Vierge est miracle tout entière. Saint Ignace, martyr, l'appelle « la plus sainte de toutes les merveilles, un prodige céleste ; » saint Éphrem « le plus merveilleux des miracles de l'univers, » et saint Jean Damascène « un océan de miracles, une source de prodiges. » Et certes, c'est un miracle qui les surpasse tous qu'une créature engendre son Créateur, qu'une fille mette au monde l'auteur de ses jours, qu'elle porte dans son sein Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, et qu'elle abreuve de son lait Celui qui nourrit le monde tout entier. Ajoutez à cela ce que nous avons dit précédemment et prouvé déjà avec beaucoup de détails, qu'il n'est pas un seul coin du globe que la sainte Vierge n'ait illustré en y manifestant sa gloire par de nombreux miracles.

Les Dominations président et commandent des Anges inférieurs qui leur sont soumis et qui sont désignés par eux pour s'acquitter de

différentes missions. C'est pourquoi le prophète Zacharie parle d'un Ange qui donna cet ordre à un autre : « Cours, lui dit-il, et parle à ce jeune homme<sup>1</sup>. » Mais il la bienheureuse Vierge Marie préside et commande à tous les chœurs célestes, comme une maîtresse de maison commande à ses serviteurs, comme une reine commande à ses sujets.

Les Trônes sont les Esprits célestes dans lesquels le Seigneur habite d'une manière plus intime et par le moyen desquels il manifeste les décrets de sa justice, selon ces paroles du Psalmiste : « Vous vous êtes assis sur le trône pour juger selon la justice<sup>2</sup>. » Mais la sainte Vierge est pour Dieu un trône bien supérieur à tous les Anges. Car le Seigneur, comme nous l'avons dit en expliquant l'invocation *Siège de la sagesse*, le Seigneur habita dans Marie d'une manière bien plus intime encore.

Les Chérubins brillent par l'éclat de la science divine; mais la sainte Vierge est en cela plus savante qu'eux tous, car elle a pénétré les abîmes de la divine Sagesse, puisqu'elle a porté dans son sein « Celui en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, » et qu'elle s'est entretenue familièrement avec lui.

Les Chérubins brûlent des feux du saint amour; mais une charité plus grande encore que celle de ces Anges embrasait le cœur de la très-sainte Vierge, car il est certain, il est incontestable que Marie a aimé Dieu plus que toutes les autres créatures ensemble; car celles-ci n'aiment le Seigneur que comme leur Dieu, leur Créateur et leur Père. Marie, au contraire, l'a aimé comme une mère aime son enfant. C'est donc avec raison que cette glorieuse Vierge est appelée Reine des Anges, puisque toutes les phalanges célestes la révèrent comme leur auguste Souveraine et leur puissante Maîtresse, et que toutes sont devant elles ravies d'admiration. Les Anges admirent en elle sa tendre sollicitude à garder chacun de nous; les Archanges, les soins assidus qu'elle prend de tous les lieux; les Principautés, la prévoyance merveilleuse avec laquelle elle veille sur tous les royaumes; les Puissances admirent le prodigieux pouvoir qu'elle a sur les

<sup>1</sup> Zacharie, II, 4. — <sup>2</sup> Ps. IX, 4.

démons ; les Vertus, la facilité avec laquelle elle opère des merveilles ; les Dominations, sa prééminence au-dessus de tous les Anges ; les Trônes admirent la douce paix et l'inaltérable repos dont elle jouit en Dieu ; les Chérubins, la profondeur de sa sagesse, et les Séraphins, l'ardeur de son amour.

Marie, enfin, est la Reine des Anges, parce qu'elle leur est bien supérieure dans l'ordre de la gloire. Les saintes Écritures, en parlant de Bethsabée, mère de Salomon, s'expriment ainsi : « La mère du roi est assise sur un trône, à la droite de son fils <sup>1</sup>. » Le trône de Marie est placé à la droite du Christ, qui est le puissant Roi des cieux. Car, de même que notre divin Rédempteur est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas <sup>2</sup>, qu'il est établi dans la possession certaine et immuable des principaux biens de son Père, de même aussi la glorieuse Vierge Marie est établie dans la participation de la puissance et de la gloire de son Fils et siège auprès de lui sur un trône élevé. Nous avons développé cette pensée avec plus de détails dans une autre Conférence.

La sainte Vierge est donc Reine des Anges, puisque tous la servent comme de fidèles sujets et de dévoués serviteurs, que tous l'entourent des plus grands honneurs et des plus respectueux hommages, et que tous la vénèrent profondément et peuvent répéter ces paroles de la sainte Écriture : « Nous sommes vos serviteurs ; tout ce que vous ordonnerez, nous le ferons avec empressement <sup>3</sup>. » Ces hommages de respect et de dévouement que les Anges rendent à Marie feront le sujet d'une Conférence spéciale, et par eux nous prouverons encore que la très-sainte Vierge Marie est la Reine des Anges.

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, II, 19. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. LVIII, art. 8. — <sup>3</sup> IV<sup>e</sup> Livre des Rois, I, 5.

380<sup>e</sup> CONFÉRENCE

**LES HOMMAGES ET LES SERVICES RENDUS PAR LES ESPRITS CÉLESTES A LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, PROUVENT AUSSI QU'ELLE EST LA REINE DES ANGES.**

**SOMMAIRE.** — 1. Empressement des Anges autour de Marie dès sa naissance. — 2. Pendant sa vie elle est gardée, nourrie, servie et guidée par eux. — 3. Après sa mort, les Anges la reçoivent en triomphe et maintenant l'entourent dans le Ciel des plus respectueux hommages.

I. — Les Anges, jusqu'alors, n'avaient jamais traité les hommes avec beaucoup d'honneur ni de familiarité ; et ils agissaient ainsi, soit parce que leur nature est bien supérieure à la nôtre, car ils sont de purs esprits : « *Qui facis Angelos tuos spiritus*, dit le Psalmiste<sup>1</sup> : Des Esprits, vous faites vos messagers, » soit encore parce que ce sont les serviteurs familiers de Dieu : « Des millions d'Anges, dit Daniel, l'entouraient et le servaient<sup>2</sup>, » soit, enfin, parce que la grâce les inonde d'une plus grande lumière, qu'elle brille en eux du plus parfait éclat. Ce n'était donc pas une mince faveur lorsqu'ils permettaient à quelqu'un de s'approcher d'eux, et lorsqu'ils souffraient qu'un simple mortel leur offrît ses hommages. Mais cette bienheureuse Vierge, l'unique ornement des cieux et le refuge assuré de l'univers entier, Marie vient au monde, et voilà qu'aussitôt les princes eux-mêmes de la cour céleste s'inclinent du haut de leur trône devant cette petite enfant, la saluent de leurs sceptres et, descendant en foule auprès de son berceau, ils l'entourent avec respect, la vénèrent profondément et déposent à ses pieds leurs hommages et leurs services.

Déjà, ils avaient annoncé la naissance de cette glorieuse Vierge à saint Joachim et à sainte Anne, ses bienheureux parents. Le jour de la Dédicace, Joachim était rendu à Jérusalem pour adorer le Seigneur. Or, comme il s'approchait de l'autel en suppliant pour faire son offrande, il fut violemment repoussé par le prêtre Issachar, qui lui reprocha comme un opprobre de n'avoir point d'enfant. Vivement

<sup>1</sup> Ps. ciii, 4. — <sup>2</sup> *Daniel*, vii, 10.



attristé par cet affront, et ne pouvant supporter sans rougir la vue de ses concitoyens, Joachim se retira dans les champs avec les pasteurs de ses troupeaux. Là, il faisait assidûment monter vers Dieu de ferventes prières et lui demandait avec instance de le délivrer enfin de l'ignominie qui pesait sur lui. Or, un jour qu'il était en prières, un Ange tout resplendissant de lumière lui apparut et lui annonça que le Seigneur avait exaucé ses vœux, et qu'il serait le père d'une fille qui, par sa mystérieuse destinée, surpasserait en grandeur et le fils de Sarah et le fils de Rachel. Tout réjoui par cette heureuse nouvelle, il revenait à sa demeure, transporté d'allégresse, lorsqu'il rencontra Anne, son épouse, à laquelle aussi un Ange avait apparu et lui avait annoncé comme à lui la naissance de la bienheureuse Vierge<sup>1</sup>.

Saint Jérôme, dans son Livre *sur la Nativité de la très-sainte Vierge*, rapporte qu'immédiatement après sa naissance, les Anges lui donnèrent les premiers le nom de Marie : « Votre épouse, dit à Joachim le céleste messenger, donnera le jour à une fille que vous appellerez du nom de Marie. Elle sera dès son enfance consacrée au Seigneur, et dès le sein de sa Mère, le Saint-Esprit la remplira de ses dons. » C'est aussi là ce que nous enseignent beaucoup d'autres Saints dont nous avons déjà cité les témoignages en expliquant l'invocation *Sainte Marie*.

II. — Dès que la bienheureuse Vierge Marie fut mise au monde, l'Archange Gabriel, l'un des sept princes de la cour céleste qui se tiennent devant le trône de Dieu, fut député pour être son gardien. C'est le sentiment de beaucoup de saints Pères et des plus illustres, tels que saint Ildephonse<sup>2</sup>, Eusèbe d'Émissa<sup>3</sup>, saint Pierre Damien<sup>4</sup> et, enfin, saint Bernard<sup>5</sup>. Tostat, expliquant l'Évangile de saint Matthieu<sup>6</sup>, prétend que l'Ange Gabriel ne fut préposé à la garde de Marie que depuis le jour de la conception du Christ, jusqu'au jour où ce divin Rédempteur mourut pour nous sur la croix. Mais son opinion ne repose sur aucun fondement sérieux, car tous les autres

<sup>1</sup> Baronius, t. I, in *append.* — <sup>2</sup> Sermon v *sur l'Assomption*. — <sup>3</sup> Homélie *sur la Vigile de la Nativité de Marie*. — <sup>4</sup> Sermon i *sur la Nativité*. — <sup>5</sup> Lett. LXXVII. — <sup>6</sup> Chap. XVIII, quest. LXXX.

Pères affirment simplement que l'Ange Gabriel fut le gardien de la sainte Vierge, sans excepter ni déterminer aucune époque de sa vie. Il était, en effet, de toute convenance que cette glorieuse Vierge, qui devait être la Mère de Dieu, ne fût pas confiée durant sa vie à la garde d'un Ange ordinaire, mais aux soins assidus de l'un des sept principaux, de l'un de ceux qui surpassent tous les autres au milieu de la cour céleste. C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ la confia lui-même du haut de la croix à l'un de ses principaux disciples, à celui qu'il aimait le plus.

Dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, saint Jérôme dit encore que la sainte Vierge, à peine âgée de trois ans, s'étant réfugiée dans le Temple, y fut nourrie par les Anges tout le temps qu'elle y resta. Et ce qui est bien plus admirable encore, un grand nombre de Pères et tous de la plus respectable autorité, comme saint Jérôme <sup>1</sup>, André de Crète <sup>2</sup>, Germain <sup>3</sup>, Grégoire de Nicomédie <sup>4</sup>, Georges Cedrem <sup>5</sup>, saint Anselme <sup>6</sup>, saint Bonaventure <sup>7</sup> et saint Bernard, en plusieurs endroits <sup>8</sup>, nous affirment que, pendant tout le cours de sa vie, les Anges ont servi la bienheureuse Vierge et lui ont apporté des vivres tous les jours. Cela, d'ailleurs, ne doit étonner personne, car nous lisons que les Esprits célestes ont agi de la sorte à l'égard de beaucoup de Saints. Ainsi, c'était un Ange qui apportait la nourriture au prophète Élie. Le saint abbé Apollon, qui vaquait à la prière avec une assiduité telle que cent fois le jour et cent fois la nuit il priait à deux genoux, fut aussi nourri par un Ange qui, assidûment, lui apportait à manger. C'est Pallade qui le raconte, et il ajoute qu'un autre saint abbé, appelé Arnulpho, jouissait de la même faveur, et recevait chaque jour de la main des Anges de célestes aliments <sup>9</sup>. A combien plus forte raison les Anges durent-ils rendre le même service à la Mère de Dieu, la Reine du Ciel et leur auguste Souverain !

Les Anges annoncèrent à la bienheureuse Vierge Marie l'incarna-

<sup>1</sup> Livre de la Nativité de Marie. — <sup>2</sup> Discours 1 sur le Sommeil de la Mère de Dieu. — <sup>3</sup> Sur la Présentation de Marie. — <sup>4</sup> Même sujet. — <sup>5</sup> Compendium historique. — <sup>6</sup> De l'Excellence de la sainte Vierge. — <sup>7</sup> Méditations sur la vie du Sauveur. — <sup>8</sup> Homélie 1 sur l'Évangile Missus est; II<sup>e</sup> part., t. II, conc. LI, chap. LIII, art. 3. — <sup>9</sup> Pallade, in Land. Hist., chap. XLVIII et LIII.

tion du Fils de Dieu. Dans la 335<sup>e</sup> Conférence, nous avons parlé longuement de cette mission qu'ils remplirent auprès d'elle.

Quelque temps après, ils firent cesser les doutes et les inquiétudes de saint Joseph au sujet de la grossesse de Marie et ne laissèrent point à cette glorieuse Vierge le soin ni la peine de lui expliquer les mystères que le Seigneur avait opérés en elle : « Joseph, fils de David, lui dirent-ils, ne craignez pas de retenir Marie, votre épouse, car ce qui est formé dans elle est l'ouvrage du Saint-Esprit <sup>1</sup>. »

Ce furent les Anges qui conseillèrent à ce saint patriarche, père nourricier de Jésus, de fuir en Égypte avec le saint Enfant et sa divine Mère : « Levez-vous, dit un Ange à saint Joseph, prenez l'Enfant et sa Mère et fuyez en Égypte, et n'en revenez pas jusqu'à ce que je vous le dise <sup>2</sup>. »

Lorsque Hérode fut mort et que les ennemis du Christ furent comme lui descendus dans la tombe, ces célestes messagers en portèrent la nouvelle à la sainte Famille et leur servirent de guides pour revenir dans la terre d'Israël. Un Ange apparut encore à saint Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, allez-vous-en dans la terre d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts <sup>3</sup>. »

III. — Lorsque la sainte Vierge quitta cette vie pour s'envoler au Ciel, les Anges vinrent au-devant d'elle avec Notre-Seigneur et l'accueillirent au milieu des plus brillantes ovations. Nous avons parlé plus haut avec beaucoup de détails de ce glorieux triomphe.

Et maintenant que l'auguste Marie règne dans les cieux, les Anges l'entourent de toute sorte d'honneurs, du plus profond respect et de la plus grande vénération. Des témoins irrécusables de cet hommage que la cour céleste rend à la Mère de Dieu, ce sont les sept Anges dont parle l'Apôtre saint Jean dans son *Apocalypse* : « Du trône, dit-il, sortaient des éclairs, des tonnerres et des voix éclatantes. Et il y avait devant lui sept lampes allumées, ardentes, qui sont les sept Esprits de Dieu <sup>4</sup>. » Or, par ce trône devant lequel les Esprits célestes se tiennent avec respect, il faut entendre la bienheureuse Vierge

<sup>1</sup> St. Matth., II, 19. — <sup>2</sup> *Id.*, *ibid.* — <sup>3</sup> *Id.*, II, 20. — <sup>4</sup> *Apocalypse*, IV, 5.

Marie qu'ils vénèrent profondément. C'est le sentiment d'Amédée, de l'Ordre de saint François, homme illustre par la sainteté de sa vie, par le don des miracles et le don des prophéties. Les *Annales* de son Ordre, parlant des révélations qu'eut ce saint religieux<sup>1</sup>, rapportent que, ravi en Dieu une première fois, il eut le bonheur de contempler la cour céleste et entendit l'Ange Gabriel qui disait : « Nous sommes sept Anges qui vénérons la Mère de notre Dieu. » Voici les noms de ces glorieux esprits : Michel, Gabriel, Raphaël, Uriel, Schealtiel, Jehudiel et Barachiel. Le nom de Michel signifie « Qui est semblable à Dieu. » Cet Ange est ainsi appelé parce qu'il combattit pour Dieu contre l'orgueilleux Lucifer<sup>2</sup>. Gabriel veut dire « Force de Dieu. » C'est le nom de celui qui annonça à Daniel et à la sainte Vierge les combats du Seigneur et ses glorieux exploits. — Raphaël veut dire « Médecine de Dieu, » parce que l'Ange qui porte ce nom rendit la vue au vieillard Tobie. — Uriel signifie « Lumière de Dieu, » parce que cet Ange éclaire les hommes d'une céleste lumière en leur faisant connaître le vrai Dieu et embrase leurs cœurs du feu du saint amour. — Schealtiel veut dire « Prière de Dieu, » parce que l'Ange qu'on nomme ainsi prie sans cesse pour les hommes et les invite eux-mêmes à la prière. — Jehudiel « Confession ou Louange de Dieu, » parce que c'est le nom de l'Ange qui nous exhorte à proclamer et à louer le Seigneur. — Enfin, Barachiel veut dire « Bénédiction de Dieu, » parce que l'Ange qui porte ce nom nous procure les célestes faveurs et nous pousse vivement à bénir le Seigneur et à lui rendre des actions de grâces. — Les noms de Michel, Gabriel et Raphaël se rencontrent bien souvent dans les saintes Écritures. Celui d'Uriel est écrit en toutes lettres au IV<sup>e</sup> livre d'*Esdras*, chapitre iv et chapitre vi. Quelques auteurs croient trouver celui de Schealtiel dans le chapitre xvi de la *Genèse*; celui de Jehudiel dans le chapitre xxiii de l'*Exode* et celui de Barachiel au chapitre xviii de la *Genèse*. Mais de tous ces noms l'Église ne reconnaît et ne vénère que les trois premiers. Les quatre autres semblent avoir été condamnés par le Pape Zacharie dans un concile de Rome. Serraire

<sup>1</sup> Liv. VI, chap. xxx. — <sup>2</sup> *Apocalypse*, chap. xii.

rapporte cette condamnation, mais il faut l'entendre avec une sage réserve, car le pape Zacharie n'a voulu réprouver seulement que les noms magiques et supposés que l'hérétique Adelbert s'imagina de donner aux Anges et par le moyen desquels il invoquait les démons. Quant à ceux dont nous avons parlé plus haut, ils furent, comme nous l'avons dit, révélés divinement au bienheureux Amédée.

Ces sept Anges sont en grande vénération dans la Sicile, à Naples, à Venise, à Rome et dans beaucoup d'autres villes de l'Italie et de l'Allemagne. Cornélius à Lapide, en commentant l'*Apocalypse*<sup>1</sup>, raconte que l'invocation de leurs noms a suffi quelquefois pour chasser les démons du corps de ceux qu'ils obsédaient.

Ces sept princes de la cour céleste et avec eux tous les Anges des cieux sont donc aux ordres de l'auguste Mère de Dieu et lui rendent de respectueux hommages. François Mayron, ce docteur éclairé de sublimes lumières, traitant ce sujet dans son Sermon *sur la Création de l'âme de Marie*, s'exprime ainsi : « La Mère du Seigneur a sept Anges des plus glorieux qui se tiennent auprès de son trône. » La même chose, nous l'avons déjà dit, avait été révélée au bienheureux Amédée. Ce sentiment trouve une admirable confirmation dans certaines images très-anciennes que l'on peut voir encore à Palerme, à Naples, à Venise, à Rome, à Anvers et à Cologne. Elles représentent la bienheureuse Vierge assise sur un trône et entourée de sept Anges, comme l'enseignent Serraire, Cornélius à Lapide, aux endroits désignés plus haut, et Antoine Spinelli dans son ouvrage intitulé *Trône de la Mère de Dieu*. Que cette manière de représenter Marie soit parfaitement conforme à la vérité, saint Jean Damascène nous le montre bien dans son *Discours sur le Sommeil de Marie*, où il dit clairement que sept Anges, pénétrés de respect, se tiennent devant elle comme étant le Trône de Dieu. Il s'exprime ainsi : « Vous êtes, ô glorieuse Vierge, ce Trône royal devant lequel les Anges se tiennent prosternés, ce Trône sur lequel siège le Seigneur, le Tout-Puissant qu'ils adorent. »

Au reste, et d'une manière générale, tous les Anges au milieu des-

<sup>1</sup> 1, 4.

quels tiennent le premier rang les sept dont nous avons déjà parlé, nous apprennent à vénérer la Mère de Dieu avec le plus profond respect. C'est l'enseignement de beaucoup de saints Pères, dont Antoine Spinelli fait, dans l'ouvrage que nous avons cité, une longue énumération. A leur témoignage se trouve bien conforme une vision qu'eut sainte Gertrude et que nous lisons au livre IV<sup>e</sup> de ses *Révélation*s. Ravie en Dieu, elle voyait les Anges se tenir avec respect devant la Reine du Ciel. Ils amenaient auprès d'elle ceux qui s'étaient préparés à la fête de l'Assomption et les défendaient des embûches des esprits mauvais. Et, après avoir ainsi raconté sa vision, sainte Gertrude ajouta : « Sur un signe de la Mère de Dieu, une multitude d'Anges accourt de toute part et protège tous ceux qui invoquent cette glorieuse Vierge. »

Vous savez ce qui se passa sous le pontificat de saint Grégoire, lorsqu'une affreuse épidémie et une épouvantable mortalité désolaient la ville de Rome. Cet illustre Pontife fit faire dans les rues de la cité une procession solennelle à laquelle il portait lui-même, au chant des litanies, l'image vénérée de la Mère de Dieu. Cette cérémonie était à peine terminée que l'on aperçut sur le mont Adrien, où l'on peut voir encore la statue qui le représente, un Ange qui remettait dans le fourreau l'épée dont il avait jusque-là frappé les habitants, et l'atmosphère qui était lourde, empestée et comme remplie, d'un feu dévorant, se purifia tout à coup et reprit en un instant toute sa fraîcheur et sa limpidité. Nous avons donné plus haut les détails de ce fait ; il est rapporté dans les histoires de Baronius, à l'année 590. Et pourquoi cet Ange exterminateur, à la vue de l'image de la sainte Vierge, remit-il dans le fourreau son glaive ensanglanté ? Il voulut ainsi rendre un hommage public de vénération profonde à la majesté de son auguste Souveraine, qui, déjà par ses prières, avait rendu le Seigneur propice aux Romains. Il faut de tout cela tirer cette conclusion que tous les Anges qui composent la cour céleste obéissent humblement à la bienheureuse Vierge Marie comme à leur glorieuse Reine et la servent avec le plus profond respect.

A notre tour, servons aussi cette bienveillante Souveraine ; que tous nos hommages soient pour elle. Approchons avec humilité de son

trône glorieux. Aimons Marie de toutes les puissances de notre âme et mettons tous nos efforts à l'honorer d'un culte de profond respect et de la plus tendre dévotion. Oh ! douce Reine, élevée au-dessus de tous les chœurs des Esprits célestes, veillez sur nous comme veillent les Anges ; faites-nous connaître les merveilles des cieux comme les enseignent les Archanges. Comme les Principautés, soyez pour nous une seconde providence ; comme les Puissances, réprimez les efforts que le démon fait contre nous ; comme les Vertus, opérez en nos cœurs des choses admirables ; daignez, comme les Dominations, nous prendre sous votre empire ; comme les Trônes, faites de nous la demeure du Seigneur ; comme les Chérubins, éclairez notre intelligence des rayons de la divine sagesse, et, comme les Séraphins, enflammez nos cœurs des feux du saint amour, afin qu'après le cours de cette vie nous méritions tous, par votre intercession, d'être admis au bienheureux séjour de ces Esprits célestes. Ainsi soit-il.

### 381<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LE CULTE ET LA VÉNÉRATION DES EMPEREURS, DES ROIS, DES PRINCES, DES DUCS ET AUTRES ILLUSTRATIONS DES DEUX SEXES MONTRENT LA SUPÉRIORITÉ DE LA ROYAUTE DE MARIE SUR TOUTES LES AUTRES ROYAUTES.

SOMMAIRE. — Indiqué dans le cours de la Conférence.

Plus élevée que les rois et les princes de la terre, Marie, Mère de Dieu, est aussi la plus belle, la plus puissante, la plus grande, la plus invincible, la plus glorieuse, la plus noble des reines ; elle est plus élevée que tous les rois et que toutes les reines de la terre. C'est pourquoi les empereurs, les rois, les princes, les ducs, les comtes, les barons se découvrent malgré leur haute dignité, inclinent la tête et tombent à genoux au nom sacré de Marie, ils la saluent humblement comme leur Reine, comme l'Épouse et la Mère du Roi des rois et ils l'honorent avec un zèle et une dévotion toute spéciale.

C'est certainement une grande chose que voir des empereurs, des rois, des princes, des ducs, se prosterner à terre et fléchir le genou.

Fléchir le genou, c'est faire preuve de faiblesse et d'indigence; ne pas fléchir le genou n'appartient qu'à la majesté et à la puissance. Aussi l'éléphant était-il pour les Égyptiens le symbole de la puissance royale parce qu'il ne fléchit jamais le genou; les rois sont honorés par leurs sujets, mais non pas par les rois et leurs égaux, à moins que ceux-ci n'aient été vaincus. Bien que la reine de Saba fût pleine d'admiration pour Salomon, cependant elle ne fléchit pas le genou devant lui. Par conséquent, en s'inclinant, en fléchissant le genou et en courbant la tête devant la très-sainte Vierge, les empereurs, les rois, les princes reconnaissent par cela même et vénèrent Marie comme la plus grande et la plus puissante des reines; ils montrent que leur puissance, leur autorité, leur sceptre et leur royauté ne sont qu'une ombre, qu'un peu de fumée, qu'un songe. Passons en revue les pieux empereurs, les rois, les princes, les ducs et autres personnages illustres, tant hommes que femmes, qui se sont signalés par une dévotion toute particulière envers la Mère de Dieu. Leurs exemples pourront être pour un grand nombre un stimulant à aimer, honorer et vénérer la Vierge, Mère de Dieu. A la tête de cette brillante phalange apparaissent les empereurs romains, soit parce que leur puissance les a rendus plus célèbres que les autres, soit parce qu'ils ont été les premiers princes chrétiens qui se soient rencontrés sur le trône.

#### LES EMPEREURS GRECS

Le premier prince, remarquable par son attachement à la religion chrétienne et par sa piété envers Marie qui paraît, c'est :

1° *Constantin le Grand*. — Ce prince fut un héros très-célèbre, soit parce qu'il embrassa la foi catholique que les empereurs romains, ses prédécesseurs, persécutèrent d'une manière étonnante et s'efforcèrent de déraciner entièrement, soit encore parce qu'il fut extrêmement dévoué à la Vierge, Mère de Dieu. Après avoir donné au Pape (saint Sylvestre) la ville de Rome et l'Italie tout entière ainsi que toutes les provinces de l'empire d'Occident, il partit lui-même pour l'Orient à la recherche d'une ville pareille à Rome, pour en faire sa résidence impériale. C'est pourquoi il agrandit Byzance, en Thrace, il entourait cette ville de très-hautes et très-



épaisses murailles, il lui donna son nom de Constantin et voulut qu'elle fût appelée une seconde Rome, et, en effet, elle ne le cédaît à l'ancienne Rome ni en grandeur, ni en beauté, ni en étendue. Après avoir fait célébrer le saint sacrifice, ce grand prince, au milieu des vœux et des prières de tout le peuple chrétien, consacra d'une manière toute spéciale cette ville à la Vierge, Mère de Dieu, en l'an du Seigneur 330<sup>1</sup>.

Cette ville de Constantinople, dédiée dès le principe à la Mère de Dieu et appelée cité ou ville de la Vierge, lui consacra des temples en grand nombre et devint très-célèbre par son zèle pour le culte de Marie. Cette dévotion lui attira une prospérité si grande que les richesses, la force, la gloire, la victoire, la paix et l'abondance de tous les biens parurent avoir fixé avec la Vierge leur domicile dans la ville de la Vierge. Tant que cette cité fut consacrée au culte de la Mère de Dieu, elle fut imprenable, la protection de la Mère de Dieu la défendit souvent miraculeusement contre les attaques des Perses, des Huns, des Arabes et autres Barbares. Tant qu'elle honora la Mère de Dieu, tant qu'elle reconnut l'autorité du Pontife romain, vicaire du Christ, et celle de l'Église catholique tout entière, la science et la sainteté fleurirent tellement dans son sein qu'on y tint plusieurs conciles généraux. Mais dès que l'impiété des Iconoclastes et la fureur des schismatiques eurent détruit le culte héréditaire de la Mère de Dieu, toute la gloire de son nom et de l'empire, de cet astre victorieux, fut renversée et vaincue, elle passa des étendards de Byzance sous les étendards de Mahomet. Depuis l'instant où cette cité rejeta la dévotion envers la Vierge, depuis qu'indigne de la protection de la Mère de Dieu, elle se sépara de la communion du Saint-Siège apostolique, elle n'eut plus de concile, plus de ces hommes saints que Dieu se plaisait à illustrer par le don des miracles; elle ne fournit des savants qu'en très-petit nombre; après avoir été tant de fois la proie de ses ennemis, elle fut finalement prise par les Turcs<sup>2</sup>, dont elle est forcée de supporter jusqu'à ce jour le joug si lourd qu'ils font peser sur eux.

Le même empereur Constantin fit élever dans la même ville une

<sup>1</sup> Nicéphore, liv. VIII, chap. xxv. — <sup>2</sup> An du Seigneur 1452.

basilique en l'honneur de la sainte Mère de Dieu ; c'était une œuvre vraiment merveilleuse ; la grandeur des colonnes était telle (chacune d'elle avait seize pieds de circonférence) qu'on ne put les soulever. La sainte Vierge apparut dans une vision à l'architecte et lui montra les machines dont il devait se servir et comment il devait suspendre les poulies et les cordes, et elle lui ordonna de prendre pour ce travail trois enfants de l'école. Celui-ci ayant observé très-exactement toutes ces prescriptions, les trois enfants soulevèrent avec la plus grande rapidité les colonnes que la multitude des hommes robustes n'avait pu faire mouvoir à cause de leur grandeur <sup>1</sup>.

Le même Constantin fit bâtir à Naples l'église de Sainte-Restitute, vierge et martyre ; il la joignit à la chapelle dédiée à sainte Marie a Principio, que sainte Hélène, sa mère, avait fait élever et dans laquelle le Pape saint Sylvestre offrait souvent le saint sacrifice de la messe en présence de l'empereur Constantin, pour accroître ainsi la vénération due à ce sanctuaire <sup>2</sup>.

Dans une grande ville de Médie, appelée maintenant Camaris, située auprès de la mer Caspienne, le même empereur fit bâtir un temple très-magnifique en l'honneur de la Mère de Dieu <sup>3</sup>. Dieu récompensa largement la grande piété de Constantin, car il rendit son règne célèbre par l'affluence des richesses, par l'affection que les peuples eurent pour lui et par les victoires et les triomphes éclatants qu'il remporta sur ses ennemis, au point qu'on a peine à rencontrer dans les annales de l'histoire un prince qui ait été aussi heureux que Constantin.

**2<sup>o</sup> Héraclius.** — Cet empereur était engagé dans une guerre difficile contre Chosroës, roi des Perses, et ne pouvant obtenir de ce souverain des conditions de paix équitables, se réfugia entre les bras de Dieu et de sa sainte Mère, et, fortifié par le jeûne et la prière, il sortit de Constantinople le jour de Pâques, portant dans sa main droite l'image de la Mère de Dieu ; après avoir livré à un ennemi aussi cruel plusieurs combats, il remporta une victoire qu'il désirait, lui et tout son empire <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Grégoire de Tours, *de la Gloire des martyrs*, chap. ix. — <sup>2</sup> Pierre Étienne, *sur les Lieux saints de Naples*. — <sup>3</sup> Bzowski, *Livre sur les Miracles de l'Église*, chap. ix. — <sup>4</sup> Théophraste et Cédreus.

3° *Théodose le Jeune*. — Ce prince donna une preuve de sa dévotion envers la sainte Vierge Marie en convertissant une synagogue des Juifs en une belle église qu'il se plut à orner avec beaucoup de grandeur et de magnificence. Après avoir ainsi élevé à Constantinople une église remarquable en l'honneur de la Mère de Dieu, il y déposa la ceinture vénérée de la sainte Vierge et depuis ce temps-là cette église de la Mère de Dieu fut nommée l'église du Saint-Sépulcre. Ce fut par les soins et par la protection de cet empereur que le saint Concile d'Éphèse fut convoqué et réuni par le Pape Célestin. Dans ce concile on condamna Nestorius, cet ennemi si acharné contre la sainte Mère de Dieu, qui osait proclamer que Marie ne devait pas être appelée Mère de Dieu.

Le même Théodose condamna par un décret les livres de l'impie Nestorius, et fit déporter l'hérésiarque à Oasis<sup>1</sup>.

4° *Marcien, empereur*. — Ce prince montra son affection envers la Mère de Dieu en portant contre les Eutychiens, ennemis de la Vierge-Mère, un décret qui les soumettaient à toutes les peines que les empereurs, ses prédécesseurs, avaient portées contre les autres hérétiques.

Le même empereur, par amour pour la sainte Vierge, sollicita du Pape saint Léon la réunion du Concile de Chalcédoine, contre Eutychès et autres hérétiques. Car Eutychès outragea grandement la sainte Vierge en prêchant que la chair du Christ n'avait pas été tirée du corps sacré de Marie, mais qu'elle était descendue du Ciel. Il disait impudemment que le Christ n'était pas réellement né du sein très-pur de la Vierge, mais qu'il avait passé à travers le sein de la Vierge, à la manière des rayons du soleil, ainsi qu'on le voit dans la lettre que saint Vigile, évêque de Trente, écrivit contre le même Eutychès.

5° *Léon, empereur*. — Ce monarque donna une marque de sa dévotion envers la sainte Vierge en faisant bâtir, sous l'invocation de la Mère de Dieu, une église magnifique. Voici à quelle occasion elle fut construite : Léon, étant encore dans la vie privée, rencontre un homme aveugle s'écartant tout à fait de son chemin ; saisi de pitié, il le con-

<sup>1</sup> Évagre, liv. I, chap. II, et Prosper dans les *Chroniques*.

duisit par la main. Lorsqu'ils eurent marché un certain temps, cet aveugle fut tourmenté par une soif excessive ; Léon se mit aussitôt à parcourir toute la forêt pour trouver de l'eau. Ayant cherché plusieurs fois, et toujours en vain, de l'eau pour donner à boire à l'aveugle, il entendit une voix venant du Ciel et lui disant : « Léon, empereur, entre dans cet épais fourré, prends de l'eau trouble, apaise la soif de l'aveugle, et frotte ses yeux avec du limon. » Léon, obéissant à la voix, frotta les yeux de l'aveugle, et, par les mérites de la Mère de Dieu dont il mérita d'entendre la voix, il lui rendit la vue. Étant ensuite devenu empereur, il fit élever en ce lieu une église qui fut dédiée à la sainte Mère de Dieu et qu'on appelle Notre-Dame de la Fontaine ; il déposa dans cette église la robe de la Mère de Dieu, qu'on trouva à Jérusalem et qui devint célèbre par de nombreux miracles, ainsi que l'atteste Nicéphore<sup>1</sup>.

6° *Justinien, empereur.* — Ce prince eut une dévotion extraordinaire pour la Mère de Dieu. Environ vers l'an 530, il fit bâtir en son honneur, à Jérusalem, une magnifique église dont la gloire et la beauté surpassèrent tout ce qu'on peut imaginer. Il en fit de même dans la Samarie, à Prague, à Constantinople, à Antioche, chez les Absagiens, peuple voisin du Caucase, et à Carthage, après qu'il se fut rendu maître de l'Afrique par une faveur particulière de Dieu.

Le même empereur poursuivit très-sévèrement les hérétiques, et principalement ceux qui blasphémaient contre la Mère de Dieu, tels que Nestorius et Eutychès, dont nous avons parlé un peu plus haut. Bien qu'il fût tombé lui-même, en voulant trop être théologien, dans l'hérésie de ceux qui affirmaient que le corps du Seigneur n'avait pas été sujet à la mort et aux affections auxquelles les hommes sont naturellement soumis, cependant il ne persista pas obstinément dans cette hérésie ; car, soit par un effet de la divine clémence qui lui inspira de meilleurs sentiments, soit par une intervention de la Mère de Dieu pour laquelle il eut une grande dévotion, il ne publia pas son décret sur cette hérésie. C'est pour cela que les Pères du sixième concile honorèrent sa mémoire. Saint Grégoire, Pape, l'appela aussi un empe-

<sup>1</sup> Liv. XV, chap. xv et xxv.

reur de pieuse mémoire. Le Concile de Rome, qui se tint sous le Pape Agathon, le proclama par-dessus tout le défenseur zélé de la foi vraie et apostolique, parce qu'il avait exalté l'Église par la rectitude de sa foi. (Voir Baronius, vers l'année 565.)

7° *Andronique l'Ancien*.— Il montra par des preuves nombreuses sa dévotion envers la sainte Vierge Marie. Attaqué d'une grave maladie et se croyant sur le point de mourir (il revint à la santé avec le secours de la Mère de Dieu), il recommanda devant l'image de la sainte Vierge l'impératrice Anne et toute sa maison, puis, prenant la main droite d'Anne, il la mit dans celle de Marie, sa Souveraine, et lui dit : « Je vous la confie et je vous la recommande, elle et tous les Romains. »

Le même empereur, étant dans une autre maladie presque désespérée des médecins, qui avaient annoncé qu'il mourrait la nuit suivante, demanda de l'eau de la fontaine de la Vierge qui est en dehors de la porte de Constantinople, à peine en eut-il bu que sa foi fut récompensée, car il fut guéri miraculeusement.

Le même prince étant attaqué par Andronique le Jeune, son neveu, entendit pendant la nuit le tumulte que causait l'arrivée des ennemis ; se voyant abandonné de tout secours humain, il sauta à bas de son lit et alla se prosterner à terre devant l'image de la Mère de Dieu peinte par saint Luc, ainsi qu'on le rapportait, et la supplia avec larmes de ne pas le livrer aux glaives des sicaires. Ce ne fut pas en vain, car son petit-fils, entrant dans la chambre, montra des sentiments très-humains. Bien qu'il fût fier de la victoire qu'il venait de remporter, cependant, à peine fut-il entré dans le palais que, touché de piété, il salua d'abord la Mère de Dieu en saluant l'image devant laquelle son aïeul s'était agenouillé.

Lorsqu'on eut annoncé au même Andronique que Pincerna, qu'il avait envoyé contre les Turcs qui se jetaient sur l'Asie avec une armée nombreuse, s'était révolté et qu'il était sur le point d'être proclamé empereur par ses troupes, saisi de la consternation la plus vive, il alla chercher un refuge auprès de la sainte Mère de Dieu. Pincerna ne tarda pas à être vaincu par les légions impériales ; il fut lié et présenté à l'empereur, privé de la vue.

Le même Andronique, ayant été saisi au milieu de la nuit par une

maladie inattendue et n'ayant personne pour lui apporter les saints mystères, toutes les portes étant fermées autour du palais, se leva et mit dans sa bouche, à la place de l'Eucharistie, l'image de la Mère de Dieu qu'il portait sur lui, et mourut ainsi <sup>1</sup>.

8° *Andronique le Jeune, empereur.* — Ce prince ayant fait la paix avec Andronique l'Ancien, son aïeul, entra dans l'église d'Odégitric pour rendre à Dieu, auteur de la paix, et à Marie, sa très-sainte Mère, les plus grandes actions de grâces.

Le même empereur, sur le point d'aller faire la guerre, priait devant Dieu et sa Mère, et il leur immolait un sacrifice de louange pour que l'issue en fût heureuse. Ce même prince passa dans l'île de Cyzique pour aller vénérer l'image de la Mère de Dieu conservée dans l'église à Iliatium <sup>2</sup>.

9° *Basile de Macédoine, empereur.* — Ce prince donna une marque de sa piété envers la Mère de Dieu en faisant restaurer l'église de la Vierge que l'empereur Léon avait fait bâtir auprès de la porte de Constantinople qui est appelée la Porte d'or. Il en fit reconstruire une autre appelée Signa; de plus, il fit bâtir dans la ville de Constantinople une très-belle église dédiée à la Mère de Dieu <sup>3</sup>.

10° *Jean Comnène, empereur.* — Ce prince eut une si grande dévotion pour la sainte Vierge qu'il remporta par son secours de grandes victoires sur les Scythes qui envahissaient la Thrace et sur plusieurs autres peuples barbares. Aussi fit-il mettre, en actions de grâces de tant de bienfaits, l'image de la Vierge, Mère de Dieu, sur un char de triomphe et la ramena-t-il ainsi à Constantinople. Nous avons décrit plus haut cette histoire. Elle est tirée de Nicétas Choniates.

11° *Jean Zémisca, empereur.* — Cet empereur honora avec une grande piété la sainte Vierge et vainquit, avec son assistance, des hordes innombrables de Barbares, tels que les Russes, les Bulgares, les Scythes, les Turcs. Il fut aidé dans ces combats par saint Théodore que la sainte Vierge envoya secourir son protégé. Aussi cet empereur fit-il placer l'image de la Mère de Dieu sur un char magnifique et lui

<sup>1</sup> Catéchusène et Grégoras, dans *les Annales.* — <sup>2</sup> Nicétas Choniates. — <sup>3</sup> Zonaras, *Annales.*

décerna-t-il à Constantinople les honneurs du triomphe, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, d'après Curopalates.

12° *Emmanuel, empereur*. Parmi toutes les autres marques de dévotion envers la Mère de Dieu que donna cet empereur, la première fut celle-ci : il ordonna qu'aux jours de la Conception, de la Présentation, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption, on ne rendrait point la justice, et il voulut que les portes des tribunaux fussent fermées ces jours-là <sup>1</sup>. La seconde marque est celle qu'il donna lorsque, rendant grâces à Dieu après la victoire, il fit triompher la sainte Vierge, à Constantinople, en plaçant l'image de la Mère de Dieu sur un char orné avec beaucoup de splendeur et de magnificence, et traîné par quatre chevaux plus blancs que de la neige <sup>2</sup>.

13° *Michel Paléologue, empereur*. Ce prince étant rentré en possession de Constantinople qui lui avait été enlevée, commença, en rentrant dans cette ville, à rendre à Dieu et à sa Mère de solennelles actions de grâces devant l'image de la sainte Vierge Marie, peinte par saint Luc; il voulut que cette image fût portée pieusement en procession <sup>3</sup>.

#### LES EMPEREURS LATINS

14° *Charlemagne*. — Ce prince fut nommé et couronné, par le Pape Léon III, le premier empereur des Francs et le premier empereur d'Occident, parce qu'il fut très-habile dans la guerre, très-expérimenté dans le gouvernement des affaires publiques et très-dévoué au culte de la sainte Vierge. Outre les neuf cathédrales, ou églises épiscopales, que ce monarque fit ériger en Saxe, il fit aussi construire en Germanie beaucoup d'églises en l'honneur de la Mère de Dieu; la principale est l'église si vénérable qu'il fit élever à Aix-la-Chapelle et dans laquelle il déposa une grande quantité de saintes reliques au milieu desquelles il plaça une chemise de la sainte Vierge. Pierre Beeck, chanoine d'Aix-la-Chapelle, a décrit la beauté de cette église. Après avoir donné beaucoup d'autres marques de sa piété envers Dieu et envers la sainte Vierge, Charlemagne mourut pieusement et fut enseveli dans l'église

<sup>1</sup> Baronius, vers l'année 1066. — <sup>2</sup> Nicéas, liv. IV des *Annales*. — <sup>3</sup> Nicéphore et Grégoras.

de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, et les Églises de France, de Belgique et de Germanie le mirent au rang des Saints. Cependant, sa canonisation, faite par Pascal, pape schismatique, ne fut pas approuvée par l'Église romaine. (Voir Baronius, en l'année du Christ 814.)

15° *Louis le Pieux*. — Ce prince, fils de Charlemagne, fut aussi religieux que son père. Il eut tant de zèle pour le culte de la sainte Vierge qu'il n'allait pas même à la chasse sans porter l'image vénérée de la Mère de Dieu; au milieu de la solitude, il la plaçait contre un arbre et récitait devant elle ses prières, ainsi que le raconte Krantz <sup>1</sup>.

16° *Henri II, empereur*. — Ce prince fut un si grand serviteur de la sainte Vierge que, marié avec Cunégonde, il conserva toujours sa virginité, avec l'assistance de la sainte Vierge. Il éleva à Dieu en son honneur beaucoup d'églises. Entre autres, il commença avec une magnificence vraiment royale la majestueuse église de Spire qui fut achevée par l'empereur Conrad II. Il fit bâtir un millier d'églises dans l'univers. Toutes les fois qu'il allait à Rome, il avait toujours coutume de passer la première nuit dans la basilique de Sainte-Marie Majeure. Une nuit qu'il priait ainsi, le Christ lui apparut revêtu des ornements pontificaux, et, s'avançant pour célébrer la messe, il était suivi de saint Laurent et de saint Vincent, l'un remplissant les fonctions de diacre et l'autre celles de sous-diacre; après eux venaient la sainte Mère de Dieu avec la multitude des Anges et des vierges, saint Jean Baptiste avec les patriarches et les prophètes, puis ensuite Pierre et Jean avec les autres Apôtres et Évangélistes, saint Étienne avec les martyrs, saint Martin avec les Confesseurs. Alors les Anges commencèrent l'introït : « Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde, » etc. Et à ces mots : « Votre droite est pleine de justice, » tous, à l'exemple du Christ et de la sainte Vierge, étendirent la main vers Henri, comme si cet éloge se rapportait parfaitement à lui. L'Évangile fini, l'Ange présenta le livre à baiser au Christ, à la Mère de Dieu et aux Esprits célestes. La sainte Vierge fit alors signe à l'Ange de présenter le livre à baiser à Henri, en lui disant : « Donne le baiser de paix à celui dont la virginité m'est agréable. » Et comme l'extrême

<sup>1</sup> Sur la Métropole, liv. I, chap. x.



joie dont il était saisi l'empêchait d'être tout à fait attentif, l'Ange toucha le tendon du nerf en disant : « Ce sera pour toi le signe de l'amour de Dieu, à cause de ta chasteté et de ta justice. » Et depuis cette époque Henri fut boiteux jusqu'à sa mort. Cet événement lui valut le surnom d'Henri le Boiteux <sup>1</sup>. Au reste, ce qui est dit de Rome doit aussi s'entendre des autres endroits; car toutes les fois que ce prince faisait son entrée dans une ville, il se retirait la première nuit pour prier dans l'église qu'il trouvait dédiée à la sainte Vierge Marie <sup>2</sup>.

Le même saint Henri fit élever beaucoup d'églises en l'honneur de la sainte Vierge. C'est sa chasteté et son zèle à bâtir des églises qui firent dire à Gothfried de Viterbe, dans sa *Chronique* : « Uni à une épouse vierge, il demeura vierge; il donna aux catholiques environ mille églises. »

Le même Henri ne fut pas nommé sans raison l'Apôtre des Hongrois : il fut cause, par le mariage de sa sœur Giselle avec le roi des Hongrois, qu'Étienne, roi de Hongrie, abandonnant avec tout son royaume le culte des idoles, se fit baptiser, honora avec un zèle incroyable la Mère de Dieu et laissa à son saint fils, son héritier, ses pieux exemples. Je parlerai plus bas de la piété de saint Étienne, roi des Hongrois, envers la sainte Vierge.

17° *Henri VII, empereur.* — Ce prince ne fut pas moins célèbre par sa piété que par son habileté dans la guerre. Sa piété envers la Vierge, Mère de Dieu, lui fit faire de si grands progrès dans la dévotion qu'il communiait tous les jours, passait ses nuits en prières au pied du crucifix, et pleurait ses péchés par le jeûne. Il montra sa grande dévotion envers la sainte Vierge en suspendant, vers la fête de l'Assomption, toutes les affaires judiciaires, afin de se livrer avec plus de liberté à la contemplation des choses célestes. Ce fut après la fête de l'Assomption de la sainte Vierge que cet empereur, libre de toutes les affaires et vaquant à la contemplation des choses du Ciel, passa à une vie plus heureuse<sup>3</sup>.

18° *Frédéric III, empereur.* — Ce prince vénérât la sainte Vierge avec une grande piété. Entre autres choses, il honorait la vigile de son

<sup>1</sup> Naucière, *Généralions*, xxxiv. — <sup>2</sup> Cuspinien, *Vies des Empereurs*. — <sup>3</sup> *Idem*.

Assomption dans le Ciel, en s'abstenant de vin et de presque toute nourriture<sup>1</sup>.

19° *Louis III, de Bavière*. — Quel qu'ait été ce prince, il mérite d'être loué pour avoir grandement honoré la très-sainte Mère de Dieu ; il transporta dans ses bras, d'Italie en Bavière, ainsi qu'on le raconte, la magnifique statue qui s'y voit encore. Il la déposa et la laissa dans un monastère qu'il fit construire au milieu des forêts, à la gloire de la Vierge enlevée au Ciel<sup>2</sup>.

20° *Albert II, empereur*. — Ce prince aimait tellement la sainte Vierge qu'il ne croyait pas indigne de sa majesté de chanter publiquement, dans le chœur, avec le clergé, les louanges de la Mère de Dieu<sup>3</sup>.

21° *Charles V, empereur*. — Ce prince laissa des monuments de sa piété envers la Mère de Dieu. Ayant l'habitude d'aller fréquemment à Notre-Dame de Hall, il se plut à enrichir cette église de ses dons. Il donna et consacra à cette église une statue d'argent représentant un guerrier armé, agenouillé, dans la posture d'un suppliant et levant ses mains vers le ciel. Il laissa aussi dans cette église une grande coupe dorée, d'un travail très-précieux. Il offrit encore à Notre-Dame de Hall une chlamyde militaire brochée d'or et de soie et décorée des armes de l'empire et de la maison d'Autriche. De plus, ce monarque fit bien connaître sa piété envers la Mère de Dieu en lui consacrant son armée, ainsi que les victoires et les triomphes qu'il remporta souvent, reconnaissant les avoir reçus d'elle après Dieu<sup>4</sup>.

22° *Ferdinand II, empereur*. — Ce prince fut un grand défenseur de la religion catholique, et entre toutes les autres marques de piété chrétienne connues de tout l'univers qu'il donna, il fut célèbre par sa dévotion envers la sainte Vierge ; il fournit une preuve éclatante de son amour pour elle en ce que, au milieu des malheurs dont l'accablaient non-seulement les Turcs, les Tartares et les hérétiques de tout l'univers, mais les Chrétiens eux-mêmes, il se réfugiait toujours auprès de la sainte Vierge. Une fois, étant cerné dans Vienne par une armée nombreuse de Bohémiens, de Hongrois et autres hérétiques, et se voyant abandonné de tout secours de la part des hommes,

<sup>1</sup> Cuspinien, dans sa vie. — <sup>2</sup> Canisius, liv. V, sur la sainte Vierge. — <sup>3</sup> Antoine de Balinghem, 27 octobre. — <sup>4</sup> Juste Lipse, Notre-Dame de Hall.

un religieux lui demanda quelle espérance il avait d'échapper à sa ruine, puisque les habitants de la ville, ses domestiques et ses chambellans eux-mêmes, lui tendaient des pièges, il répondit : « J'ai pour moi une guerrière très-puissante, la sainte Vierge Marie, que j'ai établie ma généralissime ; je suis en sûreté sous sa protection, malgré la multitude d'ennemis qui m'entourent. » Je tiens ces paroles de ce religieux, prédicateur et théologien d'une grande renommée ; il les entendit proférer par la bouche même de l'empereur. Ce ne fut pas en vain que Ferdinand plaça son espérance dans la sainte Vierge, car, depuis cette époque, il remporta de grandes victoires sur tous ses ennemis et il échappa aux mille dangers qui lui étaient préparés soit par les hérétiques, soit par les mauvais catholiques, ce que ses historiens raconteront plus au long. Je me contenterai de rapporter ici un exemple magnifique et merveilleux de la protection et de l'assistance que Marie prêta à l'empereur Ferdinand.

Après la victoire mémorable que l'empereur Ferdinand remporta, sous les murs de Prague, par le duc Maximilien de Bavière contre les Bohémiens et les Hongrois qui s'étaient révoltés, deux soldats s'accostèrent. L'un était catholique et noble de famille ; l'autre était un général wurtembergeois qui partageait la rébellion des Bohémiens. Le catholique lui adressa la parole en ces termes : « Brave seigneur, lui dit-il, qu'il me soit permis de vous demander comment il a pu se faire que tout votre courage s'est ainsi abattu ? N'aviez-vous pas une armée nombreuse comme les catholiques ? La position n'était-elle pas plus favorable pour vous que pour les catholiques ? N'aviez-vous pas pour vous la force de la cavalerie morave ? Vos machines de guerre n'étaient-elles pas en plus grand nombre que les nôtres ? L'armée catholique, qui était épuisée de fatigue, ne l'avez-vous pas reçue avec des troupes préparées au combat par le repos ? La ville ne vous a-t-elle pas servi par-derrière de fortification ? Le palais de l'Étoile, qui était voisin, ne vous servait-il pas de défense ? Pourquoi donc la victoire est-elle restée aux catholiques et avez-vous pris la fuite ? » Le Wurtembergeois lui répondit : « Nous n'avons pas ignoré nos forces et celles de nos ennemis ; nous savions quel était le nombre des légions, et nous avons opposé la cavalerie à la cavalerie, les esca-

drons aux escadrons, et les légions aux légions, selon qu'il le fallait. On ne peut certainement accuser ici ni la prudence ni l'habileté des généraux. Nos armes étaient pareilles à celles de nos ennemis, notre position était plus avantageuse; mais, à peine nous étions-nous avancés et avions-nous donné l'heureux signal du combat que le camp qui était vis-à-vis de nous s'arrêta; une nation inconnue et que nous n'avions jamais vue se présenta devant nous; une légion dont nous n'avions jamais eu connaissance se montra à nous. La consternation s'empara tellement de tous les esprits qu'on ne commença plus à voir que la fuite. Qu'on ne nous blâme pas : les chevaux eux-mêmes sur lesquels nous étions montés s'arrêtaient saisis d'épouvante. Nos rangs ne tardèrent pas à s'ébranler et à plier; l'épouvante força tout le monde à prendre ouvertement la fuite; il périt un plus grand nombre des nôtres dans la fuite que dans le combat. Quelle fut cette légion qu'on n'avait jamais vue? Quelle fut cette armée inconnue? Quelle fut cette nouvelle légion, si ce n'est celle des Anges? Il est certain qu'aucun des soldats de cette redoutable légion fulminante ne reçut de solde ni de l'empereur ni des généraux.» C'est la sainte Vierge Marie qui envoya elle-même du haut du Ciel, à Ferdinand, son protégé, cette armée d'Anges si redoutée des ennemis, afin de récompenser ainsi la confiance en Dieu de cet empereur et sa dévotion envers la Mère de Dieu. Cette histoire est racontée par Jean Bellus<sup>1</sup>, et, après lui, par Jérémie Drexélius<sup>2</sup>. D'autres rapportent plus en détail les hauts faits de cet empereur si pieux et si puissant. (Que Dieu nous le conserve encore longtemps!) Je continue la toile que j'ai commencé à tisser.

#### LES ROIS DE FRANCE

Tant que leur majesté royale consista dans le culte du vrai Dieu et dans la dévotion à la sainte Vierge Marie, tant qu'elle défendit et augmenta les droits de l'Église, tant qu'elle se tint dans une pieuse et fidèle dépendance de l'Église, tant qu'elle se montra pleine du respect dû au Saint-Siège apostolique, elle fut tellement chère au Siège

<sup>1</sup> *Gloires de l'Autriche*. — <sup>2</sup> *Horloge*, cinquième heure de la nuit.

apostolique que celui-ci l'estima plus que tous les rois chrétiens, en lui donnant le nom de Très-Chrétienne, et, en voulant que ses fils fussent regardés comme les premiers-nés de l'Église, il montra qu'elle devait être plus honorée que celle des autres rois. Aussi ce royaume très-chrétien eut-il des rois très-pieux et très-dévoués à Marie, Mère de Dieu. A la suite de Charlemagne et de Louis, son fils, en même temps rois des Francs et empereurs des Romains, dont nous avons déjà parlé, celui qui montra clairement sa dévotion envers Marie, Mère de Dieu, ce fut :

23° *Charles le Gros*. — Théobald, comte de Chartres, ayant injurié Charles le Gros et ayant osé le provoquer à un combat singulier, ce prince résolut de porter le fer et la flamme dans cette ville et de la détruire. Il est dans cette ville une église très-ancienne; elle était consacrée à la sainte Vierge avant même qu'elle naquît; elle est en grande vénération et on y conserve religieusement une tunique de la sainte Vierge Marie. L'évêque, suivi du clergé de cette église, vint à la rencontre du roi qui venait détruire la ville, le priant et le suppliant d'épargner cette église, dont il deviendrait le souverain protecteur, et de ne point décharger sa colère sur un peuple innocent, puisque son désir est de se venger de celui-là seul qui l'a outragé. Cette prière toucha le cœur du roi, et, pour que cette célèbre église de la Vierge ne fût pas réduite en cendres avec la ville, il donna ordre au comte de Flandre, commandant de ses troupes, de retirer son armée. Cette cité fut ainsi épargnée en considération de la sainte Vierge et par amour pour elle. De plus, ce monarque conféra au chapitre de cette même église divers privilèges<sup>1</sup>.

24° *Robert l'Ancien*. — Ce prince avait presque échappé à notre mémoire : il est de cent ans plus ancien que Louis le Gros; nous aurions dû le placer après Charlemagne et Louis, son fils, rois des Francs et empereurs des Romains. Il fut un grand serviteur de la Mère de Dieu. Parmi les nombreuses églises qu'il fit bâtir et qu'il orna d'or et d'argent, il fit élever et enrichit d'un prieuré l'église de Notre-Dame des Champs, près Paris. Cet illustre roi passait sans dormir toute la

<sup>1</sup> Suger, abbé de Saint-Denis.

nuit de Noël en l'honneur du très-saint enfantement de la Vierge Marie<sup>1</sup>.

Le même roi Robert choisit parmi la première noblesse du royaume trente chevaliers avec lesquels il institua, en l'honneur de la sainte Vierge, un Ordre nouveau auquel il donna le titre d'Ordre des Chevaliers de Notre-Dame de l'Étoile. Ce prince était, en effet, très-dévoué à Celle qui est la vraie étoile de la mer, et qui était la reine et l'étoile de son royaume. Nous avons parlé un peu plus haut de cet Ordre, en traitant des Ordres religieux institués en l'honneur de la sainte Vierge.

Pendant que ce roi très-pieux et très-habile dans la musique chantait dans l'église, avec les clercs, les louanges de Dieu et de sa sainte Mère, les murailles de la ville de Melun, dont il faisait le siège s'écroulèrent toutes seules de fond en comble<sup>2</sup>.

25° *Philippe Auguste*. — Ce prince fut le père de Charles le Gros, que nous avons mis d'abord en première ligne par accident ; il donna une preuve de sa dévotion envers la Vierge, Mère de Dieu, en faisant élever auprès d'une forêt l'église de Notre-Dame de la Victoire. Elle fut ainsi nommée à cause d'une victoire qu'il remporta, avec l'assistance de la Vierge, contre Othon IV, vers l'an du Seigneur 1215. Il fit aussi élever, dans les Gaules, le monastère de Notre-Dame du Bon-Enfantement. Il posa, à Paris, les fondements de la majestueuse église de Notre-Dame, une des plus admirables de la France. Ce fut saint Louis, dont nous parlerons bientôt, qui eut la gloire de terminer cet édifice. Le même Philippe fit sortir de France tous les Juifs, ennemis acharnés de la Mère de Dieu. Cette nation impie, ayant l'habitude de dérober les enfants des Chrétiens, de les crucifier le Vendredi-Saint, de les abreuver de fiel et de vinaigre et de les mettre à mort en les perçant d'une lance, et cela pour se jouer du Christ et des Chrétiens, ce roi si pieux ne put supporter qu'on fit à Dieu et à la religion un si grand outrage, il fit dépouiller tous les Juifs de leur or, de leur argent et de leurs bijoux précieux, et leur ordonna de quitter le royaume, et le roi fit la remise de toutes les dettes dont les Chrétiens leur étaient redevables<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Helgard de Fleury, dans sa vie. — <sup>2</sup> Franç. Plat., *Livre sur les Villes anciennes de la Gaule*. — <sup>3</sup> Antoine de Balinghem, 24 février.

26° *Saint Louis IX.* — Si ce prince fut postérieur aux autres rois par l'époque de son règne, il fut le premier par sa piété envers la Vierge, Mère de Dieu. Il brilla comme un astre au milieu des rois de France. La sainte Vierge fut comme sa mère, puisqu'elle le donna à sa mère pour le mettre au monde. Blanche, sa mère, n'ayant pas de postérité, se recommanda aux prières de notre Père, saint Dominique, afin qu'elle pût avoir un enfant. Celui-ci, étant très-zélé pour la sainte Vierge et un propagateur très-ardent de son Rosaire, conseilla à la reine de faire pénétrer dans son cœur l'affection pour le Rosaire de la sainte Vierge. Ce conseil plut. La reine ne tarda pas à avoir pour son trône une postérité : elle mit au monde un fils auquel elle donna le nom de Louis<sup>1</sup>.

Le même saint Louis donna des témoignages très-remarquables de sa dévotion envers la sainte Vierge, car il fit construire avec une très-grande magnificence l'église cathédrale de Notre-Dame, dont les fondements avaient été posés sous Philippe Auguste.

Le même roi fit bâtir à Paris un monument célèbre en l'honneur de la Mère de Dieu ; il fit construire une chapelle royale admirablement travaillée, qu'il enrichit de reliques très-précieuses, parmi lesquelles on vénère quelques gouttes du lait de la sainte Vierge : ils lui furent donnés par Alduin, empereur de Constantinople.

Le même prince fit bâtir, à Paris, sous l'invocation de Marie, Mère de Dieu, un monastère dont il fit don à l'Ordre des Chartreux.

Tous les samedis, ce saint roi, en l'honneur de la sainte Vierge, lavait, dans un appartement séparé, les pieds des pauvres, les essuyait, les baisait et leur donnait à manger à genoux.

Ayant fait l'expédition de Syrie, pour arracher la Terre-Sainte aux mains des Sarrasins, il y laissa, en Palestine, cet exemple de sa piété envers la Vierge, Mère de Dieu. Dès que, visitant les saints Lieux, il arriva à Nazareth et qu'il aperçut de loin la maison de la Mère de Dieu, qui a été illustrée par le mystère de l'Incarnation du Seigneur et qu'on vénère maintenant à Lorette, ce prince descendit de cheval, se prosterna à genoux par terre et salua avec beaucoup de respect la

<sup>1</sup> Les auteurs de la *Vie de saint Dominique*.

maison natale de la Vierge, ainsi que la Vierge elle-même. Étant entré, il adora avec une profonde religion le Dieu qui se fit chair dans cette maison, et il présenta ses hommages à sa sainte Mère. On était alors à la vigile de l'Annonciation de la sainte Vierge; ce roi si pieux la célébra au pain et à l'eau, et, le jour de la fête, il voulut que le saint sacrifice fût célébré avec tout l'appareil royal. Pendant la sainte messe, il reçut, dans la cellule même de la très-auguste Mère de Dieu, la très-sainte Eucharistie des mains du prêtre, en répandant une grande abondance de larmes<sup>1</sup>.

27° *Louis XI.* — A l'exemple de son homonyme saint Louis, roi de France, ce prince fut très-dévoué à la sainte Vierge; il montra sa dévotion envers elle en ordonnant que, dans tout le royaume de France, on sonnât les cloches à l'heure de midi pour saluer la Mère de Dieu. De plus, il consacra à la sainte Vierge la ville et le comté de Bologne. Étant gravement malade, il dit qu'il espérait mourir un samedi, jour consacré à la sainte Vierge; et, en effet, il quitta cette vie en ce jour même, qui fut le 30 du mois d'août<sup>2</sup>.

Ce même roi si pieux fonda à Chartres, dans l'église de Notre-Dame, une messe annuelle pour les défunts et une messe quotidienne pour les vivants; il donna à la Vierge de Hall, dans le Hainaut, une croix en or d'un grand prix; elle était ornée de figures d'un travail remarquable; il donna aussi un faucon très-grand, en argent doré<sup>3</sup>.

28° *Charles V, roi de France.* — Ce prince donna des marques de sa dévotion envers la Vierge Marie :

Premièrement, en donnant à l'église de Notre-Dame, de Chartres, par amour pour la sainte Vierge, le privilège que tous les procès qu'aurait cette église seraient aussitôt portés devant le sénat même de Paris;

Secondement, il fonda dans la même église une messe quotidienne à l'autel du Crucifix. Trois messes solennelles pour les défunts, pour chaque année, furent encore fondées par ce roi avec une libéralité

<sup>1</sup> Clictorée, *Panegyrique de saint Louis.* (Voir encore Tursellini, *sur la Maison de Lorette.*) — <sup>2</sup> Guaguin, liv. III de l'*Histoire de France.* — <sup>3</sup> Antoine de Balinghem, d'après Juste Lipse, au 30 août.



telle que, quoique ces messes eussent été consolidées par les autres rois au moyen des impôts annuels, on les appelle cependant, par antonomase, les messes du roi, comme si aucun autre roi n'eût fondé d'œuvre de piété semblable à celle-là ;

Troisièmement, il se plut à embellir magnifiquement le reliquaire qui contient la très-sainte tunique dont la Mère de Dieu était revêtue au moment où elle conçut son Fils ; elle fut donnée à l'église de Chartres par l'empereur Charles le Chauve, roi de France. Le dessus du reliquaire est en agate, semé de taches ovales et enrichi tout à l'entour d'or et de grosses perles ; on y voit sculptée la Puissance divine : elle a la foudre à sa droite et une espèce de lance à sa gauche, un oiseau est sous ses pieds. (Voir les autres ornements de ce reliquaire dans Antoine de Balinghem, au 17 septembre.)

29° *Charles VIII, roi de France.* — Ce prince donna une marque de son respect et de son amour pour la Vierge Marie lorsque, revenant en France de la guerre napolitaine, il prit et livra au pillage une certaine ville. Ayant vu dans cette ville une vierge d'une grande beauté, le roi conçut de l'amour pour elle et voulait la violer, mais cette fille, jetant un regard sur une image de la Mère de Dieu qui appendait à la muraille, supplia le roi, au nom de la pureté de la sainte Vierge, de lui laisser sa chasteté. En entendant cette prière, le roi réprima sa passion et se mit à fondre en larmes ; non-seulement il laissa cette vierge intacte, mais encore il donna pour sa dot, à ses alliés et à ses parents, cinq cents écus d'or. Le même roi, étant sur le point de rendre l'âme, implora trois fois la miséricorde divine et l'assistance de la Mère de Dieu <sup>1</sup>.

30° *François I<sup>er</sup>, roi de France.* — Ce prince donna une grande marque de son amour envers la Vierge Marie. Un hérétique ayant, à Paris, coupé la tête à une statue de la Mère de Dieu élevée sur une place, dans un endroit public, l'évêque de Paris ordonna une procession et fit transporter la statue dans l'église de Saint-Gervais ; là, le roi plaça de ses propres mains une autre tête à la place de celle qui avait été coupée ; toute la ville fut témoin de cette action. Cette statue est ap-

<sup>1</sup> Bzowski, dans Balinghem, 17 avril.

pelée du nom de Notre-Dame de Tolérance. Le roi, confirmant cette preuve de sa piété envers la Vierge, Mère de Dieu, ordonna qu'on donnerait mille écus d'or à celui qui livrerait l'auteur de la violation de ces saintes images; que si le délateur était condamné à la mort ou à quelque autre peine, on lui ferait une amnistie entière et on lui pardonnerait tous ses crimes <sup>1</sup>.

31° *Henri III.* — Ce roi montra son amour pour la sainte Vierge en donnant à l'église de Notre-Dame de Chartres une tablette d'or massif, sur laquelle est posée une image de la Mère de Dieu, d'ambre couleur de cendre. En outre, il offrit une croix garnie d'or et de pierreries. Il donna encore, de sa propre main, un vase composé d'une seule matière; au haut de ce vase, on voit une horloge d'un travail admirable <sup>2</sup>.

#### LES ROIS D'ESPAGNE

L'Espagne renferme plusieurs royaumes que Dieu réunit, au siècle dernier, dans la main d'un seul prince, à cause de l'admirable piété de la très-illustre maison d'Autriche, afin qu'à l'exemple des rois d'Espagne les princes apprennent à craindre et à honorer Dieu, à protéger l'Église du Christ contre les infidèles, et à rendre au Saint-Siège apostolique tout le respect et toute l'obéissance qui lui sont dus. Ces royaumes si catholiques des Espagnes fournirent beaucoup de princes très-religieux et très-dévoués à la Vierge, Mère de Dieu. Nous allons en citer quelques-uns. Que le premier soit :

32° *Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, surnommé le Vainqueur.* — Ce prince fut pendant toute sa vie très-dévoué à la Mère de Dieu. Pendant que sa mère l'avait dans son sein, elle le recommandait de tout son cœur soit au Christ, soit à la sainte Vierge <sup>3</sup>.

Ce roi fut un serviteur très-pieux et très-distingué de la sainte Vierge; après qu'il eut arraché aux mains des Sarrasins trois royaumes des plus illustres, il fit bâtir, en l'honneur de la Mère de Dieu et enrichit de sa main prospère, libérale et royale, deux mille églises <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Jacques Brennius, *Antiquités de Paris.* — <sup>2</sup> Tiré d'Antoine de Balinghem. —

<sup>3</sup> Gonèse, liv. I, dans sa vie. — <sup>4</sup> Jérôme Blanca, *Commentaire sur l'Histoire d'Aragon*, année 1235.

Ce roi si remarquable, ayant été fait plusieurs fois prisonnier, fut toujours délivré par la Mère de Dieu elle-même, en récompense de sa dévotion envers elle. Simon de Montfort l'ayant emmené prisonnier à Carcassonne, Marie fut sa libératrice. Ayant été jeté dans les fers avec la reine par un certain Ferdinand, et voulant descendre par la fenêtre, la reine l'avertit sagement de se confier tout entier à la douce Marie, Mère de Dieu, à laquelle il s'était consacré dès son enfance. Il le fit et, peu de jours après, il fut délivré avec honneur de cette prison. Ayant été fait une troisième fois prisonnier, et étant détenu dans la citadelle de Mons, il se recommanda instamment à la sainte Vierge et mérita qu'elle le visitât et le délivrât de sa captivité <sup>1</sup>.

Le même roi Jacques livra trente batailles aux Maures, ces ennemis acharnés de la Mère de Dieu, et sortit toujours heureusement de ces combats. Un jour qu'il était en oraison, il se vit entouré d'une lumière éclatante comme celle du soleil en son midi : la Vierge, Mère de Dieu, lui apparut au milieu de cette lumière et le loua de son zèle à combattre les Maures et à délivrer de leurs mains et de l'esclavage les chrétiens; elle l'avertit en même temps de fonder une religion sous le titre de Notre-Dame de la Merci; la principale fonction de cet Ordre serait de payer la rançon pour le rachat des captifs. Jacques entendit ces choses et, baigné des larmes que lui faisait verser le charme qu'il éprouvait, il promit à la Vierge de le faire, et il le fit en effet. Nous avons parlé plus haut de cet Ordre en traitant des religions instituées en l'honneur de la sainte Vierge. On peut voir en cet endroit les auteurs d'où nous avons tiré ce fait.

33° *Alphonse VI, roi de Castille.* — Entre les autres signes de piété envers Dieu et envers sa sainte Mère que donna ce prince, le principal est celui-ci : il arracha des mains des Maures l'église de Tolède que la sainte Vierge avait illustrée par sa présence, par ses paroles et par la chasuble d'une éclatante blancheur qu'elle donna à saint Ildefonse pour célébrer le saint sacrifice; il la fit purger de toutes les souillures et de tous les rites impies avec lesquels ces Barbares avaient profané

<sup>1</sup> Blanca, passage cité plus haut.

depuis trois cent-soixante ans cette église si célèbre; il la fit consacrer avec toutes les cérémonies chrétiennes par l'archevêque de cette ville, Bernard, homme très-vertueux. Ce fait est tiré d'auteurs recommandables; nous l'avons raconté plus haut en traitant des fêtes instituées en l'honneur de la sainte Vierge.

34° *Alphonse XI, roi de Castille.* — Ce prince donna une marque de sa dévotion envers la sainte Vierge en faisant construire à Guadalupe une église très-magnifique en l'honneur de la Mère de Dieu; elle est couverte par trois grandes voûtes; elle est remarquable par l'agréable symétrie qui règne dans toutes les parties de l'édifice; il y fit déposer une statue de la sainte Vierge qui devint célèbre par les miracles et prodiges qui s'opéraient auprès d'elle. Nous en avons parlé en traitant des images de la sainte Vierge.

35° *Ferdinand V, roi d'Espagne,* qui fut appelé le premier roi catholique. — Ce prince laissa des monuments de sa piété envers la sainte Vierge : il se rendit maître de la partie de la Bétique appelée Grenade, qui avait été pendant sept cent quatre-vingts ans occupée par les Maures, ces ennemis acharnés de la Vierge Marie. Ayant chassé les Maures et ayant détruit toute la superstition de Mahomet, il construisit dans ce royaume et fit consacrer en l'honneur du Dieu tout-puissant et très-bon un grand nombre d'églises. Sa principale gloire fut, après avoir fait le siège d'Alora, ville de Grenade, d'avoir ordonné qu'on consacraît en l'honneur et au nom de la sainte Mère de Dieu le temple des ennemis appelé mosquée<sup>1</sup>.

Le même prince annexa à la couronne d'Espagne diverses îles situées dans l'Océan; il en dédia une en l'honneur de la Conception de la Vierge Marie<sup>2</sup>.

Le même Ferdinand fit élever l'église cathédrale et le palais épiscopal de Grenade, ville célèbre d'Espagne; il fit construire à grands frais ces monuments qu'il plaça sous le titre de Marie, Mère de Dieu; il fit encore construire des habitations pour les vingt-quatre prêtres qui étaient chargés de faire chaque jour l'office dans cette église. Il prit sous sa protection (ce qu'il déclara par un décret royal) l'église de

<sup>1</sup> Antoine Nebrisen, décret 2, liv. I, chap. vi. — <sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*

Notre-Dame del Pilar ou de la Colonne; elle est ainsi appelée parce qu'elle renferme la colonne sur laquelle la Vierge apparut de son vivant à l'Apôtre saint Jacques.

Le même prince, ayant soumis à sa domination la ville de Malaga, dans le royaume de Grenade, qui lui avait été enlevée par les Maures, fit bâtir dans cette ville une chapelle en l'honneur de Dieu et de sa très-sainte Mère, et voulut qu'elle fût nommée Notre-Dame de la Victoire.

Le même prince, par zèle pour la foi catholique et par amour pour la Mère de Dieu, fit sortir de son royaume tous les Juifs, ces ennemis irréconciliables de la Vierge Marie et de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, son Fils, dont le nombre était presque infini en Espagne; et, pour chasser entièrement de son royaume les hérétiques, dans le cœur desquels la haine pour la très-sainte Mère de Dieu est invétérée, il institua le rôle de l'inquisition<sup>1</sup>.

36° *Jean II, roi d'Aragon.*—Ce prince, très-dévoué à la Vierge-Mère, célébrait avec la plus grande dévotion toutes ses fêtes, et principalement celle de sa Conception; il défendit qu'on rendit la justice en ces jours-là. Il ajouta à ces fêtes celle de sainte Anne, comme étant la Mère de Dieu. Il se fit le protecteur de l'Église de Notre-Dame de la Colonne<sup>2</sup>.

37° *Philippe II, roi d'Espagne.*—Ce monarque donna des marques éclatantes de son amour pour la Vierge, Mère de Dieu. Il voulut que sept lampes brulassent jour et nuit devant l'image miraculeuse de la Mère de Dieu qu'on voit dans l'église de Notre-Dame appelée Valenarès, et il assigna une rente annuelle pour l'entretien de ces lampes<sup>3</sup>. Le même roi fit ériger par le Pape Paul IV l'église de Notre-Dame à Anvers en église cathédrale ou épiscopale.

Le même prince envoya dans le nouveau monde, surtout dans les provinces du Mexique et du Pérou, un grand nombre de religieux, munis de sa protection, pour travailler à la propagation des noms de Jésus et de Marie. Il soumit encore avec courage les Maures, ennemis jurés de la Mère de Dieu, qui se soulevaient dans la Bétique.

<sup>1</sup> Marinée, dans Antoine de Balinghem, au 22 janvier. — <sup>2</sup> Antoine de Balinghem. — <sup>3</sup> Antoine Lopez.

Dans sa dernière maladie, se recommandant avec un soin particulier à la sainte Vierge Marie, il voulut toujours avoir devant les yeux l'image du Christ crucifié et celle de sa très-sainte Mère, devant lesquelles il priaît avec beaucoup d'ardeur, répandant souvent des larmes. Pour mieux faire éclater sa dévotion envers la Mère de Dieu, il assigna vingt mille ducats pour la table de l'autel de Notre-Dame de Guadalupe, et laissa à cette église un revenu annuel de mille ducats. Il envoya une somme de dix mille ducats à Notre-Dame du Mont-Serrat. Implorant aussi la protection de Notre-Dame d'Atocha, hors des murs de Madrid, il donna de larges aumônes aux frères de notre Ordre chez lesquels cette image est honorée avec beaucoup de piété<sup>1</sup>.

38° *Philippe III, roi d'Espagne.*—Entre les diverses marques de piété que donna ce prince, il montra surtout un grand amour pour la sainte Vierge; allant, par dévotion, avec son père Philippe II, dans la vallée de Venaria où on honore une statue miraculeuse de la sainte Vierge, il offrit deux couronnes d'un or très-pur; il mit l'une sur la tête de la Vierge-Mère et l'autre sur celle de son Fils<sup>2</sup>. Il donna encore une nouvelle preuve de sa dévotion envers la Mère de Dieu lorsque, en l'an du Seigneur 1610, il chassa de toute l'Espagne les Maures, ennemis capitaux de Marie, nation perfide qui soulevait les Maures, les Africains et les Turcs, pour occasionner de nouveau la ruine de l'Espagne. Le nombre de ceux qui furent expulsés s'élève au nombre de neuf cent mille.

Le serpent de l'hérésie se révoltant dans la Germanie et dans la Belgique contre le talon de la Vierge qui lui brise la tête, ce roi très-pieux le terrifia par son activité, par son zèle et par les grandes dépenses qu'il fit à cette occasion; l'empereur Ferdinand II combattant courageusement contre les hérésies, il lui fournit une grande somme d'argent et envoya à son secours de nombreuses armées.

L'ancienne controverse sur la Conception de la Vierge Marie s'étant élevée parmi les hommes religieux et donnant lieu à de nombreuses

<sup>1</sup> Cervera Turianus, *sur la Mort de Philippe II.* — <sup>2</sup> Vasconselli.

disputes, à des contestations et à des scandales pour les fidèles, non-seulement en Espagne, mais encore dans tout le monde chrétien, ce prince montra encore sa piété envers la Mère de Dieu en calmant cette controverse; il obtint du Pape Grégoire XVI un décret d'après lequel il était défendu, sous les censures et sous les peines les plus sévères, d'affirmer, soit en public, soit en particulier, que la sainte Vierge avait été conçue avec le péché originel, et ceux qui affirmaient dans leurs actes publics que Marie avait été exempte de la tache originelle ne devaient ni attaquer l'opinion contraire, ni en parler, ni la discuter.

Cette déférence fut aussi agréable pour la sainte Vierge que pour l'Église tout entière, car toutes ces disputes et tous ces blasphèmes envers les Saints que le zèle et la diligence de ce roi très-pieux firent disparaître furent d'abord odieux à Dieu, puis à la sainte Vierge, et en même temps un sujet de scandale et une cause de ruine pour l'Église tout entière.

#### LES ROIS D'ANGLETERRE

Tant que l'Angleterre reconnut la majesté, l'autorité, l'éminente et suprême dignité des Pontifes romains dans l'Église, elle eut non-seulement des rois très-illustres et très-célèbres, mais encore très-saints et grands serviteurs de la sainte Vierge; sous leur règne on vit fleurir d'une manière merveilleuse la gloire, l'honneur, la puissance de ce royaume. Mais, hélas! aujourd'hui tout a été changé en mal par l'hérésie; cette renommée si grande est tombée, ainsi que l'état du royaume, des hauteurs de sa célébrité. « Comment l'or qui éclatait dans ce royaume s'est-il obscurci? Comment a-t-il changé sa couleur qui était si belle? Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées au coin de toutes les rues? » Mais passons ces choses sous silence et énumérons les rois de cette nation qui ont été les plus saints et les plus dévoués à la sainte Vierge.

39° *Arthur de Bretagne, roi d'Angleterre.* — Ce prince honora la sainte Vierge avec tant de zèle qu'il n'allait jamais à la guerre sans s'être recommandé après Dieu à la sainte Vierge. Afin de se rappeler que la Mère de Dieu était son avocate et pour pouvoir implorer son

secours dans tous les périls de la guerre, il faisait porter devant lui un bouclier d'or sur lequel était sculptée son image. Ceci est raconté par Jacques-Philippe de Bergame<sup>1</sup>. Holcot, de notre Ordre<sup>2</sup>, rapporte aussi la même chose, et il ajoute que, dans le choc des batailles et dans les plus grands périls, Arthur avait toujours coutume de regarder la sainte Vierge pour que sa vue lui donnât du courage et des forces, afin qu'étant plus fort et plus redoutable à ses ennemis, il remportât la victoire.

La sainte Vierge ne voulut pas laisser cette dévotion sans récompense. Dans un siège, le roi Arthur, plein de confiance en la Mère de Dieu, dont il avait fait graver l'image sur ses armes, attaqua seul neuf cents ennemis et en fit un carnage incroyable, ainsi que l'écrit Guillaume de Malmesbury<sup>3</sup>.

40° *Saint Édouard, roi d'Angleterre.* — Les Danois ayant fait une invasion en Angleterre, ce prince, encore enfant, fut emmené dans la Neustrie, et prit la Mère de Dieu pour sa patronne. Étant devenu grand, il fit, à l'imitation de la Vierge, vœu de chasteté avec son épouse et conserva intacte jusqu'à sa mort la fleur de sa pureté. (Tiré de sa vie.)

41° *Guillaume, roi d'Angleterre.* — Ce prince manifesta son amour et sa vénération pour la Mère de Dieu lorsque, agonisant, il s'écria au milieu des pieuses et saintes paroles qu'il prononçait : « Je me recommande à la sainte Mère de Dieu, ma souveraine; que par ses saintes prières elle me réconcilie avec Jésus-Christ, son Fils, notre Seigneur. » Après ces paroles, il rendit le dernier soupir<sup>4</sup>.

42° *Henri, roi d'Angleterre.* — Ce prince donna une grande marque de son amour envers la sainte Vierge en faisant bâtir, à Westminster, une chapelle à la Vierge Marie; il posa de ses propres mains la première pierre sur les fondements du nouvel édifice; il enrichit ensuite cette chapelle d'ornements d'un grand prix<sup>5</sup>.

Plaise à Dieu que les rois qui siègent de nos jours sur le trône d'Angleterre revêtent la même religion et la même piété envers Dieu

<sup>1</sup> Liv. IX, supplément de la *Chronique*, vers l'an du Christ 489. — <sup>2</sup> Leçon xxxix<sup>e</sup> sur la *Sagesse*. — <sup>3</sup> Liv. I de l'*Histoire des Rois d'Angleterre*. — <sup>4</sup> Malmesbury et Baronius, vers l'an du Seigneur 1087. — <sup>5</sup> Balinghem, 22 novembre.



et sa sainte Mère que leurs prédécesseurs ! Plaise à Dieu qu'ils se purifient de leurs fautes par les mêmes sacrements et qu'ils reconnaissent, ce qui est le principal, la majesté et l'autorité du Pontife romain ! Comme alors ils seraient forts dans la guerre, comme ils seraient propres à remporter la victoire, comme ils contribueraient alors à augmenter le bien, la gloire et la renommée de leur royaume ! Car toute puissance qui n'est pas fortifiée par la piété et la vraie religion, et qui n'est pas armée et animée par le culte de Dieu et de la Vierge est une puissance morte.

## ROIS DE POLOGNE

Depuis l'époque où les ducs, où les princes, où les rois de cet illustre royaume embrassèrent la foi chrétienne, la piété envers Dieu et Marie, sa sainte Mère, brilla tellement parmi eux, pendant six cent-soixante-quinze ans que, dans le nombre de ceux qui furent à la tête de la nation tout entière, aucun ne rejeta la religion chrétienne après l'avoir embrassée, aucun ne secoua le joug de l'obéissance due au souverain prêtre des Chrétiens, le Pontife romain, mais tous persistèrent à l'unanimité dans la seule religion du Christ, tous demeurèrent inébranlables dans le vrai culte, tous se reposèrent en paix, durant un si long espace de temps, sur le sein de l'Église, leur Mère. Aucun autre royaume n'a eu ce bonheur. Nous savons que les rois de la Perse, de la Médie, de la Mésopotamie et de l'Égypte ont embrassé, depuis les temps anciens, la secte si impure de Mahomet et qu'ils y persévèrent jusqu'à ce jour. Nous savons que l'Arabie et l'Afrique ont eu des rois monothélites, ariens et iconoclastes. Personne n'ignore que la Grèce et les royaumes voisins de cette contrée ont été soumis à des empereurs infestés de la peste arienne. Venons à l'Occident et au Septentrion : l'Italie a eu autrefois des rois ariens, tels que Théodoric, Ariovald, Rotharis, Rodoald et Aribert. En France, Chilpéric fut Sabellien, cependant ce prince ne régna pas sur toute la Gaule, beaucoup d'historiens n'ont pas l'habitude de le compter parmi les rois de France. Dès le principe, les Visigoths, ensuite les Maures et les Sarrasins, furent en Espagne et possédèrent cette contrée, ce qui

fut une grande ignominie et un grand préjudice pour le nom chrétien. Bien que, dans l'empire romain d'Occident, il n'y ait eu aucun empereur hérétique, cependant Henri III, Frédéric II et Louis de Bavière passèrent pour schismatiques et furent condamnés comme hérétiques. Parmi les rois hongrois, Zadislas Chunn abandonna le culte du Christ. Parmi les rois de Bohême, Georges Podebrach s'attacha à la secte des Hussites. Nous voyons les rois d'Angleterre, d'Écosse, de Danemark et de Suède, suivre la doctrine de Luther et de Calvin. Les rois de toutes les nations dont nous connaissons l'histoire ont donc autrefois abandonné la religion du Christ ou se sont révoltés contre les Souverains-Pontifes. Il n'a été donné qu'aux Polonais et aux Français (si nous ne comptons pas Chilpéric parmi les rois de France) de ne voir aucun hérétique parmi les rois qui ont été à la tête de la nation tout entière. Ajoutez à cela que, parmi les rois polonais, il y en eut qui honorèrent avec un grand zèle la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et qui donnèrent des signes éclatants de leur culte et de leur vénération pour elle.

43° *Vladislas Jagellon*. — Ce prince montra très-bien sa religion envers Dieu et sa Mère, en embrassant, lui et toute la Lithuanie, le culte des chrétiens. Il consacra beaucoup de peine, de travail et de dépenses, pour guérir et détourner sa nation sauvage et barbare des étonnantes superstitions des démons, et pour le convertir au culte du vrai Dieu. Ce puissant monarque ne crut pas qu'il fût déshonorant pour lui de remplir auprès d'un peuple ignorant et grossier les fonctions d'apôtre et de docteur; il enseignait lui-même en langue lithuanienne les rites des Chrétiens, nos prêtres ignorant complètement cette langue. Il fit de grands efforts pour rendre à la santé et pour ramener à la vraie religion les Bohémiens qui étaient infestés par l'hérésie des Hussites; voyant qu'ils étaient trop obstinés, il refusa constamment la couronne qu'ils lui offraient de leur propre mouvement<sup>1</sup>.

Ce prince donna aussi une grande preuve de son amour envers la Mère de Dieu en introduisant dans le royaume de Pologne les religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel, en leur faisant bâtir avec une

<sup>1</sup> Cromer, *Oraison funèbre de Sigismond I, roi de Pologne*.

magnificence toute royale trois églises et trois monastères. Le premier fut construit à Cracovie, sur l'emplacement de l'Amphithéâtre, hors des murs de la ville ; il fut placé sous le titre de la Visitation de la sainte Vierge ; le second fut élevé à Ridgostie et fut placé sous le même titre ; et le troisième fut bâti avec la plus grande magnificence à Posnanie, hors des murs de la ville, sous le titre du Très-Saint Corps de Notre-Seigneur. Vladislas dota cette église d'ornements et de revenus. Il eut une prédilection particulière pour ces religieux qu'il voyait honorés du titre de la sainte Vierge et spécialement consacrés à son service ; en les aimant, il montra clairement combien il était affectionné à la sainte Vierge.

44° *Sigismond I<sup>er</sup>*. — Non content d'être le successeur de Vladislas Jagellon, son aïeul, ce prince voulut encore être l'imitateur de sa piété ; la principale de toutes les marques de religion qu'il donna, c'est qu'il honora avec zèle la Mère de Dieu. Il avait une grande dévotion à la statue de Notre-Dame qui est très-vénérée à Clermont ; il donna à cette église des ornements de grand prix ainsi qu'un crucifix et des statues de la sainte Vierge et de saint Jean l'Évangéliste, dont la matière était composée de l'argent le plus pur. Il eut une telle affection pour les religieux de saint Paul, premier ermite, possesseurs du couvent de Cestochowa et gardiens de cette sainte image, qu'il se réunit à leur société avec saint Casimir, Jean-Albert et Alexandre-Frédéric, afin de pouvoir toujours se tenir avec ces religieux devant la Vierge, Mère de Dieu, et de satisfaire sa dévotion en les servant<sup>1</sup>.

45° *Sigismond Auguste II*. — Quel qu'ait été ce prince au dire du vulgaire, il était certainement très-dévoué à la sainte Vierge, Mère de Dieu. Vingt jours, et même plus, avant la fête de Noël (ce qu'on appelle le temps de l'Avent), dans toute la Pologne, on chante chaque jour avec une grande solennité et un grand concours de peuple la messe de la sainte Vierge qui commence par ces mots : « Cieux, répandez votre rosée. » Le roi Sigismond Auguste voulut toujours assister à cette messe qu'il faisait chanter par ses chantres qu'il entretenait en grand nombre ; il ne lui suffisait pas de les entendre chanter,

<sup>1</sup> Tiré des *Monuments du couvent de Cestochowa*.

il fallait encore qu'il prêtât lui-même à leurs chants le concours de sa voix. Dans l'oraison funèbre que composa Stanislas Hosius, cardinal de la sainte Église romaine, et que prononça Stanislas Rescius pour les funérailles de Sigismond Auguste à Saint-Laurent in Damaso, en 1752, on cite beaucoup d'autres preuves de la dévotion de ce prince.

46° *Sigismond III.*—Ce roi donna des marques éclatantes de sa dévotion pour la Vierge, Mère de Dieu. Il jeûnait toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge, se contentant d'aliments secs, ce que les Grecs appellent *xérophagie*. A toutes les fêtes de la Vierge, après avoir fait la sainte confession, il se munissait du sacrement de l'Eucharistie. Tous les jours il récitait le petit office de la Vierge Marie. Il rendait de fréquentes visites à l'image de la glorieuse Mère de Dieu qu'on vénère avec une grande dévotion et un grand concours de peuple à Cestochowa, dans l'église de Clermont. Dès qu'il apercevait l'église où est conservée cette statue de la Mère de Dieu, il descendait de son carrosse royal à une distance de deux milles, et, se prosternant à deux genoux devant la Reine du Ciel, il lui offrait ses plus humbles prières, excitant aussi la grande admiration du cortège royal et donnant au monde un exemple trop rare. S'approchant ensuite, il faisait à pied le reste du voyage. Arrivé vers cette image peinte par saint Luc, il montrait sa dévotion envers la Mère de Dieu, par des marques dignes d'un prince chrétien ; il purifiait ses péchés par la sainte confession, recevait ensuite le divin sacrement de l'Eucharistie et offrait des présents. Entre autres choses, il laissa une statue en argent de la sainte Vierge, deux candélabres et deux anges faits de l'argent le plus pur et autres dons pour l'ornementation de cette chapelle. Il fit aussi présent à Notre-Dame de Lorette d'une statue de l'argent le plus pur, artistement ciselée. Ce prince si pieux laissa beaucoup d'autres monuments de sa grande piété envers Dieu et de sa grande vénération pour les Saints. Il fit faire à grands frais et avec une munificence toute royale un reliquaire en argent doré pour conserver le crâne de saint Hyacinthe, confesseur, et une châsse tout en argent destinée à renfermer les reliques de saint Stanislas, évêque de Cracovie.

La Hongrie, autrefois si catholique, maintenant fille du dragon in-

fernal et souillée par diverses hérésies, a eu, tant qu'elle ne s'est pas séparée du corps et de la communion de la sainte Église, des rois très-pieux et très-zélés pour le culte de la sainte Vierge Marie. Nous allons passer en revue les rois qui dans leur piété se sont adonnés au culte de la sainte Vierge, et cela pour la consolation des fidèles et pour la confusion des hérétiques qui suivent des doctrines perverses. Le premier qui se présente à nous, c'est :

47° *Saint Étienne, roi de Hongrie.* — Ce prince, ayant exterminé le paganisme de toutes les Pannonies, se consacra par vœu, lui et son royaume, pour être sous la protection de la Mère de Dieu ; il fit bâtir dans la ville de Stuhl-Weissembourg une église magnifique qu'il se plut à orner avec une munificence toute royale. Il voulut que la fête de l'Assomption fût très-solennelle et qu'on l'appelât le jour de Notre-Dame. C'est ce qui fit donner à toute la nation des Hongrois le nom de Famille de Notre-Dame. Il était animé d'une dévotion si grande envers la sainte Vierge qu'il n'entendait et ne proférait jamais son nom qu'en faisant une inclination de tête. Il est raconté que, sur le point de mourir, il fit à la Vierge Marie ce testament : « O sainte Marie, je vous confie ce patrimoine ; prenez-en soin, défendez-le contre ses ennemis et protégez-le contre les attaques de Satan. S'il vous plaît, ô Souveraine du monde, que cette portion de votre héritage soit dévastée et que cette nouvelle plantation du Christianisme soit dissipée, je vous en supplie, ne l'imputez pas à défaut de confiance, mais bien plutôt à la disposition de notre volonté <sup>1</sup>. » Ce monarque si pieux éleva son fils, saint Émeric, dans la même piété envers la sainte Vierge, et le laissa héritier non-seulement de son trône, mais encore de sa dévotion ; aussi ce prince vénéra-t-il la sainte Vierge avec le même culte que son père.

48° *Louis, roi de Hongrie.* — Ce prince fut très-dévoué à la Mère de Dieu ; il lui fit élever aux frais du trésor royal deux chapelles, l'une à Aix-la-Chapelle et l'autre à Colles ; il se plut à les orner et à les enrichir par ses grandes largesses <sup>2</sup>. Tant que le royaume demeura sous la protection de la sainte Vierge, il fut toujours très-florissant et très-

<sup>1</sup> Voir Surius, dans sa vie, au 20 août. — <sup>2</sup> Boufinius, *Chroniques des Hongrois*.

riche; tout y était en si grande abondance qu'on l'appelait communément le pommier d'or; mais dès qu'il eut rejeté l'amour et la protection de la sainte Vierge et qu'il se fut précipité de lui-même dans le cloaque infect des hérésies, dès qu'il eut violé et profané l'image et le culte de la Mère de Dieu, depuis l'époque où, animé de l'esprit hérétique, il fit la sainte Vierge pareille et égale en puissance aux autres femmes, ce royaume est réduit sous le joug de Mahomet : les événements nous disent d'eux-mêmes combien de maux il supporte en gémissant, et combien de malheurs vont peser encore sur lui, s'il persiste dans l'hérésie, s'il ne revient pas se jeter dans le sein de la Vierge. Nous n'avons pas besoin de décrire ces maux, tout l'univers les connaît et les proclame.

#### LES ROIS DE PORTUGAL

Le royaume de Portugal ou de Lusitanie n'est pas très-considérable en puissance, il est le dernier en suivant l'ordre des temps; il est cependant remarquable par l'éclat de la gloire que lui ont attirée les grandes choses qu'il a faites. Car les Portugais étaient des hommes d'un courage et d'une prospérité incroyables, en parcourant toutes les parties de l'univers; ils se sont acquis parmi les hommes une grande renommée, puisque, d'après les relations de nos aïeux, ils ont, les premiers, découvert et occupé une quantité innombrable d'îles dans le nouveau monde. L'Asie et les Indes sont devenues leurs tributaires et ils ont porté, au grand accroissement de la foi catholique, la lumière de la vraie religion jusque parmi les peuples et les nations les plus éloignées. Cette nation, si avide de gloire et si courageuse, se comporta d'une manière surtout remarquable dans l'expulsion des Barbares. Adonnée à la piété, à la sagesse et aux lettres, elle présente à tous les mortels le modèle de toute grâce et de toute politesse. Douée de ces qualités, elle a eu beaucoup de rois très-saints et très-zélés pour la sainte Vierge Marie. Le premier d'entre eux qui descend dans l'arène, c'est :

49° *Alphonse I<sup>er</sup>, roi de Portugal.* — Ce prince, ayant, dès sa première enfance, reçu de grands bienfaits de Dieu et de la sainte Vierge, la vénéra toujours d'un culte supérieur. Il vint au monde les jambes écar-

ées et tordues d'une manière affreuse, au point qu'un pied touchait inséparablement le talon de l'autre ; tout le monde avait perdu l'espérance sinon de le voir vivre, du moins de le voir jamais propre à la guerre. Par ses nombreuses prières, son précepteur, appelé Egas Monisius, conjurait la sainte Vierge pour qu'elle rendit à l'enfant la santé et au royaume le bonheur. Dans son sommeil il fut averti de porter l'enfant dans une église consacrée à Notre-Dame et de le mettre sur l'autel. Monisius, ayant fait ce qui lui était prescrit, trouva l'enfant ayant les pieds libres et gesticulant. Alphonse tira de cette guérison une dévotion très-grande pour Dieu et pour la Vierge, sa Mère ; il la grava si profondément dans son cœur qu'il jugea qu'il devait toujours combattre pour les autels. Le Souverain-Pontife Alexandre III, touché de la grande piété d'Alphonse, lui concéda le diadème et le titre de roi. Ce prince, par reconnaissance pour ce bienfait, rendit son royaume tributaire de la sainte Église romaine : il devait donner chaque année deux marcs d'or <sup>1</sup>.

50° *Jean, roi de Portugal.* — Ce prince avait une grande dévotion pour la très-sainte Mère du Christ ; il récitait son office chaque jour et conseillait aux autres cette pratique de piété. Il fit bâtir, pour sa gloire, trois églises : la première fut appelée Notre-Dame de la Victoire ; la seconde, Notre-Dame de la Scala ; la troisième fut surnommée Notre-Dame de l'Olivier. Ce roi alla lui-même deux fois à pied de Lisbonne dans cette église ; il y reçut des impressions extraordinaires, surtout quand il tailla en pièces, pour la première fois, les Castillans. Il y déposa autant d'argent que son corps, bardé de fer, pouvait en peser. Il laissa aussi de nombreux présents dans cette église ; ils furent estimés à plus de quatre-vingt mille sesterces ; il assigna aussi de grands revenus annuels aux ministres chargés de desservir cette église.

51° *Alphonse V, roi de Portugal.* — Ce prince avait un grand zèle pour honorer la Mère de Dieu. Avant d'assiéger la ville d'Arytzylla, en Afrique, il fit vœu que, s'il prenait la ville, il offrirait à la Mère de Dieu un cheval monté par le roi, pourvu de tout l'appareil de ses armes, tel qu'était Alphonse marchant à la tête de ses troupes, le tout

<sup>1</sup> Vasconcelli et Baronius, années 1144 et 1180.

serait en argent. La Vierge, Mère de Dieu, agréa son vœu ; et le roi, plein de reconnaissance pour le bienfait qu'il en avait reçu, s'acquitta de son vœu dans l'église de la très-sainte Vierge, nommée Notre-Dame du Buisson et située près de la ville d'Evora. Il lui consacra un cheval monté par le roi, fait de l'argent le plus pur et travaillé avec un art merveilleux. Tant qu'Alphonse vécut, ce présent fut conservé dans cette église, au grand contentement de ceux qui le voyaient ; mais, Alphonse étant mort, le supérieur des Hiéronymites qui desservent cette église fit réduire en monnaie cette statue remarquable, afin de payer les dépenses occasionnées par une galerie qu'il avait fait élever. La reine Élisabeth en fut très-affligée lorsqu'elle l'apprit ; elle disait qu'elle aurait donné une quantité d'argent beaucoup plus grande encore pour ne pas laisser détruire ce monument de la piété royale<sup>1</sup>.

52° *Jean II, roi de Portugal.* — Ce prince fut animé d'une grande piété envers les Saints et principalement envers la très-sainte Vierge ; il se la rendait favorable par la récitation quotidienne de son office et par d'autres prières de ce genre. Enfin, après avoir mené une vie très-sainte et après avoir très-souvent invoqué les noms de Jésus et Marie, il expira heureusement en 1495, en prononçant ces paroles : « Agneau de Dieu, ayez pitié de moi<sup>2</sup> ! »

53° *Emmanuel, roi de Portugal.* — Ce prince montra ainsi le zèle avec lequel il honorait la sainte Vierge : ayant remporté en Orient d'éclatantes victoires et s'étant rendu maître de Goa, d'Ormuz, de Malacca et des Moluques, il fit construire, avec toute la magnificence possible, à l'entrée même du port de Lisbonne, une église sous le vocable de Notre-Dame de Bethléem. Il employa généreusement pour la construction de cette église la portion du butin qui lui revenait ; c'est-à-dire deux cent mille pièces d'or qu'il reçut de la seule prise de Malacca. Avec le tribut que lui payèrent les rois vaincus, il fit faire, pour conserver le saint sacrement de l'Eucharistie, un ciboire très-riche qu'il donna à la même église. Il fit venir, pour veiller à la garde de cette église, des moines de la famille des Hiéronymites ; il leur fit

<sup>1</sup> Vasconcelli. — <sup>2</sup> *Id.*



construire un monastère et leur assigna divers revenus et domaines. Et, afin que l'embouchure du fleuve et le temple de la sainte Vierge fussent de tous côtés à l'abri des ennemis, il fit élever, en face du monastère, la forteresse de Saint-Vincent, qu'il munit de machines de guerre et d'une forte garnison<sup>1</sup>.

54<sup>e</sup> *Henri I<sup>er</sup>, roi de Portugal.* — Ce prince montra son affection pour la sainte Vierge, en répandant, aux grandes fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption, d'abondantes aumônes dans le sein des veuves de la ville d'Evora dont il était archevêque. Le même prince érigea à Evora l'Académie des Pères de la compagnie de Jésus, et fit bâtir un collège sous le titre de la Purification de Notre-Dame. Il le dota et l'enrichit si généreusement qu'on pouvait y entretenir cinquante théologiens<sup>2</sup>.

55<sup>e</sup> *Sébastien, roi de Portugal.* — Parmi les preuves nombreuses que ce prince donna de sa dévotion, on remarque qu'il ne se mit jamais à table sans avoir entendu la sainte messe. Le samedi, non content d'avoir, comme les autres jours, entendu une messe, il en entendait une autre en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu, qu'il honorait avec beaucoup de zèle. Par amour pour la très-sainte Vierge, il entendait une messe et servait l'autre ; il portait son image suspendue à son cou et jetait sur elle des regards pleins d'une tendresse difficile à décrire ; chaque jour il lui témoignait par ses prières sa vénération. Il fut tué dans la guerre qu'il avait entreprise contre les Maures, les ennemis capitaux de Marie. Un grand nombre de ses soldats ne purent reconnaître son cadavre ; on le trouva au milieu des amas de morts, percé de part en part et couvert de blessures, en l'année du Seigneur 1578.

#### AUTRES ROIS DÉVOUÉS A LA SAINTE VIERGE

56<sup>e</sup> *Alphonse, roi de Castille.* — L'Espagne, ainsi que l'écrit Mariana<sup>3</sup>, ne vit rien de plus juste, de plus fort et de plus saint que ce prince. Il fit construire plusieurs églises très-belles et plusieurs monastères très-riches qu'il donna à l'Ordre de Citeaux et qu'il enri-

<sup>1</sup> Mattéi et Vasconcelli. — <sup>2</sup> Vasconcelli, dans Balinghem. — <sup>3</sup> Liv. XI.

chit de privilèges, et cela parce que ce saint Ordre sert la sainte Vierge d'une manière spéciale et se consacre tout entier à son culte <sup>1</sup>.

57° *Jacques I<sup>er</sup>, roi de Léon.* — Ce prince manifesta son zèle pour la sainte Vierge lorsqu'il enleva la ville de Majorque et l'île tout entière aux Maures et aux Sarrasins, et lorsqu'il chassa de leurs possessions ces sectateurs de Mahomet qui ravissent à la Mère de Dieu ses principaux titres <sup>2</sup>.

58° *Pribislas, roi de Danemark.* — Ce prince portait contre les ennemis une image de la Mère de Dieu gravée sur son bouclier, et remportait toujours heureusement la victoire <sup>3</sup>.

59° *Charles le Temporiseur, surnommé le Boiteux, roi de Naples.* — Ce prince mérita, à cause de ses hauts faits, d'être nommé, de son vivant, un second Alexandre le Grand. Il montra d'une manière éclatante l'amour avec lequel il honora la sainte Vierge. Outre les vingt-quatre églises qu'il fit bâtir, il fit encore construire en Provence, pour les Sœurs de notre Ordre, le monastère de Notre-Dame de Nazareth, dans lequel il voulut être enterré <sup>4</sup>.

PRINCES, ARCHIDUCS, DUCS, COMTES ET AUTRES HOMMES ILLUSTRES  
DÉVOUÉS A LA SAINTE VIERGE

Ici, nous ne faisons attention ni au siècle ni à l'époque où ont fleuri et ont vécu ces illustres serviteurs et ces sujets dévoués de la Reine du Ciel; nous ne considérons que la gloire qu'ils ont eue ou qu'ils ont maintenant dans l'Église catholique. Le premier parmi eux, comme étant au nombre des Saints, est :

60° *Saint Casimir, fils de Casimir III, roi de Pologne.* — Ce prince honora la sainte Vierge avec un si grand zèle que, par amour pour elle, il vécut dans la chasteté et dans la continence. Étant tombé gravement malade, les médecins lui conseillèrent le mariage, s'il voulait guérir; il aima mieux subir la mort que de perdre sa pureté virginale. En l'an 1484, il mourut de cette maladie pour laquelle il n'y avait

<sup>1</sup> Balinghem, 21 août. — <sup>2</sup> François Taraf. — <sup>3</sup> Bzowski, année 1290, n° 11. — <sup>4</sup> Summontius, liv. III de l'*Histoire de Naples*.

pas d'autre remède. Que les nombreux mortels qui croient, dans ce siècle corrompu, n'avoir pas à se repentir ni à rougir de se vautrer dans la fange des passions, apprennent de ce saint et chaste jeune homme à aimer la pureté.

Ce saint jeune homme, de famille royale, manifesta sa piété envers la Vierge, Mère de Dieu, en composant en son honneur l'hymne un peu longue, mais très-dévote, qui commence par ces mots : « Tous les jours, chantez Marie. » Il avait coutume de la réciter chaque jour à genoux, et il l'estimait tellement qu'il voulut être enseveli avec elle. En effet, en l'année du Seigneur 1604, lorsqu'on restaura son tombeau, on trouva cette hymne sur sa poitrine.

Léon X mit ce chaste jeune homme au rang des Saints, et Paul V accorda que sa fête fût célébrée par tout le monde dans toute l'Église, à cause des miracles prodigieux qui se sont opérés soit pendant sa vie, soit à sa mort, soit après sa mort.

61° *Saint Guillaume*. — De duc d'Aquitaine ce Saint s'étant fait ermite, la sainte Vierge manifesta elle-même de quel amour il était animé envers elle. Comme il passait la nuit, à Jérusalem, dans une caverne affreuse, il fut, à la suite de diverses tentations, cruellement frappé de verges par les démons et laissé à demi-mort; la sainte Vierge lui apparut accompagnée de deux vierges et, de ses paroles les plus douces, elle consola son protégé, le soldat courageux de son Fils. Les vierges qui étaient avec elle, ayant allumé du feu, réchauffèrent un peu son corps et, avec des baumes précieux qu'elles avaient apportés avec elle, elles frictionnèrent tous ses membres et les guérèrent<sup>1</sup>.

62° *Raymond, prince d'Aragon*. — Ce prince donna de magnifiques témoignages de sa piété envers la sainte Vierge. Il recouvra Almería, Lérída, Traga, et autres lieux occupés par les Maures, ennemis capitaux de la Mère de Dieu, dont il tua les rois. Il fit construire trois cents églises qu'il dota de grands revenus; il n'y a pas lieu de douter qu'un grand nombre d'entre elles n'ait été placées sous l'invocation de la Mère de Dieu<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Surius, dans sa vie, 10 février. — <sup>2</sup> Balinghem, 6 août.

63° *Henri, fils de Jean, roi de Portugal.* — Ce prince, illustre par son courage militaire et par la sainteté de sa vie, aima tellement la Mère de Dieu que, par amour pour elle, il conserva, au milieu des plaisirs de la cour, la fleur de sa virginité intacte jusqu'à son dernier soupir. C'est par son ordre que les Portugais se mirent, pour la première fois, à la recherche du nouveau monde; ils y arrivèrent, sous le règne du roi Emmanuel, en l'an du Seigneur 1498, après avoir lutté avec les flottes puissantes des ennemis et avec des armées de soldats barbares très-féroces; ils firent, par les prédicateurs, retentir sur ces rivages la trompette de l'Évangile. Les Portugais attribuent les heureux succès de cette expédition à la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle le prince Henri fit élever une chapelle à Lisbonne, à l'entrée du port d'où les navires mettent à la voile pour l'Orient. Dès que les Indes furent découvertes, le roi Emmanuel fit agrandir d'une manière extraordinaire cette chapelle, ainsi que nous l'avons dit lorsque nous avons fait mention de ce roi. C'est avec raison que les Portugais attribuent à la sainte Vierge la conversion des Indes; car, de même que le Christ est descendu par elle sur la terre, ainsi par elle la connaissance et le culte du Christ se répandirent de tous côtés dans le nouveau monde, pour le salut du plus grand nombre.

64° *Narsès, illustre général de l'armée de l'empereur Justinien.* — Ce général, très-dévoué à la Vierge, Mère de Dieu, fut un de ses grands serviteurs. Sous les auspices de la Vierge, il remporta en Italie de nombreuses et étonnantes victoires contre Totila et les Goths. La sainte Vierge Marie avait coutume de lui apparaître et de lui prescrire quand il fallait commencer le combat; aussi n'allait-il jamais au combat sans avoir appris d'elle si le moment était favorable, ainsi que le rapportent Procope, Évagre et autres historiens.

65° *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et de Brabant.* — Ce prince fut très-zélé pour la sainte Vierge et laissa, auprès de la statue miraculeuse de Hall, en Belgique, des monuments de son amour pour elle. Il fit d'abord revêtir d'or pur la statue de la Vierge qui est placée au milieu de l'autel; au lieu de collier il fit pendre devant sa poitrine six grosses pierres de la plus belle eau, au milieu desquelles étincelait une escarboucle ou un rubis. Il fit ensuite faire pour le même autel

douze apôtres et deux anges d'argent portant des candélabres; il donna de plus une lampe d'or. La sainte Vierge ne laissa pas sans récompense les honneurs que ce prince lui rendait, car elle augmenta aussi sa puissance : elle réunit peu à peu les provinces dispersées de la Belgique et les soumit toutes à sa domination <sup>1</sup>.

66° *Philippe, duc de Bourgogne, comte de Flandre.* — Ce prince témoigna son amour pour la sainte Vierge en instituant en l'honneur de Dieu, de sa Mère et de saint André, l'Ordre des Chevaliers de la Toison-d'Or dont nous avons parlé plus haut.

67° *Ladislas, duc de Pologne.* — Entre les divers monuments de la piété de ce prince envers la Mère de Dieu, et parmi les bienfaits dont furent comblés les Polonais, on compte la célèbre statue de la Vierge qu'on honore jusqu'à ce jour avec une grande dévotion à Clermont. Nous avons raconté plus haut, en parlant de cette image, les consolations que ce prince reçut à Belza en priant devant cette image.

68° *Samborius, duc de Poméranie.* — Ce prince offrit à la Reine du Ciel un hommage digne d'elle; il fonda et enrichit par ses grands bienfaits un monastère situé à un mille de Dantzick; il en fit don à l'Ordre de Cîteaux qui est consacré tout entier au service de la Mère de Dieu et qui la sert partout avec la plus grande dévotion. En outre, il fit bâtir magnifiquement au même lieu et dota une église en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu <sup>2</sup>.

69° *Henri le Barbu, duc de Watrislavie.* — Ce prince montra de la même manière son affection envers la sainte Vierge; il fit élever à grands frais, à une distance de trois milles de Watrislavie, un monastère qu'il donna aux Religieuses de Cîteaux, qu'on sait être spécialement consacrées à la sainte Vierge <sup>3</sup>.

70° *Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.* — Ce prince donna une marque spéciale de sa dévotion envers la sainte Vierge en allant à Aix-la-Chapelle pour prier la sainte Vierge et se rappeler à son souvenir; tous les jours il y faisait faire l'office et se plaisait, dans ces cérémonies si belles et si délicieuses, à chanter diverses hymnes en

<sup>1</sup> Juste Lipse, *Notre-Dame de Hall.* — <sup>2</sup> Cromer, liv. VII. — <sup>3</sup> *Id.*, liv. VII de l'*Histoire de Pologne.*

l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère. Ces détails nous sont transmis par Meyer.

71° *Jean d'Autriche, fils de l'empereur Charles-Quint.* — Après le mémorable combat naval gagné sur les Turcs, en 1571, par la protection de la Mère de Dieu, il se rendit à Lorette. Il avait fait le vœu, au commencement de la bataille, d'y venir, s'il survivait à la victoire remportée sur les Barbares. Il y offrit à la Reine du Ciel ses hommages les plus humbles et lui rendit tous les honneurs qui lui sont dus. Apercevant de loin la sainte maison, il se découvrit avec un profond respect et salua la Mère de Dieu. Ni la rigueur de la saison ni la pluie ne purent le décider à se couvrir, montrant par là jusqu'à quel point il s'était voué au service de Celle qui lui avait sauvé la vie. Arrivé à la sainte maison, il purifia sa conscience par la confession générale des fautes de toute sa vie, se répandit en actions de grâce en reconnaissance des succès prodigieux qu'il avait obtenus et présenta avec joie les riches et magnifiques dons qu'il avait promis. Vivement poussés par ses paroles et par ses exemples, les gens de sa suite partagèrent les témoignages de sa piété<sup>1</sup>.

72° *François, duc de Guise.* — Quoique laïque engagé dans les liens du mariage et soldat intrépide, il avait une si grande dévotion envers la sainte Vierge, Mère de Dieu, que pendant le siège de Metz, qu'il soutenait contre une puissante armée, il se levait chaque jour à l'aurore pour réciter le Rosaire ou au moins un chapelet en l'honneur de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie. Sa constance et sa fidélité à s'acquitter de ce pieux exercice étaient telles que jamais ni le bruit, ni le tumulte de la guerre, ni le soin des affaires, ne purent l'empêcher de l'achever. Navarre raconte, dans ses *Mélanges*, qu'il tenait ce détail d'un Espagnol prisonnier du duc et homme digne de foi.

73° *Charles, archiduc d'Autriche.* — Ce prince honora la Mère de Dieu avec tant de piété que, saisi par une fièvre aiguë durant un pèlerinage qu'il faisait à une chapelle consacrée à son culte, il ne laissa pas cependant sa dévotion se refroidir. Arrivé au terme de son voyage, il assista pendant les deux jours qu'il y passa, aux offices divins et aux

<sup>1</sup> Horace Tursellini, liv. IX, chap. xxiv.

prédications, et cela malgré les vomissements et les douleurs violentes dont il était tourmenté, malgré aussi les conseils de ses médecins qui l'en détournaient tout en l'admirant<sup>1</sup>.

74° *Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance.* — Animé de la plus tendre dévotion envers la Mère de Dieu, il avait coutume de se rendre souvent à Notre-Dame de Hall. Il ne partait jamais pour une expédition sans être allé déposer pieusement ses prières et ses vœux en présence de ses autels. Lorsqu'il s'y rendait, il faisait presque toujours le trajet à pied, ou du moins il se hâtait de descendre de cheval dès qu'il apercevait la sainte chapelle, et parcourait à pied le reste du chemin. Il donnait ainsi un témoignage assuré de sa vénération pour Marie<sup>2</sup>.

75° *Albert d'Autriche, prince de Belgique.* — Sa dévotion envers la Vierge, Mère de Dieu, arrivait jusqu'à l'extase. Il visitait très-souvent et avec une grande piété le sanctuaire d'Aspricole. Il y avait fait placer une lampe d'argent, remarquable par son poids et par la beauté du travail, qui devait brûler constamment devant l'image sacrée de Marie. Il affecta des revenus annuels à son entretien. Sa vénération pour la glorieuse Vierge se manifesta bien davantage à Aspricole.

Il y fit construire, pour y placer son image miraculeuse, une chapelle qu'il enrichit de vases sacrés propres au saint sacrifice de la messe et de beaucoup de choses nécessaires à l'ornementation de l'autel. Tous les objets rares et précieux dont il avait hérité de ses frères, les empereurs Rodolphe et Mathias, il les offrit aussi pour le service de Marie et pour la décoration de la chapelle. Pendant longtemps il se fit un devoir de la visiter une fois l'an ; il y passait neuf jours, chaque fois priant avec ferveur, expiant ses péchés et se nourrissant de la sainte Eucharistie. Il n'en repartait jamais sans y laisser de nombreuses offrandes<sup>3</sup>.

76° *Guillaume, duc de Bavière.* — Ce noble duc envoya ou porta lui-même à Lorette le témoignage de sa dévotion envers Marie, si pieusement honorée dans cet illustre sanctuaire. Parmi les objets qu'il offrit figurait un magnifique cheval, des lames d'argent enchâssées

<sup>1</sup> Balinghem, 1<sup>er</sup> juillet, n° 5. — <sup>2</sup> Juste Lipse. — <sup>3</sup> Antoine Balinghem, 13 juillet.

dans l'ébène et un lustre d'argent aussi, non moins remarquable par son poids que par la perfection du travail. On peut voir plus loin, dans Antoine de Balinghem, au 7 février, la description des autres présents faits à la maison de Lorette par l'admirable piété et la dévotion du même duc.

**77° Saint Elzéar, comte de Sabran.**—Cet admirable Saint avait choisi la divine Vierge pour sa patronne; il lui demandait, avant son oraison, de mettre dans son cœur et sur ses lèvres ce qui serait agréable à son Fils, et récitait en même temps la Salutation angélique. Après l'avoir achevée, il ne manquait jamais, comme il le déclara lui-même à son confesseur, de découvrir de nouveaux enseignements dans les choses saintes qu'il méditait. A l'imitation de la bienheureuse Vierge Marie, ce très-saint comte avait fait, avec sainte Delphine, son épouse, le vœu de virginité<sup>1</sup>.

**78° Simon de Montfort.** — Cet illustre comte fut un des plus vaillants défenseurs de l'honneur de Marie, Mère de Dieu, surtout contre les hérétiques Albigeois. Nous avons raconté longuement plus haut, en parlant du Rosaire, ses combats et les victoires qu'il remporta par la protection de la sainte Vierge.

**79° Le comte Louis.** — Il donna une preuve des plus éclatantes de sa dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie lorsque, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, il se rendit, après s'être dépouillé de ses habits, au sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, se prosterna devant l'image de la Mère de Dieu, tenant à la main un cierge du poids de trente livres, la remerciant ainsi de l'avoir délivré d'une rude captivité de neuf à dix mois, de lui avoir sauvé la vie et rendu ses biens et ses domaines, le jour même de la fête de l'Annonciation. Antoine de Balinghem parle longuement de la dévotion et de la piété du comte envers la bienheureuse Vierge<sup>2</sup>.

**80° Ulfon, prince de Néricie, époux de sainte Brigitte.** — Jaloux d'imiter l'exemple de son épouse, il fut très-dévoth à la sainte Vierge. Après sa mort, il apparut à sainte Brigitte, lui demanda des prières particulières et certaines bonnes œuvres. Il la pria surtout de faire

<sup>1</sup> Surins, *Vie de saint Elzéar*, 27 septembre. — <sup>2</sup> 1<sup>er</sup> Juin.



célébrer pendant une année entière des messes en l'honneur de Marie pour le repos de son âme<sup>1</sup>.

81° *Charles, fils de sainte Brigitte.* — Digne fils de sa mère, il aima par-dessus tout la sainte Vierge. Il avait coutume de la remercier avec effusion des grâces, des privilèges et des biens qu'il avait reçus de Dieu. Son zèle pour procurer sa gloire, pour défendre sa dignité et ne laisser amoindrir aucun de ses privilèges, était si grand qu'il n'aurait reculé, s'il l'eût fallu, devant aucun supplice. Nous avons dit, au verset *Consolatrix afflictorum*, ce que la sainte Vierge lui accorda en retour de sa tendre affection.

IMPÉRATRICES, REINES, DUCHESSES, COMTESSES, ET AUTRES FEMMES  
ILLUSTRES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEUR DÉVOTION A LA  
SAINTE VIERGE.

Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes dans le culte qu'elles rendent à la sainte Vierge; elles les surpassent le plus souvent, au contraire, en dévotion et en piété. Nous voyons, en effet, qu'elles sont plus pieuses, portées avec plus d'empressement aux bonnes œuvres et plus appliquées que les hommes aux pratiques de la religion et du culte divin. Mais la sainte Vierge, par un privilège particulier, a encore plus de droits à l'amour et au dévouement des femmes, parce qu'elle les a délivrées de l'opprobre qui les accablait, parce qu'elle a relevé leur dignité outragée : c'est ce que nous avons prouvé plus haut. Pour cette raison, il nous sera bien agréable de parler de quelques-unes des plus illustres parmi celles qui ont laissé des témoignages de leur admirable dévotion envers la sainte Vierge; la première est :

82° *Sainte Hélène, mère de Constantin le Grand.* — Elle manifesta sa grande piété et sa dévotion envers la Mère de Dieu en faisant élever à Bethléem, où la bienheureuse Vierge avait mis au monde Jésus-Christ, un magnifique temple auquel l'empereur Constantin donna des ornements royaux, et qu'il enrichit, en outre, de divers objets d'or et d'argent et de différentes tentures. Elle fit bâtir encore un autre temple merveilleux, en l'honneur de la Mère

<sup>1</sup> *Révélations de sainte Brigitte.*

de Dieu, à Gethsémani, dans la sacristie duquel on plaça, par ses ordres, le tombeau d'où la divine Vierge était sortie pleine de vie <sup>1</sup>.

83° *Sainte Pulchérie-Auguste, épouse de l'empereur Marcien.* — Cette illustre princesse prouva sa tendre piété envers la bienheureuse Vierge, d'abord en faisant élever, à Constantinople, trois églises magnifiques en son honneur; l'une, dite *in Blachernis*, dans laquelle furent placés le vase dont la sainte Vierge se servait pour puiser de l'eau et un [de ses vêtements; l'autre, dite *in Chalcostrate*, où l'on conservait la ceinture de la Mère de Dieu, et la troisième, désignée sous le nom d'Odygon, c'est-à-dire guide de la route, dans laquelle on vénérât le portrait de la divine Vierge peint par saint Luc. Elle donna encore des preuves de sa dévotion en défendant, de toutes ses forces, l'honneur de la sainte Vierge contre l'impie Nestorius qui lui refusait le titre de Mère de Dieu. Aussi saint Léon lui décerne les plus grands éloges, la qualifie d'implacable ennemie des hérésies et ajoute qu'elle accueillit avec bonheur la condamnation de Nestorius et d'Eutychès prononcée par le Concile de Chalcédoine. Enfin, elle en donna une autre preuve en gardant, à son exemple, une parfaite virginité dans son mariage avec l'empereur Marcien <sup>2</sup>.

84° *Sainte Radegonde, reine de France.* — Elle jeûnait, chaque année, l'espace d'un carême, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie <sup>3</sup>.

85° *Sainte Élisabeth, reine de Portugal.* — Pour honorer Marie, elle jeûnait au pain et à l'eau, pendant les quarante jours qui précédaient celui de l'Assomption. Elle agissait de la sorte aussi la veille de toutes ses fêtes et le vendredi et le samedi de chaque semaine. De plus, elle ajoutait chaque jour le petit office de la sainte Vierge à la récitation de l'office canonique, à celle des sept Psaumes de la pénitence et de l'office des morts. Sur le point de mourir, elle implora avec ferveur le secours de la très-sainte Mère de Dieu, fixa les yeux sur son image et mérita qu'elle lui apparût la veille de sa mort <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. III, et Nicéphore, liv. VIII, chap. xxx. —

<sup>2</sup> Sozomène, liv. VI; Nicéphore, liv. XIV, chap. u. — <sup>3</sup> Balinghem, 13 août. —

<sup>4</sup> Perpinien, 1<sup>er</sup> discours *sur sainte Élisabeth*; Urbain VIII l'inscrivit au nombre des saintes femmes, le 25 mai 1825.

86° *Sainte Élisabeth, fille d'André, roi de Hongrie.* — Dévouée de tout son cœur au culte de la Mère de Dieu, alors qu'elle était encore bien jeune, elle faisait réciter aux pauvres l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Aux approches de la mort, elle repassait dévotement dans son esprit le mystère de l'enfantement divin : « Voici, dit-elle, l'heure de cet enfantement qui ne connut pas de souillure, contemplons quelque chose de Jésus enfant et comment il est né de la Vierge Marie pendant la nuit de la saison des froids et sous un toit qui n'était pas le sien. » Elle fut canonisée par Grégoire IX.

87° *Sainte Jeanne de Valois, fille de Louis XI, roi de France, sœur de Charles VIII.* — Remplie d'un zèle admirable pour les choses saintes et le culte de la bienheureuse Vierge, elle fonda, pour l'honorer, l'Ordre de l'Annonciation, dont nous avons déjà fait mention plus haut en parlant des Ordres établis en l'honneur de la bienheureuse Vierge.

88° *Sainte Hedwige, duchesse de Pologne.* — On connut après sa mort, d'une manière éclatante, quel amour ardent elle avait pour la Vierge, Mère de Dieu, lorsque, en l'an de Notre-Seigneur 1628, on exhuma son corps dont les chairs avaient été consumées et les membres disjointes, on trouva trois doigts de sa main gauche entièrement conservés, et, entre ces doigts, une petite image de la bienheureuse Vierge Marie, qu'elle portait souvent sur elle, pendant sa vie et qu'on avait renfermée avec elle dans le tombeau. Au moment où elle mourait, elle l'avait pressée avec tant de force entre ses doigts qu'il n'eût pas été facile de l'en arracher<sup>1</sup>.

89° *Sainte Cunégonde, épouse de Boleslas le Chaste, duc de Pologne.* — Par amour pour la très-sainte Vierge, elle garda avec son mari une chasteté perpétuelle, et tous deux eurent un si grand respect pour cette vertu que, pendant tout le temps qu'ils vécurent ensemble, ils ne se permirent jamais, entre eux, le moindre regard qui pût en ternir l'éclat. Bzowski<sup>2</sup> rapporte que c'étaient les conseils et les exemples de saint Hyacinthe Odrovaze, religieux de notre Ordre, qui leur avaient inspiré cette piété si admirable envers Dieu et la bienheureuse Vierge.

<sup>1</sup> Extrait de sa vie. — <sup>2</sup> Année de Notre-Seigneur 1222, n° 16

90° *Sainte Bathilde, reine de France.* — En témoignage de son amour envers la bienheureuse Vierge Marie, elle fit bâtir pour l'honorer, aux environs de Paris, sur la rivière de la Marne, un monastère où Chilpéric II et Chilpéric III, surnommé l'Imbécile, se firent moines après avoir perdu la couronne de France.

91° *Sainte Brigitte, princesse de Néricie.* — Elle eut la plus tendre dévotion pour la sainte Vierge qui, en retour, lui accorda de nombreuses grâces et lui donna des témoignages extraordinaires de son affection. Elle avait à peine atteint sa septième année lorsque la Mère de Dieu lui apparut et lui dit, en lui montrant une couronne précieuse qu'elle tenait à la main : « Veux-tu posséder cette couronne ? » Brigitte s'étant empressée de l'accepter, la sainte Vierge la posa sur sa tête, et il lui sembla sentir sur son front les contours d'une couronne.

Et plus tard, lorsque cette Sainte se trouvait en danger de mort, pendant un douloureux accouchement, et que les médecins déjà avaient désespéré d'elle, la sainte Vierge revêtue d'une robe de soie blanche daigna lui apparaître. Elle toucha chacun de ses membres et la malade mit aussitôt son enfant au monde, sans effort, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents<sup>1</sup>.

Sainte Brigitte fut encore favorisée de nombreuses apparitions de la bienheureuse Vierge, qui lui fit connaître tous les détails de sa vie et de celle de son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cette glorieuse Mère de Dieu lui révéla encore beaucoup d'autres mystères et de salutaires enseignements, comme on peut le voir dans le Livre de ses *Révélation*s, où sont racontées bien des choses mystérieuses touchant la Conception, la naissance, la vie, la mort de la sainte Vierge et du Sauveur Jésus. Ce livre contient aussi de précieux enseignements sur la manière de vivre des prélats, sur leur état après la mort, sur les peines de ceux qui sont damnés, sur la condition des rois et des princes, sur les qualités de leurs conseillers et des gens de leur suite, toutes choses que Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les Anges et d'autres Saints, firent connaître parfaitement à sainte Brigitte. Ces

<sup>1</sup> Extrait de sa vie.

*Révélations* furent écrites sous sa dictée et réunies en un volume par Mathias de Suède, son confesseur, et Gonsalve Durant les enrichit de très-remarquables commentaires. Elles reçurent non-seulement les louanges des hommes les plus savants, tels que Jean de Torremata, Louis Alosius, Antoine de Cordoue, Pierre Canisius, Michel Médina, Nicolas Sander, Alphonse Mendoza, Martin del Rio, mais elles furent aussi approuvées par les Souverains-Pontifes Boniface IX, Urbain VI, Martin V, et même par les Conciles de Constance et de Bâle. On peut voir le jugement qu'ils en portent dans Gonsalve Durant<sup>1</sup>. Disons, en finissant, que la Mère de Dieu aimait si tendrement sainte Brigitte qu'elle se plaisait à l'appeler sa *Bru*, parce qu'elle était l'Épouse de son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>2</sup>.

92° *Sainte Catherine, fille de sainte Brigitte*. — Elle avait pour la Mère de Dieu une si ardente dévotion qu'elle passait chaque jour quatre heures à genoux, constamment occupée à lui rendre ses hommages, à lui adresser de ferventes prières, et répandant d'abondantes larmes qui témoignaient de sa tendre piété<sup>3</sup>.

93° *La bienheureuse Salomé, reine, sœur de Boleslas le Chaste, prince de Pologne*. — Par amour pour Marie, cette princesse conserva sa virginité dans le mariage et se retira, après la mort de Coliman, son mari, dans un monastère et ensuite dans un autre, où elle termina sa vie dans la pratique de toutes les vertus. Elle mourut à un âge fort avancé et fut enterrée à Cracovie, dans l'église de Saint-François, où son corps est encore en grande vénération. On dit, en effet, que, plusieurs jours après sa mort, son corps répandit une odeur des plus suaves, et qu'il en découla une huile qui avait la vertu de guérir les malades<sup>4</sup>.

94° *Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne et épouse de Philippe III*. — Elle donna d'éclatants témoignages de sa piété envers la Mère de Dieu. Encore enfant, elle récitait, chaque jour, l'office de la sainte Vierge, ceux du Saint-Esprit et de la sainte Croix, les sept Psaumes de la pénitence, les litanies et d'autres prières, et aussi le Rosaire. En

<sup>1</sup> *Commentaires des Révélations de sainte Brigitte*, fo 1. — <sup>2</sup> Tiré de sa vie. — <sup>3</sup> Surius. — <sup>4</sup> Bzowski, année 1264, n° 13.

se rendant en Espagne, où elle allait célébrer son union avec Philippe III, elle visita avec empressement tous les lieux où étaient conservées des images miraculeuses de la divine Mère, pour-y offrir ses prières et ses dons. Engagée dans les liens du mariage, elle avait soin, lorsque le terme de sa grossesse approchait, de faire célébrer, en l'honneur de la bienheureuse Vierge, une neuvaine de messes auxquelles elle assistait. Après sa délivrance, elle se rendait dans quelque église qui lui était dédiée et lui consacrait, ainsi qu'à Dieu, en reconnaissance du bienfait qu'elle avait reçu, l'enfant qu'elle avait mis au monde. Tant qu'elle vécut elle ne manqua jamais de servir elle-même à table, au jour de l'Annonciation, neuf femmes pauvres, pour honorer les neuf fêtes de la sainte Vierge <sup>1</sup>.

Il y a eu dans tous les temps, et il y a aujourd'hui encore, un grand nombre d'hommes et de femmes illustres qui se distinguent par leur ardente piété envers la sainte Vierge Marie, Reine du Ciel, et se disent avec bonheur leurs serviteurs dévoués ; mais je crois pouvoir me dispenser d'en parler, car cette tâche est plutôt celle d'un historien que d'un prédicateur. J'ai voulu seulement rappeler ici ceux dont l'histoire a particulièrement loué et proclamé la dévotion, pour qu'elle servit de modèle aux autres. En effet, les exemples des rois, des princes et des grands n'excitent pas moins à la piété qu'à l'impiété ; et de même que le grand moteur entraîne dans son mouvement les mondes inférieurs, ainsi les rois entraînent leurs sujets par leurs exemples : « Tel est le roi, tel est le peuple. » Et, comme le dit très-bien Velleius Paterculus : « Le prince instruit en faisant le bien ; et, comme il est le premier par l'autorité, il est aussi le plus puissant par l'exemple. » C'est ce que dit, d'ailleurs, l'auteur du livre de l'*Ecclésiastique* <sup>2</sup> : « Tel est le juge du peuple, tels sont ses ministres, et tel est le prince de la ville, tels sont aussi les habitants. Le roi peu sensé perdra son peuple. » Jéroboam, le premier roi idolâtre qui régna sur les dix tribus, les entraîna avec lui dans son idolâtrie. Manassès et Salomon, avant eux, par leurs conseils et par leurs exemples, gagnèrent au culte des idoles, qu'ils avaient élevées dans la cité

<sup>1</sup> Antoine de Balinghem, 3 octobre. — <sup>2</sup> x, 2.

royale, le peuple qui avait coutume de s'y rendre. Il est donc vrai de dire « que le peuple suit toujours l'exemple du roi. »

L'Angleterre, le Danemark, la Suède, la Transylvanie et d'autres États nous ont montré, dans ce siècle, des rois, des princes qui avaient apostasié et fait profession d'hérésie, précipitant eux-mêmes des royaumes entiers dans le schisme et l'hérésie; tandis qu'au contraire l'Italie, l'Espagne, la France, la Pologne sont demeurées fermes dans la foi, parce qu'elles ont eu toujours des princes catholiques et orthodoxes. Ainsi la foi ou l'infidélité d'un royaume, sa religion ou son impiété, son salut ou sa damnation, dépendent du roi qui gouverne. On ne saurait donc adresser à Dieu de meilleure prière que celle dans laquelle on demande de rendre pieux, prudents et zélés, les rois et les princes tant séculiers qu'ecclésiastiques. C'est ce que recommandait l'Apôtre saint Paul, dans sa 1<sup>re</sup> *Épître à Timothée*<sup>1</sup> : « Je vous conjure donc avant toutes choses de prier pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille, en toute piété et chasteté. »

C'est dans ce but que j'ai parlé, dans cette Conférence, de tant de rois et de princes qui se sont fait remarquer par leur dévotion envers la sainte Vierge, afin qu'à leur exemple, chacun puisse apprendre à craindre et à servir Dieu, à vénérer sa sainte Mère et à lui offrir ses humbles devoirs. En effet, si tant d'hommes éminents, occupant les plus hautes dignités, ont honoré la divine Mère avec tant de respect, l'ont servie si dévotement, se sont ainsi empressés de lui adresser leurs hommages, que ne devons-nous pas faire, nous qui sommes si peu de chose à côté d'eux! N'avons-nous pas lieu d'être couverts de de confusion, lorsque nous voyons des princes et des princesses se distinguer ainsi par leur dévotion et leur piété, nous qui sommes comme ensevelis dans l'engourdissement, la tiédeur et une apathique négligence?

Apprenons donc, par l'exemple de tant d'hommes et de femmes illustres, à honorer Dieu dans sa divine Mère et à vénérer la Mère dans son divin Fils. Et pour que notre dévotion et nos hommages leurs

<sup>1</sup> II, 1.

soient agréables, efforçons-nous de garder, à leur exemple, la pureté sans tache de l'esprit et du corps ; mettons tous nos soins à imiter leur humilité et leur douceur, afin que, par les mérites du Fils et par l'intercession de la Mère, nous triomphions du monde et du démon, nous résistions aux tentations, nous méritions la couronne des élus et que nous entrions dans le royaume éternel. Ainsi soit-il.

---



## XLIV

### REGINA PATRIARCHARUM

#### REINE DES PATRIARCHES

---

La bienheureuse Vierge Marie est non-seulement plus élevée en dignité que les Esprits angéliques, mais elle a droit à plus d'honneurs que tous les Saints qui ont existé depuis le commencement du monde, en tête desquels sont les pères des Prophètes et des Apôtres. Il est donc prouvé que la Mère de Dieu est leur Reine à tous.

Le mot patriarche signifie chef de famille : c'est ainsi que Tobie est appelé<sup>1</sup>. Aux *Actes des Apôtres*, chapitre VII, versets 8, 9, les douze fils de Jacob sont appelés patriarches, c'est-à-dire chefs des douze tribus ; le même nom est donné à Abraham dans l'*Épître de saint Paul aux Hébreux*, chapitre VII, verset 4. L'Église entend ici par patriarches un des ordres de la hiérarchie des Saints, comprenant les premiers pères du genre humain et leurs descendants, tels que Adam, Abel, Énoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, et tous les autres dont il est fait mention dans la *Genèse* et les livres sacrés écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit. La sainte Vierge Marie est appelée leur Reine, parce qu'elle a réuni en elle à un degré éminent les dons, les vertus, les louanges et les actes merveilleux de tous ces Saints. En effet, tout ce qui a été dit de bien sur Adam, Abel, Énoch, Noé, Abraham,

<sup>1</sup> VI, 20.

Isaac et Jacob, tout ce qu'il y a eu de grand et de louable dans Moïse, Josué, Gédéon, David et les autres rois, prophètes et patriarches, tout ce qu'on découvre en eux de grâce et de vertu, ce qu'ils ont dit de bien, ce qu'ils ont fait de glorieux, ce qu'il y avait de remarquable dans l'ancienne loi, de merveilleux dans le Temple de Salomon, d'agréable à Dieu dans les sacrifices, j'ose même dire que tout ce qu'il y a dans les Esprits célestes de sainteté et de gloire, tout cela nous le trouvons d'une manière plus excellente encore en Marie, comme dans un merveilleux abrégé. Comparez la sainteté, les vertus et les hauts faits de tous les Saints avec les vertus et les mérites de Marie, vous trouverez qu'elle les surpasse autant que l'immensité des cieux l'emporte sur l'exiguïté du globe terrestre.

Essayons de l'exposer.

---

### 382<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA SAINTE VIERGE A POSSÉDÉ D'UNE MANIÈRE ÉMINENTE TOUTES LES GRACES ACCORDÉES AUX PATRIARCHES DE L'ANTIQUITÉ, TOUTES LEURS VERTUS, TOUS LEURS DONNS, TOUS LEURS MÉRITES, ET POUR CE MOTIF ON L'APPELLE A BON DROIT REINE DES PATRIARCHES, REGINA PATRIARCHARUM.

SOMMAIRE. — 1. Supériorité de la sainte Vierge sur Adam. — 2. Sur Abel. — 3. Sur Énoch. — 4. Sur Noé. — 5. Sur Abraham. — 6. Sur Isaac. — 7. Sur Jacob. — 8. Sur Joseph. — 9. Conclusion.

I. — Le premier dont nous avons à parler est Adam. Il fut le père non pas seulement des patriarches, mais encore de tout le genre humain, Saint lui-même et le chef de l'ordre des saints patriarches. En effet, quoiqu'il ait été le premier prévaricateur, tous les auteurs catholiques affirment et soutiennent qu'il a obtenu miséricorde. Je dis les auteurs catholiques, car les hérétiques tatiens, comme l'enseigne

saint Épiphane <sup>1</sup>, n'admettent pas qu'Adam ait été sauvé. La sainte Écriture nous apprend le contraire au *Livre de la Sagesse* <sup>2</sup> : « C'est elle qui conserva celui que Dieu avait formé le premier pour être le père du monde, ayant d'abord été créé seul. C'est elle aussi qui le tira de son péché. » C'est pourquoi saint Épiphane, au lieu déjà cité, donne à Adam le nom de Saint. La bienheureuse Vierge Marie eut si éminemment les dons et les grâces de ce saint patriarche qu'elle doit être appelée non pas seulement sa fille, mais sa reine.

1<sup>o</sup> Adam, le premier dans l'ordre de la création, fut fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et établi prince du monde, père, seigneur et maître de tout le genre humain. La bienheureuse Vierge Marie, la première en dignité, a été non-seulement créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais elle a été prédestinée de toute éternité à être sa Mère, et elle est ainsi devenue princesse et maîtresse des hommes et des Anges.

2<sup>o</sup> Le corps d'Adam fut formé de terre qui n'avait pas été polluée, car Dieu n'avait pas encore fait tomber la pluie sur elle et l'homme ne l'avait point cultivée. La bienheureuse Vierge Marie eut pour parents Joachim et Anne qui, délivrés du feu de la concupiscence et de l'aiguillon de la chair, l'engendrèrent dans la chasteté et seulement pour se conformer à la volonté divine qui leur avait été manifestée par un Ange, comme nous l'avons dit plus haut en parlant des parents de la sainte Vierge. Aussi saint Jean Damascène <sup>3</sup> appelle saint Joachim et sainte Anne : « *Deux chastes tourterelles* douées de raison. »

3<sup>o</sup> Adam fut créé dans l'innocence et la sainteté, comme le prouve notre Docteur angélique <sup>4</sup>. La bienheureuse Vierge Marie vint au monde ornée de tous les dons de la grâce et de toutes les vertus, comme d'une couronne de pierres précieuses. Anne signifie *grâce*, comme l'enseigne saint Jean Damascène <sup>5</sup>. La sainte Vierge, fille d'Anne, est donc fille à grâce.

4<sup>o</sup> Adam fut, dès son origine, rempli de sagesse et de science. Saint Thomas <sup>6</sup> enseigne que la bienheureuse Vierge Marie, avant de venir au monde et dans le sein même de sa mère, fut non-seulement

<sup>1</sup> Hérésie XLVI. — <sup>2</sup> x, 1. — <sup>3</sup> Discours sur la Nativité. — <sup>4</sup> 1<sup>re</sup> Part., quest. xcvi, art. 1. — <sup>5</sup> Liv. IV de la Foi orthodoxe. — <sup>6</sup> 1<sup>re</sup> Part., quest. xciii, art. 3.

remplie, elle aussi, de sagesse et de science, mais, d'après le sentiment de plusieurs Docteurs, elle reçut encore le don de la plus haute contemplation. Saint Bernardin s'exprime ainsi <sup>1</sup> : « La bienheureuse Vierge, pendant qu'elle était encore dans le sein de sa mère, eut l'usage de son libre arbitre. » Il ajoute <sup>2</sup> : « La bienheureuse Vierge fut éclairée d'une si vive lumière dans le sein de sa mère qu'elle jouit non-seulement de l'usage de sa raison, mais encore des faveurs de la plus haute contemplation. » Je n'ignore pas que saint Thomas, le Docteur angélique, que je prends volontiers pour guide dans toutes ces choses, est d'une opinion contraire et qu'il n'accorde qu'à Jésus-Christ seul l'usage du libre arbitre dans le sein de sa mère <sup>3</sup>, mais nous avons dit ailleurs, d'après Cajetan et d'autres auteurs, que cela devait s'entendre de l'usage permanent du libre arbitre.

5° Adam fut créé dans l'état de justice originelle qui soumettait le corps à l'âme, les facultés inférieures à la raison et la raison à Dieu. La bienheureuse Vierge Marie eut en elle les principaux effets de cette justice originelle, tels que l'appétit sensitif toujours porté à la raison, une volonté soumise à Dieu au degré le plus parfait, de telle sorte qu'elle ne s'écarta jamais en un seul point de la volonté divine. Elle fut privée toutefois de quelques-uns des effets de cette justice originelle, tels que l'absence de la douleur, de la tristesse, du travail, de la faim, de la soif, l'impassibilité, l'immortalité; car si elle avait eu ces qualités, elle eût perdu une grande partie de ses mérites.

6° Adam, après sa création, fut placé dans un paradis de délices <sup>4</sup>. La bienheureuse Vierge Marie fut elle-même un paradis vivant de délices dans lequel Dieu fit éclore le germe de toutes les grâces, le modèle de toutes les vertus, le parfum de toutes les opérations divines et qui nous a donné l'arbre de vie, les délices des hommes, c'est-à-dire Jésus-Christ, source de ce fleuve des quatre Évangiles qui, se répandant par toute la terre et en arrosant la surface, l'a purifiée de ses souillures. C'est pourquoi les saints Pères appellent parfois la sainte Vierge un paradis. L'Apôtre saint Jacques, dans sa *Liturgie*, la salue en ces termes : « Vous êtes le temple sanctifié, le paradis spiri-

<sup>1</sup> T. II, série LI, chap. II. — <sup>2</sup> Dans son LXI<sup>e</sup> Traité, t. I, art. 3, chap. III. —

<sup>3</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. XXVII, art. 3. — <sup>4</sup> *Genèse*, II.

tuel.» Saint Éphrem, dans un *Sermon sur la Mère de Dieu*, lui adresse ces paroles : « Salut, paradis de délices, heureux séjour de la douceur et de l'immortalité! » André de Crète, dans un *Discours sur l'Annonciation*, s'écrie : « Réjouis-toi, terre sainte et virginale, dont a été formé le nouvel Adam. » Saint Jean Chrysostome, dans son 1<sup>er</sup> *Sermon sur l'Annonciation*, nous montre Dieu parlant en ces termes à l'Ange Gabriel qu'il députe auprès de la sainte Vierge : « Va auprès de mon Paradis doué de raison. » Saint Jean Damascène, dans le 11<sup>e</sup> *Sermon sur le Sommeil de la sainte Vierge*, dit : « Aujourd'hui l'Éden du nouvel Adam a reçu le Paradis animé. » De ce paradis est sorti ce fleuve qui, coulant par les quatre Évangiles, a arrosé la face du monde, comme l'atteste Rupert <sup>1</sup> : « Par vous, ô Vierge, dit-il, le saint Évangile a commencé, afin que, par vous, il arrose le monde entier; et le transforme en paradis spirituel. »

7<sup>o</sup> Adam fut chargé de garder et de cultiver le jardin terrestre. « Dieu, dit la *Genèse* <sup>2</sup>, plaça l'homme dans un paradis de délices, pour qu'il le cultivât et le gardât. » A la sainte Vierge a été confiée la garde de Jésus-Christ, qu'elle a conçu, enfanté, réchauffé dans ses bras, nourri de son lait, vêtu et préservé dans son enfance de tout danger.

8<sup>o</sup> Dieu bénit Adam pour qu'il grandit, eût de nombreux descendants et qu'il remplît la terre<sup>3</sup>. Il a donné une bénédiction plus étendue à la bienheureuse Vierge Marie, qui a été choisie pour mettre au monde Celui en qui devaient être bénies toutes les nations; c'est-à-dire par qui elles devaient recevoir la grâce, le salut, la gloire; devenir les amis et les enfants de Dieu, et, par conséquent, avoir part un jour à l'héritage de son royaume : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé<sup>4</sup>. »

9<sup>o</sup> Dieu plongea Adam dans le sommeil; les Grecs disent dans l'*extase*, Tostat dans le ravissement, Oléaster dans le spasme. Durant ce sommeil, son âme était, par un effet naturel, non-seulement dégagée et entièrement libre des fonctions du corps et des sens, mais elle était, en outre, par l'action divine, portée à une telle éléva-

<sup>1</sup> Liv. IV sur le *Cantique des cantiques*. — <sup>2</sup> II, 15. — <sup>3</sup> *Genèse*, I, 28. — <sup>4</sup> St. Matth., XXV, 34.

tion qu'elle atteignit le plus haut degré de la contemplation de Dieu et des Anges ; toutefois, il ne vit point l'essence divine, comme l'enseigne le Docteur angélique<sup>1</sup>. La bienheureuse Vierge, pendant qu'elle enfantait le Christ Rédempteur du monde, fut tellement ravie en extase et s'éleva à un si haut degré dans la contemplation de Dieu qu'elle voyait clairement et par intuition l'essence divine. C'est ce qu'enseignent, en termes formels, saint Antonin<sup>2</sup>, Albert le Grand, cité par lui, Denis le Chartreux parlant du *Traité de saint Denis sur la Hiérarchie céleste*, chapitre VIII. D'autres, cependant, pensent que la Vierge Marie fut favorisée de cet état au moment de l'Incarnation ou de la Résurrection de son Fils.

10° Pendant ce sommeil, ou plutôt cette extase, Adam eut révélation de l'Incarnation de Jésus-Christ, en tant qu'elle se rapportait à la consommation de la gloire divine et non point à la rédemption de son péché<sup>3</sup>. J'ai dit qu'Adam, durant cette extase, n'avait point eu connaissance de l'Incarnation de Jésus-Christ, en tant qu'elle devait le racheter de son péché, parce qu'il n'eut pas alors la prescience de la faute qu'il devait commettre, ainsi que le fait remarquer saint Augustin<sup>4</sup>. La bienheureuse Vierge Marie connut bien plus clairement le mystère de l'Incarnation divine qui s'accomplit en elle. Elle vit, elle sentit qu'elle avait conçu et qu'elle portait dans son sein Celui dont Adam n'avait eu qu'une notion incomplète. Je me fonde, en ceci, sur les paroles de saint Bernard qui, dans sa IV<sup>e</sup> Homélie *sur l'Évangile Missus est*, dit : « Il ne fut donné de connaître ce mystère qu'à Celle en qui il devait s'accomplir. »

II. — 1° Abel fut conçu et naquit d'Adam et d'Ève, après leur désobéissance à la loi de Dieu. La bienheureuse Vierge Marie eut pour parents Joachim et Anne qui étaient justes, ainsi que leur nom l'exprime d'ailleurs : Joachim signifie : « Réparation du Seigneur, » et Anne : « Grâce de Dieu. » Nous avons déjà parlé d'eux assez longuement dans un autre endroit.

2° Abel naquit au milieu de l'affliction de son père et alors que le monde entier était déchu par la faute d'Adam ; sa naissance ne put,

<sup>1</sup> I<sup>re</sup> Part., quest. xciv., art. 4. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Part., tit. XV, chap. xvii. — <sup>3</sup> St. Thomas, 2<sup>e</sup> de la 2<sup>e</sup>, quest. II, art. 7. — <sup>4</sup> Liv. II *sur la Genèse*, chap. xviii.

toutefois, adoucir cette affliction ou réparer cette déchéance. Lorsque la bienheureuse Vierge Marie naquit, le monde entier et le peuple de Dieu même étaient plongés dans un abîme d'iniquités. La terre se trouvait dans un désordre complet : le péché ne connaissait plus de bornes, le deuil et la tristesse étaient partout, les justes de la terre étaient dans la douleur et ceux des Limbes attendaient la venue du Messie ; mais sa naissance porta remède à tous ces maux et rendit la joie au monde, comme le chante l'Église : « Votre naissance, ô Vierge, Mère de Dieu, a annoncé la joie au monde entier. »

3° Abel était doux, tranquille, bienveillant, modeste, sincère dans ses paroles, sans dissimulation ni duplicité. Il se fit remarquer par sa grande déférence pour son frère aîné, par son respect envers son père, son amour pour sa mère et sa piété envers Dieu, comme le signifie son nom d'Abel, selon saint Ambroise dans le livre qu'il a écrit sur *Abel et Caïn*. Nous avons prouvé surabondamment, en expliquant les titres *Miroir de justice* et *Vierge fidèle*, que la bienheureuse Vierge Marie possédait plus parfaitement encore toutes ces qualités.

4° Abel fut saint et juste, puisque Notre-Seigneur lui-même l'a honoré de ce nom<sup>1</sup>. La sainte Vierge Marie fut très-sainte et très-juste, comme nous l'avons prouvé au titre *Sainte Marie*.

5° Abel demeura probablement vierge, car il n'est fait aucune mention de sa postérité dans la sainte Écriture. La virginité de Marie ne saurait être mise en doute ; bien plus, elle fut la Princesse, la Reine des vierges ; elle arbora l'étendard de la virginité et inspira l'amour de la pureté angélique aux hommes qui, quoique faits de chair, renoncent à vivre selon la chair.

6° Abel offrit à Dieu un sacrifice qui lui fut agréable, et pour cela il est appelé prêtre par saint Augustin<sup>2</sup>. Il offrit les premiers-nés et les plus gros de ses agneaux. Mais la sainte Vierge Marie offrit un sacrifice bien plus agréable à Dieu, lorsque ses mains virginales lui offrirent dans le Temple de Jérusalem, selon la loi de Moïse, son Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, quarante jours après sa naissance. L'excellence de ce sacrifice est longuement et sagement démontrée par Jean de

<sup>1</sup> St. Matth., chap. xxiii. — <sup>2</sup> Liv. 1<sup>er</sup> des *Merveilles de la sainte Écriture*.

Carthagène, dans sa VII<sup>e</sup> Homélie sur la Purification de la sainte Vierge.

Énoch, petit-fils d'Adam et fils de Seth, donna avant la sainte Vierge l'exemple de quelques-unes des vertus qu'elle-même devait pratiquer plus tard, mais il ne les porta pas au même degré de perfection.

III.—1<sup>o</sup> Énoch vécut dans l'innocence et la sainteté, aussi la sainte Écriture fait un grand éloge de ses vertus<sup>1</sup> et le loue particulièrement d'avoir commencé à invoquer le nom du Seigneur. Ce n'est pas que l'invocation de ce saint nom eut déjà été profané par l'idolâtrie, car, selon l'enseignement du Docteur angélique<sup>2</sup>, il n'y eut point d'idolâtrie dans le premier âge du monde, le souvenir de la création étant encore trop récent; mais elle entend par là qu'Énoch fut le premier qui réunit les hommes pour leur enseigner à prier et à rendre à Dieu un hommage public par des sacrifices et des cérémonies. Il est des auteurs qui, comme Thomas de Vaud et, après lui, Bellarmin<sup>3</sup>, pensent qu'Énoch établit un culte particulier et différent de celui que pratiquait le peuple. La bienheureuse Vierge Marie commença bien plus réellement à invoquer le nom du Seigneur, elle qui, par sa naissance, sa vie, ses exemples, ses enseignements, dissipa les épaisses ténèbres de l'erreur qui couvraient le monde entier, ainsi que l'atteste saint Cyrille qui, dans son Homélie IX<sup>e</sup> contre Nestorius, adresse à la sainte Vierge les paroles qui suivent : « Par vous, toutes les créatures enchaînées au culte des idoles revinrent à la connaissance de la vérité, les fidèles furent amenés au baptême et des églises furent construites dans l'univers entier. » La bienheureuse Vierge commença encore à invoquer le nom du Seigneur en introduisant dans l'Église le culte spécial de sa virginité. Élie, Élisée, Jérémie, les fils des prophètes, Marie, sœur de Moïse, les sibylles chez les Païens, avaient été vierges avant elle, mais aucun d'eux n'avait, comme Marie, donné à sa virginité l'éclat et la vertu d'un vœu solennel, comme nous l'avons prouvé plus haut en expliquant le titre *Sainte Vierge des vierges*.

2<sup>o</sup> Énoch passa sa vie dans la pratique de la piété et de la sainteté,

<sup>1</sup> Genèse, iv, 26.—<sup>2</sup> 2<sup>e</sup> de la 2<sup>e</sup>, quest. xciv, art. 4, ad 2.—<sup>3</sup> Liv. II des Moines, chap. v.



comme s'il avait été constamment en la présence de Dieu et toujours occupé à lui rendre ses hommages; aussi fut-il d'une prudence, d'une modestie, d'une dévotion admirables, accomplissant sans cesse la volonté divine, comme un ami est heureux de faire celle de son ami et un serviteur dévoué celle de son maître. C'est en effet ce que veulent dire ces paroles de la sainte Écriture<sup>1</sup> : « Énoch marche avec Dieu, » ou comme disent les Septante : « Énoch plut à Dieu, » et le *Targum* de Jérusalem : « Énoch servit le Seigneur dans la vérité. » C'est ce qui a fait penser à quelques auteurs que ce patriarche était un Ange qui avait pris la forme humaine. La sainte Vierge vécut si saintement qu'elle semblait non-seulement exhaler le parfum de la divinité, mais encore la posséder en partage. C'est de là qu'est venue l'hérésie des Collyridiens, réfutés par saint Épiphane, qui regardaient la sainte Vierge comme une divinité et lui offraient, en cette qualité, de petits gâteaux. De là aussi l'étonnement de saint Denis l'Aréopagite, s'écriant : « J'en prends Dieu à témoin, si la foi ne m'eût enseigné le contraire, j'aurais cru que cette Vierge était Dieu. »

3° Énoch fut si agréable à Dieu qu'il le transporta dans le Paradis terrestre<sup>2</sup>, et c'est là, ou dans quelque autre séjour délicieux, si le Paradis a été détruit par le déluge, qu'il continua à vivre miraculeusement avec Élie. On ne s'accorde pas sur la question de savoir s'il jouit ou non de la vue de Dieu. La sainte Vierge fut elle-même si agréable au Seigneur qu'il voulut la transporter avec une pompe royale et le majestueux appareil du triomphe, de cette vallée de larmes, non plus dans le Paradis terrestre, mais dans la gloire des Cieux où il la fit asseoir à sa droite, au-dessus de tous les chœurs des Anges. C'est là une opinion acceptée sans conteste par tout le monde.

IV. — 1° Noé, un des plus célèbres patriarches que les saintes Écritures nous aient fait connaître, fut en quelque sorte, par ses vertus et l'ensemble de sa vie, comme la figure de la très-sainte Vierge. Il vint au monde pour le salut de l'humanité, dans des temps corrompus. Mais ceux qui ont vu naître la bienheureuse Vierge l'étaient bien davantage. Alors la piété, la justice, la foi, la discipline de

<sup>1</sup> Genèse, v, 22. — <sup>2</sup> Ecclésiastique, XLIV, 16.

la loi mosaïque et la liberté avaient disparu, non-seulement du reste de la terre, mais encore du milieu de la nation juive. Dieu avait différé l'incarnation de son divin Fils jusqu'à cette époque, parce qu'alors le mal devait prendre de telles proportions que, s'il n'avait point envoyé son Fils pour sauver le monde, le monde aurait péri misérablement.

2° A la naissance de Noé, Lameth proféra ces paroles prophétiques : « Celui-ci nous consolera, parmi les œuvres de ses mains <sup>1</sup>. » Nous avons démontré, en expliquant l'invocation *Consolatrix afflictorum*, que la bienheureuse Vierge Marie est l'unique consolatrice de ceux qui sont plongés dans les tribulations, les angoisses, les chagrins et les tristesses de toute espèce.

3° La vie de Noé fut mélangée de beaucoup d'événements heureux et malheureux. S'il a joui quelquefois des consolations appelées par le vulgaire délices de la vie, il a été accablé bien souvent par l'adversité. Sans doute, il lui fut donné de goûter des joies vives et nombreuses, en se voyant entouré de richesses considérables et d'immenses propriétés; en sentant ses jours se prolonger et atteindre neuf cent cinquante années; en étant l'objet des soins affectueux d'une famille qui comptait onze générations; en trouvant le vin, jus précieux de la vigne et en servant d'instrument à Dieu, pour la conservation et la régénération de l'humanité... mais de quelle effroyable tristesse, de quelle douleur cruelle ne fut-il pas accablé, soit avant, soit après le déluge, par le spectacle de la dépravation des hommes (toute chair avait corrompu sa voie) et après le déluge, par celui de tant de ruines amoncelées, de tant de champs dévastés, de tant d'animaux perdus, de tant de pauvres enfants innocents ensevelis sous les eaux ! Or, la vie de la sainte Vierge ne le cède en rien à la sienne et sous le rapport de l'adversité et sous celui de la prospérité. (Voir l'explication que nous avons donnée de l'invocation « *Rosa mystica*, rose mystique. »)

4° Les fils de Noé, beaucoup moins vertueux que leur père, furent sauvés du déluge à cause de ses grands mérites. C'est la remarque de

<sup>1</sup> Genèse, v, 29.

saint Jean Chrysostome. Dieu a l'habitude de récompenser les justes par le salut qu'il accorde aux autres à cause d'eux. Eh bien ! si le monde n'a pas péri encore, ce sont les mérites de Marie qui l'ont sauvé. Cela est si vrai que saint Fulgence n'a pas craint de dire : « Le Ciel et la terre se seraient déjà écroulés si les prières de Marie ne les avaient soutenus <sup>1</sup>. »

V. — Abraham fut, en vérité, un personnage très-remarquable et le vrai héros de l'Ancien Testament. En présence de Marie, cependant, comme l'auréole de sa gloire s'obscurcit !

1° Il brilla plus que ses ancêtres. C'est lui qui fit connaître et leur valeur et leurs noms. Personne, en effet, n'aurait parlé de Tharès, de Nachor, de Sarug, d'Héber et des autres patriarches, s'ils n'avaient pas eu l'honneur d'être les pères, les aïculs, les bisaïeuls et les ancêtres d'Abraham. La sainte Vierge a brillé bien davantage que ces patriarches, ces juges, ces rois, ces généraux, ces grands prêtres et ces gouverneurs du peuple, nommés par saint Matthieu au commencement de son Évangile. En établissant la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce saint Apôtre a tressé une couronne de patriarches, de rois et de héros, belle et précieuse, et en le terminant par ces paroles : « De laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ, » il a enchâssé à sa partie principale, comme le plus éclatant des bijoux, la bienheureuse Vierge Marie. Cette couronne sacrée, Marie elle-même, lui a communiqué une magnificence telle que ceux qui étaient condamnés à un éternel oubli, par l'ignominie de leur conduite, ont pu figurer, à cause d'elle, dans la généalogie du Sauveur. On trouve, en effet, au milieu des ascendants royaux du divin Maître, des fornicateurs et des enfants, tristes produits de la fornication ou plutôt de l'inceste, tels que Pharès et Zaran <sup>2</sup>; des homicides, tels qu'Asa <sup>3</sup>; des idolâtres comme Salomon, Roboam, Abias, Josaphat, Achaz, Manassès, Amon, Jaassini; des sacrilèges, comme Osias, cet usurpateur audacieux des fonctions sacerdotales <sup>4</sup>. Et parmi les femmes, on trouve une Thamar adonnée à la fornication; une Ruth, adorant les idoles, et l'adultère Bersabée. Certes, de si pitoyables

<sup>1</sup> Liv. IV, *Mythologie*. — <sup>2</sup> *Genèse*, xxxviii. — <sup>3</sup> II, *Paralipomènes*, xvi, 10. — <sup>4</sup> *Ibid.*, xxvi.

personnes ne méritaient que trop l'obscurité et l'oubli, mais la gloire de Marie a fait rayonner leur mémoire et parce qu'elles ont mis au monde une telle fille, elles ont été rendues dignes de tout respect. « Les enfants des enfants, dit le Sage, sont la couronne du vieillard <sup>1</sup>. »

2° Abraham fut le père des croyants. Sa foi était vraiment admirable. Il sut la conserver dans sa plénitude et son intégrité au milieu d'une nation perverse et violemment portée au culte des faux dieux. Aussi Moïse <sup>2</sup>, Isaïe <sup>3</sup>, saint Paul <sup>4</sup>, saint Jacques <sup>5</sup>, l'ont exaltée à l'envi.

Il posséda une espérance invincible. Mettant toute sa confiance en Dieu, il osa attaquer quatre rois avec une poignée de serviteurs et obtint, avec le secours du Ciel, une victoire complète ; il crut que de son épouse stérile et malgré sa propre vieillesse, il aurait un fils de bénédiction... et ce fils il l'attendit et il l'obtint ; il crut aussi, ô prodigieux abandon ! qu'une postérité innombrable sortirait de ce fils qu'il allait immoler de sa propre main. Alors, vraiment, il espéra contre toute espérance.

Il manifesta à l'égard de Dieu un amour extrême, en abandonnant, pour ne vivre que de lui seul, ses parents, ses amis, ses alliés, et, pour exécuter ses ordres, en prenant son Fils unique, si plein d'amabilité et si resplendissant de jeunesse, l'héritier de tant de promesses, l'objet de tant de vœux, son Isaac, joie de son cœur, vie de son épouse chérie, en le prenant, dis-je, en le chargeant du bois pour le sacrifice, en l'attachant sur ce bois et en levant sur lui, afin de l'immoler, son bras armé d'un glaive. Agir de la sorte, c'était aimer Dieu par-dessus tout.

Son cœur fut brûlant de charité pour le prochain ; il en donna des preuves éclatantes par les prières pleines de sollicitude et d'habileté qu'il adressa à Dieu, en faveur des villes très-criminelles de la Pentapole <sup>6</sup> et par les efforts qu'il fit pour arracher à leurs abominables superstitions les idolâtres au milieu desquels il se trouvait, et les ramener au culte du vrai Dieu.

La piété envers son Créateur et Maître était sans bornes. Il mar-

<sup>1</sup> Proverbes, xvii, 6. — <sup>2</sup> Genèse, xv, 6. — <sup>3</sup> Li, 2. — <sup>4</sup> Épître aux Romains, iv. — <sup>5</sup> II, 21. — <sup>6</sup> Genèse, xviii.

chait en sa présence avec un cœur parfait. Partout, en son honneur, il érigeait des autels, il lui offrait des sacrifices. Après s'être soumis à la cérémonie de la circoncision, si honteuse et si douloureuse, il ne se montra plus au monde que comme le serviteur stigmatisé de Dieu. Que dire de sa respectueuse attitude à son égard, de son exactitude à payer les dîmes et du soin qu'il apportait à la sépulture des morts ! Mais tout cela a moins de valeur que ce que je viens de rapporter et je le passerai sous silence.

Il eut une patience étonnante. Voyageur pendant cent ans, errant çà et là et habitant sous des tentes, il ne se plaignit jamais. La faim, les privations, la stérilité n'abattirent point son courage. L'enlèvement de sa femme, la crainte de son déshonneur et le danger de mort qui le menaçait lui-même et enfin le meurtre ordonné de son fils unique, furent moins forts que lui.

Aucune obéissance dans les siècles passés n'égalait la sienne. Pour exécuter la volonté de Dieu, il abandonna, sans savoir où il allait, et son pays, et sa famille, et la maison de son père<sup>1</sup>. Il se soumit au précepte de la circoncision, si cruel et si ignominieux, et le même jour il en imposa l'accomplissement à son fils Ismaël, à ses serviteurs et à ses esclaves. Il renvoya avec un pain et un peu d'eau sa servante Agar et le fils qu'il avait eu d'elle. Il accepta l'ordre au plus tôt ; il se résigna au coup de tonnerre horrible qui l'obligea à immoler son fils, et il fit tout ce qu'il pouvait faire pour plonger dans le sein de ce fils bien-aimé le glaive dont il était armé.

Son courage était héroïque. Avec une poignée de serviteurs et de gens armés, mais n'ayant pas l'habitude de la guerre, il vainquit quatre rois très-puissants.

Il aima à se montrer très-hospitalier. Lorsque les trois Anges se présentèrent à ses regards, il accourut au-devant d'eux et leur fit tant d'instances qu'ils consentirent à s'arrêter chez lui.

Animé des sentiments d'une humilité admirable, il se méprisait lui-même et se soumettait à tout et à tous avec un empressement particulier. A la tête de nombreux serviteurs, d'une grande fortune, au

<sup>1</sup> St. Paul, *Aux Hébreux*, II, 8.

milieu d'une abondance extraordinaire de biens, il s'exprimait comme quelqu'un qui n'était rien : « Je parlerai à mon Dieu, disait-il, moi, cendre et poussière. — Si j'ai trouvé grâce devant vous, ne soyez point sourd aux prières de votre pauvre serviteur.... — Ne vous mettez pas en colère contre moi, Seigneur, si j'ose vous parler encore une fois. » Or, toutes les qualités, toutes les vertus qu'Abraham a possédées, toutes les actions éclatantes qu'il a faites, la bienheureuse Vierge Marie les a possédées à un degré bien plus grand et les a faites d'une manière bien plus éclatante. Nous l'avons démontré en expliquant l'invocation *Speculum justitie*. Nous pensons qu'il est inutile d'y revenir.

VI. — On peut comparer Isaac, l'unique héritier de la bénédiction faite à Abraham, à la sainte Vierge Marie, mais on ne peut pas lui donner la préférence sur elle.

1° Isaac a été promis par Dieu, désiré pendant longtemps et avec ardeur par ses parents, attendu par tous. La sainte Vierge a été promise, désirée, attendue plus que lui. Manifestée à tous d'une manière divine, les patriarches l'annoncèrent avec amour, les prophètes remplirent leurs écrits de son nom et de ses grandeurs, les Apôtres en firent l'objet de leurs prédications, les justes la comblèrent des plus glorieuses louanges et toutes les nations la désirèrent avec ardeur. (Voir ce qui a été dit à l'invocation *Virgo prædicanda*).

2° Le mot Isaac signifie joie. La bienheureuse Vierge Marie fut la joie du monde; et en changeant, par l'enfantement du Verbe divin, la malédiction en bénédiction, les chagrins et les douleurs de la vie en consolation, elle fut la cause de la joie immortelle et du bonheur sans fin. Sainte Brigitte, dans ses *Révélations*<sup>1</sup>, nous apprend que la naissance future de Marie remplit d'une grande allégresse Adam et les Anges eux-mêmes; qu'Abraham se réjouit davantage, en apprenant qu'elle sortirait de sa race, que de la naissance d'Isaac; qu'il en fut de même d'Isaac par rapport à Jacob et des autres patriarches par rapport à leurs descendants. Ce que Notre-Seigneur dit dans *saint Jean*<sup>2</sup> : « Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu, et il en a été rempli de joie, » saint Augustin l'entend du jour où

le Christ s'est incarné dans le sein de la glorieuse Vierge Marie<sup>1</sup>. Saint Bernard<sup>2</sup> pense qu'il faut prendre dans le même sens ces paroles adressées à David : « Je prendrai du fruit de tes entrailles et je le placerai sur ton trône. »

3°. Le Seigneur visita Sara et elle conçut et engendra Isaac. Isaac fut la récompense accordée à une grande foi, la joie de ses parents, la splendeur de sa maison, la gloire de sa race et l'espoir de sa postérité. Le Seigneur visita la vertueuse Anne et elle conçut et mit au monde la Vierge Marie. Marie devint la lumière des fidèles, la joie des bienheureux, un temple magnifique élevé à la gloire de Dieu, l'ornement de l'univers, la consolation de ses parents et d'Adam, son premier père. (Voir ce qui a été raconté de la joie des pères et des parents de Marie, dans l'explication que nous avons faite de l'invocation *Causa nostræ lætitiæ*.)

4° Dans son Homélie XLVII<sup>e</sup> sur la Genèse, saint Jean Chrysostome nous donne le jeune Isaac comme ayant des formes extérieures très-élégantes, une beauté intérieure très-admirable, des amabilités exquisés et toutes les grâces de son âge. L'Écriture sainte et les saints Pères nous représentent Marie comme possédant une magnificence corporelle et spirituelle bien plus remarquable encore. (Voir l'invocation *Mater amabilis*.)

5° Abraham aima Isaac d'une affection particulière, parce que ce cher enfant était son fils unique, parce que Dieu le lui avait donné dans sa vieillesse, parce qu'il était orné de toutes les vertus, parce qu'il honorait son Créateur et ses parents d'une manière parfaite. Son amour, Dieu le caractérise bien en lui disant : « Prends Isaac, ce fils que tu aimes. » Mais Dieu eut pour Marie une affection incomparablement plus vive et plus étendue, car elle était la Mère de ce fils unique. Il l'avait choisie de toute éternité, choisie parmi la multitude de ses Saints et il la considérait comme le miroir de la perfection, comme le réservoir de toutes les vertus, comme la médiatrice entre lui et les hommes. Nous avons démontré la grandeur de l'amour de Dieu envers la bienheureuse Vierge, dans la Conférence 200<sup>e</sup>, n° VII, et dans la 201<sup>e</sup>.

<sup>1</sup> Traité XLIII sur Saint Jean. — <sup>2</sup> Sermon v pour la Vigile de la Naissance du Seigneur.

6° L'obéissance d'Isaac à la volonté de son père fut étonnante. Destiné à être offert en holocauste, il s'avance courageusement, portant sur ses épaules le bois du sacrifice et dans ses mains le feu et le glaive qui devait l'immoler ! Parvenu sur le sommet de la montagne, il se laissa attacher et placer sur le bûcher qui devait servir d'autel, sans faire la moindre résistance. L'obéissance de Marie l'emporta de beaucoup sur la sienne. Elle accompagna spontanément sur le Calvaire son Fils bien-aimé ; elle le vit mourir, et le glaive de la douleur, elle le laissa pénétrer jusque dans les profondeurs de son âme. Nous montrerons dans l'invocation *Regina martyrum* tout ce que son obéissance eut d'extraordinaire.

VII. — Fils de l'illustre patriarche Isaac, petit-fils d'Abraham, héritier de leurs vertus, des promesses et des bénédictions qu'ils avaient reçues, Jacob peut être comparé, lui aussi, à la bienheureuse Vierge, mais il est loin de l'égaliser.

1° Jacob lutte dans le sein de sa mère, avec Esaü, en triomphe et acquiert la prééminence sur lui. La sainte Vierge, dans le sein de la sienne, lutte avec le démon, en triomphe, lui écrase la tête, en repoussant, sans se laisser toucher par lui, le péché originel, triste issue par laquelle, comme un serpent agile, il glisse sa tête hideuse dans les âmes, qu'il finit par dominer et souiller au moyen des autres péchés. Elle acquiert également la prééminence sur ceux que nous avons nommés dans la 141<sup>e</sup> Conférence et qui, comme Jérémie et saint Jean Baptiste, ont été sanctifiés dans le sein de leurs mères, car aucun d'eux n'y a obtenu un triomphe semblable au sien.

2° Jacob reçoit le droit d'aînesse et la bénédiction de son père dont son frère Esaü était l'héritier naturel. La bienheureuse Vierge Marie obtient le premier rang sur toutes les créatures : « J'ai eu l'empire sur tous les peuples et sur toutes les nations<sup>1</sup> ; » ou mieux encore : « Avant et après elle on ne rencontra jamais quelqu'un qui lui fût semblable. » Elle possède plus de gloire que toutes les armées du monde ; elle est le chef et la souveraine de tout ce qui existe. Mais nous l'avons déjà démontré plusieurs fois, il est donc inutile d'insister.

<sup>1</sup> *Ecclesiastique*, xxiv, 16.



3° Fils et petit-fils d'un père opulent, Jacob vit seul, pauvre, dépouillé de tout. Il n'a point de toit pour abriter sa tête; il passa ses nuits à la belle étoile; pour lit il n'a que la terre et pour oreiller qu'une pierre dure<sup>1</sup>. Issue d'une illustre race de rois, unique héritière de parents très-riches, la bienheureuse Vierge Marie aime la pauvreté et la recherche avec passion. Elle a bien voulu le révéler à sainte Brigitte en lui racontant plusieurs autres particularités de sa glorieuse vie. « Tout ce que j'ai pu avoir, lui dit-elle<sup>2</sup>, je l'ai donné aux indigents. Je n'ai gardé pour moi qu'un peu de nourriture et des vêtements à peine suffisants. » Voyez ce que nous avons raconté de la pauvreté de Marie, en expliquant l'invocation *Speculum justitiæ*.

4° Les Anges montent et descendent en présence de Jacob, qui du bas de l'échelle contemple les mystères divins<sup>3</sup>. Les Anges descendent bien des fois, en présence de Marie, l'entourent et la servent comme leur Reine bien-aimée. Nous l'avons montré dans l'invocation précédente : *Regina Angelorum*.

5° Jacob engendra douze fils, qui deviennent douze patriarches d'Israël et qui lui donnent une famille très-nombreuse. La bienheureuse Vierge Marie engendra un Fils unique, mais choisi parmi tous, mille fois plus cher à son cœur que tous, qui lui a procuré dans la foi une multitude d'enfants adoptifs. C'est pour cela que les Chrétiens l'appellent leur mère : « Marie, Mère de la grâce; » ou lui disent : « Montrez-vous notre Mère. »

6° Par son humilité et par ses présents, Jacob apaise son frère irrité, s'en fait un ami disposé à lui rendre tous les services possibles. La bienheureuse Vierge Marie, par son incomparable humilité et ses mérites immenses, apaise Dieu irrité contre nous, nous en fait un ami, et par ses prières nous le rend propice. Saint Bernard<sup>4</sup> pour cette raison, avance qu'elle le « rend propice à l'univers entier. »

7° Jacob pleure son fils comme s'il était réellement perdu pour lui, comme s'il avait été dévoré par les bêtes féroces<sup>5</sup>. Le Psaume XXI, verset 17, fait dire à Marie : « Un grand nombre de chiens m'ont

<sup>1</sup> Genèse, xxviii. — <sup>2</sup> Révélations, liv. I, chap. x. — <sup>3</sup> Genèse, xxviii. — <sup>4</sup> Sermon I sur l'Assomption. — <sup>5</sup> Genèse, xxxvii, 34.

entouré; » et dans le verset 13 : « J'ai été environné par un grand nombre de jeunes bœufs et assiégé par des taureaux gras. » Hélas ! comme Jacob elle n'a pas entendu raconter les malheurs de son Fils, mais de ses propres yeux elle l'a vu, ce Fils chéri, traîné, déchiré, mis à mort par des bourreaux sans pitié, et elle en ressentit une douleur sans bornes.

8° En apprenant la nouvelle que son fils Joseph, ce fils qu'il croyait avoir été dévoré par les bêtes féroces, vivait encore et avait une grande autorité dans toute l'Égypte, Jacob semble sortir d'un songe affreux, et, saisi d'une joie indicible, il s'écrie : « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore<sup>1</sup>. » Marie ressent dans son cœur une joie inénarrable encore, en voyant son Fils unique, uniquement aimé, crucifié sous ses yeux d'une manière atroce entre deux scélérats et mourant au milieu d'épouvantables supplices, en le revoyant plein de vie dans un corps glorieux, muni d'une puissance souveraine sur la terre et dans les cieux, et d'un nom devant lequel tout genou doit fléchir et dans le Ciel, et sur la terre, et dans les Enfers. Il est probable qu'en ce moment-là son bonheur prit tous les caractères de douceur et d'intimité de celui que procure la claire vision de Dieu. Les Docteurs déjà cités sont de ce sentiment. La bienheureuse Marie put dire alors avec raison : « Vos consolations rempliront de joie mon âme à proportion de la douleur dont mon cœur a été pénétré<sup>2</sup>. »

9° Jacob mourant s'inclina profondément devant le bâton de commandement de son fils Joseph, si puissant en Égypte<sup>3</sup>. Saint Jérôme, saint Antonin, saint Bonaventure soutiennent que ce bâton représentait la sainte Vierge Marie. Le patriarche Jacob, en s'inclinant devant lui, semblait voir à travers les siècles la glorieuse Vierge et lui rendait ses hommages comme à la reine du monde.

VIII. — Joseph arrive enfin et clôture l'illustre série des patriarches, Joseph dont les Hébreux se donnent comme impuissants à célébrer avec vérité et justice les mérites éclatants. Cet illustre, ce si grand patriarche, le cède volontiers à la sainte Vierge. Il n'ose pas,

<sup>1</sup> Genèse, XLV, 28. — <sup>2</sup> Ps. xciii, 19. — <sup>3</sup> St. Paul, *Aux Hébreux*, xi, 21.

pauvre serviteur, se comparer à sa maîtresse; il n'ose pas, impuissant sujet, s'égalier à sa Reine.

1° Joseph vient au monde et prend le nom d'accroissement<sup>1</sup>: « Joseph est un fils qui s'accroît tous les jours, » c'est-à-dire qui acquiert sans cesse une partie de ces vertus extraordinaires dont il possédera un jour la plénitude. A peine née, la Vierge, Mère de Dieu, est appelée Marie à cause de la plénitude de grâce et de vertu qu'elle possède, à cause de l'abondance sans limites des dons du Saint-Esprit dont elle jouit. Dieu appela mers (*maria*) la réunion des eaux. Celle qui réunit toutes les grâces s'appelle Marie (*Maria*). « Tous les fleuves s'écoulent dans la mer, » tous les genres de grâces accordées aux Anges, aux patriarches, aux prophètes, aux Apôtres et aux autres Saints, se retrouvent dans Marie. Nous l'avons démontré solidement dans un autre volume.

2° Israël aimait Joseph de préférence à ses autres fils, parce qu'il l'avait engendré dans sa vieillesse. Pour lui témoigner son affection toute particulière, il lui avait donné une tunique tissée de fils à couleur changeante; c'est-à-dire variée par les couleurs ou par la manière dont elle avait été faite. Dieu a aimé Marie de préférence aux créatures les plus pures, parce qu'il l'a engendrée aussi, parce qu'il l'a fait naître, parce qu'il l'a manifestée dans sa vieillesse, c'est-à-dire à la limite qui sépare les temps anciens des temps nouveaux. Il lui a donné une robe à plusieurs couleurs, c'est-à-dire une robe qu'il a ornée des grâces, des vertus, des dons et des mérites les plus variés.

3° Joseph eut pour la vertu de continence un amour si remarquable qu'il se défendit généreusement contre les sollicitations d'une femme sans pudeur. Mais la très-sainte Vierge est bien plus admirable encore : son incomparable chasteté et sa pudeur virginale ont été célébrées à l'envi par les Pères de tous les siècles.

4° La piété du saint patriarche fut au-dessus de toute expression. Ni l'infâme trafic dont il fut l'objet, ni l'ignominieux esclavage et la dure captivité qu'il eut à endurer, ni les outrages sans nombre que

<sup>1</sup> Genèse, xi. iv, 22.

de misérables idolâtres lui firent essayer, ni quatre-vingts ans passés au sein de la puissance et des honneurs, rien ne put jamais l'ébranler tant soit peu. Car après avoir été comblé longtemps des faveurs de la fortune, il mourut dans les sentiments d'une admirable sainteté. Cette piété si remarquable se trouve cependant éclipsée complètement si on la compare à celle de la très-sainte Vierge. Ni les charmes de la prospérité, ni les angoisses de la détresse, rien ne put jamais souiller son âme de la tache la plus légère. Nous l'avons dit déjà en expliquant l'invocation *Speculum justitiæ* : Miroir de justice.

5° Joseph aima ses frères d'un amour sans égal. Élevé en Égypte au faite des honneurs, il pouvait à son tour les jeter en prison, les réduire en servitude, leur imposer enfin, comme à des traîtres, la loi du talion. Bien loin de les frapper de pareils châtimens, il ne voulut pas même les contrister en la moindre des choses; il les accueillit avec la plus grande bienveillance et des paroles affectueuses, et comme le trouble bouleversait leur âme, il les rassura en s'écriant : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu en Égypte; ne craignez rien <sup>1</sup>. » Cette tendre affection se trouve sans ardeur, si vous la comparez à la brûlante charité qui animait le cœur de la Mère de Dieu. Exaltée au-dessus de tous les chœurs des Anges et en quelque sorte déifiée, Marie n'a jamais perdu le souvenir de la pauvre humanité; elle ne méprise, ne repousse et ne condamne point les pécheurs ingrats qui l'ont méchamment offensée; elle se montre, au contraire, très-clémentine pour eux, elle les accueille avec bonté, les secourt, les protège et bien souvent, comme nous l'avons dit, sa miséricorde délivre ceux que la justice de son Fils avait le droit de frapper.

6° La patience de Joseph dépassa toutes bornes. Odieusement vendu par ses frères, comme le dernier des esclaves, il ne lui vint jamais à la pensée dans ses treize années d'épreuve d'envoyer des lettres ou des messages pour dénoncer leur indigne conduite à son père bien-aimé. Au milieu de toutes ses souffrances, dans les angoisses de l'exil et de la servitude, au fond des cachots et lorsqu'on le menaçait de la peine de mort, jamais il ne voulut implorer le secours de Jacob. Il

<sup>1</sup> Genèse, XLV, 4.

aima mieux s'abandonner tout entier à la sagesse du Seigneur. Que dis-je! poursuivi pendant trois ans par les sollicitations criminelles de la femme de Putiphar, il ne voulut point la dénoncer à son maître, il se contenta de protester de son innocence par quelques paroles seulement et n'insista point. La bienheureuse Vierge Marie l'emporte encore sur le patriarche Joseph dans l'exercice de cette admirable patience; car de quelles injures les Païens, les Juifs, les hérétiques ne se plaisent-ils pas à abreuver l'auguste Mère de Dieu? Quels ne sont pas les blasphèmes que vomissent contre elle des Chrétiens ingrats qui ne doivent la vie qu'à sa bonté et qui sont par elle conservés sains et saufs? Marie cependant dissimule sous des traits sereins l'outrage qu'elle reçoit de ces enfants dénaturés; elle cache dans son cœur la peine qu'elle en ressent et, toujours Mère des miséricordes, elle répand ses bienfaits avec d'autant plus d'abondance qu'on ose l'offenser avec plus d'ingratitude.

7° Que puis-je dire de son humilité? Il était vice-roi d'Égypte, on le proclamait le Sauveur du monde, et cependant il n'y eut jamais point d'orgueil dans son langage, point de rudesse sur ses traits, point de colère dans ses regards, point de faste dans sa démarche, point de violence dans sa conduite et dans son administration; il fit toujours preuve, au contraire, d'une merveilleuse modération et d'une admirable douceur; lui qui, revêtu de la robe de pourpre, paré du collier d'or et portant au doigt l'anneau dont la pierre était le sceau royal, était conduit avec pompe sur le char du roi et que le peuple saluait à son passage en fléchissant le genou; lui qui, dans l'assemblée des grands du royaume et des princes du sang, entendit le pharaon lui adresser ces paroles : « Je suis le pharaon et je jure par cette qualité que nul ne remuera le pied ni la main dans toute l'Égypte que par votre ordre <sup>1</sup>. » Joseph, dis-je, au comble de la gloire et de la puissance, ne dédaigna point de reconnaître ses frères, il ne rougit pas d'avouer l'humilité de son origine et de proclamer hautement devant le roi et devant ses courtisans qu'il n'avait été antrefois qu'un simple berger, ainsi que l'assuraient ses frères. Mais bien plus grande fut encore

<sup>1</sup> Genèse, xli, 44.

l'humilité qui brilla en la très-sainte Vierge, elle qui avait reçu la visite et les saluts d'un Ange; elle qui avait été proclamée pleine de grâce et fécondée par l'Esprit-Saint. Marie, élevée à la dignité de Mère de Dieu et exaltée au-dessus de toutes les créatures, Marie daigne dire encore : « *Ecce ancilla Domini* : Je suis la servante du Seigneur. » Déjà nous avons pesé ces paroles et nous avons admiré en elles l'expression de l'incomparable humilité de la très-sainte Vierge.

8° Joseph apporta dans toutes les affaires une si grande prudence qu'aussi longtemps qu'il eut l'administration d'Égypte, aucun peuple voisin n'attaqua ce pays, aucune calamité ne vint le désoler. Cette prudence se fit admirer surtout dans le conseil qu'il donna à Pharaon de mettre en réserve du blé pour sept ans, et dans le soin qu'il prit d'établir sa famille dans la terre de Gessen, à l'endroit le plus fertile. Autant que faire se put, il la sépara des infidèles qui auraient pu la troubler et l'exempta de toute contribution, en temps de paix ou de guerre, en donnant à ses frères le titre de bergers du roi. Sa prudence fut grande encore lorsque, pour éprouver ses frères dans leur amour pour Benjamin, il menaça de la peine de mort cet autre enfant de Rachel, ce frère bien-aimé, et différa si longtemps de se faire reconnaître. Avec quelle adresse Joseph sut procurer au roi, son maître, toute sorte de biens ! Ses sujets lui payaient des tributs d'argent, lui donnaient les dîmes de leurs troupeaux et de leurs récoltes et se faisaient eux-mêmes ses esclaves. Jamais aucun d'eux ne laissa échapper ni plainte, ni murmure aucun ; jamais aucun d'eux n'essaya de secouer son joug. Au contraire, le saint patriarche sut conquérir à son maître l'amour de tous les cœurs ; chacun croyait devoir à son indulgence et à sa libéralité, sa fortune, sa liberté et sa vie elle-même ; chacun le proclamait hautement. Mais au milieu des mêmes circonstances et dans beaucoup d'autres encore, la bienheureuse Vierge Marie a fait preuve d'une prudence bien supérieure ; c'est elle qui a préparé le froment des élus, le pain de vie qui est descendu des cieux ; elle l'a préparé non pas seulement pour sept années et pour une seule nation, mais pour jusqu'à la fin des siècles et pour le monde entier ; que dis-je ! elle l'a préparé, elle l'a produit elle-même dans ses chastes

entrailles et par lui elle a délivré le genre humain de la famine éternelle. Marie, à son tour, sait placer les siens dans un fortuné séjour, c'est-à-dire dans l'heureux parterre de toutes les vertus. Par sa puissante intercession elle les délivre des misères de cette vie pour les transporter dans la patrie céleste, au sein de laquelle elle montre à tous ceux qui l'implorent Jésus, le fruit béni de son sein virginal. Marie ne s'arrête pas à mettre à l'épreuve la charité des fidèles pour le prochain; elle enflamme cette charité, la fait grandir, et, lorsque c'est nécessaire, elle sait elle-même l'exciter par son exemple, se laissant de bon cœur reconnaître par tous, ouvrant à tous le sein de sa miséricorde. Marie concilie l'amour et la reconnaissance des Chrétiens à Jésus, son divin Maître; Marie est le port du salut au sein duquel tout l'univers se réfugie; par elle chacun trouve grâce devant Dieu et, parés de ses faveurs, nous sommes affermis dans l'amour de Jésus. Marie, enfin, a fait preuve de la plus admirable prudence dans beaucoup d'autres circonstances; nous l'avons démontré longuement en expliquant l'invocation *Virgo prudentissima, Vierge très-prudente*.

Le patriarche Joseph fut doué encore d'un remarquable don de prophétie; il sut expliquer d'une manière admirable les songes envoyés par le Seigneur; il eut la connaissance des événements futurs et les prédit avec assurance. Ici encore, l'auguste Vierge l'emporte de beaucoup, nous allons le démontrer en expliquant l'invocation suivante : *Regina prophetarum*.

Je ne m'arrêterai pas à comparer Marie avec tous les autres patriarches dont parle saint Matthieu en faisant la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

IX. — La sainte Vierge est donc vraiment la Reine des patriarches, soit que l'on considère l'éclat de la naissance ou les faveurs gratuites qu'elle a reçues de Dieu; elle les surpasse tous; un double diadème resplendit sur son front. Elle a reçu l'un de ses parents par droit d'hérédité. Heureuse Mère! elle tient l'autre de son auguste Fils. Les pierreries les plus belles et les plus précieuses les ornent tous les deux. Dans le premier, qui est pour elle l'œuvre de la nature, on voit briller, comme de beaux diamants, les noms des patriarches; les noms des

rois y sont comme le pyrope qui les enchâsse et toute la série de ses glorieux ancêtres y forme une guirlande d'un éclat éblouissant. Le second diadème est, en Marie, l'œuvre de la grâce. Plus belle que toutes les pierreries les plus précieuses que la terre et la mer peuvent recéler dans leur sein, une perle incomparable orne ce diadème : c'est Jésus, le Dieu de toute beauté ; voilà le riche et brillant fleuron que saint Matthieu pose sur le front de la très-sainte Vierge lorsque, lui tressant une glorieuse couronne des saints patriarches, des rois et des plus illustres chefs d'armée, il ajoute ces mots comme dernier ornement : « Marie de laquelle est né Jésus. » Quel joyau pouvait dans cette couronne briller d'un pareil éclat ? quel astre même pourrait avoir une égale splendeur ? Dans le nom ineffable que le grand prêtre portait sur son front gravé sur une lame d'or : « Les regards des hommes trouvaient un ornement qui les ravissait <sup>1</sup>, » c'est-à-dire tout ce que les yeux pouvaient désirer de voir de gracieux et d'agréable, d'éclatant et de beau, tout se trouvait exprimé d'une manière admirable dans ce nom mystérieux. Mais combien plus grand encore est l'éclat dont brillent les doux noms de Jésus et de Marie dans le diadème royal qui ceint le front de la très-sainte Vierge ! Non-seulement les hommes, mais les Anges eux-mêmes, brûlent du désir d'y fixer leurs regards. Le front ainsi paré de cette éblouissante couronne, l'auguste Reine de l'univers brille au milieu de tous les patriarches et des rois comme un astre sans égal. C'est donc à bon droit que l'Église la proclame *Regina patriarcharum : Reine des patriarches* ; elle qui réunit d'une manière admirable toutes les vertus et tous les dons célestes qui furent leur partage, toutes les louanges qui leur furent décernées ; elle qui embrasse toutes leurs dignités à cause de Celui qu'elle a conçu dans ses chastes entrailles, qu'elle a porté dans ses bras, qu'elle a serré sur son cœur, qu'elle a vêtu, enfin qu'elle a nourri et auquel soient louange et gloire pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> *Ecclésiastique*, XLV, 14.

---



# XLV

## REGINA PROPRIETARUM

### REINE DES PROPHÈTES

---

Le glorieux Auteur du salut du genre humain, voulant nous révéler les mystérieux desseins de sa miséricorde et les merveilles de sa sagesse et de sa vie divine, a envoyé, dans tous les siècles, des prophètes à son Église, à son peuple choisi. Il a manifesté par eux ses projets admirables, les a consignés sans équivoque, les a établis d'une manière éclatante afin qu'à travers les ténèbres de toutes les erreurs et le sombre dédale de toutes les hérésies, chacun pût voir briller la vérité et reconnaître la véritable Église.

Sous la loi de nature le peuple de Dieu eut des prophètes :  
1° Adam, qui, dans le sommeil ou plutôt dans l'extase dont parle la *Genèse*<sup>1</sup>, eut la révélation de la mystique alliance du Christ avec l'Église.

2° Abel, dont le sang et le martyre crient et prophétisent encore, comme l'assure saint Paul<sup>2</sup> : « *Defunctus adhuc loquitur*, dit-il. Il est mort, mais sa voix se fait encore entendre. »

3° Après lui Lamech prophétisa<sup>3</sup>. Énoch fut un prophète aussi ; parlant de lui, l'Apôtre saint Jude s'exprime ainsi : « Parmi eux et le septième après Adam, Énoch prophétisa en disant : « Voici venir le Seigneur, » etc.

4° Noé prédit le déluge, et c'est pour cela qu'il fabriqua l'arche à laquelle il dut son salut.

<sup>1</sup> G, 2. — <sup>2</sup> Aux Hébreux, XI, 4. — <sup>3</sup> Genèse, IV, 3.

5<sup>o</sup> Abraham reçut du Seigneur de nombreuses révélations au sujet du Messie qui devait naître de ses enfants, au sujet de la merveilleuse multiplication de sa race, de la possession de la terre de Chanaan et des bénédictions abondantes que le Christ devait faire descendre sur toutes les nations <sup>1</sup>. Après lui vinrent Isaac et Jacob dont les prophéties sont rapportées par la *Genèse* <sup>2</sup>. On trouve aussi à cette époque des prophètes et des prophétesses parmi les Gentils. Le livre *Sagnerdosam* <sup>3</sup> cite Job, Élip haz, Théman, Baldad de Suh, Sophar de Maamath, Éliu, fils de Barachiel, de Buz, etc.

Sous la loi mosaïque il y eut de nombreux prophètes : Moïse, Aaron, Josué, David, Élie, Élisée, et puis les seize autres dont les Livres saints rapportent les oracles et que l'on divise en quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel, et douze petits qui sont : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Il y en eut beaucoup d'autres encore : Sébastien Barradas <sup>4</sup> a recueilli leurs noms dans la *Chronologie des Hébreux*, et il désigne l'époque à laquelle ils ont vécu.

Sous cette même loi le peuple juif avait encore deux oracles fameux : ils avaient nom Urim et Thurim, c'est-à-dire Doctrine et Vérité. Ces noms étaient inscrits sur le Rational que le grand prêtre portait sur sa poitrine, et c'est par eux que le Seigneur répondait aux questions qu'on lui adressait sur les événements futurs <sup>5</sup>.

Dans le Nouveau Testament, les prophètes du Très-Haut ce furent les Apôtres et les autres personnages apostoliques dont saint Paul veut parler dans sa lettre aux Corinthiens <sup>6</sup>

<sup>1</sup> *Genèse*, chap. xii et suiv. — <sup>2</sup> xxi, 4; xxvii et xlix *per totum*. — <sup>3</sup> Chap. xxi.  
— <sup>4</sup> T. I, *Concordance des Évangélistes*, liv. V, chap. xxv. — <sup>5</sup> *Exode*, xxv, 22. —  
<sup>6</sup> 1<sup>re</sup> *Aux Corinthiens*.

en disant : « Dieu a établi dans son Église : premièrement, des Apôtres ; secondement, des prophètes, et troisièmement des Docteurs. » Parmi eux quelques-uns furent même à la fois prophètes et Apôtres ; saint Jean l'Évangéliste, par exemple, qui a écrit l'*Apocalypse*, ce livre mystérieux et tout entier prophétique ; saint Paul lui-même, qui a prédit bien des choses sur l'avènement de l'Antechrist et sur la fin du monde. Agab fut prophète aussi, car il annonça la captivité de saint Paul. Thomas Bzowski, dans son Livre *des Notes de l'Église*<sup>1</sup>, cite les noms de quelques autres encore qui vinrent après ceux-ci. Notre siècle à son tour a eu ses hommes inspirés par l'esprit de prophétie, ce sont saint Charles Borromée, saint Louis Bertrand, saint Ignace, saint François Xavier, saint Philippe de Néri, etc.

Le don de prédire l'avenir n'a pas été seulement le partage des hommes, les femmes elles-mêmes en ont été douées quelquefois. Nous lisons dans les saintes Écritures le nom de plusieurs prophétesses : c'est Marie, sœur de Moïse<sup>2</sup> ; Déborah, épouse de Lapedoc<sup>3</sup> ; c'est Anne, la mère de Samuel<sup>4</sup> ; c'est Holda, qui vivait sous le règne de Josias<sup>5</sup> ; c'est sainte Elisabeth, mère de saint Jean Baptiste<sup>6</sup> ; Anne, la fille de Phanuel<sup>7</sup> ; ce sont enfin les quatre filles de Philippe<sup>8</sup>. Et depuis lors on a vu souvent, dans l'Église de Dieu, de saintes femmes éclairées par la connaissance de l'avenir : sainte Brigitte, par exemple, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude, sainte Thérèse, et bien d'autres encore qui ont été illuminées par les splendeurs de la sagesse éternelle. A ces prophétesses je veux adjoindre encore les sibylles de l'antiquité, qui, par le mérite de leur virginité,

<sup>1</sup> § 19. — <sup>2</sup> *Exode*, xv. — <sup>3</sup> *Juges*, iv, 4. — <sup>4</sup> *1er Livre des Rois*, chap. ii. — <sup>5</sup> *II<sup>e</sup> ibid.*, chap. xxii. — <sup>6</sup> *St. Luc*, i. — <sup>7</sup> *Id.*, ii. — <sup>8</sup> *Actes des Apôtres*, xxi, 9.

dit saint Jérôme, *contre Jovinien*<sup>1</sup>, furent initiées aux secrets de l'avenir et eurent la gloire de prophétiser sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec tant d'assurance et de lucidité, qu'elles semblent décrire les choses futures comme des événements qui sont déjà passés ou qui se déroulent sous leurs yeux. Ces sibylles sont au nombre de dix : la sibylle de Cumès, celle de Cuman, de Perse, de l'Hellespont, de la Libye, de Samos, de Delphes, de Phrygie, de Tibur et d'Érythrée. Mais au milieu de tous ces prophètes et de toutes ces prophétesses, celle qui tient le premier rang, c'est la bienheureuse Vierge Marie, que nous aimons à proclamer *Regina prophetarum*, Reine des prophètes. Nous allons le démontrer.

---

### 383<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST APPELÉE A JUSTE TITRE REINE DES PROPHÈTES.

SOMMAIRE. — 1. Différentes acceptions du nom de prophète. — 2. La sainte Vierge est Reine des prophètes de quelque manière qu'on entende ce mot. — 3. Raisons pour lesquelles l'auguste Mère de Dieu a cette dignité.

I. — Le nom de prophète a un sens très-étendu et les saintes Écritures lui donnent une signification différente :

1<sup>o</sup> Un prophète, c'est un homme consacré à Dieu, un homme religieux consacré tout entier aux chants divins et célébrant par état les louanges du Seigneur. C'est ainsi que, dans le *Livre des Rois*, on appelle fils des prophètes ceux dont les fonctions étaient de chanter les psaumes et les cantiques sacrés, ceux qui s'adonnaient avec soin à la connaissance de la loi et à l'étude des sciences divines. Samuel dit à Saül : « Vous rencontrerez une troupe de prophètes qui descen-

<sup>1</sup>Liv. 1.

ront du Lieu saint, précédés de personnes qui ont des lyres, des tambours, des flûtes et des harpes, et ces prophètes prophétiseront. » C'est-à-dire ces prophètes chanteront, eux aussi, les louanges du Très-Haut, comme l'interprètent Isidore Clarius, Vatable, Tostat, Cajetan et les autres commentateurs. C'est ainsi que les Livres saints disent que Saül prophétisa<sup>1</sup> lorsque l'Esprit du Seigneur s'empara de lui au milieu des prophètes qui chantaient les hymnes sacrés. Cela veut dire que, saisi tout à coup d'un merveilleux enthousiasme et comme inspiré par une puissance divine, Saül célébra avec eux les louanges du Seigneur. C'est ainsi encore qu'on appelait prophètes tous ceux qui formaient les chœurs du temple : « David et les magistrats choisirent donc, pour remplir les fonctions de chantres, les enfants d'Asaph, d'Arman et d'Idithum, afin qu'ils touchassent les guitares, les harpes et les timbales. » C'est-à-dire afin qu'ils célébrent avec des instruments de musique les louanges de Jéhovah. C'est de cette manière enfin que prophétisaient les quatre filles de Philippe, dont parle l'Évangile. Elles chantaient les louanges de Dieu comme les chantent de nos jours les religieuses dans leurs couvents.

2° Un prophète, c'est un Docteur, c'est celui qui enseigne aux autres les vérités chrétiennes. Ce n'est pas un docteur, un catéchiste ordinaire, c'est celui qui est inspiré dans sa doctrine par l'Esprit-Saint lui-même et qui pousse avec ardeur les autres à la piété. C'est ainsi que saint Paul appelle prophètes ceux qui instruisent les autres et les exhortent à la vertu : « Celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter, les consoler<sup>2</sup>. »

3° Un prophète est un homme doué du don des miracles. Nous lisons que le corps d'Élisée prophétisa après sa mort, parce que son attouchement ressuscita un mort<sup>3</sup>. C'est dans ce sens que saint Luc l'interprète dans le chapitre VII, verset 16, de son Évangile. Après avoir raconté la résurrection d'un jeune Naamite, il dit que le peuple poussa ce cri : « Un grand prophète s'est élevé au milieu de nous. »

Dans le sens naturel et propre, un prophète est celui qui, par inspiration divine, connaît l'avenir et le prédit. Il plonge ses regards

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Rois, XIX, 34. — <sup>2</sup> 1<sup>re</sup> Épître aux Corinthiens, XIV, 3. — <sup>3</sup> Ecclésiastique, XLVIII.

comme dans le lointain des siècles, y voit des événements que le commun des hommes ne connaît pas et en parle suivant la perception qu'il lui est donné d'en avoir. Ce qui nous fait comprendre que le mot prophète ne vient pas du latin *fari*, parler, *præ* d'avance; mais qu'il vient du grec *πρό*, par avance et *φημι*, je dis, je parle, etc. C'est pour cette raison que le prophète est appelé en hébreu *Nabi*, mot qui signifie je parle par avance, ou plutôt je présage, et qui dérive lui-même de la racine *Ba*, il vient, racine exprimant très-bien que le *Nabi* est celui qui parle d'avance des choses qui doivent arriver. Cette interprétation est celle des Docteurs hébreux.

II. — On peut très-bien avancer que la bienheureuse Vierge Marie a été prophétesse de ces quatre manières. Personne ne s'est rencontré aussi pieux, aussi saint qu'elle. Elle était parfaitement capable de chanter les louanges de Dieu, puisqu'on l'avait élevée dans le Temple avec les vierges consacrées au Seigneur. Docteur et guide des Apôtres et des Évangélistes, comme nous le démontrerons dans l'invocation suivante, elle enseigna encore aux simples fidèles nos divins mystères et les confirma dans la foi. Elle fit des miracles, car elle conçut dans ses chastes entrailles et enfanta, tout en restant vierge, l'Emmanuel, c'est-à-dire le Dieu fait homme. N'est-ce pas là un grand miracle, un sacrement de piété ineffable? Elle a prédit les choses futures lorsqu'elle chanta ces magnifiques paroles : « Toutes les nations m'appelleront heureuse. » L'événement suivit promptement la prophétie. Sainte Élisabeth commença par lui dire : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru<sup>1</sup>. » Elle fut imitée par cette femme de l'Évangile qui, aux premiers jours de l'Église naissante, sous le souffle puissant des paroles du Christ, s'écria du milieu de la foule : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont nourri<sup>2</sup> ! » A travers tous les siècles, les fidèles ont dit et redit leurs paroles pour exalter Marie. Nous l'avons vu en expliquant l'invocation « *Virgo prædicanda*, Vierge digne de louanges. »

Mais examinons avec soin pourquoi la sainte Vierge est appelée la plus grande des prophètes ou la Reine des prophètes. L'abbé Rupert,

<sup>1</sup> St. Luc, 1, 45. — <sup>2</sup> *Id.*, xi, 27.

homme très-remarquable par sa doctrine et sa sainteté, l'appelle non-seulement prophétesse, mais archi-prophétesse. Deux motifs l'ont poussé à lui donner ce nom : le premier, c'est qu'elle a instruit les prophètes ; le second, c'est que tous les prophètes ont parlé d'elle. Nous sommes bien aise de développer ces motifs, en leur en joignant quelques autres.

III. — La sainte Vierge Marie est appelée :

Premièrement, archiprophétesse, ou Reine des prophètes, parce qu'elle a éclairé, dirigé les prophètes et qu'elle leur a donné raison ; ils l'ont tous regardée comme l'unique objet et la fin dernière de leurs prophéties. On est obligé de convenir que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le but final, le terme unique de la loi. L'Apôtre saint Paul n'a-t-il pas dit dans son *Épître* aux Romains <sup>1</sup> : « Le Christ est la fin de la loi ? » Toute la loi, en effet, et tous les prophètes le regardent, le cherchent, tendent vers lui, comme vers leur fin, leur terme, leur but unique et dernier, et ils lui donnent ce nom. C'est ce qui a porté Tertullien à appeler Notre-Seigneur « le sceau de tous les prophètes. » Puisqu'il en est ainsi, la sainte Vierge est donc l'unique objet et le but dernier de l'inspiration des prophètes ; car les choses qui, par nature, sont corrélatives, le sont aussi, d'après le sentiment des philosophes, par la perception que l'on conçoit d'elles.

Secondement, la sainte Vierge est nommée Reine des prophètes, parce qu'elle a mis au monde le Christ, le plus sublime des prophètes. C'est du Christ que Moïse a dit dans le *Deutéronome* <sup>2</sup> : « Le Seigneur votre Dieu suscitera de votre nation un grand prophète. » Un auteur lui refusait le don de prophétie proprement dit. Il prétendait qu'en lui ne se trouvait pas cette obscurité dans la connaissance, partage indispensable, selon sa manière de voir, de ce don précieux. « On pouvait l'appeler prophète, disait-il, seulement pour cette raison que le vulgaire le regardait comme tel et lui donnait ce nom. » Notre Docteur angélique soutient, au contraire, que Jésus-Christ, en tant que voyageur sur la terre, était réellement prophète <sup>3</sup> et il le prouve. Les théologiens qui ont exposé et partagé son sentiment montrent, par de

<sup>1</sup> x, 4. — <sup>2</sup> xviii, 15. — <sup>3</sup> IV<sup>e</sup> Part., quest. vii, art. 8.

nombreuses raisons, que l'obscurité n'est point de l'essence de la prophétie. Jésus-Christ étant donc le premier et le plus sublime des prophètes, la glorieuse Vierge Marie peut être appelée, avec justice, la première parmi les prophétesses, ou la Reine des prophètes.

Troisièmement, tous les prophètes ont parlé d'elle. Si vous voulez vous en convaincre, parcourez leurs prophéties. Que signifiait donc ce buisson ardent et ne se consumant jamais, décrit par Moïse? Que signifiait l'Arche d'alliance, et la verge d'Aaron, et le tabernacle, gage de l'amour et de la protection du Seigneur, si ce n'est Marie? La reine assise à la droite, dont les Psaumes de David nous entretiennent, la rosée répandue sur la toison d'une brebis, la cité de Dieu, la maison du Seigneur, son lit de repos dont Salomon nous parle, la colonne de fumée de l'autel des parfums, le jardin fermé, la fontaine scellée, la source des jardins, le puits des eaux vives, l'aurore qui paraît, l'armée rangée en bataille, le sanctuaire de la sagesse, la vierge qui conçoit et qui enfante, comme le chante Isaïe, le livre magnifique, la prophétesse, la verge sortie de la racine de Jessé, la nuée légère, le volume scellé, la terre produisant le Sauveur, désignent bien Marie. Ce qui la désigne encore, c'est la femme qui doit environner un homme, selon Jérémie<sup>1</sup>; c'est la porte fermée qu'Ézéchiel mentionne<sup>2</sup>; c'est la montagne du sommet de laquelle une pierre se détache d'elle-même<sup>3</sup>; c'est la montagne du Seigneur<sup>4</sup>, celle de Pharan, ou montagne ombreuse, selon les Septante<sup>5</sup>; c'est la dernière maison que le prophète Aggée annonce et si grande et si belle<sup>6</sup>; c'est enfin le chandelier d'or décrit par Zacharie<sup>7</sup>. Oui, vraiment, Marie est la Reine des prophètes puisque Dieu la leur a montrée à travers les siècles comme le but de leurs prophéties et le phare qui les illuminait. Voilà pourquoi saint Éphrem l'appelle « la gloire des prophètes, » saint Jérôme « l'oracle des prophètes<sup>8</sup>, » Sergius<sup>9</sup> « l'honneur des prophètes, » André de Crète<sup>10</sup> « le sommaire sublime des oracles divins qui ont retenti dans toutes les âmes inspirées » et<sup>11</sup> « l'ornement des prophètes et des patriarches, le héraut infallible des oracles mystérieux du

<sup>1</sup> xxxi. — <sup>2</sup> xliv. — <sup>3</sup> *Daniel*, II. — <sup>4</sup> *Michée*, IV. — <sup>5</sup> *Aux Hébreux*, III. — <sup>6</sup> II. — <sup>7</sup> IV. — <sup>8</sup> *Commentaire sur le Chup. vi de Michée*. — <sup>9</sup> *Sermon sur la Naissance de Marie*. — <sup>10</sup> *no Sermon sur le Sommeil de Marie*. — <sup>11</sup> *Sermon sur l'Assomption*.



Seigneur, » et, enfin, saint Bonaventure <sup>1</sup> la proclame « vérité des prophètes. »

Quatrièmement, Marie est Reine des prophètes, parce qu'elle a été d'autant plus élevée au-dessus d'eux que son nom et sa dignité l'emportent davantage sur leurs noms et sur leurs dignités.

Parcourons, maintenant, tous les degrés de la prophétie et nous verrons combien Marie est élevée au-dessus des prophètes.

### 384<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA COMPARAISON QUE L'ON PEUT ÉTABLIR ENTRE LA SAINTE VIERGE MARIE ET LES AUTRES PROPHÈTES, DÉMONTRE COMBIEN ELLE LEUR FUT SUPÉRIEURE PAR LE DON DE PROPHÉTIE.

SOMMAIRE. — La sainte Vierge a possédé tous les degrés que l'on trouve dans la prophétie : 1. Du premier degré. — 2. Du deuxième degré. — 3. Du troisième degré. — 4. Du quatrième degré. — 5. Du cinquième degré. — 6. Invocation de l'auteur à Marie.

I. — Saint Thomas d'Aquin, ce soleil éclatant au milieu des Docteurs de l'Église, en parlant des différents degrés que l'on trouve dans les prophéties, nous enseigne <sup>2</sup> que le premier degré, le moins remarquable de tous, consiste dans une inspiration intérieure qui pousse quelqu'un à faire un acte extérieur. Il est dit dans nos saintes Écritures <sup>3</sup> qu'un esprit s'empara de Samson et le poussa à briser ses chaînes. C'est de cette manière que beaucoup d'ermites ont présagé et présagent encore les choses à venir et en possèdent le pressentiment. Eh bien ! la sainte Vierge, par inspiration intérieure, eut des révélations très-claires. Pendant son enfance et tant qu'elle habita dans le Temple, les Anges vinrent la visiter tous les jours. C'est le sentiment de saint Bonaventure <sup>4</sup>, de Grégoire de Nicomédie <sup>5</sup>, de Cedrenus <sup>6</sup>, d'André de Crète <sup>7</sup> ; ils lui donnent tous le nom de fontaine des révélations divines que rien ne peut épuiser.

<sup>1</sup> Hymne. — <sup>2</sup> 2<sup>e</sup> de la 2<sup>e</sup>, quest. CLXXIV, art. 3. — <sup>3</sup> *Juges*, xv. — <sup>4</sup> *Livre des Méditations*. — <sup>5</sup> Homélie sur la Présentation de Marie au Temple. — <sup>6</sup> *Compendium historiale*. — <sup>7</sup> Sermon sur l'Assomption.

II. — Le second degré dans la prophétie est une lumière intérieure qui fait connaître à quelqu'un des choses ne dépassant pas les limites des connaissances naturelles. Ainsi, le III<sup>e</sup> *Livre des Rois* <sup>1</sup> nous apprend que Salomon composa de nombreuses paraboles « et qu'il traita aussi de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille et des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » Il nous apprend également <sup>2</sup> qu'il agit de la sorte par inspiration divine : « Dieu donna à Salomon une sagesse et une prudence prodigieuse. » Or, la sainte Vierge Marie, éclairée par une lumière divine, posséda non-seulement une connaissance très-parfaite des choses naturelles, mais elle connut encore, d'une manière très-exacte, les mystères si obscurs de notre foi. Nous l'avons démontré longuement dans un volume précédent.

III. — Prophétiser en concevant clairement ce que l'on dit, mais en ignorant que l'on prophétise, tel est le troisième degré de la prophétie. C'est ainsi que prophétisa l'ânesse de Balaam. Le grand prêtre Caïphe, en prédisant la mort de Jésus-Christ et notre rédemption, dont il ne se rendait pas compte, prophétisa de la même manière <sup>3</sup>. Les saints prophètes eux-mêmes ne comprirent pas tout ce que l'Esprit-Saint leur inspirait, tout ce qu'ils annonçaient et tout ce qu'ils décrivaient. Daniel vit les quatre animaux. N'en ayant pas compris la signification, il la demanda à l'Ange qui la lui donna <sup>4</sup>. Ses efforts pour saisir le sens de la vision du bélier et du bouc ne furent satisfaits que par l'explication qu'il reçut de l'Ange Gabriel <sup>5</sup>. Il en fut de même pour celle dont Dieu récompensa ses jeûnes et ses prières <sup>6</sup>. Il l'avoue lui-même dans le chapitre XII, verset 8 : « J'entendis ce qu'il disait, mais je ne le compris pas et je lui dis : « Mon Seigneur, qu'arrivera-t-il après cela ? » Le prophète Zacharie vit à son tour un chandelier d'or surmonté de sept lampes et ayant à ses côtés deux oliviers. Ne comprenant point ce qu'ils représentaient, il dit à l'Ange : « Seigneur, qu'est-ce ceci ? » il en reçut cette réponse : « Ce sont les sept yeux du Seigneur et les deux oints de l'huile sacrée, qui assis-

<sup>1</sup> IV, 32 et 33. — <sup>2</sup> 19. — <sup>3</sup> St. Jean, xv, 51. — <sup>4</sup> *Daniel*, vii, 16. — <sup>5</sup> VIII, 5, et xvii. — <sup>6</sup> x, II, XI, XIX.

tent devant le dominateur de toute la terre<sup>1</sup>. » Dans son Livre I<sup>er</sup> sur Abraham, saint Ambroise enseigne formellement que les prophètes ne comprenaient point leurs prophéties. Saint Augustin<sup>2</sup> s'exprime ainsi : « Les prophètes avaient l'intelligence de certaines choses, mais ils ne l'avaient pas de certaines autres. De même qu'un roi confie des secrets à ses conseillers intimes et leur en cache aussi qu'il garde tout à fait pour lui ; de même Notre-Seigneur a tenu caché le sens de quelques paraboles et celui de plusieurs autres choses et ne l'a révélé à personne, pas même à ses Apôtres. La très-bienheureuse Vierge Marie, au contraire, a connu exactement chacun des mystères de notre rédemption, et elle les a appris non-seulement par un simple regard de son intelligence, mais encore par les leçons de sa propre expérience et au moyen de la coopération qu'il lui a été donné d'y apporter. Elle a vu et senti, en effet, qu'elle concevait dans ses chastes entrailles le Verbe divin, sans avoir besoin de la participation d'un homme et qu'elle le mettait au monde sans perdre l'honneur de sa virginité. Comment donc aurait-elle pu ne pas comprendre ce qui se passait en elle, ce à quoi elle prêtait son concours ? Saint Bernard ne dit-il pas avec raison que l'expérience est le seul moyen de bien connaître les choses<sup>3</sup> ? C'est cette connaissance, produit de ce qu'on éprouve, qui a fait donner à la sainte Vierge Marie le nom d'Illuminatrice, comme nous l'avons démontré dans un volume précédent.

IV. — Le quatrième degré de la prophétie consiste dans la vision d'une chose accordée à l'un, et dans la révélation de ce qu'elle signifie, faite à un autre. Ainsi, Pharaon vit les images des épis et des vaches<sup>4</sup>, Nabuchodonosor un grand arbre ; ils ne comprirent pas ce qu'ils représentaient. Joseph et Daniel, au contraire, en eurent connaissance par révélation. La sainte Vierge Marie posséda ces deux privilèges réunis. Elle voyait les choses et leurs significations lui étaient révélées. En parlant de visions qu'elle avait, saint Laurent Justinien dit : « Elle fut gratifiée non-seulement de l'apparition des Anges, mais elle jouit aussi de la présence et des entretiens de son divin Fils.

<sup>1</sup> IV, x et xiv. — <sup>2</sup> Cité de Dieu, liv. VII, chap. xxxiii. — <sup>3</sup> Homélie iv sur le Missus est. — <sup>4</sup> Genèse, xli, 1.

Il était juste que celle qui possédait une plénitude incomparable de grâces, eût des visions toutes célestes. » En argumentant sur les révélations qui lui étaient faites, saint Anselme s'écriait : « Le Christ, l'Apôtre nous le déclare, est la vertu et la sagesse de Dieu ; en lui se trouvent tous les trésors de sa sagesse et de sa science ; or, le Christ est dans Marie ; tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont donc en elle <sup>1</sup>. »

V. — Avoir des visions en pleine veille ou entendre de ses propres oreilles la voix de Dieu, comme Samuël qui disait : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute, » tel est le cinquième degré dans la prophétie. Parmi ceux qui le possèdent, les uns voyaient seulement la représentation de ce qui devait arriver et entendaient des voix qui la leur expliquaient ; de ce nombre était Jérémie. Il vit une chaudière enflammée et bientôt une voix lui dit qu'elle présageait l'incendie et la ruine de Jérusalem et des autres nations, par Nabuchodonosor. Les autres percevaient dans leurs visions seulement les choses naturelles, telles que les événements, les guerres, la chute des rois et le renversement des monarchies, ou bien ils les apprenaient au moyen d'une voix qu'ils entendaient. La sainte Vierge posséda d'une manière merveilleuse tous ces genres de prophéties, soit ceux qu'on peut avoir pendant le sommeil, soit ceux que l'on a quand on est éveillé. Elle posséda ceux que l'on peut avoir pendant le sommeil : « Endormie dans le sein de sa mère, le sommeil qui suspend en nous l'exercice du libre arbitre, ne l'empêcha point de tendre vers Dieu par des actes libres et méritoires. » Tel est l'enseignement de saint Bernardin. Je ne partage pas tout à fait cette manière de voir. D'après saint Thomas, Marie n'avait pas dans le sein de sa mère l'usage de la raison. Notre-Seigneur seul a joui de ce privilège ; cela me porte à croire que Marie ne prophétisa, pendant le sommeil, qu'à partir du moment où son âme fut illuminée des clartés de la raison. Elle posséda ceux que l'on a quand on est éveillé. Ayant conçu le Fils de Dieu, l'ayant mis au monde, porté affectueusement dans ses bras, ayant été le témoin privilégié de ses actions les plus

<sup>1</sup> Homélie sur l'Évangile de saint Luc, x.

remarquables, elle devait nécessairement connaître, non par simple représentation, mais par intuition spéciale, les mystères du royaume de Dieu ; elle devait les entendre d'une manière plus confidentielle, les percevoir plus promptement, les retenir plus sûrement, les transmettre et les expliquer aux Apôtres et aux disciples avec plus d'empressement, de clarté et d'exactitude.

Bien plus, si les mystères lui furent dévoilés, si elle entendit les paroles qui les lui révélaient, elle eut encore l'avantage de voir la personne qui lui parlait, qui lui expliquait les choses, de jouir de sa présence. Jérémie et Onias se montrèrent à Judas Machabée<sup>1</sup>, les Anges à saint Jean<sup>2</sup>. En me servant du mot personne, je ne veux désigner ni un homme ni un Ange, je veux désigner la personne même du Fils de Dieu, selon ces paroles de saint Paul aux Hébreux<sup>3</sup> : « Dieu ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils. » Notre-Seigneur Jésus-Christ dit que saint Jean Baptiste est le plus grand des prophètes, parce que les prophètes avaient seulement prédit la venue du Messie, tandis que lui avait eu le bonheur de le prêcher, de le voir, de le baptiser et de le montrer comme du doigt. Mais la sainte Vierge est évidemment plus qu'une prophétesse, car celui que les prophètes ont annoncé, elle a eu l'honneur de le concevoir et de le porter dans ses chastes entrailles, de le nourrir après l'avoir enfanté, de le soigner, de le déposer avec amour dans une crèche, de le couvrir de vêtements, de le serrer sur son cœur et d'habiter longtemps avec lui ; elle a eu l'avantage d'entendre ses paroles douces et suaves, lorsqu'il parlait à la foule en paraboles, et aussi lorsqu'il révélait à ses disciples seuls les mystères du royaume de Dieu, et ces paroles, elle en a parfaitement saisi le sens. Elle a partagé ses voyages et ses travaux ; elle a été le témoin de ses miracles ; elle l'a vu suspendu à la croix, expirer, ressusciter et monter au Ciel.

VI. — O femme bénie entre toutes les femmes, la plus sainte de toutes les femmes, la première parmi les prophétesses, Reine des prophètes, ô vous qui avez mérité d'avoir un si admirable commerce

<sup>1</sup> II, *Machabées*, xv. — <sup>2</sup> *Apocalypse*, passim. — <sup>3</sup> I, 1.

avec Dieu, Vierge admirable, faites que ce Fils que vous avez vu sur la terre opérant les mystères de notre rédemption, que vous avez entendu prêchant le royaume des Cieux, que vous voyez régner dans l'éternité glorieuse, nous le voyions à notre tour et que nous régnerions perpétuellement avec lui. Ainsi soit-il.

---

# XLVI

## REGINA APOSTOLORUM

### REINE DES APOTRES

---

En laissant de côté la signification métaphorique du mot apôtre, employé par les jurisconsultes dans le sens de donner ou demander des lettres de renvoi, ce mot, dans la langue grecque, signifie messenger ou envoyé; non pas messenger ordinaire, mais légat, envoyé par le Dieu trois fois grand et trois fois bon. On divise les apôtres en deux classes. Les uns, comme Moïse et les prophètes, auxquels Tertullien donna le nom d'apôtres<sup>1</sup>, appartiennent à l'Ancien Testament; les autres appartiennent au Nouveau. Parmi ces derniers, un seul, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que saint Paul, dans son *Épître aux Hébreux*<sup>2</sup>, appelle Apôtre, est descendu du Ciel sur la terre; les autres, simples créatures de ce monde, ont été envoyés dans les pays que renferme le monde. De cette catégorie sont :

- 1° Ceux que Notre-Seigneur Jésus-Christ a spécialement choisis, durant son passage ici-bas; c'est-à-dire les douze Apôtres et les soixante-et-douze disciples dont parle saint Luc<sup>3</sup>;
- 2° Ceux qu'il a appelés à l'apostolat, du haut des cieux, comme saint Paul qui reçut la mission de prêcher l'Évangile, seulement après l'Ascension;

<sup>1</sup> Liv. IV contre Marcion. — <sup>2</sup> III, 1. — <sup>3</sup> VI, 10.

3° Ceux que le Souverain-Pontife a chargés tout exprès d'annoncer les mystères de notre foi, dans les contrées où on ne les avait jamais connus et dans celles où on les avait oubliés. C'est à raison de cette charge, confiée par le Souverain-Pontife, que saint Boniface est appelé l'apôtre de l'Allemagne; saint Denis l'Aréopagite celui de la France; saint Séverin, celui de la Bavière; saint Martial, celui de l'Aquitaine; le moine saint Augustin, celui de l'Angleterre; saint Adalbert, celui de la Pologne et de la Prusse; le saint roi Étienne, celui de la Hongrie, et saint François-Xavier, celui du Japon. Il ne s'agit ici que des douze Apôtres formant le sacré collège que Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut bien s'adjoindre. Ils portent le nom d'Apôtres ou de légats, comme les légats du Souverain-Pontife portent celui d'envoyés ou de légats *a latere*. Notre divin Maître leur donna non-seulement le pouvoir d'aller et de prêcher l'Évangile, mais encore celui de baptiser, de remettre les péchés, de fonder des églises, d'ordonner des prêtres, d'établir des rites sacrés et sacramentaux, de porter des défenses, de punir les fidèles, d'écrire des livres canoniques, et de régler, enfin, toute la discipline de l'Église. La très-sainte Vierge est proclamée leur Reine et celle de beaucoup d'autres. Mais voyons

---



## 385° CONFÉRENCE

## COMMENT ELLE EST ET POURQUOI ELLE EST APPELÉE REINE DES APÔTRES.

SOMMAIRE. — 1. Excellence de la sainte Vierge sur les Apôtres : 1° La dignité qui lui a été conférée; 2° les fonctions qu'elle a remplies. — 2. Ce que Marie a fait pour les Apôtres : 1° elle les a dirigés; 2° elle les a consolés; 3° elle les a confirmés dans la foi; 4° elle les a instruits par ses paroles et par ses exemples. — 3. Pourquoi Marie a été donnée en exemple aux Apôtres.

I. — Notre-Seigneur Jésus-Christ a choisi, parmi tous les hommes, ses Apôtres, comme fondements de la loi nouvelle et pour établir son Église. Il a voulu que le bruit de leur autorité se répandît dans l'univers et que leur parole arrivât jusqu'à l'extrémité de la terre, mais il a placé au-dessus d'eux la très-sainte Vierge Marie en lui communiquant une dignité et en lui confiant des fonctions plus sublimes que celles qu'il leur avait accordées à eux-mêmes. Si elle est leur Reine, c'est donc parce qu'elle l'emporte et qu'elle excelle sur eux de ces deux manières.

Premièrement, par la dignité. Sans doute la dignité des Apôtres était admirable. Ils prêchaient Jésus-Christ; ils combattaient pour Dieu; l'Esprit-Saint parlait par leurs bouches; ils étaient les propagateurs de la religion, les chefs de l'Église, les pontifes de la sainteté; mais celle de Marie l'est bien davantage. Être Mère du Christ, du Dieu très-bon et très-grand, peut-on trouver, même avec les secours de l'imagination, quelque chose de plus élevé, de plus sublime et de plus excellent? Nous en avons montré l'impossibilité en exposant l'invocation « *Sancta Dei Genitrix* : Sainte Mère de Dieu. »

Secondement, par les fonctions. L'apostolat est un ministère. Voilà pourquoi l'un des Apôtres disait : « Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ<sup>1</sup>. — C'est lui aussi qui nous a rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance<sup>2</sup>. » Les *Actes des Apôtres* nous apprennent également que l'apostolat embrasse le ministère confié plus tard aux diacres, « afin qu'il entre dans ce

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Aux Corinthiens, iv, 1. — <sup>2</sup> 11<sup>e</sup> Id., iii, 6.

ministère et dans l'apostolat<sup>1</sup>. » Et c'est avec raison, car les Apôtres servaient Dieu et Jésus-Christ en promulguant et en propageant l'Évangile. Aussi le prophète Isaïe leur donna le nom d'anges : « Allez, ambassadeurs rapides, vers cette nation arrachée et déchirée<sup>2</sup>. » Le mot ange sert à désigner celui qui remplit un office et un ministère. Il leur donna celui « d'ailes de Dieu. » « Nous avons entendu des extrémités du monde les louanges. » L'hébreu porte « des ailes de terre<sup>3</sup>. » Or, ces ailes, ce sont les prophètes et les Apôtres qui appartenaient à l'un et à l'autre testament, ont parcouru l'univers pour prêcher Jésus-Christ et faire connaître sa loi. Mais la sainte Vierge n'est pas ministre de Dieu, elle est sa dame ; elle n'est pas sa servante, elle est la Mère du Roi des rois, de Notre-Seigneur, Fils de Dieu. Je dis la dame de Dieu, car elle est sa fille, son épouse et sa mère. La langue latine rend par le mot *domina* le mot Marie de la langue syriaque. Saint Athanase le démontre dans son *Évangile de la Mère de Dieu*. Les Apôtres ont donc été les ministres de Dieu parce qu'ils ont répandu sa parole sur toute la terre ; Marie est sa Mère parce qu'elle l'a enfanté pour le salut du genre humain.

II. — Marie est encore appelée Reine des Apôtres parce qu'elle les a dirigés, consolés, confirmés dans leur foi et instruits par ses paroles et par ses exemples,

Elle les a dirigés. Après l'Ascension glorieuse de notre divin Maître, les Apôtres se trouvaient comme des plantes encore nouvelles et pas assez fortement enracinées dans le bon terrain. Ils avaient donc besoin de direction, de conseils et de secours. Évidemment personne ne pouvait mieux les leur prodiguer que Marie. Elle était l'image véritable, la représentation sûre de Jésus-Christ. En la voyant, les Apôtres semblaient se trouver en présence de leur Maître, ils paraissaient l'entendre conversant avec les hommes.

Elle les a consolés. Le départ de Notre-Seigneur pour le Ciel produisit dans l'Église militante une tristesse immense. Il était nécessaire que des consolations abondantes fussent accordées aux Apôtres accablés. Ces consolations, qui donc pouvait les leur procurer plus

<sup>1</sup> 1, 25. — <sup>2</sup> XVIII, 2. — <sup>3</sup> XXIV, 16.

douces et plus efficaces que la très-sainte Vierge ? Elle en qui se reflétaient comme dans une image vive toute la force, toute l'humilité, toute la bonté, toute la charité, toute la modestie, toute la patience, en un mot toutes les vertus de son divin Fils. Et voilà pourquoi Notre-Seigneur la leur laissa, pour ainsi dire, comme un gage de son amour. Ceux qui s'éloignent de leurs parents et de leurs amis ont l'habitude de leur laisser un de leurs enfants ou leur portrait, afin qu'ils puissent se consoler de leur absence par la contemplation de ce qui les représente. C'est ainsi que Jésus-Christ a fait en quittant ce monde : il a laissé à ses Apôtres, pour qu'il fût leur consolation, son portrait fidèle et la reproduction vivante de toute sa vie, en la personne de sa très-glorieuse Mère. Combien de fois, en effet, cette admirable consolatrice ne les a-t-elle pas arrachés au péril, par la puissance de ses prières ? Combien de fois ne leur a-t-elle pas obtenu du Ciel des conseils salutaires et la solution de tous leurs doutes ? Combien de fois n'a-t-elle pas calmé leur tristesse et leur désolation et ne leur a-t-elle pas procuré les secours dont ils avaient besoin ? Il est probable, comme le dit Bosquier, dans son Sermon LXXXI<sup>e</sup> sur *l'Enfant prodigue*, que saint Pierre, après avoir renié son divin Maître, se rendit, en sortant de la maison du Pontife, auprès d'elle, qu'il lui avoua son péché et qu'il réclama ses conseils, ses consolations et ses prières. Il est vraisemblable aussi qu'en retour de ses humbles aveux, elle lui obtint, par son intercession auprès de Dieu, l'espérance de la miséricorde sans laquelle il aurait péri misérablement comme Judas. Dans sa *Vie de saint Jacques*, Ribadeneira nous apprend que cet Apôtre ayant seulement converti, en Espagne, neuf personnes à la foi de Jésus-Christ, s'en trouvait très-malheureux ; que la sainte Vierge, qui vivait encore, mais qui se trouvait en Orient, lui apparut à Saragosse, debout sur une colonne de marbre blanc, pour l'encourager et le consoler ; elle lui donna l'ordre d'élever, dans cet endroit même, une belle église et de la lui consacrer, lui prédisant qu'un jour cette partie de l'Espagne aurait pour elle une très-grande dévotion.

Sans aucun doute, la bienheureuse Vierge Marie fut pour les Apôtres comme un second Paraclet, un Paraclet visible ; elle fut pour eux

un Docteur plein d'une science immense, une consolation de tous les moments, un médiateur et un refuge assurés; elle brilla sur eux, au sein des afflictions les plus noires, avec la douceur de la lune; elle leur servit d'étoile au milieu de la tempête et d'arche d'alliance à la tête des armées qu'ils conduisaient au suprême combat. L'évêque saint Ignace, écrivant, en Asie, à l'Évangéliste saint Jean, lui disait : « Plusieurs de nos amis nous apprennent que Marie, Mère de Jésus, possédait l'abondance des grâces; qu'elle est calme et heureuse dans les tribulations et les persécutions, résignée dans l'indigence et la détresse, charitable jusqu'à rendre grâce à ceux qui l'outragent; en un mot, qu'elle se réjouit au sein du malheur et qu'elle s'afflige avec les malheureux et les affligés. » Ce saint Pontife, en s'exprimant de la sorte, était bien l'écho de la vérité et n'apprenait rien d'étonnant. La sainte Vierge ayant été établie Mère et patronne de toute l'Église, par ces paroles de Jésus-Christ à saint Jean : « Voilà ta mère ! » et par celles-ci adressées à sa Mère : « Voilà ton fils ! » saint Jean représentait alors tous les Chrétiens et Marie représentait l'Église qui est notre mère, comme nous l'avons très-bien démontré ailleurs. Il était donc tout naturel que la sainte Vierge remplît les devoirs d'une mère à l'égard des Apôtres et des fidèles malheureux en leur prodiguant et ses conseils et ses consolations; elle les remplit si bien que tous ceux qui étaient tristes ou délaissés ne la quittaient jamais sans recevoir de bons conseils et des secours de toute espèce; elle les a confirmés dans leur foi. Après l'Ascension de leur divin Maître, les Apôtres devaient beaucoup souffrir pour la gloire de son nom; jamais ils ne devaient être à l'abri des calomnies, des injures, des moqueries, des persécutions, des mauvais traitements, de l'exil et même des coups de la mort. De leur temps, être chrétien était un crime digne de la peine capitale; un Chrétien se trouvait dans la même position qu'un hérétique de nos jours, en Espagne, ou qu'un traître à sa patrie chez toutes les nations. L'année qui suivit l'Ascension fut le témoin d'une grande persécution dirigée par les Juifs contre l'Église; saint Étienne y périt sous une grêle de pierres <sup>1</sup>. Dorothee, dans son ouvrage, nous

<sup>1</sup> Actes, vii.

apprend que Nicanor et deux mille autres Chrétiens y perdirent la vie, ce qui revient parfaitement à ce que l'Apôtre saint Paul raconte de lui-même <sup>1</sup> : « J'ai mis en prison plusieurs des Saints, en ayant reçu le pouvoir des princes des prêtres, et lorsqu'on les faisait mourir j'y ai donné mon consentement. » D'après un grand nombre d'auteurs, les Juifs s'emparèrent, durant cette persécution, de sainte Marie-Madelaine, de sa sœur Marthe, de Marcelle, leur servante, de son frère Lazare, de Maximin, de Joseph d'Arimathie, les placèrent sur une embarcation privée de voiles et de rames et les livrèrent à l'inconstance des flots, conduits par la main de Dieu. Ces saints personnages arrivèrent sur les côtes de Marseille, en France, et y prêchèrent la foi de Jésus-Christ. Baronius donne pour date à ce fait l'année 53 de Notre-Seigneur. (Voir les *Actes de sainte Magdeleine*, la *Rose d'or* du pape Sylvestre et les œuvres de Pierre Natalis.) Certes, au milieu des malheurs qui accablaient l'Église de Jérusalem, les fidèles avaient besoin de conseils, de consolations et de secours efficaces; Marie fut leur aide, leur consolatrice et leur pourvoyeuse infatigable. Pleinement à leur disposition, ils trouvaient en elle les secours de toute nature qui leur étaient nécessaires. Elle intercédait puissamment en leur faveur auprès de Dieu; ses courageux exemples les animaient, les aidaient, les fortifiaient. (Voyez ce que nous avons dit dans l'invocation *Causa nostræ lætitiæ : Cause de notre joie.*)

Il est hors de doute que les pharisiens et les scribes, à cause de leur haine monstrueuse à l'égard de son Fils, haine que sa mort horrible n'avait pas calmée encore, cherchèrent à diffamer de diverses manières la Vierge Marie. Ils durent l'accabler de reproches, la couvrir d'opprobres, l'appelant, peut-être, Mère d'un séducteur, d'un faux prophète, d'un mauvais sujet, d'un fourbe, du crucifié. Saint Jérôme, sectateur de la religion juive avant d'être Chrétien, nous apprend, dans son Livre II *sur le Thalmud*, que parmi les Juifs les uns la regardaient comme une créature souillée, les autres comme une femme publique, que tous avaient donné aux Apôtres et aux martyrs du Christ le nom infâme de corrupteurs de la jeunesse. La sainte

<sup>1</sup> *Actes*, xxvi, 10.

Vierge supporta avec la plus grande patience cette abominable conduite. Invincible aux pieds de la croix de son divin Fils, elle se montra, au milieu de ces croix, insensible et froide comme un bloc de marbre, soutenant par sa patience et son courage le courage et la patience des Apôtres et des autres fidèles. De même qu'autrefois l'Arche d'alliance excitait le courage des Israélites qui la gardaient dans leur camp; de même Marie, Arche sainte du Dieu très-haut, laissée par lui au sein de son Église militante, relevait merveilleusement les nouveaux soldats du Christ, les poussait à supporter avec force les épreuves et à pardonner à leurs ennemis. Phocion, général athénien, condamné à mort par son ingrate patrie, disait à Tudipe, condamné comme lui et perdant courage : « N'est-ce pas assez pour toi que de mourir avec Phocion <sup>1</sup> ? » Accablée par les outrages des pharisiens et des scribes ingrats, à plus raison Marie pourrait dire à ses Apôtres, peut-être défaillants : « N'est-ce pas assez beau, assez glorieux pour vous que de souffrir et de mourir avec votre Seigneur et votre Dieu ? »

Elle les a instruits par ses paroles et par ses exemples.

Le Saint-Esprit leur avait bien révélé tous les mystères et toute vérité, mais par sa permission et avec son aide, elle le leur fit connaître d'une manière plus claire, plus parfaite, plus éminente, plus facile et plus manifeste. Certes, elle était bien apte à agir de la sorte, elle qui les connaissait non-seulement par les lumières de son intelligence et de la science, mais par celles de l'expérience et du concours qu'elle avait prêté à leur accomplissement. On dit vulgairement : « L'expérience est la reine des choses. » Nos connaissances, en effet, sont le produit de l'expérience et sont perfectionnées par l'expérience. Dieu savait bien qu'Abraham était rempli de sa crainte, il le savait avant qu'il eût consenti à immoler son fils, et cependant, après l'épreuve, il lui dit : « Je connais maintenant que tu crains le Seigneur ; » c'est-à-dire : « L'expérience me démontre parfaitement que tu crains le Seigneur. » Dieu parle ici à la manière des hommes qui pensent n'avoir la connaissance d'une chose que lorsqu'ils en ont fait

<sup>1</sup> Élien, liv. III, chap. x, *Récits historiques*.

l'expérience. Job n'ignorait pas non plus, avant d'être accablé de misères et de malheurs, que Dieu n'épargne point le pécheur, et cependant, après avoir senti tout ce qu'ils avaient d'affreux, il s'écrie : « J'avais peur de mes œuvres, car je savais que vous n'épargneriez pas le pécheur<sup>1</sup>. » Pierre ne pouvait pas ignorer que Dieu ne faisait pas acception des personnes. Le choix exceptionnel pour l'apostolat, dont lui et ses collègues avaient été l'objet, le prouvait avec clarté. Il avoue néanmoins, en présence de la conversion du païen Corneille à la foi de Jésus-Christ, qu'il en était le bien-aimé. « En vérité, dit-il, je vois que Dieu n'a point d'égard aux diverses conditions des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et dont les œuvres sont justes, lui est agréable<sup>2</sup>. » Tout cela nous montre très-bien que si les Apôtres avaient reçu de l'Esprit-Saint la plénitude de la foi et de la science divine, et la connaissance exacte des mystères de notre rédemption, la sainte Vierge Marie était à même d'augmenter grandement en eux toutes ces choses, par la raison toute simple qu'elle avait vu, entendu, connu par expérience tous ses mystères et qu'elle avait aidé notre divin Sauveur à en accomplir plusieurs. Qui mieux qu'elle, en effet, pouvait parler de la conception et de la vie de Jésus-Christ dans ses chastes entrailles, de sa venue au monde, de sa première enfance dans le berceau, de son enfance en dehors du berceau, de sa jeunesse, de son adolescence et enfin de sa mort et de sa résurrection? Qui avait été le témoin de tout cela comme elle l'avait été elle-même? Un proverbe très-répandu dit : « Un témoin oculaire vaut beaucoup mieux que dix personnes qui ont seulement appris. » Or, Marie avait été témoin oculaire. Elle devait donc parler avec plus d'abondance, de clarté et de véracité, et avoir plus d'autorité pour faire accepter ses paroles.

Il est naturel de penser que saint Jean, disciple de Jésus-Christ, en sa qualité de gardien perpétuel et de fils adoptif de Marie, ait appris d'elle, pendant leur long séjour sur la montagne de Sion, des mystères plus sublimes sur la divinité de son Seigneur et Maître. C'est ce qui

<sup>1</sup> *Job*, ix, 28. — <sup>2</sup> *Actes*, x, 34.

expliquerait comment il a pu faire remonter son Évangile beaucoup plus haut que les autres Apôtres, son Évangile dont le début sublime commence par ces mots : « Au commencement était le Verbe. » Saint Ambroise était de ce sentiment; il le manifeste par ces paroles : « Il n'est pas extraordinaire que saint Jean ait parlé des mystères divins mieux que les autres, il se trouvait à la source même des secrets célestes. »

D'après une opinion constante et partagée par beaucoup de personnes, saint Luc reçut de la très-sainte Mère de Dieu l'Évangile qui porte son nom.

Cette glorieuse Reine voulut bien lui apprendre surtout ce qui regarde la conception et la naissance de saint Jean Baptiste, l'Annonciation faite par l'Archange Gabriel, l'Incarnation du Verbe et les mystères qui s'y rapportent, le cantique *Magnificat* qu'elle prononcera elle-même, l'Enfantement, la Circoncision, la Présentation, la fuite en Égypte de son Fils bien-aimé. Elle lui raconta de quelle manière elle l'avait trouvé dans le Temple, au milieu des Docteurs, et après deux jours de recherche; elle lui donna des détails sur son séjour à Nazareth, sur son obéissance à son égard et à l'égard de saint Joseph, et sur les autres événements qu'il décrit avant de parler du baptême conféré par saint Jean. La sainte familiarité qui existait entre eux et qui permit à saint Luc de faire le portrait de Marie si fidèlement et à plusieurs reprises, comme nous l'avons démontré solidement dans la Conférence où il a été question des images de la sainte Vierge, nous prouve que cette opinion est fondée. Comme saint Luc représenta cette douce Mère portant dans ses bras son divin Enfant, il dut lui demander des détails nombreux sur l'enfance de cet enfant bien-aimé. Il est permis de croire surtout qu'il obtint d'elle les précieux renseignements renfermés dans les chapitres I et II de son Évangile. Je pense, avec beaucoup d'autres, que la sainte Vierge lui dicta mot pour mot le cantique qui porte son nom et ceux qui portent celui de Zacharie et de Siméon. Plusieurs écrivains, cités par Canisius<sup>1</sup>, soutiennent que saint Luc ne fut que son secrétaire, et que c'est pour cette raison

<sup>1</sup> *Livre de Marie*, chap. I.



qu'il a mis ces paroles au commencement de son Évangile : « Suivant le rapport que nous en ont fait ceux qui, dès le commencement, les ont vues de leurs propres yeux et qui ont été les ministres de la parole. »

Eusèbe d'Émissa, dans son *Discours sur l'Évangile de la fête de l'Assomption*, avance que tous les Évangélistes ont appris de la Vierge, Mère de Dieu, une grande partie des choses qu'ils nous ont fait connaître : « Les Apôtres, dit-il, les ont reçues de sa bouche, les ont écrites sous sa dictée et les ont livrées à nos méditations. » Qui pourrait donc ne pas croire aux Évangiles ? Qui oserait les contredire, puisqu'il est certain qu'ils reposent sur l'autorité de Marie et sur celle de son Fils ? L'illustre saint Jérôme, ou, comme certains auteurs le prétendent, Sophronius dans son *Sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge*, saint Ildephonse<sup>1</sup>, saint Bernard<sup>2</sup>, soutiennent son sentiment.

Après l'avoir exposé d'une manière admirable, Denis le Chartreux ajoute<sup>3</sup> que Marie réunit sous son obéissance et sa direction une assemblée bienheureuse de cent-vingt vierges et qu'elle l'instruisait avec sollicitude. Ce fait rend bien probable le sentiment de ceux qui nous montrent l'Évangéliste saint Marc établissant des moines en Égypte et leur donnant une règle qu'il avait reçue des mains mêmes de la sainte Vierge, ou au moins que les Apôtres lui avaient transmise comme intermédiaires entre lui et cette glorieuse Reine<sup>4</sup>. C'est à cause de tout cela que saint Ignace, dans son *Épître à l'Évangéliste saint Jean*, appelle Marie « la lumière qui nous enseigne et les vérités de la religion et la nécessité de la pénitence ; » que saint Augustin<sup>5</sup> lui donna le nom « d'épouse du Christ et de précepteur des nations, » et que sainte Brigitte, dans ses *Révélations*<sup>6</sup>, a écrit les paroles suivantes : « La Vierge Marie était la lumière des Apôtres, le courage des martyrs, le guide des Confesseurs, le miroir des vierges, la consolation des veuves, le moniteur très-salutaire de ceux qui vivent dans les liens du mariage et la force indomptable des bons catholiques. »

<sup>1</sup> Sermon v sur le même sujet. — <sup>2</sup> Sermon sur le *Missus est*. — <sup>3</sup> I, Dist. xvi, quest. II. — <sup>4</sup> Cassien, *Inst.*, liv. II, chap. v. — <sup>5</sup> Sermon vi sur le *Temps*. — <sup>6</sup> Sermon angélique, chap. xix.

Quelqu'un objectera peut-être, en se moquant, cet avertissement de saint Paul<sup>1</sup> : « Je ne permets point aux femmes d'enseigner. » Je répons : « L'Apôtre défendait aux femmes d'enseigner dans les églises, au milieu des assemblées publiques, du haut d'une tribune, je l'avoue; mais il ne leur défendait pas de le faire d'une manière privée. Aussi Priscille, dans le secret de sa maison, put enseigner les principes de la foi de Jésus-Christ à son mari Apollon<sup>2</sup>. Cécile, Natalie, sainte Monique, Marthe, Théodelinde, Clotilde, Flavie Domitille, ont pu tenir la même conduite à l'égard de leurs maris respectifs Valère, Adrien, Patrice, Marius, Agilulphe, roi des Lombards, Clovis, Flavien Clément. Je regarde comme étant parfaitement vrai ce que saint Jean Chrysostome dit, dans son Homélie LX<sup>e</sup> sur *Saint Jean* : « Rien de plus puissant qu'une femme bien douée pour instruire un homme et le façonner comme elle l'entend; mieux que personne elle sait supporter amis, maîtres et rois, pour avertir son mari, le conseiller, » etc., etc. Eh bien ! ce que l'on peut dire de cette femme, on doit le dire bien davantage de Marie, Mère de Dieu, bénie parmi toutes les femmes.

Enfin, la sainte Vierge instruisit les Apôtres autant par ses exemples que par ses paroles. Notre divin Maître lui avait donné des leçons admirables sur la morale; il n'avait pu le faire que trois ans, temps très-court, en vérité; Marie lui a survécu pendant plusieurs années. Le prêtre Hippolyte dit pendant neuf ans, Vincent pendant onze ans, Eusèbe pendant quatorze ans; l'opinion commune tient pour quinze ans. Or, si Dieu l'a permis ainsi, c'est évidemment et uniquement pour qu'elle fût pendant un espace de temps plus long, par sa vie pleine des vertus les plus pures, le modèle que les Apôtres et les autres fidèles devaient contempler et reproduire. Personne, en effet, n'était plus miséricordieux qu'elle, plus porté à secourir les malheureux, plus fort dans les épreuves, plus humble et plus pieux; que d'âmes elle a retirées du vice par la force de ses exemples et elle a rendues vertueuses ! Que de malheureux elle a secourus par son intercession ! Que d'ignorants elle a éclairés ! Que d'infortunés, plongés

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> A *Timothée*, II, 12. — <sup>2</sup> *Actes*, XVIII.

dans les ténèbres de l'erreur, elle a ramenés dans le bon chemin ! Ils sont si nombreux que personne ne serait capable de les compter. Aussi c'est avec raison que saint Ambroise <sup>1</sup> l'appelle « la règle vivante, le modèle de la vertu, l'image fidèle de toute probité. »

Parmi ceux qui venaient voir et entendre Salomon, le plus sage des hommes, on remarque la reine de Saba. Elle vint de très-loin et offrit à son hôte illustre des dons très-riches ruisselants d'or et de pierres précieuses <sup>2</sup>. Ce qu'on a fait pour Salomon, on l'a fait pour Marie ; nous avons démontré dans le volume précédent que beaucoup de personnes s'étaient rendues auprès d'elle. Distinguons parmi toutes saint Denis l'Aréopagite. La sainte Vierge, étant plus que Salomon, découvrit aux hommes des mystères bien plus nombreux et bien plus profonds que cet illustre roi.

III. — La sainte Vierge a été donnée par Dieu en exemple aux Apôtres et aux premiers fidèles, non-seulement pour qu'ils pussent contempler d'une manière saisissante et sa vie et ses mœurs, mais afin qu'ils eussent honte, en leur qualité d'hommes, de ne pas faire ce que ferait une femme. Appartenant à un sexe fragile et conformant, néanmoins, sa noble conduite aux préceptes de l'Évangile, elle a démontré, en effet, que l'Évangile n'ordonne pas des choses impossibles, mais parfaites. Pour montrer cette vérité dans tout son jour, il est bon de prouver que la bienheureuse Vierge Marie est Reine des Apôtres par le culte et les hommages que ces saints personnages lui ont rendus, par la vénération et les soins qu'ils lui ont prodigués, la reconnaissant comme leur Reine. Voyons donc les

<sup>1</sup> *Traité des Vierges*, liv. II. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, x.

386<sup>e</sup> CONFÉRENCE

HOMMAGES QUE LES APÔTRES ONT RENDUS A MARIE ET LE ZÈLE AVEC LEQUEL ILS L'ONT HONORÉE D'UN CULTÉ DE PROFONDE VÉNÉRATION, ET L'ONT PROCLAMÉE HAUTEMENT LEUR GLORIEUSE REINE.

SOMMAIRE. — 1. Hommages rendus à Marie par chaque Apôtre en particulier. — 2. Hommages rendus à Marie par les Evangélistes. — 3. Hommages rendus à Marie par les Apôtres réunis.

I. — Les honneurs et les hommages que les Apôtres ont rendus à Marie nous démontrent d'une manière éclatante qu'elle est vraiment la Reine des Apôtres. D'après cette parole de saint Pierre : « *Regem honorificate*<sup>1</sup> : Honorez le Roi, » c'est au roi que l'on rend les honneurs principaux. La manière dont les Apôtres ont honoré l'auguste Mère de Dieu est une preuve irréfutable qu'ils la reconnaissaient comme leur glorieuse Reine. Ceux qui parmi eux ont surtout témoigné de leur dévotion envers la très-sainte Vierge, ce sont :

1<sup>o</sup> *Saint Pierre*. — Des auteurs sérieux tels que le cardinal Jacques de Vitry dans son *Histoire de l'Orient*, Adrien Junius dans sa *Nomenclature* et Thomas de Vaud<sup>2</sup> nous disent que pendant qu'il se trouvait en Syrie dans la ville de Antarados, aujourd'hui Tortosa, le prince des Apôtres éleva des deniers des fidèles un sanctuaire en l'honneur de Marie. Raphaël de Volterre dans sa *Géographie*, livre II<sup>o</sup>, rapporte ce même fait et ajoute que saint Pierre offrit le premier le saint sacrifice dans ce temple.

C'est lui encore qui, aidé par les autres Apôtres, érigea en sanctuaire et consacra comme tel l'appartement de la très-sainte Vierge, c'est-à-dire la modeste chambre dans laquelle la glorieuse Mère de Dieu vint au monde et passa ses premiers ans, celle dans laquelle le Verbe s'est fait chair, celle-là même que l'on vénère à Lorette avec tant de dévotion<sup>3</sup>.

Saint Pierre enfin introduisit le premier dans la célébration de la messe la commémoration de la très-sainte Vierge. On peut s'en con-

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> *Épître*, chap. II. — <sup>2</sup> Chap. LXXXI. — <sup>3</sup> *Annales flumandes*.

vaincre par la liturgie latine ou romaine que le Pape Léon III<sup>1</sup>, et après lui, saint Thomas<sup>2</sup>, attribuent à saint Pierre.

2° *Saint Paul*. — Cet Apôtre, appelé le Docteur des nations, parle dans ses *Épîtres* avec la plus grande vénération de la bienheureuse Vierge Marie. S'adressant aux Galates, il s'exprime ainsi : « Dieu nous a envoyé son Fils qui s'est formé un corps de la substance d'une femme<sup>3</sup>. » Selon l'interprétation de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, saint Paul, dans ces paroles, proclame la virginité de Marie. En effet, il ne dit pas que le Christ est né d'un homme et d'une femme, mais d'une femme seulement, par conséquent d'une Vierge, comme nous l'avons établi autre part déjà en discutant le texte. L'Apôtre veut dire donc que, comme homme, le Sauveur n'a point eu de père et que son corps n'a été formé que par la substance de sa Mère, par le plus pur de son sang. Il nous indique encore que Jésus n'a point pris dans le Ciel un corps subtil, qui n'aurait passé par le sein de la très-sainte Vierge que comme par une voie maternelle pour venir sur la terre, dogmes impies que soutenaient jadis les Valentiniens et que naguère les Anabaptistes prêchaient encore. Saint Paul a donc rendu des honneurs bien grands à la Mère de Dieu, puisqu'il a hautement proclamé la virginité et la maternité divine.

3° *Saint Jacques le Majeur*. — Cet Apôtre honora la sainte Vierge en lui dédiant un temple à Saragosse, en Espagne, alors même qu'elle vivait encore. Ce fait nous est attesté par Antonius Benter, dans sa *Chronique espagnole*<sup>4</sup>; Jean de Pineda, dans son *Traité de la Monarchie ecclésiastique*<sup>5</sup>; Vasa, *Histoire de l'Espagne*; Jérôme Blanca, *Mémoires sur l'Aragon, année 1118 de l'ère chrétienne*; par Sigonius, dans son *Histoire d'Italie*, et par Bzowski, au livre II<sup>e</sup> du *Traité des Statues*. Ribadeneira, dans la *Vie de saint Jacques*, raconte ce même fait avec quelques détails. Saint Jacques, d'après lui, n'avait encore converti en Espagne que neuf personnes seulement. Or, un jour qu'il était, pour ce motif, plongé dans la plus grande désolation et qu'il pria avec beaucoup de ferveur, la bienheureuse Vierge Marie, qui vivait encore, mais qui se trouvait alors en Orient, lui apparut à Saragosse, debout comme

<sup>1</sup> *Lettre à Michel*. — <sup>2</sup> III<sup>e</sup> part., quest. LXXVIII, art. 2. — <sup>3</sup> *Épître aux Galates*, IV, 4. — <sup>4</sup> Chap. XXIII. — <sup>5</sup> Liv. X, chap. II, § 4.

sur un trône, sur un pilier de marbre blanc et entourée par une foule d'Ange qui remplissaient les airs des plus suaves cantiques. Elle lui dit ces paroles : « En cet endroit-là même, vous m'élèverez une église à laquelle vous donnerez mon nom parce que cette partie de l'Espagne me sera très-dévoté jusqu'à la fin des siècles, et que dès aujourd'hui je la prends sous ma protection. » L'Apôtre obéit et bâtit un sanctuaire que l'on appelle encore Sainte-Marie à la Colonne, ou Notre-Dame del Pilar. Bientôt, et comme récompense, les neuf disciples de saint Jacques convertirent rapidement l'Espagne tout entière; ce pays devint comme la fleur, l'ornement, la force de la religion, et c'est à bon droit que ces souverains ont porté jusqu'à ce jour le surnom de catholiques.

4<sup>o</sup> *Saint Jacques le Mineur*. — La liturgie composée par saint Jacques est une preuve manifeste du zèle avec lequel cet Apôtre vénéra la très-sainte Vierge. Dans cette liturgie, il rend les plus grands honneurs à l'auguste Mère de Dieu et célèbre ses louanges d'une manière admirable. Ainsi, après l'avoir déjà plusieurs fois invoquée, il la salue par ces paroles : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni, parce que vous avez enfanté le Sauveur de nos âmes. » Ensuite, après quelques prières, il implore en ces termes le secours de Marie : « Rendons hommage à la très-sainte, à la très-glorieuse, à l'immaculée Vierge Marie, notre puissante Souveraine, Mère de Dieu et toujours Vierge. » Et plus loin, après ces mêmes paroles : « Offrons nos hommages à la très-sainte, à la très-glorieuse, à l'immaculée Vierge Marie, notre Souveraine bien-aimée, Mère de Dieu et toujours Vierge, » le Chœur répond : « Il est bien juste que nous vous proclamions bienheureuse, Mère de Dieu, toujours heureuse, merveilleux ensemble de toutes les perfections, Vierge digne de plus d'honneur que les Chérubins, entourée de plus de gloire que les Séraphins. Oh ! vous qui, sans perdre votre virginité, avez enfanté un Dieu, Verbe éternel, c'est à bon droit que nous vous exaltons comme la Mère du Très-Haut. » Vous voyez donc avec quel éclat et quelle magnificence l'Apôtre saint Jacques a loué la bienheureuse Vierge Marie.

5° *Saint Jean l'Évangéliste*. — Pour se faire une idée de la dévotion avec laquelle cet Apôtre honora Marie, il suffit de se rappeler qu'il fut le fils adoptif de cette glorieuse Reine, qu'il fut celui qu'elle regarda comme son enfant et qui, de son côté, la traita elle-même comme une mère bien-aimée. Après l'Ascension de Notre-Seigneur, lorsque les Apôtres se dispersèrent, saint Jean emmena avec lui la sainte Vierge à Éphèse, selon que le témoignent les Pères du concile tenu dans cette ville. Quelque temps après il la reconduisit encore dans la ville de Jérusalem, car il ne fit pas avec elle un long séjour à Éphèse. L'auguste Mère de Dieu lui fit connaître, comme aux autres Évangélistes et d'une manière bien plus intime encore, beaucoup de détails sur les mystères et les actes de notre divin Sauveur. Aussi « ne faut-il pas trouver surprenant, dit saint Ambroise, qu'il ait parlé des mystères divins avec plus de science que les autres, lui qui chaque jour avait auprès de lui le sanctuaire même des secrets éternels <sup>1</sup>. » Ce même Apôtre, ainsi que nous l'avons rapporté plus d'une fois dans cet ouvrage, s'est montré bien souvent aux hommes en compagnie de la très-sainte Vierge. Je me laisse aller au plaisir d'en citer encore un exemple.

Après que la très-sainte Vierge eut été portée dans le Ciel, l'Apôtre saint Jean brûlait d'un grand désir de la contempler encore. Or, ce jour il fut ravi en extase et vit cette auguste Mère avec son divin Fils. Il les entendit s'entretenir des tourments que Jésus avait endurés sur la croix et de la part immense que Marie avait prise à toutes ses tortures. Cette glorieuse Vierge demanda ensuite à son Fils, et avec beaucoup d'instances, qu'une faveur céleste au-dessus des faveurs ordinaires fût accordée par lui à tous ceux qui méditeraient pieusement les douloureux mystères de sa Passion. Notre-Seigneur lui promit aussitôt quatre grâces particulières : la première, c'est que tous ceux qui invoqueraient Marie au nom de ses douleurs recevraient avant leur mort la grâce d'un sincère et véritable repentir de toutes leurs fautes ; la seconde, c'est qu'ils seraient protégés par Marie pendant leur vie et surtout à leur dernière heure ; la troi-

<sup>1</sup> St. Ambroise, *Livre de l'Institution des Vierges*, chap. ix.

sième, il graverait dans leur cœur le souvenir de ses supplices et pour cette raison leur accorderait un jour une merveilleuse récompense, et la quatrième enfin, il donnait à sa Mère tout droit et toute faculté d'obtenir pour eux quelque grâce que ce fût<sup>1</sup>.

6° *Saint André*. — Cet Apôtre donna une preuve éclatante de sa dévotion envers la très-sainte Vierge lorsque, sur le point de consumer son martyre, il lui rendit en ces termes un témoignage bien glorieux : « De même, dit-il, que le premier Adam fut formé de la terre avant qu'elle eût été maudite, de même le second Adam a été formé d'une substance virginale que les anathèmes du Seigneur ne frappèrent jamais. » Après lui beaucoup de Docteurs et des plus illustres ont recueilli ces paroles, les ont développées et se sont servi de leur autorité pour prouver la pureté de la très-sainte Vierge.

7° *Saint Matthieu, Apôtre et Évangéliste*. — Cet illustre Saint nous donne une haute idée des témoignages d'amour et de respect dont il entourait Marie, par la manière dont il dépeint l'éminente dignité de cette glorieuse Vierge. Il le fait en quelques mots seulement, il est vrai, mais avec des expressions qui renferment une foule de choses et révèlent dans tout son éclat l'excellence de cette dignité : « Marie, dit-il, de laquelle naquit Jésus qui est appelé le Christ. » En disant que Jésus est né de la très-sainte Vierge, il énonce aussi tous les privilèges de cette auguste Reine et embrasse à la fois toutes ses prérogatives.

Saint Thomas de Villeneuve méditant ces paroles disait : « Pour l'histoire complète de la très-sainte Vierge, il suffit qu'il soit dit, dans les saintes Écritures, que d'elle naquit Jésus. Que cherchez-vous de plus ? que demandez-vous encore en Marie ? Elle est la Mère de Dieu, cela suffit, cela dit tout. » C'est là le résumé de toutes les louanges qu'on peut lui donner, car dès qu'on a dit d'elle qu'elle est la Mère de Dieu, vous devez conclure que tout le reste en elle est en rapport avec cette sublime dignité, de même qu'à la griffe on reconnaît un lion.

8° *Saint Simon et saint Jude*. — Ces deux Apôtres étaient par

<sup>1</sup> Pomer, liv. III de la *Bienheureuse Vierge*, IV<sup>e</sup> part., n<sup>o</sup> 4.



saint Joseph les neveux de la très-sainte Vierge. C'étaient les enfants de Marie et d'Alphée. Aussi, quoique les saintes Écritures ne nous parlent nullement de leurs témoignages de vénération envers la Mère de Dieu, il est bien évident qu'ils avaient pour elle un profond respect et une grande affection.

Enfin et pour conclure, tous les Apôtres ont vénéré profondément la bienheureuse Vierge Marie comme leur glorieuse Reine et leur puissante Maîtresse. Dans le Symbole ils ont gravé son souvenir avec les plus grands honneurs : « Je crois en Jésus-Christ, disent-ils, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. » C'est pour la Mère de Dieu la louange la plus éclatante que l'on puisse lui adresser; déjà nous l'avons ailleurs démontré longuement et nous venons de l'indiquer encore. Ensuite, par leurs prédications, les Apôtres répandirent d'une manière admirable le culte de cette glorieuse Vierge, et si dans tous les siècles, depuis les premiers jours de l'Église, tous les Saints ont eu pour Marie une merveilleuse dévotion, c'est au zèle des Apôtres qu'en revient tout le mérite. Ce sont eux, en effet, qui ont propagé son culte dans l'univers entier et ont rivalisé d'efforts pour la faire louer et servir partout avec la plus grande piété.

II. — Et les Évangélistes, de leur côté, que font-ils en établissant la divinité du Christ? Ne proclament-ils pas de cette manière que celle qui lui donna le jour est vraiment Mère de Dieu? En exaltant la sainte humanité de ce divin Sauveur n'affirment-ils pas qu'il la reçut formée du plus pur sang de la très-sainte Vierge? Lorsqu'ils racontent que le Christ, petit enfant, fut adoré par les bergers, par les rois et par les Anges, ne font-ils pas tourner tous ces honneurs du Fils à la gloire de son auguste Mère? Que font-ils encore lorsqu'ils nous disent que les miracles de Jésus, sa doctrine et ses exemples, ont illuminé le monde de célestes clartés; que sa douloureuse passion et son sang précieux l'ont arraché aux puissances de l'Enfer; qu'il est lui-même ressuscité victorieux d'entre les morts; que toute puissance lui a été donnée dans le Ciel et sur la terre; qu'il est monté aux cieux; qu'il s'est assis à la droite de son Père, et qu'il a envoyé le Saint-Esprit à ses Apôtres? Lorsque, enfin, ils consignent dans leurs écrits

les miracles sans nombre opérés par le Sauveur, ses bienfaits incomparables et toutes les merveilles de sa vie, ne font-ils pas de tout cela comme autant de titres d'honneur pour exalter Marie d'une manière admirable? L'excellence et le mérite des enfants contribuent puissamment à la considération et à l'honneur de leurs parents. C'est, en effet, bien glorieux pour eux lorsque ceux auxquels ils ont donné le jour se font remarquer par l'éclat de leurs vertus et par l'éminente distinction de leur dignité. C'est ainsi que le prédit le Sage inspiré par le Seigneur : « Donnez à votre enfant une sage éducation, il vous consolera et remplira vos jours des plus suaves délices. » Les Septante remplacent ces derniers mots par ceux-ci : « Et il fera l'ornement de votre vie <sup>1</sup>. » Il est donc bien vrai que tout ce que les Apôtres et les Évangélistes ont dit de Notre-Seigneur est pour sa très-sainte Mère une source d'honneur et de haute dignité, et constitue son plus bel ornement.

III. — Les Apôtres, enfin, ont honoré Marie à l'époque de sa mort. A l'exception de saint Jacques qu'Hérode avait fait mourir et de saint Thomas, ils furent tous miraculeusement amenés des pays les plus lointains, ils se réunirent auprès de la très-sainte Vierge, la traitant comme leur auguste Souveraine, et lui rendirent après sa mort les honneurs dus à cette dignité. Nous avons déjà rapporté, et avec détails, la conduite des Apôtres à l'égard de Marie dans cette circonstance, lorsque nous avons médité le bienheureux trépas de la Mère de Dieu.

Tous les fidèles, à l'exemple des Apôtres, mais surtout les Souverains-Pontifes, leurs légitimes successeurs, et tous les évêques de l'Église universelle ont honoré Marie avec beaucoup de zèle, tous l'ont vénérée avec le plus profond respect et lui ont offert les hommages de la plus vive dévotion. Nous allons citer les noms des principaux d'entre eux, et nous admirerons leur fervente piété envers la très-sainte Vierge.

<sup>1</sup> *Proverbes*, xxix, 11.

387<sup>e</sup> CONFÉRENCE

ZÈLE ADMIRABLE ET PIEUX EMPRESSEMENT AVEC LEQUEL LES SOUVERAINS-PONTIFES DE L'ÉGLISE ROMAINE ONT HONORÉ ET VÉNÉRÉ LA TRÈS-SAINTE MÈRE DE DIEU.

SOMMAIRE. — 1. Les Pontifes romains ont hérité de la piété des Apôtres pour la très-sainte Vierge. — 2. Nomenclature des Papes qui se sont fait remarquer par les hommages qu'ils ont rendus à Marie. Zèle particulier de quelques-uns d'entre eux pour la chapelle de Notre-Dame de Lorette et pour le saint Rosaire.

I. — Les Pontifes de Rome, vicaires du Christ et successeurs de saint Pierre, sont comptés à bon droit parmi les Apôtres. Chacun les appelle Pontifes apostoliques; le lieu de leur résidence est le siège apostolique et leur charge elle-même s'appelle apostolat. Saint Bernard, dans son *Livre de la Considération*, dédié au Pape Eugène<sup>1</sup>, entend de l'autorité pontificale ces paroles de saint Paul : « *Et ipse dedit quosdam quidem Apostolos* : Il (le Christ) a voulu lui-même que quelques-uns fussent Apôtres. » Or, de même que les Souverains-Pontifes ont succédé aux Apôtres dans leurs sublimes fonctions, de même pour la plupart ils ont hérité de leurs sentiments de dévotion envers la très-sainte Vierge. Je me fais un plaisir de citer ici leurs noms; ce sera, je pense, un solide argument, une puissante garantie spécialement pour les gens simples et ignorants, ces faciles jouets des hérétiques qui les égarent, les captivent, les détournent de la vraie religion et les éloignent surtout du culte et de la dévotion de la Reine du Ciel. L'exemple de tant d'illustres Pontifes les portera à aimer, après Dieu, la très-sainte Vierge avec une plus vive ardeur, à l'honorer avec plus de zèle et à la servir avec plus de dévouement; ce sera pour eux encore un motif bien puissant de se conserver toujours avec plus de respect dans l'obéissance et sous la discipline de l'Église romaine.

Après saint Pierre et ses premiers successeurs, nous citerons d'abord le Pape saint Callixte (an 219).

<sup>1</sup> Liv. III.

II. — 1° *Saint Calixte*. — Ce Pontife donna de sa dévotion envers la très-sainte Vierge un témoignage bien éclatant lorsqu'il fit bâtir en son honneur l'église appelée Sainte-Marie in Transtevere et qu'il la dédia au glorieux enfantement de la Mère de Dieu. Cette église fut construite à l'endroit même où, sous le règne d'Auguste et peu avant la naissance de Jésus-Christ, on vit jaillir une source miraculeuse qui répandit de l'huile. Dans un des tomes précédents nous avons parlé de ce prodige; on peut le lire dans Baronius, tome II, à l'année 224.

2° *Saint Hilaire I<sup>er</sup>* (an 461). — Ce Pape témoigna hautement de sa dévotion envers la très-sainte Vierge par les présents qu'il fit à l'église de Sainte-Marie, à Constantinople. Il donna à cette basilique une riche coupe d'or du poids de huit livres, vingt-cinq autres coupes moins précieuses du poids de dix livres chacune, vingt-cinq aiguères d'argent pesant chacune dix livres, et cinquante calices de deux livres pour le service des autels. Ensuite, saint Hilaire écrivit sur la foi catholique trois lettres par lesquelles il approuve et confirme les conciles de Nicée, d'Éphèse et de Chalcédoine. Dans ces mêmes lettres il condamne Eutichès, Nestorius, Dioscore et tous leurs adhérents, ces ennemis jurés de la très-sainte Vierge, et défend avec une admirable énergie son glorieux titre de Théotocos, c'est-à-dire de Mère de Dieu<sup>1</sup>.

3° *Saint Innocent I<sup>er</sup>* (401). — Le jeûne que saint Innocent voulut qu'on observât le samedi nous montre combien grande était sa dévotion pour la Vierge Marie. Il établit ce jeûne pour honorer le jour que Jésus passa dans le sépulcre et en mémoire du jeûne que la douleur fit observer à ses disciples, et surtout à sa très-sainte Mère. C'était là évidemment l'intention principale de ce Pontife; car Marie, l'oracle des disciples et le chef des Apôtres à la place du Christ, avait aussi la plus large part dans le deuil que causa la mort de ce divin Rédempteur.

4° *Saint Célestin* (422). — Ce Pape fut un intrépide défenseur de la dignité de Marie contre Nestorius, qui prétendait que cette auguste Vierge n'était point la Mère de Dieu, mais seulement la Mère de Jésus considéré comme homme. Cet hérétique fut condamné au Con-

<sup>1</sup> *Vie des Souverains-Pontifes.*

cile d'Éphèse que le Pape Célestin présidait dans la personne de ses légats<sup>1</sup>.

5° *Saint Léon le Grand* (440). — Saint Léon avait un grand amour pour la très-sainte Vierge; il en donna la preuve par l'admirable énergie avec laquelle il défendit l'honneur de cette glorieuse Reine contre les attaques des partisans d'Eutychès et de Nestorius, ces ennemis forcenés de la Mère de Dieu. Cet illustre Pontife se consacra tout entier à propager le culte de Jésus et de Marie, et mit tous ses efforts à répondre et à consolider la foi catholique. C'est dans ce but qu'il réunit à Chalcédoine un concile célèbre où se trouvèrent six cent trente évêques et dans lequel Nestorius, Eutychès et Dioscore furent anathématisés comme hérétiques et tous leurs auteurs condamnés à jamais<sup>2</sup>.

6° *Saint Grégoire le Grand* (590). — Ce saint et glorieux Pontife professait pour Marie une si profonde vénération que, faisant allusion aux paroles d'Isaïe<sup>3</sup>, il appelle cette auguste Vierge la montagne placée sur le sommet des montagnes<sup>4</sup>. Par un sentiment de piété toute particulière, il aimait à prêcher dans l'église de Sainte-Marie Majeure, qu'on appelle aussi Sainte-Marie à la Crèche. Il ordonna qu'on fit dans cette église des prières publiques et qu'on y chantât les litanies de la Vierge pour obtenir son puissant secours contre les incursions des Barbares et contre les atteintes de la peste. Je passe sous silence beaucoup d'autres choses que saint Grégoire fit en l'honneur de Marie. Je ne parlerai pas non plus des chants pieux qu'il a laissés à l'Église pour célébrer ses louanges, ni du prix qu'il attachait aux pieuses images de la très-sainte Vierge, qu'il donnait à ses amis par dévotion et qu'il permettait d'honorer en public.

C'est ce Pontife qui envoya à Léandre, évêque de Séville, une précieuse image de la Mère de Dieu peinte par saint Luc. Cette image, conservée à Guadalupe, en Espagne, dans une des plus belles églises du monde, est encore vénérée aujourd'hui avec la plus grande dévotion, et de nombreux miracles, dont les témoignages couvrent et décorent les murs du sanctuaire, l'ont rendue fort célèbre. Cette image

<sup>1</sup> *Vie des Souverains-Pontifes*. — <sup>2</sup> Antoine de Balinghem, 11 avril. — <sup>3</sup> Chap. II. — <sup>4</sup> Liv. I sur le 1<sup>er</sup> Livre des Rois, chap. I.

est celle-là même dont nous avons déjà parlé plus longuement en faisant l'histoire de l'image que l'on vénère à Guadalupe, dans l'Estramadure, en Espagne. (Voir Conférence 226.)

7° *Jean VII* (an 705). — Jean VII fit reconstruire et décorer à Rome l'église de Sainte-Marie Nuova dans laquelle on vénère, exposée au-dessus du maître-autel, une image de la très-sainte Vierge peinte par saint Luc; elle fut entièrement respectée par les flammes lorsqu'un incendie détruisit cette église sous le pontificat d'Honorius III. Jean VII voulut être enseveli dans la basilique de Saint-Pierre, devant l'autel de la Mère de Dieu. Il avait fait construire dans cette basilique une chapelle en l'honneur de la très-sainte Vierge<sup>1</sup>; elle était décorée de riches mosaïques dans lesquelles, et au milieu de beaucoup d'autres objets dont je ne dirai rien pour n'être pas trop long, il avait placé l'image de cette glorieuse Reine. Marie était représentée sous des traits admirables et gracieusement empreints d'une douce gravité; elle était parée de bracelets et de couronnes, ses bras étaient étendus selon le type grec; elle portait un habit de couleur marron et mesurait quinze palmes de hauteur. Auprès de la sainte Vierge et à sa droite, Jean VII était représenté lui-même revêtu de la chape et du sacré pallium; il avait sur la tête la tiare aux trois couronnes et élevait dans ses mains, en l'offrant à Marie, cette même chapelle qui portait cette inscription : « *Joannes, indignus episcopus, fuit beatae Dei Genitricis servus* : Jean, bien que tout indigne évêque, fut le serviteur de la Mère de Dieu. »

8° *Urbain II* (1088). — Ce Pape, dont le nom est illustre dans l'his-

<sup>1</sup> Dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre, cette chapelle était la première que l'on rencontrait du côté de l'Orient, à la droite de la porte Guidonée. On l'appelait Notre-Dame *del Presepio* (de la crèche). Elle était ornée de quatre belles colonnes, dont deux blanches et deux noires, et décorées de peintures et de mosaïques. Au rapport de Severano<sup>1</sup>, on y voyait la Vierge et l'Enfant-Jésus avec saint Pierre et saint Paul, la prédication de saint Pierre à Jérusalem, à Antioche, à Rome, enfin son martyre et celui de saint Paul. On y remarquait encore les principaux mystères de la vie du Sauveur et ses principaux miracles. Cet oratoire fut détruit lorsqu'on ouvrit la porte Sainte. On conserve dans les grottes vaticanes diverses mosaïques qui en proviennent, et particulièrement l'image dont il est ici parlé. (*Note du Traducteur.*)

<sup>2</sup> T. I, p. 70.

toire, fut un remarquable serviteur de la très-sainte Vierge; il consacra en son honneur une église dans l'Apulie, et c'est grâce à son initiative que l'on vit non-seulement les clercs, mais les laïques eux-mêmes réciter avec empressement les prières que l'on appelle aujourd'hui le petit office de la Vierge, pour obtenir sa puissante protection (de la Mère de Dieu) contre les Sarrasins. Trente mille Chrétiens, après avoir reçu la bénédiction de ce Pontife (au Concile de Clermont), prirent les armes pour combattre ces infidèles. Ils envahirent l'Asie et en saccagèrent les villes principales qu'ils arrachèrent au pouvoir des Musulmans. (Voir les auteurs qui ont écrit la vie de ce Pape.)

9° *Innocent II* (1130). — Innocent II manifesta sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge par deux faits remarquables. Il réforma d'abord l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin et les rétablit dans l'antique abbaye de Sainte-Marie du Rhin, près de Bologne. Il consacra ensuite en l'honneur de la glorieuse Mère de Dieu un monastère du même Ordre, bâti à Understorf, dans la Bavière. (Vie de ce Pape.)

10° *Célestin III* (1191). — Le zèle de ce Pontife pour le culte de la sainte Vierge se fit connaître par la vénération dont il entoura une de ses images qui était en la possession de Galla Placida et que de nombreux miracles avaient rendue célèbre; il voulut que cette image fût placée dans l'église de Santa-Maria del Portico, et près de cette église il bâtit un hospice qu'il dota de larges revenus. Nous avons déjà parlé de cette image dans un autre tome. (Conférence 226.)

11° *Grégoire IV* (827), ou mieux *Grégoire IX* (1227). — Ce Pontife donna un témoignage éclatant de sa grande dévotion pour la très-sainte Vierge lorsque, obsédé par la guerre impie que lui faisait l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, il ordonna que le *Salve, Regina*, fût ajouté à certaines parties de l'office divin; il voulut que l'on célébrât, par une oraison particulière, les louanges de la bienheureuse Vierge Marie à l'office des matines et prescrivit enfin que tous les fidèles récitassent le matin comme le soir, au signal de la cloche et à genoux, la Salutation angélique<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Balinghem, 23 août, n° 2.

12° *Honorius IV* (1285). — L'amour de ce Pape pour la très-sainte Vierge se montra par la manière dont il agit à l'égard de la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel. Averti par Marie elle-même qui daigna lui apparaître, il soutint cette pieuse institution avec beaucoup de zèle et l'encouragea de toute sa bienveillance. Nous avons parlé avec plus de détails de la dévotion de ce Pontife en traitant de l'institution de l'Ordre des Carmes.

13° *Urbain V* (1362). — Cet illustre Pontife rendit de grands hommages à la très-sainte Vierge; il restaura de ses propres deniers une magnifique basilique et lui donna des vases d'or et d'argent, des ornements de la plus grande richesse et enfin tout ce qui est nécessaire pour la célébration du culte divin. Il fit les mêmes largesses à l'église de Saint-Privat; il établit une collégiale de chanoines au bourg de Quinsac, sur le Tarn, et la consacra à la Mère de Dieu; il fit reconstruire entièrement et enrichit de larges revenus la basilique élevée à Montpellier en l'honneur de Marie; il jeûnait au pain et à l'eau tous les mercredis, vendredis et samedis de l'année, et lorsqu'il abandonna la ville de Rome pour venir en France, il emporta pieusement avec lui un cheveu de la très-sainte Vierge. Parmi les nombreuses révélations que la Mère de Dieu fit à sainte Brigitte, il en est une qui parle d'Urbain V. Sainte Brigitte était à Rome sous son pontificat; elle apprit que ce Pontife se proposait de quitter la Ville éternelle et de se fixer pour toujours à Avignon. La sainte Vierge lui apparut et lui dit ces paroles : « Le Pape veut abandonner le siège pontifical qui est établi à Rome et retourner à Avignon; s'il exécute ce dessein, il sera aussitôt frappé de mort et viendra rendre compte à Dieu de son départ. » Sainte Brigitte s'empressa de voir le confesseur d'Urbain V et, par son entremise, elle fit connaître à ce Pape la révélation qu'elle venait d'avoir; malgré cela cependant, cédant à la force des choses et aux instances des cardinaux, Urbain V vint à Avignon et y mourut bientôt après en l'an 1320<sup>1</sup>.

14° *Grégoire XI* (1370). — Grégoire XI donna une preuve de son affection pour la très-sainte Vierge en approuvant l'Ordre des Olivé-

<sup>1</sup> Gobellin, *Livre des Révolutions*.



tains, qui lui est spécialement consacré, et que l'on appelle Congrégation de Notre-Dame de Montolivet. Nous avons déjà parlé de cet institut et de son fondateur<sup>1</sup>.

15° *Boniface VIII* (1294). — Ce Pontife témoigna d'une manière éclatante sa dévotion pour la très-sainte Vierge, en faisant placer dans la basilique de Saint-Pierre une riche mosaïque représentant les traits de cette auguste Reine<sup>2</sup>. Lorsqu'en 1606, trois cent deux ans après la mort de Boniface VIII, on ouvrit le tombeau qui contenait ses restes, on trouva que son corps était parfaitement conservé et n'avait point subi encore les atteintes de la corruption. Antoine de Balinghem<sup>3</sup> raconte que dans les pans de l'aube dont il était revêtu, étaient représentés en une broderie de fils d'or et de soie les mystères de l'Annonciation, de la Visitation de la sainte Vierge et de la naissance du Sauveur; on y voyait même l'histoire de l'Enfant Jésus retrouvé par sa Mère dans le Temple au milieu des Docteurs. C'était comme tout autant de témoignages manifestes de la dévotion de ce Pontife envers la glorieuse Mère de Dieu.

16° *Benoît XI* (1303). — Benoît XI eut aussi beaucoup de dévotion pour la Vierge Marie; il en donna la preuve en approuvant l'Ordre des Servites ou dévots serviteurs de la très-sainte Vierge. Nous avons déjà parlé de cet Ordre.

17° *Saint Pierre Célestin* (1294). — Par un rare exemple d'humilité qui remplit d'admiration le monde entier, ce saint Pape abdiqua volontairement le saint pontificat. Le cardinal Pierre d'Ailly a écrit sa vie et nous raconte que la sainte Vierge fit connaître elle-même

<sup>1</sup> Jean Tolomei.

<sup>2</sup> Cette mosaïque était placée au-dessus de l'autel de saint Boniface, martyr. Elle représentait la sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus. Les saints Apôtres Pierre et Paul amenaient à leurs pieds le pape Boniface VIII lui-même. Il fit construire son tombeau tout près de cet autel, comme pour se placer sous la protection de la Mère de Dieu. L'urne sépulcrale de Boniface VIII est maintenant dans la crypte vaticane. Elle a été ouverte deux fois; entre autres, au temps de Grimaldi, qui assista à la reconnaissance des restes du Pontife et en a laissé une description rapportée par Dionysius. Le corps et les vêtements étaient, au rapport de cet écrivain, dans un état de conservation parfaite. La sainte Vierge ne voulut pas que la corruption pût atteindre celui qui avait voulu mettre ainsi ses dépouilles sous sa puissante protection. (*Note du Traducteur.*)

<sup>3</sup> 11 Octobre, n° 8.

combien grande était la dévotion que saint Pierre Célestin avait pour elle. Il n'était encore qu'un tout petit enfant que déjà Marie se montrait souvent à lui, accompagnée de saint Jean l'Évangéliste. Avec une bonté touchante elle lui redisait de suaves cantiques et se plaisait à prendre dans ses mains le livre dans lequel le jeune saint lisait. A l'âge de trois ans il avait été frappé à l'œil droit par un morceau de bois acéré qui le blessa grièvement et l'aveugla de ce côté. Mais la très-sainte Vierge le guérit et lui rendit la vue.

18° *Urbain VI* (1378). — Urbain VI, à son tour, fit connaître sa dévotion pour la Mère de Dieu en accordant une indulgence plénière à tous ceux qui, le jour de la Nativité de Marie, visiteraient le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette <sup>1</sup>.

19° *Jean XXII* (1316). — C'est ce Pontife qui voulut que, trois fois par jour <sup>2</sup>, le matin, à midi et le soir, on sonnât la cloche dans toutes les paroisses et qu'à ce signal chacun récitât par trois fois la Salutation angélique. C'est lui encore qui fit bâtir à Avignon un sanctuaire en l'honneur de Marie sous le vocable de Notre-Dame des Miracles (Notre-Dame des Doms) et y établit des chapelains pour le desservir toujours. Polydore <sup>3</sup> et Richard de Cluny <sup>4</sup> racontent un fait miraculeux qui se passa dans la ville d'Avignon pendant que Jean XXII s'y trouvait. Deux criminels, dont l'un était un vieillard et l'autre un tout jeune homme, avaient été condamnés à être brûlés vifs au supplice du

<sup>1</sup> C'est le pape Urbain VI qui étendit à toute église, en 1389, la fête de la Visitation de la sainte Vierge. (*Note du Traducteur.*)

<sup>2</sup> Il s'agit ici de la prière que l'on appelle *Angelus*. Jean XII, ayant appris que dans la ville de Saintes on la récitait tous les soirs, fut fort édifié de ce pieux usage. Il l'autorisa par une première bulle donnée en 1318 et le confirma par une seconde de l'an 1327; elles accordent 10 jours d'indulgences à ceux qui feraient cette prière à genoux. « *L'Angelus*, dit Mgr Pavy, évêque d'Alger, doit son origine à saint Bonaventure et sa pratique trinaire à différents personnages. *L'Angelus* du matin, à Jean XXII; celui du soir, à Théodoric de Cologne et celui de midi, à Louis XI, en 1475. Selon d'autres, ce fut le pape Calixte III qui ordonna que, chaque jour, à midi, on sonnât les cloches pour avertir les fidèles de prier pour la défense de la chrétienté menacée par les Turcs (1460). Nous avons vu ci-devant que le pape Grégoire IX avait ordonné déjà (1227) qu'on récitât à genoux, le matin et le soir, la Salutation angélique au signal donné par la cloche. C'est là, sans doute, la véritable origine de *l'Angelus*. (*Note du Traducteur.*)

<sup>3</sup> Liv. VI de *Inventor.*, chap. XII. — <sup>4</sup> *Histoire*, Jean XXII.

feu. Ils furent attachés sur le bûcher tous les deux au même poteau et l'on alluma le feu. En ce moment le plus jeune des patients implora le secours de la très-sainte Vierge et, par la puissante protection de cette auguste Reine, il demeura sain et sauf au milieu des flammes qui consumèrent à côté de lui le vieillard, son compagnon.

20° *Martin V* (1417). — Martin V a laissé de nombreux témoignages de la dévotion qu'il avait pour Marie, ainsi :

1° Il accorda de riches indulgences à ceux qui visiteraient le sanctuaire de Lorette ;

2° En l'honneur et pour la grande gloire de la très-sainte Vierge, il établit à Recanati de grands marchés publics. Il pensa qu'à cause de la proximité des lieux, le grand renom des marchés de cette ville développerait encore davantage la dévotion que l'on avait déjà pour Notre-Dame de Lorette ;

3° A son retour du Concile de Constance, il consacra à la glorieuse Mère de Dieu la cathédrale de Milan, cette église si remarquable par l'élégance de ses constructions, par la richesse de ses ornements et l'immense étendue de son enceinte ;

4° En se rendant à Rome, il s'arrêta quelque temps à Florence, et, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, il visita souvent une image miraculeuse de la sainte Vierge que l'on vénérât dans l'église des Servites ; il dit fréquemment la messe à l'autel sur lequel cette image est exposée et donna à ce sanctuaire de riches tapisseries tissées d'or et de soie, des vases sacrés, de beaux ornements et enfin tout ce qui est nécessaire pour la célébration des offices divins, et le tout d'une magnificence vraiment digne du Souverain-Pontife. Plus tard, lorsque les événements l'obligèrent à frapper d'interdit la ville de Florence, il réserva l'autel sur lequel on vénère cette image miraculeuse, il voulut que les Florentins pussent y recourir comme à leur unique ressource ;

5° Avant de se fixer à Rome comme Souverain-Pontife, il avait fait bâtir l'église métropolitaine de Sainte-Marie Nuova ; il la consacra à la très-sainte Vierge ainsi que l'église de Sainte-Marie Novella. — (Voir l'histoire de ce Pontife dans Platina, Ciaconus, Archange Gianus <sup>1</sup> et Antoine de Balinghem <sup>2</sup>.)

<sup>1</sup> *Annales des Servites*. — <sup>2</sup> 20 Février.

21° *Calixte III* (1460). — Calixte III munit de fortifications la chapelle de Notre-Dame de Lorette et fit entourer cette ville elle-même de solides remparts pour la défendre contre les attaques des musulmans.

22° *Paul II* (1464). — N'étant encore que cardinal, Paul II témoigna hautement de sa grande dévotion pour la très-sainte Vierge. Il fut atteint de la peste et voulut qu'on le portât aussitôt dans le vénéré sanctuaire de Notre-Dame de Lorette. On raconte qu'après qu'il y eut fait de ferventes prières pour obtenir sa guérison, l'auguste Mère de Dieu lui apparut en songe, lui promit qu'il reviendrait à la santé et lui donna même l'assurance qu'il serait Souverain-Pontife dans très-peu de temps. Les événements justifèrent cette double prédiction. Aussi, lorsqu'il fut monté sur le trône pontifical, Paul II ne perdit point le souvenir des faveurs qu'il avait reçues de Marie. Pour témoigner sa reconnaissance, il fit reconstruire de fond en comble la sainte chapelle de Lorette, l'enrichit de nombreuses indulgences et donna aux prêtres qui la desservaient le pouvoir d'absoudre les pèlerins de tous les cas réservés. Enfin il exempta cette église, ses ministres et tout ce qui en dépendait, de la juridiction de l'évêque de Recanati et les prit lui-même sous la direction immédiate du siège apostolique. (Voir Tursellini, *Histoire de Lorette* <sup>1</sup>.)

23° *Sixte IV* (1471). — Ce Pontife avait une grande piété pour la très-sainte Vierge; il en donna la preuve par le zèle avec lequel il travailla au rétablissement de la confrérie du Saint-Rosaire. Fondée par notre bienheureux Père saint Dominique, cette pieuse association s'était vue presque entièrement anéantie par l'indifférence des hommes ou par la rage du démon. Les Frères prêcheurs la relevèrent et Sixte IV l'approuva, la confirma et l'enrichit de précieuses indulgences, comme on peut le voir par les deux bulles que rapporte Valérien de Lithuanie.

Un autre témoignage de la dévotion de ce Pontife pour la Reine du Ciel, c'est ce qu'il fit pour la fête de l'Immaculée-Conception; c'est lui qui introduisit cette fête dans l'Église de Rome. Il accorda de

<sup>1</sup> Chap. 1 du liv. II.

riches indulgences à ceux qui la célébreraient et qui entendraient pieusement, ce jour-là, la sainte messe et les offices. En agissant de la sorte, il fit naître dans le cœur des fidèles une bien grande dévotion à la conception immaculée de la très-sainte Vierge, et si maintenant les Chrétiens les plus ignorants, les enfants même qui balbutient encore et qui connaissent à peine les premiers éléments de notre sainte religion proclament avec empressement, dans les assemblées publiques ou privées, que Marie a été conçue sans la tache originelle, si personne n'ose plus soutenir le sentiment contraire, c'est au zèle de ce Pontife que le mérite en revient. Nous avons déjà dit beaucoup de choses à ce sujet lorsque nous avons parlé de la fête de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge.

24° *Alexandre VI* (1492). — Les hérétiques, et certains catholiques même, ont reproché à ce Pape une trop grande crédulité. Il était animé cependant des sentiments d'une profonde piété, et ce qui le prouve, c'est qu'il portait toujours avec lui la très-sainte Eucharistie renfermée dans une boule d'or qu'il suspendait à son cou. A l'exemple de David, il voulait que le Seigneur fût toujours devant lui comme pour voir et juger chacune de ses actions. L'Eucharistie était encore pour lui comme une sûre garantie et un précieux talisman contre les dangers qui l'entouraient de toutes parts. C'était enfin, selon la coutume des premiers Chrétiens, un viatique assuré qu'il avait toujours sur lui pour le grand voyage de l'éternité<sup>1</sup>. Le culte de la sainte Vierge avait aussi une bien grande place dans la dévotion de ce Pontife. Il en donna la preuve au milieu de la détresse où le réduisit le roi de France, Charles VIII. Non content d'employer les ressources de la prudence humaine et d'invoquer l'assistance du Ciel, Alexandre VI eut recours encore à la protection de la Mère de Dieu. Ses vœux furent exaucés, et, en témoignage de reconnaissance, il fit placer à Florence, dans l'église de l'Annonciade, sa propre statue en face de l'image de la très-sainte Vierge. Cette statue, exécutée avec une admirable perfection, fut reçue à Florence au bruit des fanfares et avec la plus grande pompe. Elle fut ensuite solennellement dressée en un endroit

<sup>1</sup> Voir Antoine Carraciolo, *Vie de Paul IV*.

bien exposé, où l'on peut la voir encore de nos jours, comme un témoignage permanent et durable de l'entière confiance que ce Pontife mit en la sainte Vierge au milieu de ses plus grands dangers<sup>1</sup>.

25° *Jules II* (1503). — Jules II fut un affectueux et zélé serviteur de la Mère de Dieu ; il prit sous sa juridiction immédiate le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, lui donna le nom de chapelle pontificale et voulut qu'on y célébrât les offices avec la même solennité qu'on les célèbre à Rome dans la chapelle des Papes. Il voulut que les prêtres qui desservent ce sanctuaire fussent officiers du Saint-Siège et les admit comme membres de la famille pontificale. Enfin, il exempta de tout péage et de toutes sortes de droits ceux qui apporteraient à Lorette des provisions de bouche ou tout autre objet de commerce. Ayant invoqué Notre-Dame de Lorette, il fut miraculeusement épargné d'un coup de canon dirigé contre lui, et, en retour de cette faveur, il fit à ce sanctuaire de nombreux et riches présents. On peut lire dans *l'Histoire de Lorette* les autres témoignages de la reconnaissance de ce Pontife envers la très-sainte Vierge.

26° *Léon X* (1513). — Cet illustre Pontife donna des preuves du zèle admirable qu'il avait pour le culte de Marie, par les faveurs qu'il accorda au sanctuaire de Lorette. Il ratifia, par un décret en forme, toutes les immunités, toutes les indulgences, tous les privilèges que ses prédécesseurs avaient concédés à cette vénérée chapelle et l'enrichit lui-même de nouvelles concessions. Il en fit une église collégiale où il établit douze chanoines et douze prêtres pour y prier assidûment. Il accorda à ceux qui la visiteraient toutes les indulgences attachées à la visite des sept basiliques de Rome, et voulut qu'on ne dispensât point du vœu de visiter le sanctuaire de Lorette, comme on ne peut dispenser des cinq autres vœux qui sont ordinairement réservés dans les jubilés. Enfin, il donna à cette église de magnifiques ornements et la combla de ses libéralités. Il en fit revêtir l'intérieur du marbre le plus blanc et entoura même de remparts la ville de Lorette. (Voir *l'Histoire de Lorette* <sup>2</sup>.)

La tendre piété de ce Pontife pour la très-sainte Vierge se mani-

<sup>1</sup> Gianus, *Chronique* citée dans Balinghem. — <sup>2</sup> Liv. II, chap. xvii.

féta encore d'une manière éclatante en l'an 1518. La puissance et le succès des Turcs avaient rempli d'effroi la ville de Rome ; pour obtenir du Ciel que les princes chrétiens se liguassent contre eux, Léon X fit prendre dans l'église de Sainte-Marie du Portique l'image miraculeuse de la Mère de Dieu, la fit porter dans une procession solennelle et marcha lui-même nu-pieds après elle avec tous les cardinaux <sup>1</sup>.

Enfin, une preuve encore de la dévotion que Léon X avait pour Marie, c'est ce qu'il fit pour l'archiconfrérie du Saint-Rosaire. Il approuva de nouveau cette pieuse association et en bénit la méthode et les pratiques. Toutes les indulgences dont elle avait été enrichie par ses prédécesseurs Innocent VIII et Sixte IV, celles mêmes qui avaient été concédées par Alexandre, évêque de Forligno, légat ou nonce apostolique, ou par tous les autres évêques, Léon X les approuva, les confirma et les renouvela. Il y ajouta lui-même de nouvelles prérogatives, de nouveaux privilèges, de nouvelles indulgences, et par sa bulle *Pastoris æterni*, donnée en 1520, il accorda aux membres du saint Rosaire la faveur de pouvoir gagner, les jours de grande fête, une indulgence aussi précieuse que celle du Jubilé (une indulgence plénière).

27° *Clément VII* (1523). — La bulle *Etsi temporalium* est un témoignage de la dévotion toute particulière qu'avait ce Pontife pour la très-sainte Vierge. Par cette bulle, il confirme, lui aussi, la salutaire et avantageuse confrérie du saint Rosaire et ajoute encore à tous les privilèges et à toutes les indulgences que ses prédécesseurs lui avaient accordées. Ensuite, comme beaucoup de fidèles trop absorbés par le soin de leurs affaires ne pouvaient pas réciter le même jour et en une seule fois toutes les parties du saint Rosaire, et que, pour ce motif, ils se détournaient de cette dévotion et laissaient tomber leur ferveur, Clément VII étendit à une semaine entière l'espace de temps pendant lequel les membres de cette archiconfrérie devaient réciter le saint Rosaire. Il leur permit de le diviser et de réciter à des jours différents et à plusieurs reprises ce qu'ils auraient dû réciter le même jour et sans interruption. Par la bulle que nous avons citée, il déclare qu'ils

<sup>1</sup> Tiré de la Vie de ce Pontife.

jouiront de tous les privilèges attachés à l'observance de l'ancienne pratique et que s'il a ainsi modifié les conditions du saint Rosaire, c'est pour ouvrir aux fidèles les chemins du Ciel et les engager à servir avec plus de ferveur le Seigneur notre Dieu et sa très-sainte Mère.

Désireux encore de voir les Chrétiens s'enflammer tous les jours d'un zèle plus ardent pour le culte de Marie, Clément VII accorda aux membres de cette même confrérie le privilège particulier de pouvoir gagner en quelque lieu qu'ils soient toutes les indulgences attachées à la visite des sept basiliques de Rome, pourvu qu'ils visitent cinq autels de la même église ou qu'ils prient cinq fois au même autel, s'il ne s'en trouve qu'un seul dans l'église qu'ils visiteront. Son glorieux prédécesseur, le Pape Léon X, avait déjà accordé la même faveur à cette confrérie.

Enfin, toujours inspiré par l'amour qu'il avait pour la très-sainte Vierge, Clément VII confirma tous les privilèges que les Souverains-Pontifes avaient accordés avant lui au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette; il y ajouta lui-même de nouvelles libéralités et fit compléter la riche décoration dont Léon X avait commencé d'orner cette auguste chapelle<sup>1</sup>.

28° *Paul III* (1534). — Les bienfaits, les privilèges et les revenus dont ce Pontife voulut à son tour enrichir le sanctuaire de Lorette, sont une preuve éclatante de la tendre dévotion qu'il avait pour Marie. Il établit dans cette église une maîtrise composée de douze enfants pour chanter tous les jours, à des heures déterminées, les louanges de la très-sainte Vierge. On peut lire dans l'*Histoire de Lorette*<sup>2</sup> beaucoup d'autres manifestations de sa munificence et de sa vénération pour ce même sanctuaire.

Et pour donner encore un témoignage de la piété de ce Pontife pour la Mère de Dieu, ajoutons qu'il approuva, confirma et renouvela, lui aussi, toutes les indulgences et tous les privilèges particuliers que ses prédécesseurs Sixte IV, Léon X et Clément VII, avaient accordés à la confrérie du Saint-Rosaire.

<sup>1</sup> Tursellini, xxv et xxvi. — <sup>2</sup> Liv. III, chap. iv, vi, vii, x.



29° *Jules III* (1550). — Jules III témoigna de la même manière sa dévotion pour la Reine du Ciel. Tous les privilèges, toutes les indulgences, toutes les faveurs enfin dont ses prédécesseurs Sixte IV, Léon X, Clément VII et Paul III, avaient enrichi le saint Rosaire, Jules III les renouvela, les confirma, les concéda à perpétuité par de nouvelles bulles, et décréta qu'on les respecterait inviolablement.

30° *Pie IV* (1559). — Pour engager les fidèles à s'enrôler avec empressement dans la confrérie du Saint-Rosaire, érigée en l'honneur de la très-sainte Vierge, Pie IV, dans sa bulle *Dum præclara meritorum*, accorde une indulgence plénière, le jour de la Purification, de la Visitation, de l'Assomption, de la Nativité, de la Présentation et de la Conception de Marie, à tous ceux qui, dans le temps compris entre les premières vêpres de la solennité jusqu'au lendemain au coucher du soleil, feront une pieuse visite à la chapelle du Rosaire, qui se trouve à Rome dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve, ou qui assisteront seulement à la procession de cette confrérie.

Ce Pontife témoigna encore de sa tendre dévotion pour la très-sainte Vierge par les bienfaits qu'il se plut à répandre sur le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Lorette et dont on peut lire le détail dans Tursellini<sup>1</sup>. C'est lui qui fit construire en grande partie le portique qui domine le palais pontifical de Lorette. Il répara l'ancien hôpital et l'agrandit considérablement en y ajoutant un nouvel édifice. C'est lui enfin qui sépara de la ville de Recanati la petite bourgade de Lorette et lui donna le droit de s'administrer par elle-même.

Une autre preuve de la piété de Pie IV, c'est la faveur qu'il accorda aux Portugais de célébrer sous un rit double la fête du bienheureux Gonsalve, ce religieux de notre Ordre, de la sainteté duquel nous avons parlé déjà et qui fut par-dessus tout un admirable serviteur de la Reine du Ciel. Sous le pontificat de Paul III, en l'année 1548, une pieuse confrérie et une maison de charité avaient été établies à Rome sous le nom de Notre-Dame de Piété, pour donner l'hospitalité aux étrangers indigents et pour soigner les pauvres atteints de démence. Pie IV,

<sup>1</sup> Liv. IV, chap. 1.

toujours inspiré par son amour pour la très-sainte Vierge, les rétablit l'une et l'autre en 1561, les approuva par des lettres authentiques et les dota de nombreux privilèges.

Enfin, dans le but de propager d'une manière efficace le culte et la dévotion de la très-sainte Mère de Dieu, ce Pontife accorda un nouveau privilège à la confrérie du Saint-Rosaire. Toute personne pouvait alors imprimer et vendre les images du Rosaire. Pie IV défendit rigoureusement à tout imprimeur et à tout libraire d'imprimer ou de vendre ces mêmes images, sans l'autorisation du prieur, du camérier et de l'officialité de cette confrérie, établie à Rome dans l'église de Notre-Dame sur Minerve. La bulle *Cum sicut accepimus* portait la peine d'excommunication encourue par le fait même contre celui qui transgresserait ses ordres.

31° *Marcel II* (1555). — La sainte Vierge fit connaître elle-même la tendre dévotion que ce Pontife avait pour elle, par la faveur qu'elle daigna lui accorder. Marcel II, n'étant encore que cardinal, célébrait la messe dans la chapelle de Lorette, lorsque tout à coup l'auguste Mère de Dieu lui apparut au milieu des saints mystères et lui annonça qu'il monterait sur le trône pontifical. Les pieuses intentions que ce Pape avait manifestées nous assurent du zèle avec lequel il aurait toujours vénéré Marie et se serait efforcé de propager son culte, si le Seigneur lui eût accordé une plus longue vie. Il était Souverain-Pontife depuis vingt-deux jours seulement, lorsqu'il fut emporté par une mort prématurée. (Tursellini, *Histoire de Lorette* <sup>1</sup>.)

32° *Pie V (Saint)* (1566). — Pie V fut un zélé serviteur de la très-sainte Vierge. Animé du désir de procurer la gloire de Dieu et celle de Marie, sa glorieuse Mère, il combla de faveurs l'Archiconfrérie du Saint-Rosaire, et afin d'engager les fidèles à s'y faire recevoir avec plus d'empressement il accorda de nombreux privilèges, de riches indulgences et la rémission des péchés à ceux qui feraient partie de cette pieuse association. Il défendit ensuite qu'on érigeât de chapelle ou qu'on établît l'archiconfrérie du Saint-Rosaire en quelque église ou en quelque endroit que ce fût sans avoir obtenu auparavant la per-

<sup>1</sup> Liv. III, chap. xvi.

mission du supérieur général de l'Ordre de Frères prêcheurs. La glorieuse Reine du Ciel ne voulut pas laisser sans récompense l'admirable dévotion que ce Pontife avait pour elle. Nous lisons dans l'*Histoire de Lorette* que, pieusement invoquée par le Pape Pie V, Marie rendit la santé à son neveu, le cardinal Alexandre, qui se trouvait très-dangereusement malade et semblait être même sur le point de mourir. La sainte Vierge exauça encore d'une manière admirable les vœux ardents que ce Pape fit monter vers elle dans le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette pour le succès du combat naval que l'on devait alors livrer contre les Turcs. La célèbre victoire qui fut remportée sur eux dans le golfe de Lépante, en 1571, et dont nous avons déjà parlé, est généralement attribuée au secours tout-puissant de la Mère de Dieu et aux ferventes prières de cet illustre et saint Pontife.

33° *Grégoire XIII* (1572). — Dévoué tout entier à la sainte Vierge, ce Pontife parla souvent pour exalter sa gloire, fit beaucoup de choses en son honneur et mit tous ses efforts à propager son culte. Nous en avons la preuve dans la manière dont il agit à l'égard du Saint-Rosaire. Ainsi, pour la plus grande gloire de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère, il accorda aux membres de cette archiconfrérie de riches indulgences le premier dimanche de chaque mois qu'il consacra particulièrement à la Vierge Marie. Il établit ensuite, le premier dimanche d'octobre, une fête solennelle appelée la fête de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Il voulut qu'elle fût célébrée sous le rit double-majeur, comme les autres solennités de la très-sainte Vierge, dans tout l'univers, par toutes les églises où se trouve une chapelle ou seulement un autel du Rosaire, et prescrivit que les ecclésiastiques récitassent ce jour-là le grand office de la très-sainte Vierge. Il voulut, par cette fête, perpétuer le souvenir de la célèbre et miraculeuse victoire que la flotte chrétienne remporta sur les Turcs, victoire qu'il attribuait lui-même aux ferventes prières qu'on avait adressées à Dieu et à la puissante intercession de la Reine du Ciel. Durant le cours de son pontificat, il érigea en beaucoup d'endroits l'archiconfrérie du Saint-Rosaire et l'enrichit encore de nombreuses indulgences et faveurs de toute espèce. Bien plus encore, il

établit que toutes les indulgences, accordées par privilège spécial à un ou plusieurs membres de cette archiconfrérie, seraient à l'avenir communiquées et concédées aussi à tous les membres de cette pieuse association, en quelque endroit que se trouve établie la confrérie à laquelle ils appartiennent. Enfin, pour développer encore la dévotion des fidèles envers Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge, et pour supprimer les abus qui pouvaient être un obstacle à cette dévotion, Grégoire XIII accorda le saint Rosaire à l'Ordre des Frères prêcheurs comme un pieux héritage de saint Dominique, leur illustre fondateur, qui établit le premier cette sainte pratique, et par sa bulle *Dudum siquidem* il défendit d'établir et d'ériger canoniquement cette pieuse confrérie que là seulement où se trouverait quelque maison de ce même Ordre.

Les faveurs qu'il accorda à la chapelle de Notre-Dame de Lorette sont un nouveau témoignage de la grande dévotion de ce Pontife pour la très-sainte Vierge. Il enrichit ce sanctuaire de nouvelles indulgences, donna des pouvoirs plus étendus aux prêtres confesseurs qui la desservent et améliora considérablement les routes qui y mènent. Ces routes étaient alors fort rudes et fort étroites. Grégoire XIII les aplanit et les élargit de telle manière qu'aux endroits mêmes où les pèlerins ne pouvaient autrefois passer à pied qu'avec beaucoup de peine, les chars passent et se croisent aujourd'hui facilement et sans danger. Tous ces travaux furent exécutés avec une magnificence vraiment royale. C'est Grégoire XIII, encore, qui fit porter à la Vierge de Lorette la rose d'or que les Souverains-Pontifes ont coutume de bénir le dimanche de Carême appelé *Lætare*, et qu'ils envoient ensuite à l'une des reines chrétiennes. Grégoire XIII, lui, voulut en faire l'hommage à la très-sainte Vierge comme la glorieuse Reine du Ciel et de la terre. On estime ordinairement à mille écus d'or la valeur de cette rose.

Ce Pontife établit à Lorette un collège de Dalmates. Il y fit élever et solidement instruire trois cents jeunes gens qui devaient être d'un puissant secours pour l'Église d'Illyrie et faire l'ornement du sanctuaire de Lorette.

Le même Pontife, guidé par son amour pour Marie, enrichit du

privilège de délivrer les âmes du Purgatoire un autel dédié à la sainte Vierge, dans l'église de Saint-Pierre ès Liens. Pour ce qui regarde sa piété envers la Mère de Dieu, on peut voir Antoine de Balinghem<sup>1</sup>.

Sixte-Quint prouva sa dévotion envers Marie par une bulle qu'il publia en faveur de l'archiconfrérie du Saint-Rosaire et qui commence par ces mots : *Dum ineffabilia meritorum*. Dans cette bulle, il approuva et confirma tous les privilèges, indulgences et autres prérogatives quelconques concédés par ses prédécesseurs à toutes les confréries du Saint-Rosaire établies canoniquement dans toutes les parties du monde ; il permit par son autorité apostolique de fonder et établir la confrérie du Saint-Rosaire dans toutes les villes, tous les bourgs, toutes les terres, tous les lieux, par les Frères prêcheurs, avec l'agrément de leurs supérieurs, pour l'honneur et la gloire de Dieu et de sa sainte Mère, avec tous les privilèges, toutes les indulgences et toutes les grâces que les Souverains-Pontifes avaient déjà accordés et devaient accorder par la suite. (Voyez le *Calendrier* d'Antoine de Balinghem pour ce qui concerne la piété et la dévotion de ce Pontife envers la bienheureuse Vierge Marie<sup>2</sup>.)

Le même Pontife choisit, dit-on, dès son enfance, la sainte Vierge pour son avocate ; aussi eut-il le plus grand zèle et la plus grande vénération pour ses églises et surtout pour la basilique de Rome, à la Crèche de Jésus, nommée Sainte-Marie Majeure. Pendant qu'il était encore cardinal, il commença la construction de la chapelle de la Crèche de Jésus ; élevé à la dignité de Pape, il termina cette chapelle, l'embellit, la rendit d'une magnificence incomparable, l'enrichit de privilèges, y construisit à droite le tombeau de Pie V, jadis son bienfaiteur, et à gauche le sien propre, et y transféra le corps de Pie V.

C'est Sixte-Quint qui, par amour pour la Vierge, accorda le droit de cité à Lorette et en fit le siège d'un évêché. On raconte que Marie lui apparut et l'engagea à ne pas laisser plus longtemps l'église de Lorette veuve de son évêque. Rutilio, évêque de Lorette, rapporte qu'il entendit raconter ce fait de la bouche même de ce Pontife<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> 10 Avril. — <sup>2</sup> 24 Avril. — <sup>3</sup> *Explication du Psaume LXXXVI*, chap. x.

C'est encore ce même Pape qui fit faire, avec une magnificence extrême, les portes de Lorette en airain admirablement ciselé, du prix de quarante mille pièces d'or.

Clément VIII prouva sa dévotion envers Marie, la glorieuse Reine des cieux, lorsqu'il enrichit l'archiconfrérie du Saint-Rosaire d'un grand nombre d'indulgences. Il la prouva encore lorsque, en 1599, il fit faire des prières solennelles à Sainte-Marie Majeure à cause d'un débordement excessif du Tibre, à Rome, et qu'il publia une bulle pour exhorter tous les fidèles à recourir à Dieu et à Marie, sa très-sainte Mère et la Reine des Apôtres.

Il donna encore un éclatant témoignage de sa dévotion envers Marie lorsqu'il canonisa et inscrivit dans la liste des Saints le Polonais saint Hyacinthe et saint Raymond de Pennafort, de l'Ordre des Frères prêcheurs, tous les deux serviteurs zélés de la sainte Vierge.

Il montra, en outre, sa piété envers Marie lorsqu'il fit bâtir pour les Frères déchaussés du Mont-Carmel une maison à Rome, près de l'église de Sainte-Marie dite de l'Échelle, qu'il favorisa leur Ordre, le propagea, le soumit immédiatement au siège apostolique et lui accorda plusieurs privilèges. Il la montra encore lorsqu'il approuva la congrégation des Clercs réguliers établie à Lucques, en Italie, par l'évêque de cette ville, sous le patronage de Marie, qu'il l'institua de nouveau, l'enrichit de divers privilèges et lui accorda, à Rome, l'église de Sainte-Marie du Portique. Il enrichit, en outre, d'une foule de faveurs les Moines de l'Ordre de Cîteaux, placés sous le patronage de la Mère de Dieu.

Il montra encore clairement son amour pour Marie lorsqu'il établit à Rome une maison qu'il divisa en trois parties : dans la première, on devait donner une pieuse éducation aux jeunes filles pauvres ; dans la seconde, on devait recevoir les veuves honnêtes, et, dans la troisième, les femmes impudiques qui voudraient faire pénitence. Par amour pour Marie, il voulut que cette maison portât le nom de monastère du Refuge de la Sainte-Vierge, et lui accorda divers privilèges. En outre, il approuva la confrérie de Sainte-Marie du Suffrage, pour les âmes du Purgatoire, établie à Rome pour les fidèles des deux

sexes, en 1594 et 1603. (Voyez le *Calendrier* d'Antoine de Balinghem <sup>1</sup>.)

Paul V, zélé serviteur de Marie, guidé par son amour pour la Mère de Dieu, fit construire à Rome une chapelle très-vaste, près de Sainte-Marie Majeure. Il la fit bâtir, au dedans, de pierres de Tivoli ; au dehors, de pierres de Numidie, de Chio, de Phrygie et d'albâtre avec des taches couleur de miel ; il déposa dans cette chapelle le portrait si ancien de Marie, peint par la main de saint Luc. En outre, il consacra un autel très-grand, avec une place spéciale pour ce portrait représentant la Reine des Anges montée aux cieux ; l'autel avait quatre colonnes très-hautes, ornées de jaspe, de topaze, de pierres rouges, d'émeraude, de chrysolite, d'onyx, d'améthyste, de bleu de Perse et d'autres pierres extrêmement précieuses ; le portrait était embelli d'or, de perles, de colliers d'or, de pierres de diverses couleurs, de couronnes de perles et de diamants d'un prix infini. Il ajouta à la chapelle une ornementation d'or et d'argent, une croix du prix de deux mille cent cinquante pièces d'or, les statues des douze Apôtres, du prix de six mille pièces d'or, six candélabres du prix de trois mille pièces d'or, et beaucoup d'autres objets dont on peut voir la description à la fin du XVII<sup>e</sup> volume des *Annales* de Bzowski.

Le même Pontife donna un éclatant témoignage de sa dévotion pour Marie lorsque, pour orner l'image de la très-sainte Vierge dont nous avons parlé, il donna des colliers excessivement précieux et des couronnes d'or entrelacées de pierres précieuses ; il transporta cette image dans la chapelle avec une grande pompe ; le Sacré-Collège des cardinaux et tout le clergé romain précédaient l'image ; le Pape accorda une indulgence plénière à tous ceux qui, après s'être confessés et avoir communié, assisteraient à cette procession. En outre, il donna des ornements très-précieux et très-nombreux pour l'autel, les prêtres et les ministres qui officiaient dans cette chapelle ; il établit des chantres pour chanter les litanies tous les samedis ; il désigna les autres ministres et accorda à tous de grands revenus annuels avec toutes les choses nécessaires à la chapelle, publiant même un décret à ce sujet.

<sup>1</sup> 3 Mars, n<sup>o</sup> 3.

Non content de cela, il ordonna de placer devant l'église de Sainte-Marie Majeure une colonne d'une hauteur étonnante, trouvée dans les ruines du temple de la Paix ; il plaça sur cette colonne une statue d'airain doré de la Vierge Marie, et appliqua une indulgence à ceux qui prieraient devant cette statue.

En outre, il fit construire à Marie, dans le palais pontifical, une chapelle très-vaste, longue de cent-quatre-vingts palmes, large de soixante et d'une beauté incomparable ; il l'agrandit encore en lui joignant la cour royale, la dora et l'orna de pierres précieuses, de peintures, de sculptures, de moulures, de colonnes d'un très-grand prix et de tentures. Si l'on veut lire la vie de ce Pontife en sommaire, on peut consulter Bzowski, qui ajoute qu'étant sur le point de mourir, à la fin de l'oraison à la Vierge récitée par un prêtre : *Defende quesumus, Domine, beata Maria semper Virgine, etc.*, il répondit d'une voix claire et distincte : *Amen !*

Le même Pontife prouva sa dévotion envers Marie lorsqu'il rendit à l'archiconfrérie du Saint-Rosaire toutes les indulgences que Clément VIII, son prédécesseur, avait retirées ; il lui accorda en outre d'autres indulgences nouvelles et la combla de faveurs, pour qu'il invitât les fidèles à honorer et à vénérer Dieu et sa sainte Mère.

Grégoire XV se montra zélé serviteur de Marie, lorsqu'il mit fin à cette discussion qui durait depuis si longtemps sur la conception de la Vierge, et dont nous avons parlé plus haut. Car cette discussion offensait Dieu et sa glorieuse Mère, plus que l'opinion contraire à sa conception immaculée, comme nous l'avons montré plus haut.

Urbain VIII, outre une foule de preuves de sa dévotion envers la Vierge Marie, Mère de Dieu, fonda et établit, en 1624, la milice chrétienne de la Conception de la Vierge-Mère ; il combla de faveurs les autres congrégations ou Ordres religieux établis sous le titre de la Mère de Dieu, et leur accorda divers privilèges, indults, immunités, faveurs et prérogatives. Il ne se montra pas moins zélé envers Marie lorsqu'il termina cette antique controverse sur les stigmates de sainte Catherine de Sienne, servante dévouée de la sainte Vierge, et qu'il permit de la peindre et de la représenter avec des stigmates. Maintenant tous les Chrétiens du monde entier vénèrent la pourpre



de ce Pontife; par conséquent, il trouvera d'autres panégyristes meilleurs qui raconteront longuement sa piété et sa dévotion. Pour moi, je m'arrête, parce que je n'ai pas entrepris la tâche d'historien, mais bien celle de conférencier.

### 388<sup>e</sup> CONFÉRENCE

COMMENT LES ÉVÊQUES ET LES AUTRES DIGNITAIRES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ONT SERVI ET HONORÉ LA GLORIEUSE MÈRE DE DIEU, COMME REINE DU MONDE.

SOMMAIRE. — 1. Les évêques, successeurs des Apôtres. — 2. Saint Denis l'Aréopagite. — 3. Saint Ignace. — 4. Saint Irénée. — 5. Saint Grégoire le Thaumaturge. — 6. Saint Denis d'Alexandrie. — 7. Saint Methodius. — 8. Saint Grégoire de Nazianze. — 9. Saint Basile. — 10. Saint Athanase. — 11. Saint Martin de Tours. — 12. Saint Nicolas. — 13. Saint Cyrille. — 14. Saint Épiphané. — 15. Saint Ambroise. — 16. Saint Jean Chrysostome. — 17. Saint Augustin. — 18. Saint Ildéphonse. — 19. Saint Gérard. — 20. Saint Annon. — 21. Saint Edmond. — 22. Saint Pierre Damien. — 23. Saint Fulbert. — 24. Saint Thomas de Cantorbéry. — 25. Saint Anselme. — 26. Saint Hugues. — 27. Saint Charles Borromée.

I. — On met les évêques au nombre des apôtres, car il est certain qu'ils succèdent aux Apôtres en raison de leur Ordre sacré, d'après saint Augustin qui explique ce passage du Psalmiste <sup>1</sup> : « A la place de vos pères, il vous est né des enfants. » « Les Apôtres, dit saint Augustin, ont été envoyés comme pères; à la place des Apôtres, il est né des enfants, il a été établi des évêques. » Aussi le Concile de Florence <sup>2</sup> et le Concile de Trente <sup>3</sup> enseignent que les évêques ont succédé aux Apôtres. Qu'ils soient donc unis dans la dévotion envers Marie, ceux qu'unissent les fonctions épiscopales. Voici les évêques qui ont été les plus remarquables serviteurs de la Vierge :

II. — Le premier après les Apôtres fut saint Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes, homme apostolique et disciple des Apôtres. Dans sa lettre à saint Paul, son précepteur (lettre citée par des auteurs très-sérieux), voici comment il raconte la vision admirable

<sup>1</sup> Ps. XLIV, 17. — <sup>2</sup> *Instruction des Arméniens*. — <sup>3</sup> Sess. XIII, chap. IV.

qu'il eut : « J'ai aperçu et j'ai contemplé de mes propres yeux la divine Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, élevée au-dessus de tous les Esprits angéliques. » Il dit encore : « J'ai été enseigné en présence de la très-sainte Vierge, j'ai été entouré au dehors et entièrement occupé au dedans par une splendeur divine si grande et si immense, et je ressentis en moi une si grande abondance des parfums les plus exquis, que ni mon corps mortel ni mon âme ne pouvaient supporter les marques d'une félicité si éternelle. » Et peu après il ajoute : « J'affirme, ô Dieu qui étiez dans la Vierge, que si vous ne m'eussiez enseigné par votre inspiration divine, j'aurais cru voir devant moi le vrai Dieu ; car il semble que cette félicité surpasse toute la gloire des Bienheureux qu'on pourrait imaginer, » etc.

III. — *Saint Ignace, martyr, évêque d'Antioche.* Son amour envers Marie est indiqué par les lettres de lui que nous avons déjà citées en plusieurs endroits. Nous avons donné plus haut la lettre écrite par la Vierge à Ignace; voici, maintenant, la lettre de saint Ignace à Marie, d'après Sixte de Sienne <sup>1</sup> :

« A Marie, Mère du Christ, Ignace, son enfant.

« Vous auriez dû me fortifier et me consoler, moi, néophyte et disciple de votre Jean bien-aimé. Car j'ai entendu raconter de Jésus, votre Fils, des choses innombrables, et j'ai été stupéfait en les entendant. Je désire bien m'assurer de ce que j'ai entendu auprès de vous qui, toujours, lui avez été intimement unie, et la confidente de ses secrets. Je vous ai écrit déjà plusieurs fois pour vous en prier. Adieu, et que les néophytes qui sont avec moi soient fortifiés par vous et en vous. Amen. »

IV. — *Saint Irénée, évêque de Lyon.* Il prouva son amour pour Marie lorsqu'il combattit vivement Valentin et Apelle, hérétiques ennemis acharnés de la virginité de Marie, et qu'il prouva à tous sa virginité, comme on peut le voir en plusieurs endroits de cet ouvrage.

V. — *Saint Grégoire, évêque de Néocésarée, surnommé le Thaumaturge.* Il indique combien il fut zélé serviteur de Marie dans la

<sup>1</sup> *Bibliothèque*, liv. II, mot *Marie*.

règle de foi qu'il donna à la très-sainte Vierge par le moyen de saint Jean Baptiste. Car, lorsqu'il pensait aux moyens de développer la foi du Christ dans sa patrie, il vit pendant son sommeil la Vierge Marie entourée d'une éclatante lumière, accompagnée par saint Jean l'Évangéliste qui lui donna la règle de la foi. Aussitôt il la mit par écrit et l'enseigna à son peuple. Nous avons donné plus haut<sup>1</sup> cette règle de foi transcrite mot à mot, d'après Baronius<sup>1</sup>

VI. — *Saint Denis, évêque d'Alexandrie*. Il prouva assez son amour pour la sainte Vierge lorsqu'il défendit énergiquement son honneur contre l'hérétique de Samos assez impie pour enseigner que le Verbe de Dieu avait été à la vérité dans Marie, et était apparu par elle, mais qu'elle ne l'avait pas engendré ni enfanté.

VII. — *Saint Methodius, évêque de Tyr*. Son ardent amour envers Marie est prouvé par les belles qualifications qu'il lui donna et que nous avons rapportées plus haut, dans l'invocation de *Vierge digne de louanges*, lorsque nous avons parlé des éloges qu'il lui a accordés.

VIII. — *Saint Grégoire, évêque de Nazianze*. On voit d'après les paroles suivantes son zèle incomparable pour la gloire de Marie : « Salut, dit-il, ô Mère gracieuse, Vierge de toutes la plus chaste et la plus belle, plus élevée que les Esprits célestes ! Reine du monde, joie des mortels, montrez-vous toujours, je vous en prie, bonne pour les hommes, et soyez mon salut. »

C'est lui qui, longtemps avant le Concile d'Éphèse, réfuta énergiquement l'impiété vomie peu après par Nestorius contre la sainte Vierge, dans la lettre qu'il écrivit à Clenodius, et où on lit entre autres choses : « Si quelqu'un ne croit pas que Marie soit Mère de Dieu, il est hors de la religion divine. » On peut lire la première lettre à Clenodius.

IX. — *Saint Basile le Grand, évêque de Césarée*. Tout ce qu'il fit en l'honneur de Marie est contenu dans ses écrits et surtout dans sa liturgie qui est remplie des louanges de la sainte Vierge. Ce saint évêque reçut la récompense de son amour pour Marie lorsque, en Cappadoce, priant dans le temple de la Vierge devant son image, il

<sup>1</sup> Année 233.

obtint par la sainte Vierge la mort de Julien l'Apostat. On peut voir cette histoire racontée longuement dans *la Vie de saint Basile*.

X. — *Saint Athanase, évêque d'Alexandrie*. Vainqueur d'Arius, ennemi acharné des autres hérétiques, panégyriste incomparable de la sainte Vierge, comme on le voit d'après ses écrits que nous avons cités en divers endroits de cet ouvrage.

XI. — *Saint Martin, évêque de Tours*. A cause de son éminente piété envers Marie, il mérita de recevoir sa visite, accompagnée de sainte Thècle et de sainte Agnès; et cela, non pas une seule fois, mais souvent, comme il le racontait lui-même<sup>1</sup>.

XII. — *Saint Nicolas, évêque de Myre*. Il montra clairement sa dévotion envers la sainte Vierge, en se contentant tous les samedis de prendre pour nourriture du pain sec et de l'eau pure. Une si grande piété envers Marie fut récompensée dès cette vie par Marie elle-même. Une nuit, il vit auprès de lui notre Sauveur dans sa majesté, lui tendant le livre des Évangiles orné d'or et de pierres précieuses. De l'autre côté, il aperçut la sainte Mère de Dieu qui plaça sur ses épaules l'homophore pontifical, c'est-à-dire le manteau dont les archevêques se servent d'ordinaire. Ce fut un présage certain de son futur pontificat; car, peu après, Jean, évêque de Myre, étant mort, il fut nommé évêque de cette ville<sup>2</sup>.

Nommé évêque, saint Nicolas, déjà vieux, était privé, au Concile de Nicée, des ornements pontificaux, c'est-à-dire de la mitre et du pallium parce que, entendant un Arien déchirer par ses blasphèmes la divinité du Fils de Dieu, et par conséquent l'honneur de la sainte Vierge, poussé par le zèle de la foi, il lui donna un soufflet en présence des Pères; voilà pourquoi il est représenté le plus souvent sans mitre, surtout par les Grecs. Cette action de saint Nicolas, quoique désapprouvée et punie par les Pères du Concile, plut cependant à Dieu et à la sainte Vierge; car, pendant que saint Nicolas célébrait une messe en l'honneur de Marie pour laquelle il avait beaucoup de dévotion, et qu'il gémissait de se voir privé de la mitre et du pallium, tout à coup deux Anges apparurent aux yeux de tous les assistants, et lui ren-

<sup>1</sup> Sulpice, chap. iv de sa vie. — <sup>2</sup> Baronius, dans ses notes au *Martyrologe*.

dirent. par ordre de Dieu, l'un la mitre et l'autre le pallium. C'est ce que raconte Pierre de Natalis. Ce même fait est rapporté par le moine Studita dans ses sermons qu'il a écrits en grec sur les Saints; seulement, ce dernier assure que cela arriva non pas pendant la messe de la Vierge, mais la nuit qui suivit sa privation des ornements pontificaux et qu'ils lui furent rendus par la sainte Vierge elle-même. C'est sans doute ce qui est signifié sur le portrait de saint Nicolas où l'on voit à droite le Christ lui donner le livre des Évangiles et à gauche la sainte Vierge lui rendre le pallium; au pied sont les paroles suivantes : « La Vierge Marie te rend l'honneur de la tiare qui t'a été enlevé par les Pères pour avoir donné un soufflet à un hérétique. »

XIII. — *Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie*. Invincible défenseur de la dignité de la Mère de Dieu, jugé digne, par le Pape Celestin, de représenter le Saint-Siège au Concile d'Éphèse, où l'honneur de la Mère de Dieu fut confirmé et sanctionné. Nous avons dit plus haut quelques mots sur ce sujet, lorsque nous avons parlé de l'Ordre des Carmes.

XIV. — *Saint Épiphané, évêque de Salamine, en Chypre*. Il défendit énergiquement<sup>1</sup>, contre les Antidicomarianites, la virginité entière de Marie et montra, par une foule de preuves, qu'après la naissance du Sauveur elle n'avait pas eu d'enfants de Joseph, comme ces hérétiques le prétendent. En outre, il donna beaucoup de titres de gloire à la glorieuse Mère de Dieu dont il fut un panégyriste distingué, comme on peut le voir en plusieurs endroits de cet ouvrage.

XV. — *Saint Ambroise, évêque de Milan*. On peut voir facilement quelle fut sa dévotion pour Marie, d'après les nombreux passages de ses écrits que nous avons cités dans le cours de cet ouvrage.

XVI. — *Saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople*. Le zèle ardent dont il brûlait pour la glorieuse Mère de Dieu se voit surtout dans sa *Liturgie*, où il donne à Marie des éloges nouveaux et splendides. « Nous souvenant, dit-il, de Marie très-sainte, sans tache, bénie au-dessus de tous, glorieuse Mère du Sauveur, toujours Vierge. »

<sup>1</sup> XLVIII<sup>e</sup> Hérésie.

Plus bas il ajoute : « Surtout pour la Mère de Dieu, notre Reine très-sainte, immaculée et bénie entre tous ; » et il dit encore : « Il est vraiment juste et raisonnable de vous glorifier toujours, vous, Vierge très-heureuse, Mère très-pure de notre Dieu, plus honorée que les Chérubins et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins. »

XVII. — *Saint Augustin, évêque d'Hippone.* On voit clairement, d'après divers endroits de ses ouvrages, quelle fut l'ardeur de sa dévotion envers la Mère de Dieu ; mais on le voit surtout dans les passages où il supplie la sainte Mère de Dieu ; les passer sous silence nous semblerait un crime. Je cite donc quelques-uns de ces passages tirés du xxxv<sup>e</sup> Sermon *sur les Saints* et du 11<sup>e</sup> Sermon *sur l'Assomption*, et je donne ses paroles textuelles : « Sainte Marie, secourez les malheureux, » etc. Ces paroles lui ont été empruntées par l'Église. Il continue : « Soyez compatissante pour les affligés, affectueuse pour les pèlerins et, vous voyant toujours joyeuse, portez, nous vous en prions, nos pleurs auprès de Dieu et suppliez-le pour nous comme votre Fils ; car, encore sur cette terre, nous sommes affligés, nous sommes persécutés, accablés d'injures et d'opprobres ; nous avons faim et soif. Pour vous, dans le céleste royaume, vous êtes élevée au-dessus de tous les chœurs des vierges ; vous suivez l'Agneau partout où il va ; les Anges vous élèvent un trône royal ; vous êtes la cour du Roi éternel, et ce Roi vous unit à lui dans les embrasements de l'amour et comme Mère véritable et comme Épouse bien-aimée, chérie au-dessus de toute créature ; vous donc qui possédez de si grands sujets de joie, apportez un terme à nos misères. Par conséquent, frères, confions-nous de toute notre âme à l'intercession de la très-sainte Vierge, implorons tous sa protection de tous nos efforts, afin qu'en la suppliant sur la terre elle daigne prier pour nous dans le Ciel ; car il est certain que Celle qui a mérité de fournir le prix de notre délivrance est plus puissante dans ses prières que tous ceux qu'elle a délivrés. »

Et le passage suivant, tiré du vii<sup>e</sup> Sermon *sur l'Annonciation*, qui est le xviii<sup>e</sup> Sermon *sur les Saints*, ne prouve pas moins l'amour de ce grand Docteur pour la Mère de Dieu : « Quelles louanges, ô bien-heureuse Marie, ô femme bénie par-dessus toutes les femmes, peut

vous donner le faible genre humain, vous qui seule avez trouvé le moyen de recouvrer tout ce que nous avons perdu? Recevez donc nos actions de grâces si faibles, si au-dessous de vos mérites et, lorsque vous aurez reçu nos vœux, excusez nos fautes par vos prières; recevez nos prières favorablement et accordez-nous le remède de la réconciliation; que par vous Dieu pardonne ce que nous lui présentons par vous. Recevez ce que nous présentons, donnez-nous ce que nous demandons, excusez ce que nous craignons, parce que vous êtes l'unique espoir des pécheurs et qu'en vous, bienheureuse Vierge, nous attendons nos récompenses; soyez donc favorable aux vœux de vos suppliants et accordez-leur l'affection qu'ils désirent; soyez assidue à prier pour le peuple de Dieu, vous qui avez mérité, ô Vierge bénie, de porter le Rédempteur du monde. » J'ai rapporté ces paroles d'autant plus volontiers que nous pouvons nous en servir dans nos prières et que, à l'exemple de cet illustre Docteur, nous pouvons employer les mêmes termes pour nous adresser à la très-sainte Mère de Dieu.

Le même Saint se plaçait en esprit entre les blessures de Jésus-Christ et le sein de sa très-sainte Mère et disait : « D'un côté, je reçois ma nourriture de ces plaies; de l'autre, je reçois le lait de ce sein; je suis placé entre les deux et ne sais de quel côté me tourner. » On trouvera dans divers endroits de cet ouvrage une foule d'autres éloges de la Vierge, faits par le même saint Docteur, qui sont non moins savants que remplis de piété et qui montrent clairement combien était grande sa dévotion envers la sainte Vierge.

XVIII. — *Saint Ildephonse, évêque de Tolède.* Très-zélé serviteur de la Mère de Dieu, il prononça et écrivit en son honneur beaucoup de choses très-spirituelles et remplies de dévotion. Il défendit surtout la virginité de la Mère de Dieu contre les Helvidiens en publiant un ouvrage particulier *sur la Virginité de Marie*. C'est pour cela qu'il mérita de la sainte Vierge, par un miracle et un bienfait particuliers, un vêtement pour les sacrifices. Nous avons raconté ce trait plus au long dans quelques endroits de cet ouvrage.

Vers le même temps, un peu avant ou un peu après, fleurirent une foule d'évêques très-saints et très-savants, zélés serviteurs de la Vierge, Mère de Dieu, comme Proclus de Cyzique, Théodote d'Ancyre,

Maxime de Turin, Basile de Séleucie, Éloi de Noyon, qui ont prouvé clairement leur piété envers Marie soit par leurs écrits, soit par leurs hommages dévoués. Continuons d'énumérer les autres.

XIX. — *Saint Gérard, évêque de Chonad et martyr en Hongrie.*

Il fut très-dévoth envers la Vierge. Nommé évêque, il érigea en l'honneur de la Mère de Dieu un autel devant lequel il plaça une cassolette en argent et chargea deux hommes, déjà avancés en âge, de veiller continuellement à ce que les parfums ne manquassent jamais un seul instant. Tous les samedis il terminait l'office par neuf leçons, comme au jour de l'Assomption de la sainte Vierge Marie. Il était si dévot envers la Mère de Dieu que si un coupable venait lui demander grâce au nom de la Mère de Dieu, aussitôt, après avoir entendu ce nom de la Mère de miséricorde, il fondait en larmes. C'est par ses ordres que les Hongrois ne prononcent jamais le nom de Mère de la Dieu, mais l'appellent Maitresse. Si parfois quelqu'un prononce le nom de la Vierge Marie, aussitôt tous ceux qui l'entendent tombent à genoux et s'inclinent profondément en baissant la tête jusqu'à terre <sup>1</sup>.

XX. — *Saint Annon, évêque de Cologne.* Poussé par sa dévotion particulière envers la sainte Vierge, il établit une confrérie, comme le rapporte Sigebert <sup>2</sup>. Il fonda aussi en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, un monastère très-célèbre sous le nom de *ad Gradus*.

XXI. — *Saint Edmond, évêque de Cantorbéry.* Pendant toute sa vie il fut un serviteur de la Vierge; étant encore jeune, il prononça le vœu de chasteté devant une image de Marie, la choisit pour épouse et passa à son doigt un anneau sur lequel était écrite la Salutation angélique; depuis ce temps, il ressentit dans toutes ses nécessités la puissance de sa protection. Un jour, s'étant retiré de ses amis dans une campagne d'Oxford, pour ne pas tacher la pureté de sa conscience par des frivolités puériles ou des conversations insignifiantes, il fut honoré de la visite de Jésus qui s'entretint avec lui, et, depuis cette époque, il passait le jour et la nuit à méditer sa Passion. Chaque jour il récitait avec dévotion et respect, en l'honneur de Marie

<sup>1</sup> Surius, dans sa Vie. — <sup>2</sup> Liv. I, chap. xxix.



et de saint Jean l'Évangéliste, la prière qui commence par ces mots : *O intemerata*, etc. Étant encore laïque, lorsqu'il étudiait les arts libéraux, il fit construire une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. S'occupant de théologie, il avait toujours devant lui une statue en ivoire de la sainte Vierge, et, tout autour de cette statue, il avait représenté les mystères de notre rédemption. Ordonné prêtre, il récitait chaque jour, avec les heures canoniques, les heures du Saint-Esprit et de la sainte Vierge, auxquelles il ajoutait l'office des morts. Sur l'anneau avec lequel il fut enseveli (selon l'usage des Pontifes), il avait écrit la Salutation angélique <sup>1</sup>.

XXII. — *Saint Pierre Damien, très-ardent serviteur de Marie.* Il fit rétablir dans toute l'Italie, par le Souverain-Pontife Grégoire, les prières de l'office de la sainte Vierge, et fut cause que le Pape ordonna de les réciter à tous ceux qui étaient engagés dans les Ordres sacrés. Il a écrit sur les gloires de Marie beaucoup de choses pieuses et savantes que nous lui avons empruntées pour insérer dans cet ouvrage. Pour plus de détails sur sa piété envers la sainte Vierge, on peut lire Balinghem <sup>2</sup>.

XXIII. — *Saint Fulbert, évêque de Chartres.* Ce fut un serviteur remarquable de la sainte Vierge ; en son honneur, il écrivit un livre et construisit une basilique. Elle le récompensa par un bienfait particulier, car, pendant qu'il était malade, la sainte Vierge lui apparut et l'allaita de son sein <sup>3</sup>.

XXIV. — *Saint Thomas, évêque de Cantorbéry.* Comme il était très-dévoit envers la Mère de Dieu, elle lui accorda une foule de bienfaits. Étant encore enfant, il reçut de la Sainte une boîte très-élégante qui contenait une chasuble ; cette chasuble était un présage de son sacerdoce futur. La Mère de Dieu lui donna encore une huile très-précieuse pour oindre les rois d'Angleterre, tandis qu'il était exilé pour avoir défendu la liberté de l'Église contre les rois d'Angleterre. Elle daigna encore aider saint Thomas à réparer son cilice. J'ai raconté plus haut ce fait avec ses circonstances.

Saint Thomas eut l'habitude, pendant toute sa vie, de réciter

<sup>1</sup> Extrait de sa vie, d'après Surius, 23 juillet. — <sup>2</sup> 22 Février. — <sup>3</sup> Baronius, année 1128.

chaque jour sept fois la Salutation angélique en l'honneur des sept joies que la sainte Vierge éprouva avec son Fils sur la terre. Nous avons rapporté ces Salutations plus haut dans le cours de cet ouvrage, à l'invocation de *Rose mystique*, en parlant des formules de prières en l'honneur de la sainte Vierge.

Atteint par le glaive des impies, saint Thomas, sur le point de mourir, se recommandait lui-même et toute l'Église à Dieu et à la sainte Vierge.

XXV. — *Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*. Il a laissé une preuve de sa dévotion envers la sainte Vierge, dans le livre pieux et savant qu'il a écrit sur *l'Excellence de la sainte Vierge Marie*. Étant tombé pendant la nuit dans une fosse profonde, il invoqua dans sa chute le secours de la Mère de Dieu et s'en retira sain et sauf <sup>1</sup>.

XXVI. — *Saint Hugues, évêque de Lincoln*. C'est lui qui érigea la basilique de Lincoln et la consacra à la sainte Vierge. Pour le récompenser, la sainte Vierge exauça enfin ses prières en le délivrant d'une tentation charnelle excessivement forte, telle que personne n'en avait éprouvé de semblable <sup>2</sup>.

XXVII. — *Saint Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan*. Il donna beaucoup de preuves de son vif attachement pour la sainte Vierge. Il l'avait prise pour sa patronne spéciale, et se réfugiait toujours en elle avec confiance dans toutes ses peines. Chaque jour il récitait à genoux l'office et la couronne de la sainte Vierge, et il n'omettait jamais cette pratique de dévotion, pas même pendant ses voyages. Toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge, il jeûnait au pain et à l'eau, et toutes les fois qu'on sonnait l'angélus, aussitôt il se mettait à genoux, même lorsque le chemin était couvert de boue ; il sautait même à bas de son cheval pour réciter la Salutation angélique. Dans l'église cathédrale de Milan, il fonda l'archiconfrérie du Saint-Rosaire, et il obtint pour elle toutes les grâces, toutes les faveurs et toutes les indulgences concédées par les Souverains-Pontifes à cette congrégation qui existe à Rome, à la Minerve. Tous les premiers dimanches du mois, il voulut qu'on fit des prières devant l'image de

<sup>1</sup> Extrait de sa vie, dans l'anglais Edmer. — <sup>2</sup> Roger, dans ses *Annales*.

la sainte Vierge. Il ordonna que le prêtre célébrant et le clerc assistant inclinassent la tête au nom de Marie, à l'exemple du peuple, et que, sur les portes des églises paroissiales, on plaçât une statue de la Vierge. Ce saint évêque engageait le peuple à communier aux principales fêtes de la Vierge. Il plaça sous le patronage et la protection de la sainte Vierge tous les collèges, congrégations, confréries et associations pieuses qu'il fonda, et il voulut que tous les confrères et congréganistes récitassent le Rosaire et l'Office de la Vierge pour montrer leur dévotion envers Marie. Faisons encore observer que saint Charles entreprit à pied des voyages longs et difficiles pour visiter les églises consacrées à la sainte Vierge.

Et pour montrer de plus en plus son amour pour Marie, il ordonna que tous, même les soldats, eussent toujours sur eux une image de la Vierge et récitassent son office<sup>1</sup>.

Il fut et il est encore maintenant un très-grand nombre d'autres Pontifes, archevêques, évêques et prélats, zélés panégyristes et illustres serviteurs de la Mère de Dieu, qui ont prouvé et ne cessent de prouver l'intensité de leur amour pour Marie. Si je voulais les énumérer tous, je ne finirais pas d'écrire et j'ai hâte de terminer. J'ai parlé de quelques-uns, afin que, marchant sur leurs traces, nous aimions la glorieuse Mère de Dieu, nous la proclamions, nous la louions, nous la servions et nous cherchions à propager son culte.

Nous avons été court, mais ces exemples sont efficaces ; aussi nous avons parlé ici et ailleurs d'une foule de personnages de tout rang, de tout sexe, de toute condition et de toute dignité, qui, dévoués d'une manière étonnante à la Mère de Dieu, ont montré aux autres le chemin pour une dévotion, un culte et une piété semblables, et leur ont fait voir en eux-mêmes, comme dans un miroir, la route qu'ils devaient suivre.

Fasse Dieu que tous les Chrétiens se dévouent et se consacrent à Marie, qu'ils servent Marie, qu'ils regardent Marie, l'étoile de la mer, sur cette mer si orageuse du monde, qu'ils vénèrent et invoquent cette patronne et cette protectrice ! Oh ! heureux celui qui l'in-

<sup>1</sup> Antoine de Balinghem, 4 novembre, d'après Jean-Pierre Gaillaud, liv. VIII, chap. II.

voque, qui la supplie, qui la sert, qui se recommande sans cesse à sa bienveillance ! Celui-là trouvera certainement grâce auprès d'elle et auprès de son Fils, et deviendra enfin participant à la gloire des élus. Ainsi soit-il.

---

# XLVI

## REGINA MARTYRUM

### REINE DES MARTYRS

---

De même que la sainte Vierge Marie, à cause de sa pureté et de sa sainteté insignes, et surtout à cause de sa profonde connaissance des divins mystères, a été appelée Reine des Anges, des Patriarches, des Prophètes et des Apôtres ; ainsi, à cause de sa force d'âme et de sa constance incomparable, à cause du glaive de douleur qui la transperça dans la Passion de son Fils, elle est appelée Reine des Martyrs, nom que lui donnent souvent les saints Pères dans leurs ouvrages : saint Éphrem <sup>1</sup> la nomme *Gloire des martyrs* ; saint Bernard <sup>2</sup>, Sophronius <sup>3</sup>, saint Ildephonse <sup>4</sup> proclament qu'elle fut plus que martyre. C'est aussi ce que nous voulons signifier lorsque nous chantons : *Reine des martyrs*. Nous allons l'expliquer.

<sup>1</sup> Sermon sur la Mère de Dieu. — <sup>2</sup> Sermon sur le Signum magnum. — <sup>3</sup> Sermon sur l'Assomption. — <sup>4</sup> Ibid.

---

389<sup>e</sup> CONFÉRENCE

EST-CE QUE MARIE FUT PRINCIPALEMENT MARTYRE A LA MORT DE SON FILS,  
ET COMMENT?

SOMMAIRE. — 1. Deux opinions contraires et hérétiques. — 2. Marie fut vraiment martyre. — 3. De combien de glaives parle l'Écriture? — 4. Quels sont les glaives qui ont transpercé Marie? — 5. Qu'est-ce qu'un martyr? — 6. Vive douleur de Marie à la mort de son Fils.

I. — Il existe à ce sujet deux sentiments tout à fait différents à l'égard de la Vierge, Mère de Dieu. Les uns disent que la sainte Vierge ne souffrit pas du tout à la mort de son Fils, mais qu'elle fut plutôt contente et joyeuse, d'abord parce qu'elle se conformait tout entière à la volonté divine qu'elle voyait s'accomplir dans la Rédemption du genre humain, par la mort de son Fils; ensuite, parce qu'elle espérait très-fortement que le Christ ressusciterait aussitôt après sa mort, espérance qui chassait de son cœur toute douleur et toute tristesse. « Si, en effet, disent-ils, la mère des Machabées, voyant ses sept fils périr en un seul jour, ne souffrait pas à la vue de leurs tourments, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu, et exhortait chacun d'eux à affronter la mort courageusement, comme il est raconté dans l'Écriture<sup>1</sup>; « si sainte Mélanie, fille du consul Marcellus, voyant le cadavre « de son époux, fut assez courageuse pour ne pas s'affliger de sa mort, « mais la supporta avec joie, se conformant à la volonté divine », comme le raconte Jérôme à Pauline; quelle dut être la joie de la sainte Vierge à la mort de son Fils, elle qui, plus que toutes les autres mères, conformait sa volonté à la volonté divine! » Enfin, ils rapportent encore cette célèbre parole de saint Ambroise, sur ce passage de l'Évangile : « La Mère de Jésus était debout auprès de sa croix. » « Je lis, dit saint Ambroise, qu'elle se tint debout, je ne lis pas qu'elle ait pleuré. » Ils s'appuient même sur cette parole que Jésus-Christ adressa aux femmes qui pleuraient en l'accompagnant à la mort : « Filles de Jérusaem, ne pleurez pas sur moi, » etc. Certainement, s'il empêcha de pleurer sur

<sup>1</sup> 11<sup>e</sup> Livre des Machabées, chap. ix.

lui des femmes qu'aucun lien de parenté ne lui unissait, à plus forte raison ne dut-il pas permettre à sa Mère bien-aimée de pleurer à la vue de ses tourments.

Je l'avoue sans détour dès maintenant, ce sont les hérétiques qui professent cette opinion. Ces nouveaux commentateurs des Évangiles se moquent aujourd'hui de cet acte de dévotion pieux et religieux, par lequel nous contemplons les douleurs de Marie dans la Passion de son Fils.

L'hérétique Bullinger attaque vivement les moines sur ce qu'ils excitent les peuples à fondre en larmes au souvenir des pleurs et des gémissements de Marie. Et il ne faut pas s'étonner de cela, car ces enfants pervers et scélérats insultent tout ce qu'il y a encore dans l'Église de saint et de sacré: Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils se moquent aussi de ceux qui ne pensent à la Passion du Christ qu'avec larmes et gémissements? La religion, selon eux, consiste à habiter dans une rose, c'est-à-dire à mener une vie épicurienne; c'est être papiste que vouloir participer à la croix du Christ.

D'autres se jettent dans l'extrême contraire. Ils disent que la sainte Vierge s'affligea tellement de la mort de son Fils, qu'accablée par l'excès de sa douleur et de sa tristesse, elle rendit le dernier soupir au pied de la croix; c'est l'opinion de Canisius<sup>1</sup> et même de Maldonat<sup>2</sup>. Cette Conférence tout entière sera employée à réfuter ces deux erreurs. Premièrement, nous montrerons que la sainte Vierge Marie fut vraiment martyre. Secondement, nous prouverons qu'elle ne mourut pas par l'excès de sa douleur ou de sa tristesse, pendant qu'elle était debout au pied de la croix. Commençons.

II. — On a donné différents noms aux douleurs et à la tristesse de Marie. Saint Ambroise les appelle angoisses de notre Reine; d'autres, pleurs de Marie; d'autres, lamentations de la Vierge; d'autres, compassion de la Mère de Dieu; d'autres, transpercement. Pour moi, je n'hésite pas à donner aux douleurs et à la tristesse de Marie le nom de martyre, et je ne suis ni le premier ni le seul à le faire. Je suis l'exem-

<sup>1</sup> Livre IV, sur la Mère de Dieu. — <sup>2</sup> Commentaire sur le Chapitre II de saint Luc.

ple des saints Pères Jérôme<sup>1</sup>, Anselme<sup>2</sup>, Ildephonse<sup>3</sup>, Bernard<sup>4</sup> et les théologiens scolastiques, Richard de Media-Villa<sup>5</sup>, Bernardin de Bustis<sup>6</sup>, Canisius<sup>7</sup>, qui appellent tous martyre les douleurs de la Vierge, bien plus, qui la proclament plus que martyre. Saint Thomas<sup>8</sup> le nie, mais sa négation porte sur l'assertion de quelques-uns, à savoir : que la sainte Vierge rendit le dernier soupir dans un martyre violent.

Cet illustre martyre fut évidemment prédit par le grand prêtre Siméon, lorsqu'il disait en parlant de Jésus : « Un glaive de douleur transpercera votre âme. »

III. — Je trouve dans les Écritures sacrées une foule de glaives : 1° c'est le glaive matériel ou de fer, dont il est dit en saint Matthieu<sup>9</sup> : « Tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée ; 2° c'est le glaive de l'incrédulité ou du doute en matière de foi, dont furent frappés les Apôtres, lorsqu'ils abandonnèrent le Seigneur et prirent tous la fuite ; 3° c'est le glaive de la parole de Dieu, dont parle l'Apôtre<sup>10</sup> : « La parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants ; » 4° c'est le glaive de la persécution et de la tribulation dont Joseph avait été transpercé et dont il est dit dans le Psalmiste<sup>11</sup> : « Ses pieds furent resserrés dans les entraves, le fer transperça son âme ; » 5° c'est le glaive de la langue, dont parle le Psalmiste<sup>12</sup> : « Enfants des hommes, vos dents sont des lances et des dards, votre langue est un glaive perçant ; » 6° c'est le glaive de la Passion du Christ, dont il dit lui-même<sup>13</sup> : « O Dieu, arrachez mon âme au glaive ; » 7° c'est le glaive de l'amour dont parle l'Époux dans le *Cantique des cantiques*<sup>14</sup> : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse ; » 8° c'est le glaive de la compassion, dont il est dit dans Job<sup>15</sup> : « Il m'a fait plaies sur plaies ; il s'est élancé sur moi comme un guerrier ; » 9° c'est le glaive du jugement de Dieu qui fut

<sup>1</sup> Sermon sur l'Assomption. — <sup>2</sup> De l'Excellence de la Vierge. — <sup>3</sup> Sermon II sur l'Assomption. — <sup>4</sup> Sermon sur le Signum magnum. — <sup>5</sup> III<sup>e</sup>, Dist. xxxiii, art. 4. — <sup>6</sup> LXX<sup>e</sup> Part., sermon I sur la Compagnie. — <sup>7</sup> De la Mère de Dieu, liv. IV, chap. viii. — <sup>8</sup> XXII<sup>e</sup> Part., quest. cxxiv, art. 4. — <sup>9</sup> xxvi, 52. — <sup>10</sup> Aux Hébreux, iv, 12. — <sup>11</sup> Ps. civ, 18. — <sup>12</sup> Ps. lvi, 5. — <sup>13</sup> Ps. xxi, 21. — <sup>14</sup> iv, 5. — <sup>15</sup> xvi, 15.



aperçu dans la bouche de celui qui portait une épée à deux tranchants<sup>1</sup>.

Le glaive de fer ne transperça jamais la glorieuse Vierge, car personne ne raconte que le glaive ait été la cause de la mort de Marie. En outre, la prophétie de Siméon ne dit pas que le glaive devait transpercer le corps de la Vierge, mais son âme; il est par là clairement indiqué que ce glaive ne devait pas être la mort de son corps, mais les douleurs de son âme. Or, l'âme ne peut pas être transpercée d'un glaive matériel.

Le glaive de l'infidélité ne transperça pas non plus l'âme de la sainte Vierge, c'est-à-dire qu'en voyant son Fils qu'elle savait avoir engendré sans le commerce d'un homme, qu'elle voyait faire des miracles innombrables, crucifié et mourant, elle ne fut point frappée du glaive de l'infidélité et du doute, la confusion ne se mit point dans ses pensées, comme le croyaient Origène<sup>2</sup> et quelques autres auteurs anciens que nous avons cités plus haut.

Toute l'Église enseigne et a toujours enseigné que la sainte Vierge ne faiblit jamais dans sa foi, que jamais elle ne commit une faute même vénielle; c'est pour désigner cela que, dans les nocturnes de la Semaine-Sainte, on conserve un cierge allumé, signifiant que dans le cœur de la Vierge seule la foi de l'Église demeura, à cette époque, vive, constante, ardente, excellente, comme nous l'avons démontré plus haut<sup>3</sup>. En outre, la Vierge très-sage et très-fidèle comprit et connut d'avance plus parfaitement et plus clairement que David, Isaïe, Daniel et tous les prophètes, la Passion de son Fils, la nature de cette Passion et même tous les autres mystères se rapportant au salut du monde. Par conséquent, c'est le comble de l'absurdité de dire qu'elle ait chancelé, hésité, dans son âme et dans son cœur. C'est pour cela que Copperstein, de notre Ordre<sup>4</sup>, regarde l'assertion d'Origène comme absolument hérétique; mais à cause du respect que nous devons, non point tant à Origène qu'à d'autres saints Pères, je pense qu'il faut s'abstenir de prononcer un jugement si sévère, et, à

<sup>1</sup> *Apocalypse*, chap. xix. — <sup>2</sup> Homélie xvii<sup>e</sup> sur *Saint Luc*. — <sup>3</sup> 93<sup>e</sup> Conférence, nos 2 et 3. — <sup>4</sup> *Bibliothèque des Prédicateurs*, dimanche après l'Octave de la naissance du Sauveur, Conférence 19<sup>e</sup>, p. 1.

l'exemple du Docteur angélique, je crois qu'il faut interpréter pieusement leur intention et supposer qu'ils ont parlé, non pas du doute de l'incrédulité, mais du doute de l'admiration et de la discussion qui remplit d'étonnement à la vue d'un fait réel, quoiqu'on en soit très-certain, et qui rend stupéfait et comme hors de soi, de sorte que l'on se demande comment une telle chose a pu se faire<sup>1</sup>. C'est ce qu'explique très-bien saint Basile dans sa *Lettre à Optime* : « La sainte Vierge, dit-il, présente au sacrifice de la croix et voyant tout ce qui se passait, après le témoignage de Gabriel, après l'ineffable connaissance de la conception divine, après le spectacle de miracles sans nombre, hésitait dans son esprit, voyant d'un côté ses ignominies et de l'autre côté considérant ces merveilles. » Ce glaive ne demeura pas dans l'âme de la sainte Vierge, cependant il la traversa comme une fumée et une ombre. Origène<sup>2</sup> le démontre parfaitement en ces termes : « Pourquoi ne penserions-nous pas que la sainte Vierge fut plus digne de louanges et plus pure que les Apôtres, dont les chutes furent nombreuses et que le Christ reprit souvent avec raison, de sorte qu'elle demeura exempte non-seulement du scandale dont nous avons parlé, mais encore de tout péché ? »

Le glaive de la sévérité du jugement de Dieu ne transperça pas non plus l'âme de Marie, comme saint Hilaire l'a voulu faire désigner aux paroles de Siméon. Car, comme la sainte Vierge n'a jamais péché, ce jugement divin ne dut avoir par conséquent pour elle aucune sévérité, lorsqu'elle comparut devant son juge avec son corps et son âme glorieuse. L'âme de la sainte Vierge fut donc transpercée de six glaives.

IV. — Le glaive de l'amour. Saint Bernard dit : « L'amour du Christ est la flèche choisie qui transperça l'âme de la Vierge, parce qu'il n'est aucune partie de son corps virginal qui n'en ait été frappée. »

Le glaive de la parole de Dieu transperça l'âme de la Vierge. Car, comme la sainte Vierge pénétrait les opprobres de son Fils, ses tourments et sa mort, cette connaissance, semblable à une épée à deux

<sup>1</sup> St. Thomas, III<sup>e</sup> part., quest. xxvii, art. 1 à 2. — <sup>2</sup> Homélie 1.

tranchants, devait nécessairement transpercer profondément le cœur et l'âme de la Vierge, selon le témoignage de saint Ambroise qui dit<sup>1</sup> : « Ce glaive transperça profondément le cœur et l'âme de la Vierge, parce que la Vierge pénétra plus profondément que les autres les mystères de Dieu et qu'elle porta toujours avec soin dans son cœur les paroles de Dieu sur la Passion du Christ et sur ses autres œuvres, selon ce mot de l'Apôtre : « Marie conservait avec soin dans son cœur toutes ces paroles. » O combien fut aigu et pénétrant ce glaive sorti de Jésus crucifié, lorsqu'il disait : « Femme, voilà votre fils ! — Oh ! quel échange ! s'écrie saint Bernard, Jean à la place de Jésus, le serviteur à la place du Seigneur, le disciple à la place du Maître, le fils de Zébédée à la place du Fils de Dieu, l'homme pour le vrai Dieu ! » Un double glaive transperça alors les entrailles de la Vierge, premièrement parce qu'il était vivant; le Christ, en effet, vivait encore lorsqu'il proféra ces paroles. En second lieu, parce qu'il était assez puissant pour pénétrer dans son âme, car un glaive matériel ne peut pénétrer que le corps.

Le glaive du chagrin, de l'angoisse, de la tribulation transperça l'âme de la sainte Vierge, comme l'explique saint Augustin en ces termes<sup>2</sup> : « On peut donc croire que la tribulation était désignée sous le nom du glaive qui blessa, par la violence de la douleur, son âme maternelle. » Quel tourment dut torturer l'âme de la très-sainte Vierge, lorsque Hérode, ce loup cruel, cherchait pour le dévorer le plus doux des agneaux, Jésus; lorsque, au milieu de la nuit, sans saluer ses amis et accablée par l'adversité, elle s'enfuit vers les Égyptiens impies et barbares, dévorant les soucis du voyage pour sauver son Fils bien-aimé de la fureur d'Hérode ! Quelle dut être son affliction lorsque pendant deux jours elle perdit son Fils unique, son précieux trésor ! Mais nous avons parlé plus haut, dans toute la 92<sup>e</sup> Conférence, de ces angoisses et de ces tristesses de la sainte Vierge.

Qui doute que le glaive de la langue n'ait pénétré très-profondément dans les entrailles virginales de Marie, lorsqu'elle entendit appeler

<sup>1</sup> Commentaire sur le Chapitre II de saint Luc, — <sup>2</sup> XIX<sup>e</sup> Lettre.

son Fils vorace, ivrogne, possédé du démon, séducteur du peuple, Samaritain, transgresseur du sabbat, violateur de la loi ?

Le glaive de la Passion du Christ transperça l'âme de la Vierge. Car le même glaive de la croix qui tua Jésus-Christ dans sa chair blessa et transperça aussi sa Mère dans son cœur et ses affections. C'est ce qu'avait dit Siméon : « Un glaive transpercera votre âme, » c'est-à-dire le glaive de la croix transpercera votre âme, qui est l'âme de Jésus-Christ lui-même, non-seulement pour le droit de création et de rédemption, mais encore au titre de l'amour. Ou bien : « Un glaive transpercera votre âme, » c'est-à-dire le glaive de Jésus-Christ lui-même pénétrera jusqu'à votre âme. Siméon, je crois, tira sa métaphore du gladiateur qui transperce son adversaire d'un si violent coup d'épée ou de lance que le glaive, sortant de l'autre côté, blesse grièvement la personne la plus voisine, s'il ne lui donne pas la mort. C'est ce qui arriva à Marie : lorsque la mort cruelle eut transpercé le Christ de son dard aigu, elle transperça aussi sa Mère qui était la plus rapprochée de lui par la chair et par le cœur. C'est ce que dit saint Bernard<sup>1</sup> : « Les blessures du Christ qui souffrait étaient les blessures de Marie qui compatissait. » Le mot qu'emploie Siméon, « transpercera, » signifie la douleur immense de la Vierge qui ne devait pas être superficielle, pour ainsi dire, mais qui devait pénétrer jusqu'au fond de son âme ; voilà pourquoi saint Jérôme<sup>2</sup> ou, selon d'autres, Sophronius dit : « Il est certain que Marie souffrit tellement que la puissance de sa douleur pénétra et posséda toute son âme. » Voilà pourquoi, à mon avis, quoiqu'on ait réuni sur le corps du Christ tant d'instruments de supplices, comme les fouets, les épines, les clous, les marteaux, la croix, le fiel, le vinaigre, la boue, et que, cependant, tant qu'il vécut, jamais il ne fut frappé du glaive ; voilà pourquoi, dis-je, à mon avis, le Christ voulut faire participer sa Mère à sa Passion, et partager avec elle les instruments de supplice ; se réservant les clous, la croix, la couronne d'épines, il donna à sa Mère le glaive.

Le glaive de la compassion transperça l'âme de la Vierge. Euthy-

\* *Des Lamentations de Marie.* — <sup>2</sup> *Sermon sur l'Assomption.*

mius <sup>1</sup> a donné le nom de glaive à cette douleur très-vive qui pénétra le cœur de la Mère de Dieu, pendant que son Fils était attaché à la croix. Car c'est ce tourment qui fut prédit par Siméon. Oh ! combien il fut pénible et cruel à la Vierge Marie de se voir présente à la mort de son Fils et de lui dire adieu, de voir des loups furieux traiter cet agneau d'une manière horrible ; de le voir répandre en abondance, pendant son agonie, une sueur de sang ; de le voir trahi par Judas ; de le voir saisi par des ennemis acharnés ; de le voir chargé de chaînes et traîné de tribunal en tribunal, renié trois fois par Pierre, abandonné des autres disciples, déchiré par d'affreux coups de fouets, percé, jusqu'aux tempes, par une couronne d'épines aux pointes acérées ; condamné iniquement au supplice de la mort ; placé après Barrabas, l'homicide et le plus scélérat des hommes ; portant sur ses épaules le lourd fardeau de la croix, subissant le supplice du crucifiement, mourant de la mort la plus ignominieuse, et transpercé au côté par le fer d'une lance ! Quoiqu'une foule de tribulations aient transpercé l'âme de la Vierge, ce qui la blessa plus profondément, ce fut ce sentiment de compassion qui pénétra dans ses entrailles maternelles à la vue de son Fils et Seigneur mourant sur la croix. Aussi, le vénérable Bède dit à la Vierge-Mère : « Un glaive de douleur transperça votre âme aimante, pendant que vous contempriez la mort de Dieu, votre Fils, né de votre chair. » Tels sont les glaives qui ont transpercé l'âme de la sainte Vierge Marie et qui l'ont rendue martyre, que dis-je ! plus que martyre.

V. — On dira peut-être que les blessures de la Vierge ne lui causèrent point la mort et que, par conséquent, elle ne peut pas être appelée martyre ; mais cette objection ne m'arrête pas, car on peut appeler martyr quiconque souffre un tourment pour confesser la foi, quoique ce tourment ne cause point la mort. Ainsi l'Église catholique vénère saint Jean l'Évangéliste comme un véritable martyr, lui qui, plongé par ordre de Domitien dans une chaudière d'huile bouillante, souffrit l'agonie de la mort, mais ne mourut pas en réalité, car il sortit miraculeusement de cette huile sain et sauf, plus beau encore

<sup>1</sup> *Commentaire sur le Chapitre II de saint Luc.*

et plus vigoureux. L'endroit où il souffrit le martyr est rappelé à Rome par une chapelle sur les murs de laquelle on a représenté saint Jean dans la chaudière d'huile bouillante, avec cette inscription : « Apôtre du Christ, Évangéliste, prophète et martyr, il est sorti de la chaudière d'huile bouillante avec une force nouvelle. » Or, la sainte Vierge Marie supporta le martyr le plus cruel pour confesser la foi de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, non point, il est vrai, par le fer d'un bourreau, mais par la douleur la plus vive de l'âme.

VI. — Qu'ils se taisent donc, ces hérétiques effrontés qui enlèvent impudemment à la très-sainte Vierge la commisération et la douleur immense causées par la mort de son Fils bien-aimé, et qui nous la représentent comme stoïque, indifférente, plus dure que le rocher. En effet, si la mort de Jésus-Christ fendit les pierres les plus dures, ébranla la terre, ouvrit les tombeaux, obscurcit le soleil, couvrit la terre entière de ténèbres épaisses, peut-on penser que le cœur si tendre et si aimant de Marie fut insensible au point d'égaliser les créatures inanimées, que dis-je ! au point de les surpasser en dureté ? Que les fidèles éloignent cette pensée. Juvénal a dit : « La nature, en donnant aux hommes le don des larmes, a prouvé qu'elle leur donnait le cœur le plus tendre. » Aussi, ce ne peut être que le plus impudent et le plus effronté qui assure que la sainte Vierge, dont la complexion était si tendre et si délicate, ne fut pas émue et ne répandit pas des larmes abondantes en voyant que son Fils unique lui était enlevé par la mort la plus infâme, la plus ignominieuse et la plus cruelle.

En outre, si elle n'avait pas eu cette commisération que la nature a mise dans le cœur des mères à l'égard de leurs enfants, elle aurait donné lieu à penser qu'elle n'était pas la véritable Mère de Jésus. Si, en effet, le sage Salomon reconnut de la manière la plus certaine que la fausse mère était celle qui consentait volontiers à voir partager l'enfant, et que la véritable mère était celle qui, émue par son affection maternelle, préférerait être privée de son fils que de le voir égorgé et partagé<sup>1</sup>, combien ç'aurait été une preuve convaincante

<sup>1</sup> *Livre des Rois*, II.

que la très-sainte Vierge n'était pas la véritable Mère de Jésus, si l'amour maternel ne l'avait pas émue en le voyant si cruellement tourmenté, suspendu sur la croix, percé de clous et dépouillé de ses vêtements! L'hérésie est assez insensée pour affirmer, sinon en paroles, du moins en réalité, ou que la sainte Vierge n'était pas la Mère de Jésus, ou qu'elle n'était pas une créature humaine, mais bien une bête féroce, un morceau de bois ou un rocher. Mais il est temps de réfuter leurs sophismes.

### 390<sup>e</sup> CONFÉRENCE

RÉFUTATION DES RAISONS SUR LESQUELLES S'APPUIENT LES HÉRÉTIQUES POUR PROUVER QUE LA SAINTE VIERGE NE SOUFFRIT PAS A LA MORT DE SON FILS, ET PAR CONSÉQUENT QU'ELLE NE FUT PAS MARTYRE.

SOMMAIRE. — 1. Il ne faut pas écouter les hérétiques lorsqu'ils citent les Écritures. — 2. Première objection. — 3. Résolution. — 4. Seconde objection-résolution. — 5. Troisième objection-résolution. — 6. Quatrième objection-résolution.

I. — Ceux qui corrompent les Écritures saintes ont, à chaque instant, les textes sacrés à la bouche; aussi ne faut-il pas les écouter, quoiqu'ils apportent des témoignages sacrés. Aulu-Gelle<sup>1</sup> raconte que chez les Lacédémoniens, lorsqu'on traitait des intérêts importants de la république, un homme docte et savant, mais pervers et impur, émit une opinion qui, convenant à tout le monde, semblait devoir être approuvée et décrétée; cependant on ne le souffrit point, car le meilleur conseil est souillé par l'infamie de son auteur. On choisit donc un homme de très-grande autorité qui, du consentement de tous, émit la même opinion, et, sans qu'on fit remarquer qu'elle avait déjà été proposée, on l'accepta par un décret. Ainsi, quoique les hérétiques appuient sur les Écritures leurs doctrines erronées, cependant il ne faut pas les écouter, parce qu'ils mêlent tout pour détruire le bien par le mal et couvrir par les bonnes doctrines leurs doctrines perverses. Voilà pourquoi le Christ et les Apôtres ont défendu aux

<sup>1</sup> Liv. XVIII, chap. III.

démons de dire la vérité, afin qu'ils n'obtiennent pas la confiance en la disant, et que par la suite elle ne soit pas regardée, même par eux, comme une fausseté. Saint Luc<sup>1</sup> dit que le Seigneur ne permettait pas aux démons de dire : « Vous êtes le Christ, Fils de Dieu ; » et saint Paul<sup>2</sup> défendit au démon de dire : « Les hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut et ils vous annoncent la voie du salut. » Ainsi nous ne devons pas écouter les hérétiques lorsqu'ils apportent des textes sacrés pour appuyer leurs erreurs, parce qu'ils agissent ainsi afin de cacher le mal par le bien, de tromper ceux qui ne prendraient pas garde et de les porter à les croire par la suite lorsqu'ils diraient des faussetés. Voyons donc quels sont les textes sacrés qu'ils apportent à l'appui de leurs erreurs.

II. — D'abord ils nous opposent l'Apôtre qui dit dans son *Épître aux Thessaloniens*<sup>3</sup> : « Nous ne voulons pas que vous ignoriez ce qui regarde ceux qui dorment, afin que vous ne vous abandonniez point à la tristesse comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance, » et saint Augustin qui interprète ces paroles de cette manière : « Il faut que nous soyons tristes lorsque la mort nous sépare de ceux que nous aimons ; car quoique nous sachions qu'ils ne nous ont pas abandonnés pour toujours et que nous les suivrons bientôt, cependant la mort étant par elle-même en horreur à la nature, lorsqu'elle nous sépare d'un être aimé, elle contriste en nous le sentiment de l'affection. Aussi l'Apôtre nous avertit de ne pas nous abandonner à la tristesse, mais il parle de la tristesse de ceux qui n'ont point d'espérance. Soyons donc tristes à la mort des nôtres, parce que nous sommes forcés de les perdre, mais avec l'espoir de les retrouver. D'un côté nous pleurons, de l'autre nous nous consolons ; d'un côté notre faiblesse nous abat, de l'autre la foi nous relève ; d'un côté la condition humaine est affligée, de l'autre la promesse divine nous guérit. » Telles sont ses paroles. « Mais, disent-ils, la sainte Vierge savait que, par la mort de son Fils, s'accomplissaient la volonté divine et le salut du genre humain ; par conséquent, elle devait se réjouir et non pas s'affliger. »

<sup>1</sup> IV, 41. — <sup>2</sup> Actes des Apôtres, XVI, 17. — <sup>3</sup> IV, 12.



III. — Voici comment je résous cette objection : Je ne nie pas qu'à la mort de son Fils la sainte Vierge fût remplie de joie et tourmentée de la plus vive douleur ; remplie de joie, à cause de sa parfaite conformité avec la volonté divine ; tourmentée de douleur à cause de la Passion de son Fils bien-aimé ; joyeuse des fruits de la Passion, affligée de l'immensité de la douleur. Car, de même que le Christ dans sa Passion était en même temps joyeux et affligé : joyeux dans sa partie supérieure en voyant s'accomplir la volonté de son Père et la rédemption du genre humain ; affligé dans sa partie inférieure ou sensitive, à cause des souffrances de sa chair ; ainsi la Vierge Marie s'affligeait des souffrances de son Fils et se réjouissait en même temps de sa gloire future et de la rédemption du genre humain.

Je crois que la très-sainte Vierge fut, pendant le temps de la Passion, semblable à cette déesse que les anciens païens appelaient Agonie, au témoignage de Macrobe<sup>1</sup>. Quoiqu'elle fût représentée comme un symbole de douleur et de tristesse, la bouche fermée, le visage triste, les lèvres scellées, cependant elle habitait dans le temple de la déesse de la joie. Il en fut de même de Marie : quoique remplie d'une douleur immense à la vue des souffrances de son Fils, cependant elle se plaisait à le voir mourir, à cause de son zèle pour la rédemption des hommes et de son empressement à conformer sa volonté à la volonté divine. Or, les gens instruits savent qu'il n'est pas contraire à la raison que deux choses opposées se trouvent en même temps dans des sujets différents et pour différents objets ; bien plus, l'expérience elle-même enseigne qu'un malade auquel on présente une médecine saisit avidement d'une main le vase qui contient le remède, dans l'espoir qu'il amène sa guérison ; mais, dès que l'odeur de la médecine s'est fait sentir, il la repousse de l'autre main, jusqu'à ce que le désir de recouvrer la santé l'emporte sur le dégoût et lui fasse prendre le remède malgré son amertume. C'est ce qui arriva à Marie : à cause de sa parfaite conformité avec la volonté divine et de son zèle pour la rédemption humaine, elle accepta avec joie la mort de son Fils ; mais l'ignominie de cette mort et les souff-

<sup>1</sup> *Saturnales*, V, IV.

frances inouïes qu'endura Jésus la remplirent de la plus vive douleur. Aussi la tristesse et la joie étaient comme deux vagues contraires qui, se brisant l'une contre l'autre, ébranlaient le cœur de Marie, et plus elle espérait fermement la prochaine résurrection de son Fils, plus elle se livrait au chagrin, désirant ne pas participer sans douleur à la Passion et à la mort de son Fils.

IV. — En second lieu, ils apportent l'exemple de la mère des Machabées, tiré de l'Écriture sainte, et celui de la noble dame Mélanie, d'après saint Jérôme, qui se réjouissaient, la première du supplice de ses enfants, la seconde de la mort de son époux. Mais il n'y a pas de comparaison à établir : ces mères, en effet, ne s'affligeaient pas de la mort de personnes chères, parce qu'elles étaient plus disposées à s'occuper de Dieu qu'à prendre soin des leurs. Voilà pourquoi saint Paul<sup>1</sup> dit que le cœur d'une femme mariée est partagé. C'est ce qui n'avait point lieu dans la sainte Vierge, parce qu'en aimant son Fils, c'est Dieu lui-même qu'elle aimait, et plus elle avait de zèle pour plaire à son Fils, plus elle en avait pour plaire à Dieu, puisque son Fils et le Fils de Dieu n'étaient qu'une même personne; c'est pourquoi, en pensant à son Fils, elle n'avait pas d'occasion de distraction, mais c'était bien plutôt une union plus intime avec Dieu.

V. — La troisième objection est tirée de cette parole de saint Ambroise : « Je lis qu'elle se tenait debout. » Mais ils n'aboutissent à rien, car cette parole prouve au contraire que la douleur de la sainte Vierge fut immense. Je le montre par un exemple. Sanite, roi d'Égypte, fut vaincu par Cambyse, roi de Perse; étant tombé en son pouvoir avec ses enfants et ses amis, voici le supplice qu'il fut contraint de subir : d'abord, Cambyse plaça devant ses yeux sa fille qu'il avait mêlée aux autres servantes pour porter des armes; tous les Égyptiens, touchés de ce spectacle, fondirent en larmes, mais le père ne donna aucun signe de douleur. Cambyse, voyant cela, ordonna de tourmenter son âme par un spectacle encore plus cruel; il fit revêtir son fils d'un vêtement vil, sale et en lambeaux, lui fit passer au cou un anneau de fer comme aux autres esclaves et le fit passer et repasser

<sup>1</sup> Aux Corinthiens, vii.

souvent sous les yeux de son père. Les Égyptiens, accablés de douleur, ne pouvaient retenir leurs larmes; le père ne donna encore aucun signe de douleur. Peu après, un de ses meilleurs amis qui avait été fait prisonnier avec lui, passa devant ses yeux, et Sanite ne put s'empêcher de pleurer. Cambyse lui ayant demandé pourquoi il ne pleurait pas le malheur de ses enfants et versait des larmes si amères sur l'infortune de son ami, il répondit : « La première douleur intérieure était si grande, qu'elle rendit mon cœur comme insensible et tarit la source de mes larmes; la seconde, parce qu'elle était plus légère, me fit pleurer. » Et, en effet, on dit vulgairement : « Une douleur légère provoque les larmes, une grande douleur les arrête. » De la même manière, le texte sacré dit que l'illustre Reine des cieux voyant le Roi des rois, son Fils unique, revêtu d'une robe blanche comme un insensé, entouré de pourpre comme un roi de dérision, suspendu au milieu des plus vils esclaves, c'est-à-dire au milieu des voleurs; le texte sacré dit seulement qu'elle fut debout et il ne dit pas qu'elle pleura : « La Mère de Jésus était debout auprès de sa croix. » Elle fut donc tellement stupéfaite à la vue de cet horrible spectacle, elle fut si étonnée, sa douleur intérieure fut si grande, qu'elle arrêta totalement ses larmes.

VI.—Et cette parole du Christ aux femmes : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas, » etc., ne diminue pas non plus la piété des Chrétiens; car Jésus empêcha ces femmes de pleurer à cause de leur ignorance, c'est-à-dire parce qu'elles pensaient qu'il souffrait comme un homme vulgaire, non pas volontairement, mais par force, et qu'elles ignoraient le mystère de la Passion et de la Résurrection. Le Christ empêche donc les pleurs que fait couler l'ignorance, mais il reçoit volontiers ceux qui ont leur source dans la piété et l'affection. Aussi fait-il des reproches par la bouche du Psalmiste à ceux qui ne compatissent pas à ses souffrances<sup>1</sup> : « Mon cœur est navré d'amertume, je suis consumé de tristesse; j'ai attendu un consolateur, mais en vain; j'espérais un ami, mais je ne l'ai pas trouvé. »

Par conséquent, que nul ne soit hostile à la très-sainte Vierge, car

<sup>1</sup> Ps. LXVIII, 21.

quoiqu'elle ait fini sa vie dans la paix, cependant elle obtint le martyre lorsqu'elle souffrit de si vives douleurs pendant la Passion de son Fils. Car si Samuel a été brisé de douleur à la mort de l'impie Saül, et si David a éprouvé le plus grand chagrin à la fin malheureuse d'Absalon, son fils rebelle, de manière à s'écrier<sup>1</sup> : « Absalon, mon fils, mon fils Absalon, qui me donnera de pouvoir mourir pour toi ? » si le Christ, en voyant Jérusalem, versa des larmes sur sa ruine<sup>2</sup>, combien Marie, cette Mère si aimante, avait-elle plus de raison de pleurer non pas la mort de l'impie Saül, ni le meurtre du rebelle Absalon, mais la mort du très-saint Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, de son Fils si obéissant ! Que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fasse participer à ces douleurs et à ces larmes, lui qui vit et règne avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

### 391<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA SAINTE VIERGE MARIE EST REINE DES MARTYRS, PARCE QUE DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST ELLE LUI A ÉTÉ UNIE DE LA MANIÈRE LA PLUS ÉTROITE.

Sommaire indiqué par le titre.

La dignité et l'excellence d'une reine dépendent entièrement de la dignité et de l'excellence du roi ; aussi porte-t-elle le même titre que le roi lui-même ; or, tout cela procède de son union intime avec le roi, selon cette parole : « Ils seront deux dans une seule chair. » Il est certain que la très-sainte Vierge fut intimement unie au Christ-Roi, non-seulement par la chair, mais encore par l'affection et les mérites. Aussi ce qu'on attribue au Christ en tant que homme, on peut très-bien et l'on doit l'attribuer à la sainte Vierge,

Qui ignore que Jésus-Christ est le Roi des martyrs ? Qui nie que la sainte Vierge soit Reine des martyrs ? C'est de Jésus et de Marie que tout martyr prend sa source : de Jésus, en ce qu'il est sanglant ; de

<sup>1</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois, xviii, 33. — <sup>2</sup> St. Luc, xix.

Marie, parce que le sang de la douleur dans le cœur du Christ fut la semence des martyrs qui ont souffert dans leur chair, et les larmes de Marie furent la semence des martyrs qui ont souffert dans leur cœur. C'est donc avec raison que la sainte Vierge Marie est appelée Reine des martyrs.

Elles furent vraiment grandes l'union et la sympathie de la très-sainte Vierge avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, car elle était en même temps son Père et sa Mère (si je puis parler ainsi), et le Christ était vraiment l'os de ses os, la chair de sa chair, le sang de son sang. Aussi existait-il entre eux une telle conformité et une telle union que le bien et le mal de l'un devenaient le bien et le mal de l'autre. De même que la lune cesse d'être lumineuse lorsque le soleil ne l'éclaire plus, car elle ne brille qu'en lui empruntant sa splendeur; ainsi, entre Jésus et Marie, ce qui arrivait à l'un semblait être arrivé à l'autre; de même que lorsqu'un œil pleure, l'autre verse aussitôt des larmes, ainsi, pendant que le Christ souffrait, ses souffrances passaient immédiatement en Marie, car il y avait plus de sympathie entre le Christ et Marie qu'entre le soleil et la lune, qu'entre un œil et l'autre œil; en effet, dans toutes leurs actions, il y avait une telle conformité et une telle union qu'il semblait que leurs corps étaient animés par une seule âme. Par conséquent, quoique les bourreaux ne voulussent pas faire souffrir Marie à cause de Jésus-Christ, cependant, en réalité, ils la tourmentaient elle-même en tourmentant le Christ; car la Passion de Jésus-Christ fut l'instrument de la passion et du martyre de Marie. C'est pourquoi, de même qu'on représente ordinairement les saints martyrs avec les instruments de leur supplice, Pierre avec la croix, Paul avec l'épée, Laurent avec le gril, Sébastien avec les flèches, Étienne avec les pierres, ainsi on représente la sainte Vierge avec Jésus-Christ souffrant, car ce fut le principal glaive de son martyre, celui qui blessa son âme sainte. Saint Bernard<sup>1</sup> dit : « Ce que les clous et la lance faisaient sur la chair du Christ, l'amour maternel de Marie envers son Fils le faisait dans l'âme de la Vierge. »

Le Christ attaché à la croix était comme une source de douleurs et

<sup>1</sup> Sermon sur la Passion.

d'afflictions; la sainte Vierge était comme un ruisseau plein jusqu'aux bords de ces eaux de tribulation. Le Christ était comme le sceau formant l'empreinte des instruments de supplice, des clous, de la lance, comme les stigmates des cinq plaies; la sainte Vierge était comme la cire très-propre à recevoir cette empreinte, et comme elle était très-étroitement unie à ce sceau sacré, non-seulement par le corps, mais encore par l'amour, il était impossible qu'elle ne reçût pas cette empreinte de la manière la plus exacte. C'est pourquoi le Christ, son Époux, lui dit<sup>1</sup> : « Mets-moi sur ton cœur comme un sceau. » Car le Christ crucifié fut comme un sceau qui imprima ses douleurs comme des insignes royaux dans le cœur de Marie, son Épouse bien-aimée et sa Mère.

Des Pères très-dignes de foi et des historiens illustres assurent que le Christ fut attaché à la croix par trois clous, dont un seul perça ses deux pieds réunis. Ce sont saint Grégoire de Nazianze<sup>2</sup>, saint Anselme<sup>3</sup>, saint Bonaventure<sup>4</sup>, saint Ambroise<sup>5</sup>, Rufin<sup>6</sup>, Nicéphore<sup>7</sup> et Zonaras<sup>8</sup>. C'est aussi l'opinion générale de l'Église qui représente dans ses tableaux le Christ crucifié avec trois clous seulement. De la même manière la très-sainte Vierge fut percée de trois clous par le Christ. Le premier fut la vive et violente appréhension de tous les tourments que souffrait son Fils; le second fut l'amour intime et ineffable dont elle aimait son Fils; le troisième fut sa compassion maternelle à la vue des souffrances qu'endurait un Fils tel que Jésus, un Fils Dieu et homme en même temps.

Marie fut un miroir remarquable représentant de la manière la plus parfaite la Passion et la mort de Jésus-Christ. Aussi tout ce qui arrivait au Fils était représenté par la Mère comme par un miroir. Saint Laurent Justinien<sup>9</sup> l'enseigne très-bien : « Le cœur de Marie, dit-il, fut le miroir très-limpide de la Passion du Christ, l'image parfaite de sa mort. » Car de même que lorsqu'un blessé se regarde à un miroir, il est nécessaire que ce miroir reçoive ses blessures et les représente;

<sup>1</sup> *Cantique des cantiques*, VIII, 6. — <sup>2</sup> *De la Passion du Christ*. — <sup>3</sup> *Dialogue sur la Passion du Christ*. — <sup>4</sup> *Méditation sur la Vie du Christ*. — <sup>5</sup> *De la Mort de Théodose*. — <sup>6</sup> Liv. II, chap. VIII. — <sup>7</sup> Liv. VIII, chap. II. — <sup>8</sup> *Annales*, chap. III. — <sup>9</sup> *Libre sur le Combat triomphal du Christ*.

ainsi la sainte Vierge, étant un miroir très-pur et très-limpide, recevait en elle-même toutes les douleurs, tous les coups et toutes les blessures de son Fils et les représentait de la manière la plus parfaite. Lorsque son Fils priait dans le Jardin, elle priait aussi ; lorsqu'il soumettait sa volonté à la volonté de son Père, elle soumettait aussi la sienne ; lorsqu'il se jetait à genoux et tombait la face contre terre, elle se prosternait aussi ; lorsqu'il rendait une sueur de sang, elle répandait des larmes de sang ; lorsqu'il était contristé, elle était dans l'angoisse ; lorsqu'il était consterné par la crainte de sa mort, elle était effrayée par la crainte de le voir mourir ; lorsqu'il était dans l'agonie, elle gémissait ; lorsqu'il était fortifié par un Ange, elle l'était également ; lorsqu'il réveillait les Apôtres endormis, elle excitait ses sens accablés par le chagrin ; lorsqu'il gémissait de la trahison de Judas, elle gémissait aussi ; lorsqu'il était saisi et enchaîné, elle était enchaînée des chaînes de l'amour ; lorsqu'il était couronné d'épines, flagellé, conspué, souffleté, crucifié, abreuvé de vinaigre, percé d'une lance, enseveli, elle était aussi dans son cœur couronnée d'épines de douleur, flagellée, conspuée, souffletée, abreuvée d'amertume, blessée dans son âme, ensevelie. C'est ce que la sainte Vierge elle-même a révélé à sainte Brigitte en ces termes <sup>1</sup> : « Je puis dire avec vérité que, lorsque mon Fils fut enseveli, deux corps furent, pour ainsi dire, renfermés dans le même tombeau. » Et qu'y a-t-il là d'étonnant ? Si saint Paul, guidé par son ardent amour envers Jésus-Christ, n'hésita pas à dire : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi <sup>2</sup>, » à combien plus forte raison la sainte Vierge pouvait employer ces paroles, elle qui était unie à Jésus-Christ beaucoup plus intimement par l'amour. Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis ; je souffre, mais ce n'est pas moi qui souffre ; je meurs, mais ce n'est pas moi qui meurs. C'est Jésus-Christ qui vit, souffre et meurt en moi. Aussi saint Bernard dit avec vérité <sup>3</sup> : « Les blessures de Jésus-Christ mourant étaient les blessures de sa Mère pleurant sa mort. »

Saint Jean Chrysostome contemple deux autels dans ce mystère de la très-sainte Passion de Notre-Seigneur. Le premier, sur lequel le

<sup>1</sup> *Révélation*, liv. II, chap. XXI. — <sup>2</sup> *Aux Galates*, II, 20. — <sup>3</sup> *Sermon sur les Lamentations de la Vierge*.

corps de Jésus suspendu à la croix était offert par la Passion; le second, sur lequel l'âme de la Vierge était transpercée par la compassion. En effet, comme l'amour a, d'après saint Thomas <sup>1</sup>, une puissance telle que celui qui aime semble être dans la personne aimée, il en résulte que Marie, transformée en son Fils, souffrit dans son âme la même douleur que son Fils souffrait dans son corps. C'est ce que la sainte Vierge a daigné révéler à sainte Brigitte en ces termes : « Lorsque mon Fils naissait de moi, je sentis naître et sortir de moi comme la moitié de mon cœur, et, lorsqu'il souffrait, je sentis comme mon cœur qui souffrait, et lorsque mon Fils était flagellé et maltraité, je sentis comme mon cœur flagellé et maltraité; j'étais à côté de lui dans sa Passion, et je ne me séparais pas de lui, et je me tenais debout près de sa croix; et de même que ce qui est plus près du cœur blesse plus vivement, ainsi ses douleurs me faisaient plus souffrir que tout le reste. » Lisez les *Révélations* de sainte Brigitte <sup>2</sup>.

L'abbé Gueric, expliquant ces paroles de saint Jean <sup>3</sup> : « Marie, Mère de Jésus, se tenait debout près de sa croix, » dit : « Sans doute, elle était debout près de la croix de Jésus, elle dont l'âme était crucifiée en même temps par les douleurs de la croix. » Tout ce que le Christ souffrait dans son corps, Marie le souffrait dans son âme; le Christ s'immolait sur la croix, Marie s'offrait sur la même croix; le Christ immolait sa chair, Marie immolait son âme; et comme tous les deux n'avaient qu'une seule volonté, tous les deux n'offraient qu'un seul sacrifice : le Christ dans le sang de la chair, Marie dans le sang du cœur. Marie, il est vrai, désirait ajouter le sang de sa chair au sang de son âme; élevant les mains vers la croix, elle brûlait du désir de célébrer avec son Fils ce sacrifice du soir et de consommer avec le Seigneur Jésus, par sa mort corporelle, le mystère de notre rédemption. Mais ce privilège appartenait au grand prêtre seul, de crainte qu'on n'accusât le Christ de ne pouvoir suffire par lui-même à payer le prix de notre rédemption. Donc, pendant que le Christ souffrait dans sa chair, Marie souffrait dans son âme. Dieu reçut le désir de Marie, et comme elle n'avait avec son Fils qu'une seule volonté, elle offrit avec lui à Dieu le Père un seul et même sacrifice.

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Part., quest. xx, art. 2. — <sup>2</sup> Liv. I, chap. vi. — <sup>3</sup> XIX, 25.



Abraham, sur le point d'immoler son fils, s'immola dans son fils, parce qu'en son fils il immola son propre corps, au témoignage de saint Pierre Chrysologue <sup>1</sup> : « Abraham, devant immoler son fils, n'immola-t-il pas son propre corps? » De sorte que le prêtre et la victime, le Pontife et le sacrifice, n'étaient qu'une seule et même personne. C'est ce qui arriva pour Marie d'une manière plus parfaite ; car dans son Fils elle immola sa propre chair non-seulement par désir, mais encore réellement, et le sacrifice de la sainte Vierge fut d'autant plus agréable à Dieu qu'il partait d'un plus grand amour.

Tout ce que le Christ souffrait au dehors, Marie le souffrait au-dedans ; de sorte que les douleurs du Fils étaient les douleurs de la Mère, et que les blessures reçues par Jésus dans son corps, Marie les recevait dans son cœur. Ceux qui accordent un instrument de musique le font avec assez d'habileté, dit saint Grégoire au commencement de ses *Morales*, pour que, généralement, lorsqu'on fait vibrer une corde et qu'elle rend un son, celles qui ont été mises d'accord en même temps résonnent aussi quoiqu'elles ne soient pas touchées. Jésus et Marie étaient comme deux cordes d'une même guitare. Aussi la Vierge dit au Christ enfermé dans le tombeau : « Levez-vous, ma gloire, levez-vous, ma lyre, ma guitare. » Et le Christ répond : « Je me lèverai au point du jour. » Si donc il existe entre les cordes une telle consonance, ou, selon le langage des Grecs, une sympathie telle que lorsque l'une est touchée, l'autre vibre, combien fut plus grande la sympathie entre Jésus et Marie qui furent unis si étroitement non-seulement par la nature, mais encore par la grâce ? Lors donc que le Christ souffrait, le cœur de Marie était torturé. Écoutons les belles paroles de saint Augustin : « La croix et les clous du Fils furent aussi la croix et les clous de la Mère. Et, en effet, ils étaient deux lyres mystiques ; lorsque l'une résonne, l'autre résonne aussi, lors même que personne ne les ferait vibrer ; lorsqu'on crucifie Jésus, on crucifie aussi Marie. »

L'Apôtre <sup>2</sup> dit : « Lorsqu'un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui. » « Lorsque la tête est malade, dit le proverbe, les

<sup>1</sup> Sermon cviii. — <sup>2</sup> II<sup>e</sup> Aux Corinthiens, xii, 26.

autres membres souffrent aussi. » La très-sainte Vierge était le principal membre du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'Église, car elle était comme le cou qui est beaucoup plus rapproché de la tête que les autres membres ; donc, plus que les autres membres, elle souffrait avec sa tête, c'est-à-dire avec Jésus-Christ.

C'est ce que semble indiquer Jésus-Christ <sup>1</sup> parlant à son Épouse : « Place-moi comme un sceau sur ton cœur. » Le sceau du Christ était la Vierge Marie, qui le représentait dans sa vie et ses actions. Donc, de même que la forme et les caractères du sceau s'impriment sur la cire, ainsi les blessures et les tourments du Christ s'imprimaient dans le cœur de Marie. Et le corps de Jésus-Christ ne recevait pas de blessures sans qu'elle trouvât un écho dans le cœur de Marie.

C'est ce que confirme une révélation faite à sainte Brigitte <sup>2</sup> où sainte Agnès raconte que la sainte Vierge reçut dans son cœur autant de coups d'épée qu'elle vit de blessures et de plaies à Jésus-Christ. En outre, cette lance qui transperça la poitrine de Jésus causa plus de douleur dans le cœur de la Vierge que dans le côté du Sauveur. En effet, le Christ, étant déjà mort, ne pouvait ressentir aucune douleur. Marie, au contraire, était vivante lorsque la lance du soldat tranperça son cœur par la compassion. « Jésus, dit Lasperng, partagea cette blessure avec sa Mère ; c'est sur lui que se dirigèrent l'intention et le coup, mais il ne ressentit aucune douleur ; Marie, au contraire, reçut la douleur causée par cette blessure. »

Il y a plus, les douleurs de Jésus et de Marie s'augmentaient mutuellement ; car Jésus souffrait d'une manière plus cruelle en voyant sa Mère si douce accablée de douleur à la vue de ses tourments, et Marie était plus vivement affligée en voyant que son Fils souffrait de son affliction ; car de même que deux miroirs placés en face l'un de l'autre multiplient les images et reçoivent mutuellement leurs reflets, ainsi Jésus et Marie se communiquaient leurs tourments l'un à l'autre. Jésus souffrait des douleurs de sa Mère, Marie souffrait des douleurs de son Fils ; Jésus gémissait de voir que ses tourments faisaient souffrir sa Mère ; la Mère gémissait de voir que ses douleurs

<sup>1</sup> *Cantique des cantiques*, VIII, 6. — <sup>2</sup> Liv. VI, chap. xxx.

faisaient souffrir son Fils. Voici, sur ce sujet, un passage remarquable de saint Laurent Justinien <sup>1</sup> : « Jésus gémissait de voir sa Mère présente à un spectacle si horrible et parlait en ces termes au cœur de la Vierge : « Pourquoi êtes-vous venue, ma colombe, ma toute belle ? « Votre douleur augmente la mienne, vos tourments me font souffrir. Hélas ! où êtes-vous venue, Mère ? A la source des larmes, à « un lieu de malheur. Retirez-vous, Mère, hâtez-vous de vous éloigner ; car votre présence ne pourra pas diminuer mon supplice, que « dis-je ! elle ne fera que l'augmenter. Mes douleurs intérieures « seront plus vives lorsque je vous verrai souffrir par amour pour « moi. Mes tourments seront les vôtres, Mère, et les vôtres seront « les miens. »

C'est ce qu'a confirmé Marie elle-même en paroles remarquables dans une révélation faite à sainte Brigitte <sup>2</sup> : « Lorsque, du haut de sa croix, mon Fils m'eut aperçue et lorsque j'eus dirigé vers lui mes regards, de mes yeux coulèrent des torrents de larmes ; me voyant accablée de douleur, il fut tellement attristé de mon chagrin que les souffrances causées par ses blessures étaient comme endormies par le chagrin que lui causait l'affliction qu'il voyait en moi. Aussi je dis sans hésiter que sa douleur était ma douleur, parce que son cœur était mon cœur ; réfléchissez donc, ma fille, à ce que j'étais à la mort de mon Fils, et il ne vous sera pas pénible de dire adieu au monde. »

En résumé, la sainte Vierge Marie fut très-étroitement unie à Jésus-Christ dans sa Passion, non-seulement parce que tous les deux n'avaient qu'un seul autel, c'est-à-dire la croix sur laquelle tous les deux étaient immolés, sur laquelle Jésus-Christ s'offrait à son Père comme victime dans son corps et Marie dans son âme, mais encore parce que Marie s'immolait à Dieu sur la poitrine de son Fils comme sur un autel, et Jésus s'offrait à son Père en sacrifice dans les bras et sur le sein de Marie comme sur une croix. Ce que je dis là peut sembler un paradoxe, cependant c'est la vérité même. Marie s'immolait sur la poitrine de son Fils. Nous lisons dans la *Vie des Saints* <sup>3</sup> que Lucien, prêtre d'Antioche, souffrit le martyre et fut condamné à

<sup>1</sup> Livre du Combat triomphal, xiv. — <sup>2</sup> Révélations, liv. I. chap. vi. — <sup>3</sup> Eusèbe, liv. IX, chap. v.

mort. Comme il désirait vivement recevoir la sainte Eucharistie et que ses disciples étaient embarrassés pour élever un autel sur le lieu du martyr, il leur dit : « Ma poitrine nous servira d'autel. » N'ayant donc pas dans la prison un autel sur lequel le prêtre pût offrir à Dieu son sacrifice, ils formèrent un autel vivant de la poitrine d'un homme et consacrèrent à Dieu la sainte victime sur la poitrine de saint Lucien. C'est ainsi que Marie s'offrit elle-même en sacrifice à Dieu sur le corps de son Fils, comme sur un autel, lorsqu'elle présenta à Dieu, en même temps que son Fils crucifié, son propre cœur, comme une victime d'agréable odeur.

C'est ce que pensait avant moi et enseignait clairement Arnold de Chartres dans son *Traité sur les sept paroles du Seigneur* ; parlant du sacrifice de la Vierge, il dit : « Marie, s'immolant elle-même, entassait sur l'autel le bois et les flammes. L'autel était le corps de son Fils. »

Le Christ était aussi crucifié entre les bras et sur le sein de sa Mère comme sur une croix, car, lorsque, dans son enfance, il était appuyé sur le sein de sa Mère, les bras étendus en forme de croix, elle pensait à la croix sur laquelle il devait plus tard souffrir, comme il a été révélé à sainte Brigitte en ces termes : « Le portant dans ses bras, il lui semblait qu'il était attaché aux bras de la croix. » Mais il était crucifié beaucoup plus cruellement dans sa Mère lorsque, suspendu à la croix, il s'affligeait plus des souffrances de sa Mère que des siennes propres, comme Marie elle-même l'a révélé à sainte Brigitte : « Mon Fils, dit-elle, me voyant ainsi que ses amis, tournait ses regards vers le Ciel et s'écriait : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Cette parole, je n'ai jamais pu l'oublier avant mon entrée dans le Ciel, car il l'a prononcée plutôt touché de mes souffrances que de sa propre Passion. » Il est donc certain qu'il fut beaucoup plus douloureux à Jésus-Christ de voir sa Mère accablée de douleurs à cause de lui que d'être lui-même tant tourmenté sur la croix.

La Vierge, Mère de Dieu, a indiqué clairement cette réciprocité d'actions, de souffrances et de douleurs, lorsqu'elle a dit<sup>1</sup> : « Mon bien-

<sup>1</sup> *Cantique des cantiques*, II, 16.

aimé est à moi et moi à lui. » C'est-à-dire : « Je lui ai donné ma chair et mon sang, et lui, à son tour, m'a donné ses attributs et m'a rendue pleine de grâces. Son Père du Ciel lui a donné l'essence divine, moi, sa Mère de la terre, je lui ai donné la substance de la chair. Je l'ai porté dans mon sein : son Père dans son cœur. Je l'ai engendré dans le temps dans mon sein virginal : son Père l'a engendré de toute éternité, avant l'étoile du matin, dans le sein de son cœur. Je lui ai donné la vie de mon sang : son Père lui a donné toutes choses. Je lui ai donné mon sang : il lui a donné à son tour un nom au-dessus de tout nom. « Mon bien-aimé est à moi et moi à lui. » Je lui ai donné les choses humaines : il m'a donné les choses divines. » Cet amour les unissait aussi intimement que s'ils eussent été réunis en un seul. Aussi pouvait-elle dire : « Mon Fils et moi ne sommes qu'une seule chair, de même que le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu. » Il ne put donc pas se faire que la Vierge ne s'affligeât très-vivement de la Passion de son Fils, car le Christ ne put rien souffrir que ne souffrit aussi sa Mère, elle qui était en tout dans un accord parfait avec son Fils, qui n'avait avec lui qu'une seule volonté, qu'une seule âme.

Aussi est-ce avec raison que la sainte Vierge est appelée<sup>6</sup> « Lis au milieu des épines ; » car, toutes les épines qui percèrent et déchirèrent le Fils, percèrent et déchirèrent aussi la Mère qui souffrit les mêmes douleurs que lui, et compatit à ses souffrances, comme le remarque Rupert dans ses *Commentaires sur le Cantique des cantiques*. C'est donc à juste titre que la sainte Vierge est appelée Reine des martyrs, car dans la Passion du Christ elle fut très-intimement unie à lui, qui est le Roi des martyrs. Mais c'est encore pour d'autres motifs qu'elle a reçu ce nom.

<sup>1</sup> *Cantique des cantiques*, II.

392<sup>e</sup> CONFÉRENCE

**LA SAINTE VIERGE MARIE EST APPELÉE REINE DES MARTYRS, PARCE QU'ELLE FUT PLUS QU'UN MARTYR ET QU'ELLE SOUFFRIT PLUS QUE TOUS LES MARTYRS.**

**SOMMAIRE.** — 1. Marie, martyre incomparable. — 2. Douleurs de Marie plus grandes que celles des autres martyrs. — 3. Marie souffre dans la Passion du Christ les douleurs dont elle fut délivrée dans son enfantement.

**I.** — Dieu voulut que sa Mère eût les vertus et les mérites de tous les Saints; que dis-je ! il voulut non-seulement qu'elle eût, mais encore qu'elle surpassât la beauté de tous les Saints; il voulut donc aussi non-seulement qu'elle eût, mais encore qu'elle dépassât les grâces et les mérites des martyrs. Elle fut une martyre dans la Passion du Christ, comme nous l'avons vu, parce que le glaive de douleur qui transperça son âme dans la Passion de son Fils unique fut pour elle le plus cruel martyre. Aussi est-elle non-seulement une martyre, mais une martyre incomparable, et de même qu'à cause de son éminente virginité elle est appelée Vierge des vierges, ainsi, à cause des immenses souffrances qu'elle a endurées, elle est appelée à juste titre Reine des martyrs. Marie, en effet, s'élève en toutes choses au-dessus de toutes les créatures, même dans ses souffrances. Je croirais que les souffrances de cette très-sainte Mère, pendant la Passion de son Fils, furent si grandes que les souffrances des autres martyrs sont des délices comparées aux douleurs de la Vierge.

**II.** — Quoique les autres Saints aient souffert dans leur chair pour Jésus-Christ, cependant ils ne pouvaient souffrir dans leur âme, qui est immortelle. La sainte Mère de Dieu qui souffrit dans cette partie qui est regardée comme impassible, et qui, par conséquent, souffrit spirituellement et beaucoup plus cruellement, transpercée du glaive de la Passion du Christ, fut infiniment au-dessus d'un martyr.

Marie aima son Fils Jésus-Christ plus que les autres créatures; elle souffrit aussi plus que les autres dans sa Passion, car l'amour est la mesure de la douleur; en effet, nous sommes plus affligés des dou-

leurs de ceux pour qui nous avons plus d'amour. Il suit de là que de même que Marie aima son Fils plus qu'elle-même, ainsi, dans la Passion de son Fils, elle souffrit plus que si elle eût été tourmentée elle-même. C'est ce que pensait avant moi saint Amédée<sup>1</sup> : « Marie, dit-il, a vaincu son sexe, elle a vaincu l'humanité et elle a souffert plus que ne peut souffrir l'humanité ; car elle souffrait plus que si elle eût été tourmentée elle-même, parce qu'elle aimait incomparablement plus qu'elle-même celui qui causait sa douleur. »

III. — Les douleurs de Jésus-Christ sur la croix furent semblables aux douleurs de l'enfantement, selon ce que dit David<sup>2</sup> : « Là seront des douleurs semblables à celles de l'enfantement. » Ainsi, les douleurs de la Vierge auprès de la croix furent semblables aux douleurs de l'enfantement, comme elle l'a révélé elle-même à sainte Brigitte<sup>3</sup> : « Quelle fut la douleur que j'éprouvai en ce moment, nul ne peut le dire. J'étais semblable à une femme qui enfante et dont tous les membres sont tremblants après l'enfantement. » Aussi quelques saints Pères, usant de la même métaphore, ont coutume de dire que la Vierge souffrit dans la Passion de son Fils les mêmes douleurs dont elle fut délivrée dans son enfantement ; ce sont saint Cyprien<sup>4</sup>, saint Athanase<sup>5</sup>, saint Jean Damascène<sup>6</sup>, saint Anselme<sup>7</sup>. Et l'Église chante dans une prose : « Maintenant elle souffre avec usure les douleurs dont elle fut exempte en donnant le jour au Christ ; maintenant la nature a revendiqué ses droits et a rendu les douleurs plus aiguës. » Or, la sainte Vierge seule souffrit plus dans la Passion de son Fils que toutes les mères ensemble dans l'enfantement ; car chez les autres mères l'amour du nouveau-né diminue ces douleurs, tandis que dans Marie l'amour même de son Fils fit son plus cruel tourment. En effet, plus elle aimait son Fils, plus elle souffrait de le voir mourir. Marie fut donc plus qu'un martyr, car sa douleur surpassa les douleurs de tous les enfantements.

Marie ne répandit pas son sang à la mort de son Fils, cependant elle était prête à le répandre ; elle ne souffrit pas le martyre du corps,

<sup>1</sup> Homélie v sur la Sainte Vierge. — <sup>2</sup> Ps. XLVII, 7. — <sup>3</sup> Révélations, liv. II. —

<sup>4</sup> Sermon sur la Nativité. — <sup>5</sup> Description de Marie et de Joseph. — <sup>6</sup> De la Foi orthodoxe, liv. IV, chap. xv. — <sup>7</sup> Liv. IV, chap. xv.

mais celui du cœur, qui est bien plus douloureux, car les souffrances de l'âme surpassent de beaucoup celles du corps.

Les tourments des martyrs furent légers comparés à la Passion de la Vierge. C'est ce qu'enseigne saint Anselme <sup>1</sup> : « Les tourments les plus cruels, dit-il, infligés aux corps des martyrs sont légers ou plutôt ne peuvent pas être comparés à vos souffrances, car leur immensité a transpercé le plus profond et le plus intime de votre cœur si doux. » Saint Bernard <sup>2</sup> dit : « La violence de la douleur transperça tellement son âme que nous avons raison de la proclamer plus que martyr, car les souffrances de son corps furent infiniment dépassées par les douleurs de son âme. » Le même saint Bernard, parlant des lamentations de Marie, dit : « Maintenant, Vierge, vous souffrez avec usure les douleurs que la nature vous a épargnées dans votre enfantement. Vous n'avez pas senti la douleur en enfantant votre Fils, vous l'avez ressentie mille fois plus considérable lorsque votre Fils est mort. »

C'est ce que prophétisait Siméon instruit par l'Esprit-Saint : « Et un glaive transpercera votre âme. » Si le glaive de la Passion du Christ parvint jusqu'à son âme, elle fut certainement plus que martyr, comme le prouve saint Ildephonse <sup>3</sup>. C'est ce que confirme le Christ lui-même lorsque, dans les *Révélations* de sainte Brigitte <sup>4</sup>, il s'adresse ainsi à sa Mère : « Je vous rends témoignage que dans ma Passion vous avez été plus que martyr. »

Saint Antonin, archevêque de Florence <sup>5</sup>, si célèbre par sa science et sa sainteté, fait, pour le prouver, ce beau raisonnement : « A celui qui donne sa vie on doit l'auréole du martyr ; aussi, à celui qui donne la vie la plus précieuse et la plus chère, on doit la plus précieuse auréole du martyr. Or, la très-sainte Vierge a donné la vie la plus précieuse et la plus chère, c'est-à-dire la vie de son Fils ; car elle a infiniment plus aimé la vie de son Fils que saint Pierre n'a aimé sa propre vie, puisque la vie de son Fils était la plus précieuse des vies, étant le prix du monde entier. Donc elle a la plus précieuse auréole du martyr. » Tel est le raisonnement de saint Antonin ; j'en conclus : donc elle

<sup>1</sup> De l'Excellence de la Vierge, chap. III. — <sup>2</sup> Sermon sur le Signum magnum. —

<sup>3</sup> Sermon II sur l'Assomption de la Vierge. — <sup>4</sup> Liv. I, chap. xxviii. — <sup>5</sup> IV<sup>e</sup> Part., tit. XV, chap. xxiv, § 1.



est la Reine des martyrs. Mais pour faire briller davantage le martyr de Marie et le faire connaître à tous, il faut parler plus longuement de ses douleurs.

### 393<sup>e</sup> CONFÉRENCE

#### GRANDEUR DE LA DOULEUR DE LA SAINTE VIERGE DANS LA PASSION DE SON FILS.

**SOMMAIRE.** — 1. Immensité de la douleur de Marie. — 2. Marie souffre dans son cœur. — 3. Douleur des parents à la mort de leurs enfants. — 4. Amour des mères pour leurs enfants. — 5. Amour de Marie pour son Fils. — 6. Marie recueille le sang de Jésus. — 7. Élévation de la croix. — 8. Affreux tourments de Jésus. — 9. Opprobres de Jésus. — 10. Bienfaits de Dieu aux Juifs.

I. — Beaucoup de choses prouvent que la douleur de la très-sainte Vierge dans la Passion de son Fils fut immense. La complexion délicate de cette Mère si douce rendait sa douleur d'autant plus grande et plus sensible que cette Vierge Mère, dès l'âge le plus tendre, avait été élevée dans le Temple avec la plus grande douceur, et jamais peut-être elle n'avait vu de ses yeux quelqu'un frappé de verges et suspendu à une croix, jusqu'au jour où elle vit pour la première fois exercer ces tourments sur son Fils. Et, par suite, ce spectacle inaccoutumé et digne de pitié produisait dans son âme si aimante une commisération et une compassion d'autant plus grandes que son Fils en était l'objet,

Saint François, ce séraphin incarné, était naturellement si miséricordieux et si tendre qu'il en donnait des preuves non-seulement envers les hommes auxquels il donnait ses propres vêtements, mais encore envers les animaux, en rachetant des brebis qu'on était sur le point d'égorger. Il donna la liberté à un jeune lièvre dont on lui avait fait présent et lui permit d'aller librement où il voudrait. Cependant, il l'avertit en le caressant de ne plus se laisser prendre, et comme il ne voulait pas fuir, il ordonna à un frère de le porter dans un endroit du désert où il fut en sûreté. C'est ce que rapporte saint Bonaventure

dans sa vie<sup>1</sup>. Combien fut plus tendre la Mère de miséricorde ! Je crois qu'elle n'aurait pas pu tuer elle-même ou faire souffrir la plus petite bête sans éprouver la plus grande compassion. Si donc les douleurs de cette petite bête auraient excité en elle la pitié, quelle ne dut pas être sa douleur lorsqu'elle vit son Fils si cher torturé de tant de cruelles manières ? Qui pourrait par ses larmes égaler de si grandes douleurs ?

II. — Une preuve de l'immensité de la douleur de Marie est l'endroit même où elle souffrait, c'est-à-dire son cœur, qui est le centre de la vie et la source de tous les sentiments ; car les blessures sont d'autant plus cuisantes et douloureuses qu'elles sont faites en des endroits plus sensibles. Or, qu'y a-t-il au monde de plus tendre que le cœur de notre bonne et douce Mère ? Rien, je crois. Qui donc pourra expliquer quelle fut la douleur que Marie souffrit en son cœur ? Personne assurément. « La douleur de la Vierge fut si grande, dit saint Bernard, que si elle était partagée entre toutes les créatures qui peuvent souffrir, elles mourraient toutes à l'instant même. » C'est une chose merveilleuse que la sainte Vierge Marie ait pu supporter une si grande douleur. Celle qui put renfermer dans son sein la majesté infinie de Dieu, supporta aussi dans son cœur, sans le briser, la grandeur infinie de cette douleur, aidée par le secours de Dieu qu'elle avait contenu dans son sein.

III. — La dernière et la principale cause de sa douleur fut son amour pour son Fils. Beaucoup de preuves, en effet, montrent que l'amour envers les enfants est très-vif et très-passionné. Job, cet homme si saint et si remarquable par sa patience, ayant reçu la nouvelle de la perte de ses bœufs et autres troupeaux que les Sabbéens lui avaient enlevés, ayant appris ensuite que les Chaldéens lui avaient volé tous ses chameaux, ne donna aucune marque extérieure de douleur. Mais lorsqu'un troisième messenger lui eut annoncé la mort de ses enfants, « alors, dit le texte sacré<sup>2</sup>, Job se leva, déchira ses vêtements, se rasa le tête et, se jetant par terre, il adora le Seigneur, » prouvant par

<sup>1</sup> VIII, 3 et 7. — <sup>2</sup> Job, IV, 20.

là que la douleur que lui causait la mort de ses enfants surpassait infiniment toutes les autres douleurs.

Le saint patriarche Jacob fut pendant presque toute sa vie accablé de tribulations, d'afflictions, de persécutions; cependant on ne voit pas qu'il se soit plaint. Mais lorsqu'il fut assuré de la mort de son fils Joseph, il le pleura pendant longtemps. « Déchirant ses vêtements, dit l'Écriture sainte, il se revêtit d'un cilice, pleurant son fils pendant longtemps<sup>1</sup>; » et il le regrettait si vivement qu'il voulait descendre au tombeau. « Je descendrai, disait-il, vers mon fils, en pleurant jusqu'au tombeau. » Jacob, poussé par la violence de son amour, désirait vraiment ce que les poètes ont raconté d'Orphée, à savoir : que, pour retrouver son épouse chérie, il descendit dans les enfers en faisant rendre à sa lyre de lugubres accents.

Une forte preuve de l'amour des parents envers leurs enfants est le récit qu'on lit dans l'*Exode*. Lorsque Dieu eut affligé de plaies diverses Pharaon et l'Égypte entière, le cœur du roi était encore endurci; mais lorsqu'il vit la mort lui enlever l'aîné de ses enfants, il changea de résolution et permit aux enfants d'Israël de sortir en liberté de l'Égypte.

Absalon, dans cette conjuration où il trama la mort de son père, fit élever une statue avec cette inscription : « Je n'ai point de fils<sup>2</sup> » L'amour de son fils aurait seul pu l'empêcher de se révolter contre son père, en lui faisant craindre que son fils n'eût à souffrir plus tard de grands malheurs de la part du roi; mais comme il n'avait point de fils, il ne craignait rien et s'exposait lui-même à la mort. Voyez comment Salomon plaçait les intérêts de son fils avant les siens propres.

Quoique David n'ignorât pas la désobéissance d'Absalon et la haine que son fils avait conçue contre lui pour le renverser du trône, cependant, après avoir appris sa mort, il prononça ces paroles si douces qui ne pouvaient partir que de l'amour paternel<sup>3</sup> : « Mon fils Absalon, Absalon, mon fils, qui me donnera de mourir pour toi ! » Voilà la force de l'amour paternel : il veut donner sa propre vie pour la vie de son fils, quoique son fils soit un rebelle.

<sup>1</sup> Genèse, xxxvii, 34. — <sup>2</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois. xviii. — <sup>3</sup> Ibid., xvii, 33.

IV. — Or, quelque fervent que soit l'amour d'un père pour ses enfants, l'amour d'une mère est ordinairement plus tendre et plus passionné. Aussi David, pour indiquer l'immensité de son amour envers Jonathas, dont on venait de lui annoncer la mort, disait : « Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère, le plus beau d'entre les hommes, plus aimable que l'amour d'aucune femme. Comme une mère aime son fils unique, ainsi je l'aimais<sup>1</sup>. » Agrippine, mère de Néron, aimait tellement son fils, tout impie qu'il était, que lorsque les devins lui disaient que son fils parviendrait au faite de l'empire et pousserait cependant l'ingratitude envers sa mère au point de lui donner la mort, elle répondit : « Qu'il me tue pourvu qu'il règne. » Que dis-je ? même, parmi les animaux, l'amour des mères est si grand envers leurs petits, qu'elles n'hésitent pas à mourir pourvu que par là elles puissent les soustraire à la mort. L'aigle, pour empêcher ses aiglons de tomber aux mains de l'oiseleur, s'expose lui-même à ses traits. Le pélican, pour guérir ses petits de leurs blessures, s'ouvre la poitrine de son bec et en fait jaillir le sang ; bien plus, il se jette dans les flammes et se laisse brûler dans un feu ardent plutôt que de souffrir que sa progéniture lui soit enlevée de son vivant. Si donc l'amour maternel est ordinairement si grand, combien doit-il être plus ardent en Marie qui était en même temps le père et la mère de son Fils, puisque, pour former son corps, elle fournit son sang sans aucune intervention virile. Elle l'aimait donc doublement, et d'un amour fort comme l'amour paternel et d'un amour doux et tendre comme l'amour d'une mère ; et par conséquent sa mort dut lui causer la plus grande compassion et la plus grande douleur.

La compassion, comme l'enseigne saint Thomas<sup>2</sup>, naît de l'amour et provient de ce que, regardant un ami comme soi-même, on partage ses douleurs et on s'afflige comme des siens propres. Aussi Aristote<sup>3</sup> place entre les gages de l'amitié l'affliction qu'on éprouve pour les douleurs de son ami comme pour les siennes propres. Et l'Apôtre, le maître de toute piété, exhortant les fidèles à l'amour<sup>4</sup>, dit : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent et pleurez avec ceux qui pleu-

<sup>1</sup> 11<sup>e</sup> Livre des Rois, 1, 26. — <sup>2</sup> 2<sup>e</sup> de la 2<sup>e</sup>, quest. xxx. — <sup>3</sup> Morales, liv. IX, chap. III.  
— <sup>4</sup> Aux Romains, XII, 15.

rent.» Aussi, plus notre amour est grand et parfait, plus notre douleur, au sujet des infortunes de celui que nous aimons, sera grande. C'est avec raison que saint Augustin<sup>1</sup> disait : « Plus mon amour est grand lorsque je le possède, plus grande est ma douleur lorsque je le perds. » Or, il est certain, que la sainte Vierge aima son Fils Jésus-Christ de l'amour le plus grand et le plus parfait, et par conséquent qu'elle fut immédiatement affligée de ses souffrances et de ses tourments. Il fut pénible à Pierre, chef des Apôtres, qui aimait uniquement le Christ de l'entendre prédire d'une manière générale sa Passion aux disciples ; aussi n'est-ce pas sans une certaine horreur qu'il dit : « Éloignez cette pensée, Seigneur, pareille chose ne nous arrivera pas. » Combien fut-il plus pénible et plus cruel à la Vierge de voir la Passion de son Fils et d'être présente à tous les instants de son supplice ? Je crois que Marie n'aurait pas pu supporter de si grandes douleurs si l'Esprit-Saint ne l'eût fortifiée. C'est ce qu'a enseigné saint Anselme<sup>2</sup> qui s'adresse à elle en ces termes : « Pieuse Reine, je ne crois pas que vous eussiez pu supporter sans mourir d'aussi grandes douleurs, si l'Esprit de vie, l'Esprit de consolation, l'Esprit de votre Fils bien-aimé, dont la mort causait votre tourment, ne vous eussent appris, par une inspiration intérieure, que ce que vous voyiez en lui, ce n'était pas la mort qui l'enlevait, mais son triomphe qui soumettait toutes choses à sa loi. »

V. — Or, pour ce qui regarde l'amour de la très-sainte Vierge, elle aimait son Fils d'un amour infini par beaucoup de motifs :

1° Parce qu'il était son Père, son Pasteur, son Maître, son Seigneur.

2° Parce qu'il était son Dieu digne d'un amour infini.

3° Parce qu'il était un Fils comme il n'en fut jamais, ni par rapport au corps, ni par rapport à l'âme.

4° Parce qu'il était son Fils unique qu'elle avait engendré seule sans avoir de commerce avec un homme, et, par suite, sa douleur avait beaucoup de motifs, et la violence de son affliction était augmentée selon la grandeur de son amour. Elle perdait son Père, son Pasteur,

<sup>1</sup> *Cité de Dieu*, chap. x. — <sup>2</sup> *De l'Excellence de la Vierge*, chap. v.

son Maître, son Seigneur; donc sa douleur avait quatre motifs : elle était la Mère de Dieu, qui est digne d'un amour infini; sa douleur était donc infinie, si toutefois il peut exister dans une créature quelque chose d'infini. Elle perdait un Fils incomparable; aussi sa mort lui causait-elle tant de douleur que jamais on ne trouverait de douleur semblable, même en feuilletant les histoires les plus anciennes. Aussi pouvait-elle dire : « O vous tous qui passez par ce chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. » Elle perdait son Fils unique et, par suite, sa douleur était unique et incomparable.

La mort d'un fils unique est ordinairement pour les parents un grand sujet de douleur. Aussi Jérémie <sup>1</sup>, exhortant les Juifs à la pénitence, dit : « Sois en deuil comme pour un fils unique : plainte amère ! » c'est-à-dire douleur immense, qui est ordinairement causée par la mort d'un fils unique. Et Zacharie <sup>2</sup>, prédisant la douleur que devait causer la mort du Christ, dit : « Ils pleureront amèrement comme sur leur fils unique et ils pleureront sur moi comme on pleure à la mort d'un premier-né. » Lors donc que la très-sainte Mère voyait son Fils unique mourir d'une manière si cruelle et si ignominieuse, il est impossible qu'elle n'ait pas été accablée d'une immense douleur.

Si, alors qu'il était âgé de douze ans, elle éprouva une si grande douleur de le voir absent pendant trois jours jusqu'au point de lui dire : « Mon Fils, pourquoi agir ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, plongés dans le chagrin ; » quelle dut être sa douleur lorsqu'elle le vit traité si indignement et enlevé à son amour par la mort ? Lorsqu'elle voyait Pilate se laver les mains, quelles larmes durent arroser son visage ! Lorsqu'elle entendit les Juifs altérés de son sang, comme son sang tout entier dut se glacer dans son corps !

Sa douleur fut augmentée par l'innocence et la dignité infinie de son Fils. Saint Thomas <sup>3</sup> dit : « L'innocence de celui qui souffre augmente d'autant plus sa douleur que les tourments qu'il subit sont moins mérités. Aussi les autres sont plus répréhensibles s'ils ne

<sup>1</sup> vi, 16. — <sup>2</sup> xii, 10. — <sup>3</sup> III<sup>e</sup> Part., quest. xlvi, art. 6 à 5.

compatissent pas à ses souffrances, selon cette parole d'Isaïe <sup>1</sup> : « Le juste périt et nul n'y pense dans son cœur. » Telles sont les paroles de saint Thomas. La sainte Vierge, qui était si sage, savait très-bien que son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, est le vengeur des péchés et n'est infecté d'aucun péché, qu'il n'aurait pas pu en être infecté, ni l'avoir contracté, ni l'accomplir, soit de Dieu le Père, soit de l'Esprit-Saint, soit de la Vierge-Mère, soit en naissant, soit en vivant. Elle savait aussi que nul ne mérite un châtement s'il n'a commis une faute. Aussi sa douleur était d'autant plus grande qu'elle savait plus parfaitement toutes ces choses. Lorsque nous voyons quelqu'un subir un châtement qu'il a mérité par ses fautes, nous n'éprouvons pas un aussi vif sentiment de douleur. Mais lorsque nous voyons quelqu'un qu'on tourmente, non à cause de ses propres crimes, mais à cause des crimes des autres, notre douleur est double. Le bon larron disait avec raison : « Pour nous, nous souffrons la peine due à nos crimes, mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Ainsi la très-sainte Vierge, à la vue des tourments si indignes que son Fils souffrait sans avoir commis aucune faute, mais seulement à cause de nos péchés, ressentit dans son cœur la douleur la plus amère.

Elle connaissait, en outre, la dignité infinie de son Fils, son amour sans égal envers ceux-là mêmes qui le traitaient si indignement et les bienfaits sans nombre qu'il leur avait accordés. De plus, elle pénétrait intimement la gravité de l'offense faite à Dieu par ceux qui, dans leur impiété extrême, donnaient la mort à Jésus-Christ; c'est ce qui augmenta infiniment sa commisération et porta sa douleur à son comble. Car, plus nous connaissons et nous aimons celui qui fait le sujet de notre douleur et de notre compassion et, en outre, plus est grande l'atrocité des tourments que nous le voyons endurer, plus aussi est grande la douleur qui naît ou de la perte ou des souffrances de la personne que nous aimons, ou de la compassion qu'elle nous inspire. Saint Augustin dit <sup>2</sup> avec raison : « Il est nécessaire que la perte des personnes qui nous étaient unies par quelque nécessité nous cause autant de douleur que nous avons d'amour pour elle. »

<sup>1</sup> Chap. LVII. — <sup>2</sup> *Cité de Dieu*, liv. XXI, chap. xxvii.

Sa propre présence augmentait encore sa douleur. « Une puissance rapprochée perçoit mieux l'objet qu'une puissance éloignée, » dit Aristote<sup>1</sup>. La sainte Vierge fut très-rapprochée du Christ dans sa Passion, que dis-je ! elle lui fut intimement unie, comme nous l'avons vu un peu plus haut.

Je croirais, mes frères, que cette Mère si aimante, qui se conformait en toutes choses à l'image de son Fils, fut forcée de l'imiter dans toutes ses douleurs et dans tous ses tourments, et qu'elle le suivit sinon de corps, du moins d'esprit, lorsqu'il allait à Jérusalem commencer sa Passion. Je suis persuadé que, lorsqu'on lui annonça le lavement des pieds des Apôtres, elle fut vivement étonnée de l'humilité de son Fils et qu'elle reçut des mains des Anges le corps trois fois saint de son Fils déjà devenu nourriture. Et pourquoi pas ? puisque, dans la suite, des Saints des deux sexes ont eu cette prérogative, comme Marie Magdeleine, Marie l'Égyptienne, Onuphrius, François, Gertrude, Agnès du Mont-Politien, Catherine de Sienne et celle de Gênes, et notre Polonais saint Stanislas de Kostka et une foule d'autres.

On peut croire aussi que, pendant tout le temps de la Passion, elle fut auprès de lui, qu'elle accourut dans la cour d'Anne et de Caïphe et dans le prétoire de Pilate, et que là elle fut témoin des dérisions, des moqueries et des injures dont on accabla Jésus ; on peut croire qu'elle entendit lorsqu'on l'acheta, lorsqu'on l'accusa comme malfaiteur, qu'on le condamna et qu'on criait : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » qu'elle le vit servir de jouet, flagellé, souffleté, revêtu de pourpre, couronné d'épines, livré ignominieusement ; car c'est ce qu'assure un auteur très-sérieux, Siméon Métaphraste<sup>2</sup>.

Pourquoi fut-elle debout auprès de la croix, comme le rapporte l'Évangéliste saint Jean : « Marie, Mère de Jésus, se tenait debout auprès de la croix de son Fils ? » « Il est vraisemblable, dit Euthymius, que la Mère de Dieu se tint plus près de la croix que les autres femmes ; peut-être même qu'elle fit le tour de la croix, les aiguillons de la nature ne lui permettant pas de rester toujours au même endroit. »

<sup>1</sup> *De l'Âme*, liv. II. — <sup>2</sup> *Sermon sur la Vie et le Sommeil de la Mère de Dieu*.



Figurez-vous avoir devant les yeux la Mère et le Fils, Marie qui considère, qui voit, qui entend, qui sent tout ce que souffre son Fils. La Mère considérait son Fils, la déesse Dieu, la servante son Seigneur, la créature son Créateur, son Rédempteur si longtemps désiré, l'amante son amant innocent, son chef, son docteur, celui qui faisait les miracles, elle le considérait traité si indignement par de tels bourreaux; elle le voyait rempli de patience et du désir de souffrir encore davantage, silencieux comme un agneau, conspué, torturé, ensanglanté, déchiré par les fouets, couronné d'épines, tombant sous le poids de la croix, crucifié, transpercé, nu, altéré de soif, mourant, enfermé dans un sépulcre; elle voyait son Fils, le plus beau des enfants des hommes, défiguré dans sa Passion, déformé sur la croix, pâle dans sa mort, « et il n'avait plus ni grâce, ni beauté, » car il avait été défiguré par les fouets, les meurtrissures et les plaies; elle voyait son Fils si saint et si innocent suspendu au milieu des voleurs, comme un criminel et un scélérat, comme indigne du commerce des hommes, indigne de la vie, indigne de toucher et de fouler la terre de ses pieds et, par conséquent, suspendu à un gibet entre le ciel et la terre. Imaginez, si vous le pouvez, quelles furent alors la douleur et la tristesse de sa Mère.

VI. — Il est vraisemblable qu'après en avoir reçu la permission, elle s'approcha de son Fils, baisa ses plaies sacrées et rougit ses yeux et ses genoux de sang mêlé aux larmes. Siméon Métaphraste, dans le passage cité, dit, d'après l'opinion d'hommes pieux, que Marie recueillit avec beaucoup de respect et de soin le sang et l'eau qui sortaient du côté de Jésus-Christ. Nicéphore est du même avis <sup>1</sup> et ajoute qu'elle le recueillit dans un vase. C'est ce qu'affirme aussi saint Grégoire de Nazianze dans une tragédie où il fait parler Marie à Jésus-Christ en ces termes : « Par ces pieds sacrés que je baise avec un amour maternel, ayez maintenant pitié de moi. » Car la croix de Jésus-Christ ne dut pas être tellement élevée que sa pieuse Mère ne pût parvenir jusqu'à ses pieds pour les baiser. « C'est une opinion, dit saint Bonaventure<sup>2</sup>, que la croix de Jésus fut élevée de quinze pieds. » Jacob Gretser

<sup>1</sup> *Histoire*, liv. I, chap. xxxix. — <sup>2</sup> *Méditation sur la Vie du Christ*, chap. lxxvii.

est du même avis <sup>1</sup>, et la raison fait partager ce sentiment. En effet, comme le Christ porta lui-même sa croix, il ne semble pas qu'elle ait dû être plus longue qu'un homme de haute taille (lorsque cette croix était élevée en l'air, sa partie basse était plantée dans un enfoncement qu'on voit encore sur le Calvaire), et il était facile de baiser les pieds de celui qui était étendu sur cette croix.

Elle dut être alors immense l'affliction de cette Mère de douleur; car, si la multitude des femmes qui suivaient le Christ lorsqu'il était conduit sur le Calvaire, quoique n'étant pas parentes du Christ, pleuraient et se lamentaient en le voyant si digne de pitié, à cause de sa couronne d'épines, de la flagellation et des autres mauvais traitements qu'il avait subis, combien dut pleurer la Vierge, sa Mère, qui lui était unie par une parenté plus étroite que toutes celles que l'on peut concevoir!

VIII.—L'atrocité et la multitude des tourments que souffrit Jésus-Christ prouvent combien fut grande la douleur de sa très-sainte Mère. Elle voyait combien étaient grands, douloureux et ignominieux les supplices que son Fils et notre Sauveur souffrait dans tous ses membres, de la part d'hommes de toute espèce, de toute condition, de tout âge, de tout sexe. Elle savait, cette Vierge si sage, que ces tourments excédaient la mesure de nos fautes. Car, quoique le Christ eût pu par une seule goutte de sang satisfaire surabondamment pour les hommes, cependant il choisit une satisfaction si rigoureuse que la rédemption fut abondante et que cette parole de David, inspirée par l'Esprit-Saint, fut accomplie : « Et dans le Seigneur la rédemption est abondante. » Elle connaissait en outre la complexion si délicate de son Fils, puisqu'il avait été conçu d'un sang virginal par la coopération du Saint-Esprit. Aristote dit <sup>2</sup> : « Plus la complexion est noble et l'âme droite, plus la chair est délicate et tendre ; et le sens du tact est d'autant plus développé que la chair est plus délicate ; voilà pourquoi l'ortie blesse le visage et ne blesse pas le talon ; voilà pourquoi aussi ce qui cause la mort d'un noble rend à peine un paysan malade, car le premier est plus délicat que le second. » Il suit de là que les souffrances du Christ

<sup>1</sup> *De la Sainte Croix*, liv. VII, chap. vu. — <sup>2</sup> *De l'Âme*, liv. II.

furent beaucoup plus douloureuses que celles d'aucun autre martyr, surtout parce qu'il souffrit dans les parties les plus sensibles, c'est-à-dire dans la tête, les tempes, le front, qui furent déchirés par les épines; dans les mains et dans les pieds où se trouvent réunies les plus grandes quantités de nerfs et qui furent transpercés par les clous.

En outre, cette Mère si aimante voyait son Fils bien-aimé abandonné par tous. Non-seulement il avait été délaissé de ses disciples qui avaient pris la fuite, mais encore de Dieu le Père qui lui avait retiré son aide et son secours. C'est pourquoi il s'écriait du haut de la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

IX. — Elle connaissait aussi les causes qui augmentaient sa douleur, à savoir : qu'étant Roi des rois et Seigneur des seigneurs, il souffrait dans la fleur de sa jeunesse et de la part de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, la mort la plus violente, la plus cruelle et la plus vile, puisqu'il mourait entre deux larrons. C'est cette pensée qui a inspiré à saint Bernard<sup>1</sup> ces paroles d'admiration : « Oh ! le plus humble et le plus sublime ! Oh ! le plus élevé et le dernier ! Oh ! opprobre des hommes et gloire des Anges ! Nul n'est plus élevé, nul n'est plus méprisé. » Soyez aussi vil que vous pourrez, jamais vous ne serez aussi vil que le Christ, car, étant Roi des rois et Seigneur des seigneurs, il fut vendu au prix le plus vil, souffrit les plus vils supplices, de la part de la plus vile populace, fut crucifié à l'endroit le plus vil, livré au supplice, placé entre des voleurs, traité de la plus vile manière. Le Seigneur si bon est pris comme un malfaiteur; lui, si doux, est chargé de chaînes comme un furieux; le Sauveur est accusé comme un homme dangereux; il est condamné à mort comme un homicide, lui qui donne la vie aux hommes; il est chassé hors de la ville comme un lépreux et un être immonde, lui qui efface la souillure des crimes; il est crucifié comme un voleur, il est dépouillé de ses vêtements comme un homme perdu de mœurs, exposé aux regards et aux insultes de toute la populace; lui, le Dieu suprême, est conspué et foulé aux pieds comme un vil ver de terre, que dis-je ! comme la chose la plus vile.

<sup>1</sup> Commentaire sur les Cantiques.

En outre, la sainte Vierge pensait au grand nombre de ceux qui de toutes les nations étaient venus à Jérusalem assister aux solennités de Pâques, et qui, de retour chez eux, devaient raconter la mort si honteuse de son Fils et les crimes énormes dont les Juifs l'acusaient faussement.

Elle considérait encore tous ceux qui, nobles et vils, Païens et Juifs, hommes et femmes, ecclésiastiques et séculiers, avaient pris part à la mort de son Fils, l'empereur romain qui l'avait livré à la mort par son représentant Pilate, le roi Hérode qui se moqua de lui et le méprisa, le prince des prêtres et les pharisiens qui avaient tramé sa mort et excité le peuple contre lui pour lui faire crier : « Mort, mort! crucifiez-le! » Elle considérait ce larron qui l'accablait de reproches du haut de sa croix ; cette cohorte de soldats qui s'emparèrent de lui, le flagellèrent et le couronnèrent d'épines ; ces serviteurs qui le souffletèrent ; Judas qui le trahit ; Pierre qui le renia ; les Apôtres qui l'abandonnèrent et prirent la fuite.

X. — Elle pensait aussi que son Fils souffrait une mort si atroce et si ignominieuse de la part de ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Il a délivré leurs pères du dur esclavage des Égyptiens ; c'est pour eux qu'il a frappé l'Égypte de plaies affreuses, qu'il a ouvert la mer Rouge pour la leur faire traverser à pied sec, qu'il a englouti dans ses flots Pharaon et toute son armée. C'est pour eux que pendant quarante ans il a fait descendre la manne du ciel ; pour eux, il a fait sortir l'eau du rocher ; il les a défendus contre leurs ennemis, Séon, roi des Amorrhéens et Og, roi de Basan ; il leur a donné une terre où coulent le lait et le miel ; il a exterminé trente rois et plusieurs nations qui s'opposaient à eux ; il leur a donné sa loi sur le mont Sinaï ; il les a arrachés au dur esclavage de Babylone et à la terrible domination d'Antiochus. Il a pris une chair semblable à la leur, il s'est fait leur frère, il a parcouru leurs villes, leurs cités, leurs bourgs, prêchant le royaume de Dieu, rendant la vue aux aveugles, délivrant les possédés du démon, purifiant les lépreux, redressant les boiteux, guérissant les malades, rendant l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts. Il leur expliquait, en outre, les commandements de Dieu, leur donnait des conseils, réfutait les erreurs, s'élevait contre les vices, leur

montrait, par ses paroles et ses exemples, la voie du salut. C'est par ceux-là, dis-je, que sa très-sainte Mère le vit si indignement traité.

La sainte Vierge voyait encore que, plus la personne offensée et injuriée est élevée en dignité, plus est grand et terrible le châtement mérité par la personne qui offense. Or, la dignité du Christ étant infinie, puisqu'il est Fils de Dieu par nature, souverain Roi, souverain Pontife, ceux qui le traitaient si indignement et si ignominieusement lui semblaient mériter le châtement le plus terrible. C'est ce que savait la Vierge et c'est ce qui la faisait vivement souffrir, à cause de son amour sans bornes pour le genre humain.

Enfin, la sainte Vierge considérait les péchés passés, présents et futurs qui offensaient la majesté divine ; elle comprenait leur énormité d'une manière plus parfaite et plus intime qu'aucun mortel. C'était pour elle un grand sujet de douleur ; car plus on aime Dieu plus on est attristé de le voir offensé ; or, nul n'aima et ne servit Dieu comme la très-sainte Vierge.

Ce qui rendit plus amère la douleur de Marie, c'est que, dans ce moment suprême, elle ne pouvait donner à son Fils aucun soulagement, aucune consolation. Car ordinairement les mères tendres regardent comme une grande consolation d'être pour leurs enfants de quelque appui ou de quelque secours, s'ils sont malades ou exposés à quelque danger ; au contraire, elles sont vivement affligées si elles ne peuvent dans ce cas leur être d'aucune utilité. C'est ce qui arriva à cette très-sainte Mère. Elle vit son Fils unique et naturel qu'elle avait conçu d'une manière si chaste, enfanté avec tant de joie, élevé avec tant de bonheur ; cet enfant, dis-je, elle le vit nu et elle ne pouvait le couvrir ; elle le vit enchaîné sans pouvoir le délier ; elle le vit blessé sans pouvoir panser ses blessures ; elle vit son sang couvrir son visage sans pouvoir l'essuyer ; elle le vit accablé d'injures sans pouvoir le défendre ; elle le vit diffamé sans pouvoir répondre pour lui ; elle vit sa tête penchée sans pouvoir la soutenir ; elle le vit pleurer et sa tristesse l'empêcha de le consoler ; elle l'entendit dire : « J'ai soif, » sans pouvoir lui donner de l'eau. Oh ! supplice ! oh ! douleur ! « O vous tous qui passez, arrêtez, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! »

Pensons souvent à cette douleur de Marie et gravons-la profondément dans nos cœurs. Celui qui aime la Vierge doit compatir aux douleurs de la Vierge, car la preuve du véritable amour est de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, de pleurer avec ceux qui pleurent. On doit aussi compatir aux douleurs du Fils, et que nul désormais ne pousse l'impiété jusqu'à augmenter par ses péchés et ses crimes la douleur du Christ et de Marie; que nul ne soit assez cruel pour percer de nouvelles épines le cœur du Fils et de la Mère, en accumulant péchés sur péchés; car celui qui pêche crucifie de nouveau Jésus-Christ, selon le témoignage de l'Apôtre<sup>1</sup> : « Ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie. » Il crucifie aussi la Mère, car la croix et les clous du Fils furent aussi la croix et les clous de la Mère. La Vierge était alors tourmentée dans son Fils, et maintenant encore elle est tourmentée lorsque son Fils est offensé par le péché. Pensons donc aux douleurs de la Vierge et ne faisons rien qui puisse l'attrister, afin de mériter d'avoir part à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

### 394<sup>e</sup> CONFÉRENCE

ON EXPLIQUE ET ON DÉMONTRE LA DOULEUR ET LA TRISTESSE DE LA SAINTE VIERGE EN LES COMPARANT AUX DOULEURS ET AUX TRISTESSES D'AUTRES PERSONNES.

SOMMAIRE. — 1. Marie comparée à des personnages de l'Ancien Testament. — 2. Douleur d'Adam et d'Ève. — 3. Douleur de Sara. — 4. Douleur d'Agar. — 5. Douleur d'Abraham. — 6. Douleur de Jacob. — 7. Douleur d'Héli. — 8. Douleur de David. — 9. Jugement de Salomon. — 10. Douleur de la Sunamite. — 11. Douleur d'Esther. — 12. Douleur de Suzanne. — 13. Les femmes pleurent Adonis. — 14. Douleur de la mère de Tobie. — 15. La douleur de Marie comparée à la mer.

I. — De même que ceux qui ne peuvent regarder le soleil en face et d'un œil fixe, se couvrent de l'ombre de quelque voile léger pour tempérer de cette manière la violence de ses feux et son éclat trop

<sup>1</sup> *Aux Hébreux*, vi, 6.

éblouissant, et pour que leurs yeux puissent le regarder facilement ; ainsi, comme nous ne pouvons exprimer la douleur immense de la très-sainte Mère de Dieu, nous nous efforcerons de la décrire au moyen de quelques figures de l'Ancien Testament.

II.—Adam et Ève s'affligeaient vivement d'avoir perdu le Paradis. Le Christ est le Paradis des âmes pures, selon le témoignage de saint Bernard <sup>1</sup> : « Nous avons, dit-il, un Paradis bien meilleur et bien plus délicieux que celui de nos premiers parents : notre Paradis, c'est Jésus-Christ. » Il dit encore <sup>2</sup> : « Le Paradis que nous avons perdu nous a été rendu en Jésus-Christ, notre Sauveur. » La sainte Vierge s'affligea donc d'autant plus amèrement de la perte de ce Paradis qu'il était plus beau et plus magnifique que le Paradis terrestre.

III. — Si Sara avait su que son bien-aimé Isaac, l'unique consolation de son âme et la joie de son cœur, devait être immolé en sacrifice par son époux Abraham, quelle eut été l'amertume de son âme, quels eussent été ses gémissements ! Mais Abraham, sachant combien est grande d'ordinaire la douleur d'une mère à la mort de son fils unique, cacha à son épouse Sara le dessein de son âme ; au milieu de la nuit, pendant qu'elle dormait profondément, il se leva pour exécuter les ordres de Dieu et prit son fils ; il ne découvrit pas même le secret de son cœur à Isaac, de peur de le troubler par les terreurs de la mort. Sara ignore donc que son fils Isaac dût être immolé ; elle ne vit point le bois placé sur ses épaules ; elle n'aperçut pas sa tête courbée sous le glaive de son père. Mais que dirons-nous de la Vierge Marie, qui vit de ses propres yeux son Fils unique saisi, enchaîné, torturé ? qui l'aperçut portant sur ses épaules le bois sur lequel il devait être immolé au sommet du Calvaire ? qui ne vit pas un bélier égorgé à sa place, mais cet agneau lui-même si innocent, immolé sur l'arbre de la croix ? Elle n'était point alors dans un appartement secret, ses membres n'étaient point engourdis par le sommeil, mais elle se trouvait au lieu public du supplice, elle veillait, elle voyait toutes les douleurs et tous les tourments de son Fils. Oh ! compassion ! oh ! douleur !

Voyez ces mères sottes et imprudentes, qui souvent aiment mieux

<sup>1</sup> Sermon I sur la Nativité du Seigneur. — <sup>2</sup> Sermon LXVI.

immoler leurs enfants au démon qu'à Dieu, qui préfèrent les voir suivre les vanités du siècle et les pompes du monde qu'embrasser l'état ecclésiastique ou religieux. Quelles sottises ne commettent-elles pas de temps en temps, quels arguments puérils et insensés ne leur proposent-elles pas pour les détourner de si généreux desseins? Elles arracheront leurs cheveux, se frapperont la poitrine, éclateront en sanglots, en plaintes, en reproches et adjureront leurs fils, au nom de ces mamelles qu'ils ont sucées, de revenir sur leurs pas et de quitter la charrue à laquelle ils ont mis la main. Si l'amour naturel est assez puissant pour faire triompher sur l'esprit la chair et le sang, et préférer au service de Dieu les vains plaisirs de la terre, quels durent être les sentiments de la Vierge qui vit son Fils subir des tourments tels que toutes les austérités qu'on peut imaginer ne méritent pas même de leur être comparées? « Elle vit Jésus tourmenté et flagellé par les péchés de son peuple. » D'après les fureurs de ces mères insensées, pensez quelles durent être les douleurs de la Mère si sage et si aimante de notre Rédempteur!

IV. — Agar, servante d'Abraham, chassée de la maison de son maître, se retira dans le désert; là, accablée par la faim et la misère, voyant son fils sur le point de mourir de faim, elle se sépara de lui pour ne pas avoir la douleur de le voir mourir, et dit : « Je ne verrai pas mourir mon enfant<sup>1</sup>. » Marie, Mère de Dieu, n'eut pas dans sa douleur et sa tristesse un tel privilège, car elle fut continuellement obligée d'assister au spectacle des douleurs mortelles de son Fils; elle se tenait debout auprès de la croix, comme le rapporte le saint Évangéliste, et l'Église chante : « Elle vit son Fils bien-aimé mourant et délaissé jusqu'à son dernier soupir. »

V. — La douleur d'Abraham fut bien grande lorsqu'il reçut de Dieu l'ordre d'égorger de ses propres mains son fils bien-aimé<sup>2</sup> : « Prends ton fils unique que tu chéris, Isaac, et va dans la terre de vision, et là tu l'offriras en holocauste. » Cependant elle fut loin d'égaliser la douleur de Marie; car, quoique Abraham montât sur la montagne avec son fils pour le percer de son glaive, cependant il fut em-

<sup>1</sup> *Genèse*, XXI, 16. — <sup>2</sup> *Ibid.*, XXII, 2.



pêché de l'exécuter et ramena son fils vivant avec lui. Marie, montant avec son Fils sur la colline du Calvaire, ne le vit pas revenir vivant, mais elle le laissa au lieu du supplice, immolé sur l'arbre de la croix et placé dans un tombeau.

VI. — Jacob, quoique père de douze enfants, ayant appris la mort de son fils Joseph et vu sa tunique teinte de son sang, s'affligea tellement qu'il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice et pleura son fils pendant longtemps <sup>1</sup>. Quelle dut être la douleur de Marie qui non-seulement apprit la mort de son Fils unique, mais la vit elle-même? Jacob vit seulement la robe ensanglantée de son Fils; Marie vit le corps de son Fils tout couvert de plaies et tout ensanglanté. A Jacob il restait onze enfants; à Marie il n'en reste point, car Jésus était son seul Fils. Jacob reconnut dans la suite que la nouvelle de la mort de son fils n'était qu'un mensonge; Marie, au contraire, savait de la manière la plus certaine que son Fils était réellement mort, car elle l'avait vu expirer devant ses yeux.

VII. — Héli, aussitôt après avoir reçu la nouvelle que l'Arche de Dieu avait été prise, tomba de son siège et se fracassa la tête; mais la douleur de Marie fut beaucoup plus vive. L'Arche qui causa tant de douleur à Héli n'était que l'ombre et la figure de l'humanité du Christ; si donc la perte de l'ombre causa à Héli une douleur si amère, combien dut être plus amère la douleur de Marie à la perte de la réalité elle-même, surtout lorsqu'elle vit cette Arche véritable, l'humanité du Christ, non-seulement prise par les ennemis, mais encore battue de verges, déchirée par les épines, transpercée de pointes de fer? Cependant la sainte Vierge différa d'Héli en ce que celui-ci tomba à terre aussitôt après avoir reçu la nouvelle; tandis que Marie, s'attachant à la croix avec une force d'âme incomparable, « se tenait debout auprès de la croix de Jésus. »

VIII. — David, ayant appris la mort d'Absalon, quoique ce fils fût un impie digne du plus cruel supplice, couvrit sa tête et cria à haute voix : « Mon fils Absalon, Absalon mon fils, qu'est-ce qui me donnera de mourir pour toi <sup>2</sup>? » Oh ! combien furent plus nombreuses et

<sup>1</sup> Genèse, xxxvii. — <sup>2</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois. xviii, 33.

plus grandes les causes du chagrin de la sainte Vierge ! David entendit seulement raconter la mort, mais ne le vit pas percé de trois javelots. Marie, au contraire, vit Jésus percé de trois clous et son côté profondément ouvert par une lance. Absalon était un rebelle, il avait désobéi à son père et, par suite, sa mort ne dut pas autant contrister son père que s'il eût été pacifique, obéissant, toujours aimé, toujours chéri. Quel fut donc le chagrin de la très-sainte Vierge lorsqu'elle vit son Fils dépouillé de ses vêtements, accablé d'opprobres, flagellé, couronné d'épines, étendu sur une croix !

IX. — Lorsque la véritable mère, comparaisant devant Salomon au sujet de son enfant, eut entendu ces paroles sortir de la bouche du juge : « Coupez en deux parts cet enfant qui est vivant et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre, » ses entrailles furent si bouleversées du danger de son fils qu'elle aima mieux s'en priver que de le voir partagé en deux devant ses yeux <sup>1</sup>. Or, cette douleur ne peut pas être comparée à celle de la très-sainte Vierge, car la sentence du juge rendit à cette femme son fils vivant ; Marie, au contraire, vit de ses propres yeux son Fils cloué sur la croix, tous ses membres et ses nerfs déchirés de la manière la plus cruelle. Cette Vierge-Mère vit son Fils flagellé, traîné par la ville, torturé, défiguré, condamné, portant sa croix, crucifié ; elle le vit mourir, mettre dans le tombeau. Comment cette pieuse Mère n'aurait-elle pas été affligée ? Sainte Paule, selon le témoignage de saint Jérôme <sup>2</sup>, ne pouvait voir les lieux où le Christ avait souffert sans verser d'abondantes larmes. Saint Bernard avoue que le vendredi, en considérant les souffrances du Seigneur, il ne pouvait s'empêcher de souffrir dans son âme. Quelle fut la douleur des stigmates de saint François, de sainte Catherine de Sienne ! Que durent ressentir saint Dominique et le bienheureux Alain de La Roche auxquels il fut donné de partager cette douleur ! Or, la douleur de la sainte Vierge fut d'autant plus grande qu'elle fut plus unie à son Fils. C'est pour cela que l'Église nous représente bien tant et de si grandes douleurs lorsqu'elle nous la montre le cœur percé de sept glaives.

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Livre des Rois, III. — <sup>2</sup> Lettre XXVII.

X. — La douleur de la Sunamite fut grande lorsqu'elle vit son fils, gravement malade, mourant sur ses genoux par l'ardeur de la fièvre <sup>1</sup>. Aussi, lorsqu'elle se fut jetée aux pieds d'Élisée et que Giézi voulait l'éloigner, le prophète dit à celui-ci : « Laissez-la, car son âme est remplie d'amertume. » D'un autre côté, tout le monde sait que les mères sont beaucoup moins affligées de voir leur fils mourir de mort naturelle que de mort violente. Aussi, comme le fils de la Sunamite mourut de mort naturelle et le Fils de Marie de mort violente et de la manière la plus ignominieuse, la douleur de Marie fut nécessairement plus amère et plus profonde.

XI. — La reine Esther avait été vivement attristée en apprenant que tout le peuple hébreu devait être exterminé d'après un décret royal que l'impie Aman avait frauduleusement obtenu. « Quittant tous ses ornements de reine, dit le texte sacré <sup>2</sup>, elle prit des vêtements de deuil et de larmes, et, à la place de parfums, elle se couvrit la tête de cendre et de poussière; elle affligea son corps par les jeûnes et, s'arrachant les cheveux, elle en répandit dans tous les lieux où elle avait accoutumé de se réjouir auparavant. » Or, cette douleur ne mérite pas d'être comparée à celle de Marie. La tristesse d'Esther se changea bientôt en joie et son deuil en allégresse lorsque, à sa prière, le roi Assuérus retira la sentence de mort et ordonna qu'Aman, l'infâme imposteur, fût suspendu à un gibet. La sainte Vierge, au contraire, ne vit pas retirer la sentence de mort portée par Pilate contre son Fils Jésus-Christ, ses prières ne furent point exaucées lorsqu'elle suppliait les Juifs de ne point commettre un si grand crime. Aussi sa douleur a-t-elle surpassé la douleur d'Esther d'une distance infinie.

XII. — Suzanne était dans d'amères angoisses lorsque ces vieillards lascifs l'exhortaient au péché; aussi disait-elle <sup>3</sup> : « Je ne vois que périls de toutes parts; car si je cède, je mérite la mort, et si je ne cède pas, je n'échapperai pas à vos mains. » Or, les angoisses de Marie furent incomparablement plus amères. Suzanne était affligée par la crainte de perdre l'honneur ou la vie. Ce qui affligeait Marie, c'était

<sup>1</sup> IV<sup>e</sup> Livre des Rois, iv. — <sup>2</sup> xiv, 2. — <sup>3</sup> Daniel, xiii, 22.

la douleur que lui causait la perte de l'honneur et de la vie de son Fils bien-aimé qu'elle aimait plus qu'elle-même, plus que Suzanne n'aimait son honneur et sa propre vie. Aussi sa tristesse dut-elle être incomparablement plus grande que la tristesse de Suzanne, de même que la sainte Vierge aimait l'honneur et la vie du Christ d'un amour incomparablement plus grand que l'amour de Suzanne pour son propre honneur et sa propre vie.

XIII. — Elle fut grande la douleur des femmes qui pleuraient le malheur d'Adonis, dont il est dit <sup>1</sup> : « Et voilà des femmes assises pleurant Adonis. » Adonis était fils de Cinona, amant de Vénus. Comme c'était un jeune homme d'une grande beauté, ayant été tué par la dent d'un sanglier, Vénus le pleura. C'est pourquoi les femmes et les hommes débauchés, par le moyen de ces fleurs, honoraient Vénus et se la rendaient propice. Adonis est appelé en langue hébraïque *Tammaz*, c'est-à-dire Juin, parce qu'il fut tué, dit-on, pendant le mois de juin. Aussi, pendant ce mois, on célébrait une solennité anniversaire dans laquelle on le pleurait comme mort et bientôt après on l'exaltait et on le louait comme ressuscité. Voyez les *Commentaires* de Cornélius à Lapidé sur *Ézéchiel*. Mais la douleur de ces femmes n'est pas comparable à la douleur de la sainte Vierge, soit parce qu'Adonis n'était pas sorti de leurs entrailles, tandis que Jésus avait été conçu et était né du très-pur sang de Marie, soit aussi parce qu'Adonis était une divinité fausse et mensongère, tandis que le Fils de Marie était le vrai Dieu et pouvait, par conséquent, beaucoup plus puissamment exciter à la tristesse le cœur de la Vierge.

XIV. — La mère du jeune Tobie, ne pouvant supporter l'absence de son fils, quoiqu'elle ne fût pas de très-longue durée, était dans la plus vive affliction ; sortant tous les jours, elle regardait de tous côtés et allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir, pour le voir de loin quand il viendrait. « Sa mère répandait des larmes et, inconsolable, elle disait : « Hélas ! mon fils, mon fils, « pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi, la lumière de nos yeux, le « bâton de notre vieillesse?... Nous qui en toi seul avons tout, nous ne

<sup>1</sup> *Ezéchiel*, viii, 14.

« devions pas te laisser aller si loin <sup>1</sup>. » Mais la douleur de la mère de Tobie n'est pas comparable à celle de la Vierge; car la première pleurait l'absence de son fils : Marie pleurait sa mort. Tobie revint à la maison : le Christ demeura sur la croix; la Mère de Tobie vit son fils plein de santé et de vie : Marie vit son Fils méprisé et tourmenté, son Fils, dis-je, qu'elle avait engendré sans le secours d'un homme, un Fils tel qu'il était en même temps Père et Fils, pasteur, ami et époux. Aussi sa douleur était-elle très-vive à la vue de ses tourments; elle était affligée comme une mère qui perd son fils, comme une fille qui perd son père, comme une épouse qui perd son époux.

Une autre douleur s'ajoutait encore à toutes ces douleurs, c'est qu'elle recevait un fils bien différent, Jean à la place du Christ, le serviteur pour le Seigneur, le disciple à la place du Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un homme pour un Dieu, lorsqu'elle entendit ces paroles : « Femme, voilà votre fils ! » c'est comme si Jésus lui avait dit : « Femme, voilà votre fils; mais il n'est pas semblable à moi, parce qu'il n'a pas été conçu du Saint-Esprit comme moi, il n'est pas né miraculeusement d'une vierge comme moi, il n'est pas coéternel et consubstantiel au Père comme moi, il n'est pas votre fils par nature comme moi. Voilà donc votre fils adoptif, votre gardien, votre défenseur et votre protecteur. »

XV. — Aussi est-ce avec raison que les Docteurs appliquent à la sainte Vierge ces paroles que prononçait le prophète Jérémie, déplorant l'affliction du peuple d'Israël : « Ta douleur est vaste comme la mer <sup>2</sup>. » C'est une magnifique métaphore; car, de même qu'aucune masse d'eau ne peut être comparée à la mer, ainsi aucune douleur n'est comparable à la douleur de Marie. Tous les fleuves se jettent dans la mer, cependant ils ne la font pas augmenter, parce qu'à côté d'elle ils ne sont qu'une goutte; ainsi toutes les douleurs des autres à côté des douleurs de Marie ne sont que comme une goutte comparée à la mer. De même que la mer est si vaste que rien ne peut la contenir ou la renfermer, ainsi la douleur de Marie est si grande que nul ne peut la raconter. Il n'est aucune goutte de la mer qui ne soit amère,

*Tobie*, x, 4 et 5. — <sup>2</sup> *Lamentations*, II, 43.

ainsi le cœur de Marie fut tout entier rempli de douleurs. La mer est l'assemblage des eaux; Marie est l'assemblage de toutes les douleurs, car les uns sont affligés de la perte de leurs richesses, d'autres de la mort de leurs parents, d'autres de la mort de leurs enfants, d'autres de l'absence de leurs amis, d'autres du meurtre des princes, d'autres de la perte de leur honneur, d'autres enfin pour une foule de motifs semblables. La sainte Vierge avait en même temps toutes ces causes de douleur, car en perdant le Christ elle perdait son Père, son Fils, son ami, son époux, son prince, son maître, son seigneur, ses richesses, son honneur et tous les autres biens.

Dites, je vous prie, si Dieu renfermait dans un seul vase la mer entière (ce qui n'excède pas les limites de sa toute-puissance) et qu'il la donnât à boire à quelqu'un et que celui-ci la bût tout entière, ne boirait-il pas une grande amertume? C'est ce qui arriva à Marie, car Dieu plaça dans son cœur toutes les amertumes des douleurs. C'est pour cela que les Septante disent en ce passage : « Le vase de votre douleur est devenu immense. » Il est donné à entendre par là que la sainte Vierge but dans un seul vase et dans un seul calice la mer vaste et amère de la Passion du Christ.

C'est bien avec raison que la douleur de Marie est appelée vaste comme la mer, car les douleurs des autres martyrs sont des fleuves ou des rivières, tandis que la douleur de Marie est comme la mer la plus vaste. Et qu'y a-t-il d'étonnant? Les eaux des fleuves et des rivières sont douces, celles de la mer sont amères; ainsi les douleurs des autres martyrs, comparées à la douleur et à l'amertume de Marie, ont plus de sucre et de miel que d'amertume.

Fasse le Ciel que nous pensions toujours à ces douleurs de Marie et que nous y pensions de manière à les retenir et à nous abstenir des péchés qui ont engendré au Fils et à la Mère de si grandes douleurs! Pensons à Jésus-Christ attaché à la croix et à Marie, sa Mère, se tenant debout au pied de la croix, accablée de tristesse. Cette pensée sera pour nous, contre tous les vices, le remède le plus sûr et le plus efficace. Plaise à Dieu, Vierge, que cette douleur que vous avez ressentie soit tous les jours gravée dans mon cœur, comme elle le fut alors dans le vôtre! Ainsi soit-il.

## 395° CONFÉRENCE

ON MONTRE QUE LA VIERGE MARIE EST REINE DES MARTYRS PARCE QU'ELLE A SURPASSÉ TOUS LES AUTRES MARTYRS PAR LA NOBLESSE ET LA DURÉE DE SA PASSION, PAR SON COURAGE ET SA CONSTANCE INVINCIBLE.

SOMMAIRE. — 1. Noblesse de la passion de Marie. — 2. Différence entre la passion de Marie et les souffrances des autres martyrs. — 3. Durée de la passion de Marie. — 4. Marie eut l'auréole du martyr. — 5. Marie plus courageuse et plus constante que les autres martyrs.

I. — Ce qui est le plus noble dans chaque genre est roi et prince des autres choses de ce genre, comme le soleil parmi les astres, le lion parmi les animaux, l'aigle parmi les oiseaux, le dauphin parmi les poissons, l'homme parmi les créatures du second ordre. La douleur et la passion de la sainte Mère de Dieu furent très-nobles, c'est pour cela qu'on la proclame Reine des martyrs.

II. — Beaucoup de choses prouvent la noblesse de sa passion. Les autres martyrs ont souffert dans leur propre chair qui fut parfois pour eux une occasion de péché. Car ce que l'Apôtre dit aux Galates <sup>1</sup> est vrai pour chacun de nous : « La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair. » La sainte Vierge, au contraire, souffrit dans son âme si innocente, si sainte, si obéissante à l'esprit ; elle souffrit dans la vie de son Fils, si chère et si précieuse, puisqu'elle fut le prix du monde entier.

La douleur des Saints dans leurs martyres était causée par la nature, à cause de la séparation de l'âme et du corps ; tandis que la douleur de la sainte Vierge était causée et par la nature et par la grâce.

Plus l'union est intime, plus l'amour est fort. L'union qui existe entre la mère et le fils est une union de nature. Mais, outre cette union, il existait encore entre le Christ et Marie une union de grâce. Plus la grâce était en eux abondante, plus leur union était intime ;

de l'union découlait l'amour et de l'amour une douleur égale. L'amour des Séraphins pour Dieu est très-ardent, mais il provient seulement de la grâce; l'amour de Marie pour le Christ provenait d'une grâce plus abondante que celle des Séraphins; en outre, il provenait aussi de la nature et d'une nature pure et sans tache, et non pas impure et souillée. Cet amour si grand produisit dans Marie une douleur égale. Qui pourra en connaître la grandeur?

Les douleurs des autres étaient particulières; celle de la Vierge fut universelle, car elle souffrait en Jésus, notre Sauveur. Dans le corps de Jésus, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'était pas d'endroit épargné par les coups; ainsi dans le cœur de Marie, qui souffrait des tourments de Jésus, il n'était pas d'endroit épargné par la douleur. Les eaux de la tristesse et des angoisses étaient entrées dans son âme en si grande abondance que si Dieu n'eût pas été toujours avec elle, elle eût été peut-être submergée et n'eût pu passer ces eaux insupportables.

Dans les martyrs, l'amour dont ils brûlaient pour Dieu adoucissait leur douleur; aussi sainte Agathe était-elle joyeuse et glorieuse d'aller en prison; de même les saints frères Marc et Marcellin, liés à une colonne et les yeux percés de clous, chantaient avec joie : « Jamais nous n'avons été aussi joyeux d'aller à un festin que de souffrir ces tourments pour Jésus-Christ. » Ainsi saint Tiburce, ayant reçu l'ordre du juge Flavien de marcher sur des charbons ardents, disait : « Ces charbons me semblent des fleurs. » Ainsi, lorsque saint Théodore était suspendu et torturé, il se disait si rempli de joie qu'il éprouva de la peine à être arraché à ce supplice, car un très-beau jeune homme avait lavé ses plaies avec l'eau la plus pure et les avait essuyées avec le linge le plus blanc. On trouve une foule d'autres exemples semblables des martyrs dans Pierre Natalis, Surlus, Lipomane, Baronius et les autres historiens qui ont écrit la vie des Saints.

Dans la Vierge, au contraire, la grandeur de son amour n'adoucissait pas sa douleur, mais l'augmentait d'autant. De même, en effet, qu'il est doux de souffrir les plus cruels tourments pour celui qu'on aime, comme il arriva aux saints martyrs qui souffraient pour Dieu; ainsi il est bien pénible et bien amer de voir celui qu'on aime souffrir



des tourments indignes; c'est ce qui arriva à la très-sainte Vierge.

III. — La passion de la Vierge Marie dura longtemps. Les tourments des autres martyrs se terminent à leur mort; mais le cœur de la sainte Vierge fut dans une douleur perpétuelle depuis la naissance du Christ jusqu'à sa mort et tout le temps qu'elle vécut encore. Or, elle vécut encore au moins quinze ans. La très-sainte Vierge prévoyait dans son âme prophétique, que dis-je! plus que prophétique, la mort de son Fils et elle l'avait toujours devant les yeux lorsqu'elle le réchauffait sur son sein, le portait dans ses bras, l'allaitait de ses mamelles. Aussi, dès l'instant où elle l'engendra, elle connut qu'elle était la Mère de Celui qui devait souffrir, être crucifié et mourir pour les pécheurs; de sorte qu'à chaque instant elle avait devant les yeux la mort de son Fils Jésus-Christ. Ce fut vraiment un long martyre que celui qui dura trente-trois ans et plus; car elle ne souffrit pas seulement pendant que le Christ fut saisi, blessé, crucifié, mais, dès l'instant où elle devint Mère de Dieu, elle prévint qu'il serait saisi par les méchants, maltraité, méprisé, couronné d'épines, flagellé, crucifié, désaltéré par du fiel et du vinaigre, blessé par une lance, mort, enseveli, et dès lors un glaive de douleur transperça son âme. Écoutons le savant abbé Rupert <sup>1</sup> mettant dans la bouche de la Vierge les paroles suivantes : « Ne considérez pas seulement l'heure ou le jour où je vis ce Fils si cher saisi par les impies, maltraité, moqué, couronné d'épines, flagellé, crucifié, désaltéré par du fiel et du vinaigre, blessé par une lance, mort et enseveli; car alors, il est vrai, un glaive transperça mon âme, mais avant ce moment il l'avait déjà transpercée pendant longtemps, car j'étais prophétesse et, dès que je devins Mère, je sus qu'il souffrirait tous ces tourments. Lors donc que je réchauffais mon Fils sur mon sein, que je le portais dans mes bras, que je l'allaitais de mes mamelles et que j'avais toujours devant les yeux la mort qu'il devait subir, quelle douleur dut éprouver, à votre avis, mon amour de mère? »

Saint Bernard confirme cette doctrine de l'abbé Rupert <sup>2</sup>, ainsi que sainte Brigitte <sup>3</sup>, dont il nous semble à propos d'insérer ici les paroles :

<sup>1</sup> Liv. II sur les Cantiques. — <sup>2</sup> Sermon XL sur les Cantiques. — <sup>3</sup> Sur les Paroles de l'Ange, XVI et XVII.

« Mieux qu'un prophète, elle connut la Passion de son Fils; aussi, lorsqu'elle l'allaitait, elle pensait qu'il serait abreuvé sur la croix de fiel et de vinaigre; lorsqu'elle le portait dans ses bras, il lui semblait qu'il était attaché aux bras de la croix; lorsqu'il dormait, elle pensait qu'il était descendu mort de la croix; lorsqu'elle le caressait, elle pensait au baiser de Judas; lorsqu'elle l'enveloppait de langes, elle pensait aux cordes dont devaient l'enchaîner ses bourreaux; lorsqu'elle le conduisait par la main, elle pensait qu'il devait être conduit au tribunal pour être interrogé par ses juges iniques. »

Ainsi, dans presque toutes ses actions, Marie pensait à la Passion, à la croix et à la mort de son Fils. Il est inutile de chercher à déterminer combien de fois par jour, six, sept ou huit fois, la pieuse Vierge pensait avec la plus vive douleur, aux tourments de son Fils. Le Docteur de la solide théologie, saint Thomas d'Aquin<sup>1</sup>, enseigne expressément et prouve que c'est incertain. Cependant, je ne vois pas pourquoi on ne doit pas enseigner l'opinion que j'é mets en m'appuyant sur l'autorité des plus grands Docteurs. Saint Ambroise l'a enseignée longtemps avant moi dans ses *Commentaires* sur cette parole : « Un glaive de douleur transpercera votre âme. » « Ce glaive, dit-il, transperça profondément le cœur et l'âme de la Vierge, car elle pénétra plus intimement que les autres les mystères de Dieu et elle porta soigneusement dans son cœur les paroles de Dieu sur la Passion du Christ et ses autres œuvres, selon ce que dit l'Apôtre : « Or Marie « conservait toutes ces paroles dans son cœur. »

Pourquoi Marie n'eût-elle pas prévu longtemps à l'avance la Passion de son Fils? Les prophètes prévirent en esprit la Passion du Christ, aussi ont-ils prédit à son sujet tant de choses, même particulières, comme on peut le voir dans David<sup>2</sup>, Isaïe<sup>3</sup> et les autres prophètes. Et la Reine des prophètes n'en aurait pas eu la prévision? Ne croyons pas une chose pareille.

Aussi est-ce avec raison qu'on lui applique ces paroles de l'Écriture<sup>4</sup> : « Mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe; il dormira sur mon sein. » Le Christ était pour sa Mère un faisceau

<sup>1</sup> Opuscule XII, quest. v. — <sup>2</sup> Ps. XXI. — <sup>3</sup> Chap. LIII. — <sup>4</sup> *Cantique des cantiques*, 1, 12.

de myrrhe à cause de l'amertume de sa Passion; mais pourquoi demeure-t-il sur le sein de Marie? N'était-il donc pas sevré lors de sa Passion et de son crucifiement? Comment est-il également vrai de dire qu'il était attaché à ses mamelles et suspendu sur la croix? Lorsque le Christ était allaité, il était, aux yeux de Marie, comme suspendu sur la croix; car, sur le sein de Marie, il montrait de quelle mort il devait mourir; aussi, lorsque le Christ enfant était suspendu aux mamelles de Marie, la pensée de sa Passion future oppressait et tourmentait l'âme de sa Mère. Saint Épiphane enseigne que, lorsque Marie portait son Fils entre ses bras, elle avait la forme d'une croix et était vraiment la croix du Christ<sup>1</sup>: « Je t'appellerai à la fois trône, ciel et croix. » Et pourquoi appelle-t-il Marie la croix du Christ? Parce que, lorsque dans son enfance elle le portait entre ses bras, il lui semblait qu'il était attaché aux bras de la croix.

C'est à juste titre que les cheveux de la Vierge sont comparés à la toison des chevreaux<sup>2</sup>: « Votre chevelure est semblable à la toison des chevreaux qui apparaissent sur le sommet du mont Galaad. » Les cheveux sont les pensées de la Vierge; les troupeaux de chèvres signifient le martyr, car l'Apôtre dit des martyrs<sup>3</sup>: « Ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. » Donc les cheveux, c'est-à-dire les pensées de la Vierge, sont comparés à des troupeaux de chèvres, parce qu'elle a souffert dans la Passion de son Fils et même longtemps auparavant, comme nous l'avons dit, les tourments de tous les martyrs.

La chevelure de la Vierge est encore comparée<sup>4</sup> à la pourpre royale: « Les cheveux de votre tête sont comme la pourpre royale. » Les cheveux de Marie étaient-ils teints de couleurs? Point du tout. Pourquoi donc est-il dit qu'ils ont la couleur de la pourpre? Je l'ai dit déjà, les cheveux de la Vierge signifient ses pensées; ses cheveux furent donc comme teints de couleur de pourpre, car elle pensait toujours aux blessures du Christ; la chair du Christ, pendant sa Passion, était rouge de sang; les pensées de sa Mère, qui souffrait de ses douleurs,

<sup>1</sup> Sermon sur les Gloires de la Vierge. — <sup>2</sup> Cantique des cantiques, IV, 1. —

<sup>3</sup> Aux Hébreux, II, 37. — <sup>4</sup> Cantique des cantiques, VII, 4.

étaient donc aussi rouges de sang. On dit donc avec raison que ses cheveux étaient comme la pourpre royale, parce que ses pensées étaient teintes du sang de la Passion du Seigneur. C'est ainsi qu'expliquait ce passage Guillaume Huilgrin.

IV. — Les douleurs de Marie durèrent longtemps, parce qu'elle pensa à la Passion de son Fils avant qu'elle eût lieu ; elles durèrent longtemps, parce qu'elle pensa à la Passion après qu'elle eût fini. Car, après la mort et l'Ascension de son Fils, elle gardait le souvenir des souffrances qu'il avait endurées pour le salut du genre humain et les méditait continuellement, comme elle l'a raconté elle-même à sainte Brigitte en ces termes<sup>1</sup> : « Pendant tout le temps de ma vie, après l'Ascension de mon Fils, j'ai visité les lieux où il a souffert et accompli tant de merveilles, et le souvenir de sa Passion était tellement gravé dans mon cœur que, soit pendant mes repos, soit pendant mon travail, je me la rappelais comme si elle fût arrivée tout récemment. » Voyez par là combien dans un seul martyr la sainte Vierge a souffert de martyres, de supplices, de tourments ; la Vierge a donc surpassé tous les martyrs, et toutes les souffrances réunies de tous les martyrs ne sont rien comparées aux souffrances de Marie. Elle est donc à juste titre appelée Reine des martyrs, celle qui a souffert un martyre si noble et de si longue durée. Et quoiqu'elle n'ait pas été mise à mort, cependant cet acte immense d'amour par lequel elle a suivi, avec la plus vive douleur dans l'âme, la Passion et la mort de son Fils, lui a obtenu non-seulement la palme essentielle, qui est incomparable et ineffable, mais encore la palme accidentelle, que les théologiens appellent auréole ; cette doctrine est enseignée par saint Antonin<sup>2</sup> et Salmeron<sup>3</sup>. Bien plus, saint Bernard<sup>4</sup> appelle cette douleur martyr de l'âme.

Si l'Église chante en l'honneur de saint Martin : « O vie très-sainte qui, quoique épargnée par le glaive de la persécution, n'a cependant pas perdu la palme du martyr, » avec combien plus de vérité pourrait-on le dire de la très-sainte Mère de Dieu ?

L'Apôtre saint Jacques<sup>5</sup> promet la couronne à tous ceux qui sup-

<sup>1</sup> *Révélation*, liv. VI, chap. vi. — <sup>2</sup> IV<sup>e</sup> Part., tit. XV, chap. xxi, § 7, et xxxvi, 1. — <sup>3</sup> Tit. I, traité XXXI. — <sup>4</sup> *Sermon sur le Signum magnum*. — <sup>5</sup> *Épîtres*, 1, 12.

portent avec constance les misères de cette vie : « Heureux celui qui souffre patiemment les afflictions, parce qu'après avoir été éprouvé il recevra la couronne de vie. » A combien plus juste titre la sainte Vierge a mérité cette couronne de vie heureuse, glorieuse et éternelle, elle qui a souffert dans son âme des tourments mille fois plus cruels que ceux que les martyrs ont soufferts dans leur corps ?

Jadis, ceux qui étaient vainqueurs aux jeux olympiques recevaient une couronne de myrthe, d'or et de lierre. Ainsi, ceux qui triomphent glorieusement auprès de Dieu, reçoivent la couronne d'or de la béatitude essentielle, car celle de la béatitude accidentelle est l'auréole qui est appelée « couronne de pierres précieuses<sup>1</sup> ; — couronne d'allégresse<sup>2</sup> ; — couronne de joie<sup>3</sup> ; — royaume d'honneur<sup>4</sup> ; — couronne de gloire<sup>5</sup> ; — diadème royal<sup>6</sup>. » Marie fut ornée d'une couronne beaucoup plus précieuse. Nous traiterons plus longuement ce sujet dans l'invocation *Reine de tous les Saints*.

C'est pour cela que l'Église célèbre seulement l'anniversaire des jours où les martyrs ont versé leur sang pour le Christ ; pour la Mère de Dieu, elle ne célèbre pas seulement cet anniversaire, mais elle lui a dédié tous les samedis pour lui être perpétuellement consacrés. Et cela à cause de l'incomparable martyre qu'elle souffrit le jour où, privée de la présence de son Fils et se rappelant les tourments que les impies lui avaient fait subir la veille, elle s'affligea tellement qu'elle s'éleva au-dessus des martyrs, comme nous l'avons déjà montré. Aussi Wiguerius, de notre Ordre<sup>7</sup>, conclut que la très-sainte Vierge obtint la palme la plus belle, qui est l'auréole du martyre. De même, en effet, que, dans une cour royale, la reine a des privilèges et est entourée d'ornements dont sont privées les autres dames de la cour, ainsi la Mère du Roi et la Reine des martyrs resplendit de l'éclat d'une palme et d'une couronne bien au-dessus de celles dont les autres martyrs resplendissent dans la gloire.

V. — Montrons maintenant que Marie eut, bien plus que les autres martyrs, une force et une constance invincibles. Il y a deux sortes de

<sup>1</sup> Ps. xx, 4. — <sup>2</sup> *Ecclésiastique*, I, 11. — <sup>3</sup> *Ibid.*, VI, 32. — <sup>4</sup> *Sagesse*, v, 17. — <sup>5</sup> *Isaïe*, xxviii, 5. — <sup>6</sup> *Id.*, lxii, 3. — <sup>7</sup> *Institutions*, xiv, § 3, 2.

forces d'âme. La première consiste à mépriser, par amour pour Dieu, les choses qui contrarient le corps. La seconde consiste à entreprendre avec un grand courage les choses les plus difficiles, selon la définition de saint Ambroise<sup>1</sup>. La sainte Vierge aux pieds de la croix n'a-t-elle pas méprisé toutes les douleurs et ne s'est-elle pas immolée elle-même au Père céleste en même temps que son Fils? N'a-t-elle pas coopéré avec lui à l'œuvre de notre Rédemption? Qui l'a vue abattue par l'adversité? Qui l'a vue brisée par les douleurs? Qui l'a vue se réjouir outre mesure dans la prospérité? Tout le monde exalte Symphorose de Tibur qui, voyant ses sept fils martyrisés devant elle, contempla leurs tourments sans verser une larme et sans aucun trouble. C'est ce que raconte, dans sa vie, Pierre de Natalis<sup>2</sup>. On exalte aussi la mère de Méliton qui, voyant son fils expirer au milieu des tourments les plus affreux, lui adressa ces paroles : « Mon fils, encore un peu de courage, voilà Jésus-Christ qui se tient sur le seuil de la porte et qui vous soutient<sup>3</sup>. » On exalte la mère de saint Symphorien qui, voyant son fils traîné au martyre, l'encourageait en ces termes : « Mon fils, mon fils, souviens-toi de la vie éternelle, lève les yeux au ciel, regarde le Roi des cieux; car on ne t'arrache point la vie, mais on la change pour une vie meilleure<sup>4</sup>. » On exalte la constance de l'empereur Maurice qui, voyant ses cinq fils cruellement égorgés par l'empereur Phocas, ne versa aucune larme, ne se plaignit point de la barbarie du soldat qu'il avait nourri de son propre argent, mais, levant les yeux au ciel, ne prononça que cette parole : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables. » Mais le courage de la Vierge brilla d'un plus vif éclat : voyant son Fils unique, non point un fils quelconque, mais Dieu et homme à la fois, suspendu sur la croix pour les péchés du monde entier, elle supporta cette douleur si vive avec tant de force d'âme qu'elle ne fit rien de contraire à sa dignité ou à sa raison, rien qui n'indiqua la plus grande modération ou la plus grande constance. Aussi jamais n'a-t-elle souffert de défaillance, ni ce trouble des sens qu'on appelle spasme, comme nous le prouverons un peu plus bas.

<sup>1</sup> *Des Devoirs*, liv. I. — <sup>2</sup> Chap. III. — <sup>3</sup> St. Basile, *Sermon sur les quarante Martyrs*. — <sup>4</sup> Extrait de sa vie.

Salomon, dans ses *Proverbes*<sup>1</sup>, cherchait avec soin une femme magnanime, invincible, héroïque, car les femmes sont, par nature, faibles et pusillanimes : « Qui trouvera, disait-il, une femme forte ? » Marie fut cette femme vraiment magnanime et forte qui, voyant son Fils unique si cher et si innocent, enchaîné devant elle, flagellé, suspendu à la croix, maltraité, voyant les méchants mettre sa chair en lambeaux, ne se laissa nullement troubler par l'adversité, l'anxiété, la douleur, ne fut agitée d'aucun mouvement d'impatience. « Marie, dit le saint Évangéliste, Mère de Jésus, se tenait debout auprès de la croix de son Fils. »

Marie fut Mère du Christ, mais elle sembla avoir quitté les entrailles maternelles lorsque, voyant son Fils si indignement traité, elle s'abstint de plaintes, de larmes, de pleurs et de gémissements; elle n'éclata point en lamentations avec l'impatience ordinaire aux femmes, elle ne frappa point sa poitrine, elle n'arracha point ses cheveux, enfin elle ne fit rien qui indiqua une faiblesse de femme, rien qui mit obstacle à la Passion du Christ.

Qui exprimera dignement cette force d'âme de la Vierge? Qui ne sera pas stupéfait à la vue de tant de courage? L'événement prouva que des hommes illustres, quoique doués d'ailleurs d'une grande force d'âme, comme César, Pompée, Hector, Achille, faiblirent parfois dans l'adversité. Il n'en fut pas de même pour la Vierge. Elle demeura inébranlable au milieu des troupes cruelles des satellites, au milieu des fantassins et des cavaliers; son sexe, sa pudeur virginale ne la retinrent pas dans l'intérieur de sa maison; la cohorte des soldats ne l'épouvanta point; l'amertume de la douleur ne la fit point défaillir; l'horrible spectacle de son Fils suspendu à la croix ne la troubla point; enfin, tant d'injures faites à son Fils crucifié ne l'effrayèrent point, ne la firent point fuir. « Elle se tint debout auprès de la croix de Jésus. » Oh ! courage remarquable de la Vierge ! oh ! magnanimité plus qu'héroïque !

Je tends donc vers vous mes mains suppliantes, ô la plus noble des martyres, ô la plus constante des femmes, ô la plus invincible des héroï-

<sup>1</sup> Chap. xxxi.

nes, ma très-douce Reine, et je vous demande que cette douleur que vous avez ressentie s'imprime maintenant dans mon cœur, comme elle le fut alors dans le vôtre. Répandez sur moi, je vous prie, une goutte de ces larmes que vous avez versées, pendant que vous étiez debout au pied de la croix, afin que je puisse compatir à vos souffrances et à celles de votre Fils, et jouir avec vous de l'inestimable bienfait de sa présence. Ainsi soit-il.

### 396<sup>e</sup> CONFÉRENCE

ON DÉMONTRE LE COURAGE ET L'INVINCIBLE CONSTANCE DE MARIE, D'APRÈS CES PAROLES : « LA MÈRE DE JÉSUS-CHRIST DEBOUT AUPRÈS DE SA CROIX. »

SOMMAIRE. — 1. Le peintre Timante. — 2. Marie semblable à son Fils. — 3. Marie conforme sa volonté à celle de Dieu. — 4. Marie prie pour les Juifs. — 5. Paroles de Marie à Jésus crucifié. — 6. Courage de Marie, sa force d'âme.

I. — Le peintre Timante, si connu et si estimé de tous, devait peindre le sacrifice d'Iphigénie, fille du roi Agamemnon; voyant qu'il ne pouvait exprimer par son pinceau la tristesse immense d'Agamemnon, il couvrit son visage affligé d'un voile noir, afin d'indiquer qu'il était incapable d'exprimer une si grande douleur, parce que l'affliction d'un père à la mort de son enfant est telle que le pinceau ne peut nullement la représenter. De même, les saints Évangélistes voyant qu'ils ne trouvaient pas de termes propres à exprimer dignement l'amertume de la douleur de Marie n'en ont pas parlé et l'ont comme couverte du voile du silence. Seul, saint Jean en a parlé, d'une manière laconique il est vrai, mais énergique, lorsqu'il a écrit : « La Mère de Jésus était debout près de sa croix, » nous laissant le champ libre et une occasion de mérites dans la contemplation de cette douleur. Nous donc, méditons dévotement ce mot : « Elle était debout, » et contemplons-le profondément avec les Docteurs.

II. — Elle était debout, parce que, comme son Fils, elle était attachée à la croix, crucifiée avec le Christ, elle le représentait. Le Christ sur la croix n'était pas assis, mais debout; Marie, désirant ressembler



à son Fils crucifié, n'était point assise, mais debout, de manière qu'elle pouvait dire mieux que saint Paul : « J'ai été attachée à la croix comme Jésus-Christ. » Cette pensée inspirait à saint Bonaventure ces paroles que, dans un élan d'amour, il adressait à la Vierge<sup>1</sup> : « O ma Reine, où êtes-vous debout ? N'est-ce point près de la croix ? Que dis-je ! vous êtes tourmentée sur la croix avec votre Fils, car vous y êtes crucifiée avec lui. La seule différence, c'est qu'il a souffert dans son corps, et vous dans votre cœur, et que toutes les blessures éparses sur son corps se sont réunies dans votre cœur, car un glaive de douleur a transpercé votre âme. C'est dans votre cœur, ô Reine, que vous avez été percée d'une lance, couronnée d'épines, moquée et injuriée, accablée d'opprobres et de malédictions, abreuvée de fiel et de vinaigre. »

Elle était debout, en présence de l'univers entier et au milieu de la terre, là où le Christ, souffrant d'être donné à tous en spectacle, opérait notre salut. Elle était debout, donnée elle aussi en spectacle à tous, au milieu des glaives et des lances des soldats qui crucifiaient son Fils, au milieu des fureurs et des injures des Juifs. Elle était debout, admirant cette merveille nouvelle et jusqu'alors inouïe. Et quelle était cette merveille ? C'était de voir souffrir Dieu, la source et l'auteur de toute gloire, de toute félicité, de toute béatitude et de toute vie. Elle était debout, remplie d'étonnement et d'admiration ; elle réfléchissait aux ingénieuses inventions des desseins et de la sagesse de Dieu, qui avait rendu possible que le vrai Dieu souffrit dans une chair mortelle.

Elle était debout, recevant dans son propre cœur les plaies, les opprobres et les blessures de son Fils. Elle était debout auprès d'un martyr, martyre comme lui, blessée comme lui, crucifiée comme lui, transpercée du même glaive de douleur que lui ; comme lui, elle devenait livide, pâle, ensanglantée ; comme lui, elle versait des larmes ; comme lui, elle gardait le silence ; comme lui, elle mourait. Elle était debout près de la croix, comme une mère se tient ordinairement debout près de son fils malade, lorsqu'on fait jaillir son sang.

<sup>1</sup> Chap. iv.

Elle était debout, considérant de ses regards de mère les blessures ouvertes de son Fils. Elle était debout avec la plus grande force d'âme, la constance la plus admirable et la plus invincible. Le monde était troublé, la terre tremblait tout entière, le soleil était obscurci et le cœur de Marie demeurait inébranlable. O cœur le plus fort et le plus courageux de tous les cœurs des hommes ! O cœur plus brillant et plus solide que tout cœur aimant ! Cœur que le sang lui-même de l'Agneau sans tache n'a pu briser ! O cœur de fer embrasé du feu du saint amour ! O cœur de corail, rouge d'amour, dur comme la pierre à cause de sa substance, submergé dans les eaux salées de la tribulation ! Approchez, très-chers frères, et voyez ce beau spectacle, je veux dire ce buisson ardent, et que cependant le feu des angoisses ne peut consumer.

Elle était debout, cette pieuse Mère, parce qu'aucun motif n'aurait pu la séparer et l'arracher, soit spirituellement, soit corporellement, de son Fils si tourmenté et si couvert d'opprobres. Sans doute elle souffrit de la Passion de son Fils, cependant elle ne défailloit pas par faiblesse d'âme ; elle demeura ferme et inébranlable, elle revêtit un cœur viril sous un sexe de femme, elle oublia son cœur de femme ; elle put être accablée de douleur, elle ne put pas être abattue et vaincue par la douleur. Aussi est-il dit<sup>1</sup> : « Ta stature est celle du palmier. » Car aucun poids n'écrase le palmier, mais plus il est chargé, plus il se redresse.

III.— Elle était debout, car elle ne craignait pas les Juifs, les ennemis acharnés de son Fils ; elle était prête à mourir avec lui, si les persécuteurs avaient eu assez de force. Cette opinion fut enseignée par quelques-uns des saints Docteurs que nous avons cités plus haut. Une certaine Marie, dont parle Cœlius<sup>2</sup>, tua son propre enfant que la faim dévorait, et pour ne pas mourir elle-même elle voulut que son fils mourût. Marie, Mère de Dieu, aurait voulu au contraire mourir elle-même pour empêcher son Fils de mourir. Saint Anselme reconnaît dans la Mère de Dieu une si grande conformité de sa volonté virginale avec la volonté divine, que si personne ne se fût trouvé pour crucifier

<sup>1</sup> *Cantique des cantiques*, vii, 7. — <sup>2</sup> Liv. XIII, chap. xxiv.

son Fils, elle l'aurait elle-même placé sur la croix, s'il l'eût fallu, afin que le salut des hommes fût accompli et que la volonté de Dieu fût exécutée. « Car, dit-il, il n'est pas croyable qu'elle ait eu moins de perfection et d'obéissance envers Dieu qu'Abraham, qui offrit en sacrifice son propre fils et se prépara à l'immoler et à le brûler de ses propres mains. »

Elle était debout parce qu'elle ne rougissait pas de la croix et de l'ignominie du Christ; que dis-je! s'il l'eût fallu, elle eût exhorté elle-même Jésus-Christ à subir cette mort. Nous lisons que plusieurs mères présentèrent leurs fils à la mort. La mère des sept martyrs Machabées vit d'un œil sec ses sept enfants enlevés le même jour par une mort cruelle; de plus, elle les exhorta à garder leur constance dans les tourments<sup>1</sup>. Sainte Félicité excitait aussi ses sept enfants à souffrir le martyre et à mépriser la mort, comme on le lit dans sa vie. Marie l'aurait fait aussi à la mort de son Fils, s'il eût été nécessaire.

Elle était debout, se conformant à la volonté divine, vivement affligée de la Passion de son Fils, se réjouissant du fruit de cette Passion. Cette Vierge très-sage considérait la gloire de Dieu qui devait jaillir de la croix et de la Passion du Christ, la glorification du corps de Jésus-Christ lui-même, l'exaltation de son nom, la liberté et le salut qui devaient en résulter pour les hommes, accablés sous la lourde servitude du démon; c'est pour cela que lorsque toutes les créatures pleuraient la mort de son Fils, elle, quoique remplie de tristesse, consentait avec joie à immoler son Fils pour le salut du monde.

L'épouse de Pilate voulut empêcher la Passion du Christ lorsqu'elle envoya dire à son mari siégeant sur son tribunal : « Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste<sup>2</sup>. » Mais c'était remplir les désirs de Satan; car le démon, comprenant que par la mort du Christ il perdrait ses dépouilles, voulait empêcher par une femme le salut du genre humain, dont il avait causé la mort par le moyen d'une femme. Ce n'était point là ce que le Saint-Esprit inspirait à Marie; par suite, elle

<sup>1</sup> *Machabées*, II, 7. — <sup>2</sup> St. Matthieu, XXVII, 19.

conformait en toutes choses sa volonté à la volonté divine ; elle ne tentait point d'arracher son Fils à la mort ; elle voulait qu'il souffrît, elle voulut souffrir avec lui, pour que le genre humain trouvât le salut et la vie éternelle.

Elle était debout, selon saint Anselme, comme il convient à la grandeur virginal, elle ne se penchait point sous le poids de son amertume, elle ne s'arrachait point les cheveux ; poussée par la colère, elle ne maudissait pas ceux qui crucifiaient son Fils ; elle n'éclatait pas en reproches contre les pharisiens ; elle ne murmurait pas, elle ne demandait pas à Dieu de la venger contre ses ennemis, mais elle était debout, gardant la modération et la réserve convenables, cette Vierge si patiente, si pleine de larmes, si accablée de douleur. Car la douleur de la Vierge ne fut point semblable à la douleur de Solon l'Athénien ; celui-ci, homme d'ailleurs très-recommandable, ayant appris que son fils était mort en jouant, se jeta la face contre terre, s'arrachant des deux mains la barbe et les cheveux, déchirant ses vêtements, éclatant en injures contre le ciel, et montrant à la foule qui l'entourait la douleur de son cœur, par d'autres actions indignes d'un si grand législateur ; c'est ce qu'écrivit Sabellicus dans sa vie<sup>1</sup>. Marie, au contraire, réunit dans son cœur le comble de la douleur au comble du courage ; c'est ce que j'appelle d'ordinaire le miracle de la croix.

Elle était debout, silencieuse dans tout le cours de la Passion, et jamais elle ne dit qu'elle était la Mère du Christ. Elle pouvait s'écrier suivant l'oracle d'Isaïe : « Je suis la Vierge qui ai conçu et enfanté cet enfant, et son nom est admirable, Dieu, fort. » Lorsqu'on cherchait le Christ pour le faire mourir, lorsque déjà il était condamné à mort, avant qu'il fût attaché à la croix, elle pouvait proclamer sa divinité en disant : « Épargnez mon Fils, car il est le vrai Dieu, le Messie promis au monde, le Sauveur du monde ; mais elle se tut, elle ne proclama point la dignité de son Fils, elle fit passer avant sa douleur la Rédemption du monde entier ; que dis-je ! elle offrit sa douleur à Dieu le Père, elle s'offrit elle-même avec le Christ, pour la rédemption du genre humain. Car, étant déjà pleine de grâces, elle savait que si les princes

<sup>1</sup> Liv. III.

de ce monde avaient connu son Fils, ils ne l'auraient pas crucifié pour notre salut, selon la remarque de saint Ambroise, et ainsi le salut du genre humain aurait été empêché.

Elle était debout, la plus fidèle amie du Christ, l'esprit fort et intrépide, plus courageuse même que les Apôtres; car elle n'abandonnait pas son Fils et ne fuyait pas comme les autres disciples; elle ne le reniait pas comme Pierre; mais elle était debout au milieu des impies et des ennemis les plus cruels, tellement embrasée des feux du saint amour que ni la fureur des Juifs, ni la cruauté des soldats, ni la foule environnante, ni l'amertume de la douleur ne pouvaient l'ébranler. L'éléphant à la vue de son sang ne craint point la mort, mais n'en est que plus excité au combat<sup>1</sup>. Ainsi la sainte Vierge, voyant le sang de son Fils couler sur la croix, ne craignit point de mourir avec lui, mais plutôt le désira; quoiqu'elle n'ait pas donné sa vie pour lui, cependant elle l'a exposée et était prête à la donner; ce qu'elle a pu faire, elle l'a fait.

Faible par le sexe, mais virile par l'esprit et remplie de constance, « elle était debout auprès de la croix de Jésus; » elle ne défailloit ni de corps ni d'esprit; tant de souffrances ne purent la vaincre. La Vierge supporta sans faiblir de si grandes douleurs; mais, semblable au rocher le plus solide placé au milieu de la mer, elle était debout, frappée de tous côtés par les flots de la douleur.

Elle était debout et assistait à ce cruel spectacle; elle s'étonnait de l'opiniâtreté des Juifs; elle déplorait leur aveuglement; elle gémissait de voir que, par leur faute, le sacrement si grand de la Passion se tournait pour eux en condamnation, le remède en détriment.

IV. — Elle était debout, et lorsque son Fils priait pour ses bourreaux, elle l'entendait et admirait sa clémence; elle déplorait amèrement la cruauté des Juifs et leur condamnation prochaine et, pour eux, elle priait en ces termes ou en des termes semblables : « Rappelez-vous, mon Fils, que d'eux vous avez pris votre chair dans laquelle et par laquelle vous avez opéré le salut de la terre; il convient donc de faire participer à vos bienfaits spirituels ceux dont vous

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> Livre des Machabées.

n'avez pas craint de revêtir la chair. Ils devaient être les premiers sauvés, puisque d'eux est sorti le salut ; mais, comme vous êtes bon, contentez-vous, jè vous en conjure, de leur faire perdre leur droit de premiers-nés et même de les rendre les derniers, à cause de ce funeste choix de Barabbas. » Telles sont ses prières, ses supplications <sup>1</sup>.

Elle était debout, étonnée et stupéfaite de voir son Fils, le plus beau des enfants des hommes, si horriblement défiguré : « Ne vous étonnez pas que je sois noire, dit-elle, parce que le soleil m'a décolorée. » Elle était donc debout auprès du soleil, le visage découvert, et c'est ainsi que ses rayons firent disparaître sa couleur.

Elle était debout et considérait comment Celui qui avait guéri tant de malades paraissait maintenant si faible, déchiré par les coups, les soufflets, les fouets, les clous, les lances ; comment Celui qui couvre le ciel de nuages était nu ; comment Celui qui crée les sources et les fontaines avait soif ; comment Celui qui est l'innocence même était suspendu au milieu des scélérats ; comment Celui qui rendait la vie aux morts mourait lui-même sur l'arbre de la croix.

Elle était debout, parce que sa foi et son espérance soutenaient son intelligence et que son amour soutenait son cœur ; elle était donc debout, pleine de foi, pleine d'espérance. Qu'espérait la Vierge et pour qui ? Sans doute, elle espérait tous les biens et pour son Fils, et pour elle-même, et pour l'Église, et pour les justes, et pour les pécheurs. Pour son Fils, la glorification de son corps ; pour elle-même, la consolation ; pour l'Église, l'accroissement ; pour les justes, la grâce ; pour les pécheurs, le pardon. Marie était donc debout plutôt par la foi et l'espérance que se tenant droite sur ses pieds.

Elle était debout, embrassant par la pensée ces ineffables feux d'amour dont brûlait son Fils ; car tant d'opprobres et d'injures ne l'exaspéraient pas ; que dis-je ! plus il trouva de malice humaine dans ses tourments, plus il accordait un généreux pardon. Elle était debout, réfléchissant comment le Seigneur si bon excusait la malice de ses bourreaux et priait son Père pour eux : « Mon Père, pardonnez-leur. » Elle était debout, pensant à cette bonté inexplicable de Dieu

<sup>1</sup> Guillaume Helgimus, commentaire sur les Cantiques.

qui n'épargna point son propre Fils pour des esclaves et le livra à une mort si cruelle; elle contemplait aussi sa justice suprême. Elle était debout et réfléchissait à cette libéralité divine qui lui faisait verser son sang pour des pécheurs remplis d'ingratitude. Saint Éphrem fait parler ainsi la sainte Vierge à son Fils : « Fils très-doux, Dieu magnanime, je sens la vie m'abandonner lorsque je vous vois cloué sur cette croix, couvert de blessures, accablé de tourments, regardé comme un malfaiteur, mourant de soif. Comment, ô Fils plein de douceur, avez-vous pu supporter tant de soufflets et d'outrages, la couronne d'épines, les coups affreux et un si grand déluge de mauvais traitements? Comment, ô Époux bien-aimé, êtes-vous suspendu tout nu sur la croix, vous qui revêtez la terre d'arbres, de plantes et de fleurs? Comment souffrez-vous la soif, vous, source éternelle, qui avez créé la mer, les fleuves et les ruisseaux? Comment, vous, l'innocence même, pouvez-vous mourir au milieu d'infâmes malfaiteurs? En quoi donc, ô douceur de l'âme, avez-vous offensé les Hébreux pour qu'ils vous traitent si inhumainement lorsque vous avez ressuscité leurs morts, guéri leurs malades, rendu la vue aux aveugles, accordé aux pécheurs leur pardon? »

V. — Elle était debout, donnant au monde entier un exemple vivant de constance; car ni les tribulations, ni les angoisses, ni le danger, ni les persécutions, ni le glaive, ni la mort, ni la vie, ni aucune créature, ne pouvaient la séparer de l'amour du Christ auquel elle était si intimement unie. Elle se tint debout aux pieds de la croix, si forte, si inébranlable, qu'elle paraissait avoir quelque chose de surhumain. Aussi, en ce moment, le Christ ne donna pas à la Vierge son nom de Marie, mais il l'appela « femme, » réfutant ainsi par avance cette hérésie future qui, voyant l'âme de Marie si inébranlable au milieu de telles angoisses, l'adorait comme une divinité. Telle fut l'erreur des Collyridiens qui est rapportée et réfutée par saint Épiphane <sup>1</sup>. La force d'âme de la Mère de Dieu dans de telles afflictions pouvait favoriser cette hérésie; le Christ la prévint lorsque, appelant sa Mère « femme, » il montra qu'elle n'était point une divinité.

<sup>1</sup> Liv. III, t. I, Hér

Elle était debout auprès de la croix, c'est-à-dire très-étroitement unie à la croix, comme le porte-étendart intrépide de ce drapeau céleste, montrant manifestement sa force d'âme incomparable. Rebecca, portant deux jumeaux dans son sein, sentant qu'ils se battaient, qu'ils déchiraient par leur lutte les entrailles de leur mère et lui causaient d'incroyables douleurs, ne pouvant supporter une lutte pareille, s'écria : « S'il en devait être ainsi, quel besoin avais-je de concevoir <sup>1</sup>? » Il n'en fut pas de même pour Marie; lorsqu'elle éprouvait auprès de la croix les douleurs dont elle avait été délivrée dans son enfantement, lors, dis-je, qu'elle enfantait cet homme de douleurs, elle ne proférait aucune plainte, aucune parole d'affliction ou d'amertume; mais elle était debout, tranquille, patiente, modeste. Oh! âme courageuse! oh! cœur plus que viril!

Qui fut jamais doué d'une âme aussi virile que Jacob, qui osa entrer en lice contre un Ange? Et, cependant, son âme fut tellement consternée de la perte de son fils qu'il déchira ses vêtements, pleura son fils pendant longtemps et, comme ennuyé de vivre, disait : « Je descendrai vers mon fils en pleurant jusqu'au tombeau <sup>2</sup>. » Qui fut plus courageux, plus intrépide que David qui mettait en pièces les ours et les lions, qui donna la mort au géant Goliath sans autres armes qu'une fronde et un bâton? Et cependant la mort d'un fils rebelle l'émut tellement qu'il déchira ses vêtements et éclata en gémissements, comme nous l'avons rapporté un peu plus haut. Qui fut plus courageux que Pierre, qui disait à Jésus : « Je suis prêt à aller en prison et à mourir avec vous? » Et cependant, lorsqu'il vit arriver l'adversité, il s'enfuit avec les autres disciples et renia trois fois son maître. Mais la sainte Vierge fut douée d'un courage et d'une force d'âme si éminents que, quelque violente que fût la douleur causée par la mort de son Fils, elle ne fit rien de contraire à sa dignité ou à la raison; elle ne poussa pas les sanglots ordinaires aux femmes; elle ne défaillit point; elle ne souffrit point ce trouble des sens qu'on appelle spasme; c'est ce que montrera la Conférence suivante.

<sup>1</sup> Genèse, xxv, 22. — <sup>2</sup> *Ibid.*, xxxvii, 35.



397<sup>e</sup> CONFÉRENCE

LA SAINTE VIERGE MARIE, DANS LA PASSION DE SON FILS, A-T-ELLE SOUFFERT LE SPASME, C'EST-A-DIRE ÉGAREMENT ET DÉFAILLANCE DES SENS ?

SOMMAIRE. — 1. D'après quelques Docteurs, Marie souffrit le spasme. — 2. Opinion des théologiens. — 3. Opinion de l'auteur ; ses raisons. — 4. L'opinion contraire, bien expliquée, n'est point opposée à la vérité.

I. — Pour montrer l'incomparable force d'âme et la constance invincible de la sainte Vierge dans la Passion de son Fils, il est nécessaire de voir et de rechercher avec soin si, en ce moment, à cause de sa douleur excessive, Marie souffrit l'égarement des sens, de manière à tomber par terre inanimée et comme morte.

Beaucoup de Docteurs très-sérieux semblent avoir pensé que, dans la Passion de son Fils, l'immensité de sa douleur jeta le trouble dans ses sens et qu'accablée d'angoisses sans nombre, elle demeura presque morte. C'est l'opinion de saint Bernard <sup>1</sup>, de saint Bonaventure <sup>2</sup>, de saint Anselme <sup>3</sup>, de saint Laurent Justinien <sup>4</sup>, de Denis le Chartreux <sup>5</sup>, de Lansperg <sup>6</sup>, de Landulphe <sup>7</sup>, de Christophore Verachinus <sup>8</sup>. Cette opinion semble être appuyée par les révélations faites en ces termes à sainte Brigitte par la sainte Vierge elle-même <sup>9</sup> : « Lorsque je vis, dit la sainte Vierge, mon Fils enchaîné, flagellé et suspendu à la croix, je tombai inanimée. » On donne aussi quelques raisons qui semblent soutenir ce sentiment.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, portant sa croix, tombe à terre, à cause de sa grande faiblesse et de l'atroce flagellation qu'il avait endurée; c'est une tradition générale parmi les fidèles que Marie, allant à sa rencontre, tomba, et même on a bâti en ce lieu une église sous le nom de Sainte-Marie du Spasme, comme le rapportent ceux qui ont fait la description de la Terre-Sainte et les pèlerins qui en revien-

<sup>1</sup> Opuscule sur les Lamentations de Marie. — <sup>2</sup> Méditation sur la Vie du Christ, xvii et xix. — <sup>3</sup> Dialogue sur la Passion du Seigneur. — <sup>4</sup> Livre sur le Combat, vainqueur. — <sup>5</sup> Commentaire sur Saint Jean, ix. — <sup>6</sup> Explication de la Passion du Christ. — <sup>7</sup> De la Vie du Christ, lxi et vii, 2. — <sup>8</sup> Méditations. — <sup>9</sup> Révélations, liv. VI, chap. lvii.

nent ; quelques-uns même dans l'Église célèbrent la fête du Spasme de la sainte Vierge avec octave depuis le dimanche de la Passion jusqu'au dimanche des Rameaux.

Une douleur excessive, suivant Avicenne<sup>1</sup>, cause le spasme, comme nous le voyons souvent. Donc, comme la douleur de la Vierge fut excessivement violente, elle put facilement causer en elle le spasme.

On voit dans quelques églises un tableau sur lequel on représente la sainte Vierge aux pieds de la croix de Jésus, inanimée et comme morte, en tombant entre les bras de saint Jean, de Magdeleine et d'autres saintes femmes. Or, l'Église ne l'eût jamais permis si c'eût été contraire à la vérité.

D'autres, voulant soutenir la dignité de la sainte Vierge, accordent bien qu'elle ait souffert le spasme, mais non pas celui qui contracte les nerfs par la violence de la tristesse et de la douleur et qui enlève à l'homme l'usage des sens et de la raison ; mais seulement celui qui, sans contraction de nerfs, ni égarement de sens, fait souffrir si horriblement et si cruellement qu'il enlève toutes les forces du corps, de sorte que l'homme peut à peine se soutenir et s'empêcher de tomber par terre ; c'est ce qui arriva à Daniel lorsqu'il vit l'Ange<sup>2</sup> : « Je séchai, dit-il, et je n'eus plus de force. » Cette opinion est celle de Molonius<sup>3</sup> et du commentateur des *Révélation*s de sainte Brigitte. Voici, en effet, ce que la sainte Vierge révéla à sainte Brigitte<sup>4</sup> : « Au premier coup, dit la Vierge, comme j'étais la plus rapprochée, je tombai comme morte et, reprenant mes sens, je vis son corps déchiré par les coups. » Et plus loin Marie dit encore : « Lorsqu'on enfonçait le premier clou dans ses chairs, troublée, je tombai comme morte, les yeux obscurcis, les mains tremblantes, les pieds chancelants et ma douleur m'empêcha de regarder avant qu'il fut entièrement crucifié. Alors, me levant, je vis mon Fils suspendu d'une manière digne de pitié. » Par ces paroles, la sainte Vierge enseigne très-clairement qu'elle souffrit le spasme dans la Passion de son Fils, non pas celui qui trouble la raison ni qui fait perdre l'usage des sens, mais seulement celui qui affaiblit le corps et fait tomber par terre. Et, par cette interprétation,

<sup>1</sup> *Traité du spasme*. — <sup>2</sup> x, 6. — <sup>3</sup> *Des Stygmates du Christ*, xvii. — <sup>4</sup> *Révélation*s, liv. I, chap. x.

on peut très-bien expliquer la pensée des Pères nommés plus haut et d'autres pieux auteurs sur le spasme de la sainte Vierge.

II. — Mais l'opinion générale des théologiens de ce siècle est que la sainte Vierge ne souffrit pas le spasme à cause de la Passion et de la mort de son Fils, non-seulement celui qui trouble et égare les sens, mais pas même celui qui affaiblit le corps et fait tomber l'homme par terre. C'est ce qu'enseignent, après le cardinal Cajetan, qui a écrit un ouvrage sur ce sujet, des théologiens très-remarquables, comme Barthélemy Médina <sup>1</sup>, saint Thomas <sup>2</sup>, Suarez <sup>3</sup>, Tolet <sup>4</sup>, Jansénius <sup>5</sup>, et ils appellent l'opinion contraire, téméraire, scandaleuse, comme opposée à la dignité de la Mère de Dieu.

III. — Pour moi, j'embrasse volontiers cette opinion des théologiens modernes et je crois fermement que, dans la Passion de son Fils, la très-sainte Vierge ne souffrait le spasme en aucune matière; en cela, je m'appuie sur les raisons suivantes :

Premièrement, le spasme, même celui qui enlève seulement les forces du corps, contracte les nerfs; car pourquoi l'homme tomberait-il, s'il n'avait pas les nerfs contractés, agités, crispés? Or, dans Marie, il n'y eut aucune contraction de nerfs, puisque saint Jean dit clairement : « La Mère de Jésus était debout auprès de sa croix. » Si elle était debout, assurément elle ne tombait pas.

Vous direz peut-être : « Il est vrai qu'elle se tint debout auprès de la croix, mais lorsqu'elle vit son Fils porter sa croix et tomber la face contre terre, elle tomba aussi. Assertion gratuite, car si elle ne tomba point lorsque son Fils mourait sur la croix et souffrait des douleurs bien plus vives, à plus forte raison dut elle ne pas tomber lorsqu'elle le vit tomber sous le poids de sa croix.

En outre, Dieu aimait mieux voir la Vierge compatir à ses douleurs dans sa partie raisonnable que de la voir tomber privée de l'usage de sa raison et de ses sens. Mais, direz-vous encore, je ne lui enlève ni l'usage de sa raison, ni celui de ses sens; j'affirme seulement qu'elle tomba accablée sous l'immensité de sa douleur. Mais c'est contraire à

<sup>1</sup> III<sup>e</sup> Part. — <sup>2</sup> Quest. xxvii, art. 4. — <sup>3</sup> III<sup>e</sup> Part., t. II, disp. iv, sect. 2. —

<sup>4</sup> Commentaire sur le Chapitre xix de saint Jean. — <sup>5</sup> Concordance des Evangiles.

la dignité de Mère de Dieu, et on peut le prouver par beaucoup de raisons.

La très-sainte Vierge était pleine de grâce <sup>1</sup>. Donc il ne faut lui attribuer aucun défaut corporel, car ils sont opposés à la plénitude de la grâce. Donc, ce défaut qu'on appelle défaillance, syncope, évanouissement, est opposé à la plénitude de la grâce, car, pour la plénitude de la grâce, il faut que toute la partie sensitive soit soumise à l'autorité de la raison; or, lorsque la raison règne en souveraine sur la partie sensitive, le corps obéit à ses ordres. Il n'est pas croyable que la raison de la Vierge ait ordonné à son corps de tomber, puisque c'est une imperfection et une faiblesse de ne pouvoir supporter de grandes tristesses et de violentes douleurs d'âme. En outre, nous avons montré plus haut, d'après les Pères, que la sainte Vierge était si constante, si forte et si conforme à la volonté de Dieu que, s'il l'eût fallu, pour accomplir la volonté divine, elle eût placé elle-même son Fils sur la croix et l'eût offert pour notre salut.

Les Docteurs font ordinairement remarquer dans la Vierge sa complexion remarquable et la bonne constitution de son corps, de sorte qu'elle ne fut jamais malade, comme on peut le voir dans Cajetan et Suarez aux passages déjà cités, dans Galatin <sup>2</sup> et comme nous l'avons longuement prouvé nous-même <sup>3</sup>. Elle fut donc semblable à son Fils en ce qu'elle ne fut jamais atteinte de maladie.

Dieu accorda à beaucoup de mères pieuses une si grande abondance de grâces qu'elles supportèrent avec courage et constance la mort de leurs enfants, comme la mère des Machabées, la mère de saint Symphorien, sainte Félicité, dont nous avons parlé plus haut. Pourquoi donc Marie aurait-elle été assez faible pour tomber vaincue par la douleur et la tristesse? Voilà d'où vient cette parole de saint Bernard répandue dans toutes les écoles : « Ce qui a été accordé à quelques-uns ne doit pas avoir été refusé à Marie. »

Qu'on tienne donc pour certain que la Vierge Marie, quoique accablée d'une amère douleur dans la Passion de son Fils, ne souffrit cependant jamais le spasme, non-seulement celui qui enlève l'usage

<sup>1</sup> St. Luc, 1. — <sup>2</sup> Liv. II, chap. x. — <sup>3</sup> Conférences 132 et 176.

de la raison et des sens, mais pas même celui qui affaiblit de manière à le faire tomber sans enlever l'usage des sens ni de la raison. Aussi dans l'Espagne, les prédicateurs qui prêchent le contraire sont obligés de se rétracter publiquement, par ordre de la sainte Inquisition, au témoignage de Barthélemy Médina, dans le passage déjà cité.

IV. — Les saints Pères qui semblent avoir embrassé l'opinion contraire ne rapportent pas la vérité historique, mais, se servant comme d'une hyperbole, racontent de pieuses contemplations pour s'exciter et exciter les autres à compatir davantage aux souffrances de Jésus et de Marie; ils parlent suivant la coutume ordinaire des hommes et racontent ce qui arrive généralement aux personnes affligées, afin que, par là, le peuple chrétien comprenne mieux la grandeur des souffrances de Marie, les sente plus facilement, les médite plus dévotement et y compatisse davantage. C'est aussi dans ce sens qu'on doit entendre les révélations faites à sainte Brigitte, car la Vierge Marie parle un langage humain et raconte sa douleur à sainte Brigitte d'après ce qui arrive d'ordinaire aux mères affligées.

Les raisons qui semblent combattre pour l'opinion contraire ne sont nullement opposées à la vérité. En effet, ce temple consacré au spasme de la Vierge rappelle au souvenir des fidèles la stupeur et l'étonnement de Marie causés par son extrême douleur. Car cette Mère de douleurs, voyant son Fils bien-aimé traité si indignement, resta étonnée et stupéfaite à la vue de cet horrible spectacle; c'est cette stupeur, cet étonnement que le vulgaire, ne pouvant exprimer autrement, a appelé spasme, et c'est en mémoire de cette douleur extrême qu'on a construit un temple.

Or, je n'oserais pas nier que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit tombé à l'endroit même où l'église a été bâtie; mais cette chute ne provint pas d'une défaillance, comme en souffrent d'ordinaire ceux que les juges condamnent aux supplices; elle provint soit du poids excessif de sa croix, soit de l'abondance de sang qu'il avait perdue dans le jardin des Oliviers et à la colonne de la flagellation; aussi cette chute de Jésus-Christ ne peut nullement être appelée spasme.

Quant à l'assertion d'Avicenne, savoir: qu'une grande douleur cause le spasme, elle est vraie pour les hommes imparfaits, chez lesquels les

sens dominant la raison et s'écartent de ses inspirations ; leurs sens sont si effrénés que la raison ne peut exercer sur eux aucun empire. Or, il n'en fut pas ainsi pour la sainte Vierge, comme nous l'avons souvent prouvé dans le cours de cet ouvrage. Et même il n'est pas toujours vrai qu'une grande douleur cause le spasme ; car il est certain que Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrit les douleurs les plus vives, et cependant jamais il ne souffrit le spasme.

Les quelques églises qui célèbrent la fête du spasme de la sainte Vierge, empruntant le mot dont le peuple se sert d'ordinaire pour désigner les grandes douleurs, appellent spasme cette douleur excessive de Marie.

L'ignorance des peintres peut encore beaucoup moins infirmer cette vérité, car ils représentent souvent dans leurs peintures ou leurs sculptures des choses absurdes et d'une foi fort douteuse, comme nous l'avons vu plusieurs fois lorsque, parlant des images de la Vierge, nous enseignions ce qu'on devait y corriger. Jean de Carthage, écrivain très-célèbre de ce siècle et panégyriste distingué de la sainte Vierge<sup>1</sup>, raconte que ces tableaux qui représentent Marie languissante aux pieds de la croix, inanimée et presque morte, ou placée entre les bras de saint Jean et de Madeleine, et tombant par terre, ont été effacés ou enlevés à Rome par ordre du Très-Révérend Père, maître du Sacré-Palais apostolique, comme opposés à la magnanimité et à la force d'âme de Marie, et contraires ouvertement au saint Évangile, qui raconte de la sainte Vierge : « La Mère de Jésus était debout auprès de sa croix. » Elle était debout, non point languissante, ni inanimée, ni privée de l'usage de sa raison et de ses sens, ni tombant par terre, mais elle se tenait debout. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'intervention de sa très-digne Mère, nous fasse participer à cette force d'âme et à cette constance. Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Liv. XII, homélie VIII.

398<sup>e</sup> CONFÉRENCEDU MARTYRE DE LA SAINTE VIERGE, LORSQUE SON FILS FUT DESCENDU  
DE LA CROIX.

SOMMAIRE. — 1. Comment Jésus fut descendu de la croix. — 2. Douleur de la Mère d'Achis. — 3. Marie considère chaque partie du corps de Jésus. — 4. Patriotisme des mères lacédémoniennes. — 5. Jésus est enseveli.

I. — Après les tourments affreux, après les opprobres, après le déchirement de tout son corps, après une effusion si abondante de sang, le Christ, Fils de Marie, rendit enfin son âme immaculée, il fut descendu de la croix et déposé sur le sein de la Vierge, sa Mère, suivant de pieuses méditations. Comment cela se fit-il ? Marie elle-même l'a raconté à sainte Brigitte en ces termes : « Nicodème et Joseph, qui descendirent mon Fils de la croix, appliquèrent trois échelles : l'une allait à ses pieds, la seconde sous ses aisselles et à ses bras, et la troisième au milieu de son corps. Le premier monta et le tint par le milieu du corps ; le second, montant par une autre échelle, arracha d'abord un clou d'un bras, puis, appliquant l'échelle de l'autre côté, il arracha le clou de l'autre main ; or, ces clous étaient encore fort longs, après avoir traversé la croix. Alors, celui qui soutenait le corps descendit, et, arrachant les clous des pieds, l'un d'eux tint le corps par la tête et l'autre par les pieds ; pour moi, sa Mère, je le tins par le milieu du corps. » Un peu plus loin, la sainte Vierge dit encore : « Lorsqu'il fut descendu de la croix, je le reçus sur mes genoux comme un lépreux ; j'essuyai avec un linge ses blessures et ses membres, puis je fermai ses yeux et sa bouche, qui avaient été ouverts à sa mort. » Qui est capable de raconter quelles douleurs, quels tourments, quel martyre souffrit cette très-sainte Mère lorsqu'elle reçut sur son sein le cadavre de son Fils bien-aimé ?

Le Rédempteur, en quittant la croix, ne la laissa point seule, mais il y attacha le cœur et l'âme de Marie, lorsqu'il fut transféré des bras de la croix dans les bras de Marie. Songez au martyre de cette Mère affligée, et méditez-le avec attention dans votre cœur. Quelle douleur, quel supplice dut-elle endurer lorsqu'elle contemplait sur ses genoux

son Fils bien-aimé si cruellement traité, frappé par une mort si honteuse et si ignominieuse !

Sans doute, c'est une œuvre admirable de force et de piété que raconte l'Écriture sainte<sup>1</sup> au sujet de Respha qui garda les cadavres de ses fils crucifiés, chassant les oiseaux de proie pendant le jour et les bêtes féroces pendant la nuit ; mais la force et la piété de la Vierge furent incomparablement plus grandes, car elle s'aïda de ses propres mains à descendre son Fils de la croix, elle le reçut ensuite sur ses genoux, donna toutes les preuves d'amour envers son cher enfant, embrassa ses membres, les pressant dans ses bras, arrosa ses plaies de larmes, remit à leur place les lambeaux de peau et de chair qui pendaient, arracha de ses mains la couronne d'épines placée sur sa tête et enfoncée dans sa chair, comme on peut le croire pieusement, non sans voir le sang couler de ses mains.

II. — Plutarque, dans ses *Apophthegmes*, raconte la douleur de la mère du roi Achis, qui fut assassiné par ses sujets à cause de sa justice, c'est-à-dire parce qu'il réprimait leurs mœurs effrénées, et avait tenté d'améliorer le sort de l'État qui courait à sa perte ; on porta son cadavre à sa mère, et, celle-ci le recevant sur son sein, accablée de douleur, disait : « Hélas ! mon fils, ton excessive bonté, ta trop grande mansuétude et ton humanité ont causé ta perte et la mienne. » La sainte Vierge pouvait à plus juste titre tenir un langage semblable, lorsqu'elle reçut entre ses bras son Fils bien-aimé, le zéléteur de la maison de Dieu : « Hélas ! mon Fils, pourquoi avez-vous supporté tant de plaies, de soufflets, de moqueries, d'injures, la couronne d'épines, la croix ? Pourquoi, Époux bien-aimé, êtes-vous suspendu tout nu sur la croix, vous qui revêtez la terre d'arbres, de plantes et de fleurs ? Pourquoi avez-vous souffert la soif, vous, source éternelle qui avez créé la mer, les fleuves et les ruisseaux ? Pourquoi, vous, l'innocence même, avez-vous terminé votre vie au milieu d'hommes infâmes ? En quoi, ô douceur de l'âme, avez-vous offensé les Hébreux pour qu'ils vous aient traité si cruellement ? Si vous avez subi des traitements si affreux et si horribles, c'est seulement parce que vous reprochiez aux

<sup>1</sup> II<sup>e</sup> Livre des Rois, xxvii.



Juifs leurs crimes et que vous vous efforciez de réprimer le dérèglement des mœurs. Voilà où vous ont conduit votre bonté, votre clémence, votre amour pour le genre humain. Voilà que s'est accompli en vous le mystère prédit depuis le commencement des temps, et si vivement désiré.

III. — Saint Germain raconte<sup>1</sup> que, lorsque Jésus eut été descendu de la croix, Marie le baisa plus de mille fois, arrosa de ses larmes toutes ses blessures, et pleurant amèrement sur chacun de ses membres et les pressant contre son sein, dit les choses suivantes ou d'autres semblables. Contemplant les plaies qui couvraient sa tête, elle disait : « O tête vénérable et trois fois sainte, objet de respect et d'adoration pour les cieus et les Enfers, digne d'être célébrée par toute la terre, trésor rempli des richesses de la sagesse divine, comme vous êtes blessée, comme vous êtes ensanglantée ! Ce n'était pas d'une couronne d'épines qu'il fallait vous couronner, mais d'un diadème d'or orné de pierres précieuses. » Puis, s'adressant aux yeux, elle disait : « O vous, yeux très-chastes, très-modestes, très-purs, comme vous êtes obscurcis, vous qui éclairez les ténèbres des pécheurs et qui enflammez et touchez les cœurs endurcis ! » Elle disait ensuite aux joues et au visage : « O face digne d'exercer une souveraineté absolue, ô joues de rose, comme vous êtes défigurées, vous qui réjouissiez les Anges et les hommes ! O bouche suave et douce comme le miel, bouche de mon Époux bien-aimé, comme vous êtes devenue amère, vous qui avez contenu le nectar de la doctrine céleste et l'avez donné à boire au monde entier ! O oreilles si délicates, comme vous avez été remplies d'outrages et d'opprobres, vous qui étiez continuellement charmées par la douce mélodie des habitants du ciel ! » Puis elle disait aux mains : « O mains vénérables qui avez formé le ciel et la terre, qui, par votre seul contact, avez purifié les lépreux, guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, multiplié miraculeusement les pains, comme les clous vous ont horriblement transpercées ! O poitrine pleine de douceur, d'où sont sorties les sources abondantes de la miséricorde divine, comme vous êtes broyée ! O

<sup>1</sup> Fragment de la *Vie contemplative*.

Etna ardent, d'où sortaient toujours les vives flammes de l'amour, comme vous êtes éteint ! O côté glorieux, ô pierre solide que n'a point frappée la verge de Moïse, mais qu'a ouverte le fer tranchant d'une lance, comme vous êtes mutilée ! O pieds adorables qui avez traversé les bourgs, les villages, les places fortes et les cités, qui avez parcouru tant de contrées pour le salut des hommes, comme vous avez été cruellement percés de clous et ensanglantés par ceux-là même que vous vouliez sauver ! »

Marie regarde ces blessures, elle les baise, les arrose de larmes ; elle est remplie en même temps de douleur et de joie : de douleur, à cause des souffrances atroces de son Fils Jésus-Christ ; de joie, parce qu'elle voit dans ces blessures une victoire glorieuse, le salut du genre humain et l'amour incomparable de son Fils pour tous les mortels.

IV. — Les mères lacédémoniennes, suivant le récit d'Élien<sup>1</sup>, en apprenant que leurs fils étaient morts au combat, se hâtaient d'aller examiner leurs blessures ; s'ils les avaient reçues par-devant, elles les ensevelissaient pleines de joie dans les tombeaux de leurs ancêtres ; si, au contraire, ils les avaient reçues par-derrière et en fuyant, rougissant de honte et pleurant à chaudes larmes, elles s'enfuyaient secrètement et abandonnaient les cadavres de leurs fils, les faisant ensevelir dans la fosse commune. Il y avait dans ces cœurs de femme tant de désir pour la gloire et d'amour pour la patrie, que leurs pensées même devenaient viriles. Or, il est certain que le courage de Marie fut plus éclatant encore ; car, voyant son Fils lutter courageusement dans le combat, dès qu'il fut mort, elle examina ses blessures, regardant son côté, ses mains, ses pieds percés, et sachant bien que le Christ n'avait pas reçu ces blessures par-derrière, ni en prenant la fuite, mais voyant qu'elles indiquaient un soldat courageux, elle l'ensevelit honorablement dans le sépulcre et s'éloigna du tombeau sans éprouver la moindre honte, quoique suffoquée par les larmes.

Voici ce que Plutarque, dans ses *Apophthegmes*, raconte des femmes laconiennes : « Une d'entre elles, en apprenant que son fils était tombé sur le champ de bataille en combattant vaillamment, dit :

<sup>1</sup> *Histoires*, XII.

« Celui-là était à moi. » Une autre, apprenant au contraire que son fils, par timidité, avait abandonné le combat et s'était échappé sain et sauf : « Donc, dit-elle, ce n'était pas mon fils. » Marie, voyant son Fils bien-aimé combattre vaillamment, et le considérant couvert de blessures et privé de vie, pouvait dire avec vérité : « C'était mon Fils, Celui qui est mort si glorieusement. »

V. — Enfin, lorsque, après la flagellation, après les outrages, après la mort; le Christ eut été déposé dans un sépulcre, l'âme de la très-sainte Vierge fut aussi en quelque sorte ensevelie dans l'auguste tombeau de la douleur; elle était morte avec son Fils, elle devait être ensevelie comme lui, et enfin comme lui elle devait ressusciter. C'est ce qu'a pensé avant moi saint Amédée<sup>1</sup> : « Elle se taisait, disait-il, comme renfermée dans l'étroit tombeau de la douleur, tant que le Seigneur resta dans le sépulcre; car, à la résurrection de son Fils, elle ressuscita aussi, et, comme s'éveillant d'un profond sommeil, elle vit le Soleil de justice recommençant au point du jour à envoyer ses rayons bienfaisants. »

Pensons souvent, mes très-chers Frères, à ce mystère de Marie; gravons profondément dans nos cœurs les douleurs et les tourments de la Mère de Dieu, qui est aussi notre Mère, et célébrons-les autant que nous le pouvons. Car le signe d'un véritable enfant est de compatir à l'affliction de sa mère; en effet, c'est en considérant les douleurs de la Mère qu'on arrive à contempler les douleurs du Fils. Aussi cette considération est très-agréable à la sainte Vierge. Voilà pourquoi on voit dans l'Église beaucoup de tableaux qui représentent la douleur de Marie et les sept glaives qui percent son cœur; c'est ce qu'on appelle les sept douleurs de la Vierge, pour signifier que son âme fut transpercée sept fois d'un glaive de douleur, suivant la prophétie de Siméon. C'est pourquoi, dans les mystères du Rosaire institué en l'honneur de Jésus-Christ et de sa Mère, la seconde quinzaine des Salutations angéliques contient les mystères de la Passion du Christ, où sont énumérées les douleurs immenses de la très-sainte Vierge. Aussi l'Ordre des Servites, qui se glorifie de ce titre parce

<sup>1</sup> Homélie vi sur les Gloires de la Vierge Marie.

qu'il s'est consacré au service de Marie, a choisi pour vêtement l'habit noir en l'honneur du chagrin de la Vierge, car cette couleur fut indiquée par Marie aux fondateurs de cet Ordre par une vision qu'ils eurent pendant leur sommeil, quoique quelques autres Ordres religieux, comme les Carmes, les Olivétains et autres aient le vêtement blanc en l'honneur de la pureté de la très-sainte Vierge.

L'auteur du *Pomerium*<sup>1</sup> raconte que Jésus-Christ accorda à sa Mère la faveur de pouvoir concéder à ceux qui méditeraient ses douleurs maternelles, une grâce quelconque se rapportant au salut de leur âme, et surtout la grâce d'avoir avant de mourir un véritable repentir de leurs péchés.

Voilà pourquoi les Pères saint Bernard<sup>2</sup>, saint Anselme<sup>3</sup>, saint Bonaventure et beaucoup d'autres ont examiné avec soin les angoisses maternelles de Marie dans la Passion de son Fils, ainsi que l'amertume de sa douleur et nous en ont laissé un souvenir perpétuel et des méditations pleines de piété.

Vous donc, âmes pieuses, et vous surtout, frères et sœurs, qui avez donné vos noms à la confrérie du Saint-Rosaire, je vous en conjure par l'amour que vous avez envers cette très-sainte Mère, compatissez à ses douleurs, répondez à un amour si saint et dites : « Je vous le demande, ô sainte Mère, imprimez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus-Christ ! »

Que le Seigneur Dieu daigne arroser nos cœurs endurcis du sang précieux de son Fils unique et des larmes de la glorieuse Vierge Marie, sa Mère; qu'il daigne nous accorder la grâce de pleurer : « Bionheureux ceux qui pleurent ! » Il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison de festins et de joie. Les larmes de Marie furent agréables à Jésus-Christ, les hommages de la Mère furent agréables au Fils; donc, ce qu'on fait en suivant ces exemples doit aussi lui être agréable. Pleurons donc avec Marie, compatissons aux douleurs de Marie, Mère de Jésus; que les cœurs si doux de Jésus et de Marie entraînent nos cœurs, afin que nous obtenions les récompenses de la grâce et de la gloire. Ainsi soit il.

<sup>1</sup> *De la Vierge*, liv. III, part. IV, art. 4. — <sup>2</sup> *Des Lamentations de la Vierge*. — <sup>3</sup> *De la Compassion de la Vierge*.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU V<sup>e</sup> VOLUME



### XXXII. — ROSA MYSTICA (Suite)

#### I<sup>re</sup> PARTIE DU TRÈS-SAINT ROSAIRE

##### CONTENANT LES MYSTÈRES JOYEUX

	Pages.
335 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Que faut-il méditer dans le premier mystère joyeux du très-saint Rosaire?.....	1
336 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Méditations contenues dans le deuxième mystère joyeux.....	22
337 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Méditations contenues dans le troisième mystère joyeux.....	30
338 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Méditations contenues dans le quatrième mystère joyeux.....	47
339 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Ce qu'il faut méditer dans le cinquième mystère joyeux.....	62

#### II<sup>e</sup> PARTIE DU SAINT ROSAIRE

##### MYSTÈRES DOULOUREUX

340 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — De la méditation du premier mystère.....	78
341 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Que faut-il méditer dans le second mystère douloureux?.....	99
342 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Que faut-il méditer dans le troisième mystère douloureux?.....	106
343 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Que faut-il méditer dans le quatrième mystère douloureux?.....	116
344 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Que faut-il méditer dans le cinquième mystère douloureux?.....	123

III<sup>e</sup> PARTIE DU SAINT-ROSAIRE

## CONTENANT LES MYSTÈRES GLORIEUX

	Pages
345 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Ce qu'il faut méditer dans le premier mystère glorieux.....	132
346 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Ce qu'il faut méditer dans le second mystère glorieux ?.....	140
347 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Ce qu'il faut méditer dans le troisième mystère glorieux.....	152
348 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Ce qu'il faut méditer dans le quatrième mystère glorieux.....	160
349 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Ce qu'il faut méditer dans le cinquième mystère glorieux.....	173
350 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Réfutation de ce que les hérétiques objectent contre le Rosaire et le culte de la Vierge. Raisons de tout ce qu'on enseigne et de tout ce que les fidèles pratiquent à propos de cette sainte institution.....	181

## XXXIII. — TURRIS DAVIDICA

351 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Pour quelle raison la bienheureuse Vierge Marie est appelée une tour.....	193
352 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Pour quelle raison la bienheureuse Vierge Marie est-elle appelée Tour de David? Comment est-elle bâtie? Quelle est l'armure dont elle est munie?.....	203

## XXXIV. — TURRIS EBURNEA

353 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Avec quelle convenance la très-sainte Vierge Marie est appelée Tour d'ivoire.....	213
--	-----

## XXXV. — DOMUS AUREA

354 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Comment Marie est-elle la maison et le temple de Dieu?.....	225
355 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Comment la très-sainte Vierge Marie fut figurée par le Temple de Salomon.....	230
356 <sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Marie est la maison d'or, de fait ainsi que de nom....	245

## XXXVI. — FOEDERIS ARCA

- 357° CONFÉRENCE. — Motif pour lequel nous invoquons la virginale Mère de Dieu sous la figure d'Arche d'alliance, plutôt que sous celle d'arche de Noé..... 254
- 358° CONFÉRENCE. — Combien le titre d'Arche d'alliance convient parfaitement à la sainte Vierge..... 257

## XXXVII. — JANUA COELI

- 359° CONFÉRENCE. — Combien il est juste d'appeler la Vierge Marie, Mère de Dieu, Porte du Ciel..... 280

## XXXVIII. — STELLA MATUTINA

- 360° CONFÉRENCE. — Pourquoi la sainte Vierge Marie est appelée étoile.... 291
- 361° CONFÉRENCE. — Pourquoi la bienheureuse Vierge Marie est-elle appelée étoile de la mer..... 297

## XXXIX. — SALUS INFIRMORUM

- 362° CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est la santé des infirmes qu'affligent les maladies corporelles..... 311
- 363° CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est la santé des infirmes qu'affligent les maladies spirituelles..... 319
- 364° CONFÉRENCE. — A quelle époque la sainte Vierge a été la santé des infirmes; et d'où lui vient ce privilège. Les plus graves auteurs pensent que la bienheureuse Vierge Marie a eu le don de guérison durant sa vie mortelle..... 324
- 365° CONFÉRENCE. — Pourquoi Marie est-elle appelée santé des infirmes, puisqu'on ne peut être sain que de la santé inhérente à notre corps?..... 329

## XL. — REFUGIUM PECCATORUM

- 366° CONFÉRENCE. — D'où vient que la bienheureuse Vierge Marie se montre la défense et le refuge des pécheurs, tandis qu'elle est placée elle-même au sommet de la sainteté?... 326

- 367<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — De quels pécheurs la bienheureuse Vierge Marie est-elle exclusivement le refuge et la défense? Quels sont ceux qu'elle patronne et quels sont ceux qu'elle ne patronne pas?..... 353

#### XLI. — CONSOLATRIX AFFLICTORUM

- 368<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — De quelle manière et pour quelle raison la bienheureuse Vierge Marie est-elle appelée consolatrice des affligés? 360
- 369<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est la consolatrice des affligés dans la pauvreté et dans toutes sortes de détresses ..... 366
- 370<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est la consolation des affligés dans les travaux, les persécutions, les invasions de l'ennemi, les prisons et dans quelque infortune que ce soit..... 371
- 371<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est la consolatrice des affligés à l'heure de la mort..... 380
- 372<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Après la mort, la sainte Vierge est la consolatrice des affligés, au tribunal terrible de Jésus-Christ..... 381
- 373<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est la consolation des affligés retenus dans le Purgatoire..... 389
- 374<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La sainte Vierge est en quelque sens la consolatrice des affligés condamnés à l'Enfer..... 395

#### XLII. — AUXILIUM CHRISTIANORUM

- 375<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Pourquoi la sainte Vierge aime-t-elle plus les Chrétiens et vient-elle à leur secours avec plus d'empressement..... 404
- 376<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — De quels Chrétiens la sainte Vierge est-elle l'Auxilia-trice ..... 407
- 377<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est le secours des Chrétiens, surtout contre les infidèles, ces implacables ennemis de la foi catholique. D'où vient cela?..... 411

#### XLIII. — REGINA ANGELORUM

- 378<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Que Marie est Reine..... 425



- 379<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Pour quels motifs Marie est appelée Reine des anges, et comment elle l'est en réalité..... 437
- 380<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Les hommages et les services rendus par les Esprits célestes à la bienheureuse Vierge Marie prouvent aussi qu'elle est la Reine des anges..... 444
- 381<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Le culte et la vénération des empereurs, des rois, des princes, des ducs et d'autres illustrations des deux sexes, montrent la supériorité de la royauté de Marie sur toutes les autres royautés..... 451

## XLIV. — REGINA PATRIARCHARUM

- 382<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La sainte Vierge a possédé d'une manière éminente toutes les grâces accordées aux patriarches de l'antiquité, toutes leurs vertus, tous leurs dons, tous leurs mérites, et pour ce motif on l'appelle à bon droit *Reine des patriarches, Regina patriarcharum..* 502

## XLV. — REGINA PROPHETARUM

- 383<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La bienheureuse Vierge Marie est appelée à juste titre Reine des prophètes..... 528
- 384<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — La comparaison que l'on peut établir entre la sainte Vierge Marie et les autres prophètes démontre combien elle leur fut supérieure par le don de prophétie. 533

## XLVI. — REGINA APOSTOLORUM

- 385<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Comment et pourquoi elle est appelée Reine des apôtres..... 541
- 386<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Hommages que les apôtres ont rendus à Marie et zèle avec lequel ils l'ont honorée d'un culte de profonde vénération, et l'ont proclamée hautement leur glorieuse Reine..... 552
- 387<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Zèle admirable et pieux empressement avec lequel les Souverains-Pontifes de l'Église romaine ont honoré et vénéré la très-sainte Mère de Dieu..... 559
- 388<sup>e</sup> CONFÉRENCE. — Comment les évêques et les autres dignitaires de l'Église catholique ont servi et honoré la glorieuse Mère de Dieu, comme Reine du monde..... 581

## XLVI. — REGINA MARTYRUM

	Pages.
389° CONFÉRENCE. — Si Marie fut principalement martyre à la mort de son Fils, et comment?.....	594
390° CONFÉRENCE. — Réfutation des raisons sur lesquelles s'appuient les hérétiques pour prouver que la sainte Vierge ne souffrit pas à la mort de son Fils, et par conséquent qu'elle ne fut pas martyre.....	603
391° CONFÉRENCE. — La sainte Vierge Marie est Reine des martyrs, parce que dans la Passion de Jésus-Christ elle lui a été unie de la manière la plus étroite.....	608
392° CONFÉRENCE. — La sainte Vierge Marie est appelée <i>Reine des martyrs</i> , parce qu'elle fut plus qu'un martyr et qu'elle souffrit plus que tous les martyrs.....	618
393° CONFÉRENCE. — Grandeur de la douleur de la sainte Vierge dans la Passion de son Fils.....	621
394° CONFÉRENCE. — On explique et on démontre la douleur et la tristesse de la sainte Vierge en les comparant aux douleurs et aux tristesses d'autres personnes.....	634
395° CONFÉRENCE. — On montre que la Vierge Marie est Reine des martyrs parce qu'elle a surpassé tous les autres martyrs par la noblesse et la durée de sa passion, par son courage et sa constance invincible.....	643
396° CONFÉRENCE. — On démontre le courage et l'invincible constance de Marie, d'après ces paroles : « La Mère de Jésus-Christ debout auprès de la croix. ».....	652
397° CONFÉRENCE. — La sainte Vierge Marie, dans la Passion de son Fils, a-t-elle souffert le spasme, c'est-à-dire l'égarement et la défaillance des sens?.....	661
398° CONFÉRENCE. — Du martyre de la sainte Vierge, lorsque son Fils fut descendu de la croix.....	667

## FIN DE LA TABLE DU V° VOLUME